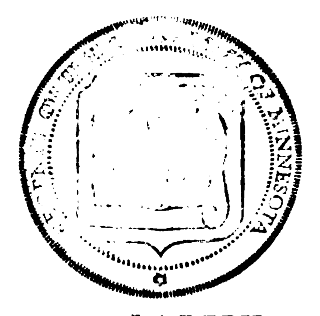






HISTOIRE ILLUSTRÉE

D'UN CORPS BELGE

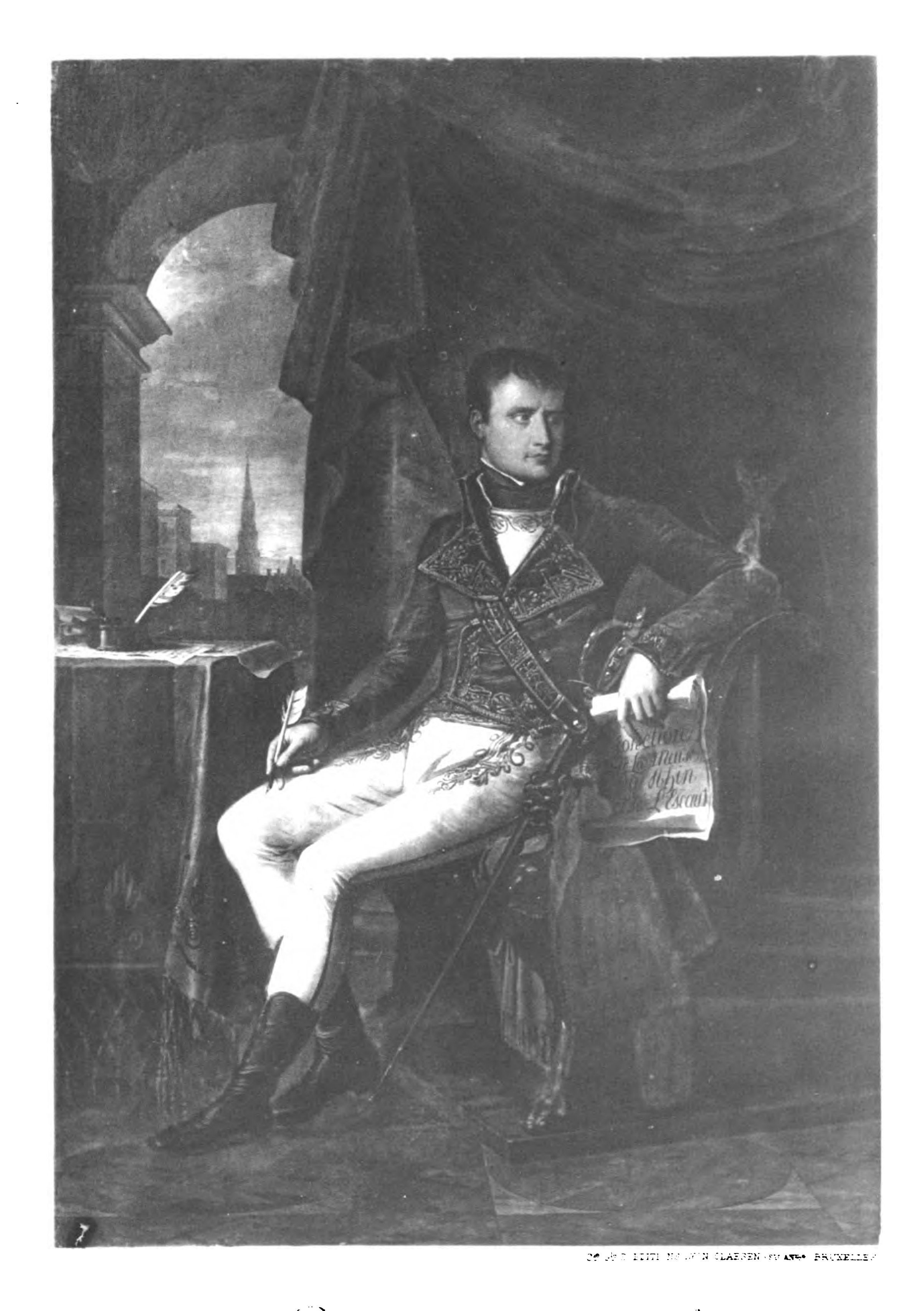
AU SERVICE DE

LA RÉPUBLIQUE ET DE L'EMPIRE



IMPRIMERIE TR. REIN
RUE DE RUYSBROECK, 78, BRUXELLES





Bonaparte, premier consul.

Reproduction d'un portrait original, peint par Charles Meynier, appartenant à la ville de Bruxelles.

EUGÈNE CRUYPLANTS

Major aide-de-camp honoraire du Général Commandant supérieur de la Garde Civique de Gand.

Histoire Illustrée

D'UN CORPS BELGE

AU SERVICE DE LA RÉPUBLIQUE ET DE L'EMPIRE

LA 112e DEMI-BRIGADE

Côtes de l'Océan. — Italie. — Espagne. — 11e Corps de la Grande Armée.
1803-1814.

OUVRAGE PUBLIÉ D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX
DU MAJOR DE MAUGEER, ANCIEN OFFICIER AU 112e RÉGIMENT,
ILLUSTRÉ DE 4 REPRODUCTIONS EN COULEUR,
130 GRAVURES EN NOIR D'APRÈS DES DESSINS ORIGINAUX ET DES DOCUMENTS DE L'ÉPOQUE,
ACCOMPAGNÉ DE 10 CARTES OU PLANS.



BRUXELLES
LIBRAIRIE MILITAIRE SPINEUX & Cie
62, Montagne de la Cour, 62

1902

MEMINISSE JUVABIT.

AVANT-PROPOS



Nous nous proposons, dans les pages qui vont suivre, de raconter l'histoire d'un régiment belge au service de la France pendant l'époque héroïque du Consulat et de l'Empire. Jamais la Belgique n'a cessé de produire de braves et vaillants soldats; ses destinées malheureuses ne lui ont pas permis, dans le cours des temps modernes, d'utiliser à son profit cette vaillance et cette bravoure; c'est sous les drapeaux étrangers que les Belges ont combattu; ils se sont toujours montrés à la hauteur de leur antique renommée. Il serait dès lors étonnant qu'ils n'eussent pas coopéré à la prestigieuse épopée de Napoléon. La 112e demi-brigade surtout a eu cette glorieuse mission, et c'est ce qui lui a valu dans le pays et dans l'armée une immense popularité.

L'histoire de ce régiment nous attirait depuis longtemps et d'autant plus vivement que nos études antérieures (1) *nous en avaient fait concevoir le projet.*

Malheureusement les documents nous faisaient défaut. Emporté dans le tourbillon des guerres de l'Empire, le soldat vivait au jour le jour et dans les rares et brèves périodes de paix, entre deux batailles, il songeait à tout autre chose qu'à relater ses faits d'armes. Il fallut, après la chute de l'Empire, le repos forcé, l'inaction de la demi-solde, les dédains de la Restauration, pour engager ces héros à revivre leurs hauts faits en les écrivant et à préparer ainsi tous les matériaux d'une merveilleuse épopée. On sait le vif succès qui accueillit ces mémoires et ces souvenirs récemment mis au jour, et parmi lesquels nous ne citerons que les Souvenirs du maréchal Macdonald, les « Mémoires » des généraux de Marbot et Thiébaut, le « Journal » du sergent Fricasse, les « Cahiers » du capitaine Coignet (2), *le « Mémorial » du lieutenant Woodberry, etc., etc.*

Mais, ni dans ces écrits, ni dans les publications historiques de Jomini, Ségur, Marco de Saint-Hilaire, Norvins, Vaudoncourt, Jacques Ambert, ni dans les « Victoires et conquêtes des Français » ou dans « l'Histoire du Consulat et de l'Empire », l'œuvre capitale d'Adolphe Thiers, on n'accorde à la 112e demi-brigade la place qui lui est légitimement due.

De ses trois colonels qui eussent été le mieux en situation de raconter son histoire, le premier, L'Olivier, s'éteignit à Bruxelles, en 1819, ne laissant pour tout écrit que le tableau remarquable de ses états de service. Le deuxième, le baron Penne, fut tué sur les hauteurs de Bierges, en Brabant, lors de la désastreuse campagne de 1815; au troisième, l'héroïque et chevaleresque La Bédoyère, compromis au retour de l'île d'Elbe, était réservée la destinée douloureuse et tragique de tomber sous les balles françaises de la Restauration.

Et dans ce brusque revirement des choses, les titres de gloire devinrent des sujets de défiance: la demi-brigade, ou ce qui en restait, fut versée dans le régiment d'Orléans; des

(1) *Histoire de la Cavalerie belge au service d'Autriche, de France, des Pays-Bas et pendant les premières années de notre nationalité.* — Bruxelles, Spineux & Cie, 1883. — Paris, Baudoin & Cie.
Histoire de la participation des Belges aux campagnes des Indes-Orientales néerlandaises sous le gouvernement des Pays-Bas (1815-1830). — Spineux & Cie, 1883. — Paris et Limoges, Henri Charles Lavauzelle.
La Belgique sous la domination française (1792-1815). Les conscrits de 1813 dans les ci-devant Pays-Bas autrichiens. — Bruxelles, Spineux et Cie, librairie étrangère, 1901.
(2) Publié d'après le manuscrit original, par Lorédan Larchey. Paris, librairie Hachette & Cie.

Belges qui en faisaient partie, les uns rentrèrent avant Waterloo et servirent modestement le roi Guillaume ; les autres, admis dans l'armée des Pays-Bas après la défaite définitive de l'Empereur, eurent à se faire pardonner à la fois leurs victoires passées et leur peu d'empressement à se ranger sous les drapeaux d'Orange-Nassau.

Le silence se fit autour de ce beau régiment, silence troublé une seule fois, en 1854, par Fieffé qui, dans son histoire des troupes étrangères, au service de la France, consacre quelques pages émues à ceux qui se distinguèrent particulièrement pendant la campagne de 1809, en Italie et en Allemagne, et celle de 1813, en Saxe et en Silésie.

De temps en temps aussi, dans les réunions d'anciens frères d'armes de l'Empire, des réminiscences glorieuses surgissaient, aussitôt étouffées par la crainte de compromettre ou de faire mal noter les vétérans qui entretenaient pieusement dans le cœur le culte du passé.

On conçoit que toutes ces circonstances, si bien faites pour engendrer l'oubli, n'aient guère favorisé la publication, voire la rédaction de souvenirs. Aussi, les documents sont rares, si rares que nous avions dû, à notre grand regret, renoncer à notre projet, lorsqu'une heureuse fortune nous mit entre les mains la correspondance privée d'un digne soldat dont la carrière débuta dans la 112e demi-brigade qui venait d'être créée et s'y poursuivit jusqu'à la dispersion du corps vers la fin de l'année 1813.

Les deux cents lettres écrites par M. de Maugeer à ses parents nous ont permis de reconstituer, en grande partie, l'histoire du régiment. Nous avons hésité un moment à recourir aux détails intimes qui abondent dans ces lettres ; mais nous avons fait taire ce vain scrupule puisque leur publication ne peut qu'honorer la mémoire d'un homme qui, toute sa vie, fut modeste dans l'héroïsme et héroïque dans la modestie. Nous avons même multiplié les citations parce qu'il y a pour tous une noble et belle leçon à tirer de ces pages vécues.

Ces précieux documents, des renseignements non moins précieux dus à l'obligeance du vicomte de Wautier, de Paris, fils d'un ancien chef de bataillon du régiment, des recherches faites aux archives des ministères de la guerre de France, des Pays-Bas et de Belgique, nous ont mis à même de suivre pas à pas la 112e demi-brigade.

C'est d'elle qu'un de nos meilleurs écrivains militaires, le regretté général Guillaume disait en terminant l'histoire des régiments belges au service de l'Autriche, qu'elle prendrait sa légitime place à côté des gardes wallonnes en Espagne et des régiments nationaux des Pays-Bas : « On y trouvera », disait-il, « les mêmes exemples d'abnégation, de dévouement et d'héroïsme ».

Et telle sera la conclusion que le lecteur tirera du présent ouvrage dont l'auteur n'a eu qu'un seul souci, être impartial et véridique, et qu'un seul but : sauver de l'oubli une page glorieuse de notre histoire militaire.



Nous adressons ici l'expression de notre profonde gratitude, à toutes les personnes qui nous ont aidé de leurs documents et ont mis, avec une extrême obligeance, leurs papiers de famille à notre disposition.

Nous évoquons, avec une respectueuse émotion, le souvenir de Madame Simpson, née de Maugeer, qui eut la bonté de nous confier toutes les notes manuscrites de son père ; celui de M. le lieutenant-général baron Goethals, qui nous adressa le carnet de son père, capitaine de grenadiers, à Wagram ; celui aussi de M. le lieutenant-général L. Baudoux, qui nous autorisa à reproduire les traits de son père, lieutenant à Bautzen, où il fut laissé pour mort sur le champ de bataille.



Nous sommes heureux, en publiant ces noms, de pouvoir rendre à leur mémoire le légitime hommage qui leur est dû ; nous y joignons encore le souvenir du vicomte François-William de Wautier, de Paris et du colonel van Pesch, directeur du « Militaire Spectator », à Breda, également descendus dans la tombe !

Nous exprimons, particulièrement, notre reconnaissance à M. Frédéric Bernaert, l'infatigable officier-général, qui consacre les loisirs d'une verte vieillesse à publier les « Fastes militaires des Belges au service de la France », ainsi qu'à M. Eugène Titeux, lieutenant-colonel, breveté de l'ex-corps d'état-major, ancien professeur de topographie et de géodésie à l'Ecole supérieure de guerre, lauréat de l'Académie française, le très distingué historien de « la Maison militaire du Roi, de 1814 à 1830 », et « de Saint-Cyr et de l'Ecole spéciale militaire en France », ouvrage paru tout récemment.

Nous sommes redevable à ces deux écrivains de toutes les pièces officielles tirées des archives du Ministère de la guerre de la République française.

Il nous est agréable de pouvoir nous acquitter de la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers les personnes dont les noms suivent : qu'elles daignent agréer également l'expression de nos sincères remerciements :

Madame la comtesse douairière d'Astorg, à Pau, qui, avec une complaisance rare, nous a remis le portrait et les notes concernant son parent, le général comte de Lalaing d'Audenarde; Messieurs les lieutenants-généraux A.-J. Boucher, H. L'Olivier della Trebbia et Eug. Smal; M. le colonel E. de Bailliencourt dit Courcol, notre parent, à Douai; M. le colonel Urion, ancien lieutenant-colonel du 112e de ligne actuel, à Marseille; M. Georges de Rongé, petit-fils du lieutenant-général D'Aywailles, qui nous a transmis une curieuse collection de pièces officielles, ainsi que le portrait de son grand-père ; M. le lieutenant-général J.-J. Brassine, aide-de-camp honoraire du Roi, ancien ministre de la guerre, fils d'un digne capitaine, blessé dans les rangs du 112e en Italie ; M. le baron Ruzette, gouverneur de la Flandre-Occidentale, dont le nom a brillé avec éclat, dans l'épopée de la demi-brigade ; M. le comte Alphonse de Wautier, à Bruges; M. Auguste de Wautier, à Liége ; Madame Georges de Caigny, à Bruxelles ; M. le comte de La Bédoyère, au château de Raray, par Rully (Oise), petit-neveu du célèbre « Huchet » ; M. Jean van Malderghem, archiviste de la ville de Bruxelles ; M. J.-Th. de Raadt, à Bruxelles ainsi que les membres de la famille du chef de bataillon Blin d'Orimont, à Beaumont; M. Clément de Jacquier de Rosée, bourgmestre et conseiller provincial, à Warnant; M. le baron d'Otreppe de Bouvette, bourgmestre et conseiller provincial, à Aineffe (Liége); M. le comte Stiénon du Pré, membre de la Chambre des représentants, à Tournay ; notre ami, M. Paul van Acker, consul de S. M. la Reine des Pays-Bas, à Gand; M. Auguste Michot, ancien officier de l'armée belge ; Messieurs Jules Petit et Henry Hymans, conservateurs, René van Bastelaer et Louis Paris, conservateurs-adjoints à la Bibliothèque royale de Belgique et au cabinet des estampes ; M. le comte Jacques de Lalaing ; M. le baron Jules Goethals ; M. Maurice Thomas, à Bruxelles ; en général, notre gratitude est acquise à tous les amis qui nous ont envoyé des notes et des documents intéressant la 112e demi-brigade.

Nous ne pouvons omettre, en terminant, d'adresser aussi l'expression de nos remerciements au collège des bourgmestre et échevins de la ville de Bruxelles, qui nous a autorisé à reproduire le portrait du premier consul, par Meynier, se trouvant actuellement dans le cabinet de M. van Malderghem, archiviste de la ville (1).

Bruxelles, le 2 février 1901.

(1) Le portrait du premier consul orne présentement le palier du premier étage de l'Hôtel de Ville. (Septembre 1901.)





Eug. Cruyplants

INTRODUCTION

CONSIDÉRATIONS SUR LA SITUATION MILITAIRE DES PROVINCES BELGES A L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION DE BRABANT ET DES INVASIONS AUSTRO-FRANÇAISES.

RÉGIME AUTRICHIEN. — TROUPES LIÉGEOISES.
RÉVOLUTION DE BRABANT. — RÉVOLUTION FRANÇAISE. — VOLONTAIRES BELGES EN FRANCE.
RÉGIME RÉPUBLICAIN. — LOI SUR LA CONSCRIPTION.
PAIX DE LUNÉVILLE. — VOYAGE DU PREMIER CONSUL EN BELGIQUE. — 1789-1803.



AVANT d'aborder l'histoire proprement dite de la 112e demi-brigade, nous croyons devoir donner très rapidement quelques renseignements préliminaires au sujet de l'état militaire de nos provinces à la fin du XVIIIe siècle. Cette situation, passablement embrouillée d'ailleurs, mérite d'autant plus d'attirer notre attention, qu'elle servira à expliquer bien des faits sur lesquels on s'exposerait à porter des jugements légers. Le lecteur y trouvera l'entière justification de la conduite de beaucoup de militaires auxquels on a été jusqu'à reprocher la trahison, parce qu'on ignorait la situation toute particulière de notre pays.

Cette considération seule nous ferait un devoir de nous y arrêter si, d'autre part, nous n'y trouvions une grande facilité pour les indications biographiques que nous serons obligé de donner au cours de notre relation.

*

I. — RÉGIME AUTRICHIEN.

Les Belges, qui servaient régulièrement la maison d'Autriche, étaient répartis entre cinq régiments nationaux des Pays-Bas; ils se distinguèrent à l'époque de la guerre dite de Sept ans (1756-1762), et pendant les longues luttes soutenues par l'Europe coalisée contre la République française (1792-1801).

Ces corps n'étaient pas numérotés, comme le sont, d'après l'usage anglais, les régiments d'aujourd'hui.

Ils étaient donnés par l'empereur d'Allemagne, en propriété, à des généraux dont il voulait reconnaître les services et récompenser les exploits, quelquefois aussi, mais plus rarement, par un privilège accordé à la naissance; ils étaient désignés par le nom de leurs propriétaires et les régiments d'infanterie levés en Belgique de 1725 à 1801 portèrent successivement les noms de Los Rios, Clerfayt (1er régiment); Prié, Saxe-Gotha, Ligne (2e régiment); Ligne, Deynze, Kaunitz, Wurtemberg (3e régiment); Arberg, Murray (4e régiment); Vierset, Beaulieu (5e régiment).

Deux bataillons de grenadiers furent formés en 1789 et licenciés le 24 novembre 1797; ils avaient été tirés, le premier, des régiments Clerfayt, Ligne, Vierset; le second, des régiments de Wurtemberg et de Murray.

Le sixième régiment d'infanterie wallonne, donné en propriété à l'archiduc Joseph-François, frère de l'archiduc Charles, ne fut formé à Turin qu'au commencement du mois d'octobre 1799. Les autres régiments qui avaient pris part à la guerre d'Italie, n'avaient plus assez de consistance pour tenir la campagne, tandis que les moyens de les compléter par des nationaux manquaient entièrement. On ne voulut cependant pas les licencier. La glorieuse renommée que les Wallons s'étaient acquise engagea le gouvernement autrichien, non seulement à conserver leur nom dans l'armée impériale, mais encore à faire paraître ces troupes plus nombreuses qu'elles ne l'étaient réellement.



MAXIMILIEN DE BAILLET, COMTE DE LATOUR.
(1737-1806).

Les premiers bataillons des régiments de Clerfayt, Ligne, Beaulieu, Wurtemberg, Murray, formant ensemble un effectif de près de 2.300 Wallons, renforcé par des émigrés des Pays-Bas, concoururent donc à la formation du régiment Archiduc-Joseph, qui eut pour officiers supérieurs, Soudain, le prince de Ligne, le prince Ernest d'Arenberg, de Peste; comme capitaines, Séovaud, Lefebvre, Présin, de Wautier; comme lieutenants, Flette de Flettenfeld, Wouwermans, de Wautier, Kesmackers, etc. (1).

Quand ces régiments nationaux, décimés en Allemagne dans cent combats, eurent été, en grande partie, détruits ou dispersés, le gouvernement de Vienne saisit l'occasion du traité de Campo-Formio (17 octobre 1797) pour reconstituer les corps épars et organisa deux

(1) Uniforme des Régiments nationaux des Pays-Bas : Habit en drap blanc, fermé sur la poitrine par une seule rangée de boutons en cuivre jaune; les retroussis, les parements et le collet étaients verts pour le régiment de Los Rios, bleus pour le Régiment de Prié, roses pour le régiment de Ligne, bleu foncé pour le régiment, créé un peu plus tard, d'Arberg et noirs pour le régiment de Vierset; culottes blanches et guêtres noires montant jusqu'au-dessus du genou; shako noir, orné du chiffre impérial.

Dragons : Habit blanc avec parements bleus et ornements en or. (Pendant la guerre de Sept Ans [1756-1762], en 1791, l'habit fut de drap vert avec la couleur distinctive : pompadour.)

Régiment Archiduc-Joseph : Habit et culotte en drap blanc; collet, revers, retroussis et passe-poils écarlates; guêtres noires, montant au-dessus du genou; casque à la romaine, chenille noire. (1802.)

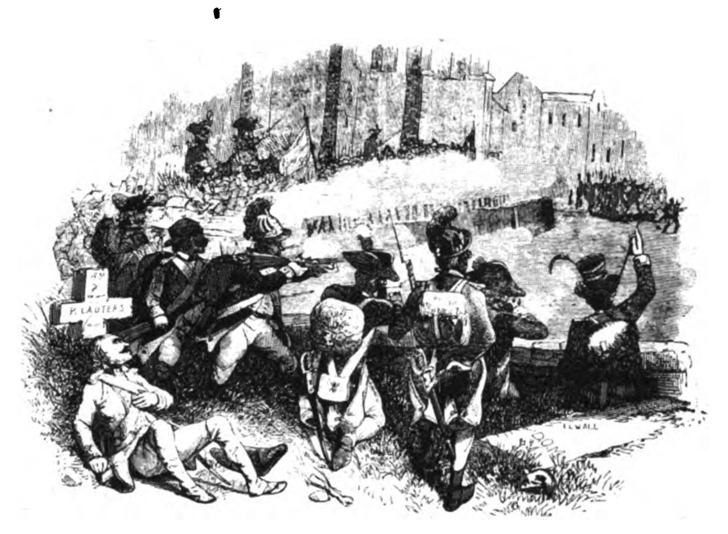
(Général Rouen, *L'Armée belge.*)



Joseph II, empereur d'Allemagne.
né à Vienne le 13 mars 1741, mort le 20 février 1790,

d'après l'œuvre de Schulz, Cabinet des Estampes - Bibliothèque royale de Belgique.

bataillons de grenadiers, l'un sous les ordres du major Wouwermans, composé des débris des régiments Clerfayt, Ligne, Beaulieu (1799 à 1801), le second, commandé par le major Soudain, formé des survivants des régiments de Wurtemberg et de Murray (1799-1800); le lieutenant-colonel prince de Ligne fut mis ensuite à la tête du deuxième bataillon renforcé de quelques militaires tirés du régiment Archiduc-Joseph.



BATAILLE DE TURNHOUT.
27 octobre 1789.

On ne comptait qu'un seul régiment de cavalerie, qui s'était nommé tour à tour Westerloo, Ligne, Daun, Lowenstein, Saint-Ignon, Arberg, Ursel et enfin Dragons de Latour, dénomination sous laquelle il est resté populaire en Belgique.

Il existait aussi aux Pays-Bas, un corps franc de chasseurs, à l'uniforme gris-brochet, appelé chasseurs Leloup, du nom de son fondateur.

Né à Ath, le 8 mars 1736, fils d'un simple troupier du régiment de Prié, Leloup était capitaine dans le régiment du prince Charles de Ligne, en 1788, lorsqu'à la suite de l'échec subi par les armées impériales contre les patriotes brabançons à Turnhout (27 octobre 1789), il fut chargé d'organiser à Bruxelles ce corps de chasseurs dont l'effectif en 1792 était de 1300 hommes répartis en six compagnies. Leloup, qui devint major en 1790 et lieutenant-colonel en 1794, assista à toutes les opérations en Allemagne et en Italie; lorsqu'à la paix de Lunéville le corps de chasseurs belges eut été dissous, il reçut le 7 mars 1800 le commandement du régiment de Jordis (59e d'infanterie) avec le grade de colonel, et mourut à Lintz, en 1801, étant général-major, commandant supérieur du cercle d'Autriche.



II. — TROUPES LIÉGEOISES.

Nous croyons devoir donner également quelques explications préalables sur la composition des troupes au pays de Liége. Nos wallons, c'est ainsi qu'on appelait les recrues belges à l'étranger, qui servaient en Autriche et en Espagne où ils se trouvaient dès 1703, au début de la guerre de succession, ne doivent pas être confondus avec les troupes du pays de Liége, principauté distincte aux ordres des princes-évêques, qui furent, au XVIIIe siècle, le duc Joseph de Bavière, le prince Georges de Berghes, le duc Jean de Bavière (1694-1785), puis le marquis César de Hoensbroeck et le comte de Méan (1785-1794).

Un régiment national liégeois, connu dans les annales militaires belges sous le nom de régiment de Berlaymont, fut créé, le 5 août 1715, à l'instigation de Jacques de Bavière qui habitait alors Bonn ; cette troupe formée en Bavière, arriva à Liége, le 23 août et fut recrutée désormais dans la principauté. Les colonels furent le baron de Dobbelstein, de 1715 à 1723; le baron de Coudenhove de Fraiture, de 1725 à 1726 ; le comte de Beaufort, jusqu'en 1737 ; le comte de Glimes de Florennes, de 1737 à 1744 ; le comte de Berlo de Hozémont, du 17 mars 1744 jusqu'à l'époque de sa mort survenue le 26 janvier 1759 ; le comte Théodore



de Berlaymont, du 1er février 1759 au 23 juillet 1773, date de son décès, et enfin, le comte Florent de Berlaymont qui commanda de 1773 jusqu'au 15 juillet 1794 (1).

A cette époque, après bien des vicissitudes provoquées par la révolution du 18 août 1789 et les deux invasions françaises de 1792 et de 1794, le régiment de Berlaymont passa au service de l'Autriche, sous les ordres du colonel baron de Wasseige.

Ce corps liégeois, formé de douze compagnies de cinquante hommes chacune, avait reçu dans ses rangs, de 1793 à 1794, mille soixante-treize gentilshommes émigrés ; il passa le Rhin après la défaite de Fleurus, prit part aux campagnes d'Allemagne, jusqu'en 1798, fut appelé à faire partie de l'armée de Clerfayt et ensuite de celle de l'archiduc Charles ; il figura dans la brigade du baron de Kienmayer, puis dans celle du général Elsnitz et assista au blocus de Mayence, au combat de Deux-Ponts (6 décembre 1795), à celui de Wetzlar (15 juin 1796), à l'affaire de Friedberg (10 juillet), aux combats livrés autour de Wurzbourg (27-28 juillet), à Amberg (24 août), à Weilbourg (13 septembre).

Au mois de mars 1797, il avait été si éprouvé qu'il ne formait plus que deux compagnies ; le 16 avril, il campait dans le pays de Budingen ; les préliminaires de la paix furent signés à Leoben, le lendemain ; il eut cependant une petite affaire à Hiesen, le 21 ; réduit, le 28 novembre 1797, à une compagnie, il fut licencié à Innsbruck, le 20 juin 1798 ; ce qui restait du régiment fut incorporé dans le 11e régiment léger autrichien, ancien corps-franc du comte de Carneville, émigré français.

Ce bataillon de Carneville, après la violation du traité de Campo-Formio, servit, de 1798 à 1800, sous le feld-maréchal de Bellegarde. Il coopéra aux campagnes de l'armée autrichienne en Suisse et en Italie, dans la Valteline, sur les bords des lacs de Côme et de Lugano, au passage du Saint-Gothard ; il prit part, notamment sous le prince de Rohan, au combat d'Airolo (27 mai), à l'attaque du Theisberg contre le général Thureau et à toutes les affaires qui se livrèrent au mois d'août, pendant la retraite des Autrichiens vers Airolo, Bellinzona, le mont Albrun, le val Maggio et Locarno. Il perdit six officiers et plus de cent hommes dans ces rencontres.

Nous avons relevé parmi les volontaires liégeois qui servaient à cette époque sous le drapeau autrichien, les noms suivants : Van Loon, lieutenant ; un frère, cadet au même corps ; de Wacquant, enseigne ; chevalier de Bastin, Knaeps, Ernest, de Fréron, capitaines ; De Boeur, lieutenant ; Termonia, Liben, de Paix, Raymond, enseignes; comte de Liedekerke, chef d'escadrons (chasseurs de Bussy); Dumont, chasseur à cheval ; Crahay, capitaine aux hussards de Rohan ; Blochouse de Schaltin, Bloch, Bourdon, Deprez, Gouder de Beauregard, enseignes. Nous retrouverons quelques-uns de ces compatriotes parmi les premiers officiers de la 112e demi-brigade de France.

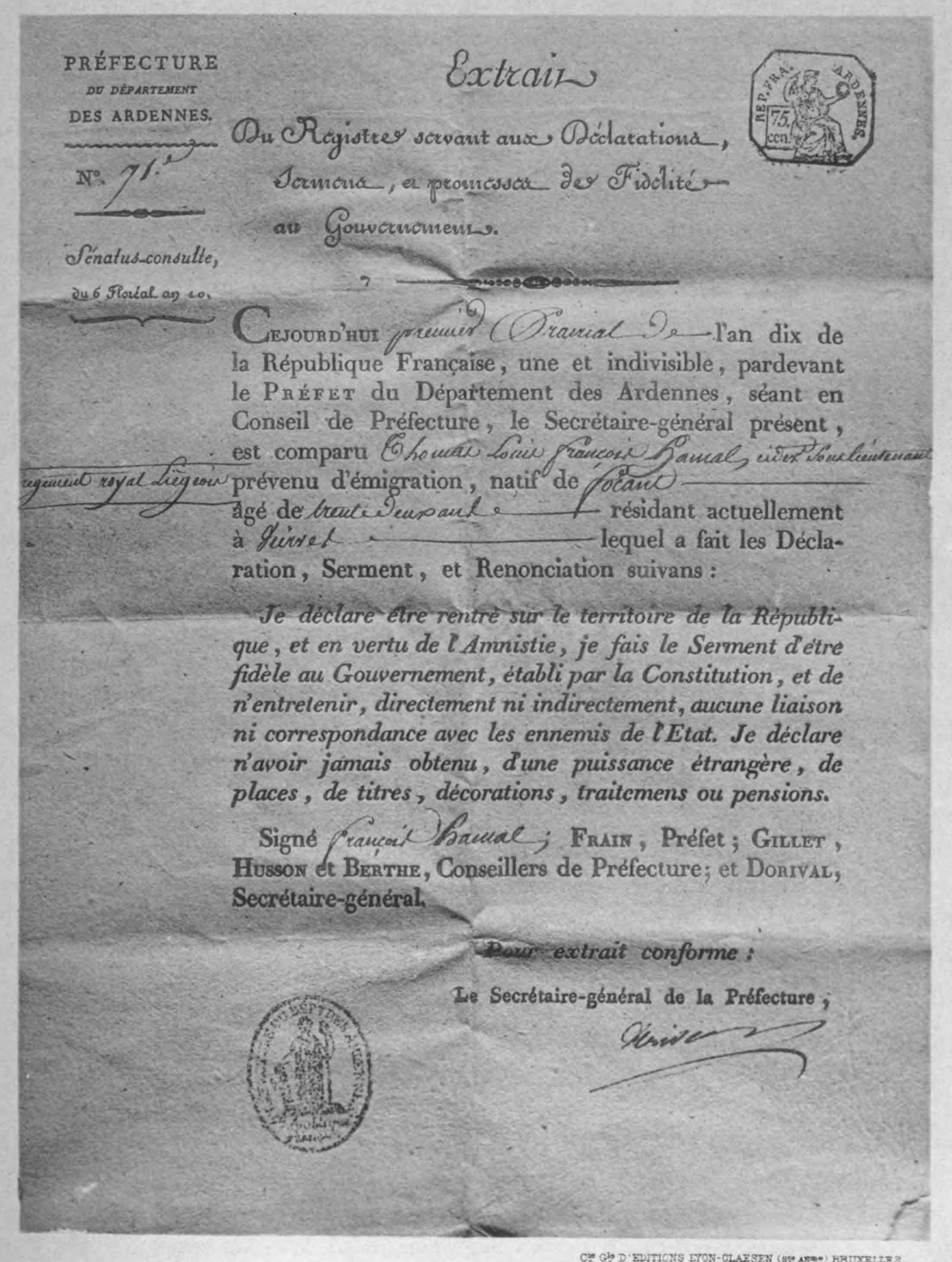
Le bataillon se retira sur Brescia, Peschiera, Legnago, Trieste et se trouvait à Capo d'Istria, quand il fut licencié (22 août 1801).



(1) Uniforme des troupes liégeoises au xviiie siècle. — Régiment de Berlaymont : habit à la française en drap bleu foncé ; collet, revers, retroussis, doublure et gilet en drap écarlate ; culotte en drap bleu ; guêtres en tissu de laine beige ; chapeau en feutre, orné d'un galon de laine jaune (1789).

Bataillon de Carneville : Habit, veste et culotte en drap gris-de-brochet ; collet, parements, retroussis en drap vert ; passe-poil du pantalon, jonquille ; casque à la romaine, en cuir noir, surmonté d'une crête jonquille (1798).





PRÉFECTURE
DU DÉPARTEMENT
DES ARDENNES.

N°. 71

Sénatus-consulte, du 6 Floréal an 10.

Extrait
Du Registre servant aux Déclarations, Sermens, et promesses de Fidélité au Gouvernement.

CEJOURD'HUI premier Prairial de l'an dix de la République Française, une et indivisible, pardevant le PRÉFET du Département des Ardennes, séant en Conseil de Préfecture, le Secrétaire-général présent, est comparu Thomas Louis François Hamal, ci-dev. sous-lieutenant régiment royal Liégeois prévenu d'émigration, natif de Focant âgé de trente deux ans résidant actuellement à Givet lequel a fait les Déclaration, Serment, et Renonciation suivans :

Je déclare être rentré sur le territoire de la République, et en vertu de l'Amnistie, je fais le Serment d'être fidèle au Gouvernement, établi par la Constitution, et de n'entretenir, directement ni indirectement, aucune liaison ni correspondance avec les ennemis de l'Etat. Je déclare n'avoir jamais obtenu, d'une puissance étrangère, de places, de titres, décorations, traitemens ou pensions.

Signé François Hamal; FRAIN, Préfet; GILLET, HUSSON et BERTHE, Conseillers de Préfecture; et DORIVAL, Secrétaire-général.

Pour extrait conforme :

Le Secrétaire-général de la Préfecture,

Dorival

Cie Gle D'EDITIONS LYON-CLAESEN (Sté Ame) BRUXELLES

Promesse de fidélité au Gouvernement

Fac-simile d'une pièce authentique de l'époque, en date du 1er prairial an X.
appartenant à M. le major de cavalerie en retraite baron de Sprimont,
et concernant les comtes de Hamal de Focant.

III.

A la conclusion de la paix de Lunéville, le 20 pluviôse an IX (9 février 1801) les Belges et les Liégeois au service de l'Autriche furent autorisés par le gouvernement français à rentrer dans leur patrie, sous la condition expresse de prêter serment de fidélité à la République et de renoncer au service de l'Empereur ou de toute autre puissance étrangère.



FRANÇOIS II (Joseph-Charles)
Empereur d'Allemagne (1768-1835).
Biblioth. royale de Belgique. — Cabinet des Estampes.

Les officiers liégeois du régiment de Berlaymont avaient été portés sur les listes d'émigration du département de l'Ourthe du 29 ventôse an VI (19 mars 1798); ceux qui rentrèrent dans leurs foyers durent, pour régulariser leur position, déclarer le 17 germinal an XI, (7 avril 1803) qu'ils voulaient rester Français; ils prêtèrent le serment et déclarèrent renoncer aux pensions qu'ils tenaient de l'Autriche.

L'article 7 du sénatus-consulte du 6 floréal an X (26 avril 1802), prescrivit que ces formalités devaient être remplies devant les préfets des départements, à partir du 9 frimaire an XI (30 novembre 1802).

Quant aux officiers qui déclarèrent qu'en exécution de l'article 9 du traité de Campo-Formio, ils voulaient rester fidèles au serment prêté à l'empereur d'Allemagne, ils durent quitter le sol natal; les biens de ceux qui vinrent à décéder sur la terre étrangère furent mis sous séquestre; toutefois, pour permettre à leurs héritiers d'entrer en possession de leur succession, l'empire français promulgua en leur faveur un décret d'amnistie rétroactive (1).

Ce que nous venons de dire montre que la situation des Belges vis-à-vis de la France d'une part, de l'Autriche d'autre part, ne laissait pas que d'être délicate; mais un autre événement était venu la compliquer encore; nous voulons parler de la révolution brabançonne.



IV. — RÉVOLUTION DE BRABANT.

Quand le pays se souleva contre les réformes de Joseph II et la domination autrichienne dans les Pays-Bas, le congrès des provinces belgiques organisa immédiatement une armée, « afin d'opposer une résistance énergique en cas d'invasion étrangère ». On enrôla pendant les derniers mois de l'année 1789 et les premiers de 1790, environ quatorze mille

(1) Les détails concernant la principauté de Liége sont extraits de l'ouvrage de M. Eugène Poswick : *Histoire des troupes liégeoises au XVIIIme siècle.* — Liége, 1893.



hommes d'infanterie et deux mille trois cents chevaux, répartis entre neuf régiments d'infanterie, correspondant aux provinces et aux villes de Namur, Bruxelles, Tournai, West-Flandre, Anvers, Flandre, Bruges, Flandre et Hainaut; trois corps de chasseurs et cinq régiments de dragons, levés en Flandre, Brabant, Hainaut, Campine et enfin, un corps d'artillerie.



VAN DER MERSCH (Jean-André)
Général en chef des troupes brabançonnes (1734-1792).

Des officiers belges donnèrent leur démission du service impérial et vinrent prendre le commandement de ces corps de volontaires; le général en chef Van der Mersch était un ancien colonel de l'armée autrichienne; Philippe de Vaux, qui devint plus tard adjudant-général des armées républicaines et confident de Dumouriez, quitta le régiment de Kaunitz où il servait avec le grade de capitaine, pour se mettre à la tête de la colonne qui devait s'emparer de Gand; à un moment donné, l'armée des patriotes fut grossie par l'arrivée des déserteurs de l'armée autrichienne; un bataillon du régiment de Clerfayt, aux ordres du major Lunden, capitula à la plaine Saint-Pierre, à Gand; les grenadiers du lieutenant-colonel de Reyniac, casernés à Sainte-Elisabeth, à Bruxelles, firent cause commune avec le peuple.

Voici comment s'exprime le général Ferraris (1), dans son rapport adressé à Joseph II, en date du 21 décembre 1790 :

« Le tableau du désastre total aux Pays-Bas est des plus affligeant; les troupes ne se sont pas contentées de déserter par compagnies dans leur retraite, pour laquelle on n'avait rien prévu, ni pris aucune précaution, mais le peu qui en restait s'est encore porté à toutes sortes d'excès pour parvenir au pillage. L'indiscipline et l'abomination ont été jusqu'au point de massacrer leurs officiers, majors et plusieurs autres. Dans ce désordre, des gardes entières et des détachements ont été oubliés, aussi bien que le trésor, que toutes les autres caisses, les chancelleries; le mal est au point que je crains qu'on ne puisse sauver la ville de Luxembourg où il sera arrivé si peu de monde qu'on ne sera pas en état de s'y soutenir avec la petite garnison qui y était, si les patriotes entreprennent de s'en emparer, à moins que les habitants du pays et de la ville ne veulent eux-mêmes se joindre au peu de militaires qui y reste.... » (2).



VOLONTAIRES BRABANÇONS.

(1) Ferraris (Joseph, comte de), feld-maréchal au service I. et R., né à Lunéville en 1726, d'une famille piémontaise, mort en 1814.

Il débuta dans la carrière des armes sous l'impératrice Marie-Thérèse et se distingua pendant la guerre de Sept ans. Il devint, en 1767, directeur-général de l'artillerie aux Pays-Bas, et dressa une carte de Belgique, sur le modèle de celle de Cassini; il commanda un corps d'armée dans la campagne de 1793 contre la France. En 1808, il fut élevé à la dignité de feld-maréchal, après avoir présidé le conseil aulique de guerre pendant plusieurs années.

(2) GACHARD. — *Documents sur la révolution belge de 1790*, page 94.



LEOPOLDUS II. REX.

Léopold II, Pierre-Joseph, empereur d'Allemagne
1747-1792.

tiré de l'œuvre de Durmer, Cabinet des Estampes, Bibliothèque royale de Belgique.

Un mouvement insurrectionnel éclata dans l'ancienne principauté de Liége; l'Etat-noble et le peuple se révoltèrent le 18 août 1789 contre le pouvoir du Prince-Evêque de Méan. A la suite de ces événements et du licenciement du régiment de Berlaymont, deux régiments de patriotes furent organisés; l'un sous le commandement du colonel d'Aspremont-Lynden, l'autre sous celui de Jean-Joseph de Fyon.

Toutes ces troupes de volontaires brabançons, mal équipées et mal armées, surtout peu instruites et indisciplinées, obtinrent, il est vrai, quelques succès éphémères, mais ne purent tenir contre des troupes aguerries et bien encadrées: de plus, la désunion se mit dans les rangs et la rivalité des chefs acheva de tout compromettre.

L'armée autrichienne qui s'était repliée sur le Luxembourg, reprit l'offensive, sous le feld-maréchal Bender, défit l'armée des États-généraux, le 22 septembre 1790, à Anseremme, et reconquit peu à peu le terrain qu'elle avait perdu en Belgique; l'armée révolutionnaire, dite des patriotes, fut dissoute et dispersée.

Heureusement pour elle, le successeur de Joseph II (celui-ci était mort le 20 février 1790), l'empereur Léopold était un homme d'une mansuétude rare, et la répression ne fut pas aussi implacable qu'on eût pu le supposer.

Parmi les insurgés, il s'en trouvait cependant beaucoup qui s'étaient gravement compromis et que tout tribunal militaire, légalement institué, eût dû condamner aux peines les plus sévères: c'étaient les anciens soldats qui avaient déserté le drapeau autrichien pour passer dans les rangs des patriotes et, surtout, les chefs qui les avaient commandés.

Et le nombre en était grand car, seul, le régiment des dragons de Latour, était resté fidèle (1), tandis que les autres corps s'étaient en grande partie fondus et avaient fait cause commune avec les révoltés.

Fuyant donc la répression et la vengeance des Autrichiens, abandonnant à leur sort les provinces qu'ils n'avaient pu défendre avec succès, une foule de nos compatriotes passèrent la frontière et vinrent se réfugier dans les villes du nord de la France; ces militaires entrèrent tous dans la composition des corps belges et liégeois organisés par les soins du comité révolutionnaire siégeant à Paris, et dont l'agent le plus actif était à Douai, le comte de Béthune-Charrost.



V. — RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Disons enfin qu'un autre élément était encore venu ajouter à la confusion des partis; on sait que Louis XVI, roi de France, avait épousé Marie-Antoinette-Josèphe-Jeanne de Lorraine (2), sixième fille de l'impératrice Marie-Thérèse, dont la Belgique contemporaine garde encore pieusement le souvenir; l'infortunée reine de France était la sœur des empereurs

(1) Le régiment de Latour se vit décerner par l'Empereur, le 20 juillet 1791, une médaille d'or, frappée pour cette circonstance. L'avers de cette médaille portait l'effigie de l'auguste donataire, avec la légende: *Leopoldus Secondus Augustus;* le revers portait l'inscription française: *A la fidélité et valeur signalée du régiment de Latour, dragons reconnue par l'Empereur et Roi.* La remise de cette médaille eut lieu solennellement sur la place Royale, à Bruxelles; elle orne encore aujourd'hui l'étendard du régiment.

(2) « La jeunesse et l'enfance, tout se mêle en elle pour séduire, tout s'allie contre l'étiquette, tout plaît en la princesse, la plus adorable, la plus femme, si l'on peut dire, de toutes les femmes de la Cour ». (EDMOND ET JULES DE GONCOURT, *Histoire de Marie-Antoinette.*)..... La majesté naturelle de son port n'enlevait rien à la grâce de ses mouvements: son cou, bien détaché des épaules, avait ces magnifiques inflexions qui donnent tant d'expression aux attitudes. On sentait la femme sous la reine, la tendresse du cœur sous la majesté du sort..... (M. A. DE LAMARTINE — *Histoire des Girondins.*)



Joseph II, Léopold II et de l'archiduchesse Marie-Christine, duchesse de Saxe-Teschen, gouvernante-générale des Pays-Bas autrichiens ; cette proche parenté, la situation inquiétante faite à Paris à l'auguste fille des Césars, avaient éveillé en sa faveur d'inévitables sentiments de sympathie parmi les nombreux partisans de la Cour aux Pays-Bas autrichiens ; cet état d'esprit venait aussi exciter des troubles et entretenir une dangereuse agitation dans nos provinces.

Le roi Louis XVI, en butte aux factions qui s'efforçaient d'ébranler la monarchie séculaire, se trouvait placé dans la douloureuse alternative de désavouer les démarches de ceux qui voulaient l'arracher à une catastrophe imminente, ou de rompre en visière avec les promoteurs des idées révolutionnaires, tout puissants à cette époque critique.

Pendant les premiers mois de la Révolution, l'armée royale se désorganisa de plus en plus ; des désertions très nombreuses éclaircirent ses rangs et d'après le journal des séances du congrès des Etats-Belgiques, plus de huit cents déserteurs français entrèrent à la date du 10 mars 1790, sur le territoire des Pays-Bas autrichiens ; quatre cents déserteurs du régiment Royal-Liégeois, en garnison à Avesnes, franchirent les frontières et furent désarmés à Mons.



MARIE-ANTOINETTE, REINE DE FRANCE.
D'après une gravure de Forsell.

A Paris, chez Madame Vve Lepetit, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arts, 2.
1814.

« Les étranges théories, dit Fieffé, publiées par les écrivains démagogues sur la discipline militaire portaient déjà leurs fruits. Répandues dans l'armée, elles avaient fini par gagner les régiments étrangers, dans les rangs desquels s'infiltraient, comme un poison de chaque jour, l'indiscipline et l'excitation à la révolte ».

« L'armée ne présente plus qu'une soldatesque effrénée, ne reconnaissant ni autorité ni chef », écrivait Bouillé, à l'Assemblée nationale, dans sa lettre datée de Luxembourg, 25 juin 1791, peu après l'arrestation de la famille royale à Varennes.

« L'armée, sans discipline, n'ajoutait qu'un élément de plus à la fermentation populaire ; abandonnée de ses officiers, qui émigraient en masse, les sous-officiers s'en emparaient et transportaient la démocratie dans ses rangs ; affiliés, dans toutes les garnisons, au club des jacobins, ils y prenaient le mot d'ordre et faisaient de leur troupe les soldats de l'anarchie et les complices des factions » (A. DE LAMARTINE — *Histoire des Girondins.*)

« Tous les chefs militaires étaient ennemis de la Révolution, ajoute, d'autre part, Thiers, parce que, possesseurs exclusifs des grades et des faveurs, ils voyaient le mérite admis à les partager avec eux. Par le motif contraire, les soldats penchaient pour l'ordre de choses nouveau, et, sans doute, la haine de la discipline, le désir d'une plus forte paye, agissaient aussi puissamment sur eux que l'esprit de liberté. L'infanterie surtout, peut-être parce qu'elle se mêle davantage au peuple et qu'elle a moins d'orgueil militaire que la cavalerie, était dans un état complet d'insurrection ».

Le régiment des Gardes-françaises, qui avait fait cause commune avec le peuple, le 14 juillet 1789, lors de la prise de la Bastille, fut licencié le 31 août, devint garde nationale

soldée jusqu'au mois d'octobre 1792, et fut ensuite dispersé dans les bataillons de volontaires envoyés à la frontière.

L'Assemblée nationale, à la suite de la révolte des régiments Lullin-Chateauvieux (76[e] d'infanterie) et Nassau (96[e] idem), décréta, le 21 juillet 1791, que les régiments allemands, irlandais et liégeois, faisaient partie de l'armée française et en prendraient désormais l'uniforme (1).

L'infortuné Louis XVI, cherchant à gagner du temps, achevait de se perdre par ses longues hésitations: c'est ainsi que près de sept mille officiers appartenant à la noblesse française ou partisans de l'ancien régime, l'abandonnèrent à un moment donné; tous les militaires revêtus de grades, qui n'avaient pas voulu prêter serment à la constitution de 1791, quittèrent leur poste et cherchèrent leur salut en passant à l'étranger. Ils traversèrent les contrées limitrophes, et particulièrement nos provinces, ameutant, par leurs discours, les populations contre les Jacobins, et se réfugièrent à Coblentz, où se ralliaient les émigrés, derniers défenseurs de la légitimité.

De Fernig, d'Orsay, de Lalaing d'Audenarde, Colle, de Wimpfen, Ferraris, Brungard, Blanpain, Duroy de Fontenailles, de Tromelin, Renoz, Hacquart et d'autres officiers, dont nous retrouverons les noms dans le premier cadre de la 112[e] demi-brigade, furent dans ce cas. (De Fernig n'émigra qu'à la suite de la défection du général Dumouriez).

Enfin, en exécution de la loi du 9 septembre 1792, la Convention nationale ordonna le licenciement des onze régiments suisses (Watteville, Salis, Sonnenberg, Castella, Vigier, Lullin-Châteauvieux, Diesbach, Courten, Salis, Steiner, Reinach), des huit régiments allemands, (Alsace, Salm-Salm, La Marck, Royal-Suédois, Hesse-Darmstadt, Nassau, Bouillon, Royal Deux-ponts), des trois régiments irlandais (Dillon, Berwick, Walsh) et du régiment Royal-Liégeois. (Ce qui restait du régiment des gardes suisses avait été licencié le 20 août de la même année).



LOUIS XVI.

A Paris, chez F. Dufart, imprimeur-libraire, rue Saint-Honoré, près l'église Saint-Roch.

1793.

Ces régiments étrangers furent versés dans les demi-brigades d'infanterie, composées de volontaires nationaux des départements et de quelques anciennes troupes régulières.

Penne, Benuzan, Schæffer, Ferraris, Larmey, Bauwens, Blanpain, Boucher, Parisse, Dardenne, Franiatte, Eghels, Dieudonné, Guinoseau, tous militaires distingués et futurs officiers de la 112[e] demi-brigade, firent leurs premières armes dans ces bataillons improvisés.

(1) En 1789, l'armée du roi de France se composait de 120.000 fantassins, 33.000 cavaliers, 9.000 artilleurs et près de 10.000 officiers.

L'infanterie comptait 101 régiments à 2 bataillons de 9 compagnies, parmi lesquels 23 régiments étrangers, suisses, irlandais, allemands et liégeois, et en outre, 12 bataillons de chasseurs. La plupart des régiments portaient des noms de provinces. Les quatre plus anciens, créés par Henri II, étaient Picardie, Navarre, Champagne, Piémont. (1[er], 5[e], 7[e] et 3[e] régiments d'infanterie actuels).

Il y avait 62 régiments de cavalerie dont quelques-uns étrangers. La maison du Roi formait un corps spécial. Elle comptait quatre compagnies de gardes du corps, les cent Suisses, le régiment des gardes françaises, le régiment des gardes suisses, en tout à peu près 9.000 hommes.

Tous les grades s'achetaient, depuis celui de sous-lieutenant jusqu'à celui de colonel, et il fallait quatre quartiers de noblesse pour devenir sous-lieutenant. (Edit de 1781). (E. Maréchal. — *Histoire contemporaine.*)

VI. — VOLONTAIRES BELGES EN FRANCE.

C'est ainsi que furent formés, pour le compte de la République : le 1[er] bataillon de chasseurs belges, commandant Osten; le 2[e] bataillon, commandant Dinne, Emmanuel (1) ; le 3[e] bataillon, commandant Crooy, François-Adolphe; le 4[e] bataillon, commandant Griffon, ensuite Cuvelier; le régiment de Bruges, colonel de Serret (2); le régiment de Namur, colonel de Lantremange et commandant l'Olivier; les chasseurs de Gand, commandant Freyman, et la légion liégeoise, commandant Jardon.

Il s'en faut pourtant de beaucoup que ces masses fussent des hordes indisciplinées et sans cohésion, loin de là; plusieurs officiers de ces corps francs devinrent, par la suite, des militaires très distingués et des rangs des volontaires sortirent, plus tard, des généraux renommés.



LE GÉNÉRAL EN CHEF DUMOURIEZ
(Charles-François Duperrier)
(1739-1823).

Biblioth. royale de Belgique. – Cabinet des Estampes.

M. Fieffé, dans son ouvrage sur les troupes étrangères au service de la France, verse dans l'erreur quand il avance qu'au début des hostilités contre le roi de Hongrie et de Bohème (François II n'était pas encore élu empereur), un grand nombre de bataillons belges passèrent dans l'armée française.

Un de nos meilleurs écrivains militaires, le général baron Guillaume, dans son histoire des régiments nationaux des Pays-Bas, fait observer, et avec raison, qu'il n'y avait pas d'armée belge en 1792. Il existait des corps nationaux, portant la cocarde autrichienne; pas un ne passa dans les rangs de l'armée française; mais l'armée dite « des patriotes », formée en 1789, avait été complètement dispersée en 1790 lors de la rentrée des Autrichiens sur notre territoire et pour les motifs que nous avons indiqués plus haut; ce sont ces militaires qui émigrèrent pour la plupart en France et qui, comme volontaires, se distinguèrent le 18 juin à la prise de Courtrai, sous le maréchal Luckner; l'Assemblée nationale approuva et confirma le don que le vieux général bavarois leur fit du canon enlevé par eux à l'ennemi; ils prirent part à la défense de Lille assiégée au

(1) Dinne, Emmanuel, né à Namur, le 2 octobre 1765, devint lieutenant-colonel et fut tué, le 5 germinal an IV (25 mars 1796), dans une sortie qu'il fit de la ville d'Angers (Campagne de Vendée). Renseignement emprunté à l'ouvrage du général BERNAERT : *Fastes militaires des Belges au service de la France,* récemment paru.

(2) François-Joseph-Léonard de Serret, seigneur de la Mosée, baptisé à Villers-le-Gambon, le 16 février 1739, entra au service de France, en 1758, comme lieutenant en second au régiment d'infanterie liégeoise du baron de Vierset, qui venait d'être créé; lieutenant en mai 1760, capitaine le 6 janvier 1762, il passa avec son régiment au service impérial (Autriche) et y demeura jusqu'en 1786.

A l'époque de la révolution des provinces belges, il fut chargé de lever une légion, fut nommé lieutenant-colonel d'infanterie, par brevet des Etats de Flandre du 13 décembre 1789 et colonel le 4 avril 1790.

Réfugié sur le territoire français, il servit avec Philippe de Vaux sous le général en chef Dumouriez, commanda, comme colonel du régiment de Bruges, l'avant-garde lors de l'expédition de Hollande, et assiégea Klundert et Wilhemstadt.

Commandant la ville de Saint-Venant, le 6 avril 1793, il fut nommé, par le comité exécutif provisoire, chef de brigade des chasseurs-tirailleurs du régiment de Bruges, le 9 août 1793.

Nommé par le Directoire au commandement de la place de Menin, le 11 brumaire an V (1[er] novembre 1796), et le 30 fructidor an V (16 septembre 1797) à celui de la place d'Anvers; il est mort à Bruxelles, le 23 février 1799; ses fils, Louis-Bernard (1769-1839) et François-Joseph (1767-1858), furent, tous deux, capitaines au service de la République, après avoir servi dans l'armée des patriotes.

Aimé Serret, lieutenant au 112[e] de ligne, du 24 mars 1805 au 17 mai 1806, chargé du service de recrutement du 112[e] dans le pays de Charleroy, appartenait à la même famille, qui fut anoblie (baronnie de l'Empire) en mars 1812.

mois d'octobre par le duc Albert de Saxe-Teschen, au combat de Boussu et à la bataille de Jemmapes, à la prise de Mons, de Bruxelles, de Liége, d'Anvers et de Namur.

Un décret du 2 novembre autorisa le renvoi au général Dumouriez des trois drapeaux pris sur les Autrichiens à la glorieuse journée de Virton, pour être rendus aux Belges.

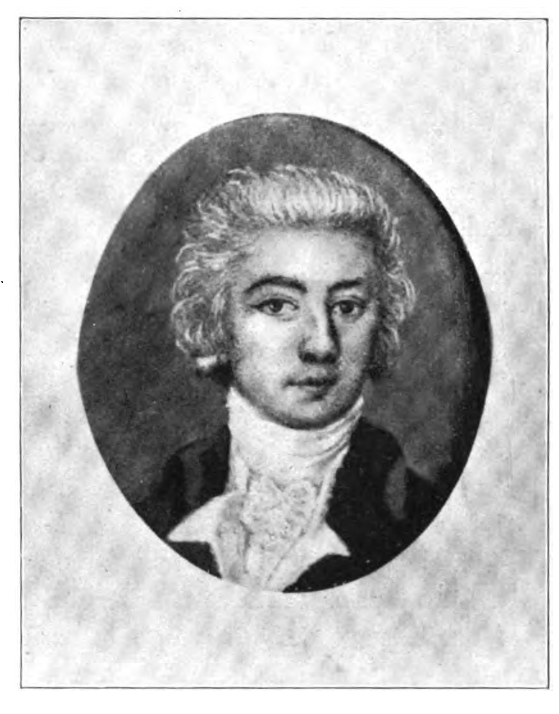
La Convention décréta, le 7 mars 1793, que les citoyens employés dans les troupes de la Belgique ou du pays de Liège conserveraient le grade dont ils étaient revêtus au moment de la réunion des légions belges et liégeoises aux armées de la République.

Enfin, le décret du 10 novembre 1793 ordonna l'incorporation de tous les corps belges dans cinq bataillons de chasseurs-tirailleurs, dont les commandants étaient Rouzier, Dupont, Lahure, Jardon et Collinet.

Les cinq bataillons entrèrent immédiatement dans la composition des 13e, 14e, 15e et 30e demi-brigades légères et du 3e bataillon de chasseurs du Nord. Les corps francs de cavalerie devinrent les 17e et 18e régiments de chasseurs à cheval de la République; ils eurent pour chefs les colonels Rens et de Bonne d'Abonval et furent licenciés en 1794 après la défection du général Dumouriez.

On sait que plusieurs officiers belges se signalèrent sous son commandement et à l'armée de Sambre et Meuse.

Ransonnet, Ledoyen, Osten, Prévôt, Jardon, Dumonceau devinrent généraux en 1793 et 1794; Boussard et Lahure un peu plus tard; le sympathique Philippe de Vaux (1), né à Bruxelles,



PHILIPPE DE VAUX adolescent.

Cliché du marquis de Clugny, à Paris, communiqué en 1891 par le baron de Vaux-Tassillon.

(1) Nous devons à l'extrême obligeance de M. le bourgmestre de Bruxelles, l'acte de naissance de Philippe de Vaux, une des premières victimes de la défection du général en chef de l'armée du Nord.

« Paroisse de Sainte-Gudule — Ville de Bruxelles — 8 augustus 1760. — D. Carolus Philippus, filius legitimus Prænobilis Domini Ludovici de Vaux, tribuni magni Venatoris et falconarij belgij Austriaci et prænobilis dominæ Elisabethæ Tassilon de Terlinden ; susc : excellentissimus Dominus Carolus comes de Cobentzl, minister plenipotentiarius Augustissimæ imperatricis Reginæ nostræ pro Belgio Austriaco, etc., etc., et Domina principissa de Stolbergh nata de Hoornes. »

Le parrain de Philippe de Vaux était donc le célèbre comte Charles de Cobentzl, chevalier de la Toison d'Or, chambellan, conseiller intime actuel d'état de LL. MM. I. et R., ministre plénipotentiaire auprès et sous les ordres de S. A. S. le gouverneur des Pays-Bas (1753-1770), et la marraine, la princesse de Stolbergh, née de Hoornes, fille de Maximilien-Emmanuel, prince de Hoornes et du Saint-Empire Romain, chevalier de la Toison d'Or, grand-écuyer, faisant les fonctions de grand-maréchal (1756-1759).

MINISTÈRE DE LA GUERRE

SERVICE INTÉRIEUR

3e BUREAU

ARCHIVES ADMINISTRATIVES

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PAR ORDRE DU MINISTRE DE LA GUERRE

LE CHEF DU SERVICE

CERTIFIE que des registres matricules et documents déposés aux Archives de la Guerre a été extrait ce qui suit :

Devaux, Philippe (sans autres indications), adjoint à l'Etat-major du Général en chef Dumouriez (sans date) ; 2e lieutenant-colonel du 17e régiment d'infanterie, le 26 octobre 1792, et détaché à l'Etat-major du Général Dumouriez, où il remplit les fonctions d'Adjudant-général ; mis en état d'arrestation, le 5 avril 1793 ; condamné à mort et exécuté, le 26 mai 1793.

Campagnes : 1792 et 1793, armées du Nord et de Belgique.

(Fait à Paris, le 19 décembre 1890.)

Délivré sans aucun frais à M. le Général Cloux, à Fontainebleau.

ancien capitaine au régiment de Kaunitz, et chef d'une des colonnes de l'armée des Etats de Brabant, admis en France avec le grade de lieutenant-colonel, adjudant-général de l'armée du Nord, se distingua à la bataille de Jemmapes et dans la conquête de la Hollande ; compromis lors de la défection de son bienfaiteur et ami, le général en chef Dumouriez, il fut arrêté à Lille, transféré à Paris, condamné à mort et exécuté sur la place de la Révolution, le 7 prairial an I (26 mai 1793), quelques jours après le général Miaczinsky. Le comte Louis-François de Béthune-Charrost, organisateur des troupes belges dans les places frontières, et le comte d'Aspremont-Lynden, réfugié en France, qui était, selon toute probabilité, l'ancien colonel du 1er régiment d'infanterie liégeoise lors de la révolution de 1789, furent arrêtés à l'époque de la Terreur, par ordre du proconsul Joseph Lebon et guillotinés, le premier, le 9 floréal an II (28 avril 1794) et le second, le 4 thermidor an II (22 juillet de la même année) (1).

Tandis que ces sinistres événements se passaient en France, les Autrichiens, sous Clerfayt, n'étaient pas restés inactifs ; nous savons qu'après la perte de la bataille de Jemmapes, ils s'étaient repliés sur la Roer, étaient rentrés dans nos provinces au mois de mars 1793 et avaient remporté sur Dumouriez, le 18, la victoire de Neerwinden ; la bataille de Fleurus, livrée le 26 juin 1794, décida du sort de la Belgique.

L'armée autrichienne, repoussée par les volontaires de l'armée de Sambre-et-Meuse, se replia derrière l'Erft et le Rhin et nos provinces furent définitivement perdues pour l'empereur François II ; un des premiers articles des conventions préliminaires de Leoben (18 avril 1797), confirmé par le traité de Campo-Formio, stipulait en effet l'abandon de la Belgique au profit de la France.

La reprise des hostilités ne changea rien au fait accompli. Battus en Italie par Bonaparte, défaits également en Allemagne par Moreau, les Autrichiens se décidèrent à déposer les armes. Le 9 février 1801 (20 pluviôse an IX), la République, le cabinet de Vienne et l'Empire, conclurent la paix de Lunéville ; l'Autriche ratifia toutes les conditions de Campo-Formio, reconnut l'indépendance des républiques batave, helvétique, ligurienne, cisalpine et céda la Toscane à l'infant de Parme. La pacification devint bientôt générale et le continent, en mettant fin aux hostilités, força l'Angleterre à une paix momentanée.



VII. — RÉGIME FRANÇAIS. — PAIX DE LUNÉVILLE.

La paix de Lunéville fut accueillie en Europe avec une grande satisfaction ; des salves d'artillerie, des réjouissances publiques annoncèrent aux populations de nos provinces, l'heureuse terminaison des longues luttes soutenues par la République contre l'Autriche ; elle vint clore en même temps l'histoire des régiments des Pays-Bas au service de la maison impériale.

(1) Les Autrichiens, de leur côté, n'usèrent guère de clémence envers les anciens officiers de la révolution de Brabant qui tombaient entre leurs mains.

D'après les notes du général Bernaert, *Fastes militaires des Belges au service de la France,* le colonel du 2e régiment d'infanterie belge, Legros, Albert, de Corbaix (Brabant), fait prisonnier dans un combat livré près de la forêt de Mormalle, fut traduit devant une cour martiale ; il fut prouvé qu'il avait quitté sans permission le service impérial et qu'il avait pris part à la révolte armée des patriotes de 1789 ; condamné à mort, il fut passé par les armes, le 17 août 1793.

D'autre part, le lieutenant Jean-Baptiste Ducroizet, du régiment des dragons de Latour, cité par le général Guillaume comme s'étant fait remarquer dans un combat livré sur la route de Douai, à Lille (11 septembre 1792) et le capitaine Joseph-Alexandre du Mesnil, du régiment Esterhazy, émigrés pris les armes à la main, furent traduits devant des commissions militaires, condamnés à mort et exécutés, le premier, le 2 vendémiaire an III (23 septembre 1794), le second, le 1er brumaire an I (22 octobre 1792).





François-Sébastien-Charles-Joseph de Croix, Comte de Clerfayt,
Feld-maréchal autrichien, né le 14 octobre 1733, au château de Bruillé, près de Binche,
mort à Vienne, le 18 juillet 1798.

D'après une gravure publiée à Londres en 1794. Cabinet des Estampes, Bibliothèque royale de Belgique.

Le 4 germinal an X (25 mars 1802), le traité connu sous le nom de paix d'Amiens vint encore confirmer la teneur de la précédente convention ; l'Angleterre consentit à toutes les acquisitions continentales de la République française, reconnut l'existence des républiques secondaires et restitua les colonies.

L'article II du traité de Lunéville confirmait la cession des provinces belges stipulée par le paragraphe III du traité de Campo-Formio.



Nous avons vu précédemment, en nous occupant des troupes du pays de Liége, que cet article accordait aux militaires belges qui quittaient le service impérial, le droit d'entrer avec leurs grades, dans les rangs de l'armée française ; beaucoup d'officiers de grades subalternes profitèrent de l'occasion qui leur était offerte ; sous-officiers et soldats imitèrent leur exemple.

Ainsi passèrent dans les rangs du 112e régiment de ligne, dès l'époque de sa formation, les anciens officiers autrichiens qui servaient dans les régiments nationaux des Pays-Bas, dont les noms suivent :

L'Olivier, Thomas de Wautier, de Lagotte, Charles-Albert de Wautier, Nillis, Wunsch, Brungard, Cresteau, Dewattines, Deboeur, Larmey, Renoz, de Jacquier de Rosée, de Vauthier, de Baillamont, de Romain, Defacqz, de Wolff de Longpret, de Posson, Ruzette, Stuckens, de Tauber, François-Xavier de Wautier, Charles Goethals, Sandkoul, Delemoine, van den Sanden, Dumont, Martigny, etc., etc.

Citons aussi quelques anciens sous-officiers : van Landewyck, Voghels, Devries, Dujardin, Damman, Henry de Favaux, etc., etc.

Cependant, bien des officiers originaires de nos provinces demeurèrent hostiles aux idées républicaines; appartenant pour la plupart à la noblesse de Belgique étroitement liée depuis des siècles au sort de la monarchie impériale, imbus, nous le voulons bien, des préjugés d'un autre temps, mais ayant surtout la religion du serment, ils restèrent fidèles à la foi jurée.

Revêtus pour la plupart de grades élevés, ayant, comme le prince de Ligne et le feld-maréchal de Clerfayt, prêté le serment de fidélité à l'Empereur, ils n'hésitèrent pas à suivre sa fortune et continuèrent à servir avec éclat cette maison impériale des Habsbourg pour laquelle les Belges avaient si noblement versé leur sang généreux.



PRINCE CHARLES-JOSEPH DE LIGNE
né à Bruxelles, le 23 mai 1735,
mort à Vienne, le 13 décembre 1814.

Fac-simile d'une gravure de J. Vandersypen, tirée de l'ouvrage *Album biographique des Belges célèbres*, dédié à S. A. R. Mgr le duc de Brabant. – Bruxelles, 1848.

C'est ainsi que nos illustres compatriotes Beaulieu, Latour, son frère de Baillet, Constant van Hoobrouck d'Aspre, du Chasteler, de Mesemacre, Moitelle, Wolff de la Marselle, de Gavre, de Briey, de Spangen, Lelouchier, Prouvy, d'Argenteau, Rousseau, Soudain de Niederwerth, Thierry, Leloup, Séovaud,

Flettenfeld, d'Happoncourt, de Roë, Mondet, de Vogelsang, de Rayniac, de Brady, Pirquet de Mardaga, Murray de Melgum, de Rouvroy, de Wacquant, de Collery et d'autres demeurèrent ou devinrent, par la suite, feld-maréchaux ou généraux autrichiens.



LE GÉNÉRAL D'ARTILLERIE BARON DE BEAULIEU
(Feld-zeugmeister)
né au château de Lathuy, le 26 octobre 1725,
mort à Lintz, le 22 décembre 1819.

Sous l'influence de l'occupation française, les jeunes Belges que leur penchant entraînait vers la carrière des armes, s'enrôlèrent, dès le 1er octobre 1795, dans les troupes avec lesquelles la population du pays était continuellement en contact. Les évènements de 1789 et de 1790, en faisant naître en Belgique des sentiments hostiles au gouvernement autrichien, avaient disposé favorablement les esprits pour la France. Il semblait alors que « s'enrôler dans les légions républicaines, c'était se vouer à la cause de la liberté ».

D'ailleurs, déjà depuis 1794, nous avions été traités en pays conquis ; pas une de nos recrues n'alla rejoindre les régiments autrichiens ; nos soldats marchèrent de pair avec les plus courageux défenseurs de la République française ; on évalue même à dix-neuf, le nombre de leurs bataillons qui périrent de 1792 à 1797, sous ses drapeaux (1).



ORIGINE DES DEMI-BRIGADES.

Sur la proposition du conventionnel Dubois de Crancé, membre du comité de salut public, puis ministre de la guerre à l'époque du XVIII brumaire, l'armée fut réorganisée; les troupes de ligne furent amalgamées avec les volontaires nationaux et le 1er février 1793, on forma les demi-brigades, d'un bataillon de ligne et de deux bataillons de volontaires.

Le même Dubois de Crancé fit adopter un mode d'avancement qui permit aux sous-officiers capables de s'élever en peu de temps aux plus hauts grades.

Il combattit le système de recrutement par le racolage; dès le 12 décembre 1789, il avait présenté, au nom du comité militaire, un rapport dans lequel on retrouve la première idée de la conscription, qui ne devait être admise que huit ans plus tard et dont l'Empire, comme nous le verrons par la suite, fit un déplorable abus grâce à certaines modifications qui en altérèrent le caractère national.

Ce fut, ainsi que nous venons de le dire, à la suite du décret de la Convention nationale en date du 9 vendémiaire an IV (1er octobre 1795), que la Belgique fut complètement absorbée par la République, qui proclama la liberté absolue de l'Escaut.

(1) Louis Preudhomme. *La Belgique sous les proconsuls conventionnels.* Tome VI, page 468. Paris, rue des Marais, n° 20, Faubourg-Germain, an V de la République (1797, vieux style).





BONAPARTE, PREMIER CONSUL.

Le nom même de nos provinces disparut pour faire place aux neuf départements : de Jemmapes, chef-lieu Mons ; de l'Escaut, chef-lieu Gand ; de la Lys, chef-lieu Bruges ; des deux-Nèthes, chef-lieu Anvers ; de la Dyle, chef-lieu Bruxelles ; de la Meuse-inférieure, chef-lieu Maestricht ; de l'Ourthe, chef-lieu Liége ; de Sambre-et-Meuse, chef-lieu Namur ; des Forêts, chef-lieu Luxembourg.



LOI SUR LA CONSCRIPTION.

En vertu de la loi sur la conscription, promulguée le 19 fructidor an VI (5 septembre 1798), chaque Français était tenu de servir pendant un terme de cinq ans, généralement de la vingtième à la vingt-cinquième année. Les jeunes gens arrivés à cet âge étaient divisés en cinq classes, année par année ; suivant la nécessité, le gouvernement appelait des hommes en commençant par la première classe, celle de vingt ans, et par les plus jeunes de chaque classe.

Il pouvait successivement appeler les cinq classes, au fur et à mesure des besoins. En temps de paix, les conscrits étaient obligés de servir jusqu'à vingt-cinq ans ; ainsi, la durée du service des soldats variait d'une année à cinq, suivant qu'ils avaient été pris de vingt-cinq à vingt ans. En temps de guerre, cette durée était illimitée; c'était au gouvernement à délivrer des congés quand il croyait pouvoir le faire sans inconvénient. Il n'y avait d'exemption d'aucune espèce, excepté pour ceux qui s'étaient mariés avant la loi ou qui avaient déjà payé leur dette dans les guerres précédentes. Cette loi pourvoyait ainsi aux cas ordinaires ; mais dans les cas extraordinaires, lorsque la patrie était déclarée en danger, le gouvernement avait le droit d'appeler sous les drapeaux la population entière, et la levée en masse se trouvait ainsi décrétée.

Nos jeunes gens furent incorporés dans ces conditions, et, à partir de l'an VIII (1800), la Belgique fut traitée sur le pied d'une parfaite égalité avec la France ; on y oublia, peu à peu, les menées jacobines des « Sociétés des amis de la Constitution », les récriminations trop justifiées, hélas ! de Dumouriez et ses dissentiments légendaires avec certains commissaires de la Convention, les exactions et les abus de pouvoir des proconsuls, le cours forcé des assignats, l'odieux des réquisitions et des contributions de guerre, la révolte armée des paysans de Flandre et de la Campine contre la conscription, si implacablement réprimée par les généraux Collaud, Béguinot, Cervoni, Bonnard, Rostollant et Jardon, un des nôtres, ce dernier. Les soldats qui pendant plus de sept ans avaient traité les villes en pays conquis, furent remplacés par des troupes moins farouches; l'ordre et la paix commencèrent à renaître sous une administration plus paternelle.



VIII. — LE PREMIER CONSUL EN BELGIQUE.

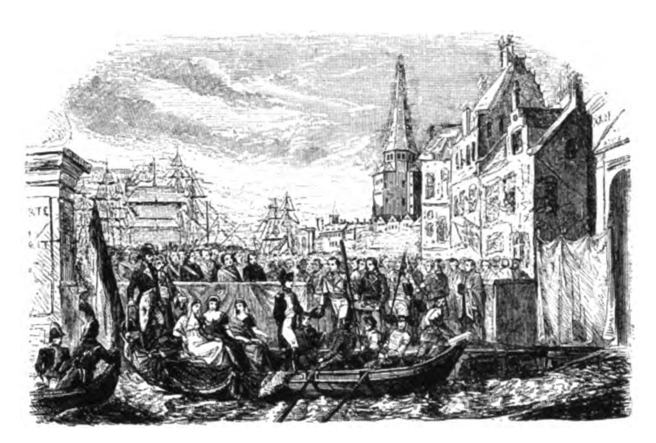
Le voyage (1) du premier consul aux Pays-Bas contribua surtout à apaiser le pays ; le général Bonaparte se présenta aux populations flamandes comme le réformateur des abus

(1) Plusieurs motifs concoururent à décider Napoléon à entreprendre un voyage officiel en Belgique dans



et le restaurateur de la religion. On sait, en effet, qu'après la conclusion du traité d'Amiens, le sénat conservateur avait ratifié les clauses du concordat signé à Paris, le 26 messidor an IX (15 juillet 1801), et approuvé à Rome, le 27 thermidor (15 août) de la même année.

Le premier consul avait, depuis quelque temps déjà, résolu d'entreprendre ce voyage dans les anciennes provinces autrichiennes qu'il ne connaissait pas encore ; il partit de Saint-Cloud, le 5 messidor an XI (24 juin 1803), avec un cortège imposant dans lequel il s'efforça de faire revivre* tout le cérémonial de l'ancienne monarchie. Amenant avec lui sa femme, la toute gracieuse Joséphine de Beauharnais et ses dames d'honneur, mesdames de Talhouet et de Rémusat de Vergennes, il traversa d'abord la Picardie, l'Artois et la Flandre française, passa par Amiens, Lille, fit une tournée d'inspection le long des côtes, par Ostende, Flessingue, Cadzand et Walcheren, et arriva à Gand, où l'accueil fut plutôt froid.


ARRIVÉE DE NAPOLÉON A ANVERS.

« En vain, rapporte madame de Rémusat, les autorités s'efforçaient-elles d'animer les habitants ; ils se montrèrent curieux, mais point empressés. »

A Anvers, par contre, les dispositions des habitants furent toutes différentes ; ils étaient animés des meilleurs sentiments envers le gouvernement de la République et dès le 30 thermidor an III, c'est-à-dire à partir du 10 août 1795, la fête du jour anniversaire de l'établissement du régime républicain avait eu un caractère réellement populaire ; aussi fit-on au premier magistrat de la France une réception triomphale.

Le « Géant » et toutes les pièces de l' « Ommeganck » défilèrent devant lui ; la vue du cortège séculaire parut lui faire un extrême plaisir.

Accompagné des ministres Talleyrand, Chaptal et Decrès, des généraux Duroc, Belliard, Moncey, Lauriston, Augereau, Soult, Demont, Fontaine, Bessières, Lagrange, Songis, Caffarelli, l'élite de l'armée française, du chef de brigade Eugène de Beauharnais, son beau-fils, de Monge, Maret, Rémusat, Salmatoris, de l'amiral Bruix, de Tilly et de son premier aide-de-camp Caulaincourt, Bonaparte éveilla sur son passage, à Anvers et à Bruxelles, les sentiments de la plus vive admiration. Des gardes d'honneur composées des jeunes gens des premières familles des provinces brabançonnes se formèrent et lui firent une brillante escorte.

Par une lettre du 10 thermidor (29 juillet), le chef de l'Etat remercia le maire d'Anvers Werbrouck, ainsi que le colonel de la milice citoyenne, baron Joseph van Ertborn ; il leur déclara que « le zèle, la discipline, l'excellente tenue des gardes avaient mérité de sa part, des marques spéciales d'estime ».

Ajoutons que les soixante-douze cavaliers de l'escorte d'Anvers furent placés pendant le séjour du premier consul sous le commandement d'un général de division et que l'on se

l'été de 1803. Le chef d'Etat désirait donner un témoignage de sympathie à ces populations nouvellement françaises et juger par lui-même des progrès de leur annexion morale. L'homme de guerre voulait reconnaître la frontière la plus exposée aux attaques de l'Angleterre. Le prétendant, enfin (car le premier consul méritait alors ce nom), cherchait à s'essayer au rôle de prince et à ressusciter l'étiquette monarchique loin des regards frondeurs des Parisiens, loin même des Français de l'intérieur, dont un grand nombre étaient encore imbus des passions de la Révolution. Le culte des Belges pour la tradition, leur antipathie persistante contre la Convention et le Directoire, leur gratitude envers l'auteur du concordat lui étaient autant de garants du succès de l'expérience. (*La domination française en Belgique.* L. DE LANZAC DE LABORIE.)



Cie Gle D'EDITIONS LYON-CLAESEN, Sté Ame, BRUXELLES.

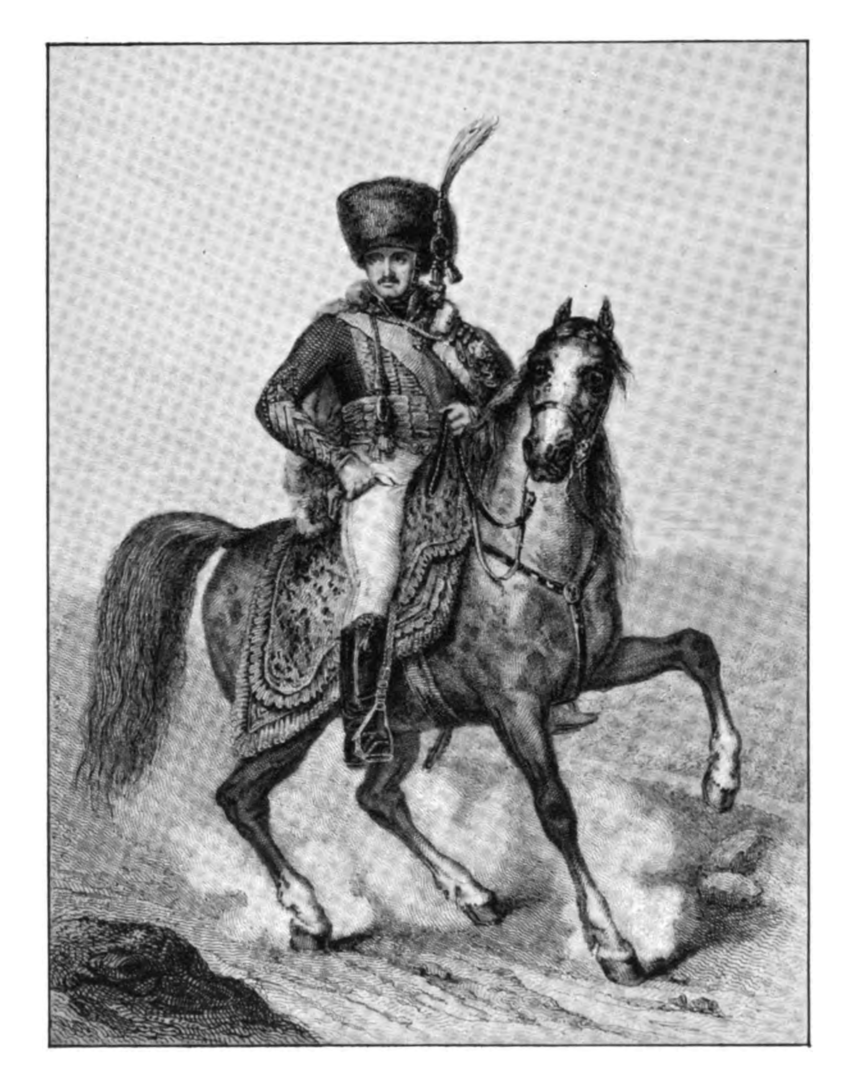
Joséphine (Marie-Joséphe-Rose Tascher de la Pagerie)

Impératrice des Français

née aux Trois-Ilets (Martinique) le 23 Juin 1763, morte à la Malmaison (Seine et Oise) le 29 Mai 1814

ressouvint du nom de ces jeunes enthousiastes, quand l'Empereur, aux abois, créa en 1813, au retour de Russie, les quatre régiments de gardes d'honneur (1).

Caulaincourt avait précédé le général Bonaparte en Belgique et vint à Bruxelles pour y former la garde spéciale destinée à escorter le premier consul lors de son entrée solennelle; Charles-Albert de Wautier, ex-lieutenant aux dragons de Latour, ancien chevalier d'honneur de l'archiduchesse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas, sous le régime autrichien, fut désigné pour la commander.



EUGÈNE DE BEAUHARNAIS.

1781-1824.

Les populations des villes et des campagnes accouraient en foule, acclamaient le jeune général et sa brillante suite, composée comme nous venons de le voir, de ce qu'il y avait alors de plus illustre et de plus distingué dans l'art de la guerre, dans la marine, dans la diplomatie, dans la science.

(1) Aux ordres des généraux de Pully, Lepic, Saint-Germain et Saint-Sulpice.

Il fut adroit et clément, accorda, entre autres, la grâce des conscrits réfractaires des ans VII et VIII, et acheva de se concilier favorablement les dispositions des Belges à son égard, en se rendant à l'église cathédrale des Saints-Michel et Gudule à Bruxelles, sous les auspices du cardinal Caprara, légat du pape, qui l'avait rejoint dans la capitale du Brabant.

A Anvers, il s'occupa beaucoup du port auquel il voulait donner une grande importance, et commença à ordonner les beaux travaux qui ont été exécutés depuis.

La ville de Bruxelles était richement décorée (1) ; à son arrivée, le canon tonna sans relâche; toutes les cloches sonnant à pleine volée, formaient un imposant concert ; les membres du clergé de chaque église se tenaient en grande pompe sur les marches du temple ; madame Bonaparte trouva une voiture superbe que la ville lui offrait; le premier consul monta à cheval et passa en revue, par un temps admirable, les nombreux et magnifiques régiments qu'on y avait fait venir.



HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES.
(1812).

Rien n'était aussi énivrant que la manière dont il était accueilli des troupes à cette époque ; mais aussi, comme il savait l'art de parler aux soldats, comme il les interrogeait avec sollicitude sur leurs campagnes, sur leurs blessures, comme il s'intéressait à ceux qui avaient déjà servi sous lui, surtout à ceux qui l'avaient accompagné en Egypte (2) !

Au sortir de Bruxelles, le général Bonaparte visita Liége et Maestricht, rentra dans l'ancienne France par Mézières et Rethel, ayant conquis tous les cœurs. Aussi, lorsqu'à la rupture de la paix (18 mai 1803) il commença à faire de grands préparatifs pour accomplir son projet de descente en Angleterre et qu'il dut nécessairement accroître l'effectif de ses armées, il rencontra dans les anciens Pays-Bas autrichiens la meilleure volonté.

En France, on mettait à exécution la loi de la conscription votée en 1798 ; de nombreux soldats commençaient à se réunir sous les drapeaux et étaient dirigés vers les côtes de l'Océan ; les Belges ne furent pas les moins enthousiastes, car rien ne pouvait alors faire présager en ce jeune favori de la fortune, le sombre et redoutable Napoléon.

(1) A Gand, Bonaparte fut satisfait des fêtes que lui offrit le commerce et des illuminations ordonnées par la municipalité. Mais si l'affluence était considérable, si la partie officielle du programme ne laissait rien à désirer, l'attitude de la foule demeurait réservée : on la sentait en proie à un reste de méfiance. Napoléon savait l'empire du sentiment religieux sur les Belges.

Le dimanche venu, il alla « en grande pompe entendre la messe à la cathédrale de Saint-Bavon ». Les Flamands ravis et édifiés, le couvrirent d'acclamations.

Les Anversois, accueillirent avec transport celui qui promettait de rendre la vie à leur cité et Bonaparte, de son côté, fut fort content du peuple d'Anvers. Bruxelles, en voyant dans ses murs deux consuls (Lebrun était venu rejoindre Bonaparte) plusieurs ministres, le légat, une vraie cour, se crut redevenue un semblant de capitale. Napoléon fut si satisfait de son séjour à Bruxelles, qu'il le prolongea de quelques jours au delà des limites du programme primitif. (*La domination française en Belgique,* L. DE LANZAC DE LABORIE.)

(2) *Mémoires* de Madame DE RÉMUSAT, tome I.







CHAPITRE PREMIER

ANS XI-XII (1803-1804)

Création de la 112e demi-brigade à Bruxelles, le 16 germinal an XI (6 avril 1803). — Tableau d'honneur du régiment : Campagnes et inscriptions au drapeau ; noms des colonels qui ont commandé le corps depuis l'époque de sa formation jusqu'au 12 mai 1814. — Liste des officiers qui ont fait partie du régiment, tués à l'ennemi ou morts des suites de leurs blessures. — Mode de recrutement, effectif et uniforme. — Liste par rang d'ancienneté des officiers. — Notice sur le colonel L'Olivier, ainsi que sur les officiers et sous-officiers fondateurs du corps.



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

112e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

CRÉÉ PAR ARRÊTÉ DU 6 AVRIL 1803, DISSOUS EN VERTU DE L'ORDONNANCE DU 12 MAI 1814.

*

CAMPAGNES :

Sur les côtes de l'Océan 1804-1805
A l'armée de réserve d'Italie 1807
Aux armées d'Italie et d'Espagne. 1808-1809
Aux armées d'Italie et de Catalogne 1810-1811
Aux armées d'Italie 1812
Au 11e corps de la Grande armée . . 1813
Aux armées de Lyon et d'Italie . . 1814

INSCRIPTIONS AU DRAPEAU :

RAAB, 1809. — WAGRAM, 1809. — LUTZEN, 1813. — BAUTZEN, 1813.

COLONELS COMMANDANTS :

L'OLIVIER, Jean-Baptiste, du 22 décembre 1803 au 25 décembre 1807.
PENNE, Raymond, (baron), du 25 décembre 1807 au 6 août 1811.
BENUZAN, Joseph-Jean, du 7 septembre 1811 au 1er mai 1813.
LA BÉDOYÈRE, Charles-Angélique-François-Huchet, (comte de) du 1er mai 1813 au 1er septembre 1814.



NOMS DES OFFICIERS

AYANT APPARTENU AU 112e RÉGIMENT, TUÉS A L'ENNEMI

DE 1803 A 1814.

Nom	Grade	Circonstances
HENNECART, FERDINAND	Lieutenant Adj.-major.	Mort le 5 avril 1809 à la suite du combat de Vals, en Espagne.
DE WIMPFEN, FRANÇOIS-JOSEPH-EDOUARD	Capitaine	Mort le 30 avril 1809, à Vérone, à la suite du combat de Volano.
ENGEL, CASIMIR	Lieutenant	Tué le 9 mai 1809, au combat d'Oderzo, en Italie.
DE WAUTIER, THOMAS	Lieutenant-Colonel	Mort le 10 juin 1809, à la suite du combat de Todendorff.
DE JACQUIER DE ROSÉE, FRANÇOIS-LAURENT	Capitaine	Tué le 6 juillet 1809, à la bataille de Wagram.
RUZETTE, JACQUES	Capitaine	Idem.
HACCART, CHARLES	Capitaine	Idem.
GAMERAGE, GODEFROID	Capitaine	Décédé le 10 juillet 1809, de blessures reçues à la bataille de Wagram.
DEWILDE, JOSEPH	Lieutenant Adj.-major.	Tué le 6 juillet 1809, à la bataille de Wagram.
DE WACKER DE MORAQUIN, PIERRE-LUDGER-HENRY	Lieutenant	Décédé le 24 juillet 1809, de blessures reçues à la bataille de Wagram.
LIGÉ, THÉODORE	Lieutenant	Tué le 6 juillet 1809, à la bataille de Wagram.
LEGROS DE SAINT-MARTIN, ALBERT	Sous-Lieutenant	Idem.
DUROY DE FONTENAILLES, JOSEPH	Chef de bataillon	Tué le 1er août 1812, à l'affaire de Polotsk.
WALCKENS, PIERRE	Sous-Lieutenant	Tué le 5 avril 1813, à l'affaire de Belitz.
DEMAILLY, LOUIS	Lieutenant	Tué le 29 avril 1813, à la prise de Mersebourg.
SCALA, ANDRÉ-JOSEPH-ADOLPHE	Lieutenant Adj.-major.	Tué le 15 mai 1813, devant Bautzen.
GAUTHIER, LOUIS	Lieutenant	Tué le 22 mai 1813, à la bataille de Bautzen.
LERAT, JOSEPH-DIDIER	Capitaine	Tué le 26 août 1813, au combat de Goldberg.
QUIRINY, FRANÇOIS-THÉOBALD	Capitaine Adj.-major	Décédé le 28 août 1813, de blessures reçues, le 23 août, au combat de Goldberg.
BOUCHER, LAURENT-JOSEPH	Capitaine	Tué le 29 août 1813, au combat de Goldberg.
MARSIGNY, PIERRE	Sous-Lieutenant	Tué le 1er septembre 1813, au combat de Goldberg.
SCHMIDT, EUGÈNE-JEAN-HENRI	Chef de bataillon	Tué le 18 octobre 1813, à la bataille de Leipzig.
SIMON, PIERRE-CHARLES	Sous-Lieutenant	Tué le 19 octobre 1813, à la bataille de Leipzig.
HULIN, JOSEPH	Sous-Lieutenant	Idem.
TERMONIA, PIERRE-LAURENT-JOSEPH	Chef de bataillon	Tué le 30 novembre 1813, au combat d'Arnheim.
BURY, AUGUSTIN-ALFRED	Lieutenant	Mort à Bunzlau, le 6 décembre 1813, à la suite de blessures reçues au combat de Goldberg, livré le 23 août 1813.







MODE DE RECRUTEMENT, EFFECTIF ET UNIFORME.

Les troupes tirées des provinces belges furent réparties indistinctement entre les différents régiments de l'armée française. Un seul corps conserva cependant, dans sa composition, un caractère national assez tranché pour permettre de le reconnaître entre tous. Ce fut la 112e demi-brigade, organisée à Bruxelles en septembre 1803, et dans laquelle furent admis tous les Belges des neuf départements qui demandaient à y entrer.

L'histoire de ce corps peut être placée à côté de celle des régiments nationaux belges; comme cette dernière, elle abonde en actions d'éclat, en glorieux faits d'armes.

D'après l'ordonnance du 1er janvier 1791, la France possédait 101 régiments d'infanterie, dont 78 français, 12 allemands et irlandais et 11 suisses; ces régiments étaient formés de 2 bataillons de 9 compagnies, dont une de grenadiers.

Un règlement supprima les noms portés par les régiments (régiments du Roi, de la Reine, de la Couronne; régiments des princes; régiments de gentilshommes et de province) et leur substitua des numéros, suivant l'ordre d'ancienneté.

En 1793, en exécution des décrets de la Convention nationale du 26 février et du 12 août, les volontaires nationaux furent assimilés aux soldats de la ligne; l'infanterie organisée en demi-brigades (demi-brigades de ligne et demi-brigades légères), et il y dut y avoir 198 demi-brigades, représentant alors près de 482,000 hommes.

Chaque bataillon eut une compagnie de canonniers, six pièces de canon de 4 (1), 8 compagnies de fusiliers et une de grenadiers.

Mais 48 de ces demi-brigades n'avaient pu être formées; en compensation, il y avait des demi-brigades entièrement composées de volontaires nationaux et qui étaient complètement en dehors de toute formation régulière. Ces corps avaient des effectifs très variables et, en général, fort restreints.

Ce fut pour mettre de l'ordre dans cette confusion que fut décrétée la réorganisation du 18 nivôse an IV (7 janvier 1796), qui ordonna le remaniement complet des bataillons sur pied et réduisit à 100 le nombre des brigades de ligne; un deuxième arrêté du même mois

(1) Un arrêté du 5 pluviôse an VI (24 janvier 1798), supprima ces pièces et réforma les compagnies qui les manœuvraient.



(18 janvier) porta à 110 le nombre des demi-brigades de ligne et à 30 celui des demi-brigades légères.

Le 21 septembre 1803 (4e jour complémentaire an XI) en exécution d'un arrêté des Consuls, la dénomination de demi-brigade fut supprimée et celle de régiment rétablie.



Napoléon Bonaparte, premier consul de la République, ensuite empereur des Français, augmenta le nombre des régiments et l'effectif des armées, au fur et à mesure que ses victoires contre l'Europe coalisée agrandirent le territoire de la France et celui de ses alliés.



LE MARQUIS DE CAULAINCOURT, DUC DE VICENCE
Général de division
Grand-écuyer de l'Empereur, en 1813.
(Galerie historique de Versailles.)

A la suite du décret du 16 germinal an XI (6 avril 1803), il y eut 90 régiments de ligne, numérotés de 1 à 112, et 27 régiments légers, numérotés de 1 à 32. (Certains numéros avaient disparu par suite de licenciement ou de destruction à la guerre). En 1809, 8 nouveaux régiments furent créés (numéros 113 à 120); en 1811, nouvelle augmentation de 6 régiments, et en plus, un régiment léger.

En 1812, 130 régiments de ligne étaient officiellement formés, de même que 30 régiments légers.

A la suite des désastres éprouvés lors de la campagne de Russie, on augmenta, en 1813, le nombre des régiments de bataille, qui s'éleva à 156, en incorporant le premier



ban des cohortes de la Garde nationale (numéros 131 à 156); le nombre des régiments légers fut porté à 37.

A partir de 1812, indépendamment des régiments d'origine française, 4 régiments suisses, 4 régiments étrangers, 4 légions de la Vistule, 3 légions portugaises, 1 régiment d'Illyrie, 6 régiments croates et 1 régiment espagnol, vinrent encore prendre rang dans l'armée impériale.

A l'époque de la restauration des Bourbons, l'armée fut réduite à 90 régiments d'infanterie de ligne et à 15 régiments légers. Nous ne parlerons pas de la maison militaire de l'Empereur; en 1813, la Garde compta le plus de régiments organisés (35 régiments de jeune et vieille garde). Son effectif s'élevait alors à 92,472 officiers et soldats.



La 112e demi-brigade d'infanterie de bataille, créée par arrêté du 16 germinal an XI, fut formée à Bruxelles, le 1er vendémiaire an XII (24 septembre 1803) par le général Caulaincourt, aide-de-camp du premier consul (1).



ORIGINE DU NUMÉRO D'ORDRE.

Sous l'ancienne monarchie, bien que les corps ne fussent pas numérotés à cette époque, ils avaient néanmoins entre eux un rang de préséance qui changea souvent par suite de suppression, d'avancement ou de passage dans une autre arme.

Les régiments qui occupèrent successivement le 112e rang dans l'infanterie française, avant 1791, furent : 3 régiments irlandais, Montcassel, passé au service de France en 1690; Clare, créé en 1690; Dillon, créé le 18 juin 1790, un régiment corse, Perry, 1690-1715; le régiment d'Auxerrois, 4 octobre 1692; celui d'Agénois, 4 octobre 1692, versé en 1747 dans les Grenadiers de France et dans le régiment de Berry; 3 régiments allemands; Dauphine, créé en juillet 1747; Saint-Germain, créé en juillet 1747 versé en 1760 dans le régiment de Nassau; Nassau-Saarbruck, créé en novembre 1745, nommé Nassau en 1798; un régiment irlandais, O'Gilvy, 28 février 1747; un régiment suisse, Lochmann, 1er mars 1752.

Après 1791, la 112e demi-brigade d'infanterie de ligne (29 décembre 1794-7 janvier 1796) commandée par le colonel Miquel, devint en 1796, la 88e demi-brigade.

Cette 112e demi-brigade fut formée le 9 nivôse an III (29 décembre 1794) du 2e bataillon du 56e régiment d'infanterie (ancien régiment d'Enghien) (1635-1686), et de Bourbon (1686-1791); du 7e bataillon de volontaires nationaux du Doubs; du 2e bataillon des Deux-Sèvres (appelé aussi 22e de réserve).

La campagne de 1793 à l'armée du Nord, Neerwinden, Hondschoote, Wattignies; celle de 1794, à l'armée du Nord, la défense de Maubeuge, le siège du Quesnoy, les capitulations de Valenciennes et de Condé; à l'armée de Sambre-et-Meuse, le combat de Sprimont, sous

(1) Caulaincourt (Armand-Augustin-Louis, marquis de), duc de Vicence, né à Caulaincourt (Aisne) en 1773, ambassadeur à Saint-Pétersbourg en 1801, aide-de-camp de Bonaparte à son retour de Russie, devint général de division en 1805, grand écuyer de l'Empereur, sénateur en 1813 et ministre des relations extérieures à l'époque des Cent-jours; il mourut à Paris en 1827. Il fut plein de dévouement envers Napoléon qui disait de lui à Sainte-Hélène : « Caulaincourt, homme de cœur et de droiture ».



Schérer, celui d'Aldenhoven, les campagnes de 1795 à l'armée de Sambre-et-Meuse, et celle de 1796, peuvent être inscrites en lettres d'or dans les fastes de cette 112e demi-brigade qui, sous la Restauration, prit le numéro 75 dans l'infanterie royale.

Une demi-brigade piémontaise, 2 bataillons portant le numéro 2, créée le 8 fructidor an IX (25 août 1801) prit le nom de 112e demi-brigade de ligne le 18 vendémiaire an X (9 octobre 1801). Elle fut organisée par le général Dupont, commandant alors la 2e division militaire à Mézières et tint garnison à Turin jusqu'au mois de mars 1802, époque à laquelle elle fut dirigée sur Givet et de là sur Rocroi.

Cette demi-brigade fut licenciée par arrêté du 12 floréal an XI (1er mai 1803) et incorporée, le 1er bataillon, dans le 111e de ligne, le 2e, dans la 31e légère. Elle eut pour chefs : Rossignol, jusqu'en 1802; Trépied (1802-1803).

La nouvelle demi-brigade, créée en septembre 1803, reçut par incorporation une partie des troupes belges admises au service de France.



ORGANISATION.

Elle fut organisée ainsi qu'il suit : Etat-major : 1 chef de brigade; 3 chefs de bataillon; 2 quartiers-maîtres trésoriers; 3 adjudants-majors; 3 chirurgiens-majors; 3 adjudants-sous-officiers; 1 tambour-major; 1 caporal tambour; 8 musiciens, dont un chef (1); 3 maîtres tailleurs; 3 maîtres cordonniers.

Chaque bataillon était composé de 9 compagnies, dont 1 de grenadiers et 8 de fusiliers.

Les compagnies de grenadiers comptaient chacune 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 sergent-major, 2 sergents, 1 caporal-fourrier, 4 caporaux, 4 appointés, 48 grenadiers, 2 tambours : soit 3 officiers et 62 grenadiers.

Chaque compagnie de fusiliers était composée d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant, d'un sergent-major, de 2 sergents, d'un caporal-fourrier, de 6 caporaux, de 6 appointés, de 67 fusiliers, de 2 tambours, total : 3 officiers, 86 fusiliers.

Effectif de la demi-brigade en officiers, sous-officiers et soldats : 2,437 hommes.



DESCRIPTION DE L'UNIFORME.

Depuis le 3 ventôse an I de la République (21 février 1793), l'habit des anciens régiments d'infanterie avait été remplacé par un uniforme commun à toutes les demi-brigades, celui des gardes nationales :

1° *Habit à la Française* en drap bleu national, liseré de rouge, avec doublure blanche; collet droit de 27, 34 ou 41 millimètres de haut, agrafé avec deux agrafes; il est en drap écarlate, bordé d'un passe-poil blanc, doublé de drap et piqué de points serrés, l'un sur le bord, l'autre au milieu.

Revers en drap blanc, à passe-poil écarlate, le bas coupé carrément; l'écusson, à trois pointes, suit la couture du collet sans la masquer et s'étend jusqu'au bord de l'épaulette; chaque côté de revers est garni de sept petits boutons plats, excepté celui du haut, à distances égales et d'autant de boutonnières. Il y a trois gros boutons au-dessous du revers droit.

(1) 4 clarinettes, 2 cors, 2 flûtes: les élèves-musiciens comptaient dans le rang.



Epaulettes en drap du fond de l'habit, liserées en drap écarlate, cousues par le bout inférieur, figurant un écusson à trois pointes, près de la couture de l'emmanchure, l'autre bout s'attachant à un petit bouton placé près de la couture du collet.

Parements en drap écarlate, liseré de blanc, de trois pouces de hauteur apparente; une patte de quatre pouces et demi, en drap du fond de l'habit et liseré de blanc, est adaptée au côté supérieur de l'ouverture de la manche; sur cette patte, trois petits boutons. Poches simulées à l'extérieur, en travers, par un passe-poil écarlate, dessinant une patte à trois pointes; à chaque pointe est une boutonnière et un gros bouton. Il y a deux gros boutons à la taille.

Les retroussis se fixent au moyen d'une agrafe, cousue à la pointe de la basque retroussée de derrière et d'une porte placée à la pointe de l'autre basque retroussée.

Les boutons d'uniforme sont plats, en cuivre, et portent le numéro du régiment (112). — L'habit grand uniforme coûtait fr. 36.34.

2° *Veste en drap blanc* à manches, avec un petit collet droit de 20 millimètres de haut; collet et parements en drap écarlate; la veste fermée par douze petits boutons d'uniforme; elle doit être aisée, surtout de la poitrine, bien emboiter les hanches, et le dernier bouton doit couvrir entièrement la ceinture de la culotte. Poches avec pattes; la poche gauche est simulée. La veste doit toujours être boutonnée dans toute sa longueur et bien tirée en bas. — Prix de la veste de drap blanc, fr. 6.15.

3° *Culotte de tricot blanc,* à grand pont-levis, qui s'attache par cinq boutonnières à quatre boutons cousus sur la ceinture et à celui du milieu des trois boutons qui boutonnent la culotte; pour maintenir la culotte, on serre la ceinture par derrière, au moyen d'une boucle et d'un tirant (le décret du 19 janvier 1812 fait, pour la première fois, mention des bretelles, pour soutenir le pantalon). Les jarretières, de 34 millimètres de large, sont simplement marquées par six piqûres, afin d'éviter l'épaisseur que feraient, sous les guêtres, des jarretières rapportées; l'ouverture du bas de la culotte est de six pouces et elle a trois petits boutons de drap et autant de boutonnières. Le bas de la culotte doit bien couvrir et emboîter les genoux. — Le prix de la culotte de drap blanc, portée par la garde et à Saint-Cyr, s'élevait à fr. 10.85. Le tissu de tricot coûtait un peu moins.

4° *Guêtres d'estamette noire,* fermant extérieurement par des petits boutons en cuir noir, au nombre de vingt à vingt-quatre; la guêtre doit couvrir le mouvement de la rotule, sans atteindre le troisième bouton d'en bas de la culotte; les boutons de la guêtre sont sur la ligne de ceux de la culotte. Le bas de la guêtre a un gousset qui doit bien emboîter le cou-de-pied et couvrir entièrement le cordon et les deux tiers au moins du quartier du soulier; au bas de la guêtre est attaché, sur la couture du gousset et en dedans du pied, un sous-pied en toile, qui se serre au moyen d'une boucle fixée au côté opposé du gousset, disposition qui permet au soldat de défaire son soulier dans une marche, sans déboutonner la guêtre. — Prix de la paire de guêtres noires, fr. 4.81.

Le soldat doit toujours porter des bas sous les guêtres. La longueur du bas ne doit pas excéder la hauteur du troisième bouton de la culotte, afin de ne pas faire de bourrelet au-dessus du genou.

5° *Guêtres en toile blanche,* pour l'été, de même forme que les guêtres noires; boutons blancs en étoffe. — Prix, fr. 4.20.

6° *Chapeau en feutre* (modèle du 4 brumaire an X, 26 octobre 1801) bordé d'un galon de poil de chèvre fin; la forme, de 115 millimètres de profondeur, 162 millimètres du devant et 174 millimètres sur le derrière; sur le côté gauche, une ganse en laine jaune, terminée en pointe à son extrémité inférieure, où elle porte un bouton en cuivre massif au type du régiment, et maintenant à son autre extrémité la cocarde nationale (le blanc à la circonférence et le bleu au centre). Pompon ou marron, en forme de sphère aplatie et de couleur différente suivant la compagnie. Le chapeau se portait enfoncé sur le sourcil droit, la corne de devant placée au-dessus du sourcil gauche qui devait être découvert d'un demi-pouce; cette façon, dite en bataille, mettait la corne droite un peu plus basse et plus avancée que la corne gauche, ce qui s'accordait avec le port d'armes dans la main gauche. — Prix du chapeau, 7 francs.

7° *Bonnet de police,* façonné à la dragonne, en drap bleu national, passepoilé d'écarlate, ayant vingt-et-un pouces de haut, du bas à la pointe, le tout relevé; ce tour, de quatre pouces de haut, était bordé d'un passe-poil écarlate et échancré sur le devant. L'extrémité de la queue ou flamme du bonnet, était garnie d'une petite houpette en drap rouge découpé. Le bonnet se portait incliné, la flamme pendant le long de l'oreille ou



bien son extrémité rentrée dans le tour, le gland ou houpette pendant à l'échancrure. — Prix du bonnet de police, fr. 5.20.

8° *Giberne en vache noire cirée,* composée de : un coffret, une boîte, une bourse, un recouvrement, une patelette, un contre-sanglon, une martingale, trois petites boucles de cuivre, une traverse et deux porte-bonnet.

Couverture de giberne, en toile cirée, doublée de serge blanche et garnie de cordons.

9° *Banderole ou porte-giberne,* en buffle blanc, ayant 1 mètre 650 de long sur 80 millimètres de large; le porte-baïonnette, également en buffle blanc, fixé par deux coutures parallèles sur le bord de la partie antérieure de la banderole.

10° *Fourreau de baïonnette,* en vache, de 390 millimètres de longueur, son extrémité inférieure terminée par un bout en fer; la section du fourreau de baïonnette est triangulaire.

11° *Bretelle de fusil,* en buffle blanc, composée d'une courroie de 3 pieds de long et 34 millimètres de large.

12° *Havre-sac,* en veau à poil, du modèle du 4 brumaire an X; il se compose du corps, de la patelette ou couvercle ou recouvrement, des deux joues ou flancs, de deux oreillons, de la doublure en toile et de la garniture en buffle blanc, trois contre-sanglons et deux bretelles.

En route, le compartiment du fond reçoit les principaux effets, chemises propres, culotte avec le martinet et la patience, guêtres, trousse, etc., etc.; le pain se donnant pour quatre jours, on enfermait un pain de munition dans le compartiment du devant. Le linge sale devait être toujours renfermé dans le sac; on le plaçait dans la poche de côté. En route, on plaçait les souliers dans la double poche de la patelette, qui contenait également la brosse à souliers, enveloppée de papier, la boîte à graisse, un petit sac de paille de fer ou d'émeri — le petit sac renfermant le blanc d'Espagne, la terre de pipe, le tripoli, un tampon ou pièce d'étoffe. — Prix du sac de peau, 6 francs.

En route, lorsqu'on emportait les gamelles et les marmites, elles pendaient sur le sac, de manière à l'user le moins possible et à ne pas endommager la giberne; les marmites étaient enfermées dans un étui de toile. Si l'on devait faire la cuisine, la viande crue était divisée par escouade, en morceaux de 2 à 3 livres, renfermés dans un mouchoir ou dans une pièce de toile pendant sur le sac.

La redingote ou capote de drap beige ou tricot gris ne fut donnée à l'infanterie que par le déeret du 25 avril 1806; on adapta alors au sac des courroies de capote.

13° *Souliers* en veau retourné, bordés en basane, la semelle extérieure en cuir fort, garnie sur les bords, ainsi que le talon, d'une quantité suffisante de clous à tête ronde. Les quartiers se prolongent par deux oreilles qui se serrent sur le cou-de-pied au moyen d'un cordon. Prix de la paire de souliers, 5 francs.

Marques distinctives des grades. — Elles furent réglées conformément aux prescriptions du règlement du 1er octobre 1786, savoir: les sergent-majors portent sur le côté extérieur de l'avant-bras, deux galons d'or de 22 millimètres de large, à cul de dé, placés obliquement d'une couture de la manche à l'autre; le second galon parallèlement et à 13 millimètres au-dessus du premier.

Les sergents portent un seul galon d'or; les fourriers portent les mêmes galons que les caporaux et, de plus, un galon d'or cousu en travers sur le dehors de la manche, au-dessus du pli du bras. (Instruction du 1er avril 1791.)

Les caporaux portent deux galons de laine jaune, placés comme ceux du sergent-major; sur les vestes ils sont moitié moins larges.

Le col noir fut adopté en même temps que l'habit bleu.

COMPAGNIES D'ÉLITE.

L'instruction du 1er avril 1791, tout en maintenant les dispositions générales du règlement du 1er octobre 1786, avait introduit certaines modifications dans l'habillement, savoir:

L'habillement de l'infanterie française continuera d'être composé d'un habit et d'une veste, comme par le passé, et d'une culotte de tricot.

Epaulettes rouges à franges pour les grenadiers (infanterie de ligne) et carabiniers (infanterie légère).



Les grenadiers et les carabiniers porteront un bonnet de peau d'ours, avec plaque en cuivre, timbrée d'une grenade pour les grenadiers, sans plaque pour les carabiniers, dont le bonnet sera de deux pouces moins élevé qne celui des grenadiers, plumet rouge pour les grenadiers et les carabiniers.

En outre, les grenadiers et les carabiniers auront un chapeau avec ganse en fil blanc, avec houppe ronde, pour la tenue journalière.

En campagne, les grenadiers portèrent généralement le chapeau avec le pompon. Carotte à sommet épanoui ou un panache en crin retombant rouge. Grenades rouges aux retroussis.

L'Etat militaire de l'an VIII porte que l'habillement de l'infanterie de ligne se compose d'un habit en drap bleu national, d'un gilet et d'une culotte de tricot blanc. L'infanterie légère a le gilet et le pantalon bleus; les revers de l'habit-veste sont bleus, triangulaires, liserés de blanc; collet rouge liseré de blanc; parements bleus liserés de blanc.

Voici, d'après l'état du 4 brumaire an X (26 octobre 1801), la description du bonnet à poil que portaient les grenadiers: hauteur, 13 pouces (351 millimètres); carcasse en vache; hauteur de la peau d'ours, 14 pouces sur le devant, 8 et demi sur le derrière; calotte de drap mosaïque rouge et bleu, croisée d'un galon de fil blanc; cordon en laine écarlate; au bout du cordon, une natte ovale, avec coulant et deux glands; au devant du bonnet, une plaque de cuivre, estampée d'une grenade, et de sa flamme. Prix du bonnet, 20 francs.

Dès l'établissement de l'Empire, le modèle du bouton d'uniforme fut changé. Le nouveau bouton fut en cuivre, très légèrement bombé, orné d'un aigle couronné tenant un foudre dans ses serres et sur le bord, le numéro du régiment : (112e régiment de ligne).

Un décret impérial du 25 février 1806, prescrivit qu'à dater du renouvellement de 1807, le schako serait la coiffure de l'infanterie de ligne; le feutre aura 180 millimètres de hauteur sur 230 millimètres de largeur dans son diamètre supérieur; le dessus de la forme sera recouvert par un cuir de vache lisse, qui sera rabattu sur le bord du feutre, de la largeur de 30 millimètres; le bord inférieur du feutre sera recouvert d'un cuir de vache lisse, moins fort que celui du dessus du schako, les côtés du feutre seront garnis de deux bandes de cuir de vache lisse de 18 millimètres et s'écartant de manière que l'ouverture qu'elles laisseront entre elles, près du bord supérieur, ait environ 110 millimètres. La visière sera pareillement en cuir de vache lissé; elle aura 230 millimètres de longueur sur 60 millimètres de largeur.

La plaque en cuivre du schako fut en forme de losange, de 78 millimètres de côté, et à double filet sur le bord; elle présentait l'aigle impériale, couronnée, estampée en relief, tenant un foudre dans ses serres, et la tête tournée vers la gauche de l'homme; au-dessous de l'aigle, le numéro 112; l'angle supérieur de la plaque s'appuie sur le centre de la cocarde tricolore et son angle inférieur sur le bourdaloue. L'usage s'établit d'orner le schako d'un cordon natté en fil blanc, avec plaques et glands pendant sur le côté droit. Le pompon ou marron a 75 millimètres de haut; il est de couleur différente suivant la compagnie. On adopta également des jugulaires composées de quatorze écailles en cuivre jaune, montées sur une forte lanière en basane double; la rosette, ou bouton d'arrêt, en cuivre jaune, porte en son milieu une étoile. Cordon de fil pour relever la jugulaire, derrière le pompon. Ganse de cocarde en fil blanc formant quatre brins.

En 1806, les basques de l'habit furent un peu raccourcies pour la troupe; les retroussis sont cousus à demeure sur tout leur développement, se joignent au bas des basques; les poches sont figurées en long par un passe-poil écarlate dessinant trois pointes, dont celle du haut est au niveau des boutons de taille, et garnies chacune d'un gros bouton d'uniforme.

MARQUES DISTINCTIVES DU GRADE DES OFFICIERS.

(PRESCRIPTION DU RÈGLEMENT DU 1er OCTOBRE 1786.)

Colonel. — Sur chaque épaule, une épaulette en galon plein, or ou argent, suivant la couleur du bouton, orné d'une frange à grosse torsade du même métal.

Major. — Mêmes épaulettes que le colonel, sauf que la frange, étant toujours de la couleur du bouton, le corps de l'épaulette est du métal opposé.

Chef de bataillon. — Sur l'épaule gauche, une épaulette pareille à celle du colonel. Sur l'épaule droite, une contre-épaulette sans franges.

Capitaine. — Sur l'épaule gauche, une épaulette à franges en filé à graine, en or ou en argent, suivant la couleur du bouton; à droite, contre-épaulette sans franges.

Lieutenant. — Epaulette et contre-épaulette comme celle du capitaine et placées de même, mais le corps de l'épaulette et de la contre-épaulette est losangé de carreaux de soie couleur de feu, et la frange est composée de filets d'or ou d'argent et de soie, en proportion du mélange existant dans le tissu de l'épaulette.

Sous-lieutenant. — Sur l'épaule gauche, l'épaulette à fond de soie de couleur de feu, avec des carreaux tressés d'or ou d'argent, et des franges mêlées de soie et de filés d'or ou d'argent, en proportion du mélange de l'épaulette.

Pour les grades en second, le corps de l'épaulette et de la contre-épaulette était traversé en long et en son milieu, par un cordon de soie tressée couleur de feu; les adjudants-majors (un par bataillon), créés par le règlement du 1er janvier 1791, portaient l'épaulette de leur grade, mais sur l'épaule droite, la contre-épaulette à gauche; les adjudants portaient l'épaulette à fond de soie couleur de feu, traversée, dans le milieu de sa longueur, de deux cordons de tresse d'or ou d'argent, suivant la couleur du bouton.

Aux termes du règlement du 24 juin 1792, la coiffure habituelle des officiers devait être le chapeau; ils portaient d'ordinaire le col blanc; dans les marches et en campagne, le col noir de soie conforme au modèle prescrit pour la troupe; le col de la chemise ne pouvait jamais être rabattu sur le col noir; les officiers portaient, en tout temps, l'habit, la veste et la culotte uniformes affectés à leur régiment; les deux premiers crochets sur la poitrine étaient toujours agrafés, ainsi que les retroussis. — Pendant l'été, les officiers pouvaient porter la veste et la culotte de basin uni ou de toile de coton blanche, façonnées comme la veste et la culotte de drap; souliers à boucle. — Sous les armes et dans le service de place, tous les officiers étaient en hausse-cols et en bottes à retroussis, dites à l'anglaise. Ils portaient l'épée en bandoulière (baudrier), avec la dragonne en or affectée à leur grade. Les officiers supérieurs portaient le ceinturon par dessus la veste, avec une plaque en cuivre doré, unie et arrondie par les angles. Hors des armes, tous les officiers portaient le ceinturon sous la veste, avec la dragonne en fil blanc.

Les adjudants étaient de même, en bottes, sous les armes.

Enfin, le décret du 9 janvier 1812 dit que l'habillement des sous-officiers et soldats des corps d'infanterie sera composé d'un habit-veste, d'un gilet à manches, d'un pantalon de tricot, d'un caleçon de toile, d'un pantalon de toile, d'une capote, d'un schako et d'un bonnet de police. Les couleurs en usage seront conservées. Le gilet à manches est en drap blanc avec collet distinctif; la capote est en drap beige (gris jaune).

Une décision ministérielle du 23 mai 1810 supprima le cordon du schako et le plumet, excepté pour les colonels, majors et les chefs de bataillon; celui des colonels était blanc; celui des majors, moitié rouge et moitié blanc, le rouge en haut; celui des chefs de bataillon, entièrement rouge; pour les autres grades et pour la troupe il fut remplacé par une houpette, pyramidale pour les officiers, ronde et plate pour la troupe et de couleur variable suivant les compagnies, rouge pour les grenadiers et les carabiniers, jaune pour les voltigeurs.

La mentonnière ou jugulaire fit partie du schako dans toutes les armes. Il ne fut plus placé de chevrons en cuir sur la partie latérale des schakos; la plaque de toute l'infanterie eut la forme d'un losange; toutes les plaques portèrent le numéro du régiment, dans le milieu; la ganse qui paraissait soutenir la cocarde fut supprimée.

Le cordon de schako fut remplacé pour les officiers, par un ou deux galons de la couleur du bouton (or ou argent).

Le règlement du 19 janvier 1812 supprima aussi le bonnet à poil des grenadiers et le remplaça par un schako à galons écarlates et à aigrette rouge en crin. Les voltigeurs eurent l'aigrette et les épaulettes de couleur chamois.

TAMBOUR-MAJOR, TAMBOURS, MUSICIENS.

Sous la Révolution et l'Empire, il y eut beaucoup de fantaisie dans l'habillement des tambours-majors. En général, ils portaient l'habit de la troupe en drap plus fin, avec les galons de sergent-major, un large galon d'or au collet, et sur le bord des revers blancs; gilet blanc et culotte blanche; bottes à revers jaunes; chapeau bordé d'or avec un haut plumet tricolore reposant sur une touffe de plumes également tricolores; épaulettes d'or à grosses torsades d'un modèle particulier; ceinture écarlate brodée d'or, portant deux pistolets;



baudrier recouvert de drap écarlate, bordé d'or avec porte-baguettes doré; sabre à poignée dorée; gants à la crispin en cuir noir, le parement bordé d'or; canne en jonc, à pomme et chaînette argentées.

Un arrêté du 17 frimaire an XI porte que le tambour-major ne pourra porter d'autres galons que ceux affectés à la distinction de son grade.

Le 23 mai 1810, l'Empereur décide que le vert-dragon sera la couleur de l'habit des tambours, trompettes et musiciens; il est arrêté en même temps : 1° que les habits des tambours et trompettes seront garnis d'un galon de laine de 17 millimètres (1 pouce), lequel sera placé sur l'habit conformément à ce qui est prescrit par le règlement du 1er octobre 1786; 2° que les habits des tambours-majors et musiciens ne seront plus galonnés en or ni en argent; que les tambours-majors ne seront plus distingués que par un double bordé en galon d'argent sur les parements, de 22.5 millimètres (10 lignes), et les simples musiciens par un seul bordé, de même largeur, aussi en argent et placé de même.

La doublure de l'habit, les parements, le revers, le collet, la veste ou le gilet, la culotte ou le pantalon, conserveront les couleurs affectées à chaque corps. Il n'est rien changé non plus à tout le reste de l'uniforme, quant aux pompons, retroussis, etc.

Quant aux habits des musiciens qui n'ont sur le parement qu'un bordé d'argent (double pour les musiciens-maîtres), même façon que pour le soldat.

L'arrêté du 17 frimaire an XI portait que les musiciens n'auraient d'autre distinction qu'un simple galon d'or de 10 lignes de large sur le parement de l'habit.

Le décret du 18 février 1808, sur la composition des régiments, spécifie qu'il y aura deux tambours par compagnie, et que l'état-major de chaque régiment d'infanterie comptera un tambour-major, un caporal-tambour et huit musiciens dont un chef.

Une décision du 13 mai 1811 fixe la quantité de galon qui doit être employée à l'habillement des tambours et trompettes, savoir : 17 mètres 40 de galon de laine de douze lignes de large pour l'habit du tambour-major, et 1 mètre 60 de galon d'argent de dix lignes pour le même habit; 15 mètres 30 de galon de laine de douze lignes de large pour l'habit du tambour; 1 mètre 60 de galon d'argent, pour maître-musicien; 84 centimètres de galon d'argent pour musicien.

Toutes ces dispositions, régularisées notamment par une lettre du ministre de l'administration de la guerre, en date du 30 décembre 1811, furent remaniées définitivement par le décret du 19 janvier 1812, ainsi qu'il suit :

L'habit des tambours sera sans revers et fermera sur la poitrine par neuf gros boutons entre lesquels il sera placé quatre doubles rangs de galon vert foncé portant successivement une N et un aigle de couleur verte sur un écusson jaune; ces doubles rangs en forme de boutonnières, se termineront en pointe; celui du haut joindra la couture du collet et celui du bas effleurera l'extrémité du devant de l'habit. Le haut du collet, les parements, les poches et les bords des retroussis seront garnis du même galon simple. Les manches porteront sept galons semblables cousus en chevrons arrondis, à une distance égale. Chaque bouton de poche reposera sur une boutonnière formée d'un double galon se terminant en pointe. Les boutons de la taille seront environnés d'un écusson de forme carrée; les trois pointes que forme l'écusson des boutons reposeront sur les trois coutures de la taille, celle du milieu s'élevant de 5 millimètres plus haut que celles des côtés.

L'habit du tambour-major sera galonné sur toutes les coutures, en galon pareil à celui des tambours, mais il n'aura que cinq galons sur les manches et son collet sera bordé d'un galon pareil à celui des sergents; il portera sur chaque manche, les galons de sergent-major. Il aura sur les épaules deux trèfles en or, et aux retroussis deux N en or. Il sera coiffé d'un kolback surmonté d'une aigrette blanche et sera armé d'un sabre porté par un baudrier blanc. Pantalon blanc; gants jaunes; guêtres noires, comme pour la troupe, s'arrêtant au-dessous du genou, fermant par treize boutons dorés; cordon tressé en or au kolback.

Le caporal-tambour a le schako de la troupe, avec pompon blanc; cinq galons de livrée sur les manches; pas de galon sur les coutures; un simple galon au collet et aux parements; boutonnières sur les devants; gants jaunes; pantalon blanc, très court, par dessus les guêtres.

L'habit des musiciens, également en drap vert, a la coupe de celui de la troupe; collet écarlate avec galon de tambour; revers écarlates; parements écarlates avec pattes vertes à lisière écarlate; coiffure et chaussure comme celles du soldat (1).

(1) Ces détails d'uniforme, si minutieusement décrits, sont empruntés pour la plupart au remarquable ouvrage : *Saint-Cyr et l'école spéciale militaire en France,* par Eugène Titeux, lieutenant-colonel breveté de



ARMEMENT.

L'armement de l'infanterie comprit : le fusil avec sa baïonnette; le fusil modèle de dragon, pour les voltigeurs; le mousqueton à baïonnette dont furent armés les sapeurs-musiciens et tambours, par décision impériale du 11 fructidor an XII; le sabre-briquet; la pertuisane et les pistolets pour les porte-aigles, et la hache de sapeur.

Le fusil, modèle 1777, avec garniture en laiton, servit pour les guerres de la Révolution; corrigé en l'an IX, il eut les garnitures en fer.

Le fusil de voltigeurs, modèle de l'an IX, avait un canon de 4 pouces plus court que celui du fusil d'infanterie; l'embouchoir, la capucine, le porte-vis et le pontet de la sous-garde, étaient en cuivre; il servait à l'infanterie légère.

Le mousqueton, arme de la cavalerie, était beaucoup plus court que le fusil; il était à tringle avec garniture en cuivre, à l'exception de la grenadière et de la tringle qui étaient en fer. On distinguait trois modèles, celui de la cavalerie de ligne, celui de hussard et celui de la gendarmerie.

On en fit un seul modèle avec baïonnette, en l'an IX.

Le fusil de dragon, modèle 1777, avait les garnitures en cuivre, sauf la grenadière; il ressemblait beaucoup au fusil d'artillerie, modèle 1777, dont le canon (92 centimètres) était de 16 centimètres plus court que celui du fusil de dragons (1 mètre 082).

La carabine, à canon rayé, se tirait à balle forcée; elle servait à armer les officiers et les sous-officiers des compagnies de voltigeurs. Elle fut abandonnée à cause de la difficulté du chargement qui exigeait une baguette en fer et un maillet.

La baïonnette était en acier, à douille et à virole, et s'adaptait au bout du canon; la lame était formée de trois faces évidées dont une comprenait toute la largeur de l'arme, et les deux autres, les demi-largeurs, de manière à présenter une arête saillante qui régnait dans toute sa longueur; poids de la baïonnette, 300 à 310 grammes; longueur 19 pouces.

D'après le décret du 21 février 1793, il était attaché à chaque demi-brigade, six pièces de canon, avec tous les attirails nécessaires, et pour le service de ces pièces il était formé, par chaque demi-brigade, une compagnie de canonniers volontaires, composée comme celle de grenadiers, excepté que le nombre de canonniers devait être porté à soixante-quatre hommes, non compris les officiers et les sous-officiers.

Le calibre des bouches à feu s'estimait par le poids du projectile pour les canons et par le diamètre en pouces, lignes et points, pour les obusiers et les mortiers. Les pièces de campagne étaient du calibre de 12, de 8, de 6 et de 4; le calibre de 6 n'était employé qu'à défaut du 8.

Les obusiers étaient de 8 pouces et de 6 pouces; l'obus de 8 pouces, 1 ligne, 6 points de diamètre

l'ex-corps d'état-major, ancien professeur de topographie et de géodésie à l'école supérieure de guerre, lauréat de l'Académie française. — Maison Didot. Firmin Didot et Cie, imprimeurs, rue Jacob, 96. — 1898.

Le sujet est délicat et résulte des recherches personnelles du colonel Titeux dans les archives de la guerre; du 1er octobre 1786 au 19 janvier 1812, il n'y a pour ainsi dire rien de décrit et, d'après l'honorable colonel, les corps faisaient beaucoup à leur fantaisie.

OBSERVATIONS SUPPLÉMENTAIRES DE M. LE COLONEL TITEUX.

1° La cocarde, sous la Révolution et l'Empire avait le bleu au centre et le blanc à la circonférence

2° Le soldat des compagnies de fusiliers n'avait pas de sabre et par suite, pas de baudrier;

3° Tous les officiers particuliers (subalternes) avaient l'épaulette à gauche et la contre-épaulette à droite; c'était l'inverse pour les adjudants-majors, mais alors, dans un dessin, il faut en faire mention;

4° Les officiers d'infanterie avaient pour arme l'épée, avec la dragonne du grade portant les mêmes distinctions en rouge que sur l'épaulette;

5° Il y a eu beaucoup de fantaisie dans la confection de l'uniforme des voltigeurs. Celui que je donne est fait d'après la description qu'en donne de Maugeer pour le 112e; généralement, le pantalon bleu était un peu l'attribut des voltigeurs de l'infanterie légère; ceux de l'infanterie de ligne conservant la culotte blanche et les grandes guêtres;

6° La date de l'uniforme est 1807 et non pas 1809, car en 1809, les voltigeurs n'avaient plus le sabre;

7° Le fusil des voltigeurs était du modèle de dragon et avait les garnitures en cuivre; en 1807, le fusil, pour le reste de l'infanterie, avaient les garnitures en fer;

8° Le parement de l'uniforme est rouge liseré de blanc; la patte est blanche liserée de rouge; mais le liseré rouge n'existe que sur le contour extérieur mobile de cette patte et non sur le côté où elle est cousue à la manche, vers le corps;

9° Sous la giberne du voltigeur, il y a le bonnet de police bleu roulé, le gland vert pendant, comme celà se pratiquait à cette époque; le bonnet était maintenu par deux courroies porte-bonnet;

10° Le collet du voltigeur doit être jaune chamois, liseré de bleu, couleur de l'habit.



pesait de 42 à 44 livres; celui de 6 pouces pesait de 22 à 24 livres. Il y avait aussi un obusier de 5 pouces, 7 lignes, 2 points dont l'obus pesait de 13 à 14 livres.

L'artillerie française venait d'être totalement réformée, d'après les instructions de l'inspecteur-général Gribeauval. L'attelage en flèche fut remplacé par l'adoption du timon et de l'attelage des chevaux par couple; en 1799, le premier consul organisa définitivement le service des conducteurs d'artillerie.

Notons en passant qu'un arrêté du 5 pluviôse an VI (24 janvier 1798) supprima les pièces attachées aux demi-brigades et réforma les compagnies qui les manœuvraient.

L'arme des officiers d'infanterie était l'épée; ils n'eurent le sabre qu'en 1822. Les officiers supérieurs avaient l'épée du modèle dit d'état-major; les officiers particuliers ou subalternes avaient l'épée du modèle général, moins ornée. Il convient de dire qu'en campagne, beaucoup d'officiers portaient le sabre, avec garde dorée à une branche, fourreau de cuir noir et garnitures dorées. Les officiers d'infanterie portaient dans le service, le hausse-col doré, avec l'aigle en argent.

*

HARNACHEMENT.

L'équipement du cheval des officiers supérieurs d'infanterie se composait d'une selle à la française, cuirs noirs à la selle et à la bride, boucles et bossettes unies et plaquées en argent; étriers noirs vernis, têtière de la bride garnie d'une chaînette plaquée en argent; housse et chaperon à double étage en drap bleu national, bordés d'un galon d'or.



COMPOSITION DU CADRE DES OFFICIERS.

Le général Caulaincourt s'occupa d'abord du recrutement du cadre des officiers subalternes; il lui avait été spécialement recommandé de porter tous ses soins à choisir des « officiers de mérite, ayant dans le pays assez d'influence pour pouvoir faciliter le recrutement du corps ».

Ce travail d'organisation ne se fit pas sans difficultés et l'aide-de-camp du premier consul se heurta, ainsi que le démontre la lettre suivante, extraite de la correspondance de Napoléon I[er], aux scrupules de conscience des officiers belges rentrés dans leurs foyers et auxquels le gouvernement autrichien avait fait promettre de ne jamais tirer l'épée contre lui:

« Au général Berthier, ministre de la guerre.

La Malmaison, 29 fructidor an XI (16 septembre 1803).

Le général Caulaincourt, citoyen ministre, demande si l'on peut admettre des officiers étrangers dans la 112e demi-brigade. La réponse doit être négative : il ne doit y entrer que des officiers belges. Il n'y a pas d'inconvénient à admettre le quartier-maître qu'il propose.

Quant au serment qu'exige des officiers le gouvernement autrichien, le général Caulaincourt doit leur déclarer qu'étant Français, ils doivent servir contre toute nation avec laquelle la France serait en guerre; que l'Autriche ne se porterait pas à de telles violences, parce qu'en France on userait de représailles; qu'au surplus, on fait écrire par le ministre des relations extérieures, et qu'il n'y a pas de doute que l'Autriche ne se désiste d'une mesure contraire à toute justice et à tous les usages.

BONAPARTE. »



Nous supposons qu'à la suite de l'interprétation donnée à la lettre du premier consul, le gouvernement impérial d'Autriche renonça à exiger des officiers congédiés pareil engagement (1).

Caulaincourt, se conformant au désir exprimé par le premier consul qui faisait le plus grand cas des anciens troupiers, agréa les offres de services des nombreux officiers belges qui, à la conclusion de la paix de Lunéville, avaient quitté les armées de l'empereur d'Allemagne, et aussi ceux de pas mal d'émigrés, rentrés en France, en 1797 et en 1798, à la suite des lois d'amnistie.

Vingt et un capitaines, quatorze lieutenants et douze sous-lieutenants furent nommés dans le courant du mois de septembre.

Le premier officier régulièrement inscrit, fut le chirurgien-major, dont la nomination remontait au 4 juin ; les engagés volontaires et les conscrits de Flandre, de Brabant et du pays de Liége des ans IX et X, arrivèrent au corps vers la fin de l'année et surtout dans les premiers mois de l'année suivante.

Le 22 décembre, un décret consulaire nomma les officiers supérieurs (le colonel, le major et les trois chefs de bataillon).

Voici la composition du cadre d'officiers, au mois de septembre 1803 :

Création : 6 avril 1803. — Formation : 24 septembre 1803.

ÉTAT-MAJOR.

		Date de nomination.
Colonel :	L'OLIVIER, Jean-Baptiste	22 décembre 1803.
Major :	de FERNIG, Jean-Louis-Joseph	22 » »
Chefs de Bataillon :	de WAUTIER, Thomas	22 » »
	de LAGOTTE	22 » »
Capitaine Adjudant-Major :	NILLIS, Joseph	9 septembre »
Lieutenant Adjudant-Major :	HACCART, Charles	9 » »
Sous-Lieutenant Quartier-Maître :	DEJARDIN, Timothée	18 octobre »
Chirurgien-Major :	SERRUZIER, Jean-Charles	4 juin »

LISTE PAR RANG D'ANCIENNETÉ DES CAPITAINES.

1.	de WAUTIER, Charles-Albert	9 septembre 1803.
2.	FERRARIS, Joseph	9 » »
3.	WUNSCH, Maximilien-Joseph	11 » »
4.	BRUNGARD, Jean-Noël	11 » »
5.	CRESTEAU, Nicolas-Joseph	11 » »
6.	LARMEY, Joseph	12 » »
7.	BAUWENS, Alexandre	12 » »
8.	BEAULIEU, Lambert-François	12 » »
9.	BLANPAIN, Nicolas	12 » »
10.	DIEUDONNÉ, Jean-François-Joseph	12 » »
11.	DE BŒUR, Jean-Henry-Thomas-Englebert	13 » »

(1) Nous n'oserions toutefois certifier la chose, car six ans plus tard, en juin 1809, le marquis du Chasteler, commandant un corps autrichien qui se portait sur les derrières de l'armée française, fit arrêter à Papa où il avait été transporté, à la suite d'une grave blessure reçue à la bataille de Raab, le capitaine belge van den Sanden, du 112e régiment, ancien lieutenant aux chasseurs Leloup. Il est à supposer que, sans la victoire de Wagram, Chasteler lui eut fait un mauvais parti.



12. DEWATTINES, Louis	13	septembre	1803.
13. DAYWAILLES, Pierre-Antoine	13	»	»
14. GUINOSEAU, Jean-Abraham	13	»	»
15. FRANCOTTE, Joseph	14	»	»
16. RENOZ, François-Joseph	14	»	»
17. TERMONIA, Pierre-Gaspard	15	»	»
18. EGHELS, Constant	15	»	»
19. GOEMANS, Louis-Balthasar	17	»	»
20. BOUCHER, Laurent-Joseph	17	»	»
21. WALDENBOURG, Théodore	24	»	»

LIEUTENANTS.

1. DEFACQZ, Philibert	10	septembre	1803.
2. de WOLFF de LONGPRET, Camille	10	»	»
3. de JACQUIER de ROSÉE, François	10	»	»
4. DEGOTTE, Jean-Hubert-Joseph	10	»	»
5. de POSSON, Louis-Joseph	11	»	»
6. Chevalier RUZETTE, Jacques	12	»	»
7. DEHOUSSE, Lambert-Joseph	12	»	»
8. SCHMIDT, Eugène-Jean-Henry	15	»	»
9. BENISCHEK, François	15	»	»
10. SECOURGEON, Charles-Henri-Joseph-Désiré	22	»	»
11. LIBEN, Nicolas-François-Lambert	22	»	»
12. STUCKENS, Joseph	23	»	»
13. BERTIN, Hubert	23	»	»
14. LONNEUX, Charles-Antoine	23	»	»

SOUS-LIEUTENANTS.

1. LEBRUN, François-Joseph	9	septembre	1803.
2. BRULLÉ, Etienne	10	»	»
3. VAN DER STADT, Charles	10	»	»
4. CORNEMONT	10	»	»
5. VALENSART, Chrétien	10	»	»
6. TERMONIA, Pierre-Laurent-Joseph	10	»	»
7. VAN DER SANDEN, Chrétien-Joseph	11	»	»
8. SERRET, Aimé	18	»	»
9. DELLA FAILLE, Jean	18	»	»
10. FRESSART, Jean-Laurent	23	»	»
11. FOUQUART, Charles	24	»	»
12. GALLIOT de GENOUILLAC, Joseph	23	novembre	»



NOMINATIONS SUPPLÉMENTAIRES DE L'AN XII.

ADJUDANT-MAJOR.

COLLE, Hubert-Nicolas-Théodore, avec le grade de lieutenant . 12 mars 1804.

SOUS-AIDE-MAJOR.

ZIMMERMANS, Jean . . . . 9 août 1804.

CAPITAINES.

ROSÉE (François de JACQUIER de) . . . . 12 mars 1804.
GOETHALS, Jacques . . . . 12 » »
DUPERRON, Charles-Louis-François . . . . 12 » »
DEVAUTHIER de BAILLAMONT, Joseph-Allard . . . . . . 12 » »
RENARDY, Jean-Dominique . . . . 12 » »
BAUVIER . . . . 12 » »
PARISSE, Jean-Baptiste . . . . 12 » »
DARDENNE, Fortuné-Désiré . . . . 6 juillet »
AUDENARDE (Charles-Eugène de LALAING d') . . . . . . 6 » »

LIEUTENANTS.

GENOUILLAC (Joseph GALLIOT de) . . . . 12 mars 1804.
MAYERN, Michel-Auguste . . . . 12 » »
DETILLEUX . . . . 12 » »
DERICI . . . . 12 » »
PRÉVOST de MATHA . . . . 12 » »
DETAUBER, Joseph . . . . 12 » »
TAHAN, Pierre-Renacle . . . . 12 » »
COLLIN, Etienne-Joseph . . . . 12 » »
WAUTHIER . . . . 6 juillet »
DEJARDIN, Timothée . . . . 6 » »
L'OLIVIER, Eloi . . . . 6 » »
GOETHALS, Charles . . . . 6 » »
DELEMOINE, Charles . . . . 6 » »
WIMPFEN, François-Joseph-Edouard . . . . 2 octobre »

SOUS-LIEUTENANTS.

WALSH, Antoine-François . . . . 12 mars 1804
NYPELS, André . . . . 12 » »
VOLCKÉ, Laurent-François . . . . 12 » »



VAN BELLINGHEN, Louis	12 mars 1804.
MARTIGNY, Jean-Antoine	12 „ „
HERMANS	12 „ „
QUIRINY, François-Théobald	12 „ „
GENNET, Mathieu-Joseph	12 „ „
DUMONT, Henri-Toussaint	12 „ „
RYCKMANS, Joseph	12 „ „
PESTIAUX, Armand-Augustin	12 „ „
MERVILLE (Théodore Mauroy de)	11 „ „
KIPS, Joseph	12 mars 1804.
BLOCKHAUSEN, Ferdinand	6 juillet „
HENNECART, Ferdinand	6 „ „

MM. les lieutenants MAYERN, DETILLEUX, DERICI, PRÉVOST de MATHA, TAHAN, WAUTHIER; les sous-lieutenants CORNEMONT, HERMANS, sont inscrits au contrôle avec la mention « n'a pas rejoint ».



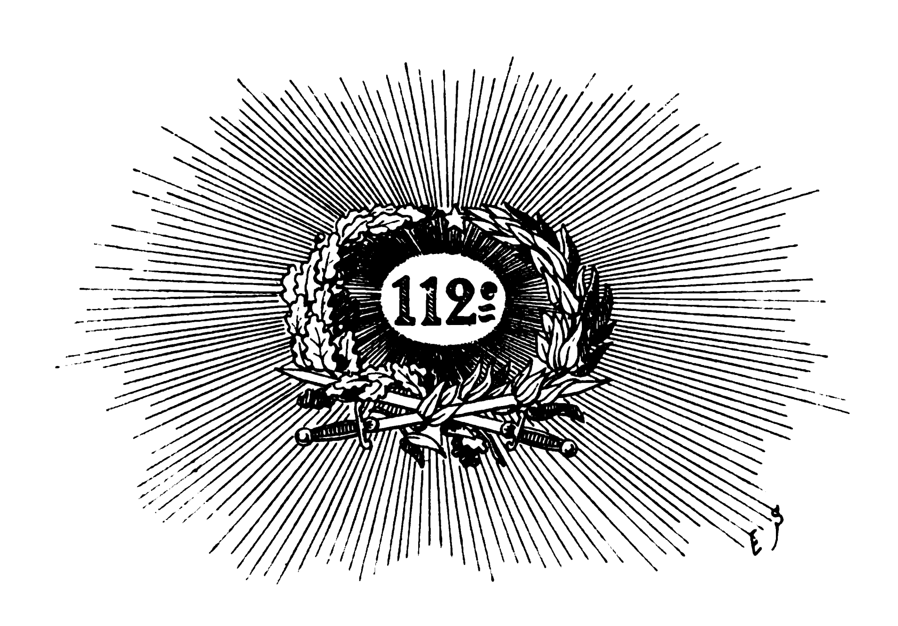
Un arrêté des consuls en date du 1er vendémiaire an XII (24 septembre 1803), rétablit pour les corps d'infanterie la dénomination de régiment; le cent-douzième régiment d'infanterie de bataille fut ainsi formé de la 112e demi-brigade.

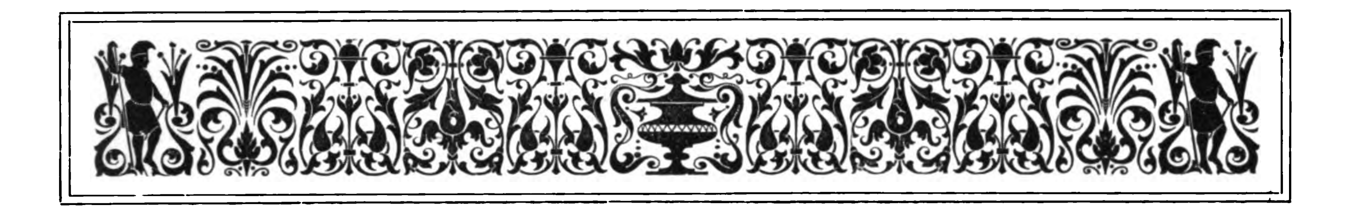
Pendant les quelques mois qui s'écoulèrent entre la formation de la demi-brigade et l'avènement du premier consul au trône impérial (18 mai 1804), le général aide-de-camp Caulaincourt mit tous ses soins à faire un choix judicieux d'officiers et parvint à compléter l'effectif.

La plupart des officiers admis au régiment le 12 mars et le 6 juillet 1804, de même que ceux nommés au mois de septembre 1803, sortaient soit des rangs de l'armée autrichienne, soit de ceux des anciens régiments étrangers au service des rois de France, qui avaient été licenciés par un décret de l'Assemblée nationale du 20 août 1792, ou avaient émigré.

Le lecteur s'en rendra facilement compte, s'il veut bien parcourir les extraits des états de services qui suivent.




112e



Notice sur les Fondateurs du Corps.

SERVICE IMPÉRIAL ET ROYAL D'AUTRICHE. — RÉGIMENTS NATIONAUX DES PAYS-BAS.

1er RÉGIMENT DE CLERFAYT

DE 1775 A 1802.

Colonels : FRANÇOIS, prince DE GAVRE D'AISEAU; FASSIGNIES; EDOUARD, chevalier D'ALTON; baron DE LUNDEN; L. baron DE VOGELSANG; WOLFF DE LA MARSELLE; CH. comte DE SPANGEN.

*

ETATS DE SERVICES DE MM. LES OFFICIERS ADMIS A LA 112e DEMI-BRIGADE.

Le Colonel. — Depuis le mois de juillet, résidait à Bruxelles, en non-activité de service, le général-major JEAN-BAPTISTE L'OLIVIER.

Fils de Guillaume et de Marie Lapierre, L'Olivier était né à Ath, département de Jemmapes, le 19 novembre 1749.

Entré à l'âge de seize ans, comme volontaire au régiment ci-devant Los-Rios, il avait parcouru les grades subalternes et était devenu premier aide-de-camp du comte d'Alton, commandant militaire des Pays-Bas autrichiens en 1788.

Lors de la révolution de Brabant, il avait partagé la disgrâce de son chef et s'était retiré à Bruxelles, après avoir donné sa démission du service impérial d'Autriche.

Admis sous les drapeaux de la France, comme colonel du 3e régiment belge et chef du bataillon de Namur, il passa, deux ans après, au service de la république batave, fut promu en 1795, adjudant-général auprès de Du Monceau et enfin général-major, le 14 juillet 1803.

L'Olivier avait fait les campagnes de Bohême (1778-1779), sous le maréchal Laudon, celles de 1784 à 1790, en Belgique, de 1793 à 1795 à l'armée du Nord, de 1797 à bord de la flotte hollandaise (expédition d'Irlande), et de 1799, contre les Anglo-Russes dans la Hollande septentrionale (Alkmaar).



Le premier consul confia le commandement du corps à cet honorable officier ; ses deux fils, Henri et Jean-Nicolas, respectivement âgés de 14 et de 12 ans, furent inscrits sur les contrôles du régiment.


14.e DIVISION MILITAIRE

N.°

EMPIRE FRANÇAIS.

A CHERBOURG, ce 19 germinal an 13

L'OLIVIER, Colonel commandant le 112. Régiment d'Infanterie de Ligne, et l'un des Officiers de la LÉGION D'HONNEUR,

A Monsieur Blin. d'Orimont

Il faut, Monsieur, oublier un malheur que toute la prudence humaine ne pouvoit prévoir. nous avons perdu une occasion; eh bien, nous tâcherons de nous aider mieux, et de saisir la première qui se présentera.

Soyez, je vous prie, sans inquiétude. Mr votre fils peut vous dire qu'il me reste plusieurs places. il sait combien je désire lui prouver mon attachement, et quant à vous, Monsieur, qui me connoissez moins, je me bornerai à vous assurer que ma première demande sera pour lui, que je l'expédierai dans le courant de cette semaine, et que j'ai, du moins, la certitude morale de réussir.

Croyez qu'il me sera bien agréable d'avoir à vous annoncer la première nouvelle; et ne doutez jamais, je vous prie, des sentiments d'amitié qui me lient à vous, par tous ceux que Mr votre fils doit aux principes d'honneur que vous lui avez inspirés

J'ai l'honneur de vous saluer

L'Olivier

LETTRE AUTOGRAPHE DU COLONEL L'OLIVIER
en date du 9 avril 1805.

NILLIS, Joseph, né à Bruxelles, le 19 mai 1770, débuta, comme tant de ses frères d'armes, parmi les volontaires du régiment des Etats de Brabant, en mars 1789.

Après la défaite de l'armée des patriotes et la rentrée des Autrichiens en Belgique, il fut agréé par le colonel baron L. de Vogelsang, pour servir comme cadet au 1er régiment national des Pays-Bas, (Clerfayt, ci-devant Los-Rios), et y devint sous-lieutenant, le 17 avril 1792.

Le sous-lieutenant Nillis, qui figura aussi au régiment de l'archiduc Louis, au S. I. et R. avec le grade de lieutenant (19 mai 1798), fit avec distinction toutes les campagnes de 1789 à 1803, à l'armée autrichienne et démissionna le 10 juillet 1803.

Adjudant-major au 112e régiment de ligne, le 22 fructidor an XI, il quitta honorablement les rangs de l'armée française, le 19 pluviôse an XIII.

SERRET, Aimé, né le 24 décembre 1779, à Valenciennes (Nord), débuta dans la carrière des armes, au service d'Autriche, comme cadet au régiment de Beaulieu, le 18 avril 1798.

Nommé sous-lieutenant au régiment de Clerfayt, le 12 août 1798, il démissionna de son grade et emploi, le 15 juillet 1803.

Nommé sous-lieutenant au 112e régiment de ligne le 22 fructidor an XI et lieutenant le 24 mars 1805.

Serret avait pris part aux campagnes de 1799, 1800 et 1801 dans l'armée autrichienne.

Sous-officier. — L'adjudant sous-officier VAN LANDEWYCK, Jean, né à Bruxelles, en 1772, successivement soldat au régiment de Clerfayt le 10 janvier 1785, caporal le 4 décembre de la même année, au bataillon de grenadiers du corps, puis sergent au 1er régiment de Ligne, le 12 avril 1791, était entré à la douane autrichienne, en 1795.

Il devint lieutenant de la douane à cheval, le 1er mars 1796, et exerça ces fonctions jusqu'au 1er avril 1804, époque à laquelle il fut admis au régiment comme adjudant sous-officier.

Il avait coopéré aux campagnes de 1789, 1791, 1792, 1793, 1794 et 1797, en Hollande et en France, avait assisté au bombardement de Valenciennes, aux combats du bois de Bonne-Espérance, de Tirlemont, de Saint-Trond, de la plaine de Julliers, au bombardement de Lille, à des combats sur les hauteurs environnantes de la ville de Liége, à Verviers et à Rimgi (?). Il avait été blessé quatre fois.





2e RÉGIMENT DE LIGNE

DE 1771 A 1802

Colonels : Baron DE MAELCAMP; JEAN MOITELLE; baron CH. DE RENETTE; baron DE MONTIGNY; HUSMANS DE MERBOIS.

*

ETATS DE SERVICES DE MM. LES OFFICIERS ADMIS A LA 112e DEMI-BRIGADE.

JOSEPH DUROY DE FONTENAILLES, né à Paris le 11 juin 1777, avait été inscrit, à l'âge de treize ans, le 1er janvier 1790, comme sous-lieutenant au régiment de dragons du comte d'Artois.

Passé avec le même grade au régiment de Languedoc, infanterie, le 25 juin 1791, il quitta les rangs de l'ancienne armée française, le 1er octobre 1792, émigra et fut reçu, comme cadet, au 2e régiment d'infanterie nationale des Pays-Bas (prince de Ligne), le 1er décembre 1792.

Il servit quatre années dans ce corps belge, sous les colonels baron de Montigny et Husmans de Merbois et coopéra aux opérations militaires de 1793, 1794, 1795, 1796, dans les Pays-Bas et à l'armée du Rhin.

Le cadet Duroy de Fontenailles se distingua particulièrement sous les ordres de l'archiduc Charles, qui venait de remplacer le comte de Clerfayt, dans la campagne de 1796 contre la France.

L'armistice conclu à la fin du mois de décembre de l'année précédente, ayant été dénoncé le 1er juin, l'archiduc Charles se dirigea le 6 sur la Lahn, franchit le Rhin le 10 et arriva le 14 entre Wetzlar et Limbourg.

Le 15 juin eut lieu le combat de Wetzlar où l'armée autrichienne défit les forces principales du général Jourdan et obligea les républicains d'abandonner la Lahn et de repasser précipitamment le Rhin, à Neuwied.

Le cadet Duroy, qui avait alors dix-neuf ans, obtint pour sa vaillance, la médaille d'or de l'ordre de Marie-Thérèse et fut nommé le 10 octobre 1796, sous-lieutenant au régiment des hussards de Damas; le 15 décembre 1797, il fut nommé lieutenant en premier dans le régiment hongrois de Lascy et quitta définitivement les étendards impériaux le 20 décembre 1797.

L'empereur Napoléon l'admit comme capitaine au régiment le 23 août 1805.

DELLAFAILLE, JEAN, était né à Bruxelles; cadet dans le régiment du prince de Ligne au service d'Autriche en 1792, qu'il quitta en 1794, fut nommé sous-lieutenant au 112e régiment de ligne le 1er jour complémentaire de l'an XI et décéda à l'hôpital de Grenoble, le 19 avril 1807.





3e RÉGIMENT DE WURTEMBERG

DE 1785 A 1802.

Colonels : VINCHANT, comte DE GONTRŒUL; JEAN ROUSSEAU; CHARLES, comte CLAUWEZ.

*

ETATS DE SERVICES DE MM. LES OFFICIERS ADMIS A LA 112e DEMI-BRIGADE.

Né à Tournai dans le département de Jemmapes, le capitaine NICOLAS-JOSEPH CRESTEAU comptait parmi les officiers belges qui, à la suite des événements de la révolution brabançonne, franchirent la frontière, pour entrer dans les légions de la République.

Volontaire au régiment de Deynze, ensuite Kaunitz, puis Wurtemberg, le 17 mai 1781, sous le colonel baron de Bleckhem, et promu premier lieutenant dans les gardes du corps en 1788, Cresteau avait commandé une compagnie de patriotes en 1789; il fut admis avec le grade de capitaine au 112e de ligne, le 25 fructidor an XI.

Cresteau fut chargé par le général Belliard du recrutement du corps dans le Tournaisis.

CHARLES DE ROMAIN, né à Charleroi, le 13 septembre 1776, fils de Jean-Baptiste et de Marie-Joséphine d'Yvoil, fut nommé capitaine au régiment le 24 février 1805; cadet au régiment de Wurtemberg, le 1er avril 1793, commandé alors par le comte Vinchant de Gontrœul, enseigne au régiment de Lattermann en 1797, sous-lieutenant l'année suivante, premier lieutenant en 1799, il avait quitté l'armée autrichienne, étant capitaine à la légion de Bohême (17 juin 1800).

Le capitaine de Romain, dont les ancêtres étaient originaires de la Franche-Comté, avait fait les campagnes du Rhin, d'Italie et avait été blessé trois fois : en 1795, d'un coup de feu à Limbourg, en 1799 d'un coup de sabre à la tête, à Legnago, et en 1800 d'une contusion à la poitrine, aux environs de Savone.

DE GOTTE, JEAN-HUBERT-JOSEPH, né à Andennes (Sambre-et-Meuse), le 24 juin 1770, cadet au régiment de Wurtemberg, colonel comte Jean Rutant, en 1782, fut nommé sous-lieutenant au service du prince-évêque de Liége, en 1785; passé au service de France, comme sous-lieutenant au régiment Royal-Liégeois le 18 mars 1788, il abandonna (*sic*) en 1792 et fut admis avec le grade de lieutenant au 112e régiment de ligne, le 11 septembre 1803.

Sous-officier. — DUJARDIN, FERDINAND, né à Mons le 1er janvier 1760, vieux soldat du 3e régiment de Kaunitz et de Wurtemberg, avait passé vingt-six ans sous les drapeaux autrichiens; il avait guerroyé un peu de tous les côtés pendant les années 1777 à 1803 et fut admis au service de la République Française, comme caporal au 112e régiment d'infanterie, le 3 janvier 1804; nommé sergent le 5 février 1805, nous le retrouverons à Wagram, comme deuxième porte-aigle du régiment; il avait été blessé d'un coup de feu à la jambe gauche en Illyrie.

La cantine principale du corps était tenue par sa femme, que les jeunes soldats appelaient familièrement : « Grand'mère Dujardin ».

« A la caserne, la cantinière était blanchisseuse, cuisinière, marchande. En campagne, elle était aussi tout cela quand elle en avait le temps; mais, de plus, elle devenait infirmière, sœur de charité, combattant même s'il le fallait. Les annales militaires sont remplies d'exemples de cantinières dont l'héroïsme et l'abnégation ont égalé, souvent surpassé, l'héroïsme et l'abnégation des hommes les plus braves et les plus dévoués. Sous le premier Empire, comme depuis, plusieurs cantinières ont été nommées : « chevalières de la Légion d'Honneur », obtenant ainsi une distinction qui n'avait pas été précisément instituée pour leur sexe. »



4e RÉGIMENT DE MURRAY

DE 1768 A 1803.

Colonels : SCHOGRE ; LE LOUCHIER ; DESJARDIN, chevalier DE BRADY ; PAULUS ; WOLFF DE LONGPRET ; RODOLPHE, comte DE SINZENTDORFF.

*

ETATS DE SERVICES DE MM. LES OFFICIERS ADMIS A LA 112e DEMI-BRIGADE.

DIEUDONNÉ, JEAN-FRANÇOIS-JOSEPH, né à Namur, le 22 septembre 1752, entré au service impérial d'Autriche, dans un bataillon de grenadiers wallons, le 22 mai 1767, sous-officier le 8 juin 1775, avait été congédié le 8 octobre 1781.

Réengagé par le colonel Schogre, avec le grade de sous-officier au régiment de Murray, il fut de nouveau licencié, le 20 novembre 1789 et entra, le lendemain, comme lieutenant dans les rangs des patriotes belges.

Capitaine au régiment de Namur, sous le colonel de Lantremange, le 15 avril 1790, licencié, le 9 décembre de la même année, Dieudonné remplit les fonctions d'aide-de-camp auprès du général Maresse, au service de la République, le 22 août 1792 et fut promu au grade de lieutenant-colonel, le 6 novembre de la même année, tout en continuant à exercer les fonctions d'aide-de-camp.

Il fut inscrit comme capitaine, sur les contrôles de la 112e demi-brigade belge, le 25 fructidor an XI ; nous relevons, dans l'extrait des états de service du capitaine Dieudonné, les campagnes de 1789, 1790, 1792, 1793, aux armées de Brabant et du Nord.

LOUIS DEWATTINES, né à Bruxelles (1), département de la Dyle, cadet aux gardes wallonnes, régiment de Murray, le 16 mai 1781, lieutenant en avril 1786, avait démissionné de son grade, le 11 août 1787.

Seize ans après, il fut nommé capitaine à la 112e demi-brigade (26 fructidor an XI).

(1) Bien que les pièces officielles concernant les capitaines Dewattines, de Gamerage, et le sous-officier Devries, les renseignent comme nés à Bruxelles, les recherches auxquelles s'est livré M. Jean van Malderghem, archiviste de la ville de Bruxelles, n'ont donné aucun résultat probant.



Nicolas BLANPAIN, né à Thuin, dans le département de Jemmapes, avait maintes fois rendu les honneurs au drapeau de la colonelle (1), dans les rangs du 87ᵉ régiment (infanterie irlandaise), commandé par le comte François de Bulkeley et ensuite par Arthur, comte Dillon qui lui donna son nom.

Soldat, le 4 janvier 1767, caporal deux ans après, Nicolas Blanpain porta, pendant douze années, l'habit et la veste rouge, aux parements noirs, avec l'humble galon de laine, avant de devenir sergent (27 décembre 1781).

Dix ans après, il fut revêtu du grade de sergent-major (1ᵉʳ août 1791), et la Révolution le fit, après vingt-cinq années de services, sous-lieutenant (20 octobre 1792).

Nommé capitaine, le 17 pluviôse an II, Blanpain participa à toutes les campagnes de la République, toujours dans l'ancien « Dillon », devenu 157ᵉ et 158ᵉ demi-brigades, et passa au 112ᵉ régiment, quand il fut décidé d'enrégimenter les Belges dans un corps créé spécialement pour eux.

DEJARDIN, Joseph, né le 22 janvier 1778, à Luxembourg (Forêts), était le neveu du colonel Dejardin, qui commanda le 4ᵉ régiment de Murray de 1789 à 1794, et le fils d'un conseiller noble, membres des Etats du Luxembourg.

Entré au service I. et R. comme cadet-volontaire au régiment de Murray, le 1ᵉʳ septembre 1794, enseigne, sous-lieutenant le 10 mai 1799, premier lieutenant le 14 juin 1800. Dejardin devint lieutenant au régiment wallon de l'archiduc Joseph (nº 63) aux ordres du comte de Baillet de Merlemont et du colonel de Czervinka, le 10 septembre 1801.

Démissionnaire en avril 1804, Dejardin fut admis comme capitaine au 112ᵉ régiment de ligne, le 5 fructidor an XIII et attaché successivement comme aide-de-camp auprès des généraux Saint-Sulpice et Schaal.

Campagnes : 1794, au corps d'armée commandé par le feld-maréchal Bender ; 1795, blocus de Luxembourg ; 1798, Souabe et Tyrol ; 1799 et 1800, Piémont et Italie ; 1801, sur le Mincio.

Le lieutenant Camille de WOLFF de LONGPRET, né à Namur en 1782, avait servi pendant quatre ans sous les drapeaux autrichiens comme lieutenant au régiment de Murray, commandé par son père, le colonel Elie-François-Joseph de Wolff de Longpret, décédé en décembre 1799.

Ils appartenaient à une famille de Mons, qui avait donné à la patrie un grand nombre de vaillants officiers. Quatre d'entre eux servirent dans les régiments nationaux des Pays-Bas :

1º Jean-Alexis de Wolff de la Marselle, capitaine au régiment de Murray ;

2º Louis-Dominique-Joseph de Wolff de la Marselle, qui fit ses premières armes dans la guerre de Sept ans ; capitaine au régiment de Kaunitz, il devint major au régiment de Clerfayt, en 1788. Il s'illustra d'abord à la tête d'un bataillon de grenadiers wallons et plus tard à la tête du régiment de Clerfayt. Il fut nommé général-major, en 1799 ;

3º Elie de Wolff de Longpret, père de l'officier du 112ᵉ, cité plus haut ;

4º Eugène-Joseph de Wolff de Cauderlier, officier au régiment de Clerfayt.

van der STADT, Joseph-Charles, né à Bruxelles, le 15 avril 1772, successivement aux ordres des colonels Desjardin, chevalier de Brady et Paulus, entra au 4ᵉ régiment de Murray,

(1) Le drapeau de la colonelle, appartenait à la compagnie dont le colonel-commandant était, sous l'ancien régime, le capitaine titulaire. Celui du 87ᵉ régiment était blanc, avec une couronne d'Angleterre en or, dans chaque carré.





112e de Ligne 1807.

Voltigeur — Lieutenant de Grenadiers — Fusilier

infanterie wallonne, comme cadet, le 1er mai 1787, devint enseigne, le 1er mai 1789 et quitta, le 10 mars 1797.

Brigadier à la 25e légion de gendarmerie, le 1er brumaire an VI, il passa dans la compagnie de gendarmerie attachée à l'armée du Hanovre, le 2 ventôse an XI, et fut nommé sous-lieutenant au 112e de ligne, le 23 fructidor an XI (10 septembre 1803).

Le lieutenant van der Stadt avait fait les campagnes de 1787 à 1795, dans l'armée autrichienne et celle de l'an XI, en Hanovre.

VAN BELLINGHEN, LOUIS, était né à Bruxelles, le 25 décembre 1770; cadet au régiment de Murray le 13 mars 1787, il avait quitté le service d'Autriche le 1er novembre 1789, fut nommé sous-lieutenant au 112e régiment de ligne le 1er frimaire an XII et réformé sans traitement le 3 germinal an XIII (24 mars 1805).



5e RÉGIMENT DE BEAULIEU

DE 1794 A 1802.

Colonels : DE REYNIAC; comte DE BRIEZ; baron ZEEGRAEDT; chevalier DE PROUVY.

*

ÉTATS DE SERVICES DE MM. LES OFFICIERS ADMIS A LA 112e DEMI-BRIGADE.

LOUIS-JOSEPH DE POSSON, fils de Joseph-Thomas-Antoine et d'Anne-Françoise Lebez, né au Mesnil-Saint-Blaise, le 8 juillet 1777, tirait son origine d'une famille aristocratique de la monarchie espagnole, fixée depuis 1534 au pays de Namur; il prit du service en Autriche comme cadet au régiment hongrois de Beniowski, le 12 février 1793; passé au régiment d'infanterie wallonne (N° 58) du baron de Beaulieu, enseigne le 26 juillet 1794, sous-lieutenant le 27 avril 1798, lieutenant le 26 juin 1800, il avait fait avec distinction lés campagnes de 1793 à 1801 et était rentré dans son pays natal criblé de blessures; notamment un coup de feu à la jambe droite, le 15 septembre 1793, au siège du Quesnoy; un coup de sabre à la main gauche, à Marchienne, le 30 octobre; un coup de feu à l'épaule droite, le 17 septembre 1794, à la bataille de Sprimont; un coup de mitraille à la poitrine, à la bataille de la Trebbia, le 19 juin 1799 et un coup de sabre, à Moeskirch, le 18 mai 1800.



COLONEL LOUIS-JOSEPH DE POSSON,
décédé à Paris le 18 mars 1870.

Reproduction d'une miniature peinte par Madame la marquise Marthe de Jouffroy, communiquée par M. le général baron de Posson, aide-de-camp de S. M. la Reine des Pays-Bas.

DUCORRON, Auguste, né le 8 décembre 1768 à Ath, département de Jemmapes, cadet au régiment de Vierset, au service d'Autriche, le 15 avril 1784, caporal le 15 novembre 1786, sergent le 21 octobre 1787, sous-lieutenant dans les chasseurs Leloup le 21 novembre 1788, quitta le service le 26 décembre 1791. Il fut admis comme lieutenant au 112e de ligne, le 3 germinal an XIII. Il avait participé aux campagnes de 1784 contre les Hollandais, de 1787, 1788, 1789, 1790 contre les Brabançons.

de VALENSART, Joseph-Christian, fils de Jean-Mahieu, baron de Valensart, ancien colonel au service d'Autriche, neveu de M. le lieutenant-général Charles Cagetin, baron de Billêche, né le 19 mars 1774 à Gros Bous, province de Luxembourg ; servit d'abord en Autriche, comme cadet volontaire au 5e régiment de Beaulieu le 5 mars 1786, commandé à cette époque par les colonels Leroy-Duguet et de Reyniac; enseigne en 1787, sous-lieutenant en 1788, démissionnaire le 3 octobre 1790 ; il fut nommé sous-lieutenant au 112e de ligne le 24 fructidor an XI, lieutenant d'une compagnie de grenadiers le 3 germinal an XIII et donna le 27 mai 1806, sa démission pour se marier à Cherbourg.

Capitaine dans la garde nationale de l'Orne, capitaine adjudant-major de la 46e cohorte de gardes nationales du 1er ban, par décret du 12 juillet 1812, de Valensart rentra dans ses foyers le 13 mai 1813.

MARTIGNY, Jean-Antoine, né le 2 janvier 1776 à Luxembourg, département des Forêts, entra comme cadet dans le régiment de Beaulieu, le 24 août 1792; enseigne dans le régiment d'Arberg le 13 avril 1795, il fut nommé sous-lieutenant en 1799; employé à l'état-major le 4 juin 1900, il quitta le service impérial en 1801 et fut admis le 1er frimaire an XII, comme sous-lieutenant au 112e régiment d'infanterie de ligne.

Martigny avait coopéré aux opérations de l'armée du Rhin de 1792 à 1795 et de 1796 à l'armée d'Italie; il fut blessé d'un coup de feu à la tête, le 15 octobre 1792, au camp de la Lune, en Champagne.



6e RÉGIMENT ARCHIDUC-JOSEPH

N° 63 puis 55 de l'infanterie autrichienne.

Création : octobre 1799.

Colonels : SOUDAIN; de CZERWINKA.

*

Etats de services de MM. les Officiers admis a la 112e demi-brigade.

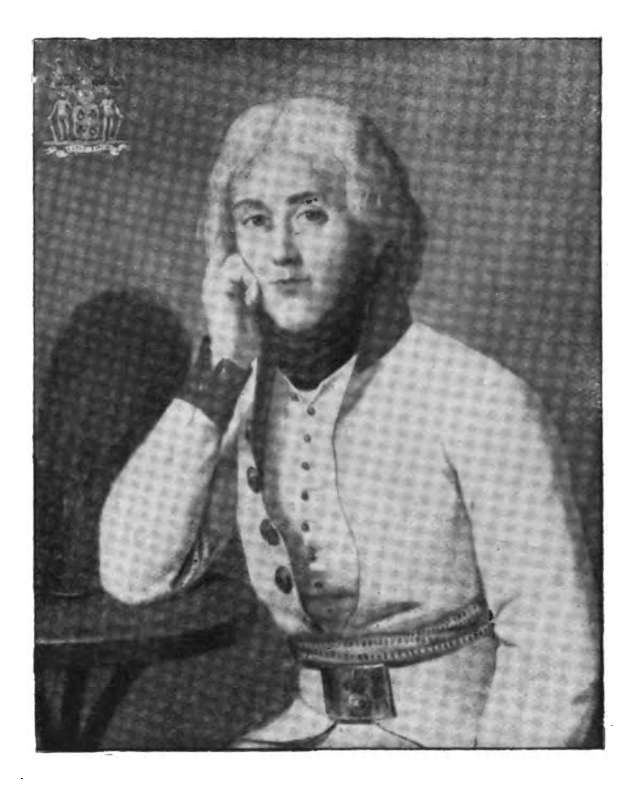
Chef de bataillon (ancien grade de lieutenant-colonel, appelé chef de bataillon par décret du 21 février 1793). — Thomas de WAUTIER, né à Laeken près de Bruxelles le 18 juin 1773,



était fils de Michel-François-Xavier de Wautier, qualifié du titre de comte, lieutenant au régiment de Charles de Lorraine et de Marie-Magdelaine-Thérèse-Ghislaine de Boscherom.

Ancien capitaine au régiment Archiduc-Joseph, sixième de l'infanterie wallonne, il servit sous les ordres du colonel Soudain, du prince Ernest d'Arenberg et du major de Pest, avec les capitaines Séovaud, Lefebvre, Présin, les lieutenants Flette de Flettenfeld, Wouwermans, de Wautier, (François Xavier) et Kersmakers, tous d'origine belge.

Cantonné à Pinerola et employé au blocus de Fenestrelles, à l'armée d'Allemagne en 1800 et 1801, il participa aux affaires du Mont-Cenis et enfin à la bataille de Marengo, où



THOMAS DE WAUTIER
en uniforme de lieutenant de grenadiers du régiment Archiduc-Joseph,
au service impérial.
(Chef de bataillon au 112e régiment de ligne, 1803-1807.)

Collection de M. le comte de Wautier, rue Flamande, à Bruges.

son régiment disputa aux Français le ruisseau du Fontanone et s'empara de cette position, après des prodiges de bravoure.

A la conclusion de la paix de Lunéville, Thomas de Wautier obtint sa démission honorable du service impérial, revint à Bruxelles et fut le premier admis comme capitaine à la demi-brigade, le 9 septembre 1803.

Nommé chef de bataillon le 23 novembre suivant, il passa avec le grade de major au 1er régiment de Westphalie, sous le roi Jérôme, le 21 mai 1807 (1).

(1) Le chef de bataillon de Lagotte, originaire de Herve dans le département de l'Ourthe, sortait aussi des rangs autrichiens; nommé le 22 décembre 1803, de Lagotte ne servit au corps que cinq mois.



DE L'ESCAILLE, CHARLES-FRANÇOIS-JOSEPH, né à Bruxelles le 25 août 1779, avait fait, sur le Rhin et en Allemagne, les campagnes de 1794 à 1800 comme officier au régiment Archiduc-Joseph; blessé grièvement à Altenkirchen et à Roveredo, il avait démissionné honorablement le 3 avril 1805 et s'était empressé de venir prendre service au 112e régiment de ligne.

De l'Escaille, immatriculé Delescaille sur le contrôle français, appartenait à une famille du pays de Namur, auparavant en Hollande, qui obtint concession d'armoiries en 1548.



RÉGIMENT DE CHEVAU-LÉGERS OU DRAGONS DE LATOUR

1790 A 1802.

Colonels : CHRISTOPHORE, comte DE BUEREN ; le baron DE PFORZHEIM ; ROE ; MONDET ; le baron DE NORMANN.

*

ETATS DE SERVICES DE MM. LES OFFICIERS ADMIS A LA 112e DEMI-BRIGADE.

CHARLES-ALBERT DE WAUTIER, né à Bruxelles le 4 février 1757, était le troisième fils de Joseph-Antoine, seigneur de Beerens, lieutenant au régiment de Ligne, et de Thérèse-Sophie Veranneman ; il appartenait à l'une des plus vieilles familles du Hainaut ; cousin germain de Thomas et de François-Xavier précités, il était entré au service de l'Autriche à l'âge de 13 ans, comme cadet au régiment de Deynze (colonel comte d'Arberg), le 13 mai 1770 ; il y devint sergent et passa ensuite dans la cavalerie (au régiment de dragons Saint-Ignon, d'Arberg et Latour), sous les colonels comtes de Bucquoy et d'Happoncourt; il fut démissionné honorablement avec le grade de capitaine le 24 octobre 1788.



CHARLES-ALBERT DE WAUTIER
Maréchal de camp
(chef de bataillon au 112e régiment de ligne)
(1803-1812).
D'après un portrait appartenant à M. le comte de Wautier, rue Flamande, à Bruges.

Etant sous-lieutenant, il fut détaché avec deux divisions de son régiment en Bohême et fit la campagne de 1777 à 1779 (guerre pour l'élection de Bavière), sous le maréchal Laudon. Pendant cette campagne, il participa aux opérations défensives qui empêchèrent les Prussiens de pénétrer en Bohême et les forcèrent à se replier sur Jangponsto.

De Wautier, blessé grièvement le 30 mai 1778 d'un coup de sabre au front, dans une charge sur un avant-poste ennemi qui gênait la position de l'armée autrichienne et qu'il enleva en sabrant tout ce qui voulut lui résister, fut nommé premier lieutenant sur le champ de bataille.

Rentré en Belgique, il quitta le service en 1788, pour contracter un brillant mariage, sous les auspices de la princesse de Schwartzenberg, qui lui fit épouser son amie, Mademoiselle Sophie de Fraye ; devenu veuf peu d'années après, il émigra à Vienne avec l'archiduchesse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas, qu'il accompagna comme chevalier d'honneur et ne revint à Bruxelles qu'à la mort de cette princesse, survenue en 1803 ; il avait laissé dans la capitale du Brabant deux jeunes fils, dont le cadet fut tué depuis, à ses côtés, en Espagne.

A son retour, les Français avaient conquis la Belgique ; Caulaincourt y arrivait, ainsi que nous l'avons déjà relaté, pour y former la garde d'honneur, escorte du premier consul ; Charles-Albert de Wautier se rallia au nouveau régime et fut désigné pour organiser et commander le détachement ; de ce moment date son admission au service de la France, où il se vit souvent remarquer par sa bravoure et chérir de ses soldats.

Appelé à faire partie de la 112[e] demi-brigade le même jour que son cousin Thomas, le capitaine de Wautier fut nommé chef de bataillon, le 29 janvier 1804.

DEVAUTHIER DE BAILLAMONT, JOSEPH-ALLARD, né le 15 mai 1774 à Vresse, sous-préfecture de Dinant (Sambre-et-Meuse), entra comme cadet au régiment des dragons de Latour le 24 mai 1793 et servit sous les ordres du colonel de Roe jusqu'au 26 janvier 1795 ; lieutenant dans les hussards de Hompesch le 7 février 1795, il quitta le 27 octobre 1796 et servit ensuite dans le régiment du prince de la Trémoille jusqu'au 11 février 1798.

Le capitaine Devauthier avait coopéré aux campagnes de 1793, 1794, 1795 dans l'armée autrichienne, de 1796 en Hollande et de 1798 en Italie.

Nommé capitaine de la garde d'honneur du département de Sambre-et-Meuse, formée par le premier consul le 15 germinal an XI (5 avril 1803), il passa avec son grade au 112[e] régiment de ligne, le 23 novembre suivant.

On sait que le régiment de la Trémoille faisait partie de l'armée des princes et fut commandé par le prince Charles-Bretagne-Marie-Joseph de la Trémoille, duc de Tarente, qui, colonel au début de la Révolution, émigra, fit la campagne de 1792 contre la France, puis servit dans les armées de l'empereur François II et dans celles du roi de Naples, combattit contre les troupes françaises à Lodi et commanda une brigade dans l'armée de Mack en 1798.

Le chevalier RUZETTE, JACQUES-JOSEPH, né à Leuze en 1776, d'abord cadet au régiment de Murray, sous le colonel Desjardins, en 1780, s'enrôla ensuite dans les escadrons des dragons d'Arberg, en 1782 ; il quitta le corps en 1785 pour y rentrer comme sous-lieutenant en 1789, sous le colonel chevalier Le Bailly ; il se retira définitivement du service impérial en 1790, pour être admis à la 112[e] demi-brigade comme lieutenant le 12 septembre 1803. Nous reparlerons du chevalier Ruzette, à l'occasion de sa mort glorieuse à Wagram.

FRANÇOIS-XAVIER DE WAUTIER, né à Laeken le 26 juillet 1777, descendant d'une des plus nobles familles du Hainaut, fils de Michel et de Marie-Magdeleine de Boscherom, entra en 1794, comme cadet dans le corps de vieux dragons de Ligne, connus alors sous le nom de dragons de Latour.

Il fut blessé deux fois : la première à Neuwied en chargeant contre des carrés d'infanterie ; la seconde à Brouckzal, dans une mêlée de cavalerie.

En 1800, il quitta la cavalerie pour l'infanterie. Il avait le grade de lieutenant lorsque la paix de Lunéville mit fin à sa carrière en Autriche et le rendit libre de servir la France, à laquelle sa patrie était alors annexée.



Malade et épuisé par six années d'une guerre sans relâche, il ne put rejoindre le corps; les cruelles blessures dont il avait été criblé dans les campagnes précédentes, se rouvrirent,



FRANÇOIS-XAVIER DE WAUTIER.
D'après une miniature appartenant à Madame de Caigny, à Bruxelles.

et ce ne fut que trois années plus tard qu'il put reprendre du service; il rejoignit son frère Thomas auquel l'Empereur avait confié le commandement du régiment de Westphalie, aux ordres du roi Jérôme-Napoléon.

Sous-officier. — Le sergent-facteur VOGHELS, MATHIEU, d'Anvers, né en 1765, était un vieux sous-officier des dragons de Latour, décoré de la médaille d'or et de la médaille d'argent de l'impératrice Marie-Thérèse.

A la suite de la désastreuse campagne de Russie, quand la pénurie d'anciens officiers se fit sentir et qu'il fallut encadrer les jeunes conscrits de Lutzen et de Bautzen, on se ressouvint du vieux « vaguemestre »; il fut nommé sous-lieutenant à l'âge de près de 49 ans!

Il avait assisté aux affaires de Sinsin, Ardenne, Liége, Jemmapes, Aldenhoven, Tirlemont, au siège de Valenciennes, à celui du Quesnoy (1796), à Embergen en Autriche, le 15 août et Wisbourg, le 23 août de la même année, Offenberg, le 19 avril 1800, Jughe, le 3 mai, Meeskerke le 5 et Riesbourg sur le Danube.

Voghels avait été blessé d'un coup de sabre à la tête à Jemmapes, d'un coup de feu à Tirlemont et avait obtenu la médaille d'or à Hingen pour avoir tiré des mains de l'ennemi son capitaine blessé; il reçut lui-même, à cette occasion, cinq blessures. (Rapport du général Kleinau.)

Le 16 octobre 1793, à Boussu-lez-Walcourt, près de Beaumont, il avait chargé et enlevé quatre pièces de canon, cinq caissons, dix-neuf chevaux et fait quarante prisonniers, parmi lesquels se trouvait le commandant de l'artillerie; fait d'armes pour lequel il reçut la médaille d'argent de l'impératrice Marie-Thérèse.





CORPS DE CHASSEURS LELOUP. — Créé le 27 Octobre 1789.

Commandant : Jean LELOUP.

*

Etats de services de MM. les Officiers admis a la 112e demi-brigade.

Maximilien-Joseph WUNSCH, né le 29 juin 1773 à Bruxelles, sortait des rangs de l'armée autrichienne; cadet dans les chasseurs verts de Laudon le 1er mars 1789, enseigne le 1er juillet 1790, sous-lieutenant dans le corps polonais d'Odenell le 1er avril 1792, il avait été promu au grade de lieutenant dans les chasseurs Leloup le 20 février 1796; il se distingua pendant la campagne de 1799 en Italie sous Bellegarde. Il contribua à s'emparer du pont de Storo, à déloger les Français du poste fortifié de Saint-Antoine et à enlever la position importante de Rocca-d'Anfo, province de Brescia.

Voici le fait qui lui valut une mention honorable :

« Le 15 avril, pendant la marche du général Wukassowich, le lieutenant Wunsch, du bataillon léger, avait entrepris avec 50 volontaires seulement, une reconnaissance dans la direction du camp de Brescia; il surprit un détachement de plus de 100 hommes qui gardait le défilé de Conichio, en tua une grande partie, fit 20 prisonniers et mit le reste en fuite. Un sous-officier des chasseurs belges, nommé Rigaux, qui avait conduit l'avant-garde de cette petite colonne, obtint la médaille d'argent de l'ordre de Marie-Thérèse. »

Wunsch, qui en 1790 avait reçu la médaille d'or de l'ordre de Marie-Thérèse, fut nommé capitaine, avec un brevet d'honneur, par l'archiduc Charles.

Cette nomination fut ratifiée à Vienne, car nous relevons dans l'extrait officiel de ses états de services, la mention suivante : « Capitaine à la suite de l'armée, avec le choix du régiment, le 20 décembre 1801, et annoté par l'empereur d'Autriche pour la première place vacante dans sa garde noble ».

Il passa néanmoins, au service de France, comme capitaine au 112e régiment d'infanterie de ligne, le 11 novembre 1803.

Wunsch avait coopéré aux campagnes de 1792 à 1796 aux armées autrichiennes de Hainaut, de Champagne, des Ardennes, de Flandre et du Bas-Rhin; aux campagnes de 1797 à 1801 aux armées du Tyrol, d'Italie, en Suisse, aux Grisons, au Bas-Valais, en Italie, sous l'archiduc Charles, les généraux Melas, Souwaroff et Bellegarde et avait reçu, au cours de ces campagnes de guerre, sept blessures.

Laurent-Jacques-François de JACQUIER de ROSÉE, né le 15 avril 1773 à Anthée, département de Sambre-et-Meuse, était fils d'Antoine-Laurent, baron, seigneur du ban d'Anthée, de Gochenée, Flavion, Fontaine, etc., etc., sous le régime français, député au corps législatif pour le département de l'Entre-Sambre-et-Meuse, et de Amélie-Gabrielle-Adeline-Josèphe de Beaufort de Celles.

Capitaine commandant la 1re compagnie de voltigeurs du 112e régiment de ligne.



Extrait du registre de naissance de la commune d'Anthée, déposé à la sous-préfecture de Dinant :

« L'an dix-sept cent soixante-treize (1773), decima quinta februarii, circa undeciman nocturnam, natus et postridie mane baptisatus est omissio cæremoniis e facultate concessa ab illustrissimo ac reverendissimo Fernando-Mariæ principe de Lobkowicz episcopo namuriensis, filius prænobilis ac illustris Domini Antonii-Laurentii baronis de Jacquier-Rosée, to parochæ in Anthée, Flavion, Goschenée et prænobilis ac illustris Dominæ D. Emeliæ Gabrieliæ-Adelinæ-Joseph, baronissœ de Rosée, natæ comitessæ de Beaufort ejus uxoris cœremoniæ adimpletæ sunt septima martii sequentis in quibus vocatus fuit Jacobus, Franciscus, Josephus et cuique patrium fuit prœnobilis Dominus Laurentius-Franciscus-Jacobus-Josephus œquel de Rosée in legione gallica de Lamarck officialis locumtenens matrina vero prœnobilis ac illustris Dominæ Maria-Robertina-Bernardina-Joanna-Nepomucena-Josepha comitissa de Liedekerke nata comitissa de Beaufort. »

Sous-lieutenant au régiment Royal Liégeois au service de France, le 1er février 1787; 2e lieutenant le 8 mai 1788; 1er lieutenant le 18 décembre 1790 jusqu'au 23 juillet 1792, faisait partie de l'armée de Nancy sous le marquis de Bouillié.

Cadet au régiment de cuirassiers de l'archiduc François au service de l'Autriche, le 23 juillet 1792 jusqu'au 8 mars 1795. Servit de 1792 à 1795 dans les armées des Ardennes et du Rhin, sous les généraux en chef de Beaulieu et Clerfayt; à la bataille de Fleurus, il eut un cheval blessé sous lui et eut le bonheur de sauver la vie à trois militaires français prisonniers, à la suite d'une charge qui se donna à la sortie des bois de Baulet et de Lambussart.

Cadet au régiment de chasseurs Leloup du 8 mars 1795 au 1er juillet 1802, sous l'archiduc Charles.

A été élu par ses concitoyens, lieutenant, pour faire partie de la garde d'honneur dans son département pour la réception de S. M. l'Empereur et Roi (alors premier consul).

Lieutenant au 112e régiment de ligne le 10 vendémiaire an XII; capitaine le 21 ventôse an XII.

Avait vingt et un ans et douze jours de service et neuf années de campagne.

Note laissée au corps par le colonel L'Olivier : « la compagnie de voltigeurs est bien tenue; son honneur et sa moralité sont au-dessus de tout éloge ».

CERTIFICAT.

« Nous Hauts Ecoutètes, Bourguemaîtres, Echevins, Conseillers jurés et autres du Conseil Indivis de la ville de Maestricht, déclarons et attestons que Monsieur le chevalier de Rosée, lieutenant au régiment Royal Liégeois, est du nombre des Nobles et des Militaires Français, que l'honneur, le devoir et leur conscience ont obligé de sortir du Royaume, pendant la révolution, et qui se trouvant dans cette ville lorsqu'elle fut assiégée et attaquée d'une façon violente par les insurgents et rebelles français, ont concouru à sa défense avec fidélité et le courage qui distinguent toujours la noblesse française.

Ainsi fait et arrêté dans l'assemblée du Noble et Vénérable conseil Indivis de la ville de Maestricht, le 8 avril 1793.

Sceau du conseil de la ville de Maestricht.

Par ordonnance :
L. W. J. Steuvels. »

De Rosée avait épousé sa cousine germaine, Antoinette de Liedekerke-Beaufort, chanoinesse de Nivelles. Son oncle, Pierre-François-Joseph, né en 1718, capitaine du régiment d'Anhalt, au service impérial, avait été tué à la bataille d'Emsdorff, au pays de Hesse.

DEFACQZ, Philibert, né le 5 mai 1778, à Mons, département de Jemmapes, cadet dans le corps des chasseurs Leloup, le 1er janvier 1792, sous-lieutenant, le 12 juin 1793, quitta



le service impérial d'Autriche avec le grade de 1er lieutenant, (nomination du 30 juin 1799), pour entrer au régiment du grand duc de Toscane (1), le 1er janvier 1801.

Il renonça au service de ce prince pour entrer dans le nouveau régiment belge, avec le rang de lieutenant, le 23 fructidor an XI, après avoir assisté aux campagnes de 1792 à 1800, sous les drapeaux autrichiens.

Le lieutenant NICOLAS-JOSEPH STUCKENS, né à Bruxelles, et baptisé à la paroisse de Saint-Nicolas le 8 avril 1774, fils de Jean et de Jeanne-Marie van Laethem, conjoints, cadet aux chasseurs Leloup en 1791, officier dans la garde de l'Empereur en 1800, avait été blessé au siège de Valenciennes en juin 1793; à Templeuve en octobre de la même année; à Louvain en 1794; de deux coups de feu à Esselingen en juillet 1796 et au Mont-Cenere le 19 juin 1799.

A cette dernière affaire, il faisait partie du corps du général prince de Hohenzollern, envoyé pour soutenir la retraite du prince de Rohan (2) contre le général Lecourbe; celui-ci, rejoint à Ponte-Tresa, fut repoussé près de Taverne et de Bironico jusque derrière le Mont-Cenere; Stuckens enveloppa avec sa troupe toute une compagnie de grenadiers français qui escortait une pièce de canon. Il fut décoré de la médaille d'argent de Marie-Thérèse sur le champ de bataille (3).

Ce fait d'armes fut attesté par le lieutenant-colonel Leloup, le capitaine Suden, le sous-officier Mormal et les chasseurs Gérard, Mousty et Gilverdie.

Stuckens quitta le service d'Autriche en 1803 et entra peu de mois après, au 112e de ligne, en qualité de premier lieutenant, en même temps que les lieutenants Bertin et Lonneux, (23 septembre).

CHARLES-AUGUSTE-ERNEST GOETHALS, fils de Charles et d'Adelaïde Spilleux, naquit le 26 avril 1782 à Maubeuge, d'un père belge et s'enrôla, dès l'âge de 15 ans comme volontaire dans les chasseurs Leloup (15 septembre 1797); ce corps, ayant été cerné dans le Tyrol en 1799, Charles Goethals parvint, avec quelques-uns de ses camarades, à se faire jour au travers de l'ennemi et, quoique blessé d'une balle à l'épaule, il rejoignit le gros de l'armée. Cet acte d'intrépidité lui valut le grade de sous-lieutenant dans le régiment de Wurtemberg. Ce fut dans les rangs de ce régiment que le lieutenant Goethals fit les campagnes de 1800 et de 1801. Le 6 juillet 1804, après la paix conclue entre la France et l'Autriche, il fut agréé par l'empereur Napoléon et eut l'honneur d'être placé dans un de ces corps, le 112e, dont les Belges ont fait la gloire. Nommé capitaine le 3 avril 1807, il épousa Augustine-Joséphine-Colette Husmans, née en 1785, fille du colonel Husmans de Merbois, commandant le régiment de Ligne (2e de l'infanterie wallonne) et de Marie-Françoise d'Orfeuille.

(1) Le grand duc de Toscane était alors Ferdinand III, second fils de l'empereur Léopold II, qui régna de 1790 à 1801; après la chute de l'Empire (1814), le grand duc Ferdinand III, dépossédé en 1801, reprit possession de la Toscane, à laquelle une disposition du traité de Vienne ajouta l'île d'Elbe, les Présides et Piombino; Ferdinand III règna de 1814 à 1824 et eut pour successeur Léopold II (1824-1859).

(2) Charles-Alain-Gabriel de Rohan, prince de Guéménée, duc de Montbazon, né à Versailles en 1764, mort à Paris en 1836. Il émigra, prit du service en Autriche, servit contre la France, devint feld-maréchal lieutenant; il fut sommé en 1809 de revenir en France, et sur son refus, condamné à mort par contumace. Il fut grièvement blessé à Wagram, dans les rangs des Autrichiens; à la première Restauration, Louis XVIII l'appela à siéger à la Chambre des pairs (1814); on ne l'y vit point paraître.

(3) C'était une distinction créée nouvellement en faveur des sous-officiers et soldats qui ne pouvaient aspirer à la décoration de Marie-Thérèse, réservée exclusivement aux officiers.

Cette médaille était d'or ou d'argent. La médaille d'or donnait droit à une double paye, la médaille d'argent, à une demi-paye de supplément. Ces suppléments étaient viagers. La médaille militaire était suspendue à un ruban blanc moiré avec double raie rouge au milieu; sur une des faces se trouvait l'effigie de l'empereur Joseph II, sur l'autre, une couronne de lauriers avec cette inscription au milieu : *Der tapferheit* (à la valeur). — Général baron GUILLAUME, ouvrage cité.

VAN DEN SANDEN (1), Chrétien-François, né à Bruxelles le 17 mars 1780, fils de Jean-Baptiste et de Marie-Catherine Schreurmaal; enrôlé sous les drapeaux impériaux comme cadet aux chasseurs Leloup le 1er février 1793 (à l'âge de 13 ans), devint sous-lieutenant le 5 octobre 1800. Il fit les campagnes de 1793 à l'armée de Flandre, 1794 à 1797 en Autriche, 1798-1799 dans le Tyrol italien et 1800 dans les Grisons.

Blessé d'une balle au bras en 1794, sur la ligne de Douai à Bruxelles, d'un coup de feu au genou gauche à l'investissement de Mannheim en 1796, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille de Fribourg, et fait prisonnier; il avait été grièvement blessé d'un éclat d'obus à travers la poitrine.

En 1799, le bataillon des chasseurs Leloup faisait partie de la division Strauch, qui, de concert avec les brigades de la Marselle, de Briey, de Rohan, sous les ordres du feld-maréchal Haddick, devait reprendre les passages du Saint-Gothard; les chasseurs participèrent aux succès remportés sur le général français Loison, dont les troupes furent complètement battues, le 28 mai, à Airolo et vivement poursuivies, par Urseren et le pont du Diable jusqu'à Wasen, de l'autre côté du Saint-Gothard.

Van den Sanden, placé à l'avant-garde, mit tant de diligence à exécuter les ordres reçus, qu'il entraîna le corps à sa suite, fit cent dix-neuf prisonniers, mais paya cher ce succès, car il fut de nouveau blessé d'une balle à la poitrine.

Il passa au régiment avec son grade le 11 septembre 1803.

Sous-officier. — DEVRIES, Adrien-François, né à Bruxelles en 1772, entré au corps de chasseurs Leloup en 1792, y devint caporal et sergent, fit les campagnes de 1792 à 1795 en Belgique, en France, en Allemagne, en Autriche et en Italie; concourut au siège de Valenciennes et de Mannheim, où il fut blessé d'une balle à l'épaule gauche.

Après neuf années passées au service impérial, il revint dans sa patrie et fut admis comme sergent au 112e régiment de ligne, le 30 octobre 1803.

Il s'engagea au corps de gendarmerie à cheval, en 1805.



RÉGIMENT DU FELD-MARÉCHAL BENDER.

1787.

SANDKOUL, Jacques, né le 13 janvier 1767 à Cugnon, département des Forêts, entra au service impérial comme cadet dans le régiment du feld-maréchal Bender en 1787; il passa au régiment de Reebeck en 1789, y devint enseigne en 1790, sous-lieutenant en 1794, 1er lieutenant le 20 février 1798 et quitta avec un brevet d'honneur, le 9 mars de la même année.

Il fut admis avec son grade au 112e régiment de ligne, le 1er ventôse an XIII, après avoir fait les campagnes de 1788, 1789, 1790 en Turquie, 1791 à 1798 aux armées d'Allemagne et d'Italie.

(1) Inscrit sous le nom de Vandersanden, au contrôle français.






N.° 20.

République française.

N.° 6.

Bureau des Prisonniers de Guerre.

Département de la Guerre.

Enreg. N.° 3942.

Liberté. Egalité.

Vu Conforme
Richard

Le Ministre

Certifie à tous qu'il appartiendra, Que d'après l'état Déposé dans ses Bureaux le Citoyen Desvailles Capitaine au 1.er Bataillon Liégeois a été fait Prisonnier de Guerre au Quesnoy le 13. 7.bre 1793. et est rentré en france par échange le 18. Octobre 1796. (Vieux Stile)

Délivré gratis.

Le Chef du Bureau

En foi de quoi il a délivré le présent Certificat, pour servir et valoir ce que de raison.

Fait à Paris, le 25 Germinal l'an 9. de la République française, une et indivisible.

République Française — Bureau des Prisonniers de Guerre.

Certificat accordé au capitaine Pierre Antoine Daywailles du 112.e rég.t d'infanterie en date du 15 Avril 1801.

Reproduction d'une pièce authentique tirée de la collection de M.r Georges de Rongé

ED LYON-CLAESEN, Editeur Bruxelles.

PRINCIPAUTÉ DE LIÉGE. — SERVICE DU PRINCE-ÉVÊQUE.

RÉGIMENT DE BERLAYMONT.

1715-1794.

*

ETATS DE SERVICES DE MM. LES OFFICIERS ADMIS A LA 112e DEMI-BRIGADE.

Le capitaine DE BOEUR, JEAN-HENRY-THOMAS-ENGLEBERT, né le 10 septembre 1760 à Liége, avait débuté dans la carrière des armes à peine âgé de douze ans, comme cadet dans le régiment liégeois de Berlaymont, le 1er novembre 1772 ; enseigne le 5 avril 1782, lieutenant le 20 septembre 1791, aide-major le 10 janvier 1792, capitaine le 4 septembre 1793, il était passé au service d'Autriche en 1794 et avait quitté, avec permission, le 1er août 1801, après avoir fait les campagnes de 1794 à 1801, aux armées coalisées, sur le Rhin et en Italie.

Le capitaine De Boeur, chargé du service du recrutement dans le département de l'Ourthe, ne rejoignit le corps à Cherbourg que le 16 janvier 1806 ; il prit ensuite le commandement du dépôt.



LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL D'AYWAILLES (Pierre-Antoine)
(Capitaine au 112e régiment de ligne, 1803-1806.)
Reproduction d'un portrait appartenant à M. Georges de Rongé, petit-fils du général, à Bruxelles.

Le capitaine D'AYWAILLES (1), PIERRE-ANTOINE, nommé le même jour que ses collègues De Boeur, Dewattines et Guinoseau, né à Liége le 17 avril 1773, s'était engagé dans la garde nationale liégeoise, en août 1789 ; cadet au 1er régiment de dragons belges le 19 mars 1790, capitaine au 1er bataillon de chasseurs-liégeois le 14 février 1793, il fut fait prisonnier de guerre au siège du Quesnoy le 13 septembre de la même année ; il ne sortit des cachots autrichiens que le 8 octobre 1796 et rentra en France, par suite d'un échange de prisonniers.

Incorporé dans la 15e légère, le 30 floréal an IV (19 mai 1796), membre et successivement capitaine-rapporteur du 1er conseil de guerre de revision de la 25e division militaire du 23 vendémiaire an VIII jusqu'au

(1) Inscrit au contrôle du régiment : Daywailles.

20 floréal suivant (5 octobre 1799-10 mai 1800), il passa comme capitaine à la 112e le 26 fructidor an XI (13 septembre 1803).

Le capitaine d'Aywailles, qui appartenait à une famille patricienne de la ville de Liége, séjourna longtemps dans le département de l'Ourthe, et s'y occupa, de même que son collègue De Boeur, du recrutement pour le régiment.

Il avait pris une part active aux campagnes de 1789 et 1790 en Belgique, de 1793 à 1796 en France (armées du Nord, de Sambre-et-Meuse et du Rhin) et avait été blessé, le 4 août 1793, d'un coup de feu à travers le corps et d'un coup de sabre à la tête.

François-Barthélemy-Joseph RENOZ, né à Liége, le 25 novembre 1759, s'engagea à 19 ans dans les rangs du régiment irlandais de Berwick, N° 88, au service de France (1).

En 1784, Renoz revint dans sa ville natale et fut admis comme lieutenant au régiment de Berlaymont, au service du prince-évêque de Liège; deux ans après, il quitta l'habit bleu à revers rouges du corps liégeois, pour endosser l'uniforme blanc à revers bleus de l'ancien régiment de Prié (2e de l'infanterie wallonne, devenu régiment du prince de Ligne). Renoz servit successivement sous les colonels baron Maelcamp, Moitelle et baron de Renette; il quitta le service impérial d'Autriche avec le grade de capitaine, en 1792.

La République l'agréa avec le même titre, le 27 fructidor an XI.

TERMONIA, Pierre-Gaspard, né à Liége et baptisé à Notre-Dame aux Fonts, le 7 janvier 1756, fut nommé enseigne le 3 juillet 1777, lieutenant le 4 février 1782, capitaine le 23 décembre de la même année et lieutenant en pied le 28 avril 1789; quoique appartenant par ses alliances aux familles des l'Hostellerie la Faloise, des de Blochouse de Schaltin, l'effervescence des esprits était telle qu'il se rallia au parti patriotique contre le prince-évêque de Liége et fut nommé par l'Etat-noble, le 1er juin 1790, officier au régiment d'Aspremont-Lynden, puis capitaine au régiment de Fyon le 28 septembre 1790. Après l'entrée des armées républicaines à Liége, il opta pour le gouvernement français et fut inscrit sur les contrôles du 112e le 15 septembre 1803, en même temps que le capitaine Eghels, Constant.

Le capitaine Termonia était fils de Jacques Benoit, né à Liége et baptisé le 30 octobre 1727, lieutenant au service du prince-évêque en 1753, capitaine en 1759, décédé à Liége le 18 février 1790, qui avait épousé en premières noces, le 15 avril 1749, Hubertine Hyacinthe de l'Hostellerie la Faloise et en secondes noces, le 4 mai 1781, Marie-Josèphe de Princen.

Le frère de Pierre-Gaspard Termonia, Pierre-Antoine-Louis, né à Liége, le 19 septembre 1765, enseigne, le 5 septembre 1793, fut porté sur la liste d'émigration du 19 mars 1798, servit en Autriche avec le bataillon liégeois en juillet 1794, fit les campagnes de 1794 à 1797 à l'armée du Rhin, passa en 1798 au bataillon du comte de Carneville et guerroya en Italie jusqu'à la conclusion de la paix. Le 17 germinal an XI (7 avril 1803), il déclara qu'il continuerait à servir l'empereur d'Autriche; il fut pensionné à Capo d'Istria et avait épousé, à Liége le 2 septembre 1792, Marie-Anne-Hélène de Blochouse de Schaltin, décédée à Liége le 10 mai 1800.

Le capitaine DUPERRON, Charles-Louis-François, né à Liége, le 7 mai 1764, fils de François Léonard et de Marie-Josèphe-Isabelle Ledrou, conjoints, avait débuté dans la carrière militaire en France; nommé capitaine en pied, au service du prince-évêque de Liége, dans le régiment de Berlaymont le 9 octobre 1781, il prit parti pour les patriotes pendant la révo-

(1) Jean-Charles de Berwick, duc de Fitz-James, en était le colonel-propriétaire depuis le 26 avril 1775; le drapeau de la « Compagnie colonelle » était blanc, l'uniforme rouge avec revers, parements et collet noirs.



lution de 1789; nommé major au régiment de Fyon, par l'Etat-noble le 10 mai 1790, et confirmé dans cette charge par commission du 28 septembre suivant, il sollicita son admission dans l'armée française comme lieutenant-colonel, à l'entrée de ces derniers à Liége en 1794, mais il ne fut pas donné suite à cette demande; il dut, en 1804, se contenter de l'emploi de capitaine.

Duperron exerça longtemps les fonctions d'officier recruteur pour les départements de la Dyle et de l'Escaut, avec séjour à Bruxelles.

LIBEN, Ferdinand-Lambert-Nicolas, volontaire au service impérial en 1790, entra au régiment liégeois de Berlaymont en qualité d'enseigne à pied le 24 novembre 1791, donna sa démission en 1794 et servit ensuite dans l'armée française; il fut admis dans le cadre de la 112e demi-brigade le 22 septembre 1803, en même temps que le lieutenant-adjudant major Secourgeon.

DEHOUSSE, Lambert, fils d'Etienne et de Marie-Anne Mamette, né à Liége le 21 juin 1772, décédé à Embrun (Hautes-Alpes) le 25 janvier 1815.

Sous-lieutenant dans le corps de cavalerie du prince-évêque de Liége, il passa au service I. et R. avec le même grade dans le régiment du prince de Ligne, le 6 octobre 1793 (2e régiment d'infanterie wallonne.)

Il quitta l'infanterie pour entrer de nouveau dans la cavalerie, aux chasseurs à cheval de Rohan (corps d'émigrés), en juin 1794; il fit, contre la République, les campagnes de 1794, 1795, 1796 et fut fait prisonnier de guerre des Français au combat de Wihback.

Admis au 112e régiment, avec le grade de lieutenant, par décret des consuls du 12 septembre 1803, Dehousse fut nommé capitaine le 25 avril 1806.

TERMONIA, Pierre-Laurent-Joseph, né à Liège le 23 février 1773, fils du capitaine Pierre-Gaspard Termonia, entra comme cadet au régiment de Berlaymont en 1779 et fut réformé avec ce corps en 1789; rallié au parti patriotique révolutionnaire, il devint sous-lieutenant au régiment de Fyon et fut licencié à la suppression de ce corps.

Il fut nommé sous-lieutenant à la 112e demi-brigade le 10 septembre 1803, en même temps que les officiers Brullé, van der Stadt, Cornemont (qui ne rejoignit pas son poste) et Valensart.

GENNET, Mathieu, né à Liége le 21 janvier 1765, avait, de même que son concitoyen le capitaine Renoz, débuté au service du roi de France le 4 juillet 1781, comme simple soldat au régiment de Berwick, N° 88.

(Ce régiment irlandais, créé en 1690, avait été confié en 1698 au commandement de Jacques de Fitz-James, duc de Berwick, fils naturel du duc d'York et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough, né le 21 août 1670 à Moulins et tué au siège de Philipsbourg en 1734, étant maréchal de France; le régiment avait conservé la dénomination de Berwick, jusqu'à l'époque de la Révolution et fut versé dans les 159e et 160e demi-brigades; son dernier colonel fut Olivier Harty.)

Gennet, après y avoir servi neuf années, entra comme sergent au régiment de Berlaymont, le 21 octobre 1790 et de là passa comme sergent-major à la 112e demi-brigade, le 28 août 1803.

Il avait guerroyé en Amérique, en 1782-1783, sous Rochambeau et Lafayette; aux armées du Rhin et d'Italie, de 1794 à 1800, avait assisté, entres autres, à la bataille de Marengo, où il fut blessé d'un coup de sabre à l'épaule gauche; il y eut aussi la jambe gauche effleurée par un boulet de canon.



FRESSART, Jean-Laurent, né à Liége le 28 octobre 1759, avait débuté comme soldat au régiment de Berwick (infanterie) le 17 octobre 1782; soldat dans la légion liégeoise le 16 novembre 1790, sergent-major le 13 août 1792, sous-lieutenant le 13 mars 1793, il fut nommé sous-lieutenant au 1er bataillon de tirailleurs le 9 pluviôse an II; sous-lieutenant à la 8e demi-brigade d'infanterie légère (1), le 16 pluviôse an IX, il fut réformé avec traitement, le 13 germinal an X.

Nommé sous-lieutenant au 112e régiment d'infanterie de ligne, le 6e jour complémentaire de l'an XI, il fut promu au grade de lieutenant, le 16 janvier 1807.

Fressart avait participé aux campagnes de 1782, 1783 et 1784 en Amérique; de 1792 à 1797, aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse.

Melchior-Henri-Ferdinand de BLOCKHAUSEN, fils de Jean-Henri-Martin, officier au service du prince-évêque de Liége et de Marie-Antoinette-Barbe d'Artois, né à Liége le 7 novembre 1779, cadet au régiment de Berlaymont le 15 décembre 1792, prit parti pour les patriotes et s'enrôla en mars 1793, comme volontaire dans les rangs du 3e bataillon de chasseurs liégeois; passé en février 1796 au 1er bataillon de chasseurs-tirailleurs belges sous le général Jardon, il devint sous-officier au 16e régiment de chasseurs à cheval, le 8 octobre 1797 (2).

Avant son entrée au 112e régiment, de Blockhausen avait combattu de 1793 à 1797 aux armées des Ardennes et du Nord; de 1798 à 1800, en Hollande, dans le Brabant et sur le Rhin; blessé d'un coup de sabre au poignet droit à la bataille de Hohenlinden, le 2 décembre 1800, désarmé et fait prisonnier de guerre par les Autrichiens, il ne recouvra sa liberté que le 21 mars de l'année suivante.

(1) La 8e demi-brigade légère, créée en 1796, se fit remarquer, sous les chefs de brigade Brun et Bertrand, à l'armée de Sambre-et-Meuse et à l'armée d'Italie (Siège d'Ancône, La Trebbia, Novi, Coni 1799, siège de Gênes 1800). Elle devint 83e régiment d'infanterie de ligne en 1855. Inscriptions au drapeau : *Gênes, Wagram, La Moskowa, Lutzen.*

(2) Créé en 1793, avec les chasseurs normands de Labretèche, le 16e régiment de chasseurs à cheval eut pour chefs de brigade, Simon en 1797, Durosnel en 1799. Il se distingua particulièrement aux armées de Sambre-et-Meuse, de Mayence, de Batavie et du Rhin. Inscriptions à l'étendard actuel : *Austerlitz, Iéna, Eylau, Wagram.*



CORPS D'ÉMIGRÉS.

ARMÉE DES PRINCES, ARMÉE DES GRISONS, ETC., ETC.

*

ETATS DE SERVICES DE MM. LES OFFICIERS ADMIS A LA 112e DEMI-BRIGADE
(en vertu de la loi d'amnistie du 26 avril 1802).

Le Major : (grade créé le 1er vendémiaire an XII, comme intermédiaire entre celui de colonel et celui de chef de bataillon). — JEAN-LOUIS-JOSEPH-CÉSAR DE FERNIG, né à Mortagne,



Maréchal de camp.
(Major du 112e régiment de ligne, 1803-1809.)

le 12 août 1772, était le frère de Théophile et de Félicité de Fernig (1), qui furent aides-de-camp du général en chef Dumouriez, au début de la Révolution française ; on se souvient que Lamartine, dans son *Histoire des Girondins,* illustra le nom de ces deux héroïnes.

(1) Félicité et Théophile de Fernig, sœurs de l'officier cité plus haut, étaient âgées l'une de 16, l'autre de 13 ans, lorsqu'elles se placèrent, en 1792, dans les rangs de la garde nationale de Mortagne, et se battirent

Volontaire dans la garde nationale de Valenciennes en juillet 1789, major en second dans la garde de Mortagne, sous-lieutenant au régiment d'Auxerrois (plus tard 12e régiment d'infanterie) (1), adjoint aux adjudants-généraux de l'armée en Belgique en octobre 1792, capitaine en novembre, il avait été nommé provisoirement adjudant-général (lieutenant-colonel) le 18 mars 1793; compromis dans la défection de Dumouriez, plus heureux que le général Miaczinski et l'adjudant-général De Vaux, il échappa aux proscriptions des conventionnels et émigra le 10 avril de la même année.

De Fernig servit en Danemark, du 1er juillet 1793 au 23 mars 1798, et fut employé comme volontaire à l'état-major général de l'armée du Rhin, le 24 mars 1798.

Chef de bataillon à l'état-major général de l'armée des Grisons, puis à la suite de la 2e demi-brigade auxiliaire helvétique, commandant de la ville de Saint-Gall en septembre 1801, de la place de Bâle, de celle de Coire et de l'arrondissement des Grisons, le 24 juin 1802, il reprit du service en France comme chef de bataillon au 112e, et un mois après, fut promu au grade de major.

Il avait coopéré aux campagnes de 1792, 1793 à l'armée du Nord, 1798 à 1800 à l'armée du Rhin, 1801, 1802 en Helvétie, avait été blessé de deux coups de baïonnette en avant de Menin, le 16 juin 1792 et de trois coups de sabre à Neerwinden, le 18 mars 1793.

Le comte D'ORSAY, JEAN-FRANÇOIS-LOUIS-MARIE-ALBERT-GRIMAUD (2), (des comtes d'Orsay en France, août 1770, comtes du Saint-Empire en France et en Autriche, 27 juin 1792), né à Paris le 19 mai 1775, était un ancien émigré.

Appartenant par ses alliances à la plus haute aristocratie française, il était entré comme sous-lieutenant dans un régiment de chasseurs de l'armée des Princes, le 25 janvier 1791; (ce régiment était appelé Hohenlohe, du nom de son chef, Louis-Aloys-Joachim prince de Hohenlohe-Waldenbourg-Bartenstein, maréchal de France sous la Restauration, d'origine allemande, né en 1765, mort en 1829; il était colonel des chevau-légers de Linange lorsqu'il émigra en 1789); d'Orsay passa dans le corps des uhlans du prince Charles-Philippe de Schwartzenberg, duc de Krumau (3), le 28 février 1794, et démissionna du service de l'Autriche, le 31 mai 1797, après avoir fait avec distinction les campagnes de 1792 à 1797, contre la République.

Le comte d'Orsay, qui avait été créé chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, sur le champ de bataille, pour action d'éclat, se rallia au gouvernement du premier consul dont il devint rapidement l'un des favoris.

D'Orsay était le type achevé du grand seigneur; cité pour la bravoure exceptionnelle avec laquelle il se comportait au feu, jouissant d'un grand crédit auprès de Napoléon, obligeant et serviable, il se fit estimer et chérir de ses subordonnés, pendant les cinq années qu'il compta à la cent-douzième.

Il fut nommé chef de bataillon, le 17 mars 1804, en remplacement de M. de Lagotte.

contre les Autrichiens. Instruite par Beurnonville, la Convention leur envoya deux chevaux richement caparaçonnés. Ces deux sœurs, douées d'une grande beauté, s'attachèrent à la fortune de Dumouriez, qui leur donna deux commissions d'officiers d'état-major et les prit pour aides-de-camp. Elles combattirent en cette qualité à Valmy, à Jemmapes, à Anderlecht, à Neerwinden et firent plusieurs actions glorieuses.

Entraînées dans la fuite de Dumouriez, elles reprirent le costume de leur sexe. Plus tard, elles vinrent à Paris, demander leur radiation de la liste des émigrés, furent mal reçues et ne rentrèrent qu'en 1802.

Théophile mourut, en 1818, à Bruxelles où sa sœur s'était mariée.

Le général Guilleminot a épousé une autre sœur, plus jeune, du général de Fernig. (Note du général Bernaert.)

(1) Créé en 1692 sous le nom d'Auxerrois, fondu en 1749 dans le régiment de Flandre, le 12e régiment d'infanterie actuel de la République porte comme inscriptions à son drapeau : *La Favorite, Auerstœdt, Wagram, Anvers (1832).*

(2) Immatriculé abusivement *Grimod.*

(3) Le même prince de Schwartzenberg, qui négocia le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, fut ambassadeur à Paris en 1810, et qui, généralissime de la coalition en 1814, amena Marmont à lui livrer Paris.

COLLE, HUBERT-NICOLAS-THÉODORE, né à Neuf-Brisach, dans le département du Haut-Rhin le 3 novembre 1772, avait servi sous le roi Louis XVI, comme sous-lieutenant, du 4 novembre 1787 au 6 septembre 1791, dans le 94e régiment d'infanterie (1), qui s'appelait alors « Royal-Hesse-Darmstadt », du nom du mestre de camp Louis IX, landgrave de Hesse-Darmstadt (avril 1780).

Colle fit son apprentissage dans le métier de la guerre, à la rude école de l'infanterie allemande, sous les chefs de corps Frédéric-Louis de Hesse-Darmstadt, Jacques d'Alençon et Frédéric de Haack.

A la révolution, ce régiment étranger fut dissous comme tant d'autres, et versé dans les nouvelles demi-brigades (Nos 171 et 172). Colle émigra et passa au service de la principauté de Hesse, avec le grade de sous-lieutenant le 5 mars 1792, quitta en novembre et fut admis au 2e bataillon de chasseurs, en juin 1793; lieutenant en juillet 1796, il quitta de nouveau le 28 février 1801.

Réengagé comme sous-officier au bataillon des grenadiers de Hesse, le 20 août 1801, il quitta ce pays le 20 juillet 1802, et fut admis à la 112e demi-brigade comme adjudant-major, le 21 ventôse an XII (12 mars 1804).

Il avait fait les campagnes de 1792 à 1800, aux armées coalisées.

Colle était un officier consciencieux, mais pointilleux à l'excès; on l'avait surnommé, au 112e régiment, « le tigre, le col noir »; d'après les lettres particulières, qui nous ont été communiquées, il ne cessa d'inspirer la terreur aux jeunes gens, pendant les neuf années qu'il exerça les fonctions d'adjudant-major.

Cet officier alsacien était très brave et fut admis parmi les membres de la Légion d'honneur, après la campagne de 1809, où il fut particulièrement exposé au feu meurtrier des Autrichiens.

Le 5 avril 1813, pendant le combat acharné de Belitz, qui ne fut à vrai dire qu'une affaire d'avant-garde, il fut fait prisonnier de guerre par les Cosaques, qui l'emmenèrent en captivité en Russie.

Il fut, à sa rentrée en France, placé dans la position de « demi-solde ».

JEAN-NOËL BRUNGARD, originaire de Thionville (Moselle) où il naquit le 25 décembre 1756, fit ses premières armes dans le 89e régiment de l'ancienne infanterie française, le « Royal-Suédois » (2), et porta longtemps l'habit bleu aux parements et retroussis chamois.

Soldat en juin 1786, aux ordres du colonel comte de Sparre-Kronenberg, caporal en 1770, sergent en 1771, sergent-fourrier en 1772, il fut enfin promu sous-lieutenant le 31 décembre 1783, lieutenant le 1er mai 1789 et capitaine le 19 mars 1792.

Royal-Suédois, créé en 1690, était un régiment allemand formé, après la bataille de Fleurus, avec des prisonniers d'un corps de Suédois au service de la Hollande.

Brungard servit, de 1783 à 1791, sous le commandement du mestre de camp comte Axel de Fersen, qui « sous les allures affectées d'un frivole et brillant seigneur, cachait un dévouement chevaleresque au malheur ».

On sait que tous les apprêts de la fuite du Roi et de la Reine furent ordonnés par lui (20 juin 1791).

Les événements se précipitaient, et peu avant la catastrophe du 10 août, la situation devenant de plus en plus critique, Brungard, capitaine au « Royal Suédois », suivit en émigration son chef, le colonel Frédéric, comte de Furstenwoerther; (de Fersen, gravement compromis, était parvenu à s'enfuir et à regagner sa patrie); Brungard fut admis, le 25 mai 1792, dans la compagnie de « Chasseurs Nobles », au service I. et R. d'Autriche.

(1) *Marengo, Austerlitz, Friedland, Anvers* (1832), telles sont les victoires inscrites sur le drapeau actuel du 94e de ligne, dans lequel fut versé en 1871, le 1er régiment de Grenadiers de la Garde impériale.

(2) Trois de nos compatriotes servirent aussi au « Royal-Suédois », Julien-Joseph de Pestre, né à Tournay en 1762, décédé à Saint-Domingue en 1796; il avait épousé à Montrouny, quartier de l'Arcahaïe, dans l'île de Saint-Domingue, Juliette de Mun, fille de Jacques, ancien officier d'infanterie, commandant la milice du quartier; Jean-Ernest comte de Henricourt, né à Ramioul le 22 août 1770, y décédé le 7 novembre 1835; officier



Nommé capitaine aux chasseurs à cheval de Bussy (2), le 28 février 1795, sous-lieutenant au régiment de Kœnigseck le 17 mars 1796, il fut promu lieutenant le 9 septembre 1798 et démissionna du service impérial le 6 avril 1803, à la suite de la paix de Lunéville.

Brungard avait fait, avec le « Royal-Suédois », les campagnes de 1781-1782-1783, à Gibraltar (sous le duc de Crillon, uni aux Espagnols, contre les Anglais), et toutes celles de 1792 à 1799 aux armées autrichiennes, quand il fut agréé, le 24 fructidor an XI, à la 112e demi-brigade de la République.

Le capitaine CHARLES-EUGÈNE DE LALAING D'AUDENARDE, âgé de vingt-cinq ans,



COMTE CHARLES-EUGÈNE DE LALAING D'AUDENARDE
Général de division,
Membre du Sénat sous l'empereur Napoléon III,
(Capitaine au 112e rég. de ligne, 1804-1805).
D'après un portrait peint par Demoussy en 1853, appartenant à Madame la comtesse douairière d'Astorg, à Pau.

descendait de l'illustre maison brabançonne des comtes de Hoogstraeten (1518), (comtes de Lalaing en 1522, vicomtes d'Audenarde, comtes du Saint-Empire en 1719); il avait suivi

au régiment en 1787; il devint capitaine dans l'armée des Princes en émigration, et fut ensuite chevalier du Lion Belgique; Alexandre-François-André-Joseph Le Vaillant, né à Béthune en 1747, fils de Joseph-Alexandre-André Le Vaillant, seigneur de Jollain, de Merlain, du Châtelet, et de Marie-Josèphe du Pire d'Honge, y servait aussi avec le grade de capitaine.

(2) Les chasseurs à cheval de Bussy, recrutés parmi les émigrés, les chasseurs de Rohan, les chasseurs nobles, la maréchaussée du pays de Liége, etc., furent dissous en 1801, à la paix de Lunéville; les « Bussy » portaient, comme uniforme, l'habit et le pantalon gris de brochet, col et parements verts, boutons de cuivre, le casque à la romaine à crête verte.

sa famille, proscrite et dépossédée dans l'émigration; élevé à Vienne où son père s'était retiré pendant la révolution française, il prit du service dans l'armée autrichienne vers 1799, après avoir été à la pagerie militaire de Vienne.

Beaucoup d'émigrés ayant sollicité leur radiation des listes de proscription, quelques-uns l'obtinrent sous le Directoire, un bien plus grand nombre encore sous le Consulat. Bonaparte, par le décret d'amnistie du 26 avril 1802, leur rouvrit les portes de la France.

L'Empire établi, ils obtinrent des dignités dans la nouvelle cour, des emplois, des grades et des pensions.

L'Empereur ne demandait qu'à s'appuyer sur la vieille France et à lui faire accepter son pouvoir.

Le comte de Lalaing d'Audenarde entra dans l'armée française avec le grade de capitaine à la 112e et passa ensuite comme chef d'escadrons au 3e régiment de cuirassiers. Nous le retrouverons comme écuyer, à la maison militaire de l'Empereur; sa femme, fille du comte André-Julien Dupuy, devint, par le crédit de madame de Rémusat, dame d'honneur de l'impératrice Joséphine (1).

Le comte JACQUES-JEAN-MARIE-FRANÇOIS BOUDIN DE TROMELIN (2), né à Ploujean (Finistère) le 22 août 1771, était entré au service comme sous-lieutenant au régiment de Limousin-Infanterie (42e de ligne actuel) le 10 janvier 1787; lieutenant au 57e régiment (ci-devant Beauvoisis) (3) le 15 septembre 1791, il émigra en 1792 et fit campagne à l'armée des Princes.

L'extrait des états de services officiels dit « qu'il fut chargé de différentes missions en France et en Egypte de 1795 à 1801, époque à laquelle il est rentré en France ».

Mais, dans une biographie autorisée, il est relaté qu'il avait fait, sous le bailli de Suffren, les dernières campagnes de l'Inde; il émigra, prit du service dans l'armée des Princes, assista à l'expédition de Quiberon (1795) et parvint à s'enfuir. Il débarqua quelque temps après en France avec le commodore Sidney Smith, fut fait prisonnier avec lui et réussit, après dix-huit mois de captivité, à s'échapper de la prison du Temple. Il retourna alors en Angleterre, puis revint à Paris, fit évader, à son tour, Sidney Smith et le suivit en Egypte.

Détaché avec le grade de lieutenant-colonel, près du grand vizir Joussouf-pacha, puis près de Hussein, capitan-pacha, il fit avec eux les campagnes de Syrie et d'Egypte. Rentré en France, Tromelin, arrêté et emprisonné pendant six mois à l'Abbaye, fit, en sortant, acte d'adhésion au gouvernement de l'Empereur et entra avec le grade de capitaine au régiment. (10 février 1806.)

JACOBUS OUWERSLOOT, le dernier capitaine adjudant-major, était né dans le département des Bouches-de-la-Meuse, à Alphen, le 6 décembre 1760. Grenadier au régiment de

(1) Renseignements dus à l'obligeance de Mme la comtesse douairière d'Astorg, 12, avenue Dufau à Pau, parente du comte de Lalaing.

Sous la Restauration, deux comtes d'Astorg firent partie de l'état-major général de l'armée française; Eugène, chevalier de Saint-Louis, commandeur de la Légion d'honneur, était maréchal de camp, employé auprès des Princes, et aide-de-camp titulaire de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux; son frère Adrien, chevalier des ordres de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, figurait au tableau des maréchaux-de-camp disponibles (1826).

Adrien fut nommé officier de la Légion d'honneur, le 29 octobre 1828. En 1834, les deux frères figuraient au tableau des maréchaux-de-camp sous le roi Louis-Philippe Ier.

(2) Tromelin appartenait à la vieille noblesse de Bretagne et portait d'argent à deux fasces de sable. Il fut créé baron de l'Empire et ne reprit son titre de comte qu'après la Restauration *(Almanach royal de 1829)*, alors qu'il était lieutenant-général et grand-officier de la Légion d'honneur.

(3) 57e de ligne actuel. Drapeau décoré le 16 août 1870, à Rezonville; inscriptions : *La Favorite, Austerlitz, La Moskowa, Sébastopol.*

Munster en mai 1786, caporal l'année suivante, congédié en mars 1788, il s'enrôla volontairement au régiment Royal-Liégeois (infanterie) au service de France, le 1er juin 1788.

Deux ans durant, il porta l'habit bleu pâle, aux revers et parements noirs et au collet rouge, sous le colonel chevalier de Ternant, et lorsque le drapeau à la croix blanche fleurdelisée de Royal-Liégeois eut quitté les rangs de l'armée française, pour rejoindre à Coblentz l'armée des princes de Condé, Ouwersloot obtint de rentrer à son ancien régiment de Munster, au service de la République batave (28 juin 1794).

Successivement caporal (12 juillet 1794), sergent (16 septembre 1796), lieutenant le 9 janvier 1798, 1er lieutenant le 2 mars 1807, capitaine le 6 septembre 1809, Ouwersloot, qui avait assisté à l'affaire de Nancy en 1790 (insurrection du régiment Suisse Lullin-Châteauvieux), fit encore la campagne d'Allemagne de 1796, celle de 1797 sur mer, et celle de 1805 en Allemagne. Il était à Stralsund (1808, 1809, Allemagne) lorsqu'il passa de nouveau au service de la France, avec le grade de capitaine au 4e régiment d'infanterie hollandais, le 6 octobre 1810.

On sait que le 4e régiment hollandais devint 126e de ligne en France, aux ordres du colonel Dumoulin; le capitaine Ouwersloot y servit, du 1er janvier 1811 jusqu'au 9 mars 1813; puis fut placé à la suite du 123e de ligne (1er régiment hollandais, colonel Avizard) et enfin, au 112e régiment de ligne, comme capitaine adjudant-major chargé de l'habillement, le 27 octobre 1813.

GALLIOT DE GENOUILLAC, JOSEPH, né le 15 juin 1774 à Luxembourg (Forêts), servit d'abord en Autriche; cadet au régiment Teutsmeister (?) le 2 novembre 1796, enseigne le 15 mars 1797, sous-lieutenant le 10 décembre 1799, il quitta le 2 novembre 1803.

Il fit les campagnes de 1797, 1798, 1799 et 1800 en Italie et entra au service de France le 1er frimaire an XII, comme sous-lieutenant au 112e régiment d'infanterie.

Joseph Galliot de Genouillac descendait d'une vieille famille du Quercy, portant d'or à trois bandes de gueules.

Un de ses ancêtres, Jacques Galliot de Genouillac, seigneur d'Acier, né dans le Quercy vers 1466, mort en 1546, fut grand-maître de l'artillerie française. Il fit la campagne d'Italie sous Charles VIII, se distingua à la bataille de Fornoue (1495) ainsi qu'à celle d'Agnadel sous Louis XII (1509), fut chargé par François Ier de commander l'artillerie (1515), contribua au succès de la bataille de Marignan, fut nommé par le roi, grand-maître de l'artillerie et sénéchal d'Armagnac.

En 1525, après s'être encore fait remarquer à la bataille de Pavie, il fut nommé gouverneur du Languedoc et mourut peu après.

Son fils, François Galliot d'Acier, né en 1516, sénéchal du Quercy, obtint la survivance de la charge de grand-maître de l'artillerie et mourut en 1544 des suites des blessures qu'il avait reçues au combat de Cérisoles, où il commandait une compagnie de cent hommes d'armes.

JOSEPH DE TAUBER, né à Gand en 1771, avait été agréé comme cadet au régiment autrichien de Klebeck le 6 janvier 1788; porte-enseigne le 2 mai 1793, sous-lieutenant le 1er septembre 1795, il avait participé aux campagnes de 1788 à 1791 en Turquie, sous Joseph II et le maréchal Laudon, et à celles de 1792 à 1803 en Hollande, en Italie, en Allemagne, sous l'empereur François, le prince Charles de Saxe-Cobourg, les généraux Reiss et Melas.

Le lieutenant DELEMOINE, CHARLES, né le 25 décembre 1783 à Luxembourg (département des Forêts), sortait des cadres du régiment d'infanterie autrichienne de Metrowski où il était entré, comme cadet, le 23 décembre 1798.

Nommé sous-lieutenant par l'empereur François II le 1er novembre 1800, il avait quitté le drapeau de la maison des Habsbourg, le 18 thermidor an XII.



Le lieutenant Delemoine avait participé aux campagnes de 1798, 1799, 1800 et 1801 aux armées autrichiennes, et avait été blessé à la tête le 6 juillet 1800, au combat de Saint-Hyppolite.

François-Joseph-Edouard de WIMPFEN, né le 29 avril 1770 à Edenkoben (diocèse de Spire, département du Mont-Tonnerre), gentilhomme, fils de Joseph-Philippe et de Anne-Marie-Aloyse de Wimpfen, servit d'abord dans le 98e régiment d'infanterie allemande, sous le règne du roi Louis XVI.

Ce régiment, connu sous la dénomination de « Bouillon » était commandé en ce temps-là par le mestre de camp J.-L.-Ch. Godefroy de la Tour d'Auvergne, prince de Bouillon, puis par le colonel comte d'Helmstadt (1788-1791); (les officiers du 98e régiment portaient l'habit blanc avec les revers, collet, parements noirs; huit agréments blancs sur le revers, à l'anglaise; le chapeau brodé d'argent; le drapeau de la « colonelle » était chargé des armes de Bouillon).

Le sous-lieutenant de Wimpfen quitta le 1er mai 1791 pour entrer comme lieutenant en premier, dans le régiment autrichien de Naderdy, avec lequel il fit toutes les campagnes de 1791 à 1800 contre la France.

Admis au service de la République pour prendre rang au 112e régiment, le 2 octobre 1804, il quitta les étendards des Impériaux, le 9 novembre de la même année.

C'était un officier d'un mérite rare; sa mort glorieuse survenue à Vérone le 30 avril 1809, causa d'unanimes regrets parmi ses camarades et ses subordonnés.

Le sous-lieutenant DUMONT, Henri-Toussaint, originaire de Viemme en Hesbaye, servit dans des corps d'émigrés de 1795 à 1801, aux hussards de Rohan d'abord, aux chasseurs à cheval de Bussy ensuite; le 12 mars 1804, il entra au 112e régiment avec le grade de sous-lieutenant; démissionnaire le 28 août 1805, il embrassa l'état ecclésiastique; ordonné prêtre en 1806, il devint curé de Viemme le 1er septembre 1815 et mourut à Hamoir où il avait été transféré le 20 avril 1825.

Dans un combat livré aux alentours de Modène (Italie), le 12 juin 1799, Dumont sauva la vie à son chef d'escadrons, le comte de Liedekerke et le tira de la mêlée.



SERVICE DE RUSSIE.

RÉGIMENT DES HUSSARDS DE BAUER.

*

Charles-Joseph HACCART, né à Antoing (département de Jemmapes) le 9 juin 1774, (fils de Charles-Hippolyte-Théodore, seigneur de Ghisignies, né à Tournay, paroisse de Saint-Brice le 4 juin 1734, et de Mélanie Adriaenssens, née à Tournay, paroisse de Notre-Dame, en 1742) appartenait à une ancienne famille du Tournaisis, annoblie par lettres-patentes du 7 janvier 1789, et portant d'azur à la croix ancrée, cantonnée de quatre coquilles d'or.

La carrière de Charles Haccart fut des plus accidentées : à peine âgé de treize ans, il fut admis, comme cadet, dans une compagnie de grenadiers d'un de nos régiments wallons, le 5 mai 1787.

Entraîné dans le tourbillon politique de la révolution de Brabant, à seize ans, nous le voyons revêtu du grade de lieutenant, dans le 4e régiment belge, dit de Tournai (31 janvier 1790).

Après la défaite des Patriotes (22 septembre), Haccart, admis au service de Hollande le 12 juillet 1791, comme cadet au régiment des hussards noirs, devint sous-lieutenant à vingt ans dans le même corps (18 août 1794).

Il fit les campagnes de 1792, 1793, 1794 et 1795 dans l'armée hollandaise, passa ensuite au service de la Russie, comme sous-lieutenant au régiment des hussards de Bauer ; il guerroya deux années (1799-1800) en Suisse, sous les ordres de « l'invincible Souwaroff » qui, après avoir remporté les succès de Cassano, de la Trebbia, de Novi, de Grenola, vint se heurter à un autre général, plus modeste peut-être, mais « invincible » aussi : nous voulons parler de « l'enfant chéri de la victoire », André Masséna.

Souwaroff, contenu par le sage Lecourbe, recula devant le vainqueur de Zurich et parvint, au prix des plus cruels sacrifices, à regagner Coire ; ses soldats étaient morts de froid et de faim ; ses canons, ses voitures furent abandonnés dans des ravins, parmi les précipices et la neige ; il ne lui restait que dix mille des trente mille Moscovites qu'il avait amenés avec lui ; il retourna en Russie, démoralisé et disgracié (1).

Le 22 fructidor an XI (9 septembre 1803), Haccart fut assez heureux de revoir son pays natal ; admis par Caulaincourt comme adjudant-major du régiment, il prit le commandement d'une compagnie le 23 août 1805, et comme nous le verrons ensuite, tomba en héros à Wagram.

(1) La confusion de Souwaroff fut à son comble, parce que sa présomption avait été sans égale. Son désappointement devint le sujet d'une foule de plaisanteries et d'épigrammes, parmi lesquelles le quatrain suivant fut un des plus connus :

> Par trop d'emportement sujet à se méprendre,
> Suwarow, sur Paris prenait son chemin droit.
> Mais, battu près Glaris, chacun dans cet endroit
> Lui dit : c'était Lecourbe, ami, qu'il fallait prendre.





VOLONTAIRES BRABANÇONS ET VOLONTAIRES NATIONAUX
1789

*

ETATS DE SERVICES DE MM. LES OFFICIERS ADMIS A LA 112e DEMI-BRIGADE.

SERRUZIER, JEAN-CHARLES, né à Charmes (Aisne) le 15 décembre 1755, servit dans la marine comme chirurgien-major auxiliaire du 1er juillet 1780 au 30 février 1783; embarqué sur le vaisseau l'*Alexandre*, il fit partie de l'escadre de M. d'Orvilliers, à la fin de 1779; embarqué le 14 novembre 1780 sur le vaisseau l'*Union*, il fit une croisière de plusieurs mois dans la Manche, passa sur le *Magnanime* de 74 canons, le 1er mars 1781 et fit toute la campagne d'Amérique sous les ordres de M. de Grasse.

Chirurgien aide-major, il fut employé à l'armée du Nord le 15 avril 1792; chirurgien de 1re classe à l'hôpital de la Fère le 23 messidor an IV, chirurgien-major au 20e régiment de cavalerie le 14 frimaire an VI, il fut employé à la citadelle de Lille le 20 nivôse an VI, passa à l'hôpital de La Fère le 21 pluviôse suivant et fut réformé le 15 mars 1801.

Serruzier, de 1792 à 1801, fit campagne aux armées du Nord, de la Moselle, de Sambre-et-Meuse et du Rhin et Moselle.

Nommé chirurgien de 1re classe à la 112e demi-brigade d'infanterie de ligne le 3 juin 1803, il passa en la même qualité à la 5e légion de réserve le 1er juin 1807; chirurgien-major de l'hôpital de Montcallier le 10 mars 1809, il fut ensuite employé à l'armée d'Italie le 9 juin 1809 et retraité pour infirmités, par décret du 14 novembre 1810.

Le commandant FERRARIS, JOSEPH, né le 7 août 1759 au Quesnoy (Nord), était un vieux troupier qui avait accompagné La Fayette et Rochambeau aux Etats-Unis.

Enrôlé volontaire au régiment du Gatinais (1), infanterie le 7 août 1776, caporal en 1780, sergent et sergent-fourrier en 1782, il ne fut nommé sous-lieutenant qu'après onze années de service (1er septembre 1791); il avait quitté le drapeau fleurdelisé le 18 octobre de la même année, après avoir participé aux campagnes de 1777 et 1778 à Saint-Domingue et à celles de 1779 à 1783 en Amérique.

La Révolution de 1789 le ramena dans les rangs de l'armée du Nord et de Sambre-et-Meuse; il fit les campagnes de 1792 à 1795; successivement capitaine adjudant-major au 1er bataillon des volontaires nationaux du Pas-de-Calais le 18 octobre 1791, adjoint au commandant de la place de Bruxelles le 7 vendémiaire an III (28 septembre 1794), commandant de la place d'Ath le 17 nivôse an III (6 janvier 1795) et capitaine rapporteur près le 2e conseil de guerre permanent de la 24e division militaire le 17 pluviôse an VII (5 février 1799). Ferraris quitta l'armée le 20 messidor an VIII (9 juillet 1800) et fut admis au cadre des officiers du nouveau régiment, avec le grade de capitaine de 1re classe, le 24 fructidor an XI.

(1) Le Gatinais (Vastinensis pagus) était un ancien pays de France, compris en partie dans l'Orléanais et en partie dans l'Ile de France; il tirait son nom du mot « gatine », qui désigne un terrain inculte, et avait le titre de comté. Le régiment de Gatinais, créé en 1776, dénommé Royal-Auvergne en 1791, devint 8e demi-brigade en 1796 et 18e régiment de ligne en 1803. Inscriptions au drapeau actuel : *Rivoli, Austerlitz, La Moskowa, Sébastopol.*

Le capitaine LARMEY, JOSEPH, né le 11 août 1765 à Mons, avait fait partie du 2e bataillon d'infanterie légère belge le 1er mai 1791; nommé capitaine au 2e régiment de chasseurs à cheval belge le 21 novembre 1792, il était du nombre des troupes belges que Duquesnoy, représentant du peuple près de l'armée du Nord, rassembla à Péronne le 10 novembre 1793, pour les licencier et les verser définitivement dans les rangs de l'armée régulière.

Cette mesure de la Convention fut fort préjudiciable aux intérêts des volontaires étrangers et Larmey, réengagé comme simple dragon au 13e régiment le 7 floréal an II, et nommé brigadier le 8 messidor an III, ne fut réintégré dans son grade de capitaine, pour être placé au 11e dragons, que le 26 juin 1795.

L'ancien volontaire des campagnes de 1792, 1793, 1794, assista à toutes les affaires des armées du Nord, de Sambre-et-Meuse et d'Italie de 1795 à 1800 et fut réformé le 28 vendémiaire an IX (20 octobre 1800).

Le 25 fructidor an XI, il fut admis au 112e régiment avec le grade de capitaine et résida à Mons dans le département de Jemmapes, avec la mission de faire un choix de volontaires pour le régiment.

ALEXANDRE-JOSEPH BAUWENS, né à Bruxelles (département de la Dyle) et baptisé à la paroisse de la Chapelle le 11 décembre 1767, fils de Nicolas-Antoine-Joseph et de Marie-Marguerite Dieu, conjoints; avant d'être admis le 29 brumaire an XI, dans les rangs de la nouvelle demi-brigade, il avait rendu des services aux partisans de la révolution du Brabant.

Successivement sous-lieutenant le 15 septembre 1792 dans la légion belge, commandée par Griffon, et capitaine dans la légion franche le 18 vendémiaire an V, il guerroya pendant près de onze années dans les diverses armées de la République, principalement aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, et avait été réformé le 29 brumaire an XII.

Nous ne parlons que pour mémoire de BEAULIEU, LAMBERT-FRANÇOIS, originaire de Auttoie dans l'Oise, qui, nommé capitaine le 25 fructidor an XI, fut démissionné, n'ayant pas rejoint, le 1er ventôse an XII.

Le capitaine GUINOSEAU, JEAN-ABRAHAM, né à Maestricht (département de la Meuse-inférieure), avant d'être inscrit, le 26 fructidor an XI, dans les rangs du 112e régiment, s'était enrôlé au 92e régiment de ligne (1); ce corps d'infanterie irlandaise fut commandé en 1698 par lord Dorington; en 1718 par le comte Michel de Rooth; en 1733 par le comte Charles-Edouard Lesley de Rooth; en 1766 par le comte de Roscommon.

Jean-Abraham Guinoseau, soldat en octobre 1787, caporal six jours après, fourrier le 1er janvier 1791, s'était embarqué pour Saint-Domingue le 6 octobre 1792, fut nommé successivement sergent et sergent-major en 1792, sous-lieutenant le 12 août 1793, lieutenant le 1er juin 1794, capitaine le 6 frimaire an IV; rentré d'embarquement le 20 messidor an X, il fut réformé le 19 fructidor an XI, après avoir guerroyé aux Indes et à Saint-Domingue. (1788-1789 — 1792 et an X.)

Le capitaine FRANIATTE, JOSEPH, né le 13 avril 1760, à Landremont (Meurthe) servait

(1) Le 92e régiment avait pris, en 1770, le nom de son chef, le comte de Walsh-Serrant, qui eut encore pour successeurs en 1788 Charles, vicomte de Walsh-Serrant et le 8 janvier 1792, Jean-O. Neill.

L'ancien 92e de ligne, avant d'être versé dans les 167e et 168e demi-brigades de la République, portait l'habit rouge, la veste, la culotte et les parements en drap bleu.

Pour rappeler son origine étrangère, le drapeau de la colonelle était blanc, portant les initiales *J. R.* *(Jacobus rex)*, surmontées de la couronne d'Irlande.

Le drapeau du 92e régiment d'infanterie actuel porte comme inscriptions : *Rivoli, Austerlitz, Iéna, Constantine.*

depuis le 10 janvier 1785 dans Royal-Auvergne, quand il partit avec le grade de caporal en 1791 pour l'île de Saint-Domingue, sous les ordres des commissaires français Sonthonax et Polverel qui, avec six mille hommes d'élite, voulurent réprimer la révolte des esclaves; ceux-ci prétendaient jouir des privilèges accordés aux autres citoyens français.

Franiatte séjourna dix années à Saint-Domingue, y devint fourrier, sergent-major (10 juillet 1793); adjudant-major au 5e régiment de troupes franches le 20 frimaire an V, capitaine le 20 prairial an VI, il devint adjudant-major du 1er bataillon de la 19e demi-brigade légère le 20 floréal an XII.

Rentré en Europe avant la grande expédition du général Leclerc (14 décembre 1801), Franiatte fut désigné avec le grade de capitaine pour la 42e demi-brigade (1); il prit encore part aux opérations de l'armée du Rhin en 1800 et 1801 et fut réformé le 20 vendémiaire an IX (12 octobre 1800). Le colonel L'Olivier fut autorisé à le reprendre en activité de service le 27 frimaire an XII.

EGHELS, Constant, originaire de Gand (département de l'Escaut), compta parmi les huit cents canonniers volontaires qui, lors de la révolution brabançonne, peuplèrent l'arsenal de Namur et firent dans la colonne de Bouvignes, commandée par le colonel Kœhler, la campagne de 1789-1790.

Nommé sous-lieutenant en 1790, il se réfugia après la défaite des patriotes, dans les départements du nord de la France, fut agréé comme lieutenant dans le 9e régiment d'artillerie en 1792, nommé capitaine d'artillerie en 1794 et licencié le 25 thermidor an III (12 août 1795).

Il avait participé aux campagnes de 1792, 1793, 1794 à l'armée du Rhin et fut admis à la 112e demi-brigade le 28 fructidor an XI.

Les services antérieurs du capitaine Louis-Balthazar GOEMANS, né à Louvain (département de la Dyle), agréé à la demi-brigade le 30 fructidor an XI, sont inconnus à la matricule du corps (Archives de la Guerre, France).

Par contre, la carrière du capitaine BOUCHER, Laurent-Joseph, avant son entrée au 112e régiment, est des plus remarquables.

Né le 1er janvier 1764, à Namur (département de Sambre-et-Meuse), Boucher s'enrôla, à 23 ans, dans les rangs de l'armée patriote (révolution de Brabant), et fut nommé, par les Etats-généraux, capitaine au régiment de Namur (2), le 14 juin 1787.

A la bataille de Turnhout, livrée le 27 octobre 1789, les Autrichiens s'étant engagés dans les rues de la ville, se virent bientôt attaqués de front et sur les flancs et contraints de se retirer en abandonnant trois canons.

Ce fut le capitaine Boucher, qui, d'après l'extrait des états de services officiels, prit ces trois pièces de canon, la première artillerie des patriotes, « sous les yeux du général Vander Mersch, qui, à titre de récompense, le nomma capitaine de 1re classe, sur le champ de bataille ».

A la rentrée des Autrichiens, sous le feld-maréchal Bender, Ransonnet organisa dans une place frontière, à Givet, un corps franc dit « des Chasseurs de la Meuse », composé presqu'exclusivement de Liégeois et de Namurois, et qui se couvrit de gloire dans toutes les guerres

(1) Créé sous le nom de Limousin en 1635, le 42e régiment de ligne actuel porte comme inscriptions à son drapeau : *Hohenlinden, Girone, Tarragone, Sébastopol.*

(2) On sait que ce régiment portait le numéro 1 de l'infanterie brabançonne et était vêtu d'un habit bleu, revers et doublure rouge, nuance foncée.



de la République. Boucher y entra le 10 avril 1791 ; à la bataille de Jemmapes, il commandait un détachement ; sous les yeux du général Arville (1), il fit dix-sept prisonniers, dont un capitaine et reçut un coup de feu à la jambe gauche.

A la prise de la citadelle de Namur, le capitaine Boucher monta à l'assaut un des premiers à la tête de sa compagnie, en présence du général Leveaux et força l'ennemi à se rendre.

Boucher quitta les rangs républicains le 25 mars 1793, après avoir été nommé adjoint à l'état-major général, en récompense de sa valeur ; il vécut à l'écart pendant plus de dix années et rentra le 30 fructidor an XI, dans les rangs de l'armée française, au 112e régiment, où il parcourut une longue et honorable carrière, couronnée par une mort héroïque sur le champ de bataille.

PARISSE, Jean-Baptiste, né le 28 février 1765, à Malines (département des Deux-Nèthes), avait débuté dans la carrière des armes comme gendarme, avec rang de lieutenant de cavalerie de la Garde d'honneur, le 1er juillet 1778 ; capitaine de cavalerie le 28 mai 1783, sous-brigadier le 1er janvier 1786, il fut licencié le 9 avril 1792, et fut admis onze ans après, comme capitaine au 112e régiment (7 messidor an XII).

Les services antérieurs de GOETHALS, Jacques, né à Gand (département de l'Escaut), et de RENARDY, Jean-Dominique, originaire de Liége (département de l'Ourthe), sont inconnus au corps. Il en est de même pour le capitaine WALDENBOURG, Théodore, de Bruxelles, admis le 24 septembre 1803.

Le 6 juillet 1804, un arrêté des consuls admit encore au grade de capitaine, DARDENNE, Fortuné, de Liége.

Dardenne était, de même que Jardon, le type de l'officier de fortune ; peu ou point instruit, doué d'une agilité remarquable et d'une force musculaire peu commune, il servit sous le général Osten et se distingua dans la campagne de Hollande de 1794 ; à vingt ans, sous les yeux du chef de bataillon Louis Lahure, il traversa à la nage le canal de Louvain à Malines, et se fit suivre par ses camarades, pour aller enlever des grenadiers hollandais, qu'il ramena prisonniers. La Convention nationale le nomma capitaine le 7 fructidor an II (24 août 1794) ; il est mentionné dans les *Victoires et conquêtes des Français* (1817, tome III, page 85), ainsi que dans les *Fastes militaires belges* (1836).

Voici en quels termes :

« L'armée du Nord, qui avait passé, le 13 juillet, le canal de Vilvorde, et était venue camper à Hombeek » devant Malines, attaquait les Hollandais, derrière le canal de Louvain. Impatients des préparatifs qui se » faisaient pour passer le canal, un grand nombre de soldats français le traversèrent à la nage. Le lieutenant » Dardenne, du 3e bataillon de tirailleurs, donna le premier l'exemple, en allant saisir, sur le bord opposé, un » grenadier hanovrien qu'il força de repasser le canal avec lui. Les soldats, animés par cet exemple d'intré» pidité, s'élancèrent à l'envie vers l'autre rive et réussirent à s'y établir, malgré tous les efforts et le feu le » plus violent des Hanovriens.

» Ce passage de quelques braves donna plus de facilité pour la construction du pont que le général » Pichegru faisait établir et bientôt toutes les troupes françaises passèrent de l'autre côté du canal ».

(1) Louis-Antoine-Juvénal des Ursins, comte d'Harville, général de division, né à Paris en 1749, mort en 1815, maréchal de camp avant la Révolution, se distingua à Jemmapes comme lieutenant-général, eut le commandement de l'avant-garde de Dumouriez en Belgique. Traduit devant le tribunal révolutionnaire comme complice de ce général, il fut renvoyé absous. Sénateur en 1801, écuyer de l'impératrice Joséphine, gouverneur des Tuileries et du Louvre, il fut nommé pair de France, sous la Restauration.

Sous le régime de la Terreur, le général des Ursins, comte d'Harville avait républicanisé son nom (Arville).



SCHMIDT, Eugène, né le 25 mai 1773 à Bruxelles (département de la Dyle), cadet au service de Hollande le 1er avril 1790, sous-lieutenant au régiment du major de Bon (?) le 17 mars 1794, avait démissionné honorablement le 19 janvier 1795, après avoir pris part aux campagnes de 1793 et 1794 en Hollande; il fut admis le 28 fructidor an XI, au 112e régiment avec le grade de lieutenant.

Le lieutenant BERTIN, Hubert, né à Fosses le 11 juin 1770, fils de Jacques et de Marie Peterman, avait débuté dans la carrière des armes comme sous-lieutenant à la 91e demi-brigade française, lorsqu'il fut admis le 23 septembre 1803 au 112e; il fut embarqué à Cherbourg à bord de la frégate *La Canonnière,* fit les campagnes sur mer et passa plus tard au régiment de l'Ile-de-France. (11 mai 1810.) (1).

DESJARDINS, Gabriel-Timothée, né le 17 mars 1775 à Gros-Dizy dans l'Aisne, entré au service au 1er bataillon de volontaires nationaux de la Marne le 27 mai 1793, fourrier le 21 juin suivant, passa à la demi-brigade du Finistère en 1794, à la 66e demi-brigade d'infanterie de ligne le 11 avril 1796; sergent le 21 floréal an VII, sous-lieutenant le 26 floréal an VIII et quartier-maître-lieutenant au 112e de ligne le 10 vendémiaire an XII (3 octobre 1803).

Campagnes : 1793 à 1801 aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de Mayence, du Rhin et d'Italie.

LEBRUN, François-Joseph, né le 7 février 1776 à Bruxelles, entré au service dans la 79e demi-brigade d'infanterie de ligne le 3 thermidor an VII comme conscrit, congédié le 14 fructidor an IX, devint musicien-gagiste à la 82e demi-brigade le 14 brumaire an X. Passé à la 10e demi-brigade le 23 prairial an XI, congédié le 26 messidor suivant, il fut nommé sous-lieutenant à la 112e demi-brigade le premier jour complémentaire de l'an XI et fut démissionnaire le 22 frimaire an XII (14 décembre 1803).

BRULLÉ, Etienne, né le 7 mars 1753 à Fontaine (Yonne), entra au service dans le régiment des gardes-françaises (2) le 1er novembre 1776; congédié le 9 novembre 1783, il s'enrôla volontairement le 20 août 1786 au régiment de Ségur-dragons (devenu Chasseurs de Hainaut en 1788, puis 5e régiment de Chasseurs en 1791); brigadier le 29 novembre 1791, maréchal des logis le 1er juillet 1793, maréchal des logis chef le 5 septembre 1793, sous-lieutenant le 9 février 1794, il fut réformé le 5 avril 1802.

Nommé sous-lieutenant au 112e régiment d'infanterie le 10 septembre 1803, il avait fait les campagnes suivantes : 1792, 1793, 1794, 1795, 1796, 1797 à l'armée du Nord; 1798, 1799 aux armées bataves et du Danube; 1800 et 1801 à l'armée du Rhin.

Brullé avait été blessé d'un coup de baïonnette au bras droit, à l'affaire d'Alost en Belgique, en 1793.

FOUQUART, Charles-Gabriel, né le 16 mars 1770 à Bruxelles, fils de Jean-Baptiste et de Thérèse-Marguerite Cordelier, s'enrôla au régiment d'infanterie suisse de Diesbach ci-devant

(1) Le régiment de l'Ile-de-France (1805-1811), formé le 9 novembre 1804, des 3es bataillons des 109e de ligne et 18e léger, devint 29e régiment léger en 1811, et se distingua à la défense de l'Ile-de-France, à la défense du cap de Bonne-Espérance, aux combats de la frégate *La Canonnière* et de la frégate *L'Astrée,* à la défense de Saint-Denis (île Bonaparte), et au combat de la baie des Tombeaux.

(2) Le 104e régiment de ligne, créé en 1791, fut formé en majeure partie avec des éléments de la garde nationale soldée de Paris (anciennes gardes-françaises). Le colonel Dubouzet tomba mortellement frappé de deux coups de sabre, à la bataille de Jemmapes. Hoche devint adjudant sous-officier au 104e de ligne le 1er janvier 1792. (*Historiques des corps de troupe de l'armée française.* Paris, Berger-Lenault et Cie, 1900.)



Salis (N° 85 de l'ancienne infanterie française, mestre de camp Philippe-Ladislas comte de Diesbach de Belleroche) (1).

Inscrit à la matricule du corps le 12 avril 1787 et nommé sergent le 27 août 1789, Fouquart avait porté pendant cinq ans l'habit rouge garance, collet, parements et veste bleue, lorsqu'il entra comme sous-lieutenant au 18e Chasseurs à cheval de la République le 27 mars 1792.

Il fit avec ce régiment la campagne de 1794, fut blessé au passage de la Sambre d'un coup de sabre à la main droite le 11 mai; lorsque le 18e chasseurs à cheval, commandé par le colonel de Bonne d'Abonval eut été licencié à l'armée de la Moselle le 18 juillet suivant, Fouquart fut placé le 3 août au 1er régiment de dragons sous le chef de brigade du Blaisel et blessé quelques jours après d'un second coup de sabre au pont de Neuwied.

Démissionné honorablement de son grade et de son emploi le 28 novembre 1798, il avait consenti à reprendre du service en qualité de sous-lieutenant au 112e régiment, le 24 septembre 1803.

NYPELS, André, fils de Mathieu-Luc-François et de Marie-Catherine-Hélène Keerens, était né le 24 juin 1783 à Maestricht, dans le département de la Meuse-Inférieure.

Il entra au service de la République française le 10 ventôse an IX (1er mars 1801), dans la Légion franche, avec le grade de sergent.

Nommé sous-lieutenant le 4 prairial de l'an IX, il fut désigné par décret du premier Consul, pour passer à la 112e demi-brigade le 1er frimaire an XII (23 novembre 1803) (2).

Parmi ces officiers, nous retrouvons encore un Bruxellois, Laurent-François-Joseph VOLCKE, né le 16 septembre 1770, fils de François-Joseph et de Marie-Pétronille Martens.

Il avait participé à tous les événements de la révolution de Brabant, d'abord comme sergent dans un corps franc (2 janvier 1789), ensuite comme officier au 2e régiment belge (2 février 1790); passé en novembre 1791 dans un autre bataillon belge, il y avait servi jusqu'au 2 janvier 1795, époque à laquelle il donna la démission de son grade. Il avait assisté aux campagnes de 1790-1792 en Brabant et de 1793-1794 en Hollande, sous Van der Mersch et Dumouriez.

RYCKMANS, Joseph, né le 30 mars 1763 à Cuninge, Meuse, était entré au service de Hollande, au régiment des grenadiers wallons le 31 mars 1783; caporal le 1er octobre 1785, sergent-administrateur *(sic)* le 17 juin 1787, sergent-major à la 7e demi-brigade batave le 1er octobre 1795, il avait été congédié le 25 septembre 1797, après avoir fait les campagnes de 1785, 1787, 1793, 1794, 1796 dans l'armée hollandaise; il reçut deux blessures à l'affaire du 12 mai 1794.

Passé au service de France comme sergent-major au 112e de ligne le 2 vendémiaire an XII (25 septembre 1803), il fut nommé sous-lieutenant le 6 germinal de la même année (27 mai 1804).

Le sous-lieutenant PESTIAUX, Amand-Augustin, né à Philippeville le 2 juin 1773, avait servi dans l'administration des hôpitaux militaires, du 15 juin 1793 au 25 septembre 1798; il passa ensuite au 11e régiment de chasseurs à cheval le 15 novembre de la même année, fut congédié le 21 mai 1803 et admis dans le régiment de ses compatriotes le 12 mars 1804.

(1) Le drapeau de la colonelle était blanc, semé de fleurs de lys d'or et portait dans son centre un bras tenant la foudre, surmonté de la devise en or: *Fidelitate et honore.*

(2) Il doit s'être glissé une erreur dans le détail des états de services de cet officier, car les campagnes de 1805 et 1806 en Allemagne y sont inscrites, alors que le 112e régiment n'avait pas quitté les côtes de l'Océan.



Il avait pris part aux campagnes de 1799, 1800, 1801 à l'armée du Rhin et était frère de Joachim Pestiaux, ancien officier du régiment de Ligne au service impérial, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, pour sa belle conduite au pont de Vallarola (Tyrol), opération du feld-maréchal de Bellegarde en 1799, contre les Français commandés par le général Lecourbe.

(Joachim Pestiaux mourut à Marchienne-au-Pont en 1853, étant lieutenant-colonel pensionné; il avait commandé la place de Charleroy de 1814 à 1828, et puis celle de Liége.)

DE MAUROY DE MERVILLE, THÉODORE, cadet au service de Hollande, le 25 pluviôse an VII, avait quitté le 28 thermidor an IX; carabinier à la 27e demi-brigade d'infanterie légère, le 28 thermidor an IX, il avait été nommé sous-lieutenant au 112e régiment d'infanterie de ligne, le 21 floréal an XII.

KIPS, JOSEPH-JÉRÔME, fils de Barthélémy et de Marie-Rose Huet, né à Bruxelles et baptisé à la paroisse de la Chapelle le 30 mars 1761, avait déjà parcouru à cette époque (mars 1804), une carrière fort accidentée.

Entré à 17 ans au 3e régiment d'artillerie autrichienne, comme simple canonnier, il était le 6 avril 1785 au service du roi de France dans le régiment Royal-Allemand (créé par le comte de Konigsmarck, sous Louis XIV en 1688); nommé maréchal-des-logis en 1786, Kips assista, deux jours avant la prise de la Bastille, au violent combat livré sur la place Vendôme et dans le jardin des Tuileries, le 12 juillet 1789, contre les gardes-françaises et le peuple, par Royal-Allemand aux ordres de Charles-Eugène de Lorraine, grand écuyer de France, prince de Lambesc, duc d'Elbeuf, cousin de la reine Marie-Antoinette.

Kips partagea probablement l'impopularité de son chef, à la suite de cette échauffourée, car il se réfugia en Belgique où il servit avec le grade de lieutenant, dans les troupes des Etats-généraux, en révolte contre le pouvoir autrichien.

Contraint de s'enfuir de nouveau en France, à la suite de la défaite des patriotes, Kips était immatriculé comme maréchal-des-logis chef aux chevau-légers hanovriens (colonel Evers), quand il fut admis comme sous-lieutenant au 112e de ligne.

Il avait fait les campagnes de 1778 à l'armée d'Autriche, de 1790 en Belgique et de Hanovre un peu plus tard.

Tambours-majors. — ALEXANDRE GUIRARD, dit Desjardins, né le 15 octobre 1780 à Lisieux dans le Calvados, avait servi du 10 pluviôse an VI au 27 ventôse an XII, au 12e régiment de chasseurs à cheval que commanda en 1812, notre distingué compatriote, le colonel, ensuite lieutenant-général baron Ghigny.

Pendant les six années que Guirard compta aux escadrons du 12e chasseurs, il guerroya aux armées du Rhin, d'Italie, du Tyrol et dans les cantons des Grisons; le 13 mai 1799, il reçut un coup de feu au genou gauche à la bataille de Moskirch; d'un aspect martial et d'une taille imposante, il fut choisi par le colonel L'Olivier le 18 mars 1804, pour remplir les fonctions de tambour-major; le 12 août 1807, Guirard fut nommé sous-lieutenant et remplacé par Thomas Lebon.

THOMAS LEBON, né à Bruxelles le 22 mai 1776, fils de Claude-Joseph et de Marie de Buxet, s'enrôla le 1er juillet 1798 au 4e régiment de dragons et y servit cinq années pendant lesquelles il fut blessé d'un coup de feu à la tête à la bataille de Burg-Ebrack, le 1er juillet 1799 et d'un coup de feu à la main droite aux portes de Nuremberg, le 8 novembre suivant (armée Gallo-Batave); admis comme sergent au 112e le 1er octobre 1803, tambour-major le 14 septembre 1807, il fut nommé sous-lieutenant le 15 juin 1812.



Sous-officiers. — STIÉNON, JEAN-JOSEPH-XAVIER, né à Namur le 15 février 1785, fils de Hubert et d'Anne-Marie Castro, avait débuté dans la carrière des armes le 15 mai 1800, comme hussard volontaire dans la garde du premier consul; maréchal des logis en avril 1801, il fut congédié le 5 mai suivant.

On sait que la garde du directoire avait été appelée, par la constitution de l'an VIII à former la garde consulaire, dont l'effectif se montait à 2090 hommes.

En quittant le Luxembourg pour venir habiter les Tuileries, la première chose que fit le premier consul, fut de passer une revue de la garde consulaire.

Elle partit presqu'aussitôt pour l'Italie, où elle forma une partie de la réserve. Après avoir franchi les Alpes, sous le commandement de Lannes et de Bessières, elle précéda le premier consul à Milan et vint s'illustrer à la bataille de Marengo.



LE COLONEL JOSEPH STIÉNON
Lieutenant au 112e rég. de ligne (1809-1813).
D'après une photographie appartenant à son petit-fils, M. le comte Stiénon du Pré, à Tournay.

En 1801, Davout, Soult, Bessières et Mortier se partageaient le commandement de la garde consulaire, dont le 8 mars 1802 l'effectif fut porté à 7.266 hommes.

Le 10 thermidor an XII (29 juillet 1804), la garde consulaire devint garde impériale.

Stiénon, qui voulut servir dans un corps recruté en Belgique, n'hésita pas à solliciter son passage au 112e de ligne, où il fût admis comme sergent le 19 octobre 1803; il ne devint sous-lieutenant que le 9 juin 1809; il est à supposer que s'il avait continué à servir sous les yeux de l'Empereur, sa fortune militaire eût été plus rapide et bien plus brillante.

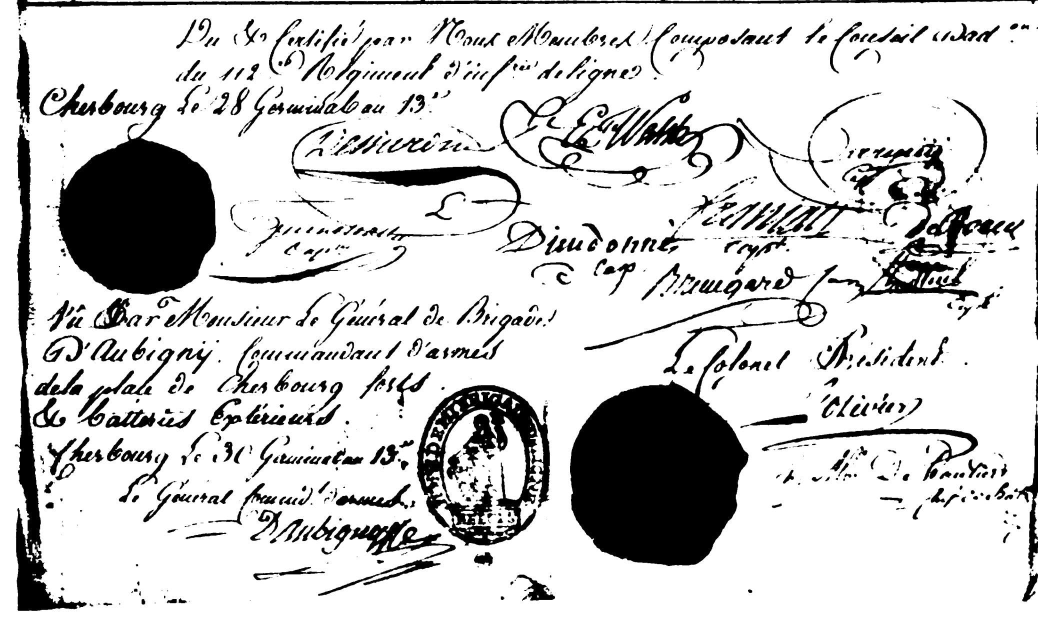
OLLIVE, CHARLES-FRANÇOIS-JOSEPH, né le 6 mai 1769, à Arras (Pas-de-Calais), d'abord soldat au régiment de Lorraine (5 octobre 1785), entra dans la garde nationale parisienne le 30 avril 1790. Sergent le 17 juillet 1791, adjudant-sous-officier au 1er bataillon le 10 mars 1792, il fut nommé capitaine dans la légion de Luckner le 31 mai 1792; capitaine à la 20e demi-

14e Division Militaire

112e Régiment d'Infanterie

Etats des Services & Campagnes de Mr Blin d'Orimont fils Sergent au dit Régt.

Services		Campagnes.
Entré au Service dans les hussards Volontaires du 1er Consul levé peu de tems avant la bataille de Marengo en l'an	8	A fait les Campagnes des années 8 & 9. La première à l'armée d'Italie & la seconde à l'armée du Rhin
Fourrier en Prairial même année	8	
Maréchal des Logis en Thermidor	8	A Reçu deux Blessures à la bataille de Marengo un coup de feu à la Jambe droite, & un coup de Lance au Côté droit.
Mal des logis Chef en Vendemiaire	9	
Passé à l'Etat Major Général de l'Armée du Rhin en Brumaire an	9	
Réformé avec le Corps à la Paix après le Traité de Luneville en l'an	9	
Rentré au Service dans le 112e Régt d'infanterie de ligne en qualité de Sergent le 22 Germinal an	12	
" Employé en qualité de Secrétaire " du Colonel Commandant depuis " son admission au dit Corps. "		
Nommé sous lieutenant par décret Impérial du 31 mai	1806	



Vu & Certifié par Nous Membres Composant le Conseil d'Admon du 112e Régiment d'infie de ligne.

Cherbourg le 28 Germinal an 13.

Déjardin — Walsh — Guinoseau Capne — Dieudonné — Capt. — Cap. Brungard — De Boeur — Capt.

Vu par Monsieur le Général de Brigade D'Aubigny Commandant d'armes de la place de Cherbourg forts & Batteries Extérieures

Cherbourg le 30 Germinal an 13.

Le Général Commandant d'armes

Daubigny

Le Colonel Président

L'Olivier

ED LYON CLAESEN, Editeur, Bruxelles

Reproduction d'une pièce authentique, revêtue de la signature du général Daubigny, du Colonel L'Olivier, du chef de bataillon Ch. Alb. de Wautier, des capitaines Brungard, Larmey, Bauwens, Dieudonné, de Boeur, Guinoseau Traniatte, du lieutenant Déjardin et du sous-lieutenant Walsh, 18 avril 1805.

(Communiquée par la famille Blin d'Orimont à Beaumont.)

brigade légère, il fit les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Rhin, fut blessé et fait prisonnier de guerre à la bataille de Kaiserslautern, le 28 novembre de la même année.

Le 12 brumaire an VII (2 novembre 1798), il donna sa démission pour cause de passe-droit *(sic),* et commanda la garde nationale de Troyes. Le 15 brumaire an XI (6 novembre 1802), il fut placé à la tête de la colonne mobile du département de l'Aube et quitta le 28 frimaire an XI (19 décembre 1802), après avoir participé aux campagnes actives des ans II à VII, et à celles des ans VIII à XI dans l'intérieur.

Après une carrière aussi honorablement remplie, Ollive reprit du service comme sergent au 112e régiment de ligne le 8 germinal an XII, fut nommé sergent-major le 19 du même mois et adjudant-sous-officier, le 12 août 1807.

Le secrétaire du colonel. — Ces importantes, mais délicates fonctions furent remplies par le sergent BLIN D'ORIMONT qui les exerça, à la satisfaction du colonel-commandant, depuis le jour de son admission au corps le 22 germinal an XII (12 avril 1804), jusqu'à celui de sa nomination au grade de sous-lieutenant (31 mai 1806).

Antoine-Louis Blin d'Orimont, né à Sainte-Menehould (Marne) le 23 mars 1783, était fils de Louis-Joseph Hubert, qualifié baron Blin d'Orimont, capitaine de cavalerie en retraite, chevalier de Saint-Louis, et de Marie-Thérèse Reuflet, originaire de Mons.



ANTOINE-LOUIS BLIN D'ORIMONT
Chef de bataillon.

Reproduction d'un portrait appartenant à la famille d'Orimont, à Beaumont, communiqué par M. J. Th. de Raadt.

Le jeune d'Orimont était entré au service dans les hussards volontaires du premier consul, levés peu de temps avant la bataille de Marengo, le 29 juin 1800, devint fourrier en prairial an VIII, maréchal des logis en thermidor de la même année, maréchal des logis chef en vendémiaire an IX, passa à l'état-major général de l'armée du Rhin en brumaire an IX ; il fut réformé avec le corps à la paix conclue à Lunéville en l'an IX, après avoir fait les campagnes des années VIII et IX, la première à l'armée d'Italie, la seconde à l'armée du Rhin ; il reçut deux blessures à la bataille de Hohenlinden, un coup de feu à la jambe droite, et un coup de lance au côté droit.

Nous reproduisons, à titre de document, la curieuse pièce ci-contre, constatant les états de service du jeune sous-officier, datée de Cherbourg le 28 germinal an XIII (18 avril 1804). Elle nous fournit l'occasion de représenter, en fac-simile, différents cachets et sceaux du régiment ; entre autres : celui au bas duquel se trouve inscrit le mot : *Belges ;* ainsi que les signatures du général commandant d'armes, Daubigny; du colonel président le conseil d'administration, L'Olivier; du chef de bataillon Charles-Albert De Wautier ; des commandants de compagnies, Larmey, Guinoseau, Dieudonné, Franiatte, De Bœur, Brungard et Bauwens ; du lieutenant Dejardin et du sous-lieutenant Walsh.

Blin d'Orimont, recommandé spécialement au colonel L'Olivier par le prince Louis de Ligne, ancien compagnon d'armes de son père, et par le chef de bureau de la solde arriérée au ministère de la guerre, Ferdinand Dubois, devait être promu sous-lieutenant, lorsqu'un obstacle imprévu vint s'opposer à cette nomination.

Voici ce qu'écrivit alors à son père, Ferdinand Dubois son protecteur :

« L'Empereur exige que tous les officiers qui servent dans ce corps, soient nés belges et on objecte que votre fils ne l'est pas ; en vain j'ai fait observer qu'il l'était du côté de sa mère, je n'ai rien gagné. Si cet obstacle ne peut se lever, il sera nécessaire qu'il demande à passer dans un autre corps, ce qui serait fâcheux, puisque son colonel paraît lui être attaché et lui vouloir beaucoup de bien ». (Lettre datée de Paris, 14 ventôse an XIII — 5 mars 1805.)

Le sergent-secrétaire d'Orimont fut vivement affecté de ce fâcheux contretemps; le colonel L'Olivier écrivit au père du jeune sous-officier une lettre autographe, datée de Cherbourg, 19 germinal an XIII, que la famille a conservée avec le plus grand soin; nous sommes heureux de pouvoir en représenter le fac-simile (1).

Blin d'Orimont fut nommé sous-lieutenant par décret impérial du 31 mai 1806; il devait ce grade à son mérite personnel et à sa manière distinguée de servir; voici en quels termes s'exprimait, à son sujet, le chef de corps, dans une des dernières lettres écrites au capitaine Louis d'Orimont, son père : « Vous savez tout le cas que j'en fais; il sait que je partage » ses peines; c'est pourquoi il me les confie ; croyez-moi mon cher Monsieur d'Orimont, ce » fils ne vous fera jamais que de l'honneur. »

La suite de ce récit nous prouvera que le colonel L'Olivier, bon juge en la matière, ne s'était pas trompé dans ses prévisions.

SOLLEWYN, Bernard, né à Saint-Nicolas le 13 février 1785, fils de Cyprien et de Isabelle-Marie Craye, fut incorporé le 1[er] mai 1802 et passa le 7 octobre suivant au 55[e] de la même arme, aux ordres du colonel Ledru des Essarts (ce régiment s'illustra à Austerlitz où le colonel reçut la cravate de commandant de la Légion d'honneur; dix-huit étoiles furent distribuées au régiment un an plus tard, au camp de Finckenstein) (2). Sollewyn, blessé à la jambe droite par une balle de mousquet et mis à l'ordre du jour, passa ensuite comme caporal-instructeur au 112[e] de ligne.

ROBAUX, Louis-Joseph, né à Bruxelles le 25 août 1782, fils de Antoine et de Anne-Cornélie Van de Poot, inscrit le 1[er] juin 1803 comme volontaire sur les contrôles de la 89[e] demi-brigade commandée alors par le chef de brigade Charnotet, y devint caporal six mois après; Robaux nommé sergent le 3 janvier 1805, passa ensuite avec le grade de sous-lieutenant au régiment.

Le 16 mai 1804 vint s'engager comme volontaire le soldat DAMMAN (3), Jacques, né

(1) Voir page 20 à la biographie du colonel L'Olivier. Nous devons encore faire remarquer à nos lecteurs que l'*extrait officiel des états de services de M. d'Orimont* ne concorde pas absolument avec la pièce émanant du Conseil d'administration du 112[e] régiment, que nous reproduisons ci-contre.

D'Orimont, arrivé au *régiment de hussards volontaires à cheval* le 29 juin 1800, n'a pu être blessé à la bataille de Marengo, qui a été livrée le 25 prairial an VIII (14 juin 1800).

La vérité est qu'il a été blessé à Hohenlinden le 3 décembre de la même année, d'un coup de sabre à la poitrine.

Nous pensons que le Conseil d'administration du corps, désirant être favorable au jeune d'Orimont, aura remplacé le mot « Hohenlinden », qui sonnait mal aux oreilles du premier consul, par celui plus prestigieux de « Marengo », qui lui rappelait une des circonstances les plus brillantes de sa carrière militaire en Italie, heureusement terminée par le traité de Lunéville.

Bonaparte, qui examinait par lui-même tous les états de proposition à l'avancement, n'avait rien à refuser aux soldats qui avaient servi sous ses ordres en Italie et en Égypte; par contre, il était systématiquement hostile à ce qui lui rappelait Moreau, Lecourbe, Ambert, Macdonald, Souham, Grouchy, Lemoine et toute l'armée du Rhin; de là, pensons-nous, l'innocente supercherie que nous venons de signaler.

(2) Le 55[e] régiment d'infanterie actuel (ancien Condé créé en 1644), porte comme inscriptions au drapeau : *Gênes, Austerlitz, Eylau, Solferino.* Trois de ses colonels furent tués à l'ennemi : Silberman à Eylau ; Périer à Heilsberg ; de Malleville à Solferino.

(3) Immatriculé Dammant.

à Bruxelles le 13 novembre 1777, fils de Jean-Baptiste et de Gudule Gillerie; conscrit de 1798 à la 33e demi-brigade, commandée par François Roguet, Damman avait assisté aux campagnes de 1798 à 1801 en Allemagne et en Suisse; blessé le 5 mai 1800 à Meeskerken (1) de deux balles, dont l'une au genou droit et l'autre à la jambe gauche, il avait été fait prisonnier de guerre par les Autrichiens et ne fut remis en liberté que le 30 juillet de l'année suivante.

Volontaires. — Indépendamment des deux fils du colonel, Nicolas et Henri L'OLIVIER, et des cinq enfants du capitaine BOUCHER, Joseph, Isidore, Laurent, Pierre et Charles, on comptait un bon nombre d'engagés volontaires au 112e; Antoine-Léopold de WAUTIER, fils du chef de bataillon Charles-Albert de Wautier; Joseph et Philippe de MAUGEER (2), liégeois, appartenant à une famille noble et ancienne; les trois frères DUFRENEL, nés dans les provinces bataves. Citons encore WUESTEN, Jacques, de Tournay; GENNET, Lambert, de Liége, âgé de douze ans, fils d'un officier du corps; DRONSART, André, de Tournay; PIETERS, Pierre, de Gand; BOCHARD, Hippolyte, de Tournay; THOMAS, Alexandre, de Walhain-Saint-Paul; BAUDOUX, Nicolas, de Fontaine-l'Evêque; les deux fils de l'adjudant VAN LANDEWYCK, Lambert et Charles, âgés respectivement de quatorze et de neuf ans; BRASSINE, Pierre, de Watermael-Boitsfort; BOUVIER, Charles, de Gand; DOREZ, Jean-Charles, de Tournay; ESPEREN, Pierre, de Gand; Frédéric et Auguste d'OTREPPE de BOUVETTE, de Namur; Jean BASTIN, de Liége; Ignace FASSEAUX, de Bruxelles; Joseph FABRY, de Liége, et Eugène de WOUTERS de ter WEERDEN, de Gand.

Officiers-comptables. — Les trois quartiers-maîtres trésoriers furent : en 1803, DEJARDIN, Timothée, lieutenant; en 1805, RANÇON, Joseph, lieutenant, et de 1809 à 1814, MORISOT, Etienne, capitaine. Les fonctions d'officier-payeur qui ne furent instituées au régiment qu'en 1808, furent remplies à la date du 1er juin de cette année par le lieutenant LOUTZ, Nicolas-Edouard, né à Luxembourg le 10 avril 1786. Il fut nommé capitaine le 3 octobre 1809, reprit son service actif jusqu'au 16 mai 1812 et passa ensuite au régiment d'Orléans (7e de ligne), à l'époque de la Restauration.

Loutz fut remplacé le 26 janvier 1811, par le sous-lieutenant HOLVOET, Jean-Joseph, né à Ypres le 25 octobre 1776, qui avait parcouru successivement les grades subalternes au régiment depuis le 22 juin 1805, époque de son entrée au corps jusqu'au 9 octobre 1809, date de sa nomination au grade d'officier.

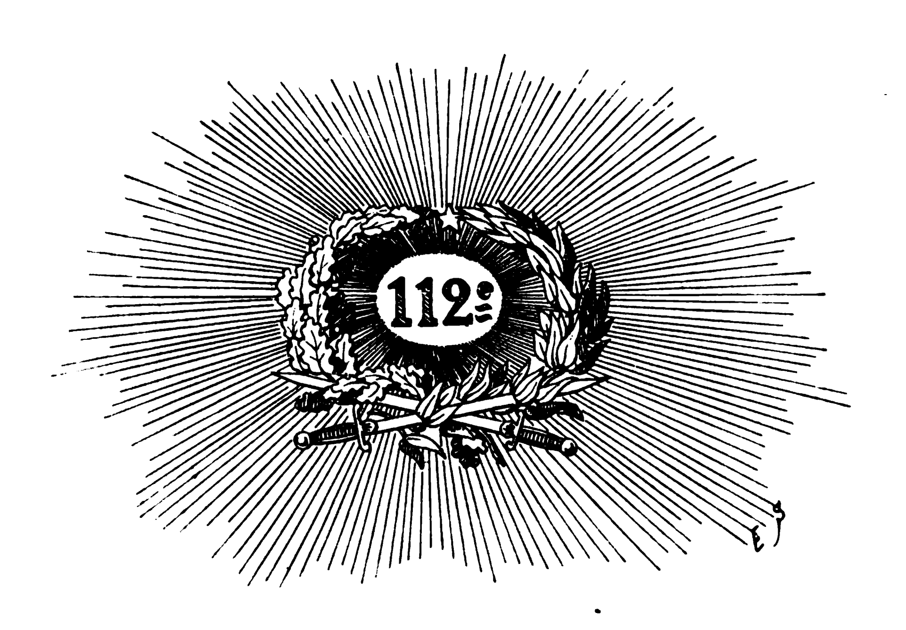
Breveté lieutenant le 19 avril 1812, Holvoet assista aux campagnes d'Italie, d'Allemagne, de Prusse, de Saxe et de France, avec l'état-major du régiment et passa le 17 août 1814 au 39e régiment de ligne (ex-42e).

(1) Corruption de Moskirch, village du Grand-Duché de Bade, dans le cercle du Lac, à 39 kilomètres N. de Constance. Victoire de Moreau sur les Autrichiens le 5 mai 1800.

La 33e demi-brigade, où servit d'abord Jacques Damman, était l'ancien régiment de Touraine, créé en 1625; elle devint 33e régiment de ligne en 1803 et porte à son drapeau actuel, les inscriptions suivantes : *Austerlitz, Wagram, La Moskowa, Melegnano.*

(2) Immatriculés, à tort, sur les contrôles du régiment, sous le nom de Demongère.




112e



CHAPITRE II

ANS XII, XIII, XIV.... 1806-1808

Départ d'Anvers et de Bruxelles (floréal an XII, mai 1804). — Séjour à Cherbourg. — Campagne d'observation le long des côtes de l'Océan. — Embarquement à bord de la frégate *La Canonnière*; régime du soldat de marine. — Combat au large de la rade de Granville le 26 messidor an XIII (15 juillet 1805). — La frégate *La Thémis* en rade de Cherbourg (décembre 1805). — Départ pour l'île d'Oléron et pour Bordeaux (mai 1806). — Entrée en Italie; le régiment tient garnison à Alexandrie (novembre 1806). — Mécontentement de l'Empereur lors de son inspection du 24 décembre 1807. — Mise à la retraite du colonel L'Olivier. — Etat de services de Raymond Penne, deuxième colonel du régiment. — Départ du Piémont et arrivée à Florence en mars 1808.



Ainsi que nous l'avons démontré dans le chapitre précédent, l'organisation d'un régiment offrait, en ces temps-là, de grandes difficultés, et le colonel L'Olivier eut à lutter contre différentes situations qui constituèrent souvent des obstacles à ses projets.

Le général Belliard, commandant de la 24e division militaire, à Bruxelles (1), prétendait avoir la haute main sur la collation des grades, d'où désaccord avec le colonel. Les anciens officiers rentrés de l'étranger, en vertu de la loi d'amnistie du 26 avril 1802, affichaient des prétentions extravagantes ; ils se faisaient recommander à Paris, aux consuls, au ministre de la guerre, à Caulaincourt, au général Belliard lui-même, tout en méconnaissant l'autorité de leur chef immédiat, le colonel.

Celui-ci avait encore à se débattre contre les réclamations de vieux officiers, en disponi-

(1) Belliard, Augustin-Daniel, né à Fontenay-le-Comte en Vendée (1769), commandait la 24e division militaire à Bruxelles depuis l'année 1801 ; chef d'état-major de Murat en 1805, gouverneur de Madrid, colonel-général des cuirassiers à Smorgoni (Russie) en 1812, pair de France et major-général de l'armée en 1814, il remplit les fonctions d'ambassadeur du roi Louis-Philippe en Belgique, en 1831. Il mourut à Bruxelles l'année suivante et fut inhumé au cimetière de Laeken. La Belgique en reconnaissance des services qu'il rendit à sa jeune nationalité, lui éleva, dans la capitale, une statue en marbre blanc. *(Passage de la Bibliothèque.)*



bilité, nommés par la Convention nationale pour faits de valeur individuelle, — peu ou nullement instruits —, et aussi contre celles des fils de famille, du pays de Liége, par exemple, qui, sous prétexte que les places de cadet et d'enseigne avaient été supprimées à la Révolution, faisaient tout simplement demander en leur faveur des sous-lieutenances !

Le colonel L'Olivier, naturellement obligeant, agréait tout le monde, et promettait à chacun ce qu'il demandait, pourvu que l'on voulût bien se laisser inscrire sur les contrôles du régiment.

Mais le général Belliard crut, à certain moment, ne pas devoir reconnaître les nominations faites par le colonel. Il en résulta que des jeunes gens, auxquels avait été promise l'épaulette d'or et qui avaient dû se contenter des grades subalternes, furent remis soldats et durent faire le métier de simples fusiliers. De là datent le mécontentement et la mésintelligence qui ne cessèrent de régner entre le premier chef et certains de ses subordonnés.

A cette époque troublée, le prêt était souvent de deux ou trois mois en retard (1); le service de l'habillement et de l'équipement laissait énormément à désirer. De là encore, des sujets de discorde sans cesse renaissants. Le colonel, ainsi que le conseil d'administration, formulaient des réclamations pressantes en haut lieu, mais ne parvenaient que rarement à obtenir satisfaction pour leurs troupiers.

L'avancement n'était réglé par aucune loi; il n'existait pas de commission d'examen, comme dans nos temps modernes, et l'on vit fréquemment des jeunes sous-officiers qui devaient tout à la faveur, devancer des camarades beaucoup plus méritants mais moins protégés; de là, aussi, la tristesse que respirent les premières lettres qui nous sont tombées sous la main.



Le général Belliard, chargé par le ministre de la guerre de l'organisation du régiment, envoya des officiers en recrutement dans chaque département des anciens Pays-Bas Autrichiens.

Nous donnons ici le texte d'une circulaire affiche du préfet Garnier, du département de Jemmapes (2).

Le colonel L'Olivier avait investi le capitaine Ferraris du soin de s'occuper de l'équipement des jeunes conscrits récemment incorporés; Ferraris, ancien serviteur de La Fayette et de Rochambeau, aussi actif que consciencieux, apporta tant de zèle à l'exécution de cette tâche, que les huit premières compagnies du régiment furent organisées et habillées dans l'espace de six mois.

Les Brabançons furent enrôlés, en vertu de la loi sur la circonscription dont nous avons déjà parlé et qui fut complétée en 1803; le contingent annuel fut fixé à 60.000 hommes dont la moitié seulement devait être appelée en temps de paix; mais comme l'état de guerre devint bientôt permanent en France, le premier consul disposa non seulement de la totalité du

(1) Le 10 mars 1805, on remboursa les prêts arriérés depuis le 7 décembre 1804; il y avait plus de deux mois que les militaires n'avaient plus été payés; la solde fut mise au jour le 27 mars 1806; à la date du 28 juillet de la même année, la solde était de nouveau en arrière; il en fut de même tout le long de la route de Bordeaux à Grenoble (5 octobre-10 décembre 1806).

Le 15 nivôse an XIV (dimanche 5 janvier 1806), les troupiers étaient réduits à Cherbourg à un état bien misérable, n'ayant point d'argent de poche; « il y avait un mois passé qu'ils n'avaient pas touché un liard; ils étaient obligés de vendre un pain pour affranchir une lettre ». (Correspondance de M. de Maugeer.)

(2) Cette pièce fut trouvée en 1887 à Coursolre (canton de Maubeuge) et offerte en 1889 au 112e régiment actuel, par M. le lieutenant Beauvais du 84e de ligne.

112me. Régiment d'infanterie de ligne.

Mons, le 27 Brumaire an XII.

Fac-Simile

LE PREFET

DU DÉPARTEMENT DE JEMMAPE,

Aux MAIRES des communes du département.

JE vous ai déjà fait connaître, citoyens Maires, la décision du Gouvernement qui a créé sous le n.° 112, un régiment d'infanterie de Ligne composé des jeunes citoyens des neuf départements de la Belgique.

Tous ceux qui voudront s'enrôler dans ce corps, commandé par des officiers connus et estimés de leurs concitoyens, recevront cent francs d'engagement; une partie leur sera remise au moment de l'enrôlement, et le décompte du surplus leur sera fait à l'arrivée au régiment.

Vous délivrerez à ceux de vos administrés qui vous manifesteront l'intention d'entrer dans le 112.e régiment, un certificat qui attestera leur bonne conduite et en même-tems qu'ils n'ont pas été désignés pour faire partie de l'armée.

Les conscrits de la réserve des années 9 et 10 qui n'ont été compris dans aucune réquisition, peuvent notamment se présenter pour s'enrôler dans ce corps.

Le général de division Belliard, chargé par le Ministre de la guerre de l'organisation de ce régiment, a envoyé le capitaine Cresteau à Tournay, le capitaine Larmey à Mons, et le sous-lieutenant Serret à Charleroy, pour veiller au recrûtement de ce corps dans votre département.

Vous ferez quelque chose agréable au Gouvernement en facilitant à ces officiers l'exécution de leur mission, en correspondant avec eux dans tout ce qui y est relatif, et en leur adressant soit les jeunes gens qui voudraient entrer dans leur corps, soit les renseignemens dont ils pourraient avoir besoin.

Le capitaine Larmey est logé à Mons, à l'hôtel de l'Ours.

Vous voudrez bien donner la plus grande publicité à la présente.

J'ai l'honneur de vous saluer,

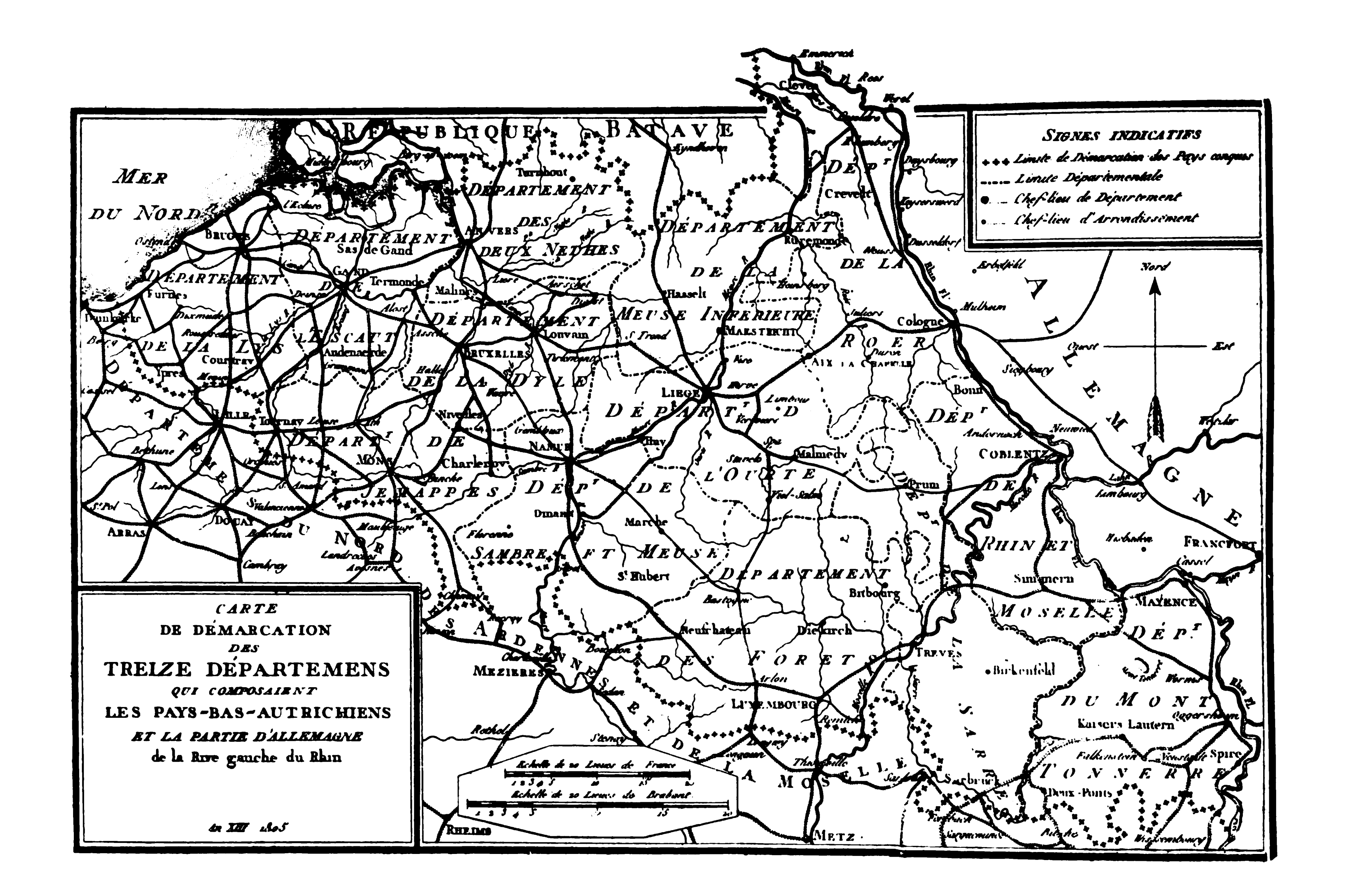
GARNIER.

publiée à Froidchapelle, le 12 frimaire an 12.

A Mons, de l'Imprimerie de MONJOT, Libraire, rue de la Clef, N.° 19.

ED. LYON-CLAESEN, Éditeur, Bruxelles

Reproduction d'une pièce du 19 novembre 1803 communiquée par M.r le Colonel Urion, Cours Pierre Puget à Marseille.



CARTE
DE DÉMARCATION
DES
TREIZE DÉPARTEMENS
QUI COMPOSAIENT
LES PAYS-BAS-AUTRICHIENS
ET LA PARTIE D'ALLEMAGNE
de la Rive gauche du Rhin
An XIII 1805
SIGNES INDICATIFS
Limite de Démarcation des Pays conquis
Limite Départementale
Chef-lieu de Département
Chef-lieu d'Arrondissement
MER DU NORD
RÉPUBLIQUE BATAVE
ALLEMAGNE
Nord
Ouest
Est
Echelle de 10 Lieues de France
Echelle de 20 Lieues de Brabant

contingent annuel, mais obtint plus tard, d'un Sénat qui ne savait rien lui refuser, l'autorisation d'appeler, d'avance, les classes entières de conscrits (1).

Nous avons aussi rappelé précédemment que, lorsque la conscription fut établie dans les pays nouveaux soumis à la France, cette institution ne s'imposa pas sans de grandes difficultés; c'est ainsi qu'en Italie, pendant tout le temps que dura la domination française, on eut énormément de peine à poursuivre les conscrits réfractaires. En Belgique, se produisirent les séditions et les mouvements insurrectionnels connus dans l'histoire sous le nom de guerre des Paysans (1798), apaisés, toutefois, à l'époque du Consulat.



Les volontaires et les recrues se réunissaient à Bruxelles, dans la caserne Sainte-Elisabeth, située Montagne-de-Sion, et qui n'était qu'un vieux couvent humide et délabré, jadis occupé par les grenadiers autrichiens des majors de Reyniac et Vanier, ainsi que par quelques compagnies du régiment de Murray; le bâtiment pouvait contenir environ trois mille hommes et une centaine de chevaux.

Le 1er bataillon du régiment, fort d'environ mille hommes, partit le 30 mai 1804 pour renforcer la garnison d'Anvers (2), composée des 61e et 108e régiments de ligne, commandés respectivement par les colonels Dorsenne-Lepaize et Virideau.

Le cadre de la huitième compagnie de ce bataillon (capitaine Bauwens), comptait quatre sous-officiers originaires de Liége, entre autres Joseph de Maugeer (3) et un nommé François;

(1) Une levée de 200.000 conscrits fut votée le 2 vendémiaire an VII (23 septembre 1798), et l'exécution de la loi suivit pendant quelques années son cours normal.

Mais en décembre 1806 on appela sous les drapeaux 80.000 conscrits qui n'auraient dû tirer au sort qu'un an plus tard: en mars 1807, l'Empereur se fit accorder par un sénatus-consulte, 80.000 hommes sur la conscription de 1808: en novembre 1808, on leva, seize mois à l'avance, 160.000 hommes, sur la conscription de 1810; en 1809, au moment de la rupture avec l'Autriche, Napoléon prit encore 40.000 conscrits sur les classes antérieures à 1810.

Le 13 décembre 1810, 160.000 jeunes recrues marchèrent sous les drapeaux impériaux, tandis qu'à la veille de l'expédition de Russie, 120.000 hommes furent encore réclamés (décembre 1811).

Lorsque survinrent les désastres de la retraite de Moscou, et le soulèvement des puissances coalisées, trois sénatus-consultes mirent à la disposition de l'Empereur 800.000 conscrits; même les jeunes gens qui avaient échappé jusque là au service militaire, en fournissant successivement plusieurs remplaçants, durent entrer dans l'armée et formèrent les gardes d'honneur.

A la fin de 1813, le 9 octobre et le 15 novembre, deux nouveaux sénatus-consultes mirent à la disposition de Napoléon 500.000 conscrits à prendre sur toutes les classes de 1806 à 1815.

« Pendant la durée de l'Empire, ajoute M. E. Maréchal, dans sa remarquable *Histoire contemporaine,* le nombre total des hommes appelés sous les drapeaux fut de 2.103.000.

(2) Par un décret daté de Bruxelles, 26 juillet 1803 (7 thermidor an XI) le premier consul avait ordonné la création, à Anvers, d'un port d'échange et d'un bassin à flot avec écluse à la suite de ce port, ainsi que des quais le long de l'Escaut sur une étendue de dix-huit cents mètres; on commençait à exécuter ces travaux qui furent pour notre métropole commerciale, le signal d'une nouvelle ère d'abondance, après un sommeil léthargique et une décadence de plus d'un siècle et demi. (5 juin 1648 — 26 juillet 1803.)

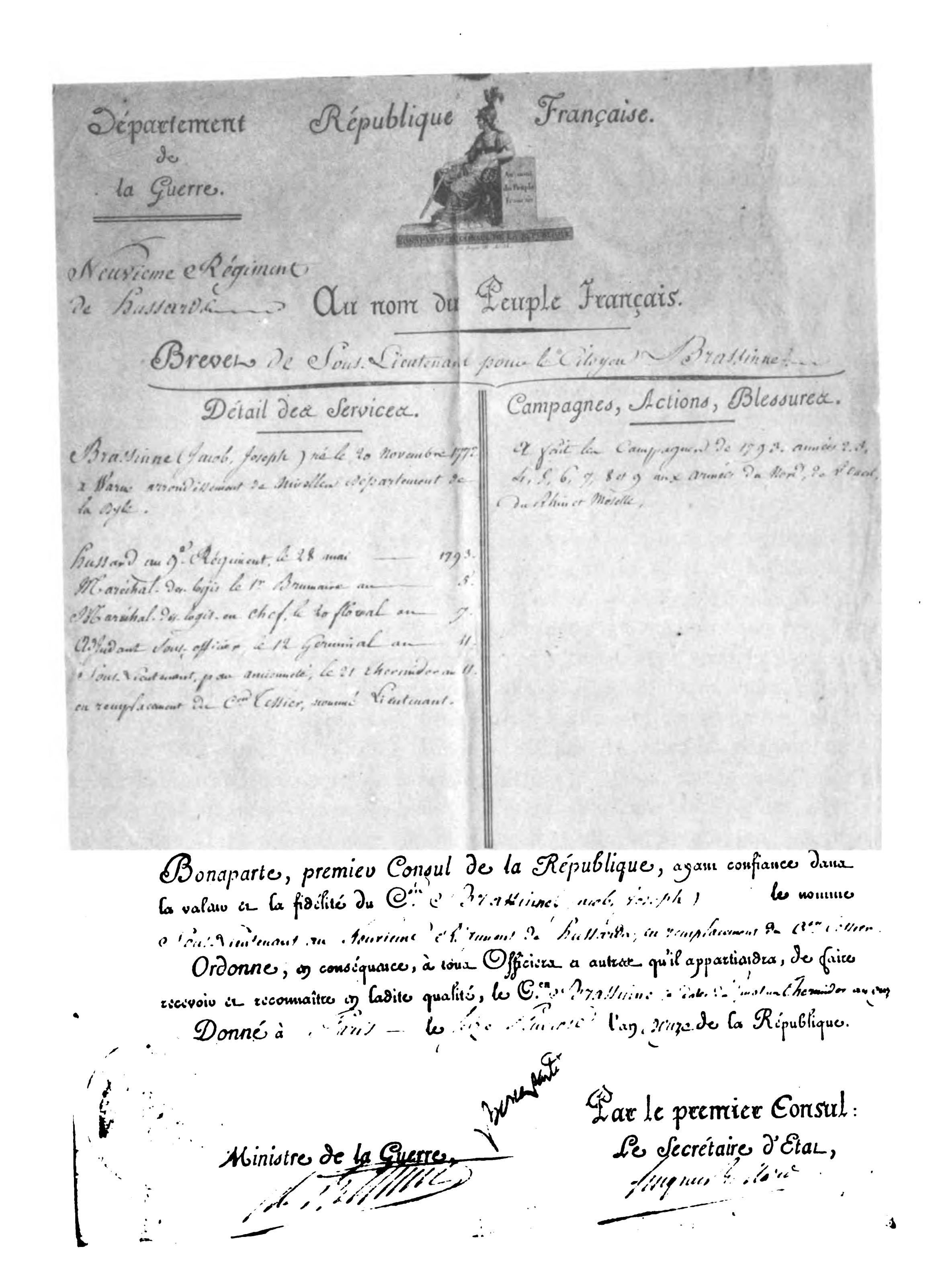
(3) Joseph de Maugeer et son frère Jean-Philippe, caporal au régiment, appartenaient à une famille noble et ancienne; plusieurs de leurs lettres sont scellées aux armes de leurs ancêtres; l'écu est écartelé: *aux un et quatre, d'azur à une fleur de lys d'argent; aux deux et trois, de sable à une étoile d'or.*

Leur père, Jean-Philippe de Maugeer, fut capitaine au service du prince-évêque de Liége, et reçut ensuite, une pension annuelle et viagère de la république batave; leur mère, Marie-Constance de Massart, était la fille d'un jurisconsulte distingué; les aïeux paternels et maternels des deux jeunes volontaires avaient rendu de grands services à la ville de Liége, comme bourgmestres, en 1691. Leur oncle, H. de Maugeer fut colonel d'artillerie et ambassadeur du duc de Parme.

Pour des motifs que nous ignorons, J. de Maugeer, agréé le 19 mai 1804 comme sergent au nouveau régiment, créé exclusivement pour des Belges, se vit dépasser par beaucoup de ses camarades et dut attendre l'épaulette d'or pendant l'espace de plus sept années (il ne fut nommé sous-lieutenant que le 22 juin 1811); son frère Philippe, victime des mêmes promesses, fut reçu au régiment comme caporal et mit plusieurs années, à devenir sergent (27 mars 1806). Il mourut prématurément à l'hôpital d'Alexandrie.

Nous sommes heureux de pouvoir rendre hommage à la mémoire de ces deux frères; nous avons pu nous convaincre, par la lecture de leur volumineuse correspondance, que c'étaient des jeunes gens admirables, animés des plus beaux sentiments, d'une grande élévation de caractère; ils vénérèrent leurs parents, aimèrent leur patrie et servirent dignement la France.





Département de la Guerre.

République Française.

Neuvième Régiment de Hussards

Au nom du Peuple Français.

Brevet de Sous-Lieutenant pour le Citoyen Brassine

Détail des Services.	Campagnes, Actions, Blessures.
Brassine (Jacob, Joseph) né le 20 Novembre 177. à Wavre arrondissement de Nivelles département de la Dyle.	A fait les Campagnes de 1793, années 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9 aux Armées du Nord, de l'Ouest, du Rhin et Moselle.
Hussard au 9e Régiment, le 28 mai — 1793.	
Maréchal des logis le 1er Brumaire an — 5.	
Maréchal des logis en chef, le 10 floréal an — 7.	
Adjudant sous-officier, le 12 Germinal an — 11.	
Sous-lieutenant, par ancienneté, le 21 thermidor an 11. en remplacement du Cen Cellier, nommé Lieutenant.	

Bonaparte, premier Consul de la République, ayant confiance dans la valeur et la fidélité du Cen Brassine (Jacob, Joseph) le nomme Sous-lieutenant au Neuvième Régiment de Hussards, en remplacement du Cen Cellier.

Ordonne, en conséquence, à tous Officiers et autres qu'il appartiendra, de faire reconnaître et reconnaître en ladite qualité, le Cen Brassine à dater du 21 thermidor an onze

Donné à Paris — le 16 Pluviôse l'an douze de la République.

Bonaparte

Ministre de la Guerre,
Alex. Berthier

Par le premier Consul :
Le Secrétaire d'Etat,
Hugues B. Maret

Brevet de Sous-Lieutenant pour le citoyen Brassine
signé par Bonaparte, premier Consul,
contresigné par Alexandre Berthier et Hugues Maret (6 Février 1804)

Reproduction d'une pièce authentique appartenant à Mr le lieutenant-général Brassine, aide-de-camp Gl du Roi

Frédéric d'Otreppe, de Namur, remplissait les fonctions de sergent-major; le fourrier était né à Maestricht.

Joseph de Maugeer avait reçu une instruction relativement avancée pour l'époque agitée à laquelle il vivait; doué de nobles sentiments, aimant profondément sa famille, il resta en correspondance avec elle pendant tout le temps qu'il servit à la demi-brigade; ses impressions originales ont été heureusement conservées dans la collection très curieuse de plus de deux cents lettres parvenues jusqu'à nous, et auxquelles nous avons fait allusion dans l'avant-propos de cet ouvrage.

La première jeunesse de J. de Maugeer fut des plus accidentées; il avait dix ans à peine, lorsqu'en 1792, il suivit son père en émigration, au moment où les républicains, vainqueurs à Jemmapes, s'emparèrent de la principauté de Liége.

Il fit une courte réapparition dans sa ville natale, après l'échec subi par Dumouriez à Neerwinden, mais fut contraint de fuir de nouveau le 10 juillet 1794, séjourna à Bois-le-Duc, Venloo, Aix-la-Chapelle, Arnheim, Wesel « où il remarqua des soldats prussiens qui tricotaient; les uns tendaient la main comme des mendiants, d'autres demandaient à s'enrôler pour le service des Provinces-Unies. »

Il avait conçu une telle terreur des Français, que « leur nom seul prononcé », lui faisait impression. Qui eût pensé, écrit-il, que, dans la suite, j'eusse servi et tant aimé les Français !

J. de Maugeer assista le 3 février 1795, à l'entrée des Républicains à Deventer; voici comment il la décrit : « nous vîmes arriver les Français qui ne me causèrent plus autant de frayeur, sachant qu'ils étaient devenus nos alliés ; leur tenue était bizarre ; l'un était coiffé d'un chapeau de toile cirée, un autre d'un casque. Celui-ci avait un habit, celui-là n'en avait point; enfin, c'étaient des soldats improvisés; néanmoins, ils furent reçus comme les libérateurs de la patrie et on leur rendit de grands honneurs. Toute la ville fut en joie; une députation composée de magistrats leur avait présenté les clefs. On planta, sur la place principale, l'arbre de la liberté; des dames, vêtues de blanc, firent le simulacre de l'élever, avec des rubans tricolores ; l'arbre étant planté, elles firent plusieurs rondes autour, au son d'une musique bruyante. »

A sa rentrée à Liége le 26 mars 1795, le capitaine de Maugeer père, obsédé par les épithètes malsonnantes « d'aristocrate, d'émigré, de mauvais patriote » que lui lançaient à la face des citoyens exaltés, alla résider dans la commune de Lixhe près Visé ; Joseph, qu'une parente, veuve du colonel baron de Monin, jadis au service des Provinces-Unies, avait en quelque sorte adopté, passa quelques années au château d'Oteppe, près de Huy.

Ayant accompli sa vingtième année le 27 septembre 1802, et atteint par la loi sur la conscription, il alla contracter un engagement volontaire chez le capitaine D'Aywailles chargé du service du recrutement dans le département de l'Ourthe, et vint à Bruxelles, sous les auspices des généraux Loison, Gensy, Bellegarde et Guérin, son parent.

Il fut présenté par son père à l'inspecteur-général Belliard, ainsi qu'au colonel L'Olivier, dont tout le monde vantait le caractère serviable et obligeant; ces officiers supérieurs promirent formellement au jeune Joseph de le prendre sous leur protection et de lui faire obtenir, de Sa Majesté l'Empereur, une sous-lieutenance (21 mai 1804). Ainsi que le démontrera la suite de ce récit, il attendit longtemps la réalisation de cette promesse.

Nous empruntons pour la première fois à sa correspondance, les détails suivants que nous croyons de nature à intéresser nos lecteurs. Il sont extraits de lettres écrites à la citadelle d'Anvers, le 14 prairial et le 16 thermidor an XII. (3 juin, 4 août 1804.)





« Nous sommes arrivés à Anvers après deux jours d'étape ; la première nuit, nous avons logé à Malines chez les bourgeois ; nous avons passé deux journées à Anvers dans les mêmes conditions, et avons été très mal accueillis ; on ne nous a pas même offert un verre d'eau ; il faut croire que la population est fatiguée du passage continuel de troupes, car les dispositions des esprits ont été détestables à notre égard. Voici deux jours que nous sommes casernés à la citadelle ; certes le logement chez l'habitant a plus de charme, à la condition toutefois que les hôtes soient aimables et prévenants.



CATHÉDRALE D'ANVERS.

» La citadelle est une place d'une vaste étendue, très bien fortifiée, mais les locaux laissent beaucoup à désirer ; les casemates sont humides, insalubres et les fièvres déciment la garnison.

» Si ce n'était la cherté des vivres, nous nous plairions pourtant mieux à Anvers qu'à Bruxelles; la ville, quoique ancienne, est très agréable, les rues y sont plus larges et plus propres, et le port, avec ses bâtiments de tous les genres, nous offre des distractions variées.

» Vingt-quatre sous-officiers nommés après le 13 floréal (3 mai), n'ont pas été confirmés dans leur grade par l'inspecteur-général et ne touchent que la solde de simple soldat qui est de dix liards par jour (0.12.50) soit 0.62.50 tous les cinq jours ; les caporaux reçoivent tous les cinq jours, quarante sous (2.00), dont vingt sont retenus pour l'ordinaire et cinq pour la masse d'habillement ; les sergents ont dix-sept sous en plus (2.85) ; les chevrons qui sont donnés aux plus anciens pour huit années de service, leur rapportent un sou par jour et par chevron.

» Quelques sous-officiers, suspendus de leur grade par ordre du général Belliard et mécontents de cette situation anormale, ont formé le complot de déserter de la citadelle ; la mèche a été éventée et ils sont tous détenus au cachot en attendant leur mise en jugement.

» Nous avons été passés en revue le dimanche 3 juin, par le même général et par le commandant militaire du département des Deux-Nèthes, le général Jardon ; quelques jours après, le 61e, le 108e et notre premier bataillon ont été de nouveau rassemblés sur la place de Meir, pour assister à la dégradation du caporal Martin, condamné à cinq années de travaux publics, pour voies de fait envers un supérieur.

» Nous venons de recevoir notre armement ainsi que nos objets de grand équipement ; nous nous exerçons au maniement des armes, à outrance ; le chef de bataillon Thomas de Wautier est très exigeant en ce qui concerne l'instruction militaire ; le capitaine Larmey, commandant la 2e compagnie du bataillon, ne l'est pas moins. A cinq heures du matin, a lieu le premier exercice de deux heures. A cinq heures du soir, un second exercice de même durée ; de dix heures à midi, théorie sur l'école du soldat et le réglement concernant le service intérieur ; à midi appel ; à deux heures, revue de propreté. On monte la garde tous les trois jours. »

Les volontaires de Maugeer et Vanderpepen obtinrent, quelques jours après, la faveur



Joseph de Maugeer

né à Liège en 1782.

Sous-lieutenant au 112.e régiment de Ligne

IMPRIMERIE TR REIN 5t

de faire le service de sergent et d'en porter les marques distinctives, sauf aux revues mensuelles de l'inspecteur-général, où ils devaient figurer comme soldats.



Tandis que les deux autres bataillons du 112e régiment s'organisaient à Bruxelles et s'initiaient au rude métier des armes, sous les ordres de leurs chefs respectifs Charles-Albert de Wautier et Albert Grimaud d'Orsay, de nouveaux points noirs vinrent, malheureusement pour nos jeunes conscrits, obscurcir l'horizon politique de l'Europe : l'Angleterre, qui n'avait pas sincèrement souscrit à la paix, ourdit peu après le traité d'Amiens, une nouvelle coalition.

Le 17 ventôse an XI (8 mars 1803), un message du roi Georges informa la Chambre des Communes que : « Vu les préparatifs militaires qui se faisaient dans les ports de la république française et aux Pays-Bas, il avait cru devoir adopter de nouvelles mesures de précaution pour la sûreté de ses Etats ».

Le ministre anglais fit demander au premier consul, entre autres, l'évacuation de la Hollande et de la Suisse, une indemnité en faveur du roi de Sardaigne, et l'occupation de l'île de Malte, pendant dix ans, à titre de garantie. A ces conditions, disait-il, l'Angleterre reconnaîtrait les changements opérés en Europe depuis la paix d'Amiens. Le premier consul ayant repoussé ces demandes, lord Whitworth, ambassadeur de la Grande-Bretagne quitta Paris le 12 mai de la même année. Les hostilités recommencèrent aussitôt.

Sur la proposition du tribun Curée (1), le Sénat, qui avait déjà décerné au général Bonaparte le consulat à vie, le proclama empereur des Français, le 2 floréal an XII (18 mai 1804).



CONSTITUTION DE L'EMPIRE.

Cette élévation à la dignité suprême fut, naturellement, ratifiée par les acclamations de l'armée française, car Napoléon ne négligeait aucune occasion de la flatter et de se la rendre favorable. Dès le 25 floréal an X (19 mai 1802), il avait institué la Légion d'honneur, pour récompenser les services militaires et civils. Cette légion se composait d'un grand conseil d'administration et de seize cohortes; l'Empereur, en qualité de chef de la légion, présidait le grand conseil; la troisième cohorte avait pour chef-lieu l'abbaye de Saint-Pierre à Gand et se composait des départements de la Dyle, de l'Escaut, de la Lys, des Deux-Nèthes, de l'Ourthe et de Sambre-et-Meuse, tirés de nos anciennes provinces.



A l'une des premières distributions des insignes

(1) Le zèle de Curée fut récompensé par la dignité de sénateur (1807) et le titre de comte de la Bédisière. Après la chute de l'Empire, il vécut dans la retraite et mourut en 1835. Il était commandant de la Légion d'honneur depuis le 25 prairial an XII (14 juin 1804).



le 14 juin 1804, le colonel L'Olivier fut nommé officier de la Légion; le major de Fernig et le chef de bataillon Thomas de Wautier, y furent admis comme membres.

« La Légion d'honneur fut instituée sur le modèle des vieilles institutions monarchiques de Saint-Louis et du Mérite militaire. Le directoire avait distribué quelques sabres d'honneur; mais ces récompenses isolées n'apportaient aucun privilège, ne constituaient pas un ordre, une hiérarchie de chevaliers; la Légion d'honneur jetait les premiers germes d'une noblesse nouvelle, elle rappelait les distinctions abolies.

» L'Empereur ne s'arrêta point. La constitution de l'an XII remit sur la scène les titres surannés de la féodalité. La France revit une noblesse. Il y eut des ducs, des comtes, des barons, des chevaliers. Le titre de monseigneur, le cérémonial de Cour emprunté aux somptuosités de Versailles, l'étiquette de deuil, de réception, reprirent leur puissance. Peu après, la noblesse devint héréditaire, les majorats furent constitués; il y eut de grands fiefs militaires, des gouverneurs de provinces, tout l'appareil de l'ancienne monarchie, moins la royauté antique.

» Tous les arts concouraient à célébrer le règne de Napoléon, à perpétuer ses immortels faits d'armes. Une grande partie de son armée lui était dévouée jusqu'à la mort. Il la menait de victoire en victoire, tantôt éblouissant les généraux, par l'éclat de ses succès, tantôt les accablant par ses prodigalités habiles; majorats, pensions, décorations, grades, couronnes, tout s'offrait à leurs espérances.

» Après la brillante campagne de 1807, 120 millions furent distribués à ses lieutenants. C'est ainsi qu'il étouffait les regrets pour la République et cherchait à rendre impossible le règne des Bourbons.

» Sa politique était toute de fusion et d'oubli du passé, pour concentrer tous les intérêts, tous les sentiments dans le présent. Il rendait aux émigrés leur fortune, leurs propriétés, pourvu qu'ils consentissent à unir leurs filles à ses généraux. Les grades étaient assurés dans ses armées aux républicains comme aux chouans qui voulaient adorer sa fortune.

» Les emplois publics et du palais furent aussi donnés aux noms de la vieille Cour : politique habile dans la prospérité, mais qui tourna contre Napoléon aux jours de ses malheurs! » (1).

Quelques mois après son élévation à la dignité impériale, Napoléon Bonaparte se rendit en Italie, ceignit le 26 mars 1805 à Milan, la couronne de fer des rois lombards, repassa les Alpes et partit bientôt pour le camp de Boulogne où se préparait l'expédition maritime contre l'Angleterre. Ce projet de descente qu'avait conçu le Directoire après le traité de Campo-Formio et le premier consul après la paix de Lunéville, fut repris avec beaucoup d'ardeur.

Au commencement de l'année 1805, une flottille de deux mille petits bâtiments, servie par seize mille marins et portant une armée de cent soixante mille hommes, était rassemblée dans les ports de Boulogne, d'Etaples, de Wimereux, d'Ambleteuse et de Calais. Des circonstances étrangères au sujet que nous traitons et que nous croyons, d'ailleurs, inutiles de développer ici, firent échouer ce vaste projet.

Deux bataillons du régiment prirent part, pendant plusieurs années, aux exercices continuels auxquels furent soumis les soldats de la grande armée. Ces campagnes très accidentées, mais en somme peu glorieuses, constituèrent un rude apprentissage pour nos recrues.

(1) *Histoire de la Restauration,* par un homme d'Etat (1815-1830).

1.re DIVISION.

LÉGION D'HONNEUR

Paris, le 18 février 1814.

DUPLICATA.

LE GRAND-CHANCELIER, MINISTRE D'ÉTAT,

A MONSIEUR Blin Dorimont,
Chevalier de la Légion d'honneur, Chef de Bataillon dans le 162ème Régiment

L'EMPEREUR ET ROI, en grand Conseil, vient de vous nommer Chevalier de la Légion d'honneur.

Je m'empresse et je me félicite vivement, Monsieur, de vous annoncer ce témoignage de la bienveillance de SA MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE, et de la reconnaissance de la Nation.

N° d'ordre :
45313.

Signé B. G. E. L. COMTE DE LACÉPÈDE.

Pour copie conforme :
~~Le Secrétaire général~~,
Le Chef de la 1re Division.

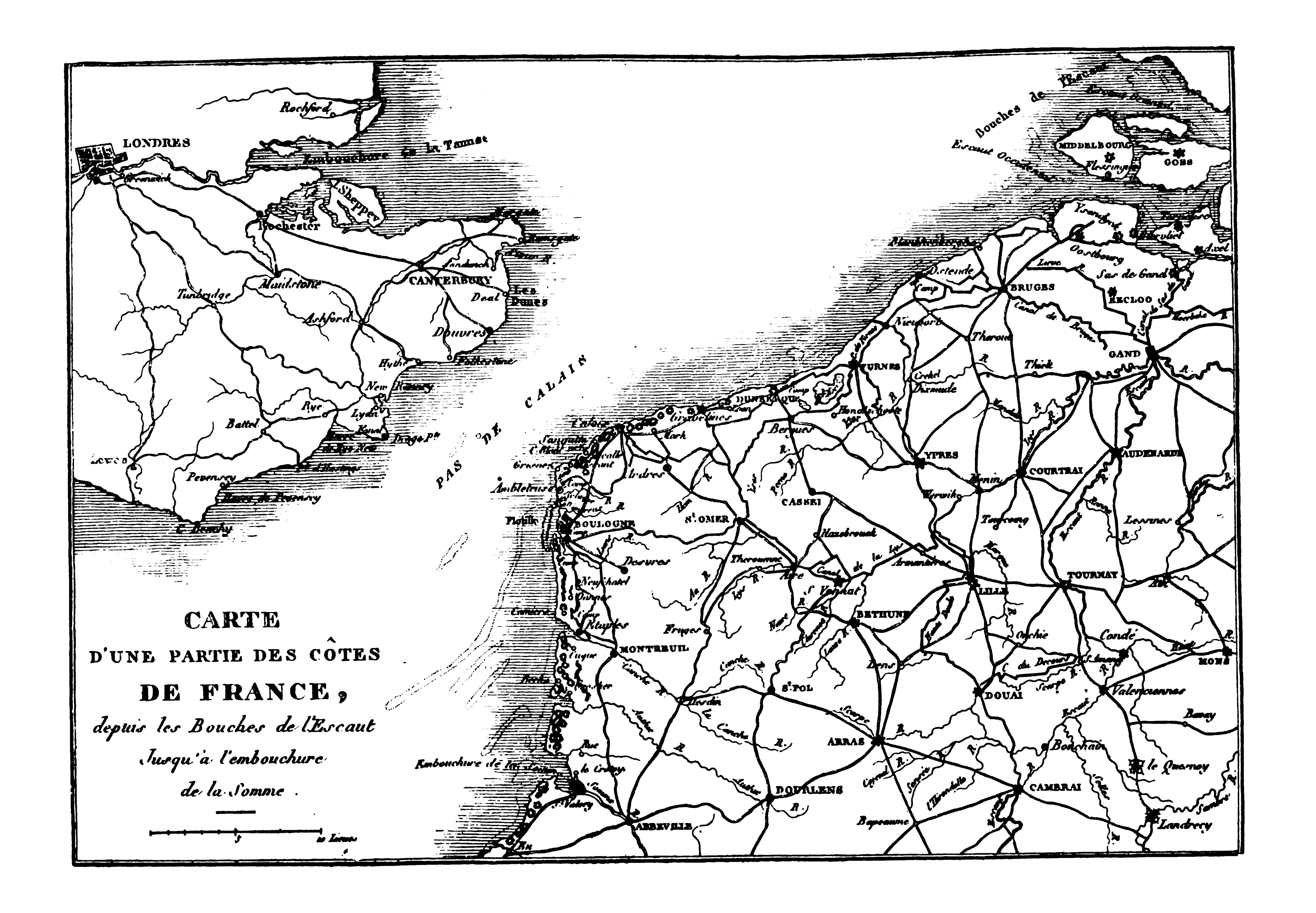
[signature]

A Mr. Blin-d'Orimont, Chef de Bataillon au 35e régiment d'Infie de ligne, Chevalier de la Légion d'honneur, des Ordres de la Réunion et du Mérite Militaire de Bade.

Lettre de nomination dans la Légion d'honneur

1814.

Imp. Tr. Rein, rue de Ruysbroeck, 78, Brux.


CARTE
D'UNE PARTIE DES CÔTES
DE FRANCE,
depuis les Bouches de l'Escaut
Jusqu'à l'embouchure
de la Somme.
LONDRES
Rochester
CANTERBURY
Douvres
Les Dunes
PAS DE CALAIS
BOULOGNE
MONTREUIL
ABBEVILLE
DOULLENS
ARRAS
St. POL
BETHUNE
St. OMER
CASSEL
DUNKERQUE
FURNES
YPRES
LILLE
DOUAI
CAMBRAI
Valenciennes
TOURNAY
COURTRAI
AUDENARDE
GAND
BRUGES
ECLOO
MONS
MIDDELBOURG
GOES
Embouchure de la Tamise
Bouches de l'Escaut
Escaut Occidental
Embouchure de la Somme

DÉPART D'ANVERS.

Le 13 septembre 1804, le premier bataillon quitta la citadelle d'Anvers, traversa la Belgique et opéra sa jonction avec le deuxième bataillon, à Péronne, en Picardie; ils arrivèrent au mois d'octobre à Cherbourg (14e division militaire). Le deuxième bataillon fut immédiatement dirigé sur Valognes, à quatre lieues en-deçà, près des monts du Cotentin; seul le troisième bataillon, encore en formation, était demeuré à Bruxelles.

« Nous avons, écrit de Maugeer (1), parcouru par étapes, un espace de cent cinquante lieues, traversé la Flandre française, l'Artois, la Picardie, la Normandie et passé par Gand, Lille, Rouen, Lisieux, Caen et Montbourg qui fut notre avant-dernière étape.

» Nous sommes arrivés dans la soirée du 10 octobre 1804 (2), sur les hauteurs qui dominent Cherbourg; l'aspect de la ville bâtie dans un fond, et, au-delà, la mer avec le port et les forts qui défendent la rade, ainsi que les vaisseaux qu'elle contenait, formaient un tableau imposant, mais qui nous inspirait des idées sinistres, à nous jeunes conscrits, qui pensions que, sous peu, nous serions exposés à la merci des flots et engagés dans des luttes avec les marins anglais si redoutables et si renommés.

» L'obscurité, le mauvais état des chemins, la pluie qui tombait à verse, le mugissement des flots, les rafales de tempête, augmentaient notre mélancolie; la vue du fort de la Liberté (ci-devant fort Sainte-Anne) sombre et antique, situé dans une presqu'île formée par la rade, nous fut d'un sinistre présage. L'intérieur des chambrées était brut et noir comme l'extérieur; le séjour en était humide et malsain, et la nuit, nous n'entendions que le bruit des vagues et les cris stridents des oiseaux nocturnes.

» Cherbourg a un port de mer sur la Manche; la ville n'offre rien de remarquable; elle fut toutefois plus considérable; le port et la rade sont défendus par les forts de Querqueville, de la Liberté et le fort Impérial, bâti sur un rocher dans la rade (île Pelée), puis par la batterie Napoléon qui a tout l'air d'une ville naissante, sortant du sein d'Amphitrite; elle a coûté des sommes immenses et n'a d'autres fondements que des masses de pierres et de moellons qu'on y a jetés pour combler les profondeurs de l'Océan; en temps d'ouragan, quand la tempête souffle à outrance et rend les vagues furieuses, la surface en est toujours couverte d'eau écumante; il est à craindre qu'elle ne soit engloutie par les flots, de même que le fort de la Liberté; nous étions malades de fièvres prises à Anvers et le séjour dans ces forts n'a fait qu'aggraver l'état de tous ceux qui étaient atteints de ce mal redouté. »

C'est ainsi que l'on eut à déplorer la mort du sous-lieutenant Auguste d'Otreppe de Bouvette, de Namur, dont la santé avait été chancelante depuis le départ de la Belgique (23 juin 1805).



Le général Daubigny commandait la place de Cherbourg ainsi que les travaux avancés;

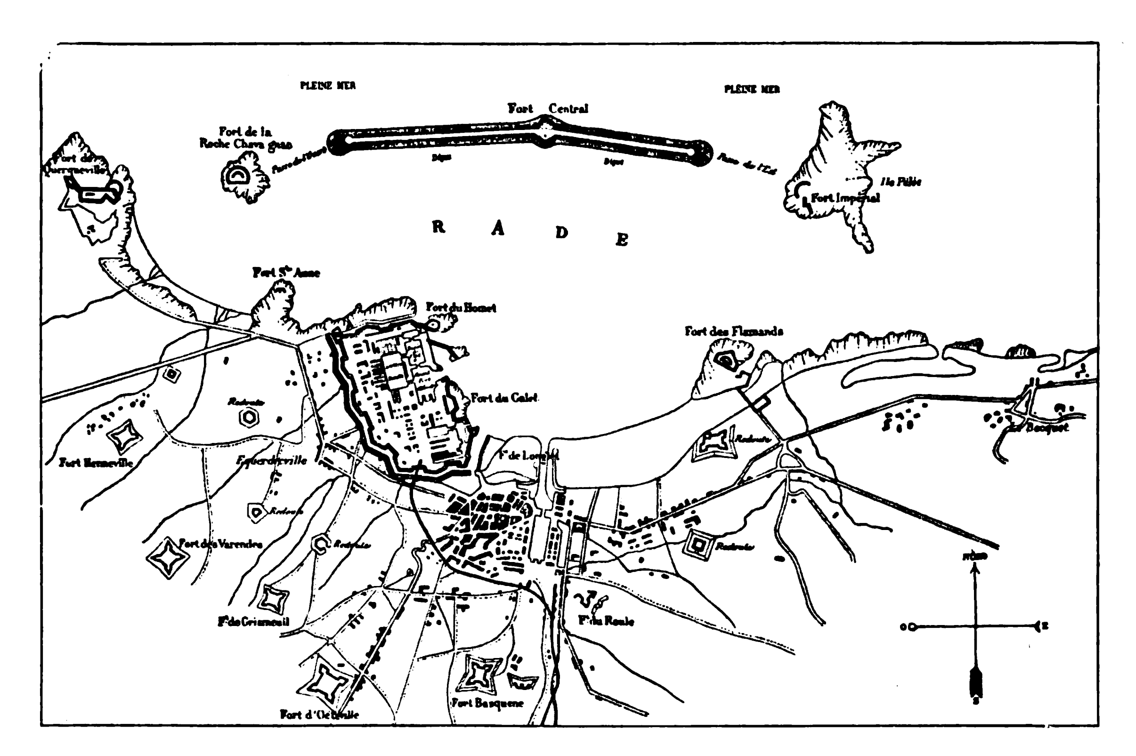
(1) Lettre du sergent de Maugeer à ses parents, datée de Cherbourg, brumaire an XII (novembre 1804).

(2) Pendant la marche du régiment d'Anvers à Cherbourg, le capitaine Renardy, de Liége, fut réformé sans traitement; le sous-lieutenant Fouquart fut l'objet de la même mesure le 8 octobre; il rentra toutefois au service de l'Empereur en 1812 comme lieutenant à la 73e cohorte de la garde-nationale, devenue 148e de ligne (sous le commandement du colonel Obert) et passa au service des Pays-Bas le 9 juillet 1815.

Charles Fouquart s'était marié à Bruxelles le 12 septembre 1810 avec dame Jeanne-Marie Vanden Bruggen et décéda dans sa ville natale le 26 avril 1829, étant capitaine à la 1e afdeeling (division) d'infanterie.

dans le but de familiariser les jeunes soldats avec la mer, il donna ordre au colonel L'Olivier de les embarquer à bord des bâtiments qui se trouvaient en rade.

« Officiers de terre et de mer, soldats et matelots devaient, par ce moyen, se reconnaître, prendre confiance les uns dans les autres, et, par là même, être plus disposés à s'entraider. Chaque compagnie dut fournir à chaque bâtiment désigné une garnison de vingt-cinq hommes, toujours embarqués ; ces vingt-cinq hommes, le quart de la compagnie, restaient environ un mois à bord; pendant ce temps, ils logeaient avec l'équipage, soit que le bâtiment se trouvât



PORT ET RADE DE CHERBOURG. *(Moniteur Universel.)*

en mer pour manœuvrer, soit qu'il séjournât dans le port. Ils accomplissaient là tout ce que faisaient les matelots eux-mêmes, concouraient aux basses manœuvres et s'exerçaient surtout à tirer le canon. Après avoir mené ce genre de vie pendant un mois, ils étaient remplacés par vingt-cinq autres soldats de la même compagnie, qui venaient pendant le même espace de temps se livrer aux exercices de la mer. Successivement, la compagnie tout entière faisait son stage à bord des bateaux. Chaque homme était donc alternativement soldat de terre, soldat de mer, artilleur, fantassin, matelot et même ouvrier du génie, par suite de travaux exécutés dans les bassins » (1).

Parmi les vaisseaux embossés dans la rade, nous devons citer particulièrement une frégate de 40 canons dite *La Canonnière,* commandée par le capitaine de vaisseau Bourayne (2); elle avait appartenu aux Anglais sous le nom de la *Minerve;* dans l'automne de 1803, en

(1) Thiers, ouvrage cité.
(2) Le baron Bourayne, capitaine de vaisseau, commandant de la Légion d'honneur (10 mars 1807).

venant reconnaître de trop près le port de Cherbourg, elle s'échoua sur les fondements de la digue qu'on élevait alors pour fermer la rade. Tous les efforts du capitaine anglais pour la remettre à flot furent inutiles; canonnée par les deux forts qui se trouvaient à portée, attaquée par une division de la flotille française, elle fut contrainte de se rendre. Les circonstances de sa capture lui firent donner le nom de la *Canonnière* (1).

Le colonel L'Olivier reçut mission de former deux compagnies à l'effectif de cent trente hommes chacune, et de les embarquer à bord du navire qui, selon le plan adopté par la marine française, à la suite de l'abandon du projet d'invasion en Angleterre, devait prendre part à des croisières vers les possessions françaises dans l'Océan atlantique et dans la mer des Indes, notamment à la Martinique et à l'Ile de France.

. On avait fait rentrer de Valognes des détachements du 2e bataillon, afin de concourir au même but; les deux cent soixante-six hommes du 112e régiment, sous les ordres du capitaine Larmey, des lieutenants Degotte et Bertin, du sous-lieutenant Pestiaux, furent embarqués le 23 pluviôse an XII (14 février 1805); le détachement fut conduit au port, précédé de la musique du régiment et prit place sur des chasse-marée; le temps était affreux et on mit trois heures pour arriver à bord de la frégate.

« Nous abordons à l'heure du repas du soir (2); des gourganes passablement dures, assaisonnées d'un peu d'huile rance, nous attendaient; une caisse de gargousses était notre table; le tillac, nos sièges et un baquet dégoûtant, notre soupière; la nuit il fallut faire le quart sur le pont; la moitié de l'équipage et de la troupe veillait, tandis que le restant était suspendu au tillac, dans des hamacs où l'on était entassé.

» A l'heure prescrite, annoncée par un coup de sifflet d'un maître ou d'un contre-maître de l'équipage, suivi du mot « branle-bas », la moitié de la troupe qui avait veillé, allait prendre la place de l'autre; au point du jour, sur un second coup de sifflet, suivi du même avertissement de branle-bas, tout le monde se rendait derechef sur le pont pour être placé dans les bastingages.

» Le matin, après le branle-bas, on faisait la distribution d'un verre d'eau-de-vie avec une ration de pain de seigle, d'ordinaire échauffé et noirci; pour dîner, la soupe et le bœuf, du pain et un demi-litre de bière ou de cidre par homme; les sous-officiers obtenaient en plus, un plat de poisson; souvent on trouvait dans la soupe des souris entières ou des débris de chique de tabac que le kok (cuisinier) y avait laissés tomber. *(Sic.)*

» Pendant toute la journée chacun était employé aux différentes manœuvres du navire; les uns exerçaient au fusil; d'autres étaient destinés à monter à l'abordage; mais les jeunes conscrits affaiblis par les fièvres et par le mal de mer, n'arrivaient guère les premiers aux hunes et n'étaient pas assez lestes pour remplir l'office de mousses, dans les cordages. Nous étions, pour la plupart, rongés par la vermine; dans nos moments de loisirs, nous nous occupions à la détruire en partie; à cet effet, nous nous servions d'un boulet de canon, en guise de carreau de tailleur et nous repassions ainsi tous les plis et les coutures de notre linge et de nos vêtements.

» Nous allions de temps en temps à la découverte à plus de dix lieues en mer et maintes fois nous fûmes sur le point d'en venir aux mains avec les Anglais; ces ennemis, fort audacieux, se montraient chaque jour et venaient nous insulter jusqu'à la portée des canons des forts et des batteries qui défendaient la rade. »

(1) *Victoires et Conquêtes,* ouvrage cité.
(2) Manuscrit de Joseph de Maugeer.

Le départ pour l'Ile-de-France, qui devait s'effectuer immédiatement, fut différé jusqu'au mois de novembre; le détachement rentra à Cherbourg et fut ensuite dirigé sur Valognes. Toutefois la garnison habituelle de la frégate était fournie par un corps d'infanterie légère; quand ce régiment vint à quitter Cherbourg, il fut remplacé par un piquet de cinquante hommes du 112e régiment, sous le commandement des lieutenants Bertin et Kips (1); ils séjournèrent à bord pendant les années 1805, 1806, 1807, 1808 et firent voile vers l'Ile de France, où ils arrivèrent le 22 juin 1806.

Fait remarquable, à cette époque où la marine française avait essuyé revers sur revers, la frégate *La Canonnière* et son équipage se signalèrent, à la hauteur de la pointe de Natal (Océan Indien), par un brillant combat soutenu contre l'imposant vaisseau de guerre *Le Trémendous*, de 74 canons, qui escortait un convoi de treize grands vaisseaux de la Compagnie des Indes; le fait d'armes est relaté tout au long dans le dix-septième volume des *Victoires et Conquêtes* (2); les pertes en hommes éprouvées par *La Canonnière* furent de sept tués et vingt-cinq blessés; pendant toute la durée de l'action, l'ardeur et l'intrépidité des marins et des soldats français ne cessèrent de s'accroître, et, au moment où *Le Trémendous* abandonna le champ de bataille, elles étaient portées à leur comble. Le brillant combat de *La Canonnière* (3), est un de ces faits d'armes, trop rares malheureusement dans la période dont nous traçons l'histoire, mais qui montrent ce qu'eût pu faire la marine française mieux dirigée.

Cette croisière avait pour but le ravitaillement de l'Ile-de-France, qui manquait alors de pièces à eau, de cordages, de biscuits, ainsi que de la plupart des matières et munitions nécessaires à l'armement, à l'approvisionnement et aux réparations des bâtiments de guerre.

(1) Kips Joseph, déjà cité parmi les fondateurs du corps, devint capitaine du régiment d'Isembourg (2e régiment étranger), le 1er août 1810 et membre de la Légion d'honneur (31 mars 1814).

(2) Bertin Hubert, cité également, fut capitaine au régiment de l'Ile-de-France et membre de la Légion d'honneur. (1er septembre 1813.)

(3) *Victoires et Conquêtes,* ouvrage cité. Ce combat a fourni à M. Crépin le sujet d'un tableau qui est exposé au ministère de la marine. Parmi les officiers de marine furent blessés : Bourayne, capitaine de vaisseau; Prenat, enseigne; Duplantes, aspirant. (MARTINIEN. — *Equipages de la Flotte, officiers tués ou blessés pendant les guerres de l'Empire.*)



COMBAT AU LARGE DE LA RADE DE GRANVILLE

LE 26 MESSIDOR AN XIII (15 JUILLET 1805).

Le capitaine de vaisseau Jacob (1), chargé de diriger et d'accélérer les mouvements des divisions de la flottille de Saint-Malo à Cherbourg, aperçut de Granville, deux corvettes anglaises mouillées le 15 au soir, à quatre lieues au large. Jugeant qu'il ferait calme pendant la nuit, il résolut d'envoyer attaquer ces bâtiments par une section de la flottille en relâche au port de Grandville. En conséquence, il donna l'ordre au capitaine de frégate Collet (2), de sortir avec sept canonnières et de se porter à la rame sur les bâtiments anglais, pour les enlever. Ces bâtiments étaient des bricks : le *Teaser* et le *Plumper*, le premier portant dix caronades et quatre canons de 18, le second douze caronades et deux canons de même calibre. Le lendemain, à 2 heures de l'après-midi, après un violent combat, où il fut blessé, Collet rentrait dans le port de Granville avec ses deux prises.

Dans le rapport que le capitaine de vaisseau Jacob adressa au ministre de la marine, il paya un juste tribut d'éloges au capitaine Collet, au lieutenant de vaisseau Le Maresquier et aux sept capitaines de ces bâtiments.

Si nous avons relaté ici ces faits d'armes accomplis sur mer, c'est qu'à bord de ces canonnières se trouvaient quatre-vingts hommes du 112e régiment de ligne, aux ordres de trois officiers belges : le capitaine Wunsch, Maximilien-Joseph, un des meilleurs commandants de compagnie, le lieutenant Dehousse, Lambert, de Liége et le sous-lieutenant Van den Sanden, François-Chrétien, de Bruxelles.

Le capitaine Wunsch, embarqué le 24 octobre 1805 sur la flotille impériale, devenue 5e division des bâtiments garde-côtes, exerça ce haut commandement pendant les années 1805, 1806, 1807, 1808 et 1809 ; nommé chef de bataillon au 114e régiment d'infanterie le 20 septembre 1809, il fut dirigé vers l'Espagne ; placé au 3e corps sous le maréchal Suchet, notre concitoyen prit encore part aux campagnes de 1810 et 1811 dans la péninsule; membre de la Légion d'honneur le 16 septembre 1810, blessé d'un coup de feu à la jambe gauche à Borgas-Blancas (3), il fut retraité le 28 décembre 1812.



LA FRÉGATE « LA THÉMIS » EN RADE DE CHERBOURG

(DÉCEMBRE 1805).

Signalons aussi la présence, au mois de décembre, dans les eaux de Cherbourg, de la frégate *La Thémis*, de 36 canons, capitaine Jugan.

(1) Louis-Léon comte Jacob, né à Tonnay en 1768, mort en 1854; amiral français, grand-officier de la Légion d'honneur et commandeur de Saint-Louis; préfet maritime du 5e arrondissement en 1829. Après la révolution de 1830, il obtint la pairie, fut ministre de la marine, puis aide-de-camp de Louis-Philippe jusqu'à la chute de ce prince.

(2) Collet, capitaine de vaisseau de première classe, commandeur de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis (1824).

(3) D'après M. Martinien, le chef de bataillon Wunsch fut blessé le 26 novembre 1810, au combat de Cevia près de Tortose ?

Elle avait fait partie, au commencement de l'année, de la flotte de l'amiral Villeneuve, appareilla de la rade de Toulon vers les Antilles au mois de janvier, quitta la Guadeloupe après y avoir débarqué des troupes le 9 juin, revint en Europe pour assister au combat dit des « Quinze-vingts » livré, à la latitude du cap Finistère, entre les flottes de l'amiral Villeneuve et de l'amiral anglais Calder, échappa au désastre de Trafalgar et vint enfin se réfugier sur les côtes normandes.

Un détachement du 112e y fut embarqué, notamment le sous-lieutenant de Blockhausen, Melchior-Ferdinand, de Liége, qui séjourna à bord de 1807 à 1811, et le caporal Fabry, Joseph-Auguste, également de Liége, qui, embarqué le 14 frimaire an XIV (5 décembre 1805), quitta le navire le 26 ventôse même an (17 mars 1806) (1).

On avait embarqué les sujets les moins recommandables du régiment; à cette époque les désertions étaient fréquentes : en une quinzaine de jours vingt-cinq hommes disparurent; huit s'échappèrent en même temps et, parmi eux, on comptait un caporal et un tambour-maître. Presque toujours rattrapés, ils étaient sévèrement punis : on leur appliquait les règlements disciplinaires de la marine et les coups de garcette ne leur étaient pas ménagés.



Les détachements des deux bataillons étaient disséminés aux environs de Cherbourg; les uns à Valognes, où nos jeunes gens étaient bien accueillis par des habitants doux et affables, les autres au fort de Querqueville, puis au quartier de la marine; d'autres encore, à l'abbaye, à l'hôpital militaire, au bagne des forçats ou au fort impérial, situé à une lieue en mer.

A noter la description de ce fort par J. de Maugeer :

« Nous étions commandés par les capitaines Larmey et Bauwens, les lieutenants Degotte et Pestiaux et exposés en première ligne aux coups de l'ennemi; à vrai dire nous étions bien à l'abri, grâce à la situation exceptionnelle du rocher sur lequel était construite cette redoutable et sombre forteresse et aussi grâce à son armement : elle était défendue par plus de cent pièces de canon et pourvue de munitions de toutes espèces.

» Les Anglais s'étaient montrés de temps en temps et avaient essayé d'investir le récif que dominait la forteresse, tout en se tenant prudemment à distance, mais sentant que le fort était imprenable et qu'ils y perdraient leur temps, ils s'étaient éloignés sans même nous envoyer de bordées...

» Quand la mer était basse, nous allions nous promener sur le rocher... Les caporaux montaient la garde tous les quatre jours et à part le service d'observation pour lequel on réclamait une extrême vigilance, nous étions très heureux et tranquilles. Les officiers usaient de bonté à notre égard, particulièrement le lieutenant Pestiaux.

» Nous avions cependant quelques bretteurs parmi les sous-officiers : Crahay, Cellier, Dufloquet, mais bien souvent, quand on était déjà sur le terrain et prêts à dégaîner, les

(1) C'est la dernière fois que nous aurons à enregistrer une date dans le style décadaire; il fut décidé par un sénatus-consulte qu'à compter du 11 nivôse an XIII, premier janvier 1806, le calendrier grégorien serait remis en usage dans tout l'empire français.



témoins arrangeaient l'affaire; on faisait la paix et on la scellait en allant boire du cidre à la cantine de la mère Audinot » (1).

Tandis que les soldats des deux premiers bataillons se familiarisaient ainsi avec le rude métier de la guerre, le recrutement de la demi-brigade continuait à s'opérer dans nos provinces et le troisième bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel de Fernig et du chef de bataillon d'Orsay, vint au mois d'août rejoindre l'état-major du régiment à Cherbourg; le quatrième bataillon ne figura au contrôle du corps, qu'à partir du mois de février 1808, le dépôt du régiment constitua le cinquième bataillon.

Nos lecteurs savent que des événements graves s'étaient passés pendant que le régiment faisait bonne garde le long des côtes de l'Océan. Pour se soustraire à la descente dont elle était menacée, l'Angleterre avait décidé l'Autriche à rompre de nouveau avec la France; deux armées russes se disposaient à joindre les Autrichiens; le traité d'alliance entre le ministère britannique et le cabinet russe avait été signé le 2 avril 1805; l'Autriche y avait accédé le 9 août; l'année suivante, la Prusse, demeurée neutre, depuis le traité de Bâle (5 avril 1795) se ligua à son tour avec la Russie, pour expulser les Français de l'Allemagne.

Mais l'Empereur faisait alors la guerre au pas de course et il remporta les célèbres victoires d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau et de Friedland, pendant que le 112e régiment continuait à surveiller les côtes, et prit part seulement à quelques escarmouches de peu d'importance.

Le colonel L'Olivier était parti pour Paris à l'effet d'assister aux fêtes du couronnement; à sa rentrée, le corps reçut les drapeaux et prêta serment de fidélité à l'Empereur (juillet 1805).

Cette cérémonie, fut, parait-il, des plus imposantes.



LE DRAPEAU NATIONAL.

La loi de 1792 ordonna que les anciens drapeaux de l'armée (blanc fleurdelysé) seraient brûlés, pour être remplacés par des insignes aux trois couleurs. Le drapeau national tel qu'il avait été adopté en 1792, était composé d'un grand carré d'étoffe de soie, sans ornements ni broderies. Il était coupé en trois parties par les couleurs rouge, blanche et bleue et attaché à une hampe terminée par une flèche. Ces insignes portaient d'un côté, cette inscription en lettres dorées: *Discipline et obéissance à la loi.* De l'autre côté, le numéro du régiment entouré d'une couronne de chêne et de lauriers et le nom des actions éclatantes où il s'était trouvé.

A l'avènement de l'empereur Napoléon, les inscriptions de la République disparurent et furent ainsi remplacées: d'un côté, *L'Empereur au 112e régiment;* de l'autre des noms de combats célèbres; vinrent s'inscrire successivement sur le drapeau du 112e, les noms suivants: *Raab, Wagram, Lutzen, Bautzen.*

Aux cravates blanches qui ornaient la hampe des drapeaux de la monarchie de droit divin, on substitua des cravates tricolores.

(1) « Ici, la livre de pain blanc qui est très mauvais, se vend 5 sous. On ne peut boire que de l'eau, le vin est trop cher pour les soldats: la bouteille de grossier Bordeaux se vend 15 sous; la bière qui est fort mauvaise se vend 12 sous et le cidre, qui se fait au jus de pommes, 12 et 15 sous le pot. Quant à la viande, on en trouve d'excellente à 7 sous; les légumes y sont à bon compte, mais le poisson y est assez cher. »
(Du fort de la Liberté, à une demi-lieue de Cherbourg, le 20 octobre 1804, de Maugeer à son père.)





Drapeau authentique du 1er bataillon de la 112e demi-brigade.

Offert au 112e régiment de ligne actuel par M. Delaroche-Vernet.

Reproduction d'une aquarelle appartenant au Cercle militaire de Marseille par Monsieur le Général Smal.

Une aigle impériale éployée, en métal doré, remplaça la flèche qui terminait la hampe de bois de frêne, noirci.



Drapeaux. — Il y avait un drapeau par bataillon (1). Le décret du 18 février 1808 porte que chaque régiment d'infanterie aura une aigle, qui sera portée par un porte-aigle ayant le grade de lieutenant ou de sous-lieutenant ; un 2e et un 3e porte-aigle, du grade de sergent, se tiendront près de l'aigle. Chaque bataillon de guerre aura une enseigne portée par un sous-officier. Les régiments de ligne ont seuls des aigles pour drapeaux ; les autres corps ont des enseignes. L'Empereur se réserve de donner lui-même les nouvelles aigles et les enseignes aux nouveaux régiments. L'aigle restera toujours où il y aura le plus de bataillons réunis.

Un nouveau décret du 25 décembre 1811, arrête que l'aigle n'est donnée qu'à des corps d'infanterie d'un complet supérieur à 1200 hommes et qu'à des corps de cavalerie de plus de 600 chevaux. Les corps isolés et bataillons isolés n'étant pas au complet de 1200 hommes auront pour enseigne un drapeau sans aigle. Il n'y aura qu'une aigle par régiment ; elle sera au 1er bataillon ; les autres bataillons auront des fanions sans inscription, frange, cravate ni ornement, et terminés par une pointe de fer ; la couleur du fanion variera avec le bataillon. Le 2e et le 3e porte-aigle auront un casque et des épaulettes défensives et seront armés d'un esponton et de deux pistolets ; les régiments qui auraient plus d'une aigle, les enverraient sans délai au ministre de la guerre.



La Fête-Dieu fut célébrée avec beaucoup d'éclat, tant à Cherbourg que dans les forts extérieurs ; il y eut aussi beaucoup de réjouissances à bord des navires. Pour la première fois, depuis le début de la Révolution, les troupes furent conduites en corps à la messe le 5 mai 1805 ; on appelait cela la *parade d'église*. On revenait ainsi insensiblement aux pratiques de l'ancienne monarchie.

Après un séjour de plus de dix-neuf mois à Cherbourg, au fort de Querqueville, à bord de la frégate *La Canonnière*, le premier et le deuxième bataillons, forts de quinze cents hommes, reçurent le mercredi 18 avril 1806, l'ordre de se diriger vers Turin, probablement dans le but d'aller renforcer l'armée d'Italie, passèrent par Caen, Evreux, Dreux, Chartres ;

(1) Le 112e régiment d'infanterie de ligne actuel a l'honneur de posséder le drapeau authentique du 1er bataillon de l'ancienne 112e demi-brigade.

Lorsqu'en vertu de l'ordonnance du 12 mai 1814, le régiment fut dissous, le 1er bataillon fut versé dans le 7e régiment de ligne; contrairement à l'ordre donné, sous la Restauration, de brûler les drapeaux de l'Empire et de les remplacer par des drapeaux blancs, le drapeau fut préservé ; des mains pieuses purent le soustraire à cet autodafé. Sous le règne de Louis-Philippe, il fut donné par le grand-maréchal Bertrand à l'illustre peintre Horace Vernet, pour lui servir de modèle pour ses tableaux de Versailles.

Après la mort de Vernet survenue en 1863, ce drapeau devint la propriété de M. Horace Delaroche qui, en 1870, dût le cacher sous le plancher d'une ambulance qu'il avait installée chez lui, de peur qu'il ne tombât entre les mains des Prussiens; après la mort de celui-ci et de son fils Paul Delaroche, les divers drapeaux d'Horace Vernet échurent en partage à M. André Delaroche-Vernet ; celui de la 112e demi-brigade fut restitué au 112e régiment en 1896 ; les autres insignes allèrent enrichir les collections du musée de l'armée.

Note manuscrite remise par le donataire, M. André Delaroche-Vernet, La Cheylane, La Londe (Var), 16 octobre 1899.

Grâce à l'obligeance du regretté colonel Urion, déjà cité, nous reproduisons ci-contre, une copie de ce drapeau, faite à la demande de M. le colonel Raucougne, pour le cercle militaire de Marseille.



arrivés à Châteauneuf, sur le bruit que les Anglais menaçaient les côtes de Gascogne, ils reçurent contre-ordre, rebroussèrent chemin, traversèrent l'Orléanais, la Touraine, le Poitou, l'Angoumois, virent Beaugency, Blois, Amboise, Tours, Sainte-Maure, Chatellerault, Poitiers, le Mans, Barbézieux et Montlieu.

Arrivés à cette dernière ville, le premier bataillon se dirigea par Saintes, Rochefort, les marais salants vers l'île et le château d'Oléron, tandis que le deuxième bataillon allait à Blaye, à six lieues au nord de Bordeaux, et que l'état-major du régiment, la musique et le troisième bataillon tenaient garnison dans cette ville, chef-lieu de la onzième division militaire.

« Nous étions charmés, nous conte le sergent de Maugeer (1), d'apprendre que nous étions désignés pour aller en Italie; nous parcourions les plus belles provinces de la France dans la meilleure saison. Que de gracieux souvenirs se représentent à la mémoire, en songeant à Dreux sur les rives fleuries de l'Eure, Chartres à la belle cathédrale, Orléans et les bords de la Loire; d'un côté les campagnes charmantes couvertes de bourgades, de l'autre les sites pittoresques et variés; des rochers escarpés où l'œil est récréé par mille objets divers; là c'est un château ou une maison de campagne; ici des masures rustiques creusées dans le roc; à Beaugency les maisons étaient illuminées à notre arrivée; c'est à qui nous aurait fait le meilleur accueil; à Blois, Amboise, Tours, sur les rives de l'Indre et de la Loire, nous étions choyés; signalons encore sur notre passage, les antiquités romaines de Poitiers et de Saintes et surtout l'arc de triomphe sur le pont, bâti par l'empereur Julien. Le 26, nous logeâmes à Rochefort, port sur la Charente, bâti par Louis XIV; les rues de cette ville sont bien percées et alignées; le lendemain matin, nous passâmes entre les marais salants.

» Nous voici enfin, embarqués pour Oléron (2); l'île peut avoir cinq lieues de long sur deux de large et douze de circuit; elle est très fertile en blés, en vin et en sel; le vin blanc ne coûte qu'un sol (3) la bouteille, et le vin rouge six liards (4); quand nous nous promenons au dehors de nos cantonnements, les vignerons appellent les soldats et les engagent à vider leurs barriques; à la caserne, le vin blanc constitue la boisson ordinaire; il est moins rare que l'eau potable et l'on s'en sert même pour l'usage de la toilette. »

La troisième compagnie du 1er bataillon, sous les ordres du capitaine Larmey, quitta l'île et le château d'Oléron le 1er juillet 1806, repassa par la même route jusqu'à Mirambeau et séjourna le 6 à Blaye; le 8, le détachement s'embarqua sur la Gironde et atteignit Bordeaux, où il fut logé à la caserne Notre-Dame.

« L'aspect de cette belle cité, ses quais garnis de superbes bâtiments, son port qui forme un vaste demi-cercle où fourmille une infinité de vaisseaux de toutes les nations, remplissent les voyageurs d'admiration.

» Cette ville, l'une des plus belles, des plus grandes, des plus riches et des plus commer-

(1) Le 1er mai 1806, la solde des sergents fut augmentée de trois sous par jour. Chaque chevron était payé sur la base d'un sou par jour et par chevron. Ainsi les vieux sous-officiers qui avaient trente-deux ans de service, touchaient 4 sous par jour, soit un franc de supplément, à chaque prêt.

(2) Depuis plusieurs jours, je m'étais aperçu que mon camarade M., sergent à la compagnie, m'avait fait don de la *Charmante;* les mains ne formaient qu'une plaie et le corps était couvert de boutons.

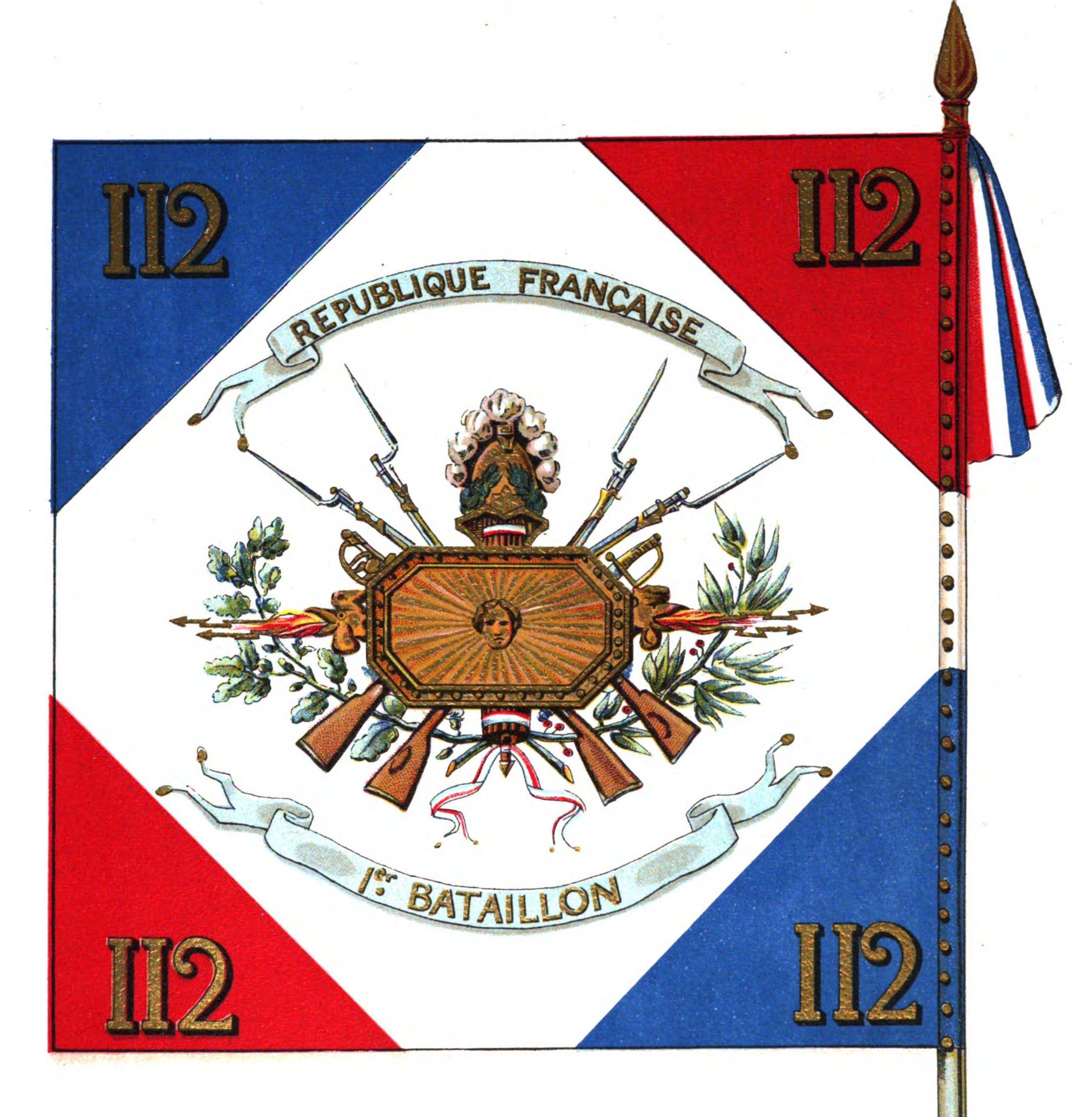
Arrivé au château d'Oléron, on établit une infirmerie; j'y entrai pour me guérir et payai ma bienvenue.

Il existait dans la salle des galeux un règlement que l'on faisait observer scrupuleusement, sous la présidence d'un chef nommé *prince de Galles.*

Je fus bientôt choisi et proclamé, mais je perdis ma principauté, parce que tel était le bon plaisir de mes sujets. Je restai dans ce lieu répugnant pendant un mois, après quoi je rentrai à la compagnie. (Manuscrit de J. de Maugeer, page 114).

(3) La livre de compte française, usitée antérieurement à la loi du 18 germinal an III, représentait 0 fr. 98.765 de notre système monétaire actuel; elle se divisait en 12 sous et le sou en 12 deniers.

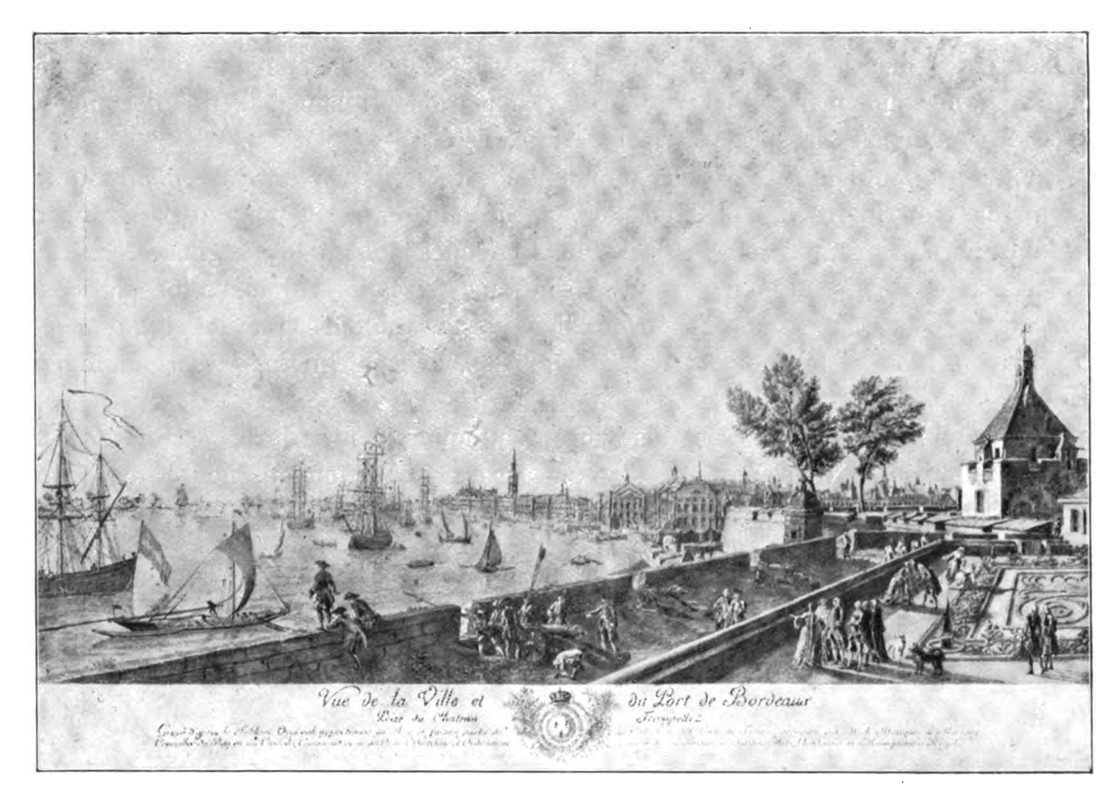
(4) Trois deniers faisaient un liard; quatre liards valaient un sou.



Envers du Drapeau du 1er bataillon.

çantes de l'Empire, a une infinité de places, parmi lesquelles la place Dauphine et de somptueux édifices, parmi lesquels le grand théâtre, un des plus beaux de l'Europe, tient le premier rang.

« Les fossés Napoléon et de l'intendance, les cours d'Albret et de Marly sont les plus belles rues, mais c'est la vaste et superbe promenade du champ de Mars, qui donne le plus de relief à Bordeaux. »



VUE DE BORDEAUX EN 1764.

D'après un tableau de J. Vernet, de l'Académie Royale de Peinture et Sculpture.

SÉJOUR AU FORT DE LA ROQUETTE.

Six semaines après, trois compagnies du 1[er] bataillon furent de nouveau détachées dans le Médoc, à la pointe de Grave et aux environs; la 3[e] compagnie, avec le lieutenant Delemoine (le capitaine Larmey, malade, était resté à Bordeaux), alla prendre position à la Teste de Buch, aux Argentières et à Lege, de l'autre côté du bassin d'Arcachon (20 août 1806); les hommes disponibles étaient employés à la plantation de sapins sur les dunes, mais il y faisait tellement malsain qu'on finit par retirer ces différents postes; ils allèrent se réfugier au fort de la Roquette.

« Le fort de la Roquette ne consiste qu'en une batterie en bois placée au bord de la mer; on ne voit d'un côté que des flots mugissants, de l'autre des hautes montagnes ensablées qui font horreur par leur aridité; il semble que la nature ait choisi ces parages pour y étaler ce qu'elle a de plus affreux. Ils rappellent les déserts de l'Afrique; aujourd'hui on voit



des dunes, demain ce ne sont plus que des vallons; la batterie, chaque matin, était presque enterrée dans le sable et on devait travailler toute la journée pour la dégager; le vent y faisait rage. »

Les capitaines Defacqz et Ruzette, les lieutenants Pestiaux, Ryckmans, Gennet, quittèrent Bordeaux le 19 août, relevèrent un demi-bataillon de gauche et séjournèrent à Soulac, dans le bas Médoc jusqu'au 25 septembre 1806, date à laquelle tous les détachements rentrèrent et vinrent rejoindre l'état-major du régiment à Bordeaux.

Ces différentes marches n'avaient qu'un but : surveiller les mouvements de la flotte de la Grande-Bretagne qui menaçait le bassin de la Garonne, depuis l'île d'Oléron jusqu'aux Basses-Pyrénées, et tenait en éveil les troupes françaises.

Le 6 août, les Anglais livrèrent un combat contre le brick *Le Stationnaire* qui s'était aventuré un peu trop loin à l'embouchure de la Gironde, entre le phare de Cordouan et la pointe de la Coubre, et capturèrent le vaisseau. Quelques soldats du régiment, qui se trouvaient à bord, furent faits prisonniers et, parmi eux, le caporal Fabry, Joseph, de Liége, blessé d'un coup de baïonnette au bras droit. Il ne resta, toutefois, pas longtemps captif, car nous le retrouvons au commencement de l'année 1808, avec le grade de sergent-fourrier, en Italie.

Le 21 septembre des marins anglais vinrent attaquer le fort de la Roquette; ils furent repoussés et durent se rembarquer, après avoir escarmouché pendant une heure, contre un détachement du régiment.

COMPAGNIES D'ÉLITE. — CRÉATION DES VOLTIGEURS.

Quelques changements s'étaient opérés dans l'organisation des compagnies, ainsi que dans le personnel des officiers, pendant les années 1805 et 1806.

Une compagnie de voltigeurs, d'un effectif de cent vingt hommes fut formée en juin 1806 dans chaque bataillon du régiment; elle remplaça la deuxième compagnie, la première étant composée de grenadiers.

Avant 1804 il y avait une compagnie de grenadiers par bataillon d'infanterie de ligne et une compagnie de carabiniers par bataillon d'infanterie légère.

Un arrêté du 22 ventôse an XII (13 mars 1804) créa dans chaque bataillon des régiments d'infanterie légère, une compagnie qui porta la dénomination de « Compagnie de Voltigeurs ».

Cette compagnie devait être composée d'hommes vigoureux et lestes, de la plus petite taille, ne pouvant dépasser 1 m. 598 (4 pieds 11 pouces) pour la troupe et 1 m. 625 (5 pieds) pour les officiers.

Au lieu de tambours, les voltigeurs eurent, pour instruments militaires, des petits cors de chasse, appelés cornets. Leur tenue fut celle de l'infanterie légère, dont ils ne se distinguèrent que par le collet chamois. Ils eurent pour armement le sabre d'infanterie et un fusil très léger, modèle de dragon.



En 1805, le deuxième jour complémentaire de l'an XIII, un décret impérial créa une compagnie de voltigeurs dans chaque bataillon des régiments d'infanterie de ligne : même taille, même armement que pour les voltigeurs de l'infanterie légère ; l'uniforme fut celui de l'infanterie de ligne, avec le collet chamois pour marque distinctive à l'habit et à la veste.

Un décret du 7 octobre 1807 leur retira le sabre d'infanterie, dit briquet, qui ne fut conservé qu'aux sous-officiers, aux grenadiers, carabiniers et tambours (cornets au lieu de tambours).

Les voltigeurs étaient spécialement destinés à être transportés rapidement par les troupes à cheval dans les lieux où leur présence serait nécessaire ; on les exerçait à monter lestement et d'un saut en croupe d'un homme à cheval, à en descendre avec légèreté, à se former rapidement et à suivre, à pied, un cavalier marchant au trot. Ils étaient aussi exercés à tirer avec promptitude et précision.

En l'absence de tout règlement précis sur les uniformes, les colonels, jaloux d'avoir de beaux voltigeurs, pouvant rivaliser avec les grenadiers, leur donnèrent des plumets et des épaulettes, dont la couleur variait souvent avec les corps. Les plumets furent généralement jaunes pour les voltigeurs de l'infanterie de ligne ; jaune et vert dans l'infanterie légère ; de même les épaulettes à franges furent le plus souvent de couleur chamois dans l'infanterie de ligne et vertes à tournantes jaunes dans l'infanterie légère. Cors de chasse en drap chamois aux retroussis.

Avant 1807, les voltigeurs eurent le chapeau d'infanterie ; au renouvellement de 1807, ils prirent le schako avec la tresse blanche et le grand plumet ; une décision ministérielle du 23 mai 1810 supprima le cordon de schako et le plumet ; les officiers eurent au haut du schako des galons d'or ou d'argent distinctifs du grade ; le plumet fut remplacé pour la troupe par une houpette ronde et plate, jaune pour les voltigeurs (1).



Depuis un an, les sous-officiers et soldats portaient les cheveux taillés à la « Titus », en les laissant aussi courts devant que derrière, comme on les voit dans les statues antiques de l'empereur de ce nom ; à partir de l'an IV, la poudre et les cheveux longs avaient pour ainsi dire disparu ; les voltigeurs, considérés comme faisant partie de compagnies d'élite, furent autorisés à laisser pousser leurs moustaches (2).

(1) La création de ces compagnies d'élite fut désastreuse pour les compagnies du centre, parmi lesquelles on recrutait les grenadiers et les voltigeurs; ceux-ci fournissaient les tirailleurs et se plaçaient aux ailes du bataillon, les grenadiers à droite, les voltigeurs à gauche.

« Au début du XVII[e] siècle, écrit le major d'état-major belge A. Dufour, dans son *Précis du cours d'Art militaire,* 1893, les grenadiers comprenaient quelques hommes de chaque compagnie, exercés à lancer la grenade dans les tranchées de siège. Ils étaient choisis parmi les meilleurs soldats et on en fit bientôt des compagnies séparées à raison de une par régiment. Ces compagnies perdaient beaucoup de monde en campagne. Il fallait les alimenter au moyen des meilleurs éléments des autres compagnies, ce qui diminuait la valeur de ces dernières qui constituaient la masse principale de l'armée ».

Sous l'Empire, on forma fréquemment l'avant-garde d'un corps d'armée en réunissant toutes les compagnies d'élite, principalement les voltigeurs, créés plus récemment.

C'est ainsi que pendant la campagne de l'an XIV (1806), le major Penne du 106[e] de ligne, futur colonel du 112[e] régiment, commanda un régiment de grenadiers réunis, sous les ordres du général Partouneaux ; pendant les opérations de guerre de l'année 1807, Penne commanda un régiment de grenadiers et de voltigeurs réunis, sous les ordres des généraux Lemarois et Dutruy.

(2) Le règlement du 24 juin 1792 déclare que les grenadiers ont seuls le droit de porter moustache. Les hussards obtinrent, quelques années plus tard, le même privilège. Un règlement de l'an XIII (1804) étendit le port de la moustache à toute la cavalerie, excepté aux dragons.

NOMINATIONS.

Le lieutenant SECOURGEON, Charles, avait été nommé adjudant-major le 27 janvier 1805, en remplacement du titulaire NILLIS, Joseph, démissionnaire.

Avaient été promus, en date du 24 mars 1805 :

Capitaine : Le lieutenant L'OLIVIER, Eloi, originaire d'Ath (département de Jemmapes).

Lieutenants : Les sous-lieutenants SANDKOUL ; de SERRET ; de VALENSART ; TERMONIA, Pierre-Laurent ; DU CORRON ; Henry de FAVAUX.

Sous-lieutenants : Les sous-officiers d'OTREPPE de BOUVETTE, Frédéric ; RAMAECKERS, Corneille ; DANNEAU, Maximilien ; d'OTREPPE de BOUVETTE, Auguste (1), qui mourut à Cherbourg le 23 juin suivant.

Furent nommés le 23 août 1805 :

Capitaines : Les lieutenants DEFACQZ ; RUZETTE ; DUROY de FONTENAILLES ; DUJARDIN, Jean-Jacques ; HACCART. (Ce dernier qui était adjudant-major, prit le commandement d'une compagnie.)

Lieutenant : Le sous-lieutenant Etienne BRULLÉ.

Sous-lieutenants : Les sous-officiers DEWILDE, Joseph ; WOUTERS de ter WEERDEN, Eugène ; DEWILDE, Louis ; BAUWENS, Jean, tous originaires de la ville de Gand ; LOUTZ, Nicolas, de Luxembourg.

Furent encore promus le 21 décembre 1805 :

Au grade de *capitaine,* le lieutenant de POSSON ; au grade de *lieutenant,* DELESCAILLE, Joseph ; au grade de *sous-lieutenant,* le sous-officier FALLOY, Gabriel.

Les inspecteurs généraux ne plaisantaient guère quand il s'agissait de

Pièce émanant du Conseil d'Administration du 112e régiment.
(12 frimaire an XIV – 3 décembre 1805.)
(Collection Georges de Rongé.)

(1) d'Otreppe de Bouvette, vieille famille du pays de Namur, anoblie en 1739 ; de Henry de Favaux, maison originaire du pays de Liége, éteinte en 1856.

27me Division Militaire
N.o

Infanterie Impériale
112.e Regt

à Alexandrie le 20 8bre 1806.

L'Olivier Officier de la Légion d'honneur,

COLONEL COMMANDANT Président et Membre du Conseil d'administration certifions, que Monsieur Pierre Antoine Dayrwailles cy devant Capitaine de ce Régiment, y a servi dans cette qualité depuis le 24 fructidor an 11 jusqu'au 9 Juin 1806, époque à laquelle il a reçu son traitement de réforme; qu'il a été employé au recrutement du Corps dans le département de l'Ourthe et n'a pas cessé dans l'exercice des dites fonctions de témoigner tout le zèle possible pour le bien du service, et nous a donné constamment des preuves d'une grande probité, en foi de quoi nous avons signé et revêtu le présent du sceau du Régiment, pour lui servir et valoir au besoin.

Du Frenel Serg.t Major — Guinoseau Cap.ne — Bauwens Cap.t

De Boeur Le Capitaine — Le chef de B.on Th. De Wautier

Le Colonel du Régiment L'Olivier

Certificat de présence au corps délivré au capitaine Dayrwailles, et signé par le colonel L'Olivier, le chef de bataillon Thomas de Wautier, les capitaines Bauwens, Deboeur, Guinoseau et le sergent-major Dufrenel.

Fac-simile d'une pièce originale appartenant à Mr G. de Rongé.

Imp. Tr. Rein, rue de Ruysbroeck, 78, Brux.

l'instruction militaire, de la discipline ou de l'administration; aussi les capitaines Dewattines, Renoz, Waldenbourg (des grenadiers), Goethals, Jacques, Dardenne et le sous-lieutenant Van Bellingen furent réformés sans traitement, à la date du 24 mars 1805; un chef de bataillon et trois commandants de compagnies furent destitués du 17 mai 1804 au 20 juillet 1805.

Le capitaine d'Audenarde (2) passa, le 5 septembre, avec le grade de chef d'escadrons, au 3e régiment de cuirassiers commandé par le colonel baron Préval.

Les capitaines Blanpain, Daywailles et Termonia (père), ainsi que le lieutenant Liben, vieux militaires criblés de blessures reçues dans les campagnes antérieures, furent retraités honorablement dans le courant de l'année 1806; toutefois Daywailles fut rappelé à l'activité en juin 1809, ainsi que le démontrent les lettres de service ci-contre; les lieutenants Collin, de Serret et de Valensart, les sous-lieutenants Dumont, Dewilde, Louis et Bauwens reçurent démission honorable de leur emploi; on apprit le décès du sous-lieutenant Théodore de Mauroy de Merville, survenu à Bruxelles le 2 février; il était issu d'une vieille famille du Brabant, qui s'est toujours signalée dans le métier des armes.

Division.

Bureau de l'État-major

Lettres de Service.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, et Protecteur de la Confédération du Rhin, ayant à nommer un adjoint ——— pour être employé en cette qualité à l'état-major de l'armée de réserve en Allemagne ———

a fait choix de Mr le Capitaine Daywaille ———

Il est en conséquence ordonné aux Officiers généraux, aux Officiers d'État-major, à ceux de l'Artillerie et du Génie, aux Inspecteurs aux revues, aux Commissaires ordonnateurs et ordinaires des guerres, aux Commandants des Corps et à tous autres qu'il appartiendra, de le reconnaître et faire reconnaître en ladite qualité par ceux étant à leurs ordres.

Fait à Paris le 27 Juin 1809

Le Ministre de la Guerre,

Hunebourg

LETTRES DE SERVICE
adressées au capitaine Daywailles et signées par le comte d'Hunebourg (Clarke), le 27 juin 1809.

(Collection Georges de Rongé.)

La rupture avec la Prusse et la formation de la quatrième coalition, suivies des victoires d'Iéna et d'Auerstædt, n'empêchèrent pas l'Empereur de s'occuper des régiments demeurés à l'intérieur; c'est ainsi que par les décrets des 17 janvier, 10 février, 31 mai, 25 août, 11 septembre, 2 et 6 octobre 1806 furent encore nommés :

Capitaines : Les lieutenants adjudants-majors COLLE et SECOURGEON; les lieutenants DE WOLFF DE LONGPRET, DEJARDIN, TIMOTHÉE, et DEHOUSSE.

Lieutenants : Les sous-lieutenants VAN DER STADT ; MARTIGNY ; HENNECART,

(2) Le 3e régiment de cuirassiers était l'ancien Commissaire-Général, créé en 1645. Inscriptions à l'étendard actuel : *Marengo, Austerlitz, La Moskowa, Champaubert.* Le comte de Lalaing fit partie, avec le titre d'écuyer, de la maison militaire de l'Empereur, et commanda le 3e régiment de cuirassiers pendant la campagne de Russie; nommé maréchal de camp, sous-lieutenant des gardes du corps du roi Louis XVIII, compagnie de Wagram, à l'époque de la Restauration, il était au 22 août 1814, commandant de la Légion d'honneur.

Madame d'Audenarde, fidèle au culte qu'elle avait voué à l'impératrice Joséphine, ne l'abandonna pas après le divorce et remplit auprès d'elle, les fonctions de dame d'honneur, jusqu'à la mort de l'impératrice survenue en 1814, au château de la Malmaison. (Note due à l'obligeance de Mme la comtesse douairière d'Astorg.)

FERDINAND, adjudant-major; WALSH, ANTOINE (1), aide-de-camp du général Belliard; VAN DEN SANDEN; NYPELS; QUIRINY; GENNET; DEWILDE, JOSEPH.

Sous-lieutenants : Les sous-officiers DUVIVIER, EUGÈNE; VAN LANDEWYCK, JEAN; ENGEL, CASIMIR; BLIN D'ORIMONT, ANTOINE, secrétaire du colonel; L'OLIVIER, HENRI; VAN DER DUSSEN, HYACINTHE; TAKOEN, ANTOINE; THOUMINY, JEAN-BAPTISTE.

Capitaine quartier-maître trésorier : Le lieutenant DEJARDIN, TIMOTHÉE.

Sous-aides-majors : Les médecins AMALBERTI, NICOLAS et APROSIO, GAËTAN.



DÉPART POUR L'ITALIE.

Après un séjour de plusieurs mois à Bordeaux et dans les environs (2), le régiment reçut le 5 octobre 1806, l'ordre de se diriger vers le nord de l'Italie; le détachement dont faisait partie le sergent J. de Maugeer, s'embarqua à bord de *La Dordogne* jusqu'à Libourne; il traversa par étapes, la Guyenne, le Poitou, gravit les collines du Périgord, parcourut le Limousin, l'Auvergne, le Dauphiné, passa par Libourne, Périgueux le 8, Chalus, Limoges le 15, Aubusson le 16 et s'arrêta enfin, le 20, à Clermont-Ferrand.

« Cette grande ville, capitale de l'Auvergne, a de belles places et de superbes promenades; elle est le chef-lieu du département du Puy de Dôme, qui emprunte son nom à une montagne située à l'ouest et dont la hauteur est de huit cent dix-sept toises (3). Une enceinte de montagnes qui enserre le département à l'est, au sud et à l'ouest, offre à l'œil étonné, tout ce que la nature a de plus imposant, tandis que la ville de Clermont est entourée de collines couvertes de vignobles. »

(1) Walsh, Antoine-François, était né en Irlande. Volontaire à la 89e demi-brigade d'infanterie de ligne le 21 germinal an XI, sergent-major à la 84e demi-brigade, le 18 fructidor suivant, il fut nommé sous-lieutenant au 112e régiment de ligne le 1er frimaire an XII. Lieutenant le 31 mai 1806, aide de camp du général Belliard le 18 juillet et capitaine le 25 juin 1807, Walsh fut nommé chef de bataillon le 26 février 1813 et mourut à Dresde, le 29 août de la même année.

Il avait fait les campagnes de 1806 et 1807 à la grande armée; 1808, 1809, 1810, 1811 en Espagne, 1812 en Russie, 1813 en Saxe et était membre de la Légion d'honneur, depuis le 4 août 1813. *(Archives administratives de la guerre. République Française.)*

(2) Détails d'intérieur : *Uniforme.* En juin 1804, on tolérait aux jeunes sous-officiers, le port du gilet et du pantalon de nankin; en avril 1805, ils reçoivent une paire de guêtres noires, un pantalon de drap bleu, une paire de souliers, deux chemises. En suite d'un ordre de régiment, toutes les lettres que l'on reçoit des parents sont remises par le facteur aux commandants de compagnies qui en font la lecture et qui retiennent l'argent de ceux qui en reçoivent, « pour le verser au crédit de leur masse d'habillement, si leur dette n'est pas apurée ». (1er avril 1805.)

Juillet 1806. Depuis que le régiment est détaché dans les environs de Bordeaux, les habillements sont archi-usés; les troupiers sont presques nus et espèrent être habillés à neuf; les conscrits incorporés à Cherbourg en 1805, ne sont pas encore habillés.

(3) La toise valait 6 pieds ou environ deux mètres.

Le régiment se remit en route, atteignit le 25 octobre Roanne sur la Loire, et le lendemain entra dans Lyon.

« Lyon, la seconde ville de France, une des plus commerçantes, des plus riches, des plus anciennes de l'Europe, se distingue par un assemblage de superbes édifices ; les maisons en sont pourtant médiocres ; les quais et les places attirent l'admiration, mais la plupart des rues sont étroites et tortueuses ; il s'y trouve beaucoup de vestiges d'antiquités romaines qui embellirent cette ville, l'antique Lugdunum, l'une des métropoles de l'Empire. On y remarque encore le faubourg de la Guillotière qui peut passer pour une ville ; elle est l'une des plus florissantes du monde par ses manufactures. »

Le 1er novembre la colonne parvint à Grenoble, ville assez grande, située sur l'Isère, entre de hautes montagnes et défendue par une citadelle.

« Nous sommes bien contents de notre nouvelle garnison ; les vivres y sont à très bon compte et le climat très sain. La ville de Grenoble est assez grande, passablement jolie et assez commerçante. Elle est entourée de mauvais murs et percée de plusieurs portes. Les environs sont très agréables, mais ils ne sont pas fort étendus, étant resserrés par de hautes montagnes, dont la ville même est environnée. Ces montagnes et rochers qu'on nomme la Chartreuse, sont toujours couverts de neige ; ils sont nommés ainsi parceque c'est sur leurs sommets que s'est établi la première Chartreuse, fameuse par son affreuse situation et par la piété des religieux qui l'ont autrefois habitée. » (De Maugeer à son père, 15 novembre 1806.)

« Nous fûmes passés en revue par le général Daumas, commandant par intérim de la 7e division militaire, vieux guerrier des campagnes de Suisse et du Rhin en 1799, cité à une attaque qu'il livra à Attinghausen.

» Nous reçûmes dans cette ville, l'appoint de six cents conscrits de Belgique, surtout du département de Jemmapes, appartenant à la levée de 1806 ; jugez de notre joie et de notre vive curiosité à recevoir des nouvelles de notre chère patrie. »



ENTRÉE EN ITALIE.

Les deux premiers bataillons de guerre, quittant Grenoble le 17 novembre, traversèrent le mont Cenis couvert de neige, et arrivèrent, vers la fin du mois, après une marche des plus pénibles à Alexandrie en Piémont ; ils avaient fait étape au Touvet, à Montmélian, Aiguebelle, la Chambre, Saint-Jean de Maurienne, Termignon, Lans le Bourg, Suse, Avegliana et Turin (dans la 27e division militaire). Pour décrire le passage des Alpes, laissons de nouveau la parole au sergent de Maugeer (1) qui, atteint de fièvres pernicieuses, était entré à l'hôpital de Grenoble et ne rejoignit le régiment que le 14 décembre.

(1) L'engeance des bonneteurs sévissait déjà, à en juger par le récit suivant :
« A deux lieues environ de Grenoble, nous rencontrâmes, arrêté sur la route, un fripon qui avait un jeu de dés et une petite boule, qu'il maniait sur une table. D'autres fripons, compères et associés sans doute, l'entouraient et jouaient.
J'étais resté un peu en arrière avec un jeune soldat blessé au pied, du nom de Valais, sans expérience



« En partant de Montmélian, la pluie nous assaillit jusqu'à Aiguebelle; c'était plutôt de la neige fondue, surtout dans les vallées des Alpes; nos habillements étaient trempés d'eau et malheureusement beaucoup de troupiers étaient atteints de la fièvre.

» Entre la Chambre et Saint-Jean-de-Maurienne, la pluie redoubla; nous fîmes sécher nos vêtements dans des forges de fer et nous étions de nouveau percés jusqu'aux os en arrivant dans les cantonnements; le lendemain nous fîmes une marche de huit lieues et logeâmes à Termignon; la pluie ayant cessé, nous arrivâmes à Lans le Bourg, au pied du mont Cenis; après deux heures de marche pénible, le mont fut franchi par l'ancienne route qui était très escarpée; il régnait un froid excessif; le sol était couvert de neige et le vent soufflait avec une violence extraordinaire; nous étions obligés de nous arrêter à chaque instant pour reprendre haleine; après une bonne heure d'escalade, nous arrivâmes enfin au sommet.

» On descendit la montagne par la grand'route et on atteignit Suse, qui est à neuf lieues de Termignon, par la nouvelle route que l'empereur Napoléon a fait tracer, mais nous avions beaucoup raccourci par l'ancienne, où ne peuvent passer que des mulets.

» En approchant de Turin, nous quittâmes les gorges des montagnes, pour entrer dans une plaine vaste et fertile. Turin est situé sur le Pô. C'est une ville ancienne, grande, belle, forte, bien peuplée et très florissante; les rues sont longues, larges et alignées; les canaux y entretiennent la propreté; les rues du Pô, du mont Cenis, de la Doire et la rue Neuve, sont les plus remarquables par la beauté des bâtiments, dont le rez-de-chaussée offre de superbes portiques; la plupart des maisons ont quatre à cinq étages et sont construites en briques; on y voit plusieurs beaux palais, un superbe théâtre, un hôtel de ville, une tour, une bibliothèque et de belles places publiques; la place du château est au centre de la ville, ayant au milieu, ledit château, dont les portes sont alignées avec les rues du mont Cenis et du Pô; elle a une citadelle, un arsenal et des églises qui attirent l'admiration des touristes.

» Turin, ci-devant capitale des États du roi de Sardaigne et en particulier du Piémont, est maintenant le chef-lieu du département du Pô, que les anciens ont surnommé le roi des fleuves, et fait partie de l'Empire français; elle est le chef-lieu du gouvernement d'au-delà des Alpes, sous le sceptre d'un prince de la maison de l'Empereur » (1).

Le commandement de la 27e division militaire était confié au général Menou, ancien chef

et naturellement curieux. Il m'engagea à nous arrêter pour examiner le jeu. Nous vîmes les compères mettre de l'argent et gagner plusieurs fois; il y avait deux dés, dans l'un desquels l'escamoteur faisait passer la boule et celui qui devinait quel dé couvrait la boule, gagnait. J'examinais quelques instants : il me semblait chaque fois pouvoir deviner juste. Il y avait là sans doute de la magie ou une adresse inconcevable. Nous fûmes tentés de jouer. Valais et moi nous gagnâmes la première fois; c'était pour nous amorcer. Je continuai seul, mais je perdis tout l'argent que j'avais reçu du commissaire des guerres, pour frais de route et d'autre que j'empruntais à Valais, jusqu'à concurrence de trente francs; cette catastrophe me désola, mon compagnon me consola, en me disant : soyez tranquille, outre l'argent que j'ai reçu, j'en ai encore assez pour vous et pour moi; vous me le remettrez, quand vous pourrez, après notre arrivée à Alexandrie. » (Manuscrit de J. de Maugeer, page 137).

(1) Ce prince de la maison de l'Empereur était Camille Borghèse, grand dignitaire de l'Empire, en sa qualité de gouverneur-général des départements au-delà des Alpes, grand-aigle de la Légion d'honneur, chevalier de la Toison d'or d'Espagne, grand-croix de l'ordre impérial de la Réunion, grand dignitaire de la Couronne de fer, grand commandeur de l'ordre royal de Westphalie; né le 19 janvier 1775, Camille Borghèse avait épousé le 28 août 1803 Marie-Pauline Bonaparte, seconde sœur de Napoléon Ier, née à Ajaccio le 20 septembre 1780, veuve du général Leclerc, mort à Saint-Domingue le 2 novembre 1802.

Nommée duchesse de Guastalla, Pauline, quoique douée d'une beauté merveilleuse, fut bientôt abandonnée de son mari, habita tantôt la France, tantôt l'Italie, dans un magnifique château à Neuilly, ou à la villa Borghèse à Rome. L'abdication de l'Empereur en 1814 la fit partir pour l'île d'Elbe, où, avec Mme Lætitia, l'impératrice-mère, elle adoucit par sa présence les douleurs de l'exil de son frère. Atteinte d'une maladie de langueur qu'activa encore la nouvelle de la mort de Napoléon, qu'elle n'avait pu accompagner à Sainte-Hélène, elle expira à Florence le 9 juin 1825, dans les bras de son mari, avec lequel elle s'était réconciliée depuis sa maladie; sa dépouille mortelle fut inhumée à Rome en l'église Sainte-Marie-Majeure, dans la chapelle de la famille des princes Aldobrandini-Borghèse.

Sa statue a été sculptée par le célèbre Canova; la belle Pauline Bonaparte est représentée sous l'image de la Vénus victorieuse, tenant à la main la pomme d'or, prix de sa victoire.



Pauline Borghèse.



CARTE DE LA RIVIÈRE DE GÊNES.

intérimaire de l'armée d'Égypte, après le départ du général Bonaparte et l'assassinat du général Kléber; le général Chabot, qui avait dirigé le siège de Mantoue et s'était emparé de cette ville en février 1797, commandait le département de Marengo. Les bataillons furent passés en revue par ces officiers généraux et atteignirent Alexandrie quelques jours après.

« Alexandrie (28e division militaire), est le chef-lieu du département de Marengo, nom d'un village situé dans la plaine, à une lieue de là, et célèbre par la victoire que remportèrent le 25 prairial an VIII, les Français commandés par Bonaparte, alors premier consul de la République, contre les Autrichiens qui laissèrent quinze drapeaux et six mille hommes sur le champ de bataille.

» La France y éprouva toutefois une perte cruelle; c'est là que le général Desaix, officier digne des plus grands regrets, fut mortellement atteint d'une balle, au moment où sa division décidait de la victoire.

» Pour perpétuer le souvenir de cette grande journée, on a élevé dans la plaine une colonne surmontée d'un aigle; sur les quatre faces de la base, on a gravé cette inscription en langues latine, allemande, française et italienne : « Le 25 prairial an VIII, Bonaparte conduisit son armée à la victoire ». La plaine de Marengo est fertilisée par les eaux de la Bormida qui passe près de la ville et qui malheureusement servit de tombeau à un grand nombre de braves guerriers.

» Alexandrie, l'ancienne Césarée (1), est située sur le Tanaro que l'on traverse sur un grand pont couvert, construit en briques, au bout duquel se trouve la nouvelle citadelle; cette position est considérée au point de vue stratégique, comme une des plus importantes de l'Empire.

» Place forte de première classe, Alexandrie avait une très nombreuse garnison composée de détachements de cinq régiments de ligne; les grenadiers et voltigeurs du 3e bataillon du 2e de ligne, colonel Delga; deux bataillons du 7e, colonel Aussenac; deux compagnies de grenadiers et de voltigeurs du 56e, colonel Gengoult; les grenadiers et voltigeurs du 4e bataillon du 93e, colonel Grillot; les grenadiers et voltigeurs du 3e bataillon du 37e, colonel Gauthier; les 1er et 2e bataillons du 112e et le 4e régiment d'artillerie, colonel Desvaux de Saint-Maurice.

» Ces troupes formaient la 3e division de réserve de l'armée d'Italie, organisée à Alexandrie, destinée à opérer dans la Calabre et dans la Dalmatie; elles étaient placées sous le haut commandement du général de division Chabot commandant le département de Marengo (2).

» Le général Despinois (3) commandait la place d'Alexandrie et le colonel Quarante la citadelle; le général Taviel, les colonels Ménoire et Liedot dirigeaient les services de l'artillerie et du génie.

» Le 3e bataillon qui était resté à Chambéry, vint rejoindre le régiment, un mois après.

» Au mois de septembre 1807, les forçats napolitains qui étaient employés aux travaux

(1) De Maugeer verse ici dans l'erreur en attribuant à la ville d'Alexandrie en Piémont le nom de l'ancienne Césarée. Plusieurs villes du monde ancien portaient le nom de Césarée : une dans la Cilicie, une dans la Phrygie, une troisième dans la Bithynie. Il y avait aussi Césarée dite de Palestine, Césarée dite de Philippe, au pied du Liban, et Césarée dite de Cappadoce. (Asie mineure.)

(2) Chabot, Louis-François-Jean, général de division, grand-officier de la Légion d'honneur, né à Niort en 1757, mort en 1837. Il se distingua au siège d'Anvers, au passage de la Meuse, en Vendée, au blocus de Mantoue, où il reçut la capitulation de Wurmser.

Nommé commandant des îles Ioniennes, il défendit héroïquement Corfou, commanda une division de l'armée d'Espagne, et fut mis à la retraite en 1815.

(3) Despinois était un ancien soldat de la Révolution que l'Empereur avait distingué au siège de Toulon, à l'armée des Pyrénées orientales, à l'armée d'Italie; commandant de la Lombardie, il fit le siège de Milan, devint général de division et reçut en 1800 le commandement d'Alexandrie. Par un privilège exceptionnel, sous la Restauration, le vieux républicain fut promu le 20 août 1823 au grade de grand-croix de l'ordre de Saint-Louis.



des fortifications, fatigués du dur labeur qui leur était imposé, se révoltèrent; ils se déchaînèrent *(sic)*, brisèrent leurs fers et s'enfuirent dans la plaine; ils ne coururent pas loin, car un bataillon du régiment fut envoyé à leur poursuite jusqu'à Boscho; on en tua un assez grand nombre et le reste fut ramené de force aux travaux de la forteresse. Celle-ci, d'ailleurs, était très insalubre; des épidémies graves sévissaient parmi les troupes; c'est ainsi qu'à la date du 1er janvier 1808, l'humidité, la dysenterie, le scorbut, la fièvre d'hôpital, avaient enlevé plus de cinq cents hommes au régiment; les soldats étaient découragés et démoralisés; on dut même évacuer une partie de la garnison vers Castellazzo, localité beaucoup plus saine, située à deux lieues d'Alexandrie. »

Il eût été difficile, dans d'aussi déplorables conditions hygiéniques, de présenter convenablement le faible effectif du régiment; rares étaient les troupiers qui avaient pu résister à l'épidémie; la fatalité voulut que le 24 décembre 1807, l'empereur Napoléon, venant de Rome, accompagné du prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie et du maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, ministre de la guerre, major général de la grande armée, passât par Alexandrie.

Rien ne pouvait échapper à l'œil investigateur du grand capitaine; il visita les fortifications avec le général de division du génie comte de Chasseloup-Laubat, qui en était le créateur, et passa ensuite, le vendredi 25 décembre 1807, jour de Noël, la garnison en revue; il fut fort mécontent de la tenue et de l'aspect du régiment, et refusa tous les avancements proposés (1).

Dans un de ces mouvements d'impatience et de mauvaise humeur qui lui étaient familiers, Napoléon ordonna l'arrestation du major, du quartier-maître et du capitaine d'habillement; ces officiers qui ne pouvaient être rendus responsables du mauvais état de la santé des hommes, par suite de l'insalubrité de la forteresse, furent relâchés dès le lendemain; deux des chirurgiens, un aide-major Jean-Charles Dautun et un sous-aide Jean Zimmermans furent toutefois destitués; le quartier-maître trésorier Joseph Rançon, fut réformé sans traitement.

Comme on le sait, quand il se fâchait, l'Empereur n'y allait pas de main-morte et le colonel L'Olivier auquel il avait toujours témoigné une bienveillance particulière et qu'il avait nommé d'emblée officier dans la Légion d'honneur à l'institution de l'ordre, n'en fut pas moins admis, le 17 janvier 1808, à faire valoir ses droits à la pension de retraite, après cinquante-trois ans, sept mois et vingt-six jours d'honorables services.



Voici comment cette fâcheuse nouvelle fut annoncée officiellement :

EXTRAIT DU *Moniteur de l'Empire Français.*

« Turin, le 28 décembre 1807.

» Sa Majesté l'Empereur et Roi, parti d'Alexandrie le 26 à dix heures du matin, est arrivé ici à cinq heures du soir. L'illumination générale, dans une ville dont les édifices sont d'une régularité si majestueuse, offrait le plus beau coup d'œil; Sa Majesté a reçu le même

(1) Lettre du sergent de Maugeer à son père à Liége, en date d'Alexandrie 4 février 1808; il était de garde à la porte de Gênes.



soir toutes les autorités ; elle a assisté au grand théâtre ; le lendemain 27, il y a eu un grand bal et spectacle que Sa Majesté a daigné honorer de sa présence ; pendant son séjour à Alexandrie, Sa Majesté a témoigné sa satisfaction au général Chasseloup et aux officiers du génie, sur la bonne direction qui a été donnée aux travaux des fortifications.

» Sa Majesté a aussi paru satisfaite de la bonne tenue des régiments qui se trouvent dans la même ville, le 112e excepté, et a ordonné l'arrestation de l'ancien major, du quartier-maître et du capitaine d'habillement de ce régiment ; elle a donné le commandement de ce corps au major Penne. »



Le nouveau colonel. — L'Olivier fut remplacé par le colonel PENNE, major du 106e régiment de ligne, qui fut reconnu le dimanche 31 janvier 1808, devant le front du régiment et prit le commandement à la date du 4 février.

Né à Coarraze (Basses-Pyrénées) le 18 novembre 1770, Raymond Penne, fils de Jean et de Catherine Landas, qui devait parcourir une carrière magnifique couronnée par la mort du héros, s'était enrôlé volontairement le 23 août 1788, au régiment de colonel-général des Dragons (1). Congédié le 18 janvier 1790, on le retrouve lieutenant au quatrième bataillon des volontaires nationaux de Paris (dit « des sections réunies ») le 3 septembre 1792; successivement capitaine de grenadiers en novembre 1792, à la 59e demi-brigade en mai 1794, à la 102e en mars 1796, chef de bataillon surnuméraire nommé par le général en chef Brune en février 1801, titulaire le 22 mars 1802, major du 106e régiment le 22 décembre 1803, commandant un régiment de grenadiers réunis pendant les campagnes de 1805, 1806 et 1807, Penne fut appelé au commandement du 112e régiment le 25 décembre 1807, après avoir fait les campagnes suivantes :

1792 et 1793, à l'armée de la Moselle;
1794 à 1797, à l'armée de Sambre-et-Meuse;
1798 et 1799, aux armées d'Allemagne, de Mayence et du Danube;
1800 et 1801, à l'armée d'Italie;
Vendémiaire an XIV, 1805, 1806, 1807, à la Grande armée.

Il s'était distingué dans la nuit du 5 au 6 septembre 1795 au passage du Rhin, et avait été nommé membre de la Légion d'honneur le 25 mars 1804.

Citation. — Rapport du général Jourdan, relaté sur la feuille du *Moniteur* du 2 vendémiaire an IV :

« Dans la nuit du 19 au 20 fructidor an III, les grenadiers réunis de la division Championnet, aux ordres du général Legrand, passèrent le Rhin. L'ennemi, apercevant la petite flotte, fit un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Le bateau que montait le capitaine Penne, des grenadiers de la 59e demi-brigade, arriva le premier à bord et débarqua.

Penne, à la tête de 15 hommes, fait aussitôt battre la charge, pousse l'ennemi la baïonnette aux reins dans le bois et s'empare de la batterie qui faisait feu sur eux de quatre pièces de canon. »

(1) Le « Colonel-Général », créé en 1688, formé par dédoublement des Dragons étrangers du Roi en deux régiments : Colonel-Général et Royal Dragons, est aujourd'hui le 5e régiment de Dragons, dont l'étendard porte comme inscriptions : *Wattignies, Arcole, Austerlitz, Eylau.*

Origine du titre de Colonel-Général : Cette charge créée en 1668 pour le duc de Lauzun, supprimée en 1789, rétablie sous l'Empire en faveur du général Baraguay d'Hilliers, conservée par la Restauration pour le duc d'Angoulême, disparut définitivement en 1830.

Au cours de l'année 1807 nous avons encore à enregistrer le décès, à Grenoble, du capitaine GUINOSEAU, Jean et du sous-lieutenant della FAILLE, Jean, de Gand, respectivement le 16 et le 28 avril; les capitaines CRESTEAU, Nicolas et DIEUDONNÉ, Jean-François, furent réformés avec traitement; le capitaine DUJARDIN, Jean-Jacques, devint aide de camp du général Brenier de Montmorand, et le capitaine L'OLIVIER, Eloi, donna sa démission (11 avril).

On forma durant le cours de cette année un régiment d'infanterie légère, composé des recrues des pays de Munster, Minden, Brunswick, Fulde et Erfurt, appelé premier régiment de Westphalie; le chef de bataillon de WAUTIER, Thomas (1), en fut nommé major le 21 mai 1807.

Thomas de Wautier fut remplacé le 1er juillet 1807 par DEVAUTHIER de BAILLAMONT, Joseph-Allard, qui ne demeura au corps qu'un an; il démissionna le 29 novembre 1808.

Furent promus par des arrêtés impériaux divers : Au grade de *capitaine :* les lieutenants SCHMIDT, GOETHALS Charles, SANDKOUL, STUCKENS, de WIMPFFEN et GALLIOT de GENOUILLAC. Au grade de *lieutenant :* les sous-lieutenants FRESSART, VOLCKÉ, PESTIAUX, de BLOCKHAUSEN, KIPS, d'OTREPPE, DANNEAU et LOUTZ. Au grade de *sous-lieutenant :* les sous-officiers Charles CHIARISIA, Jean-Baptiste DOLLIN du FRESNEL (2), Pierre PIETERS, Pierre de MORAQUIN de WACKER, Charles SAUTEL, François SEYL, Pierre FOURNIER-LA MARTINIE, Théodore LIGÉ, Nicolas L'OLIVIER, Auguste ADAM, Alexandre GUIRARD dit DESJARDINS, Juste WEISS et Jacques SABATTÉ.

Le lieutenant DEGOTTE, Jean-Hubert-Joseph, embarqué le 19 janvier 1806 à bord

(1) Le colonel Thomas de Wautier fut tué, lors de l'incursion du major Schill, chef de partisans, dans le nord de l'Allemagne (10 juin 1809).

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en donnant ici quelques détails sur sa fin tragique :

Quelque temps après la déclaration de guerre de l'Autriche contre la France, un major prussien nommé Ferdinand de Schill, quitta Berlin, où il était en garnison, emmenant avec lui quatre cents chevaux de son régiment (hussards de Brandebourg), un petit nombre d'officiers déterminés, et se rendit en Poméranie, où il organisa promptement un corps de partisans; son dessein était de passer l'Elbe et d'essayer de fomenter une révolution dans le royaume de Westphalie.

Il envahit tout le pays plat entre Halle et Magdebourg; le général Michaud, gouverneur de Magdebourg, fit partir en poste le 1er régiment de ligne de Westphalie, de Cassel pour Magdebourg; une compagnie de voltigeurs français et deux compagnies de Westphaliens sous la conduite d'Uslar, aide de camp du roi Jérôme, allèrent en reconnaissance et se trouvèrent au village de Todendorf, à une demi-lieue de Magdebourg, en contact avec les avant-postes de Schill.

Ce fut avec beaucoup de peine qu'Uslar parvint à ranger ses trois compagnies en bataille sur la chaussée; de son côté, Schill ayant reconnu l'uniforme westphalien, essaya de parlementer pour faire déserter les soldats allemands, mais ses envoyés furent reçus par une décharge à bout portant de la part des voltigeurs français. L'aide de camp Uslar ordonna de faire cesser le feu, soit qu'il ne s'aperçût pas de la ruse de Schill, soit qu'il voulût trahir les intérêts de son maître.

C'en était fait des trois compagnies et, peut-être par suite, de la place de Magdebourg, sans le courage et la présence d'esprit du colonel belge Thomas de Wautier qui avait marché avec les voltigeurs français.

Il forma sa compagnie en carré, déclara au général Uslar qu'il ne le reconnaissait plus pour chef et fit commencer un feu roulant si bien dirigé qu'il obligea, d'abord, l'ennemi à reculer avec des pertes considérables. Les Westphaliens suivirent le bon exemple que leur donnaient les Français et se défendirent vigoureusement; Schill, n'osant plus renouveler sa charge, opéra sa retraite. Le colonel Thomas de Wautier fut blessé mortellement dans cette action; quant à Schill, il essaya de gagner la mer vers l'île de Rügen, fut cerné dans Stralsund, par le général Gratien, et tué en sortant de l'Hôtel de ville; on le fit chercher parmi les morts, et sa tête, mise dans un bocal d'esprit de vin, fut envoyée à Cassel.

D'après le rapport que lui fit le général Michaud, le roi Jérôme destitua Uslar.

François-Xavier de Wautier, frère du colonel, qui servait comme capitaine dans ce même régiment de Westphalie, tint crânement tête aux hussards de Brandebourg et fut laissé pour mort sur la chaussée de Todendorf; il avait reçu un coup de feu, quatre coups de sabre à la tête, un autre coup à la main droite, et fut, à cause de cette blessure, privé de l'usage de trois doigts; contre toute attente il survécut à ses blessures, fut décoré de l'étoile de la Légion d'honneur pour sa belle conduite, et continua à servir honorablement en France, aux Pays-Bas et en Belgique.

Doyen vénéré de l'armée belge, François-Xavier de Wautier s'est éteint à Bruxelles le 23 janvier 1872, dans sa quatre-vingt-quinzième année; il était lieutenant général en retraite, grand officier de l'ordre de Léopold, commandeur de la Légion d'honneur, médaillé de Sainte-Hélène et décoré de 1re classe de l'ordre de Westphalie.

(2) Jean-Baptiste, Frédéric et Charles Dollin du Fresnel, furent immatriculés abusivement sous le nom de Dufrenel.



d'une frégate en rade à Bordeaux, ayant quitté son poste, fut destitué le 11 juin 1807, et remplacé par le lieutenant LOUTZ, précité.

Des légions de réserve s'organisaient, à Rennes, en Bretagne (1); ces légions, de même que les régiments de marche et les régiments provisoires, allaient renforcer le corps d'observation de la Gironde qui, sous les ordres du général Junot, se disposait à entrer en Espagne et à envahir le Portugal.

Le lieutenant-colonel DE FERNIG fut employé à la formation de la 5e légion de réserve de l'intérieur, du 5 mai au 1er août. Le capitaine FERRARIS, le lieutenant DE TAUBER, les sous-lieutenants RYCKMANS et RAMAECKERS, de même que le chirurgien-major SERRUZIER, sollicitèrent, au mois de juillet, leur passage à ces corps.

Le sous-lieutenant DE BLOCKHAUSEN (2), FERDINAND, de Liége, qui était resté à Blaye, s'embarqua à bord de *La Thémis,* fit en mer les campagnes de 1807 à 1811; nommé lieutenant le 3 avril 1807 et capitaine le 18 décembre 1810, il rejoignit le corps en 1812 et passa ensuite, avec son grade, au 3e régiment de hussards aux ordres du colonel Rousseau.

Parmi les jeunes sous-officiers promus le 16 janvier 1807 au grade de sous-lieutenant, nous remarquons le sergent-major PIETERS, PIERRE, de Gand, qui s'embarqua le 1er août, à bord de la frégate *La Néréide* commandée par le lieutenant de vaisseau Le Maresquier (3) et fit les campagnes de la Martinique, de l'île de France et de Java, pendant les années 1807, 1808, 1809, 1810, 1811; nommé lieutenant le 11 mai 1810, il ne rejoignit plus le corps et passa comme capitaine au régiment de Walcheren le 1er janvier 1812.

Dans le courant du mois de février 1808, le 112e régiment qui n'avait que trois bataillons, fut complété, comme les autres corps à cinq bataillons, dont quatre de guerre et un de dépôt. Les bataillons de guerre allèrent tenir garnison à Florence, tandis que le dépôt demeurait à Alexandrie.



DÉPART POUR FLORENCE.

Il y avait plus de seize mois que le régiment était relégué dans l'insalubre forteresse d'Alexandrie, quand le 17 février 1808, il reçut l'ordre de se diriger vers la Toscane. On sait que lorsque cette principauté fut enlevée à la maison d'Autriche en 1801, elle fut érigée en royaume d'Etrurie en faveur du fils du prince de Parme; celui-ci étant mort en 1803, le royaume d'Etrurie fut gouverné par la fille de Charles IV d'Espagne. Ce royaume disparut à la fin de l'année 1807, par suite d'un traité avec l'Espagne, fut incorporé à la France en

(1) Consulter au sujet des cinq légions de réserve, les tableaux par corps et par batailles des officiers tués et blessés pendant les guerres de l'Empire (1805-1815), par A. MARTINIEN, aux *Archives historiques de la guerre,* pages 471 à 474.

(2) F. de Blockhausen s'était marié à Blaye, le 23 octobre 1806, avec une française, Mlle Elisabeth de Pons.

(3) Le Maresquier, capitaine de frégate, membre de la Légion d'honneur, tué en 1811 à bord de la *Néréide,* aux atterrages de Madagascar, fut un des plus braves officiers de la marine française; ayant eu un bras fracassé par un boulet, il refusa de se faire panser et continua à combattre jusqu'à ce qu'un second boulet lui emportât la cuisse. Avant de mourir, il fit jurer aux officiers sous ses ordres, de défendre l'honneur du pavillon français jusqu'à la dernière extrémité; ils tinrent tous leur serment.





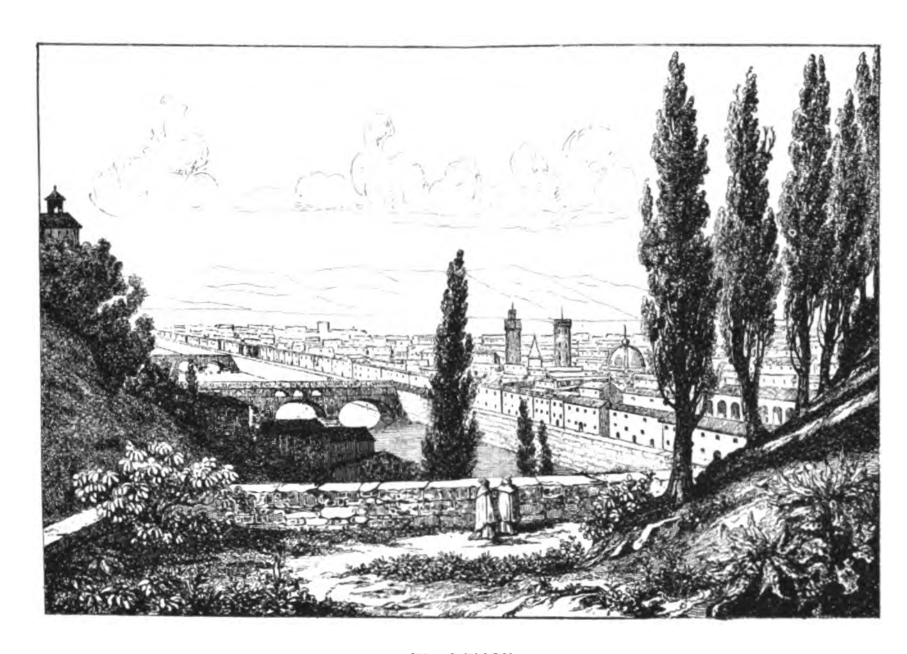
FRANÇOIS-XAVIER DE WAUTIER
Lieutenant général,
Ancien lieutenant au 112e régiment de ligne (6 juillet 1804).

D'après un portrait peint par Donny, appartenant à Madame Georges de Caigny.

1808, et reparut, comme grand-duché de Toscane, en 1809, sous le gouvernement de la princesse Elisa, sœur de Napoléon. Il forma les départements de l'Arno, de la Méditerranée et de l'Ombrone.

Nous croyons faire chose utile en donnant, d'après les lettres de J. de Maugeer, une description de ce voyage :

« Nous souhaitions ardemment de quitter le Piémont, lorsqu'un jour, le colonel Penne passant à la vieille citadelle l'inspection du régiment, annonça, avec des démonstrations de joie, notre départ pour l'Italie; le nom de Florence prononcé par le chef de corps fut répété cent fois de bouche en bouche, avec le plus vif enthousiasme. Nous étions, paraît-il, désignés pour faire partie de l'armée de Naples dont le commandement en chef était dévolu au maréchal



FLORENCE
France militaire, d'après Bullura.

duc de Dalmatie et le quartier général établi à Milan. Nous partîmes le 17 février 1808, la joie dans l'âme, à la pensée de quitter à tout jamais ce séjour néfaste, qui nous rappelait de si tristes souvenirs (1); nous passâmes à Tortone, Voghera, Stradella et fîmes une halte à Plaisance, ville fort riante, dont la place est embellie par deux statues équestres. Nous vîmes ensuite Parme, chef-lieu du département du Taro, Reggio, Modène et Bologne; cette cité mérite une courte description; elle est l'une des plus agréables et des plus riches de l'Italie; son territoire est des plus fertiles, d'où le nom de « grasse » qu'elle porte. Située sur le Reno, petite rivière qui a donné son nom au département dont elle est le chef-lieu, elle renferme de superbes édifices, une académie célèbre, une bibliothèque nombreuse et choisie, des rues bordées de portiques et des manufactures en tous genres.

(1) Le sergent de Maugeer y perdit son frère Philippe, sous-officier au régiment, jeune homme doué des qualités les plus précieuses du cœur et de l'esprit et auquel était peut-être réservé un brillant avenir; il mourut à l'hôpital d'Alexandrie le 24 novembre 1807, des suites de l'épidémie qui ravagea la garnison.

„ Le 29 février nous étions à Lojano, mauvaise bourgade dans les Apennins; une église nous servit de caserne; le lendemain au point du jour, le régiment se mit en marche et essaya de gravir une très forte côte; des ouragans de neige, soulevés par un vent effroyable, obscurcissaient la clarté du jour et empêchait les bataillons d'avancer; après quelques heures d'attente, on se remit en marche; la tourmente avait un peu ralenti sa fureur, malheureusement plusieurs soldats furent emportés et engloutis par la neige; d'autres moururent de froid ou eurent des membres gelés; enfin, après huit lieues d'une marche pénible et fatigante à travers les montagnes, on arriva à Barberino, première ville de la Toscane, toujours dans les Apennins ; le plus fort était fait ; le pays était plus agréable à la vue, le froid moins sensible; arrivés sur le penchant de la dernière côte, nous aperçûmes le beau village de Sesto et, dans le lointain, les tours de Florence qui en était distante de cinq milles; une plaine charmante et des coteaux fleuris offraient un singulier contraste avec les neiges que nous venions de traverser.

„ L'air était pur et serein; la température ressemblait à celle du mois de mai; il nous semblait être tout à coup transportés des climats glacés de la Laponie, dans la vallée de Tempé (1); à la neige avaient succédé des fleurs.

„ Après une halte à Sesto, on continua la route à travers des plaines délicieuses, couvertes de beaux villages, de maisons de campagnes, de vignes, d'arbustes et de fleurs; nous ne pouvions nous lasser d'admirer toutes les beautés qui se présentaient au fur et à mesure que nous avancions; enfin, à la vue du Dôme et de la tour superbe de la métropolitaine, « della Madona degli angeli „, des cris de joie se firent entendre et de mille poitrines s'échappa à l'unisson le nom magique de Florence!

„ Nous fûmes casernés provisoirement au fort Saint-Jean-Baptiste; le lendemain et jours suivants, nous pûmes parcourir la ville et en admirer les merveilles. „



DESCRIPTION DE LA VILLE DE FLORENCE.

« Florence est la capitale du grand-duché de Toscane et faisait partie de l'Empire français sous le gouvernement d'Elisa Bonaparte, princesse de Lucques et de Piombino; elle est aussi le chef-lieu du département de l'Arno, l'un des trois formés de la Toscane, qui constituait autrefois le royaume d'Etrurie.

„ Florence est située dans un des endroits les plus délicieux du monde, sur le fleuve de l'Arno; elle est surnommée la belle, nom qu'elle mérite à juste titre.

„ Ce pays est un véritable paradis terrestre, le plus beau et le plus sain de l'Italie; les habitants y sont polis et affables: les femmes surtout y sont charmantes; les campagnardes ne sont pas moins jolies; la blancheur de leur peau, leur teint vif, leur taille élégante et déliée en font des beautés qui peuvent aller de pair avec beaucoup de jeunes filles de qualité de notre pays; leur costume ne contribue pas peu à relever leur beauté; elles sont toutes coiffées d'un petit chapeau de castor noir avec un panache de plumes d'autruche, ce qui fait

(1) Tempé, célèbre vallée de la Thessalie, entre l'Olympe et l'Ossa; Virgile en a célébré la beauté.



le plus bel effet; le reste de leur parure est très riche et quoique paysannes, elles sont presque toutes vêtues de soie et couvertes de petits ornements très riches, tels que boucles d'oreilles, anneaux, épingles, etc., etc.

» Je voudrais que vous fussiez ici pour contempler les beautés et les richesses que l'on voit dans cette admirable cité; les environs en sont aussi pittoresques; on y trouve de superbes promenades, où l'on voit étalée la magnificence des seigneurs qui viennent s'y promener en voiture. La richesse des équipages que l'on rencontre tous les jours, particulièrement les dimanches, est surprenante. La plus grande et la plus belle promenade est la chasse royale (1).

» La quantité prodigieuse de fleurs que l'on trouve généralement dans toutes et qui flattent l'odorat par leur suavité, est un des agréments de ce délicieux pays, car l'on voit tout à la



PANORAMA DE FLORENCE.

fois ça et là dans les campagnes, des orangers, des citronniers, des oliviers, des figuiers, des palmiers, des grenadiers, des rosiers et enfin une quantité infinie de fleurs et d'arbres fruitiers.

» Il y a aussi dans l'enceinte de la ville, des promenades et des jardins où l'on voit apparaître le bon goût des seigneurs qui les possèdent; ce ne sont que statues en bronze et en marbre, colonnes, fontaines, jets d'eau, etc., etc.

» Les places de la ville et les promenades du dehors, en sont ornées; elles représentent toutes les divinités du paganisme et des histoires fabuleuses; on voit sur la grand'place un hercule en marbre noir de plus de vingt pieds de hauteur; sur la même place, on remarque aussi sur un piédestal de dix pieds de haut la statue équestre du grand duc Côme de Médicis. Sur les quatre faces du piédestal, sont gravées en relief les principales actions de ce prince.

» Les églises sont magnifiques et la plupart bâties en marbre de différentes couleurs, sculptées à l'intérieur et à l'extérieur avec délicatesse; le Dôme ou la cathédrale, est la plus

(1) Cette description enthousiaste de Florence et de ses environs, semblera peut-être outrée à nos lecteurs; qu'on veuille bien songer, cependant, au séjour dans les forts de Cherbourg, de la Roquette et d'Oléron, aux casemates d'Alexandrie, aux nombreux décès survenus dans cette forteresse; on comprendra aisément la joie de nos jeunes compatriotes. Nous avons respecté le texte et rapportons fidèlement le contenu des lettres du jeune sous-officier liégeois au capitaine de Maugeer, son père.



vaste, elle est bâtie en marbre blanc ainsi qu'une tour élevée, isolée, le campanile, qui se trouve à côté et qui offre un charmant coup d'œil.

» Parmi les palais que l'on admire, le plus magnifique est celui dont la reine d'Etrurie avait fait sa résidence (1); on ne saurait donner dans une courte description le détail des richesses et des merveilles d'art qui y sont rassemblées; le jardin du palais est d'une vaste étendue et offre des beautés dans tous les genres.

» Le parc de Bruxelles, tant vanté en Belgique, ne peut y être comparé; on y voit des statues, des colonnes, des bassins, des fontaines, des jets d'eau qui font un admirable effet; des fleurs, des arbrisseaux de toutes espèces flattent la vue et l'odorat; les haies de ce jardin, plantées de lauriers et de cyprès, conservent une éternelle jeunesse.

» Parmi les statues et les mausolées que l'on remarque à Florence, citons encore la Vénus



FLORENCE.
La Cathédrale vue de la coupole de San Lorenzo.

de Médicis, chef d'œuvre de l'art, la déesse de la Victoire, celle de la Justice, sur une colonne d'une hauteur prodigieuse en granit d'Espagne et d'Egypte, la Nuit au tombeau de Julien de Médicis (2) ».



Le 9 août, le général Menou (3), ancien commandant de la 27e division militaire, nommé

(1) Il s'agit ici de Marie-Louise d'Espagne, fille du roi Charles IV, qui après la mort de son mari, Louis, prince héréditaire de Parme, survenue en 1803, gouverna la Toscane, sous le nom de reine d'Etrurie, jusqu'à la fin de l'année 1807. Elle était mère et tutrice de Charles-Louis qui prit le titre de Louis II.

Nous avons relaté précédemment que ce royaume disparut à la fin de l'année 1807, par suite d'un traité avec l'Espagne et fut incorporé à l'Empire français en 1808.

(2) Lettre N° 82, datée de Florence le 18 juin 1808. *(Correspondance de Joseph de Maugeer.)*

(3) Le baron de Menou, Jacques-François, né à Boussy-de-Loches (Indre-et-Loire) en 1759, mort à Venise en 1810, était un ancien maréchal de camp du roi Louis XVI.

gouverneur général de la Toscane, vint inspecter la garnison de Florence et fut particulièrement satisfait de l'attitude et du maintien sous les armes du corps belge. Il en témoigna tout son contentement aux généraux Meunier et Daumas ainsi qu'au colonel Penne, qui avait su allier à une grande fermeté en service, une bonté et une indulgence telles, qu'elles lui avaient concilié le respect et l'affection de ses subordonnés.

« Le gouverneur nous a passés en revue à la chasse royale et nous a trouvés bien



FLORENCE.
Le Palais de la Seigneurerie.

changés depuis Alexandrie, grâce aux soins de notre brave colonel ; nous avons exécuté des feux superbes et des grandes manœuvres dont Son Excellence a été très satisfaite ; enfin elle a fait les éloges les plus flatteurs de notre régiment, tant pour la tenue et l'instruction, que pour l'esprit de discipline et de subordination.

» Le général Menou est envoyé particulièrement par Sa Majesté, afin d'organiser la conscription de 1808 ; le tirage au sort était fixé au 1[er] août, mais de deux cents et quelques conscrits que la ville de Florence devait fournir, à elle seule, il ne s'en est présenté que cinq pour se faire inscrire. Je crois que nous allons être détachés par compagnies dans les cantons circonvoisins pour les faire marcher.

» Le chef de bataillon d'Orsay, de retour de Rome où il avait été chargé d'une mission par l'Empereur, vient d'être nommé commandant en chef du recrutement dans le département de l'Arno.

» Le général Menou a une estime particulière pour nous ; il nous fait distribuer du vin deux fois par semaine.

» Notre colonel est parti dimanche dernier, pour Alexandrie, pour voir le dépôt. Comme nous n'avons pas d'officiers supérieurs disponibles, c'est le capitaine Larmey qui commande intérimairement le régiment (15 septembre 1808). Les conscrits du département de l'Arno sont partis mardi passé pour leur destination (1). »

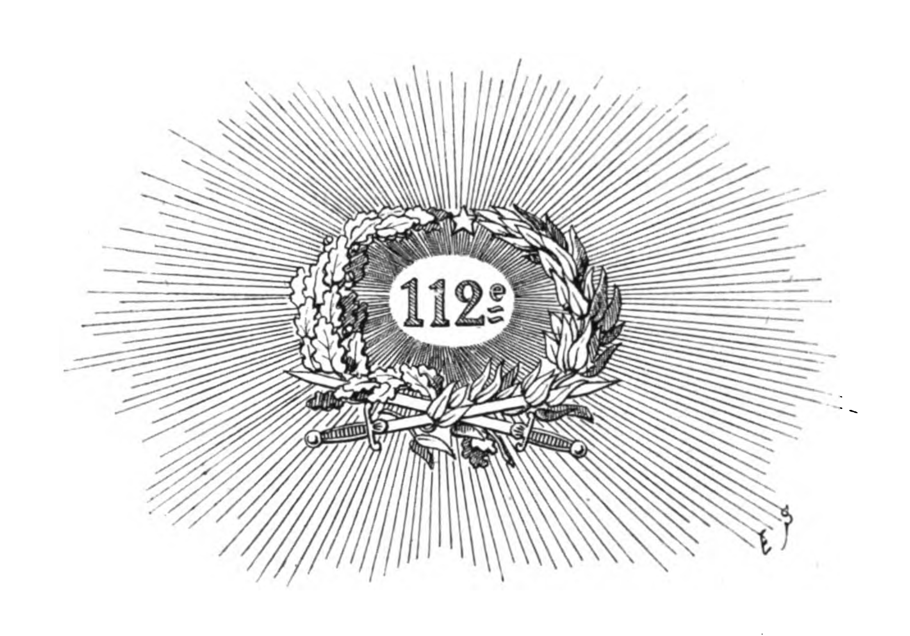
(1) Les officiers et sous-officiers instructeurs faisaient travailler les jeunes troupiers, sans trêve ni repos ; vers le 15 février 1809, ils commencèrent à trouver très monotone la vie de garnison :

« Nous sommes chagrinés depuis le matin jusqu'au soir ; je vais, mon cher père, vous en faire un petit détail : à sept heures du matin, on assemble tous les sous-officiers pour l'exercice, où on leur démontre en détail ce qu'ils doivent apprendre aux soldats en gros ; après l'exercice, qui dure jusque huit heures et demie, il faut surveiller les caporaux et soldats de la chambrée pour leur faire faire l'exercice, leur service, en passer l'inspection, particulièrement celle des hommes de garde ; à dix heures on entend battre le roulement de la soupe ; c'est le premier appel où tout le monde doit se trouver et surtout les sous-officiers, non pas pour manger, mais pour voir manger les autres ; sitôt après, on rappelle pour la garde et, lorsqu'elle a défilé, on fait le second appel, après lequel les sous-officiers s'assemblent pour la théorie ; on vous fait répéter cent fois la même chose ; la plupart l'ont entendu réciter mille fois et ne peuvent pas en dire six mots de suite. Après la théorie, on commence l'exercice qui dure jusque trois heures et demie ; à quatre heures roulement de la soupe du soir, que les soldats appellent la *ratatouille* ; cela sert de troisième appel, de manière qu'on n'est libre que depuis quatre heures et demie jusqu'à six heures du soir ; c'est alors qu'on fait l'appel général, le quatrième et dernier de la journée. Après cet appel, on n'a plus qu'une heure pour s'amuser à boire une *fiasque* de vin, comme on dit en Toscane ; c'est à sept heures que se fait le roulement pour éteindre les lumières ; je ne vous parlerai pas des feux, nous n'en avons point ; puis le plus grand silence doit régner partout, jusqu'au roulement du lever qui se fait à six heures du matin.

« La matinée du dimanche se passe en inspections ; à midi on va à la messe et à la parade. »

Lettre écrite de Florence, en date du 16 février 1809. *(Correspondance de Joseph de Maugeer.)*





ESPAGNE



CHAPITRE III

ESPAGNE — 1808-1811

Campagnes d'Espagne. — Formation du 7e corps. — La division Souham envahit la Catalogne. — Entrée à Barcelone le 17 décembre 1808. — Camp de Vich, avril 1809. — Siège et prise de Girone. — Guerre de guérillas. — Surprise d'un bataillon belge posté dans le couvent de San-Perpétua près de Barcelone. Il est enfermé dans la citadelle de Lerida; sa délivrance par le général Suchet, lors de la reddition de cette place. — Liste nominative des officiers et soldats du 4e bataillon du 112e de ligne qui se sont distingués en Espagne.



La domination impériale semblait s'affermir partout en Europe, lorsque la situation vint à s'assombrir dans la péninsule ibérique. L'Empereur, par le décret de Berlin (21 novembre 1806) avait proclamé le blocus continental contre les Anglais et sommé le régent de Portugal de déclarer la guerre à la Grande-Bretagne, de confisquer les marchandises anglaises, d'arrêter les Anglais et de se saisir de leurs biens.

C'était demander la ruine du Portugal et le régent se refusa à confisquer les propriétés privées appartenant à des Anglais.

C'est alors que le premier corps d'observation de la Gironde, formé au mois d'août 1807, sous le commandement de Junot, après être entré en Espagne, envahit le Portugal et atteignit Abrantès sans rencontrer un soldat; Junot s'empara de Lisbonne sans coup férir.

« On avait fait accroire aux Espagnols que si l'on traversait leur territoire, c'était pour atteindre plus facilement les Anglais qui menaçaient de débarquer en Portugal. Les populations accouraient de toutes parts pour contempler les vainqueurs de Marengo, d'Austerlitz et de Friedland; mais ils ne voyaient que de chétifs conscrits pouvant à peine porter leurs sacs et leurs armes et dont la réunion ressemblait plutôt à l'évacuation d'un hôpital qu'à une armée marchant à la conquête d'un royaume.

» Ce triste spectacle donna aux Espagnols une piètre idée de nos troupes et entraîna l'année suivante, des effets désastreux.

» La marche envahissante de Junot ne fut guère qu'une lamentable débandade de traînards, disséminés par petits détachements, sur un espace de plus de deux cents lieues de route entre Bayonne et Salamanque. Heureusement les Espagnols n'étaient pas encore en guerre avec la France ; cependant, pour se faire la main, ils assassinèrent une cinquantaine de nos soldats (1). »

Bientôt de nouvelles armées pénétrèrent, à leur tour, en Espagne sous les ordres de Dupont, de Moncey, de Bessières ; le général Duhesme, l'ancien compagnon d'armes de Championnet et de Macdonald dans le royaume de Naples, fut mis à la tête du corps des Pyrénées orientales, fort d'environ douze mille hommes.

Le beau-frère de l'Empereur, Murat, commandant en chef de l'armée, avait porté son quartier-général à Burgos et était entré à Madrid le 23 mars 1808.

Ce fut un coup de foudre pour l'Espagne qui tout entière se souleva ; Aranjuez, Tolède, Madrid, Girone, Manreda, Lerida s'insurgèrent, prirent les armes, et la nation frémissante d'enthousiasme et de patriotisme, résolut de protester contre l'arrestation de ses souverains légitimes, attirés en France, prisonniers à Valençay, et de tenir tête aux troupes de l'Empereur.

Dès que Napoléon connut, à Bayonne, les événements d'Oviedo, de Valladolid, de Logrono, de Saragosse, qui s'étaient passés près de lui et dont il ne fut informé que sept ou huit jours après leur accomplissement, il donna des ordres prompts et énergiques, pour conjurer cette insurrection avant qu'elle ne se fût étendue et consolidée.

L'habileté des meilleurs généraux, le courage des soldats devaient cependant échouer dans cette guerre funeste, qui coûta à la France plus de trois cent mille hommes et finit par amener les Anglais, alliés et défenseurs de l'Espagne, du détroit de Gibraltar et de l'embouchure du Tage jusqu'aux Pyrénées, jusqu'à Toulouse et Bordeaux.

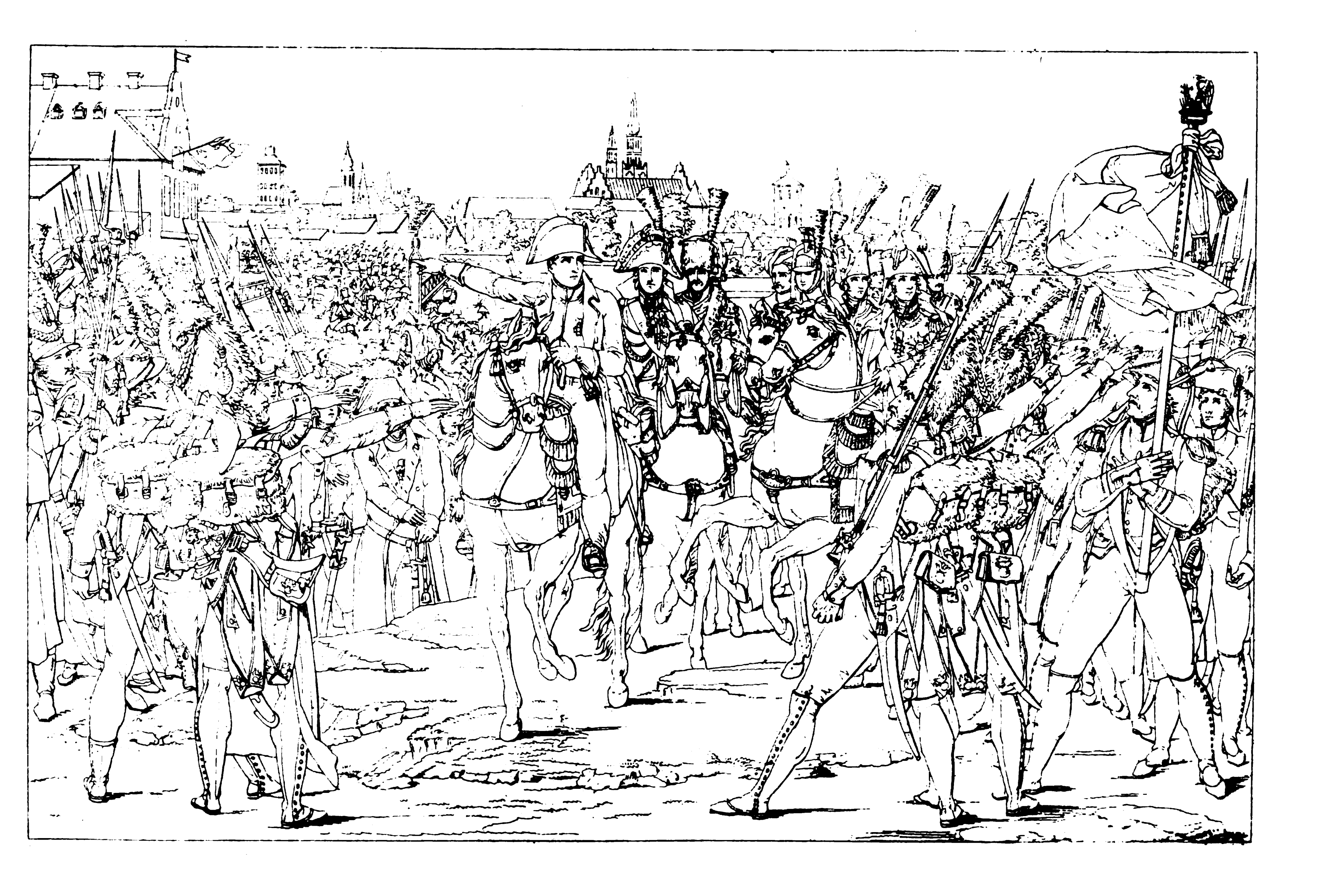
Napoléon reconnut plus tard son erreur. « La guerre d'Espagne a été la première cause des malheurs de la France.... c'est ce qui m'a perdu. »

« La guerre d'Espagne est la plus pénible que les généraux et les soldats aient eu à soutenir. Des misères continuelles, des dangers sans cesse renaissants, et dont les moindres étaient ceux du champ de bataille, le spectacle du meurtre et du pillage toujours devant les yeux, la haine féroce et l'esprit de vengeance des Espagnols ôtaient aux soldats toute sécurité, avant comme après la lutte ; et d'autre part, point de victoires décisives, point de satisfaction, point de récompenses même accordées à la bravoure ; voilà ce qui distingua cette guerre et la rendit si fatale. Napoléon, du reste, était prévenu contre l'armée de la Péninsule, qui ne put lui rendre un seul des avantages par lui rêvés et ne cessait de mêler ses plaintes importunes aux chants de victoire que provoquait sa marche triomphale au cœur de l'Allemagne (2). »

Entre Bayonne et Madrid, sur les derrières du maréchal Moncey et du général Dupont, l'Empereur avait placé le corps du maréchal Bessières, composé des divisions Merle, Verdier, Lasalle.

La division Merle avait été formée avec quelques troisièmes bataillons tirés des côtes et avec les quatrièmes bataillons des légions de réserve.

(1) *Mémoires du général de Marbot,* tome II.
(2) *Histoire du duc de Wellington,* par A. Brialmont, tome II, page 283.



Harangue de Napoléon à l'Armée.

Peint par Gautherot. — Salon de 1808.

Galerie militaire de Napoléon Bonaparte-Paris 1821.

Imp. Tr. Rein, rue de Ruysbroeck, 78, Brux.

La division Verdier l'avait été avec les régiments provisoires, depuis le numéro treize jusqu'au numéro dix-huit.

Il arrivait aussi sous le titre de régiments de marche, des détachements nombreux destinés à recruter les régiments provisoires.

« On ne peut, dit M. Thiers, se faire une idée de la complication que l'étendue des besoins et des ressources avait fait naître dans l'organisation militaire que Napoléon maniait avec tant de génie.

» Il y avait les vieux régiments de ligne, portant les numéros 1 à 112, plus les régiments légers 1 à 32, qui étaient répandus en Pologne, en Allemagne, en Italie, en Illyrie, et qui avaient leurs bataillons de dépôt sur le Rhin ou sur les Alpes. Il y avait de plus les déta-



LE GÉNÉRAL DUHESME.

chements tirés plus tard de ces mêmes dépôts pour aller renforcer les régiments provisoires et qui formaient pendant le trajet, des régiments de marche.

» Les cinq légions de réserve, dont les trois premiers bataillons composaient le corps du général Dupont, dont les quatrièmes bataillons formaient l'une des divisions du maréchal Bessières, dont enfin les cinquièmes et sixièmes bataillons restaient à organiser, présentaient une nouvelle catégorie (1). »

(Nous avons vu précédemment que quelques officiers du régiment avaient sollicité leur passage à ces corps; le capitaine Ferraris, le lieutenant de Tauber, les sous-lieutenants Ryckmans et Ramaeckers entrèrent à la troisième légion de réserve ; le chirurgien-major Serruzier, à la cinquième.)

(1) *Histoire du Consulat et de l'Empire,* tome II.

Après avoir obtenu du Czar, dans la célèbre entrevue d'Erfurth, le renouvellement des promesses de Tilsitt, l'Empereur à la tête de la grande armée, traversa la France pour se porter au-delà des Pyrénées ; il arriva avec la garde au mois d'octobre au quartier-général de Vitoria et donna l'ordre de marcher en avant.

Le 30 novembre, l'armée française arriva en face des défilés de Somo-Sierra (1) dans la chaîne de Guadarrama et enleva cette position redoutable, formée par des roches abruptes et défendue par une formidable artillerie.

Tandis que se livraient les batailles d'Espinosa de los Monteros (10 novembre), Burgos, Reynosa, Tudela (23 novembre), le 7e corps commandé par le général Gouvion-Saint-Cyr, entra en Catalogne. Gouvion avait quitté Perpignan le 1er novembre et établit son quartier-général au château de Figuières le 4 novembre 1808.

La division Souham prit part à toutes les affaires qui eurent lieu dans la montagneuse Catalogne, depuis l'entrée sur le territoire espagnol jusqu'au séjour dans le camp de Vich.

Le 5 décembre la ville de Roses (2) se rendit; elle avait été investie depuis le 6 novembre par la division italienne Pino réunie à celle du général Reille, qui avait été nommé commandant supérieur et chargé de faire le siège de la place ; Souham, chargé de couvrir les opérations du siège, combattit à Navata, Pontos, Armadas et rejeta les Espagnols au-delà de la Fluvia (24 novembre). On se mit immédiatement en marche vers Barcelone où le général Duhesme était étroitement bloqué par les Espagnols ; la division passa par Castel de Aro (12 décembre), par Sils, Las Mallorquinas sur le chemin de Girone et le 15 elle campa sur les hauteurs de Trenta-Passos.

Le 16, Souham attaqua la droite des Espagnols sur le plateau de Cardadeu et entra victorieux le 17, dans Barcelone.

Après l'attaque du pont de Molino d'El Rey (3) et le passage du Lobregat (21 décembre), le général Saint-Cyr tenta inutilement d'investir Tarragone; il se rapprocha alors de la frontière et résolut de s'emparer de Girone ; mais cette place, quoique fort mal fortifiée, le retint jusqu'à la fin de l'année, malgré la bravoure des Belges du 112e de ligne et des Toscans du 113e.

Pendant les derniers jours de l'année 1808, la division Souham et une partie de la division Pino prirent leurs cantonnements entre Tarragone et Barcelone, jusqu'à Villa-Nueva, sur les bords de la mer et y restèrent sur la défensive. Le 4e bataillon du 112e fut placé à Altafulla, hauteur et village sur les bords de la Méditerranée.

Du 15 au 30 février 1809, les troupes se mirent en mouvement pour occuper le pays situé entre les rivières de Gaya et du Francoli; Souham se dirigea par le col de San-Cristina et s'établit à Valls, petite ville sur la rive gauche du Francoli; du 24 au 25, il se livra à Valls un violent combat, à la suite duquel les Espagnols furent repoussés sous le canon de Tarragone, après avoir perdu artillerie et bagages et laissé aux mains des Français près de quinze cents prisonniers.

Le général en chef Reding (4), à qui l'Espagne était, en grande partie, redevable de la capitulation des généraux Dupont et Vedel à Baylen, resta, paraît-il, parmi les morts.

(1) Bien que la prise du défilé de Somo-Sierra soit un fait d'armes étranger au 112e de ligne, nous pensons être agréable à nos lecteurs, en donnant ci-contre la reproduction du célèbre tableau d'Horace Vernet; au centre, Vincent Corvin Krazinski, Dautancourt, Koziétulski, les héros du 1er régiment de chevau-légers (vieille garde).

(2) Roses ou Rosas, *ad libitum*.

(3) Variantes : Moulin du Roi, Molinos del-Rey, Molins del Rey.

(4) Reding, suisse d'origine, se montra ferme et courageux à Baylen et à Valls. Il avait beaucoup d'activité physique et avait succédé à Vivés comme capitaine-général de la Catalogne. Celui-ci, homme faible et indolent, menacé de mort par le peuple, avait dû céder le commandement à Reding; on reprochait à Vivés ses



Combat de Somo-Sierra.

Peint par Horace Vernet.

Galerie militaire de Napoléon Bonaparte-Paris 1821.

Imp. Tr. Rein, rue de Ruysbroeck, 78, Brux.

CARTE DU BASSIN DE L'EBRE.

Au commencement du mois d'avril, le 7e corps qui occupait les positions de Sabadel et de Tarassa, aux environs de Barcelone, reçut l'ordre de se porter dans la direction du nord-est, vers Vich.

Souham fit marcher sa division à travers les hautes montagnes de Caldas, San-Felice de Cudinas et Centelles pour couvrir les défilés par lesquels devaient marcher le quartier-général, l'artillerie et les bagages.

La ville de Vich ou Vique, située à huit lieues de Girone, où l'armée française vint camper, est placée dans un vallon fertile, mais resserrée de tous côtés par des montagnes presque inaccessibles.

Au bout de deux mois les ressources de la vallée furent consommées; à Vich, comme dans les autres cantonnements occupés précédemment par l'armée française, la disette forçait les soldats à se répandre dans le pays; les subsistances qu'ils achetaient par ces excursions pénibles étaient toujours teintes de leur sang; ils ne les obtenaient guère sans livrer des combats qui, à la vérité, coûtaient cher aux Espagnols, mais qui réitérés presque tous les jours, affaiblissaient sensiblement les bataillons français.

On leva le camp au mois de juin pour se rapprocher de Girone, qui fut investie dès le 4 du même mois; la division Souham fut chargée de couvrir les opérations du siège et la tranchée ouverte dans la nuit du 8 au 9; de sérieux combats furent livrés sur les hauteurs de San-Coloma et de Fanés.

Enfin, le 10 décembre, les forts et la place capitulèrent; la ville défendue par don Alvarez de Castro (1) ne se rendit qu'à la dernière extrémité. L'exemple de Saragosse semblait avoir électrisé toutes les villes espagnoles (2); il n'y avait pas un coin dans Girone, qui ne présentât également l'affreux tableau de la dévastation et de la mort. Après la chute de Girone, la division fut chargée de poursuivre les bandes de miquelets, réfugiées dans les

opérations contre Saint-Cyr, en 1808 et 1809; elles avaient révélé de l'indécision et de l'incapacité. (D'après Toreno, *Histoire du duc de Wellington,* par A. BRIALMONT.)

(1) Alvarez de Castro se rendit illustre par le troisième siège de Girone. « Tant que la vertu et le courage seront honorés sur la terre, on aura du respect pour la mémoire de ce brave ». (*Histoire du duc de Wellington,* par A. BRIALMONT.)

(2) Quelques Belges, au service d'Espagne, soutinrent dignement le bon renom de leur race, en ces moments troublés.

Citons en premier lieu, Philippe-Auguste-Joseph Le Clément de Saint-Marcq, seigneur de Grand-Bus, Lobel, etc., enseigne aux gardes wallonnes le 26 juillet 1776, sous-lieutenant le 19 janvier 1782, capitaine de grenadiers le 26 février 1794.

Il devint ensuite lieutenant-général et commanda l'armée de Valence, chargée de la défense de Saragosse, assiégée deux fois par les Français. Il remplaça, dans le commandement de cette place, don José de Palafox y Melzi, tombé gravement malade à la fin du siège; fait prisonnier de guerre à la reddition des quelques ruines fumantes, qui restaient de Saragosse, Saint-Marcq fut emmené en France, de même que son illustre chef, et y résida jusqu'en 1814.

A son retour en Espagne, Saint-Marcq fut nommé capitaine-général de la Galice et mourut à Madrid en 1831, étant grand-croix des ordres de Saint-Ferdinand et de Charles III.

Désormais le nom de Saint-Marcq sera inséparable de celui de Palafox; l'histoire a immortalisé le souvenir des deux glorieux défenseurs de Saragosse.

Joseph-Marie de l'Hostellerie de la Falloise, né le 17 juin 1759, fils de Robert-Joseph, né à Tournay, lieutenant-colonel de cavalerie, et de Marie-Anne-Fernande de Heredia, fille du général de ce nom.

Enseigne aux gardes wallonnes le 1er septembre 1775, sous-lieutenant le 23 octobre 1777, aux grenadiers en 1783, lieutenant le 3 juillet suivant, aux grenadiers le 6 mars 1794, et capitaine le 11 septembre de la même année, il fit toutes les campagnes contre la République, se distingua glorieusement au siège de Saragosse et y trouva la mort.

Henry-Joseph-Philippe Ghislain de Fourneau, comte de Cruquembourg de Vichte, né à Bruxelles en 1785; élève à l'école militaire de Vienne, placé dans les gardes du corps de Charles IV, grâce à la protection de la marquise de Santa-Cruz, première dame d'honneur de la Reine, lieutenant-colonel en 1808, aide-de-camp de Palafox et du duc de Wellington (avec le prince d'Orange); il assista aux affaires de Nera-Orthez, Chiclena, Toulouse, reçut 4 médailles commémoratives, etc., etc., et devint lieutenant-général; à la mort du prince d'Orange (Guillaume II) survenue le 17 mars 1849, il accompagna, avec lord Raglan, ami de sa jeunesse, le prince à sa dernière demeure.

Grégoire-Louis Petit de Thosée, né le 10 avril 1745, cadet aux gardes-du-corps du roi catholique en 1763; il servit 41 ans dans ce corps d'élite et devint exempt de la compagnie flamande avec le rang de colonel et la qualité de gentilhomme de S. M. En 1804, il fut fait brigadier et attaché, en cette qualité, à l'armée de la

montagnes de la Haute-Catalogne, et eut des rencontres avec l'ennemi à Besalu, Olot, Campredon, Saint-Paul, Rippoll; elle alla enfin prendre ses cantonnements à Olot.

Quant au 4e bataillon du 112e il fut placé en garnison à Barcelone, sous les ordres du général Duhesme, gouverneur de la ville (21 juin 1809).

« La Péninsule était couverte de guérillas dont les audacieuses expéditions causaient de grandes pertes aux vainqueurs et faisaient presque compensation aux déroutes des corps réguliers.

» Comme ils connaissaient les ressources que leur offraient les habitants et celles qu'ils pouvaient au besoin tirer des localités d'un pays coupé et montagneux, informés à temps de l'apparition des Français et de leur nombre, les partisans se séparaient et se réunissaient au commandement de leurs chefs; assurés de la foi inviolable de leurs compatriotes, constamment protégés par des intelligences que la surveillance la plus rigoureuse et les menaces les plus sévères ne pouvaient rompre, ils restaient souvent cachés des jours entiers aux portes d'une ville occupée par les Français et attendaient patiemment le moment où ils seraient supérieurs en force.

» Malheur alors à qui tombait vivant entre leurs mains! » (EUG. FIEFFÉ. *Histoire des troupes étrangères.)*

Vers la fin du mois de décembre 1809, Henri O'Donnell (1) venait de succéder dans le commandement de la Catalogne au général Blake.

Assaillis de tous côtés par les bandes espagnoles, les Français établissaient de distance en distance, des postes retranchés dans de vieux forts, dans des couvents ou des châteaux. Ils assuraient ainsi leurs routes militaires, leurs dépôts de vivres et de munitions. La moitié de l'armée se trouvait quelquefois occupée à garder l'autre moitié, et, de celle-ci, les deux tiers étaient souvent en maraude pour subvenir aux besoins de tous.

Le plus grand mal cependant que les guérillas firent à nos soldats, fut d'interrompre les communications entre les différents corps.

Les généraux commandant ces corps étaient presque toujours dans l'impossibilité de correspondre entre eux et d'obtenir des renseignements exacts sur la position de l'ennemi. Quelquefois ils ne savaient pas ce qui se passait à deux lieues de leur quartier-général.

Ces considérations tirées de l'*Histoire du duc de Wellington,* par notre éminent compa-

Nouvelle-Castille. Après l'invasion de l'Espagne par les armées françaises, il quitta le service et refusa les grades et les décorations qui lui furent offertes à plusieurs reprises, par le roi Joseph Bonaparte. Il rentra en 1811 dans son pays natal où il vécut dans la retraite et mourut célibataire le 6 décembre 1824.

Antoine-Joseph-Jérôme Desmaisières, marquis de la Motilla et de Valencina, comte de Toralva et de Casa Alegre, chevalier de l'ordre de Sainte-Hermenegilde, décoré des croix de distinction pour la bataille de Mengibar et pour la campagne de Portugal, né à Pravia, en Asturies le 30 septembre 1783, décédé à Séville le 21 juillet 1834.

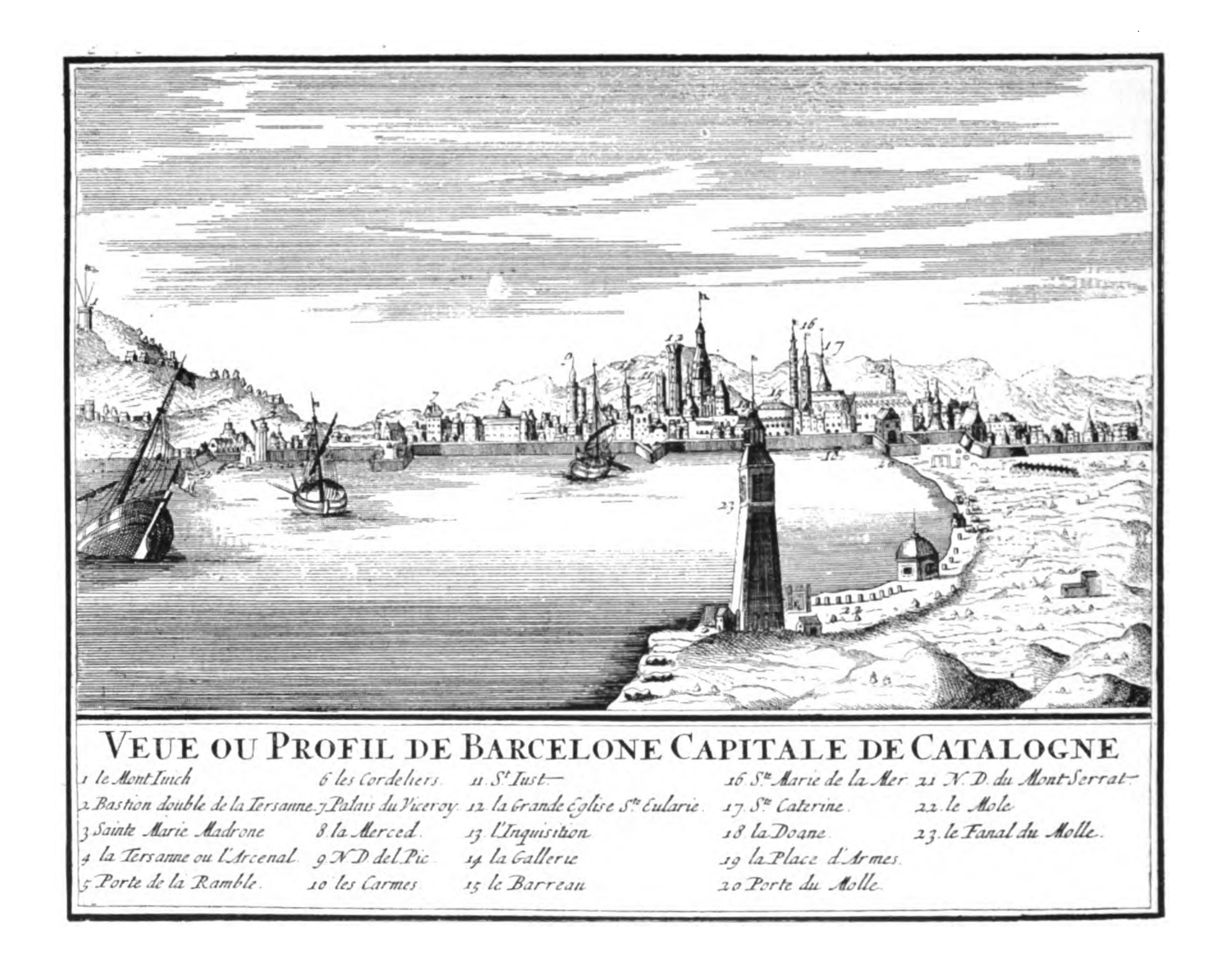
Cadet au régiment des gardes wallonnes le 30 septembre 1795, enseigne le 2 octobre 1800, 2e lieutenant des grenadiers le 17 juin 1808, 1er lieutenant le 24 mai 1809, 1er adjudant-major le 26 juillet 1809, capitaine le 15 janvier 1811; colonel agrégé à la place de Séville le 12 mars 1821, 1er commandant de la milice urbaine le 25 juin 1834.

Joseph de Quebedo, né à Salamanque le 19 janvier 1791, naturalisé en 1817; entré au service d'Espagne en 1808, prisonnier de guerre en 1810; incorporé dans l'armée du roi Joseph, puis envoyé à Tournai, pour former le dépôt de ses compatriotes, prisonniers comme lui. Il fut admis ensuite au service des Pays-Bas en 1816; lieutenant en 1830, il commanda, comme major, les places d'Alost et de Termonde. Il était chevalier de l'ordre de Léopold depuis le 14 septembre 1855.

(1) O'Donnell, général jeune, brave, intelligent, aimé du soldat, fit preuve de talent et de résolution dans les combats qu'il livra contre Augereau et Suchet. « L'organisation des miquelets lui fournit des multitudes d'hommes; ses talents et son courage furent rarement en défaut. C'était un homme précieux pour la petite guerre. » (*Histoire du duc de Wellington,* par A. BRIALMONT). Quant au général Blake auquel il avait succédé, c'était, d'après le même historien, un caractère froid et sombre, qui manquait des qualités qui constituent le véritable général en chef; il était issu d'une famille anglaise.

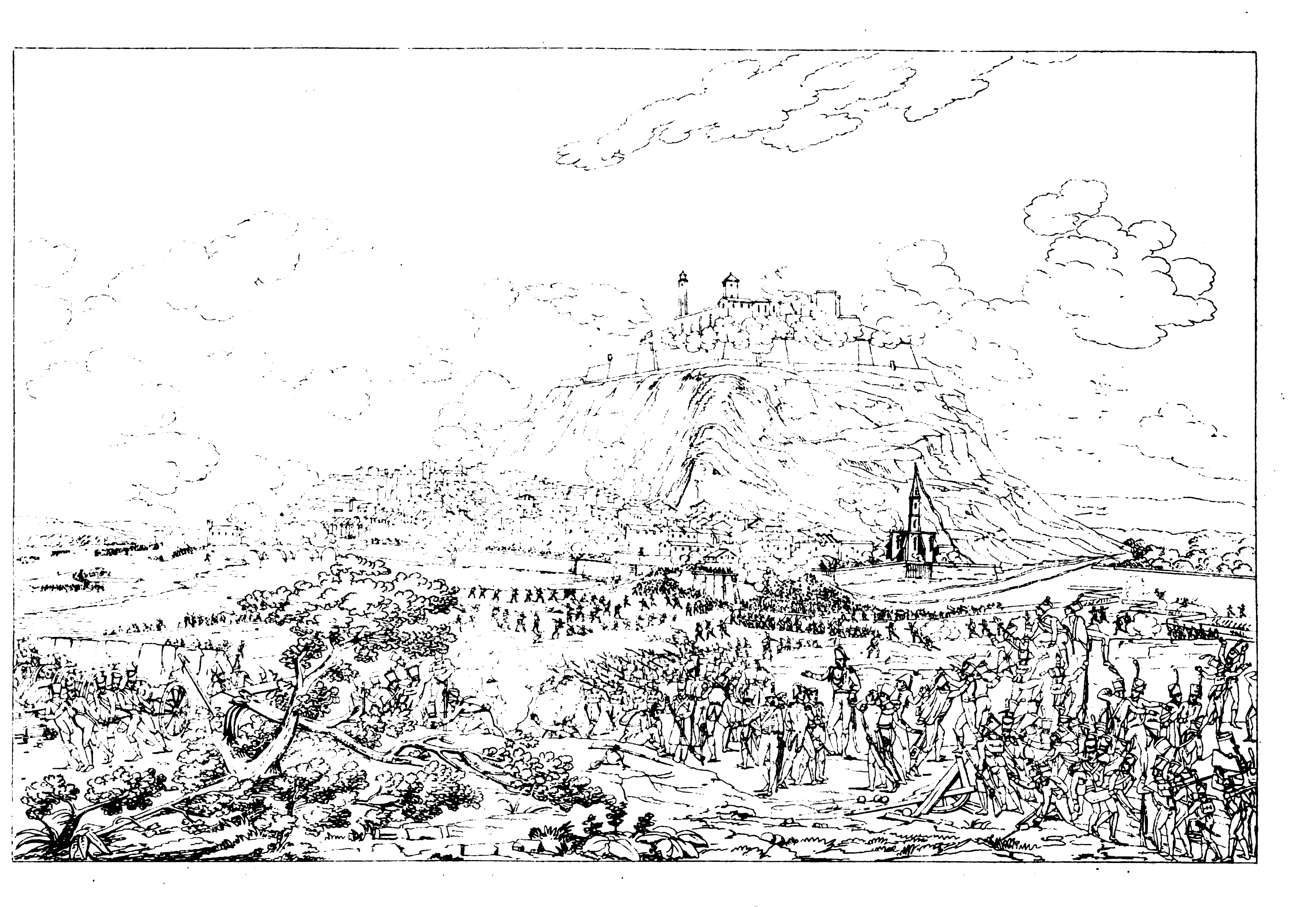
triote le général Brialmont, sont d'autant plus justes qu'elles atténueront en partie la portée du récit qui va suivre et qui traite du désastre éprouvé par un bataillon du corps qui nous occupe.

O'Donnell, aussi actif qu'entreprenant, épiait toutes les occasions de prendre ses adversaires en défaut; un détachement de la garnison de Barcelone ne tarda pas à lui en fournir une signalée. Ce détachement aux ordres du colonel Guéry, fort de trois bataillons et de deux cent cinquante cuirassiers (1) avait eu l'ordre de venir au devant du maréchal Augereau,



alors en marche pour se rapprocher de Barcelone. Son départ de cette place aurait dû être combiné de manière à ce qu'il opérât sa jonction avec l'armée le jour même, ou au plus tard le lendemain de sa sortie. Il devait surtout se garder avec une extrême vigilance; mais le colonel Guéry ne prit aucune précaution et l'ennemi ne profita que trop de la dissémination des troupes, de la sécurité et de la négligence de leur chef. Les Espagnols cernèrent pendant la nuit du 20 janvier 1810, le bataillon du 112e posté dans le couvent de San-Perpétua

(1) Ces cuirassiers appartenaient à un régiment provisoire qui faisait partie du corps d'armée avec lequel le général Duhesme était entré en Catalogne en 1808. Pendant toute la durée de la guerre de la Péninsule, il n'y eut en Espagne qu'un escadron du 5e cuirassiers dont le colonel était à cette époque, Quinette de Cernay; le 13e cuirassiers y séjourna de 1808 à 1813 et porte encore aujourd'hui dans les plis de son étendard, les inscriptions de : *Lerida, Sagonte, Col d'Ordal.* Il était commandé en 1808 par le chef de corps d'Aigremont.



Siège et prise de Lérida.

Peint par Roehn.

Galerie militaire de Napoléon Bonaparte-Paris 1821.

Imp. Tr. Rein, rue de Ruysbroeck, 78, Brux.

et fondirent sur lui au point du jour avec une grande vigueur; le bataillon, sous les ordres de son commandant Charles-Albert de Wautier fit une belle défense, mais écrasé par des forces bien supérieures, il fut entièrement pris ou détruit.



CHARLES-ALBERT DE WAUTIER
Maréchal de camp
(chef de bataillon au 112e régiment de ligne)
(1803-1812)
D'après un portrait appartenant à M. le comte de Wautier, rue Flamande, à Bruges.

L'extrait des brevets militaires (1) ajoute qu'il opposa aux efforts de la multitude une résistance glorieuse et ne déposa les armes que lorsque l'effectif de sa petite troupe fut réduit de plus de moitié et que le restant se trouva hors d'état de combattre.

Le marquis de Campo-Verde (2), qu'O'Donnell avait chargé de cette expédition, courut avec une extrême célérité sur Mollet, distant de San-Perpétua d'une forte lieue, enleva rapidement, avec des soldats enthousiasmés par un premier succès, les deux pièces de campagne qui défendaient l'approche de ce village, enfonça et mit en déroute l'infanterie et les cuirassiers.

Le colonel Guéry, qui avait eu son cheval tué sous lui, tomba au pouvoir de l'ennemi; la plus grande partie du bataillon de la Tour d'Auvergne (3), composé d'étrangers, avait passé aux insurgés; il ne restait plus au marquis de Campo-Verde, pour compléter sa victoire, que d'attaquer le dernier bataillon posté à Cranoller; cette troupe heureusement pourvue de vivres, s'était retranchée dans un couvent très avantageusement situé hors de la ville; Campo-Verde, qui tint le bataillon bloqué pendant trois jours, dut se retirer à l'approche de l'armée française.

Le spectacle qui attendait celle-ci à son passage aux environs de Mollet jeta les soldats dans la plus profonde consternation : les routes, les rues, les maisons étaient encombrées de cadavres; tout attestait que des hommes désarmés avaient inutilement imploré la générosité des vainqueurs.

Le petit nombre de Français échappés à cette boucherie fut promené en grande pompe dans une partie de la Catalogne, précédés des deux canons pris à Mollet.

Une populace en délire, accueillant les vainqueurs par toutes les démonstrations possibles d'allégresse et de reconnaissance, accablait d'outrages les malheureux prisonniers. Cette espèce de fête triomphale avait pour but d'exalter à nouveau les esprits et d'effacer entièrement l'impression produite par la prise de Girone.

Enfermés dans le grand fort de Garden, les survivants à ce désastre furent soumis à la plus dure captivité et ne furent rendus à la liberté que le 14 mai suivant, lors de la prise de Lerida par le général Suchet.

La reddition de cette place forte mit au pouvoir des Français cent cinq bouches à feu, un million cinq cent mille cartouches, cent cinquante milliers de poudre, dix drapeaux et huit mille prisonniers, qui furent conduits en France.

(1) *Dictionnaire historique des généraux français,* par le chevalier DE COURCELLES, Paris 1823.
(2) Campo-Verde, successeur d'O'Donnell. Il était lent, indécis, dépourvu de talents militaires. Sa conduite et ses fautes, avant et après le siège de Tarragone, le rendirent impopulaire dans toute la Catalogne (d'après Toreno, *Histoire du duc de Wellington,* par A. BRIALMONT).
(3) Consulter notre travail sur les *Conscrits de 1813 dans les anciens Pays-Bas Autrichiens,* page 559, au sujet du régiment de la Tour d'Auvergne. Le bataillon détaché en Espagne eut, le 3 mai 1809, une affaire contre des brigands espagnols, dans laquelle le capitaine Morlet et le lieutenant d'Epenoux furent grièvement blessés. (MARTINIEN.)

Trente-trois officiers de l'armée de Catalogne, notamment le colonel Guéry et le chef de bataillon Charles-Albert de Wautier, faits prisonniers au funeste combat de Mollet, recouvrèrent leur liberté.

Les débris du quatrième bataillon furent dirigés sur Girone, où ils restèrent jusqu'au mois de mars 1811, époque à laquelle ils allèrent rejoindre les trois autres bataillons et le dépôt du corps, en garnison aux environs de Florence; mais avant de clôturer le récit des campagnes en Catalogne, il nous reste à citer nominativement ceux qui s'étaient particulièrement signalés.

ARMÉE DE CATALOGNE. — CAMPAGNE DE 1808.

Dans les combats livrés jusqu'au 16 décembre de cette année sur les bords de la Fluvia (1), le 4e bataillon du 112e eut son commandant, Charles-Albert de Wautier blessé d'un coup de feu au bas-ventre (affaire d'Espina-Vesa, aux environs de la place de Roses), 1er décembre 1808.

Cette action fut citée à l'ordre du jour de l'armée.

Le 1er décembre, le sergent-major Dorez, Jean, de Tournai, est atteint d'un coup de feu au côté droit, au passage de la Fluvia.

Le lieutenant Pestiaux, Amand-Augustin, cité page 52, parmi les fondateurs du corps, fut blessé si grièvement le 2 décembre, à l'affaire d'Espina-Vesa qu'il dut renoncer à la carrière militaire.

Retraité pour blessures le 24 mars 1809 (une balle lui avait traversé le ventre), Pestiaux mourut l'année suivante, à peine âgé de 35 ans ; il fut généralement regretté.

Le sergent Falmagne, Constant, de Fosses (Namur), est atteint de deux coups de feu, l'un à la hanche droite à Espina-Vesa, et l'autre à la cuisse gauche, au passage de la Fluvia.

Le 16 décembre, le sergent-major Delalain, Jules-Charles, d'Ath, est blessé d'un coup de feu à la cuisse droite.

D'autre part, un ancien officier du régiment, le capitaine de Tauber, Joseph, de Gand, appartenant au corps du général comte Dupont (3e légion de réserve, devenu ensuite 122e régiment de ligne), blessé le 16 juillet 1808 d'une balle à Villa-Nova, village près du Rio-Guadalquivir, à deux lieues d'Andujar, fut laissé pour mort sur le champ de bataille; donnant encore quelques signes de vie, les Espagnols le relevèrent, le firent prisonnier de guerre et ne le remirent en liberté que le 22 mai 1814.

(1) La Fluvia, rivière de Catalogne a sa source près de Campredon aux pieds des Pyrénées et se jette dans la Méditerranée. De nombreux combats eurent lieu sur ses rives, notamment en 1794.



CAMPAGNE DE 1809.

Le 5 janvier 1809, le lieutenant Martigny, Jean-Antoine, est blessé d'un coup de feu à la joue gauche, en soutenant la retraite de l'avant-garde près de Barcelone.

Le lieutenant-adjudant-major Hennecart, Ferdinand, d'Ath, mourut le 5 avril 1809 des suites des blessures dont il avait été couvert, au combat de Valls, livré par la division du général Souham contre le général espagnol Reding le 25 février de la même année.

L'adjudant-major Hennecart, Ferdinand, né à Ath le 15 février 1778, entra à l'âge de dix-neuf ans avec le grade de brigadier dans les Guides, troupe d'élite destinée à former le noyau de la garde personnelle du général en chef de l'armée d'Italie.

(On sait que la Garde consulaire, plus tard Garde impériale, fut tirée de ces éléments de choix.)

Hennecart passa six années dans cette troupe privilégiée et accompagna le premier consul pendant les campagnes d'Italie (1797-1800); passé aux vélites des Chasseurs à pied de la Garde impériale le 9 thermidor an XI, promu fourrier le 15 germinal an XII, il fut nommé sous-lieutenant au 112e régiment de ligne le 15 juillet 1804, lieutenant le 31 mai 1806, et adjudant-major le 15 juin 1806.

Choisi par Charles-Albert de Wautier pour accompagner le 4e bataillon du régiment en Espagne, Ferdinand Hennecart y fit les campagnes de 1808 et 1809.

Dans un engagement livré le 17 août par le 4e bataillon contre les bandes ennemies, le commandant de Wautier a son cheval tué sous lui, en chargeant à la tête d'un peloton de cuirassiers, les Espagnols qui occupaient le pont de Molinos del Rey, près de Barcelone.

Le 19 septembre, dans l'engagement de Thiana, le lieutenant Brullé, Etienne, est blessé d'un coup de feu au côté droit de la poitrine.

Le 25 octobre, au combat de San-Fillio, le lieutenant Martigny est de nouveau blessé d'un coup de feu à la jambe droite (1).

Le commandant de Wautier se signala encore par son intrépidité au combat de Saint-Just, près de Barcelone, les 18 et 23 décembre, dans deux affaires de nuit où le 4e bataillon du 112e de ligne était cerné avec le 5e Italien (2) et un bataillon de chasseurs de montagnes.

Il commandait les trois bataillons et parvint à regagner Barcelone, après avoir fait subir à l'ennemi des pertes sensibles. *(Reconnaissances en Catalogne et siège de Girone.)*

Le sergent-major de Wautier, Antoine-Léopold, fils cadet du chef de bataillon, né à Bruxelles, entré au service le 23 août 1808 comme enrôlé volontaire à Turin, mourut le

(1) A. Martinien, des *Archives historiques de la guerre : « Officiers tués et blessés pendant les guerres de l'Empire ».*

(2) Le 5e régiment de ligne italien fut commandé successivement de 1806 à 1813 par le colonel Foresti, blessé devant Gaëte, tué au siège de Girone; par le colonel Peri, blessé devant Valence, à l'affaire de Seffersdorf (Saxe), à la prise de Lahn, sur le Bober (Silésie), tué à la bataille de Hanau ; le colonel en second Pisa, blessé au passage de la Mulda, fut tué dans l'affaire du pont sur le Bober (1813).



23 avril 1809 à l'hôpital de Barcelone; il avait été frappé de deux balles dans la poitrine, pendant la marche du bataillon entre Barcelone et le camp de Vich. *(Voir l'extrait de décès à l'appendice.)*

Le sergent De Bruxelles, Nicolas, de Mons, se distingua particulièrement aux combats livrés aux alentours de Girone et de Tarragone.

Le sergent-major Dorez, précité, fut encore blessé le 25 février d'un coup de feu à la tête, en combattant au pont de Commagèle (probablement sur le Francoli).

Le capitaine de Wolff de Longpret, Camille, un des officiers les plus appréciés du 4e bataillon, y servait avec distinction depuis le 17 janvier 1806 et venait d'être proposé pour faire partie de la Légion d'honneur, en récompense de sa valeur dans les diverses actions auxquelles il avait participé, lorsqu'il tomba gravement malade; il fut réformé pour motifs de santé (11 mai 1809).

Le sous-lieutenant Charles-Ferdinand-Joseph Secourgeon, né le 6 février 1786 à Cambrai (Nord), fils de Charles-Mathieu-Joseph et de Marie-Albertine Clauwitz, fut admis au 112e régiment le 20 septembre 1809 et affecté au 4e bataillon en Catalogne.

Marin novice le 24 fructidor an VIII, aspirant de marine de 2e classe le 28 thermidor an IX, il avait été nommé enseigne de vaisseau le 25 germinal an XII; embarqué les ans VII et VIII sur des navires isolés, en croisière dans la mer du Nord, il fit ensuite partie de la flotille de Boulogne, y fut blessé à la jambe gauche le 12 fructidor et concourut les ans X et XI à l'expédition de Saint-Domingue.

Nommé sous-lieutenant au régiment d'ouvriers de la marine de Toulon le 16 août 1807, Secourgeon servit en Espagne jusqu'au moment de son passage au 112e régiment.

A mentionner le chef de bataillon provisoire Schæffer, Henri, qui se trouvait en Espagne depuis l'année précédente, quand il fut nommé major au régiment le 13 février 1809.



CAMPAGNE DE 1810.

Dans le combat livré le 21 janvier, à Mollet et à Santa-Perpetua (1), contre Porta et Campo-Verde, le 4e bataillon perdit 352 prisonniers. Le capitaine Boucher fut blessé d'un coup de sabre à la tête, (au coronal) ; parmi les prisonniers, citons l'adjudant-sous-officier Wicot, Joseph, de Namur, qui avait été atteint d'une balle à la jambe droite, au combat de Vich (avril 1809), le sergent-major Thomas, Alexandre, de Walhain-Saint-Paul, le caporal Van Bever, Louis, de Bruxelles, qui ne rentra des pontons de Cadix que le 16 mars 1813.

L'adjudant-sous-officier Boucher, Isidore-Joseph de Namur, déjà blessé le 12 mai 1809 d'une balle de mousquet à la jambe droite, reçut de nouveau un coup de sabre à la main

(1) Variantes : San-Perpetua, Sainte Perpétue, etc.



gauche à Santa-Perpetua; fait prisonnier de guerre, il ne recouvra sa liberté qu'à la prise de Lerida (1er mai 1810).

Son frère, le sergent Boucher, Pierre, de Namur, qui avait été atteint d'une balle de fusil au bras gauche le 16 octobre 1808, fut également fait prisonnier, de même que Charles Boucher, jeune enfant de troupe, à peine âgé de douze ans.

Signalons encore l'ancien major du 112e, de Fernig, Jean-Louis-Joseph, qui vint prendre en Espagne le commandement du 1er régiment de marche (22 janvier 1810).

Le sergent-major Van Landewyck, Lambert, quitta le bataillon le 22 juillet 1811, pour entrer dans la gendarmerie impériale.

Le lieutenant Ryckmans, Joseph, passé à la 3e légion de réserve au mois de juin 1807, fait prisonnier de guerre à Baylen le 19 juillet 1808, mourut à bord du vaisseau parlementaire anglais qui le transportait en France le 6 février 1813.

Ryckmans avait fait les campagnes de 1785, 1787, 1793, 1794 et 1796 dans l'armée hollandaise, celles de 1807 et 1808 en Espagne et en Portugal; il avait reçu deux blessures à l'affaire du 12 mai 1794. (Il est cité, page 52, parmi les fondateurs du corps.)

Nous avons eu l'occasion de donner les noms de quelques prisonniers de guerre qui ne rentrèrent qu'en 1813 et 1814; il nous paraît intéressant de reproduire l'appréciation du général de Marbot, sur la situation qui leur était faite.

« Le régime des captifs était terrible; les officiers et les soldats furent d'abord entassés sur des pontons stationnés dans la rade de Cadix, mais une fièvre épidémique fit de tels ravages parmi eux, que les autorités espagnoles, craignant que Cadix n'en fut infesté, reléguèrent les survivants dans l'île déserte de Cabrera qui ne possède ni eau ni maisons. Là, les malheureux Français auxquels on apportait toutes les semaines quelques tonnes d'eau saumâtre, du biscuit de mer avarié et un peu de viande salée, vécurent presqu'en sauvages, manquant d'habits, de linge, de médicaments, ne recevant aucunes nouvelles de leurs familles et même de la France, et étant obligés pour s'abriter de creuser des tanières, comme des bêtes fauves. »

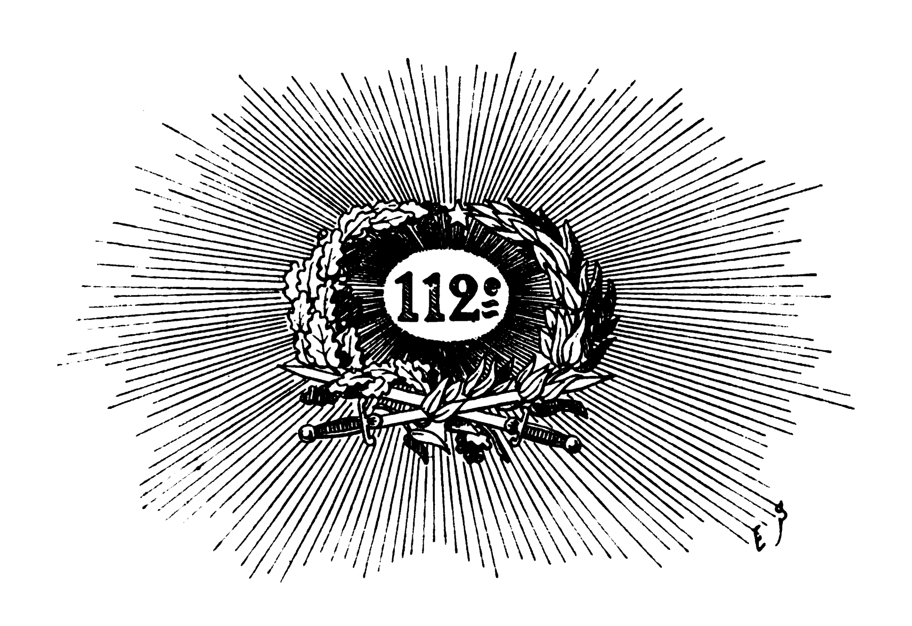
Cela dura six ans, jusqu'à la paix de 1814; c'est ainsi qu'un officier du régiment, le lieutenant Coulomb, Charles-Auguste, fait prisonnier en 1810 et n'ayant plus donné signe de vie, fut rayé des contrôles à la date du 1er février 1812.

« Les Espagnols, lorsqu'on leur faisait observer que ce régime était contraire au droit des gens admis chez tous les peuples civilisés, répondaient que l'arrestation de Ferdinand VII, leur roi, n'avait pas été plus légale et qu'ils ne faisaient que suivre l'exemple que Napoléon leur avait donné. Il faut convenir que ce reproche ne manquait pas de fondement (1). »

(1) *Mémoires du général de Marbot,* tome II, page 52.







ITALIE



CHAPITRE IV

ITALIE — 1809

Le royaume d'Etrurie, dissous en 1807, incorporé à la France en 1808, reparaît le 5 mars 1809 comme grand-duché de Toscane, sous le gouvernement de la princesse Elisa Bonaparte. — Rébellion contre la loi sur la conscription. — Combats de Poppi et de Stradda. — Le curé de Reggiolo fusillé devant la cure du village. — Pacification de la contrée. — Campagne d'Allemagne. — Cinquième coalition. — Insurrection du Tyrol. — Opérations subsidiaires du prince Eugène de Beauharnais. — Les généraux Grenier et Baraguay d'Hilliers. — Composition du cadre du 112e régiment de ligne au moment de la déclaration de guerre. — Echecs éprouvés par l'armée d'Italie au début des hostilités; le général Macdonald tiré de la disgrâce et rappelé par l'Empereur, est adjoint au prince vice-roi. — Combats de Volano, San-Daniele, Tarvis, San-Michele. — Prise des forts de Malborghetto, Predel et Laybach. — Retraite et poursuite de l'armée autrichienne, du 9 au 31 mai. — Bataille de Raab; version d'un témoin oculaire. -- Belges qui se sont distingués dans ces diverses affaires.



Nous nous sommes trouvé dans l'obligation d'interrompre, pour la clarté du récit, l'ordre chronologique des faits, afin de nous occuper plus spécialement des événements qui s'étaient accomplis, en Espagne, de 1808 à 1811.

Nous avons vu que sept corps de l'armée française sous Victor, Soult, Lannes, Lefebvre, Mortier, Ney et Gouvion Saint-Cyr avaient pénétré en Espagne, de même que les réserves d'infanterie et de cavalerie, sous Kellermann et Bessières; Murat et Pérignon occupaient le pays de Naples; Bernadotte et Davout, seuls, étaient demeurés en Allemagne, le premier à la tête du corps d'armée des villes hanséatiques, le second comme commandant en chef de l'armée du Rhin.

L'effectif des troupes en Italie avait subi de notables réductions : le prince Eugène de Beauharnais commandait l'armée en qualité de lieutenant de Sa Majesté; Baraguay d'Hilliers, colonel-général des dragons, gouvernait Venise; quelques généraux, Menou, Grenier, Broussier, Seras, Lamarque, Sahuc, etc., se trouvaient sous leur commandement immédiat; le duc de



Raguse, colonel-général des chasseurs à cheval, était placé à la tête d'un corps de quinze mille hommes, en Illyrie.

Il ne restait dans la vingt-neuvième division militaire, récemment formée des départements de la Méditerranée, de l'Arno et de l'Ombrone, que les 112e et 113e régiments d'infanterie; ce dernier, composé presque exclusivement de conscrits des départements de la Toscane, formé le 6 juillet 1808, avait remplacé le régiment d'infanterie légère toscan; il eut pour colonel Capponi, de Florence et en 1812 Martini (1).

L'annexion récente des provinces italiennes qui formaient antérieurement le royaume d'Etrurie (2), la perception des contributions et surtout la mise en vigueur et les exigences de la loi sur la conscription, firent éclater dans plusieurs localités des séditions et des émeutes que l'autorité dût conjurer. Dans cette crise douloureuse, le régiment concourut à des répressions qui, dans plusieurs localités, exaspérèrent contre lui la populace et provoquèrent des collisions sanglantes. Les insurgés étaient entrés en force à Sienne et dans d'autres villes, avaient pillé les caisses et arrêté les autorités.

Les environs de Florence et les montagnes des Apennins, étaient infestés de maraudeurs, de bandits, de conscrits réfractaires ; la rébellion contre les autorités françaises prit naissance dans la ville de Cosenza, s'étendit le long des montagnes, vers le centre de l'Italie et jusqu'à la ville de Poppi, dans la province d'Arezzo.

Le colonel Penne, chargé par le général Menou, de maintenir l'ordre, détacha des colonnes mobiles dans la direction des villages de Pontassieve, Poppi, Bibbiena, Reggiolo, Asti et servit d'auxiliaire à la gendarmerie impériale, dont la mission consistait, surtout en Toscane, à faire exécuter la loi sur le recrutement.

Le général Radet (3), rentré d'une mission à Naples, commandait la gendarmerie de Toscane, avec résidence à Florence.

Le colonel Saunier, nous rapporte le sergent de Maugeer, avait sous la main les 57e et 58e escadrons commandés par les officiers supérieurs Lecrosnier et Nicolas ; des commandants de gendarmerie étaient installés à Parme, à Florence, à Sienne, à Livourne ; les lieutenances étaient établies à Plaisance, à Fiorenzola, à Arezzo, à Pistoja, à Monte-Pulciano, à Grossetto, à Pise et à Volterra.

Les conscrits réfractaires s'enfuirent en si grand nombre au moment de l'annexion de la Toscane à l'Empire, que, pour les réunir et les discipliner, on créa spécialement deux régi-

(1) Le 113e de ligne partit tout entier pour l'Espagne, et se signala, dans la campagne de Catalogne, au blocus de Girone, au siège de Roses, aux combats de Bonas, d'Aldéa-del-Ponte, à la défense de Ciudad-Rodrigo. Le 113e régiment de ligne actuel, créé en 1870, porte comme inscriptions au drapeau : *Tarragone, La Moskowa, Lutzen, Bautzen.*

(2) Le Florentin, le Siennois, le Pisan, les Présides, le duché de Lucques, la principauté de Piombino, l'île d'Elbe, les anciens fiefs impériaux de Vernio, Montauro et Monte-Santa-Maria.

(3) Radet, Etienne, né à Stenay en 1762, baron de l'Empire et commandant de la Légion d'honneur (25 prairial an XII), mort à Varennes en 1825.

Il fut chargé au commencement de l'Empire, d'organiser la gendarmerie en Corse, en Piémont et à Gênes; devint général de brigade de cette arme, puis général de division; il reçut en 1809, la mission d'enlever le Pape de Rome et l'accompagna jusqu'à Florence. L'Empereur, au retour de l'île d'Elbe, le chargea aussi de conduire à Cette le duc d'Angoulème qui devait s'y embarquer pour l'Espagne. Nommé inspecteur-général de gendarmerie et grand prévôt de l'armée en juin 1815, Radet fut arrêté l'année suivante et condamné par un conseil de guerre à neuf ans de détention.

Une ordonnance royale du mois de mars 1818 le rendit à la liberté, et il se retira alors à Varennes.



ments étrangers, dits de la Méditerranée, dans lesquels on les incorpora, au fur et à mesure de leur capture ou de leur soumission.

Le 25 octobre 1808, les conscrits révoltés du Casentin (1) en vinrent aux mains avec les troupes régulières; à la suite de cette escarmouche,la ville de Poppi fut cernée et tomba au pouvoir d'un détachement du 112ᵉ de ligne, commandé par le lieutenant Delemoine, Charles, et le sous-lieutenant Engel, Casimir; le fourrier Fabry, de Liége, dut se distinguer particulièrement dans cette expédition, car elle se trouve inscrite dans ses états de services.

Plusieurs membres du clergé italien encourageaient la révolte; à preuve un triste exemple à citer, en ces temps de luttes fratricides, politiques et religieuses. Le curé de Reggiolo, gravement compromis dans ce mouvement insurrectionnel, convaincu d'avoir favorisé l'évasion de plusieurs révoltés auxquels il avait donné asile et d'avoir recélé des armes chez lui, fut traduit devant une cour martiale, condamné à la peine capitale et fut passé par les armes devant la cure de la petite ville.

Le 2 novembre, un combat se livra au village de Stradda contre les mêmes rebelles Toscans; un de nos compatriotes, le lieutenant Volcke, Laurent (2), qui avait été réformé sans traitement et était passé avec le grade de lieutenant dans la 2ᵉ compagnie de gendarmerie, eut encore à lutter contre les insurgés; dans une sédition qu'il s'efforça de réprimer à Modigliano le 27 novembre 1810, il fut blessé d'un coup de feu au côté droit.

Tandis qu'une compagnie du régiment séjournait à Bibbiena, petite ville à 30 milles de Florence, un détachement, qui avait logé dans le couvent des récollets à Pontassieve, rentra le 20 novembre à Florence; il lui avait fallu un gros mois pour rétablir l'ordre.

« J'ai commandé un détachement de vingt hommes depuis le 3 courant; nous sommes en garnison à Pontassieve jusqu'à nouvel ordre; quoique nous soyons casernés, nous sommes nourris aux frais de la commune qui nous passe, par homme, trois livres de pain blanc du pays par jour, une livre de viande et à peu près une pinte de vin. Cela fait que nous sommes beaucoup mieux qu'en garnison ordinaire. » (De Maugeer à son père, de Pontassieve le 8 novembre 1808.)

Nous avons à signaler quelques mouvements de troupes effectués à la fin de l'année, dans le département de l'Arno; tandis que l'état-major du régiment et le 3ᵉ bataillon demeuraient à Florence, le 1ᵉʳ bataillon fut envoyé à Livourne, où il fit le service concurremment avec le 23ᵉ régiment d'infanterie légère, commandé par le colonel Thierry, le 2ᵉ bataillon à Sienne.

Le 13ᵉ régiment de ligne (colonel Huin) (3) qui tenait garnison à Livourne, fut désigné pour se rendre à Brescia.

Le capitaine Brungard fut retraité le 25 février; le lieutenant de Favaux (4), décéda à

(1) Casentin (Casentino), contrée très agréable du royaume d'Italie, dans la province de Florence, comprenant le bassin supérieur de l'Arno, depuis la source de ce fleuve jusqu'à Dicomano. (Superficie : 9810 hectares; population 35.000 habitants.)

(2) Le lieutenant Volcke reçut à la dissolution du corps de gendarmerie impériale, la démission honorable de son grade et rentra dans ses foyers le 15 septembre 1814; admis à la pension de retraite, par S. M. le roi des Pays-Bas, il est décédé à Bruxelles (sa ville natale) le 20 juin 1825.

(3) Le 23ᵉ léger revenait de l'armée de Naples, et s'était fait remarquer aux batailles de Resana 1805, de Sainte-Euphémie 1806, de Mileto 1807; le 13ᵉ de ligne, l'ancien Bourbonnais, avait fait partie depuis 1806, du corps d'occupation de l'Istrie.

(4) Louis-Hippolyte-Antoine-Barthélemy-Ghislain-Henry de Favaux, né au château de Thozée (Liége) le 13 août 1778, fils de Charles et de Marie-Claire de Jacquet, avait été officier au service impérial, sous le régime autrichien, avant d'être admis comme lieutenant au 112ᵉ de ligne, le 24 mars 1805. Il était proposé pour le grade de capitaine.

l'hôpital de Florence le 4 juin et le chef de bataillon Devauthier de Baillamont donna sa démission le 29 novembre.

Pendant l'année 1808 et par différents décrets, l'Empereur fit les nominations suivantes :

Au grade de *chefs de bataillon :* les capitaines DE POSSON, du régiment (10 septembre), et DE WARENGHIEN, ADRIEN-LAMORAL-JEAN-MARIE (5 décembre).

Au grade d'*adjudants-majors :* les lieutenants DEWILDE, JOSEPH et QUIRINY, FRANÇOIS-THÉOBALD (1er juin).

Au grade de *porte-aigle :* le sous-lieutenant GUIRARD dit DESJARDINS, ALEXANDRE (20 août).

Au grade de *capitaines :* les lieutenants DELAVELLE (2 juin), DE GAMERAGE (1) (3 septembre) et DELEMOINE (6 septembre).

Au grade de *lieutenants :* les sous-lieutenants WOUTERS DE TER WEERDEN, ENGEL (10 février), BAYLE (2 juin), FALLOY, THOUMINY (3 septembre), L'OLIVIER, HENRY (8 septembre).

Au grade de *sous-lieutenants :* les sous-officiers RIGAUD, HONORÉ (7 janvier), DUFLOQUET, GUILLAUME, HONDAGNÉ DE LARCHE (2), AMAND, DEROZEVILLE, LOUIS, LEGROS DE SAINT-MARTIN, ALBERT (8 février), DUFRENEL, FRÉDÉRIC (10 février) et FAUX, LOUIS (2 juin).

Le capitaine Larmey, les lieutenants Engel, Wouters de ter Weerden, les sergents Poujolle et de Maugeer, les caporaux Degrave et Frédéric s'occupaient du service du recrutement dans les environs de Florence et parcouraient, avec des détachements, les alentours de Pise, Pistoja, Bologne, Mantoue, Vérone, à la recherche des conscrits réfractaires.

« Pise, écrivait J. de Maugeer, est la plus jolie ville de Toscane après Florence ; elle est située sur l'Arno qu'on traverse sur trois beaux ponts ; les quais sont superbes. Elle renferme dans son enceinte, un grand nombre de temples et d'édifices publics et de palais somptueux. Le plus beau temple est le dôme ; les portes en sont de bronze et sculptées comme celles du baptistère de Florence. La célèbre tour, qui semble menacer ruine par la manière dont elle est construite, est située derrière le chœur du dôme ; elle a 95 brasses d'élévation et 7 1/2 de pente, le circuit extérieur de la base est de 170 pieds ; elle est entourée de 207 colonnes en marbre. Des huit étages qu'elle possède, il y en a six qui forment des galeries. On monte de l'intérieur jusqu'au sommet par 288 marches. A l'étage supérieur on aperçoit sept grosses cloches. Les premiers fondements de cette tour remarquable furent jetés en l'an 1174. Il Campo santo (le cimetière) est digne d'être vu. On trouve à Pise une infinité de fontaines et de statues, les rues y sont longues et larges ; les principales sont celles de Sainte-Marie, de Saint-Antoine, del Borgo, de Saint-Martin, de la Madeleine, etc. Le marbre y est si abondant, qu'une partie des murs de la ville est bâtie de cette précieuse pierre. Pise, chef-lieu de préfecture, est à quinze milles de Livourne ; autrefois elle était la capitale d'une puissante république. »

(1) Godefroid de Gamerage, né en 1779 à Bruxelles, avait d'abord servi en qualité de chef de cohorte dans la garde nationale mobilisée du département de la Lys.

(2) Hondagné de Larche, Amand-Elisée, était né le 15 février 1786 à Avignon (Vaucluse) ; entré au service dans les vélites des Chasseurs à pied de la Garde impériale le 19 mars 1804, il passa comme fourrier au 112e régiment d'infanterie de ligne le 27 mars 1805, devint sergent le 26 décembre suivant, sergent-major le 6 mars 1807 et fut nommé sous-lieutenant le 8 février 1808.



Mutation. — Le lieutenant-colonel de Fernig passa au 66[e] régiment de ligne (1) (colonel Braun, puis Béchaud) à la date du 31 janvier 1809 ; il fut dirigé sur le Brabant et coopéra ensuite à la campagne de cette même année contre les Anglais qui débarquèrent un peu plus tard sur les côtes de la Zélande.

Le 13 février 1809, il fut remplacé au 112[e] régiment, par le major Schæffer, Henri, d'origine alsacienne.

Né le 18 novembre 1774, à Strasbourg (Bas-Rhin), fils de Jean-Godefroid et de Marie-Elisabeth Strohmeyer, Schæffer servait dans la garde nationale de sa ville natale depuis sa création, quand il fut nommé le 20 mars 1793, secrétaire des représentants du peuple, en mission dans les départements et à l'armée du Rhin.

Secrétaire du représentant Garnier (de Saintes), employé à l'armée des Côtes de Cherbourg le 17 septembre 1793, il passa comme adjudant-major au 8[e] bataillon de volontaires nationaux de la Manche le 17 novembre de la même année.

Nommé aide de camp provisoire du général Chabot le 22 décembre suivant, lieutenant le 24 août 1795, aide de camp du général Rey le 2 novembre suivant, aide de camp du général Chabot le 24 janvier 1796, Schæffer, nommé capitaine le 25 février 1797 et chef de bataillon provisoire le 5 novembre 1798, fut confirmé dans ce grade le 8 décembre 1799.

Lettre autographe du comte de Fernig.
(Collection Georges de Rongé.)

Membre de la Légion d'honneur le 15 juin 1804, cet officier s'était distingué pendant les campagnes de 1793, 1794, 1795 dans la Vendée ; de 1796, 1797, 1798 en Italie ; de 1798, 1799, 1800 à l'armée d'Orient.

Par divers décrets impériaux furent encore promus dans les premiers mois de 1809 :

Au grade de *capitaine :* les lieutenants TERMONIA, PIERRE-LAURENT (20 février) et DU CORRON, AUGUSTE (31 mars).

Au grade de *lieutenant :* les sous-lieutenants VAN LANDEWYCK, JEAN et VANDERDUSSEN, HYACINTHE (20 février) ; DUFRENEL, JEAN-BAPTISTE (24 mars) ; CHIARISIA, CHARLES (31 mars).

Au grade de *sous-lieutenant :* les sous-officiers RICHARDSON (2), HENRY-ADOLPHE-ANNE ;

(1) En raison des pertes éprouvées à la Guadeloupe par le 66[e], le régiment fut réorganisé en France par décret du 20 août 1804. Il se distingua de 1808 à 1813 aux armées d'Espagne et de Portugal.

(2) Richardson, né à Bréda le 5 novembre 1783, avait d'abord servi dans son pays comme cadet pendant les années 1800 et 1801 ; volontaire au 112[e] régiment le 3 décembre 1803, sergent-major le 8 septembre 1804, il était adjudant-sous-officier depuis le 11 mars 1807.

WUESTEN, Joseph; HAZON de SAINT-FIRMIN, Louis-Armand; ESPEREN, Pierre-Joseph (20 février); SCALA, André-Joseph-Adolphe; DUCOURNAU, Arnaud (25 mars); TEXTOR, Etienne (30 mars); DANNEELS, Jean-Baptiste (31 mars).

RUPTURE AVEC L'AUTRICHE. — CINQUIÈME COALITION, AVRIL 1809.

Au mois d'avril 1809, les premiers bruits de guerre provoqués par la cinquième coalition commencèrent à prendre consistance.

« Depuis 1805, l'Allemagne avait été deux fois envahie par les Français. Napoléon avait occupé l'Autriche pendant plusieurs mois, la Prusse tout entière pendant un an. Par le traité de Presbourg, il avait enlevé, à la maison impériale, quatre provinces. Plus rigoureux encore avec la monarchie de la Prusse, il l'avait, à Tilsitt, privée de près d'une moitié de ses États. Il avait humilié les souverains et rançonné impitoyablement les peuples.



» Depuis la paix de Tilsitt, une vaste société secrète le *Tugenbund* (association de la Vertu), s'était formée pour la délivrance de l'Allemagne.

» Un ministre énergique, le baron de Stein, secondait par ses réformes, cette active propagande. Le roi de Prusse fut obligé, en septembre 1808, de renvoyer de Stein du ministère, sur les injonctions de Napoléon; mais l'impulsion qu'il avait donnée ne s'arrêta plus. Sous les yeux des Français qui tenaient garnison dans leurs places fortes, les Prussiens se préparaient sans relâche à une revanche.

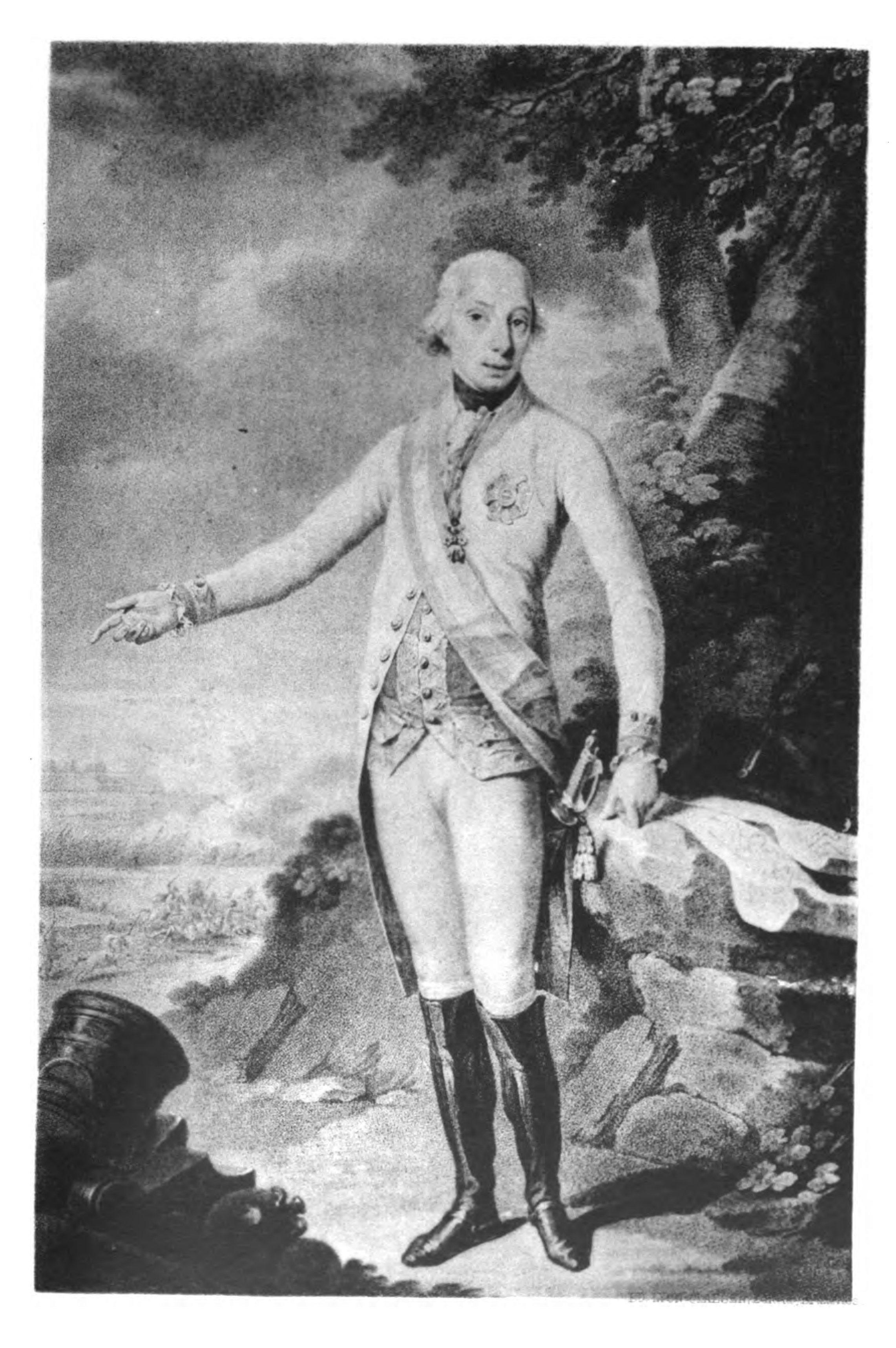
» En Autriche, aussi, on faisait d'incessants préparatifs, mais avec plus de rapidité et moins de mystère; fort maltraitée en 1805, l'Autriche n'en était pas moins demeurée une grande puissance et ne subissait pas, comme son ancienne rivale, la présence des Français.

» L'archiduc Charles (1) portait l'armée active à 300,000 hommes, avec une réserve de 100,000, et organisait les milices provinciales. Au mois de juillet 1808, Napoléon se plaignit vivement des armements de l'Autriche. Le prince de Metternich, ambassadeur de cette puissance, répliqua en alléguant les armements de l'Empereur lui-même, bien autrement considérables. Alors Napoléon, dans une audience accordée au corps diplomatique, fit entendre de vives menaces (15 août 1808). De part et d'autre, les rapports s'aigrirent de plus en plus. La tragique aventure des Bourbons d'Espagne, à Bayonne, fit craindre aux Habsbourg un sort pareil.

» Le départ pour l'Espagne de la plus grande partie des troupes françaises cantonnées

(1) L'archiduc Charles-Louis, né le 5 septembre 1771, l'un des meilleurs généraux de l'armée autrichienne, l'adversaire de Napoléon 1er, était fils de l'empereur Léopold II et petit-fils de François de Lorraine et de Marie-Thérèse d'Autriche, impératrice d'Allemagne, reine de Hongrie et de Bohême, fille de l'empereur Charles VI.





L'Archiduc Charles Louis,

né à Vienne le 5 septembre 1771, mort en 1847.

D'après l'œuvre de J. V. Durmer, Vienne 1798, Cabinet des estampes, Bibliothèque royale de Belgique.

jusque dans l'Allemagne du Nord, la présence des Anglais en Portugal, les effets désastreux produits par la nouvelle de la capitulation de Baylen, le langage de plus en plus menaçant de l'Empereur, achevèrent de déterminer l'Autriche à une rupture (1). »

Ainsi se forma au commencement de 1809, une cinquième coalition à laquelle prirent part l'Angleterre, l'Autriche, l'Espagne et le Portugal.

L'Autriche mit à profit son éloignement et celui de ses troupes. Elle fit un puissant effort, leva cinq cent cinquante mille hommes, en y comprenant la landwehr, et entra en campagne au printemps 1809.

La grande armée, sous l'archiduc Charles, forte de six corps de 25,000 hommes, qui se trouvait en Bohême, eut pour mission d'envahir la Bavière ; 75,000 hommes répartis en deux corps, composèrent l'armée d'Italie, commandée par l'archiduc Jean ; 40,000 hommes, sous l'archiduc Ferdinand, devaient occuper le duché de Varsovie.

D'après les mémoires du général Lejeune (2), les Tyroliens, plus que jamais affligés d'avoir été détachés de l'Autriche en 1805, pour être incorporés à la Bavière et au Wurtemberg, avaient trouvé, dans leur énergie de montagnards le courage de s'insurger avec succès, et de faire une guerre qui prenait un caractère d'autant plus sérieux, qu'elle avait lieu sur le derrière des armées et que l'insurrection pouvait gagner sur la route même, par laquelle les renforts arrivaient de France.

Les Bavarois furent un moment très inquiétés des progrès de ce soulèvement général dans toutes les Alpes tyroliennes. Le général autrichien Buol, et surtout le marquis du Chasteler excitaient et provoquaient de tout leur pouvoir cette insurrection.

L'Angleterre donnait cent millions et 40,000 hommes, soit sur les Côtes, soit au nord de l'Allemagne.

L'empereur Napoléon avait à opposer à cette coalition 100,000 Français et 40,000 Bavarois et Wurtembergeois ; l'armée d'Italie, sous le prince Eugène, était forte de 45,000 hommes ; le corps du général Marmont en Illyrie, s'élevait à 15,000 hommes, et le prince Poniatowsky était chargé de la défense de la Pologne.

Le 12 avril 1809, Napoléon quitta Paris, passa le Rhin, s'enfonça dans l'Allemagne, remporta les victoires de Thann, Abensberg, Landshut, Eckmühl, Ratisbonne, occupa une seconde fois Vienne, le 13 mai, et se disposa à livrer une bataille décisive d'où allait dépendre le sort de la monarchie autrichienne.

(1) E. MARÉCHAL, *Histoire contemporaine.*
(2) *Mémoires du général Lejeune, de Valmy à Wagram,* publiés par M. GERMAIN BAPST.





COMPOSITION

DU CADRE DES OFFICIERS DU 112e RÉGIMENT DE LIGNE

AU MOMENT DE LA DÉCLARATION DE GUERRE DE L'AUTRICHE

(13 AVRIL 1809).

*

Colonel.	PENNE, RAYMOND.
Major	SCHÆFFER, HENRY.
Chefs de bataillon	DE WAUTIER, CHARLES-ALBERT (en Espagne).
	D'ORSAY, ALBERT.
	DE POSSON, LOUIS-JOSEPH, aide de camp.
	DE WARENGHIEN, ADRIEN-LAMORAL-JEAN-MARIE.
Adjudants-majors	Le capitaine COLLE, HUBERT-NICOLAS-THÉODORE.
	Le capitaine SECOURGEON, CHARLES-HENRY-JOSEPH-DÉSIRÉ.
	Le lieutenant DEWILDE, JOSEPH.
	Le lieutenant QUIRINY, FRANÇOIS-THÉOBALD.
Quartier-maître trésorier	MORISOT, ETIENNE.
Porte-Aigle	Le sous-lieutenant GUIRARD dit DESJARDINS, ALEXANDRE.
Chirurgien-major.	ROUX, FRANÇOIS-MARTEL.
Aides-majors	BUGNOTET, JACQUES-LOUIS (en Espagne).
	LEONI, JOSEPH.
	ROATTI, PIERRE.
	SALLEBERT, JEAN-JOSEPH.
Sous-aides-majors	AMALBERTI, NICOLAS.
	APROSIO, GAËTAN.
	LEROY, BAPTISTE-HENRY.
	LEVILLAIN, ALEXANDRE-BERNARD.
	SOLLIER, LOUIS.

Capitaines :

WUNSCH, MAXIMILIEN-JOSEPH (embarqué à Granville).
LARMEY, JOSEPH (en recrutement).
BAUWENS, ALEXANDRE.
DE BOEUR, JEAN-HENRY-THOMAS-ENGLEBERT (commandant le dépôt).
FRANIATTE, JOSEPH.
EGHELS, CONSTANT (malade).
BOUCHER, LAURENT-JOSEPH (en Espagne).
ROSÉE, (DE JACQUIER DE) FRANÇOIS.
DUPERRON, CHARLES-LOUIS-FRANÇOIS.
ROMAIN (DE), CHARLES.
DEFACQZ, PHILIBERT.
RUZETTE, JACQUES.
DUROY DE FONTENAILLES, JOSEPH.
HACCART, CHARLES.

Capitaines :

TROMELIN, Jacques (aux états-majors).
DEHOUSSE, Lambert-Joseph.
SCHMIDT, Eugène.
GOETHALS, Charles.
SANDKOUL, Jacques (en Espagne).
STUCKENS, Joseph.
WIMPFFEN (de), François-Joseph-Edouard.
GENOUILLAC (GALLIOT de), Joseph (en Espagne).
DELAVELLE, Joseph (en Espagne).
GAMERAGE (de), Godefroid.
DELEMOINE, Charles.
TERMONIA, Pierre-Laurent-Joseph.
DU CORRON, Auguste.

Lieutenants :

BRULLÉ, Etienne (en Espagne).
DELESCAILLE, Joseph.
VANDERSTADT, Charles.
MARTIGNY, Jean-Antoine (en Espagne).
VANDENSANDEN, Chrétien-François.
NYPELS, André.
GENNET, Mathieu-Joseph.
FRESSART, Jean-Laurent (en Espagne).
BLOCKHAUSEN (de), Ferdinand (embarqué).
KIPS, Joseph (embarqué).
d'OTREPPE, Frédéric.
DANNEAU, Maximilien.
WOUTERS, Eugène (en recrutement).
ENGEL, Casimir.
BAYLE, Jean-Joseph (en Espagne).
FALLOY, Gabriel (en Espagne).
THOUMINY, Jean-Baptiste.
L'OLIVIER, Henry.
VAN LANDEWYCK, Jean (en Espagne).
VAN DER DUSSEN, Hyacinthe.
DUFRENEL, Jean-Baptiste-Henry-Ferdinand
CHIARISIA, Charles (en Espagne).

Sous-Lieutenants :

PIETERS, Pierre (en Espagne).
de MORAQUIN de WACKER, Pierre-Ludger-Henry.
SAUTEL, Charles-Etienne.
FOURNIER-LA-MARTINIE, Pierre.
LIGÉ, Théodore.
L'OLIVIER, Nicolas.
ADAM, Auguste-Joseph.
WEISS, Juste-Charles-Ghislain (en Espagne).
SABATTÉ, Jacques-Antoine-Julien (en Espagne).
RIGAUD, Honoré-Raymond (en Espagne).
DUFLOQUET, Guillaume.
HONDAGNÉ de l'ARCHE, Amand.
DEROZEVILLE, Louis (en Espagne).
LEGROS de SAINT-MARTIN.
DUFRENEL, Frédéric.
FAUX, Louis (en Espagne).
RICHARDSON, Henry-Adolphe-Anne.
WUESTEN, Joseph.
HAZON de SAINT-FIRMIN, Louis-Armand.
ESPEREN, Pierre-Joseph.
SCALA, André-Joseph-Adolphe.
DUCOURNAU, Armand (en Espagne).
TEXTOR, Etienne.
DANNEELS, Jean-Baptiste.





OPÉRATIONS DE L'ARMÉE D'ITALIE.

L'archiduc Jean, à la tête des 8e et 9e corps de la grande armée autrichienne, s'était porté vers les frontières du royaume d'Italie, aux débouchés des Alpes carniques et juliennes, sans déclaration préalable de guerre et avait dépêché le 9 avril, aux avant-postes du vice-roi, vers la Ponteba, un officier porteur de la déclaration suivante :

« A Monsieur le commandant des avant-postes français :

» D'après une déclaration de Sa Majesté l'empereur d'Autriche à l'empereur Napoléon, je préviens monsieur le commandant des avant-postes français que j'ai l'ordre de me porter en avant avec toutes les troupes que je commande et de traiter en ennemi toutes celles qui me feront résistance.

» Du quartier-général de Malborghetto, le 9 avril 1809.

» JEAN, archiduc d'Autriche. »

Le vice-roi qui ne s'attendait pas à être attaqué, se trouvait à Udine et n'avait sous la main que les divisions Seras et Broussier et la cavalerie du général Sahuc ; il fut battu le 16 avril, entre Pordenone et Sacile et rejeté sur Caldiero où il reçut des renforts, avec Macdonald pour lieutenant (1).

(1) Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre Macdonald, né à Sedan le 17 novembre 1765, était fils de Niel, surnommé Maccechan, cadet de la maison écossaise de Macdonald de Claranald, qui suivit le prince Charles-Edouard Stuart dans sa fuite en 1746, et passa en France.

Il accompagna le lieutenant-général Yves-Marie Desmarets, comte de Maillebois, dans une expédition en Hollande (1790), puis servit comme officier au corps irlandais du général Dillon. Lorsqu'éclata la révolution française, il fut choisi par le général en chef Dumouriez pour lui servir d'aide de camp, en même temps que l'adjudant-général Philippe de Vaux.

Mis en suspicion, lors de la défection du vainqueur de Jemmapes, de l'arrestation du ministre de la guerre Beurnouville et des quatre commissaires de la Convention, Camus, Quinette, Bancal et Lamarque, le colonel Macdonald, pour sauver sa tête de l'échafaud révolutionnaire, fut obligé par le conventionnel Duquesnoy à Lille, de lui livrer son collègue et ami Philippe de Vaux, dépositaire des ordres secrets de Dumouriez. Forcé, en quelque sorte, d'accepter le grade de général de brigade, à un moment où la moindre hésitation était punie de mort (26 août 1793), il n'échappa aux fureurs de la Terreur qu'en acceptant un emploi en Hollande, et fut élevé, en novembre 1794, au grade de général de division: il avait alors vingt-neuf ans.

Attaché successivement à l'armée du Rhin et à celle d'Italie, ses talents militaires le mirent rapidement hors de pair, et le Directoire lui confia le commandement en chef de l'armée de Naples, en remplacement de Championnet, disgracié; il soutint sur les bords de la Trebbia, affluent du Pô, trois jours de luttes acharnées contre Souwaroff et y fut blessé (17-18-19 juin 1799).

Commandant de Versailles, Macdonald contribua à la journée du 18 brumaire an VIII, fut employé à l'armée du Rhin sous Moreau et compris, bien à tort paraît-il, dans la disgrâce de ce général, lors du complot de Georges Cadoudal (mars-juin 1804).

Il vécut cinq années dans l'inactivité, à l'époque la plus brillante de l'Empire et habitait le château de Courcelles, près de Gien, dans le Loiret, lorsque le 28 mars 1809, il reçut du général Clarke, ministre de la guerre, un pli cacheté ainsi conçu : « Monsieur le duc de Feltre, donnez l'ordre au général Macdonald de se rendre en Italie, où il recevra de nouveaux ordres du vice-roi et je lui saurai gré des services qu'il rendra. Signé : NAPOLÉON ».

Macdonald eut à peine le temps d'accourir au château d'Ecouen, pour placer ses deux jeunes filles dans la maison de la Légion d'honneur, dont il était l'un des premiers grands officiers (25 prairial an XII, 14 juin 1804), partit sans uniformes nouveaux, sans équipages, sans chevaux et rencontra l'armée d'Italie en retraite, après la perte de la bataille de Sacile; le désordre était porté à son comble, les routes et les chemins encombrés de charrois de toutes espèces; les troupes en déroute se repliaient sur Vérone, Mantoue, Padoue; les généraux Grenier, Broussier, Lamarque, Pully se trouvaient en désaccord avec le prince Eugène qui avait voulu livrer bataille et dont la situation était critique vis-à-vis de l'Empereur, à la suite de l'échec que lui avait infligé l'archiduc Jean. Il était question d'armer toutes les places fortes de la haute Italie, quand le général Macdonald arriva à l'état-major du prince vice-roi.

L'ancien général en chef de l'armée de Naples s'efforça d'atténuer la portée du désastre, inspira confiance aux plus découragés, donna l'avis de se replier vers l'Alpone, dans la bonne position de Caldiero et de défendre les trois ponts sur l'Adige, y compris celui de Vérone.

Lorsqu'à la suite des victoires de l'Empereur en Allemagne, l'archiduc Jean dut à son tour abandonner

Comme le 112[e] régiment eut l'honneur d'être placé sous le commandement de ce célèbre homme de guerre pendant la campagne de 1809 et, surtout pendant celle de 1813 où il était à la tête de l'armée de Silésie, dite du Bober, nous croyons utile de reproduire l'appréciation faite par M. Thiers, de son mérite et de son caractère.

« Outre les renforts qui rejoignirent en route le vice-roi, il lui arriva, ce qui dans le moment valait mieux qu'un renfort, c'est-à-dire un général et ce fut l'illustre Macdonald, l'un des meilleurs officiers de la révolution, bien qu'il eût perdu la bataille de la Trebbia. Ses liaisons avec Moreau l'avaient condamné à vivre pendant plusieurs années dans une sorte de



MACDONALD
(en uniforme républicain).
Fac-similé d'un portrait tiré de la Galerie historique de Versailles, Cabinet des Estampes, Bibliothèque royale de Belgique.

disgrâce, tandis que ses pareils d'âge ou de services, quelques-uns même ses inférieurs, obtenaient des fortunes brillantes.

» N'ayant pas voulu envoyer Masséna en Italie à cause du prince Eugène, qu'il craignait de réduire à un rôle secondaire, Napoléon s'était prêté à ce qu'on lui envoyât le général Macdonald, pour lui servir de guide et de soutien.

le terrain conquis et battre en retraite, Macdonald fut chargé de commander l'aile droite de l'armée d'Italie, de s'adjoindre le concours du corps de Marmont, arrivant d'Illyrie, et d'opérer sa jonction avec le gros de l'armée sur les hauteurs du Semmering, en enlevant de vive force tout ce qui pourrait s'opposer à sa marche.

Macdonald débloqua Palmanova, passa l'Isonzo, s'empara de Goritz, des hauteurs de Préwald, de Trieste, de Laibach et de Gratz, passa la Save et la Drave; dix à douze mille prisonniers, cent pièces de canon, des armes, des munitions, des drapeaux en proportion, d'immenses approvisionnements enlevés à l'ennemi, tels furent les résultats de cette marche hardie.

L'Empereur, rassuré par ces succès qui lui rappelaient la brillante époque de ses campagnes d'Italie, fit donner par le vice-roi des témoignages de satisfaction au général Macdonald, qui concourut encore à la victoire de Raab; mais ce furent surtout les deux journées d'Enzersdorf et de Wagram qui vinrent consacrer à jamais la renommée de l'illustre général de la République.

„ Le général Macdonald, l'un des hommes les plus intrépides qui aient paru dans nos armées, expérimenté, manœuvrier, froid, sachant se faire obéir, fut reçu avec confiance par les soldats, avec déplaisir par quelques généraux qui voyaient à regret une main ferme prête à s'appesantir sur eux et qui, de plus, le croyant dans la disgrâce, craignaient qu'il y eût peu d'avantages à rendre des services sous ses ordres. Il n'y eut pas jusqu'à la tenue militaire du général Macdonald, fidèle au costume des premiers temps de la révolution, qui ne devint un sujet des railleries inconvenantes de la part de jeunes officiers sur lesquels la mode avait déjà repris son empire.

„ Mais il n'y avait pas à railler avec un homme du caractère du général Macdonald et il ramena bientôt à la soumission ceux qui étaient tentés de s'en écarter.

„ Toutefois le prince Eugène ne voulant pas se donner un tuteur trop visible dans la personne de cet officier, n'en fit point son chef d'état-major et se contenta de distribuer son armée en trois commandements, un de gauche, un du centre, un de droite.

„ Celui de droite, le plus considérable et le plus important des trois, composé des divisions Broussier et Lamarque et des dragons de Pully, fut confié au général Macdonald.

„ Celui du centre fut attribué au général Grenier. Il comprenait la division Grenier, qui passa sous le commandement du général Pacthod, et la division Durutte qui contenait une partie de la division Barbou.

„ Le reste de cette dernière avait été jeté comme garnison dans Venise.

„ Le commandement de gauche fut conféré au général Baraguay d'Hilliers; il se composait des Italiens et de quelques Français qu'on leur avait adjoints afin qu'ils en prissent l'exemple.

„ Avec la division Seras, la garde italienne (1), les dragons de Grouchy, le prince Eugène se forma une réserve d'une dizaine de mille hommes.

„ Le total de son armée s'éleva à 60.000 hommes, dont le général Macdonald eut à lui seul 17.000. Celui-ci put ainsi exercer une véritable influence sur les événements, sans aucune apparence de commandement en chef.

„ Mais le prince Eugène qui était aussi modeste que sage, ne manqua pas de le consulter dans toutes les occasions importantes et n'eut qu'à se louer de ses conseils. Le général Macdonald fit prévaloir la résolution de se retirer lentement et en marchant vers l'Adige où l'on devait trouver la force de reprendre l'offensive, de s'y transporter avec une meilleure tenue. On se rendit en effet sur l'Adige, on s'y reposa, on s'y remit en ordre et on devint bientôt plus digne de l'armée d'Italie dont on avait un instant compromis le nom glorieux. „ *(Histoire du Consulat et de l'Empire.)*



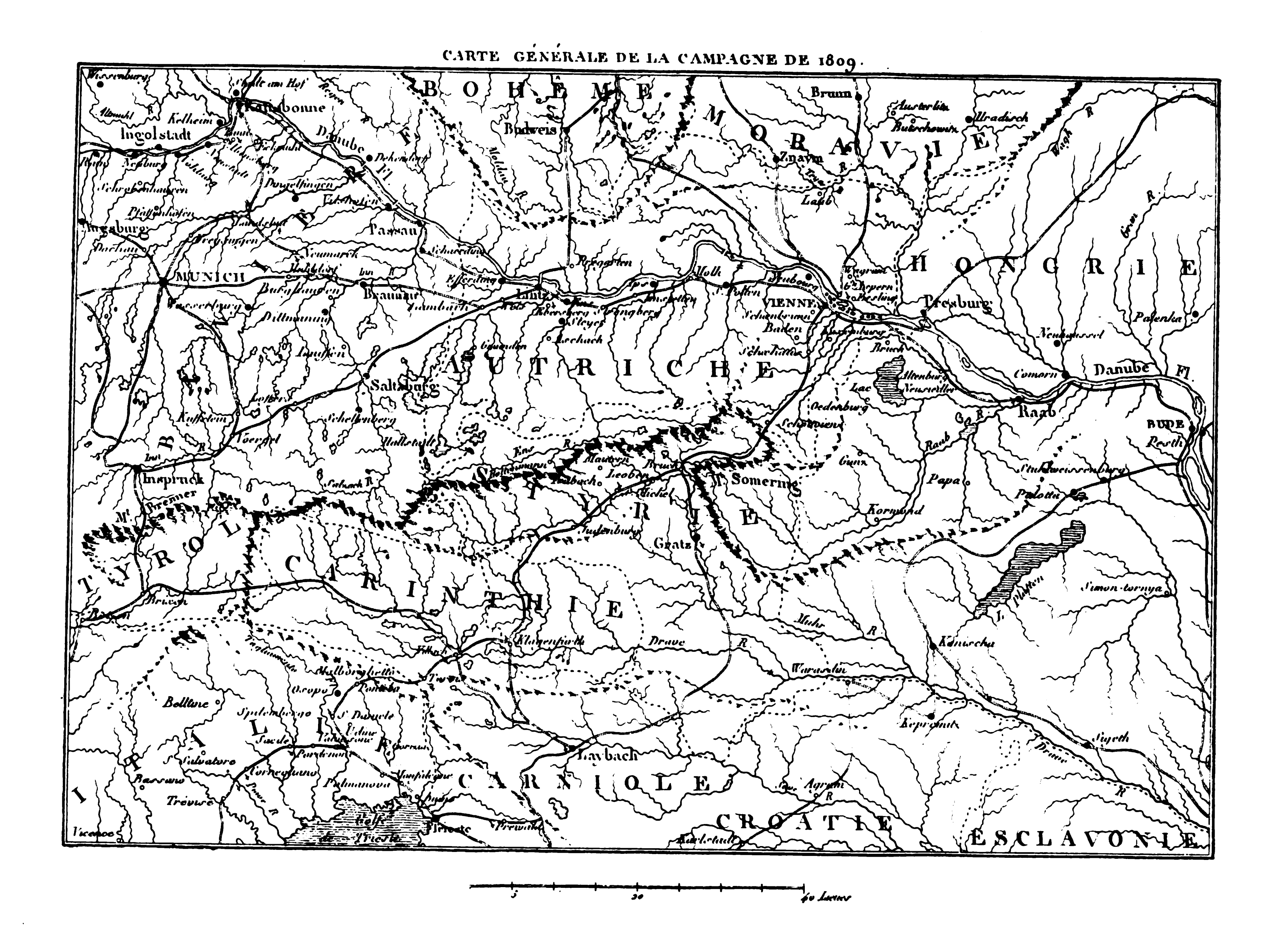
COMBAT DE VOLANO, PRÈS DE ROVEREDO.

Le 112[e] régiment n'avait heureusement pas été engagé lors des défaites de la Piave, de Pordenone et de Sacile; sous le commandement du colonel Penne, il partit de Florence, le

(1) La Garde royale italienne créée en 1805 exista jusqu'en 1814; d'après M. Martinien, furent seuls engagés, pendant la campagne de 1809: le régiment de vélites à pied, à Sacile le 16 avril; au combat d'Illasi le 30 suivant; à la bataille de Raab le 14 juin; le régiment de dragons, à Raab; les compagnies de Gardes d'honneur, le régiment de grenadiers à pied, le régiment de chasseurs à pied et les compagnies d'artillerie ne furent cités qu'à partir de 1812 en Russie.



CARTE GÉNÉRALE DE LA CAMPAGNE DE 1809.



jour même de la déclaration de guerre (9 avril), et reçut avis d'aller rejoindre la division du général Lamarque ; arrivé à Vicence, le 18 au matin, le régiment dut se porter en Tyrol pour y être placé sous les ordres du général Baraguay d'Hilliers (1), commandant l'aile gauche de l'armée d'Italie, afin de s'opposer à la marche envahissante du général du Chasteler. Il fut placé dans la 2e brigade (Bonfanti) (2), de la 2e division (Severoli) (3) qui se composait des 1er et 3e légers italiens, des 4e et 7e régiments de Dalmatie, du 112e de ligne (3 bataillons), d'un escadron de dragons Napoléon (4), et atteignit Roveredo le 21.



Dans ces régions montagneuses qui dominent les plaines de la haute Italie, les Autrichiens avaient obtenu des avantages encore plus marqués que dans le Frioul. André Hœfer et ses partisans avaient délivré le Tyrol allemand des Bavarois ; le marquis du Chasteler, franchissant la frontière le 9 avril, avait passé de la Carinthie en Tyrol, s'était porté sur Linz et concourait aux opérations de l'archiduc Jean; il se présenta avec toute la levée en masse du Tyrol et sept ou huit mille Autrichiens, devant la position du général Baraguay d'Hilliers.

Tourné par les vallées latérales, celui-ci put gagner Trente et se replia sur Roveredo ; tourné de nouveau, il fut obligé de se replier sur Rivoli, où, appuyé sur l'armée d'Italie qui était occupée à se réorganiser, il n'eut plus d'entreprise sérieuse à craindre.

(1) Le comte Louis Baraguay d'Hilliers, général de division, colonel-général des Dragons, gouverneur de Venise, membre du Sénat et grand aigle de la Légion d'honneur, était né à Paris en 1764.

D'abord lieutenant au régiment d'Alsace (53e régiment d'infanterie allemande) sous le colonel de Neuwinger en 1791, il quitta les rangs de l'armée française, à l'époque de la Révolution.

Il reprit bientôt du service au 2e bataillon de chasseurs et devint aide de camp auprès des généraux Crillon, La Bourdonnaye et Custine (armée du Rhin, 1792).

Ce dernier général faillit l'entraîner dans sa chute et Baraguay, emprisonné, allait être traduit devant le tribunal révolutionnaire, lorsque la journée du 9 thermidor le rendit à la liberté.

Rentré en activité en 1795 et nommé chef d'état-major de l'armée de l'intérieur sous le général Menou, il fut chargé en 1796 du commandement de la Lombardie, s'empara par surprise de Bergame et de Venise qu'il gouverna jusqu'au moment où les Autrichiens s'en rendirent maîtres. Il prit part à l'expédition d'Egypte et fut chargé, après la prise de Malte, de porter au Directoire les richesses conquises sur les chevaliers. Il fut fait prisonnier par les Anglais le 28 juin 1798, à bord de la frégate *La Sensible* et de nouveau destitué.

Réintégré dans son grade en 1799, il devint l'un des bons généraux de l'Empire, et se distingua en Allemagne, en Espagne, en Autriche; il donna, à la bataille de Raab, des preuves de sa valeur accoutumée.

Commandant une division de l'armée à Smolensk en 1812 et chargé de marcher à la rencontre de l'Empereur, qui effectuait la retraite de Russie, il subit un échec et fut fait prisonnier. Suspendu de nouveau, l'Empereur ordonna une enquête sur sa conduite; le général Baraguay tomba malade en retournant en France et expira à Berlin, dans le courant du mois de décembre. Il fut le père du comte Achille Baraguay d'Hilliers, maréchal de France sous le second Empire.

(2) Bonfanti, général de brigade, commandait le 16 février 1807, trois compagnies du 1er régiment de ligne italien avec lesquelles il battit et mit en déroute à Stargard, un détachement prussien qui l'avait attaqué; fit la campagne de 1809 en Italie, et se trouva à la bataille de Sacile; il fit aussi les campagnes de 1813 et 1814. Il fut mentionné particulièrement dans le treizième bulletin, daté d'Ebersdorf, le 28 mai 1809 (campagne d'Autriche).

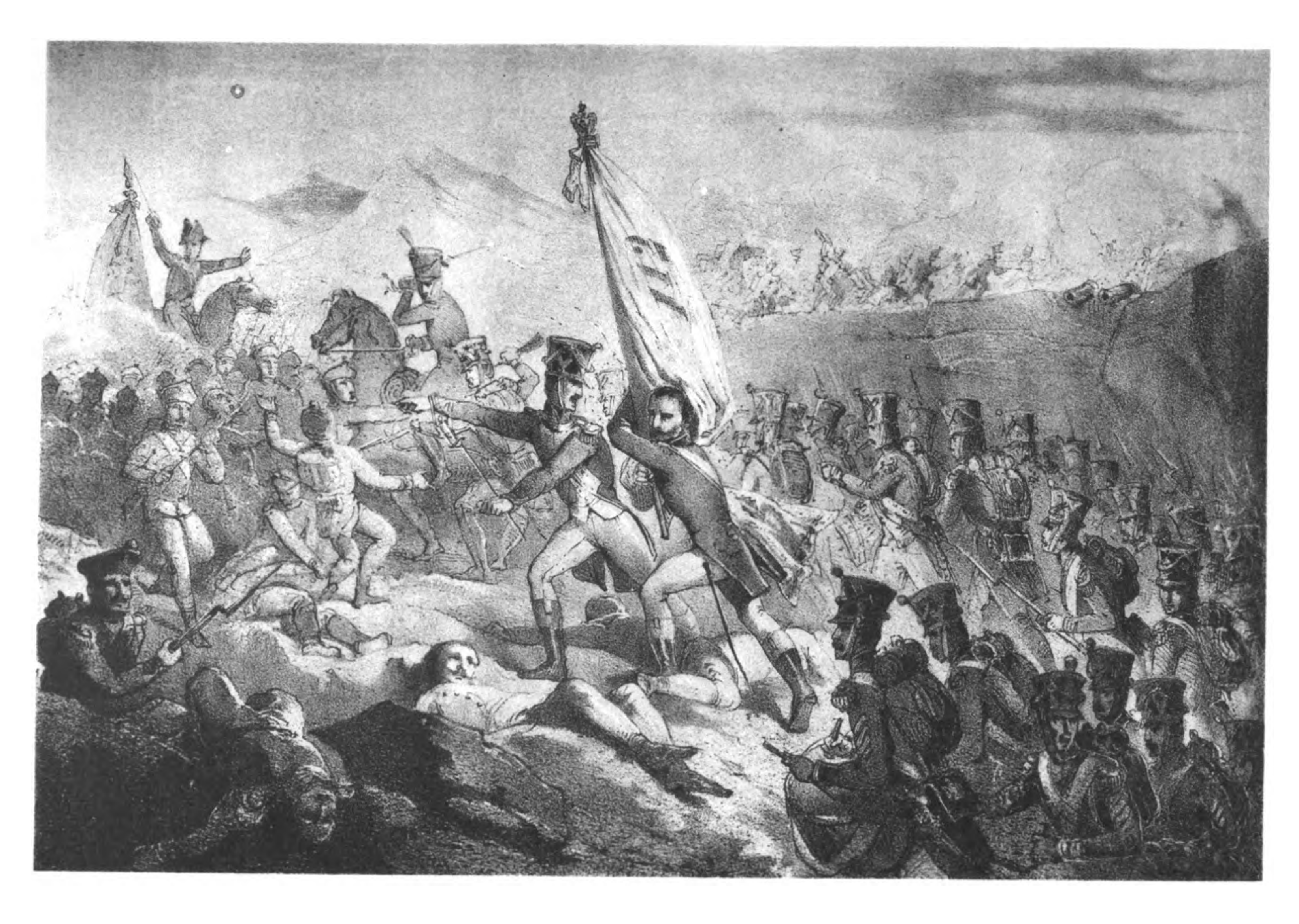
(3) Severoli (comte Philippe), général italien, né à Faenza en 1767, embrassa la carrière militaire, au moment où l'on organisait les premières troupes Cisalpines et mérita depuis les grades de chef de bataillon, colonel, général de brigade et général de division, qu'il obtint le 7 octobre 1807; il eut aussi la décoration de commandant de la Couronne de fer et celle d'officier de la Légion d'honneur.

Il se conduisit glorieusement à la bataille de Novi, aux combats de Voltaggio, Rossiglione et Campofredo et ne déploya pas moins de courage dans les campagnes de 1805 à 1813. Ce fut surtout en Espagne qu'il acquit la plus brillante réputation, notamment aux sièges d'Hostalrich, de Valence et de Peniscola en Aragon. En 1814 il fit la campagne d'Italie et fut blessé à la bataille de Reggio d'un coup de canon à la suite duquel il subit l'amputation d'une jambe. Il se retira, en 1815, à Milan.

(4) Il doit s'être glissé ici des inexactitudes dans la nomenclature des régiments italiens; nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les tableaux de M. Martinien, qui font foi en la matière. Voici comment le savant archiviste français établit la participation italienne à la campagne de 1809 :

1er de ligne italien : Sacile, Castel-Cerino, Raab, Nieder-Raesen (Tyrol); 2e de ligne : la Piave, combat en Croatie; 3e de ligne : Roveredo, la Piave, Raab; 7e de ligne : affaire près de Presbourg; 1er régiment léger : combat de Muhlbach (Tyrol); régiment dalmate (infanterie) : la Piave, Muhlbach ; bataillon de chasseurs d'Istrie : Klagenfurth, Muhlbach ; gendarmerie : Raab ; dragons Napoléon : Sacile, la Piave, Raab, Brixen (Tyrol); détachement du 1er régiment de chasseurs à cheval : Wagram ; détachement du 2e régiment de chasseurs à cheval : Klagenfurth (Tyrol); artillerie : Sacile et Wagram.





Combat de Volano,

d'après une lithographie tirée de l'unique livraison parue de l'Histoire populaire et illustrée du 112e régiment de ligne, par A. Spol et Rastoul de Mongeot, Bruxelles, Tarride, 1852.

Ainsi, en une vingtaine de jours, les deux Tyrol, comme le Frioul, avaient passé aux mains de l'ennemi.

Nous ne pouvons, toutefois, passer sous silence une action livrée aux environs de Roveredo où le régiment dont l'histoire nous occupe eut un rôle des plus honorables.

Le 24, le 1er bataillon sous les ordres du colonel Penne, chargé du commandement des avant-postes, avait pris position sur les hauteurs en arrière de Volano près de Roveredo, avec deux pièces de canon et cinquante dragons du 7e régiment, commandé à cette époque par le colonel Séron; deux compagnies de voltigeurs furent dirigées sur Noriglio; le reste du régiment était bivouaqué en avant de Roveredo.

A dix heures du matin, l'ennemi parut et commença l'attaque avec impétuosité.

Le bataillon fort de 600 hommes, résista pendant plus d'une heure à toutes les forces de l'ennemi, sans perdre un pouce de terrain.

Les 2e et 3e bataillons arrivèrent au moment où les Autrichiens, débordant à droite, étaient déjà maîtres d'une grande partie de la vallée de Noriglio.

Le général Baraguay d'Hilliers donna des ordres pour reprendre cette vallée. Les 2e et 3e bataillons s'y portèrent avec rapidité; le 2e bataillon marcha résolument sur l'ennemi à la baïonnette, le culbuta et le mit dans une déroute complète. La vallée fut reprise, et les Belges poursuivirent les Autrichiens jusque dans Volano, d'où ils les délogèrent. A trois heures, le combat devint très opiniâtre. L'ennemi avait réuni toutes ses forces et fit de grands efforts pour prendre les hauteurs de Volano, mais il fut toujours repoussé avec perte et le 112e garda ses positions pendant la nuit du 24 au 25. Le lendemain, les soldats de Chasteler recommencèrent une attaque énergique, mais infructueuse. Ils furent contraints de plier en laissant entre les mains des Belges trois cents prisonniers. Dans cette action, dont l'honneur lui appartient tout entier, le 112e régiment eut vingt tués et deux cent cinquante-six blessés.

Ce premier succès de nos compatriotes fit la meilleure impression parmi les populations du département de l'Arno et surtout à Florence, où ils étaient aimés et estimés.



Voici ce qu'écrivait, du 2e *camp de l'armée d'Italie, commandé par le général en chef Baraguay d'Hilliers, au quartier général à Trévise,* le lieutenant Hazon de Saint-Firmin :

« Le régiment et un bataillon du 7e de ligne italien, se sont battus toute la journée du 24 avril, contre trois régiments autrichiens. Je ne vous parlerai que du régiment. Il est impossible que les plus accoutumés au feu aient montré plus de courage que nos soldats; mais nous avons eu environ trois cents hommes tant tués que blessés, parmi lesquels sont dix officiers.

» Le capitaine de Wimpffen (1) est mort des suites de ses blessures; les capitaines

(1) François-Joseph-Edouard de Wimpffen, qui mourut six jours après le combat de Volano (30 avril) à Vérone où il avait été transporté, descendait d'une illustre famille, comptant des représentants en Autriche, en Prusse, en Wurtemberg, en France et en Danemark; anoblis en 1555, créés barons en 1658, puis comtes du Saint-Empire en 1797, les Wimpffen ont toujours brillé dans la carrière des armes. Nous pouvons citer entre autres:

1° Le baron Louis-François de Wimpffen-Bornebourg, lieutenant général et écrivain militaire (1732-1801);

2° Son frère, Félix, lieutenant général, qui se signala en Amérique sous Lafayette et Rochambeau, aux sièges de Mahon et de Gibraltar, défendit Thionville et Cherbourg; défait à Vernon (Eure), il se réfugia à Bayeux. Il prit ensuite part à la campagne d'Allemagne (Austerlitz), (1745-1814);

3° Le général-major Hermann de Wimpffen, au service de S. M. l'empereur Alexandre de Russie. Il fut



Dehousse, Lambert; de Romain, Charles; Goethals, Charles; les lieutenants Delescaille, Joseph; Thouminy, Jean-Baptiste et Fournié de Saint-Amand de la Martinie, Pierre, ont été blessés, mais pas dangereusement. Les balles ont criblé ma capote; le sergent Porette, un Liégeois, a été tué à mon côté; les sergents-majors Pellé et Lonneux ont été blessés grièvement et faits prisonniers; le sergent-major Foissac et le sous-officier Bouch ont été tués; Genotte, Moors et cinq autres sergents dont j'ignore les noms ont été blessés; vingt et un sous-officiers et soldats sont prisonniers; l'ennemi a été repoussé avec une perte trois fois plus considérable que la nôtre et a laissé entre nos mains deux cent quatre-vingts prisonniers; nous avons ensuite continué notre marche en avant... »

Ce combat fit beaucoup d'honneur au chef de bataillon de Warenghien, officier très instruit, qui, blessé dès le début de l'action, déploya un calme et un sang-froid étonnants, ainsi qu'au capitaine Duroy de Fontenailles; le capitaine Goethals, Charles, se signala par une bravoure éclatante pendant cette journée et fut de nouveau blessé à la cheville; montrant autant d'abnégation que de vaillance, il continua à animer ses compatriotes par son exemple et contribua à faire prisonniers douze soldats ennemis.

Cités tous deux dans le rapport du colonel Penne pour ces faits glorieux, ils furent nommés un peu plus tard membres de la Légion d'honneur, de même que les capitaines de Gamerage, de Rosée (1) et le sous-officier Boucher, Joseph (30 mai 1809).

Parmi les sous-officiers et soldats qui se signalèrent, citons encore Baugnies, blessé d'un coup de sabre, Desaegher, Van Ortroy, Havaux, Lechanteur, Lammens, Monnier, Flamand, Panneels, Vandermeulen, de Villers, Vermoesen, Feller et Jacmain.

Le sergent-major Porette survécut à ses grièves blessures; Hazon de Saint-Firmin, en le voyant tomber l'avait cru mort, il n'était qu'évanoui.

Avant de suivre le régiment dans sa marche victorieuse vers le Frioul et la Carinthie, nous ne pouvons résister au désir de reproduire ici la relation d'un témoin oculaire des combats du 24 et 25 avril :

« Le 112e régiment de ligne avait pris position sur un plateau qui dominait le village

blessé à Menitz (Bohême) pendant la même campagne d'Austerlitz (1805) et, à la Restauration, fut inscrit dans les cadres de l'état-major général français comme maréchal de camp (22 septembre 1814);

4° Le général de division Emmanuel-Félix de Wimpffen, né en 1811, mort le 25 février 1884, officier des plus distingués qui, bien malgré lui, attacha son nom à la capitulation de Sedan.

(1) 1re Division — LÉGION D'HONNEUR.

N° 23483.

Paris, le 30 mai 1809.

Le Grand Chancelier, Ministre d'Etat, à Monsieur Derosée, membre de la Légion d'honneur, capitaine dans le 112e de ligne,

L'Empereur et Roi, en grand Conseil, vient de vous nommer membre de la Légion d'honneur. Je m'empresse et je me félicite vivement, Monsieur, de vous annoncer ce témoignage de la bienveillance de Sa Majesté Impériale et Royale et de la reconnaissance de la Nation.

B. G. T. Cte de Lacépède.

Je vous invite à prêter, devant le président de la Cour la plus voisine, le serment, etc.

Au quartier impérial à Ebersdorf, le 2 juin 1809.

A Monsieur de Rosée, capitaine au 112e de ligne,

Je vous préviens, Monsieur, que l'Empereur par décret du 30 mai vous a nommé membre de la Légion d'honneur. Sa Majesté me charge de vous donner cet avis provisoire et de vous autoriser à porter le ruban, en attendant que Mr le Grand Chancelier vous ait prévenu officiellement et vous ait envoyé la décoration.

Le Vice-Connétable, major général,
(S.) Alexandre.



de Roveredo, au-delà de la ville de Trente, capitale du Tyrol italien; la division était commandée par le général Baraguay d'Hilliers; avec le 112e de ligne se trouvaient trois régiments italiens, les 3e, 4e (1) et 7e de ligne. Le 24 avril, au point du jour, le 112e reçut l'ordre d'attaquer la plus forte division autrichienne. Le combat fut aussi opiniâtre que meurtrier, mais par une de ces manœuvres où l'audace se combinait avec la précision des mouvements, le



LE LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON CHARLES GOETHALS
(ancien capitaine au 112e régiment de ligne, 1804-1811).
Reproduction d'un buste en marbre, par Jacquet, appartenant à son petit-fils, M. le baron Jules Goethals.

colonel Raymond Penne, à la tête de son régiment, parvint à débusquer l'ennemi, le culbuta sur le versant de la position enlevée à la pointe de la baïonnette, lui prit son artillerie et le poursuivit toute la journée. Mais, à chaque éminence favorable, toutes les fois que les acci-

(1) La majeure partie du 4e de ligne italien combattait alors en Espagne, à Callespina et à Montanola (Catalogne); un officier, le lieutenant Barbieri fut blessé le 8 novembre 1809 à l'affaire de Muhlbach (Tyrol).

dents du terrain leur offraient des moyens de résistance, les Autrichiens reprenaient position et recommençaient le combat.

» Cette lutte acharnée dura jusqu'à la nuit sans pouvoir diminuer l'ardeur du 112e de ligne. Après ces engagements successifs, le régiment victorieux occupa les hauteurs du village de Volano, à deux lieues de Roveredo. Quelques heures de sommeil sous les armes avaient à peine réparé les forces des officiers et des soldats, que déjà la lutte recommençait le 25.

» Les Autrichiens commandés par le feld-maréchal marquis du Chasteler, ne furent pas plus heureux que la veille, malgré le courage de leur chef et le vif désir de reprendre une revanche éclatante; ils furent refoulés dans leurs retranchements par cette impétuosité qui rendait irrésistible l'élan d'un régiment composé de braves (1). »

Tel fut ce brillant combat de Volano où les trois premiers bataillons reçurent le baptême du feu, tinrent crânement tête à trois régiments autrichiens, et inaugurèrent la série des affaires où ils allaient conquérir un renom incontesté.

Il est, cependant, étonnant que ce fait d'armes n'ait été relaté par aucun auteur français, sauf par Eug. Fieffé dans son *Histoire des Troupes Etrangères au service de la France.*

Les bulletins officiels de la grande armée sont muets au sujet de ce combat et ne font pas mention des troupes belges.

Si cet engagement n'a pas, dans le pays, le renom des affaires de Raab et de Wagram, la faute n'en est point à nous, mais plutôt aux historiens qui se sont contentés, trop souvent, de puiser aux sources exclusivement françaises, où les faits relatifs aux Belges ne sont pas toujours présentés avec une impartialité irréprochable.



RETRAITE ET POURSUITE DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE.

(9 AU 31 MAI.)

L'aile gauche de l'armée d'Italie, aux ordres du général Baraguay d'Hilliers, se composait des divisions Severoli, Fontanelli et de celle du général Rusca, qui, momentanément détachée dans le Tyrol venait de rejoindre l'armée; ces troupes étaient en position devant Vérone.

Le prince vice-roi possédait un excellent général d'avant-garde, Joseph-Marie Dessaix, né en 1764 à Thonon, sur les bords du lac de Genève. Dessaix, qui allait conquérir à la suite de cette campagne, le grade de général de division et le titre de comte de l'Empire (1810), avait eu, comme la plupart de ses contemporains, une carrière des plus accidentées. Etabli

(1) « Le moment de l'action que l'artiste a représenté est celui où le colonel Raymond Penne, à la tête du 112e, culbute les Autrichiens sur le versant qu'ils occupaient et leur enlève leur artillerie.

» Nous n'avons pas besoin de faire remarquer au lecteur que l'intrépide feld-maréchal, qui, le lendemain de cette journée, reprit l'offensive à la tête des Autrichiens, est un gentilhomme belge, le marquis du Chasteler, le digne frère d'armes des Latour, des Beaulieu et des autres généraux illustres qui continuaient les glorieuses traditions des Tilly, des Jean de Weert, et c'est là un de ces glorieux souvenirs qui honorent le courage des Belges, mais qui doivent nous faire regretter qu'un sang précieux ait coulé pour des souverains étrangers, dans des batailles et des combats qui n'avaient pas pour but la nationalité belge.

» Plus heureux que leurs pères, les Belges aujourd'hui ne servent que sous leur drapeau national. »

(Relation de P.-J. Hulin, ex-sous-officier au 112e de ligne, cultivateur à Bierges, Brabant, recueillie et mise en ordre par A. Spol et Rastoul de Mongeot, ouvrage incomplet dont un fragment existe à la Bibliothèque royale et dont nous avons été gracieusement autorisé à reproduire les planches lithographiées.

médecin à Paris, garde national soldé, capitaine dans la légion Allobroge en 1792, puis chef de brigade, il servit à l'armée des Alpes, au siège de Toulon, à l'armée des Pyrénées, à celle d'Italie où il fut blessé et fait prisonnier.

Membre du conseil des Cinq-Cents à son retour de France, il fut envoyé en Hollande, obtint le commandement de l'avant-garde en Hanovre et le grade de général de brigade en 1803. Il se distingua encore à la prise d'Ulm, fut désigné par l'Empereur pour servir à l'armée d'Italie; Dessaix était à peine remis des deux blessures qu'il avait reçues le 11 avril, au combat livré entre Ospedaletto et Osopo.

Un corps qui se trouvait depuis 1800 en Italie et qui s'était bien conduit à Valeggio, Vérone, Caldiero, à la prise de Capri, le 52e de ligne, colonel Pastol, et le 112e étaient établis depuis Caldiero jusqu'au village de San-Martino; faisaient aussi partie de l'avant-garde, le 9e de ligne, colonel Gallet, et le 84e de la même arme, aux ordres du colonel Gambin. La cavalerie d'exploration était dirigée par le divisionnaire Sahuc; elle comptait les 6e, 8e, 9e et 25e chasseurs et le 6e hussards, ayant pour chefs des officiers prudents et aguerris, tels que les colonels Le Dard, Curto, Delacroix, F. Christophe et Vallin (1).

Dès le 28, l'archiduc Jean avait arrêté la marche de ses colonnes et se disposait à rappeler ses avant-gardes; prévenu par des dépêches du conseil aulique des revers éprouvés par l'armée principale sur le Danube, il manœuvra de manière à ne point trop s'éloigner des états héréditaires.

Le 29 avril, le prince vice-roi ordonna à son avant-garde une reconnaissance générale; il y eut contact avec l'ennemi le 2 mai, entre Montebello et Ormo; le 5, entre Bassano et Marostica, sur la route de Castelfranca; dans une marche de nuit du 6 au 7, vers Postuma, les éclaireurs avertirent le gros de la présence des Autrichiens.

Le 9 mai, l'avant-garde du vice-roi, soutenue par le général Macdonald atteignit et rompit les troupes de l'archiduc sur la Piave, torrent impétueux qui se précipite des Alpes noriques, et qui était alors gonflé par les eaux d'une pluie abondante et par la fonte des neiges.

Le 9 mai, à la pointe du jour, le 112e régiment passa la Piave à gué et se dirigea sur Porto-Bufole. Sur la Livenza, il rencontra les avant-postes de l'archiduc Jean à Oderzo; une fusillade assez vive s'engagea, mais l'ennemi ne tint pas longtemps, et Oderzo fut enlevé de vive force. Vingt-six Autrichiens restèrent sur le champ de bataille et quatre-vingt-dix prisonniers tombèrent entre les mains du 112e qui perdit dans cette affaire le lieutenant Engel, tué (2); le chef de bataillon d'Orsay y fut blessé, ainsi que dix sous-officiers ou soldats.

Le capitaine de Rosée qui commandait les voltigeurs du bataillon fut désigné pour remplacer le chef de bataillon d'Orsay.

A trois heures du soir, l'armée française, après un violent combat, se trouvait sur la

(1) La cavalerie de réserve placée sous les ordres des généraux Grouchy et Pully, se composait de cinq régiments de dragons : le 7e, colonel Seron, qui fut blessé à Wagram; le 23e, colonel Thierry; le 28e, colonel Pelletier de Montmarie, qui fut blessé à la Piave; le 29e, colonel Avice; le 30e, colonel Renaud.

(2) Casimir Engel, né à Gand (département de l'Escaut) le 23 janvier 1777, méritait des regrets; entré au service comme sergent au 112e le 16 messidor an XII, sergent-major le 1er vendémiaire an XIII, il avait été nommé sous-lieutenant le 31 mai 1806 et lieutenant le 10 février 1808; avant de rejoindre le régiment au moment de son départ pour la campagne d'Autriche, il avait commandé, sous les ordres du capitaine Larmey, le recrutement, dans le département de l'Arno; ayant à sa disposition les sous-officiers de Maugeer, Poujolle, Lenoir, Frédéric et le caporal Degrave, il avait séjourné à Prato, à Pistoie, au fort Saint-Jean-Baptiste, à Florence et avait remis son commandement temporaire au lieutenant Wouters de Ter Weerden.

Très sévère et exigeant en service, Engel était avant tout juste et équitable; d'après les mémoires du temps, peu d'officiers laissèrent, en mourant, un meilleur souvenir; quant à d'Orsay, nous avons déjà dit qu'il était adoré de ses subordonnés; un frisson parcourut les rangs du bataillon, quand on le vit tomber.

rive gauche de la Piave, à l'exception des divisions du général Baraguay d'Hilliers, que le prince Eugène laissait provisoirement en réserve sur la rive droite (1).

L'ennemi vivement poursuivi, à la suite de l'échec éprouvé sur la Piave, fut atteint à Sacile, au moment où il cherchait à établir des redoutes pour gagner du temps. Il fut attaqué, mis en fuite et perdit une centaine de prisonniers.

Le 11, toute l'armée passa le Tagliamento et joignit l'armée autrichienne, vers trois heures de l'après-midi, à San-Daniele et Osopo.

Français et Belges attaquèrent les hauteurs avec impétuosité, en chassèrent les Autrichiens qu'ils mirent dans le plus grand désordre, et occupèrent le soir toutes leurs positions, San-Daniele, Udine, Cividale, Osopo, Palmanova.

D'après les bulletins officiels, l'ennemi perdit dans ce combat, deux pièces de canon, six cents hommes, tués ou blessés. Le drapeau et quinze cents hommes du régiment de Rieski furent pris; les Français et les Belges eurent deux cents hommes tués ou blessés.

Dans un petit engagement d'avant-garde, le sous-lieutenant Danneels, Jean-Baptiste, fut blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche.

Le 11 et le 12 mai, au moment où Napoléon occupait Vienne, on ne comptait plus d'ennemis en Italie.

Le prince Eugène, avec le reste de l'armée, poursuivait les troupes du centre et de l'aile droite de l'archiduc Jean. L'avant-garde française et les corps des généraux Grenier et Baraguay d'Hilliers s'avançaient de manière à suivre les Autrichiens dans les différentes directions qu'ils avaient prises. Les vallées de la Pontebba, de Pradel, de la Fella et de la Dogna furent ainsi envahies en même temps et balayées sur toute leur étendue.

Le 26, l'armée arriva à Bruck sur la Mur, au pied du Semmering, où elle entra en communication avec la grande armée; elle s'était ouvert le chemin jusque là avec le concours des Belges, en battant encore les Autrichiens à Tarvis, à Saint-Michel et en emportant les forts de Malborghetto, de Prewald et de Pradel (2).

COMBAT DU COL DE TARVIS.

Le 17 au matin, le régiment arrivait au col de Tarvis (734 m.); le 2e bataillon pénétra dans le bois occupé par la brigade Bonfanti, en avant du col, et engagea avec l'ennemi une fusillade qui dura jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le 3e bataillon le rejoignit à onze heures et le 1er à deux heures. Vers six heures du soir, la brigade Bonfanti reçut l'ordre

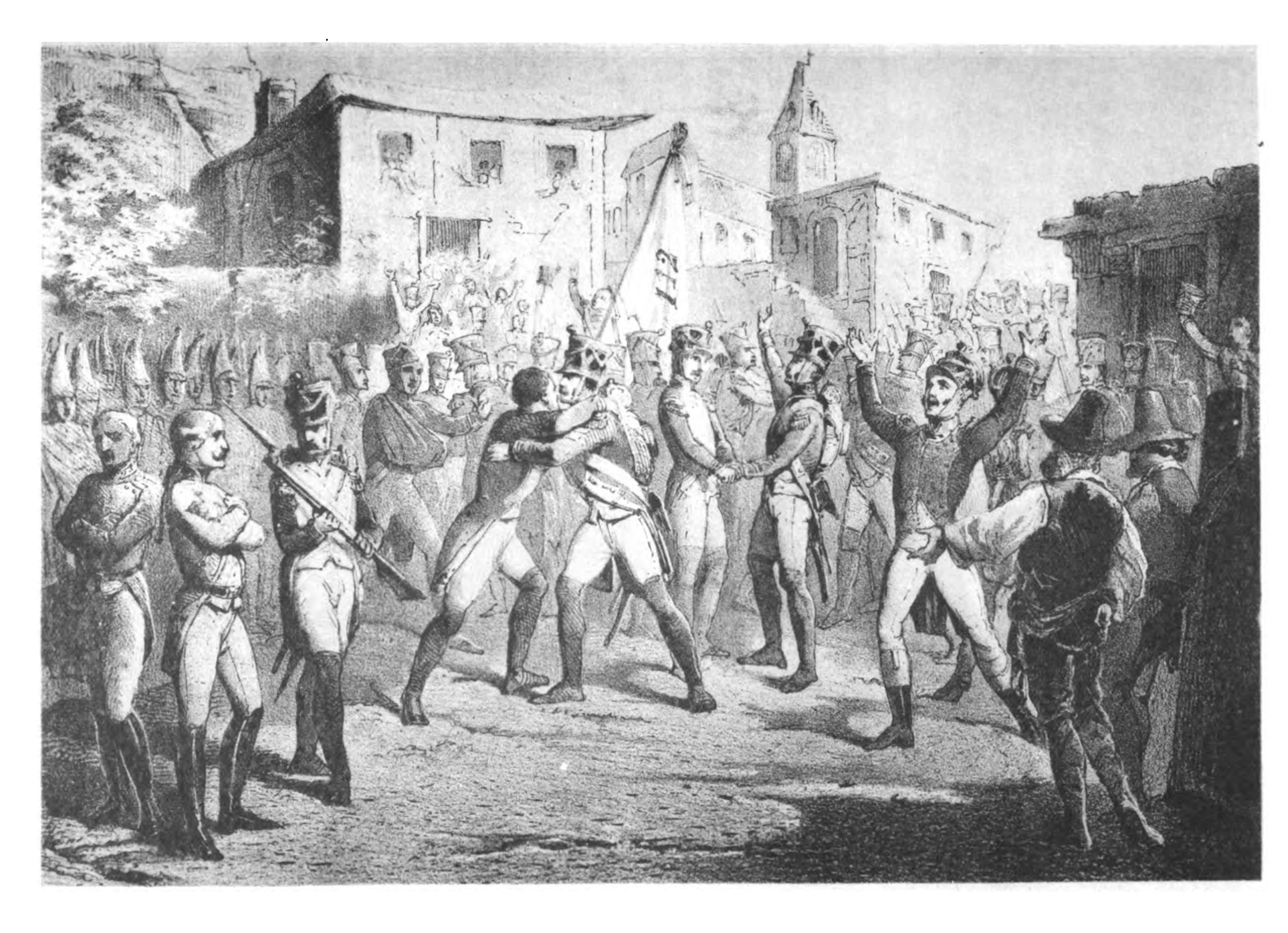
(1) Régiments français engagés au combat de la Piave le 8 mai : 1er, 9e, 13e, 23e, 52e, 60e, 62e, 102e de ligne; détachements du 8e, 22e et 23e léger; 6e, 8e, 9e chasseurs, 6e hussards.

Hauteurs de Saint-Daniel (San Daniele) : troupes engagées : 112e de ligne à l'avant-garde, le 10 mai; 13e, 23e, 29e, 92e de ligne, 18e, 23e léger, le 11 mai. Le sous-lieutenant Duchaizeau tué. *(Historiques des corps de troupe de l'armée française, 1569-1900.)*

(2) Armée d'Italie. Troupes engagées les 16, 17 et 18 mai 1809 :

52e de ligne, colonel Pastol; 53e de ligne, colonel Joannés; 6e hussards, colonel Vallin, aux avant-postes, au pied des redoutes de Tarvis; 52e de ligne; 53e; 60e, colonel Castellan; 62e, colonel Bruny; 84e, colonel Gambin; 92e, colonel Nagle; 102e, colonel Espert; 112e, colonel Penne, engagés le 17 mai, redoutes de Tarvis, Malborghetto, assaut du fort de Préwald, le 17 mai.

1er de ligne, colonel Saint-Martin; 106e de ligne, colonel Roussel; 4e bataillon du 1er léger, engagés le 18 mai à Malborghetto, Pradel; 52e de ligne, 22e léger, aux avant-postes, près de Malborghetto, le 22 mai; 106e de ligne, au combat de Léoben-Saint-Michel (Styrie), le 26 mai. *(Historiques de l'armée française.)*



Prise de Tarvis,

d'après une lithographie tirée de l'unique livraison parue de l'Histoire populaire et illustrée du 112e régiment de ligne, par A. Spol et Rastoul de Mongeot, Bruxelles, Tarride, 1852.

d'attaquer les redoutes ennemies. Le 112e eut pour mission de s'emparer de la crête des bois, à gauche des redoutes. Le général Baraguay d'Hilliers marcha à la tête du régiment, et dans un instant, toutes les positions furent enlevées. 154 prisonniers, parmi lesquels 1 major et 6 officiers, restèrent entre les mains du 112e, dont les pertes s'élevèrent à 8 tués et 52 blessés.

« Le commandant d'Orsay, dit le colonel Penne dans son rapport sur cette affaire, commandait le bataillon à la tête duquel marcha le général Baraguay d'Hilliers. Cet officier supérieur, un des plus instruits de mon régiment, aussi brave qu'intelligent, arriva le premier à la position que l'ennemi occupait dans les bois, à gauche des redoutes; il fit à l'ennemi quatre-vingt-sept prisonniers. Le sous-lieutenant Guirard, porte-aigle du régiment, se distingua aussi par sa bravoure et son intrépidité. »

Le chef de bataillon d'Orsay fut admis parmi les membres de la Légion d'honneur le 26 mai de la même année.

Voici encore, à titre complémentaire, une relation de la prise de Tarvis en Frioul, par un témoin oculaire (17 mai 1809) :

« Toujours à l'avant-garde jusqu'à la Piave, le 112e régiment se trouva tout à coup arrêté par la destruction d'un pont; mais pour empêcher l'ennemi de se fortifier sur l'autre rive, la rivière fut franchie au gué, sous un feu meurtrier. A la faveur de la nuit, les Autrichiens abandonnèrent leur position, et, après leur passage, incendièrent le pont du Tagliamento. Malgré cette précaution, le 112e traversa le fleuve dans la même journée et se mit à la poursuite de l'ennemi.

» Le prince Eugène, qui tenait à ménager ce brave régiment et à lui donner quelque repos après tant de fatigues, le fit rentrer en ligne et quitter son poste à l'avant-garde. Pendant que d'autres corps marchaient à l'avant-garde avec moins de succès, le 112e gravit, par des sentiers presque impraticables, les montagnes du Frioul.

» Des guides dont le colonel s'était assuré les services, conduisaient le régiment à travers des rocs escarpés, entourés d'abîmes. Il fallait que chaque soldat, portant son fusil en bandoulière, s'accrochât avec les mains pour opérer cette pénible ascension, durant laquelle deux d'entre eux trouvèrent la mort en tombant dans un précipice.

» Après seize heures de cette marche périlleuse, le 112e parvint au village de Tarvis où l'ennemi, plein de sécurité, se croyait à l'abri d'une attaque.

» Soudain les tambours du 112e battent la charge; retrouvant une vigueur nouvelle à l'heure du combat, sans songer à leurs fatigues, le colonel Raymond Penne et ses intrépides soldats fondent sur les Autrichiens, les font prisonniers et délivrent deux bataillons du 14e régiment d'infanterie légère du colonel Goris, captifs depuis la veille (1). »

Le drapeau du 112e était le point de mire des Autrichiens, adroits tireurs s'il en fut; le sous-lieutenant porte-aigle Guirard, dit Desjardin, reçut un coup de feu au bras droit.

(1) L'artiste a représenté le moment où le 112e vient de délivrer ses frères d'armes du 14e léger, se jetant avec transport dans les bras de leurs libérateurs. Les grandes guerres de l'Empire avaient établi, en effet, la plus touchante confraternité entre tous les régiments; après une victoire, délivrer ses camarades tombés aux mains de l'ennemi, était la plus douce satisfaction pour ces officiers et soldats qui, d'ailleurs, avaient une aversion instinctive pour le sort des prisonniers de guerre et qui préféraient la mort aux douloureuses épreuves qui les attendaient sur la terre étrangère. Le sentiment du point d'honneur, en exaltant cette répulsion naturelle, ajoutait encore à la reconnaissance du 14e léger et à la joie de leurs libérateurs du 112e. (Relation de F.-J. Hulin, ex-sous-officier au 112e de ligne, cultivateur à Bierges (Brabant), recueillie et mise en ordre par A. Spol et Rastoul de Mongeot.)



Le capitaine Schmidt, Eugène, de Bruxelles, fut blessé pendant le combat d'un coup de feu à l'épaule.

Les sergents Desaegher, Guillaume et Dujardin, Ferdinand, deuxième porte-aigle du régiment, reçurent des coups de feu, le premier à l'épaule droite, le second à la jambe gauche; le caporal Gennet, Lambert, de Liége fut atteint d'une balle au côté gauche et le fourrier Fabry, Joseph, de Liége d'un coup de feu à la jambe droite; sur les hauteurs de Saint-Daniel *(San-Daniele)*, le sous-lieutenant Danneels, Jean-Baptiste, avait reçu un coup de feu à l'épaule gauche; le sergent Brassine, Pierre, de Watermael-Boitsfort, eut le médius de la main gauche emporté par une balle; le sergent-major Couvreur, Théodore, de Mons, avait été blessé au passage de la Piave.

Le fort de Malborghetto (1) fut canonné le 17, depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures et demie et l'assaut ordonné; en une demi-heure tout fut assailli et franchi à la fois; la prise de ce fort ne coûta que la mise hors de combat de quatre-vingts hommes, et le prince vice-roi se loua, entre autres, du général Pacthod, entré le premier dans les retranchements de l'ennemi.

Dans le treizième bulletin de la grande armée, daté d'Ebersdorf le 28 mai 1809, nous lisons :

« Les régiments d'Italie qui s'étaient distingués en Pologne et qui avaient rivalisé d'intrépidité dans les campagnes de la Catalogne avec les plus vieilles bandes françaises, se sont couverts de gloire dans toutes les affaires. »

Napoléon les remercia par une proclamation datée de son camp impérial d'Ebersdorf le 27 mai :

PROCLAMATION.

Soldats de l'armée d'Italie :

« Vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué, le Semmering a été le témoin de votre jonction avec la grande armée.

» Soyez les bienvenus! je suis content de vous!

» Surpris par un ennemi perfide, avant que vos colonnes fussent réunies, vous avez dû rétrograder jusqu'à l'Adige. Mais lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en avant, vous étiez sur le champ mémorable d'Arcole et là, vous jurâtes sur les mânes de nos héros de triompher. Vous avez tenu parole à la bataille de la Piave, aux combats de Saint-Daniel, de Tarvis, de Goritz; vous avez pris d'assaut les forts de Malborghetto, de Pradel et fait capituler la division ennemie retranchée dans Prewald et Laibach. Vous n'aviez pas encore passé la Drave, et déjà 25,000 prisonniers, 60 pièces de canon, 10 drapeaux avaient signalé votre valeur.

» La colonne autrichienne de Jellachich, environnée à Saint-Michel, est tombée dans vos baïonnettes.

» Soldats! cette armée autrichienne d'Italie qui un moment souilla par sa présence mes provinces, qui avait la prétention de briser ma couronne de fer, battue, dispersée, anéantie, grâce à vous, sera un exemple de la vérité de cette devise : *Dio la mi diede, guai a chi la tocca.* »

Signé : NAPOLÉON.

Par l'Empereur :

Le prince de Neufchâtel, major-général de l'armée :

ALEXANDRE.

(1) Malborget (721 m.), avec le fort du même nom, dans la vallée de la Fella.



Le Capitaine Brassine. (1786-1865)

Reproduction d'une photographie appartenant à son fils
M.r le lieutenant-général Brassine, aide-de-camp h.re du Roi, ancien Ministre de la Guerre.

Quelques jours après, le général Marmont, à la tête de l'armée de Dalmatie (1), arriva par Fiume se joindre à l'armée d'Italie, après avoir traversé la Croatie et remporté les victoires du Mont-Kitta, de Gradschatz, de Gospich, de la Lika, d'Ottochacz, qui lui permirent de rejoindre l'arrière-garde du général Macdonald.



BATAILLE DE RAAB.

« Une fois sa jonction opérée avec la grande armée, le vice-roi, avec un gros corps, manœuvra au milieu de la Hongrie. » *(Dix-huitième bulletin de la grande armée. Vienne, le 13 juin 1809.)*

Dans la nuit du 11 au 12 juin, un courrier expédié en toute hâte par le prince Eugène apporta à l'Empereur d'importantes nouvelles; les Autrichiens avaient été battus à Saint-Daniel et à Venzone; le corps de Jellachich avait été détruit à Saint-Michel, mais l'archiduc Jean était parvenu à opérer sa jonction à Raab avec l'archiduc palatin à la tête de l'insurrection hongroise, et l'armée d'Italie, affaiblie par les pertes des affaires précédentes, allait devoir tenir tête aux deux corps réunis des archiducs.

« L'Empereur, vivement préoccupé, courant à la table où étaient étalées les cartes du théâtre de la guerre, les consulta et laissa échapper ces mots : « Eugène est dans une position périlleuse! très périlleuse! »

» Aussitôt il fit appeler un secrétaire auquel il dicta des ordres, tout en arpentant à grands pas son cabinet.

» La teneur de cet ordre ne laissait aucun doute sur l'importance de la mission. Un aide de camp du général Savary franchit la distance avec la rapidité du vent, arriva à Papa où il rejoignit l'armée d'Italie qui, après un vif engagement, s'était emparée la veille de cette position.

» L'officier du grand quartier général introduit à l'instant auprès du prince Eugène, le trouva installé dans une mauvaise baraque où, entouré de ses généraux, il traçait des plans : « Depuis le départ de mon courrier à l'Empereur, dit-il à l'officier, les choses ont marché.... L'archiduc Jean dans ce moment, manœuvre pour nous attaquer demain. Je ne veux pas lui laisser le temps de se reconnaître, j'achève mes dernières dispositions; dans deux heures nous lui présenterons le combat.

(1) Combat de Gratz (Saint-Léonard) :

Le 25 juin 1809, le 84e de ligne soutint à Gratz un brillant combat à la suite duquel l'Empereur en consacra le souvenir par cette devise : « Un contre dix », qui fut inscrite au drapeau du régiment. *(Historiques des corps de troupe de l'armée française, 1569-1900.)*

« L'Empereur passait la revue de sa garde, dans la cour de Schœnbrunn, au moment où cette nouvelle lui parvint. Aussitôt il fait former le carré, se place au centre et, le front haut, la physionomie rayonnante de bonheur, d'un ton animé, ému, il lit hautement la dépêche.

» Tous les bonnets sautent en l'air, les officiers brandissent leurs épées en signe de triomphe; des cris de : Vive le 84e! retentissent. Un roulement de tambours rétablit le silence; l'Empereur va parler; tous les regards s'attachent à ses lèvres : « Honneur au 84e! » s'écrie-t-il d'une voix éclatante, « le fait d'armes de Gratz prime tous ceux de la campagne.... Le 84e a fourni son contingent à l'immortalité de la grande armée.... Le 84e gravera sur le support de son aigle : *Un contre dix!*.... Il a mérité cette glorieuse devise. »

« Le colonel Gambin est nommé comte de l'Empire.... Cent croix de la Légion d'honneur sont accordées aux officiers et soldats de l'héroïque 84e.

» D'unanimes acclamations ratifièrent les honneurs si largement décernés par l'Empereur à ces géants des batailles! » *(Le duc de Bassano; souvenirs intimes de la Révolution et de l'Empire.)*

« C'est aujourd'hui, continua Eugène avec exaltation, « le double anniversaire de Marengo et de Friedland, de Marengo qui a reconquis une patrie à la nation italienne. Mes troupes brûlent de combattre, de signaler ce grand jour par une victoire. Mes soldats d'Italie veulent acquérir le *droit de cité dans la grande armée,* et avec l'aide de Dieu, j'espère que nous battrons l'ennemi. J'ai confiance, mais l'affaire sera sérieuse ».

« Le vice-roi prononça ces derniers mots avec une inflexion qui accusait l'anxiété inséparable du moment qui, pour un général en chef, précède la bataille. » *(Le duc de Bassano; souvenirs intimes de la Révolution et de l'Empire.)*



D'après un tableau de Stieler. — Lithographie de L. Canta.

L'archiduc Jean, qui s'était réuni à l'archiduc palatin de Hongrie, avait pris une position avantageuse sur des hauteurs où il appuyait sa droite à Raab (1) et sa gauche au chemin de Komorn-Neu-Szöny.

(1) Raab ou Györ, l'Arabona des Romains, au confluent du Petit-Danube et de la Raab; Komorn, située sur l'autre rive du Danube.

L'affaire s'engagea avec un épouvantable acharnement de part et d'autre. Les bataillons italiens se ruaient sur l'ennemi aux cris de : *Vive l'Empereur! Marengo! Marengo!* et renversaient tout devant eux. L'élan fut si impétueux, si général, que, malgré la résistance désespérée qu'opposèrent les Autrichiens, ils furent repoussés pied à pied de toutes leurs positions.

L'action, disputée avec une opiniâtreté furieuse des deux côtés, dura dix heures consécutives; la victoire fut arrachée au prix des plus héroïques efforts. L'ennemi joncha de ses cadavres le champ de bataille.

Le carnage a cessé. Aux grondements terribles du canon, aux décharges meurtrières de la mousqueterie, a succédé un calme effroyable qui laisse entendre les cris déchirants des blessés, les plaintes étouffées, le râle des mourants. Tout est vert, frais, plein de vie autour de ce champ de mort. C'est par une de ces belles et tièdes nuits du mois de juin : les étoiles scintillent, le ciel est resplendissant.... la terre est couverte de sang.... la lune se lève pure et brillante pour éclairer les horreurs de la victoire, les lugubres scènes du repos après le combat.... pour permettre de compter le nombre des cadavres, ces affreux trophées du vainqueur! *(Le duc de Bassano; souvenirs intimes de la Révolution et de l'Empire.)*

Le 14, à onze heures du matin, le vice-roi rangea son armée en bataille et, avec trente-cinq mille hommes, en attaqua cinquante mille.

L'armée ennemie était sur trois lignes, composée de vingt-cinq mille hommes, reste de l'ancienne armée d'Italie, de dix mille hommes formés des réserves des places fortes de la Hongrie, de six mille hommes débris de l'armée de Jellachich et d'autres colonnes du Tyrol, enfin, de douze mille hommes de l'insurrection hongroise, cavalerie et infanterie.

Le vice-roi plaça son armée, la cavalerie de Montbrun, la brigade Colbert et la cavalerie du général Grouchy sur sa droite, le corps du général Grenier, formant deux échelons dont la division du général Seras formait l'échelon de droite, en avant; la division italienne Severoli, commandée par le général Baraguay d'Hilliers, formant le troisième échelon et la division du général Pacthod en réserve.

Le général Lauriston formait l'extrême gauche et observait la place de Raab. A deux heures après-midi, la canonnade commença. A trois heures les premier, deuxième et troisième échelons en vinrent aux mains. La fusillade devint vive; la première ligne de l'ennemi fut culbutée, mais la seconde ligne arrêta un instant l'impétuosité de notre premier échelon, qui fut aussitôt renforcé, et la culbuta; alors la réserve de l'ennemi se présenta. Le vice-roi qui suivait tous les mouvements de l'adversaire, marcha, de son côté, avec sa réserve; la belle position des Autrichiens fut enlevée et à quatre heures la victoire était décisive : trois mille hommes faits prisonniers, six pièces de canon et quatre drapeaux furent les trophées de cette journée. L'ennemi laissa sur le champ de bataille trois mille morts; la perte des Français s'éleva à neuf cents hommes tués ou blessés.

Pendant que la seconde ligne de l'armée autrichienne contenait les efforts des Français, les Belges du 112[e] régiment restés en réserve en face du mamelon de Kis-Megyer, en arrière de la division Durutte, accoururent à leur secours et repoussèrent les Austro-Hongrois.

Ce renfort rendit aux bataillons du général Durutte toute leur énergie, et les deux divisions réunies se précipitèrent à l'envi sur les colonnes ennemies, qui s'avançaient alors avec la confiance, souvent imprudente, que donne un premier succès. L'élan des soldats français était si général et si impétueux, que les Autrichiens perdirent en un moment tout le terrain qu'ils venaient de gagner et abandonnèrent définitivement, après quatre heures d'un combat sans relâche, les deux villages de Szabadhégy et de Kis-Megyer.

M. Thiers, dans la longue notice qu'il consacre à la bataille de Raab, s'exprime en ces termes, au moment critique où la deuxième ligne autrichienne tint un instant les Français en échec :



LE GÉNÉRAL DURUTTE.

D'après un portrait appartenant à son petit-fils, M. le baron René Durutte, auditeur-général de l'armée.

« La première ligne des divisions Durutte et Séveroli se repliant, passa dans les intervalles de leur seconde ligne, sans que celle-ci s'ébranlât ou se laissât entraîner. Loin de là; elle se porta en avant, ramenant la seconde ligne avec elle. Les généraux Durutte et Severoli conduisirent leurs divisions sur le village tant disputé et l'emportèrent de concert avec la première brigade de la division Pacthod, accourue à leur secours. »

Voici comment le colonel Penne raconte, dans son journal des opérations du 112e pendant la campagne de 1809, la part prise par son régiment à la bataille de Raab :

« Le 14 juin nous marchâmes sur Raab. Arrivée à trois quarts de lieue de Szabadhégy, la division Séveroli se forma en colonne à demi-distance. Le général Baraguay d'Hilliers marchait à la tête de la division. Je reçus l'ordre d'attaquer la gauche du village avec les 2e et 3e bataillons. Arrivés à demi-portée de fusil, les soldats se lancent sur l'ennemi au grand pas de charge, et dans un instant ils se rendirent maîtres des deux premières maisons, que l'ennemi avait crénelées; mais les troupes qui étaient à notre droite furent forcées. Ce mouvement rétrograde m'obligea à me retirer à environ quarante pas en arrière. L'ennemi chercha à nous poursuivre, mais il fut aussitôt arrêté par le 1er bataillon, resté en réserve. Ce bataillon exécuta un feu de file si vif et si bien soutenu que presqu'aussitôt les 2e et 3e bataillons chargent de nouveau et les maisons sont reprises. L'ennemi, après avoir été mis en désordre, chercha à se rallier et fond sur nous avec impétuosité. Efforts inutiles! Nous ne quittâmes plus les maisons desquelles nous étions maîtres. La troupe qui se trouvait à notre droite s'était pour la deuxième fois emparée du plateau, mais l'ennemi la força de nouveau à quitter cette position. Dans ce même moment le régiment sort, par une des rues du village, en colonne serrée; il arrête l'ennemi et prend position sur le plateau, position qu'il ne quitta plus. Aussitôt après j'aperçus toutes les troupes, qui étaient à notre droite à la même hauteur. Le 2e bataillon, au commencement de la bataille, fut chargé sur la grand'route qui passe sous les murs de Szabadhégy, par à peu près 200 hussards. Cette cavalerie fut culbutée et dispersée dans un moment.... »

Relation du sergent Hulin, que nous ne reproduisons que sous réserve :

« L'armée d'Italie, commandée par le fils d'adoption de l'empereur Napoléon, le prince Eugène de Beauharnais, vient de donner une sœur à l'immortelle journée de Marengo; le 14 juin rappellera désormais deux victoires : celle de Marengo, celle de Raab. Les Autrichiens fuient en désordre, et dans leurs rangs se trouvaient pourtant ces intrépides Madgyars, la levée en masse d'un peuple héroïque, l'insurrection hongroise à la tête de laquelle s'élançait le prince palatin, l'archiduc Joseph, le digne petit-fils de Marie-Thérèse, le vaillant frère d'armes de ces hussards hongrois, dont il avait adopté la langue et les mœurs, dont il portait le costume, dont il partageait tous les dangers. Opiniâtre et sanglante a été la résistance; six mille Autrichiens ou Hongrois sont étendus morts ou blessés sur ce champ de carnage; mais comment auraient-ils pu résister à l'impétuosité de l'attaque?

» Le 112e régiment de ligne a fait des miracles de vaillance. Au moment suprême, lorsque la première ligne de l'armée française avait dû se replier sous le feu destructeur, sous les charges fougueuses des Hongrois, le colonel du 112e, le brave Raymond Penne, ordonne à son régiment placé en seconde ligne, de prendre le front de l'attaque; le drapeau flotte au vent, le corps de musique (1) exécute un de ces airs populaires qui, durant les premières guerres de la République, électrisaient les soldats; le 112e s'élance au pas de course, franchit un large fossé et malgré la mitraille qui éclaircit les rangs, qui jonche le sol de cadavres, charge à la baïonnette les ennemis qui s'ébranlent et fuient en désordre.

(1) La question de l'utilité des musiques militaires a été souvent agitée; on ne peut dire que ces musiques soient indispensables, mais elles soulagent le soldat pendant la marche et l'entraînent dans les batailles. Ces avantages compensent bien l'inaction forcée qu'elles imposent à quelques hommes pendant l'heure même du combat. « Au bivac, dit un juge compétent, M. Perrin, elles occupent les soldats, elles les distraient, en leur répétant des chants aimés, en leur rappelant la patrie absente, douces images qu'elles évoquent et qui passent, pour s'envoler avec leurs derniers accords. » *(Encyclopédie Larousse.)*



Bataille de Raab

Colonel, de quel département tirez-vous vos recrues?

Prince, ce sont des Brabançons!

tiré de l'unique livraison parue de l'Histoire populaire et illustrée du 112e régiment de ligne, par A. Spol & Rastoul de Mongeot. Bruxelles. Tarride, 1852.

» Le prince Eugène de Beauharnais est arrivé avec son état-major auprès des braves du 112e; il ordonne de former le cercle et se plaçant au centre, le chapeau à la main, les yeux mouillés de larmes d'attendrissement et d'admiration, il demande à Raymond Penne :

— » *Colonel, de quel département tirez-vous vos recrues ?*

— » *Prince, répond le colonel, ce sont des Brabançons.*

» A ces mots, le prince Eugène, s'adressant aux héroïques débris du 112e, s'écrie :



» Braves Belges, vous avez dans cette mémorable journée, ajouté un nouvel éclat à la gloire des aigles de l'Empire. Je rendrai compte de votre noble conduite à l'Empereur, mon père. Désormais le drapeau du 112e portera la croix d'honneur (1); tout le régiment aura la grenade; j'accorde trois mois de solde à chacun de vous; et, en rentrant en Italie, le 112e recevra les honneurs civils et militaires : il sera salué du nom de Vainqueur de Raab. »

(Alexandre Guirard, dit Desjardins, avait l'honneur de porter le drapeau; il n'était pas guéri du coup de feu qu'il avait reçu un mois auparavant au col de Tarvis, lorsqu'il fut frappé de nouveau d'une balle au bras gauche à la bataille de Raab.)



Les bulletins officiels n'accusent qu'une perte de neuf cents hommes dans les rangs français; Thiers, plus sincère, parle de deux mille morts ou blessés; de l'aveu des historiens, trente à trente-cinq mille hommes avaient été engagés et le régiment compta soixante-seize morts et trois cent soixante-quinze blessés, soit quatre cent cinquante et un soldats frappés du fer et du plomb de l'ennemi.

On peut donc conclure que, de toutes les troupes engagées, le 112e régiment fut le plus exposé.

« La division italienne Severoli a montré beaucoup de précision et de sang-froid (dix-neuvième bulletin, daté de Vienne, 16 juin 1809). »

Les lettres particulières de l'époque sont aussi de cet avis (2) :

« Notre régiment est à Raab, en Hongrie; il a assisté à une bataille où il s'est couvert de gloire; mais nous avons payé cher le succès et avons perdu beaucoup de monde; le colonel a eu un cheval tué sous lui; plusieurs officiers, sous-officiers et, en général, tout le régiment, se sont distingués. Le colonel a montré tant de bravoure et nos soldats tant de persévérance, de courage et de confiance dans les officiers, que le général commandant la division dont il fait partie, a crié à diverses reprises : Vive le 112e régiment ! »

(1) Ces derniers détails nous paraissent controuvés; sous le premier Empire, on ne décorait guère les aigles ; il en fut question, lors de l'institution de l'ordre des Trois-Toisons d'or, créé par lettres-patentes du 15 août 1809, dans les statuts duquel figure la disposition suivante : « Les aigles des régiments, qui ont assisté aux grandes batailles de la grande Armée, seront décorées de l'ordre des Trois-Toisons d'or ».
Mais l'Empereur ne donna pas suite à ce projet.
Quant à la grenade, on ne pouvait la donner aux compagnies du centre (fusiliers), cette marque distinctive étant exclusivement réservée aux compagnies d'élite.

(2) Correspondance du sergent J. de Maugeer. Lettre du 25 juillet 1809 datée de Bologne, où il était employé au service du recrutement sous les ordres du capitaine Larmey, Joseph.

Les Belges n'en étaient qu'à leur seconde affaire sérieuse et les trois premiers bataillons avaient déjà sept cent cinquante hommes hors de combat.

Ils pouvaient citer avec orgueil les noms et les faits suivants :

Le chef de bataillon Duroy de Fontenailles, Joseph, nommé à ce grade cinq jours auparavant, fut blessé d'une balle qui lui traversa la cuisse; il avait été admis parmi les membres de la Légion d'honneur le 30 mai.

Les plus grands éloges étaient dus au chef de bataillon Adrien Lamoral de Warenghien, ainsi qu'au capitaine Laurent-François de Jacquier de Rosée. Ce dernier se fit particulièrement remarquer par son sang-froid et son intrépidité; le 1er bataillon, placé sous ses ordres, quoique chargé plusieurs fois par l'ennemi, ne se laissa jamais rompre; jamais il ne fut forcé de reculer d'un pas. Son Altesse Impériale lui promit le grade de chef de bataillon pour sa belle conduite.

Le capitaine-adjudant-major Secourgeon, Charles-Henry-Joseph-Désiré, contribua puissamment avec le capitaine de Rosée, à arrêter l'ennemi victorieux au village de Szabadhégy; les capitaines Schmidt, Eugène et Stuckens, Joseph; les lieutenants Dollin du Fresnel, Jean-Baptiste, et Ligé, Théodore; le sous-lieutenant porte-aigle Guirard, Alexandre; l'adjudant Laurent; les sergents-majors Pellé et Damman; le caporal Gilson; le brigadier Fischer et le fusilier Robert se sont particulièrement distingués pendant toute l'action et ont toujours été les premiers à se précipiter sur l'ennemi.

Egalement remarquables le sous-officier Oppenhoff, Mathieu-Joseph; les caporaux et soldats Henseval, Maeckelinck, Bollens, Morren, Wynants, Desmedt, Bulens, Gaspard, Vernier et Mathis (1).

Le capitaine De l'Escaille, Joseph, fut blessé d'un coup de feu; le capitaine Van den Sanden, Chrétien-François, la cuisse droite fracassée par un coup de feu, fut transporté à Papa (petite ville de la Basse-Hongrie, à dix lieues S. de Raab); quinze jours après, le marquis du Chasteler (2) qui était sur les derrières de l'armée, l'y fit prisonnier; le lieutenant Nypels, André, était atteint d'une forte contusion au cou; le lieutenant d'Otreppe, Frédéric, reçut une balle à l'avant-bras gauche; le lieutenant Dollin du Fresnel, Jean-Baptiste, était aussi blessé; indépen-

Lettre autographe du général baron Penne au capitaine Frédéric d'Otreppe, du 112e régiment de ligne.

(1) E. Fieffé, *Histoire des troupes étrangères au service de France,* page 260, tome II.

(2) Chasteler, vainqueur à Roveredo, fut défait le 13 mai, à Wœrgl (Tyrol), par le maréchal Lefebvre, qui avait pris dans ses mains le commandement en chef de l'armée bavaroise, confié jusque là au prince royal de Bavière et aux généraux de Wrede et Deroy.

Chasteler reparut lorsqu'on le croyait complètement anéanti, à la tête de quelques centaines de Tyroliens, d'un certain nombre de volontaires de la Carinthe, des débris de quelques bataillons et vint livrer bataille aux Français établis devant Klagenfurt (5 juin). La fortune trahit encore son courage; blessé de deux coups de sabre, il ne parvint qu'à grand peine à se tirer de leurs mains; ses partisans continuèrent à harceler les derrières de l'armée d'Italie.

damment du premier porte-aigle du régiment, frappé d'une balle au bras gauche, le sous-lieutenant Richardson, Henry-Adolphe-Anne était atteint d'un coup de feu à l'épaule gauche et le sous-lieutenant Wuesten, Jacques, d'un coup de feu au genou droit.

Furent encore cités parmi les blessés :

L'adjudant-sous-officier Meunier, Benoît; les sergents-majors Pellé, François; Demaret, Adrien; Desaegher, Guillaume (coup de feu à la jambe droite); Vasseaux, Ignace, une balle pénétra dans l'oreille droite et sortit par le milieu de la joue opposée; il reçut en outre un coup de feu à la rotule du genou gauche; le sergent-major Clément, Godefroid, un coup de sabre; le sergent Couvreur, Théodore, une balle au bras droit; le sergent-major Philippe,



LE LIEUTENANT GÉNÉRAL NICOLAS L'OLIVIER
(Capitaine au 112e régiment de ligne en 1812).
D'après une photographie due à l'obligeance de M. Maurice Thomas à Bruxelles.

Jean-Baptiste, un coup de feu au pied; le sergent Fournier de Saint-Amand de la Martinie, Alexandre, un coup de feu au genou droit.

Le caporal Degrave, Pierre, de Courtrai, blessé d'un boulet en pierre, à la tête; le caporal Hanssens, André, d'une balle au bras droit; le caporal Sollewijn, Bernard, d'un coup de feu à la jambe droite.



Dans la *Belgique militaire*, ouvrage paru en 1855 à Bruxelles chez E. Renier, et à Paris chez Dumaine, M. Hippolyte Vigneron en parlant du sous-lieutenant Nicolas L'Olivier, fils de l'ancien colonel, s'exprime en ces termes :

« Tandis que le prince portait les coups les plus terribles sur le centre de l'ennemi et le refoulait sur



la route de Komorn, un bataillon du 112e régiment français, posté à l'extrême droite, se trouva assailli par un corps de Hongrois, et après avoir essuyé à bout portant une décharge générale, éprouva un instant de confusion. Il allait se replier et le désordre pénétrait déjà dans ses rangs, lorsque le sous-lieutenant L'Olivier, saisissant la caisse d'un tambour frappé mortellement à ses côtés, rappela le bataillon au combat et s'élança un des premiers sur l'ennemi qui, surpris de tant d'audace, fut rejeté des positions dont il venait de s'emparer et poursuivi l'épée dans les reins par la petite colonne victorieuse.

« Le sous-lieutenant L'Olivier fut blessé pendant l'action d'un coup de feu qui lui coupa le sourcil gauche..... »

Comme le rapport du colonel Penne est muet au sujet de ce fait d'armes et que nous avons vainement cherché, dans les relations officielles, trace de cette citation, nous ne pouvons la publier qu'en faisant nos réserves.

A mentionner encore le sergent Baron, Alexandre, originaire d'Ath (département de Jemmapes) qui, dans la marche du régiment entre Œdenbourg et Guns, reçut le 7 juin dans une escarmouche à Mannersdorff, un coup de feu à la hanche droite.



La victoire remportée à Raab sur les Autrichiens était de la plus haute importance dans l'ensemble du plan général de l'Empereur. Elle devint le signal de la reprise des opérations qu'il méditait depuis la bataille d'Essling; aussi sa curiosité était-elle insatiable sur tous les détails qui s'y rattachaient.

« C'est superbe ! s'écria-t-il avec une satisfaction marquée à l'aide de camp de Savary qui le premier, vint lui annoncer la victoire : l'affaire n'allait pas toute seule !.... l'infériorité du terrain était de notre côté.... les dispositions de l'armée d'Italie ont été bien prises ! C'est une belle affaire, très belle ! »

« La bataille de Raab est un des beaux faits d'armes de la campagne !.... Eugène a déployé, dans ses dispositions, toutes les qualités d'un grand général et d'un bon tacticien.... » *(Souvenirs intimes du duc de Bassano.)*

Au petit jour l'aile gauche de l'armée d'Italie, sous les ordres du général Baraguay d'Hilliers, manœuvra dans la direction de Raab. A six heures du matin, la place se trouvait investie et l'avant-garde était en avant de Szabadhégy. Le général Lauriston prit position dans le faubourg de Wieselbourg. Le général Lasalle entre la Raab et la Raabnitz; le général Marulaz dans le faubourg de Sieget; les dragons du général Pully prirent poste au village d'Arth; les brigades Colbert et Jacquinot pourchassèrent l'ennemi sur la route de Raab à Komorn. Le gros de l'armée poursuivit les archiducs vers le Danube, sur lequel ils se retiraient (1).

L'armée d'Italie continuant sa marche en avant, poursuivit le 15 sa route vers Komorn

(1) Armée d'Italie. Troupes engagées à la bataille de Raab les 13 et 14 juin 1809 : 9e, 29e, 35e, 42e, 53e, 60e, 62e, 92e, 102e, 106e, 112e de ligne; 4e bataillon du 1er léger, 23e léger; 8e et 9e chasseurs à cheval. Le 3e régiment de ligne italien s'étant laissé enlever un drapeau, le carabinier Frézoul, du 23e léger, se précipita dans la mêlée et alla le reprendre au milieu d'une vingtaine d'Autrichiens.

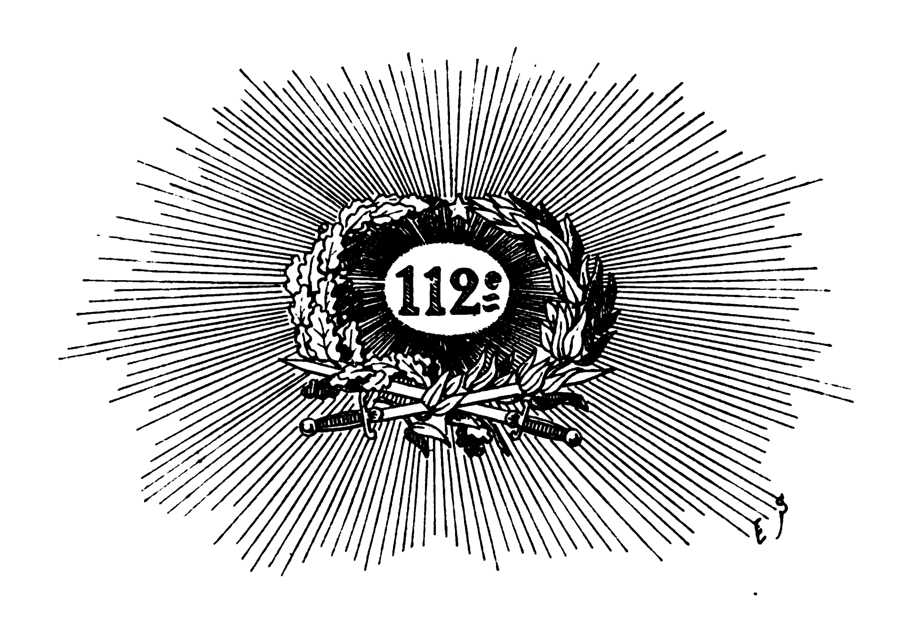
Armée d'Allemagne : 2e chasseurs à cheval, colonel Mathis; 7e chasseurs à cheval, colonel Bohn, tué le 14; 20e chasseurs, colonel Cavrois; 7e hussards, colonel Custines; 9e hussards, colonel Maignet.

et investit la ville de Raab qui capitula le 24; les troupes y entrèrent le même jour et s'emparèrent du superbe camp retranché; le 30 juin, Napoléon qui avait terminé tous ses préparatifs pour passer la rive gauche du Danube, envoya l'ordre au vice-roi d'Italie de venir le rejoindre; le 2 juillet, le 112e bivouaquait en face de Presbourg; le 4, il rejoignit la division commandée par le général Seras (1) et prenait position en avant d'Ebersdorf. Le 5, à la pointe du jour, il passait le Danube et il resta dans l'île Napoléon, jusqu'à midi.

(1) Seras (Jean-Mathieu-Ignace, comte), né à Oza (Piémont) le 16 avril 1765, entra au service de la France à la formation de la légion Allobroge, comme sous-lieutenant et servit à l'armée des Alpes. Chef de bataillon en 1793, il reçut quatre coups de feu au siège de Toulon. Il passa ensuite à l'armée des Pyrénées orientales, à celle d'Italie, devint général de brigade en 1799 et général de division le 1er février 1805.

Seras combattit le 16 avril 1809 à la bataille de Sacile, le 8 mai à celle de la Piave et le 25 au combat de Saint-Michel. Blessé à la bataille de Wagram, grand officier de la Légion d'honneur le 21 juillet 1809, le général Seras passa à l'armée d'Espagne, fit les campagnes de 1810 et 1811 et arriva le 5 juin 1812 à la 3e division de réserve de la grande armée; gouverneur de Venise en 1813, il rentra en France avec la garnison de cette ville. Chevalier de Saint-Louis, puis mis à la retraite le 14 décembre 1814, il mourut près de Grenoble le 14 avril 1815.





WAGRAM



Rentrée dans l'Ile de Lobau.

Peint par Meynier. — Salon de 1812.

Galerie militaire de Napoléon Bonaparte-Paris 1821.

Imp. Tr. Rein, rue de Ruysbroeck, 78, Brux.



CHAPITRE V

WAGRAM

Jonction de l'armée d'Italie avec celle d'Allemagne. — Allocution de l'Empereur à l'île de Lobau. - Enzersdorf et Wagram. — Part brillante prise par la division Seras à ces batailles. — Faits d'armes des officiers du 112ᵉ régiment. — Mort du feld-maréchal belge d'Aspre. — Tableau d'honneur du régiment. — Armistice de Znaïm, le 12 juillet 1809. — Paix de Vienne et rentrée en Toscane. — Les récompenses décernées aux vainqueurs.



Un peu avant les événements que nous venons de décrire, Napoléon avait livré contre la grande armée autrichienne, la bataille d'Aspern-Essling (22 mai); pendant trente heures consécutives, la victoire resta incertaine entre les belligérants; l'honneur des armes françaises resta sauf, mais ce résultat ne fut atteint qu'au prix des plus cruels sacrifices. Les Français avaient pris et repris six fois les deux villages, quand les Autrichiens, complètement découragés, se décidèrent à la retraite. Un de leurs derniers boulets vint frapper le maréchal Lannes. « L'armée, écrit Fieffé, eut la douleur de le voir tomber parmi les plus braves, comme Turenne. Celui-ci avait emporté avec lui les beaux jours de Louis XIV; avec celui-là devait s'éclipser l'étoile radieuse de Napoléon (1). »

L'Empereur n'avait attendu que la jonction de l'armée d'Italie avec celle d'Allemagne pour porter un coup décisif à l'Autriche.

« Après la bataille d'Essling, où chacun s'attribua la victoire, les deux armées n'avaient cessé de s'observer et de s'attaquer mutuellement sur tous les points; d'immenses travaux

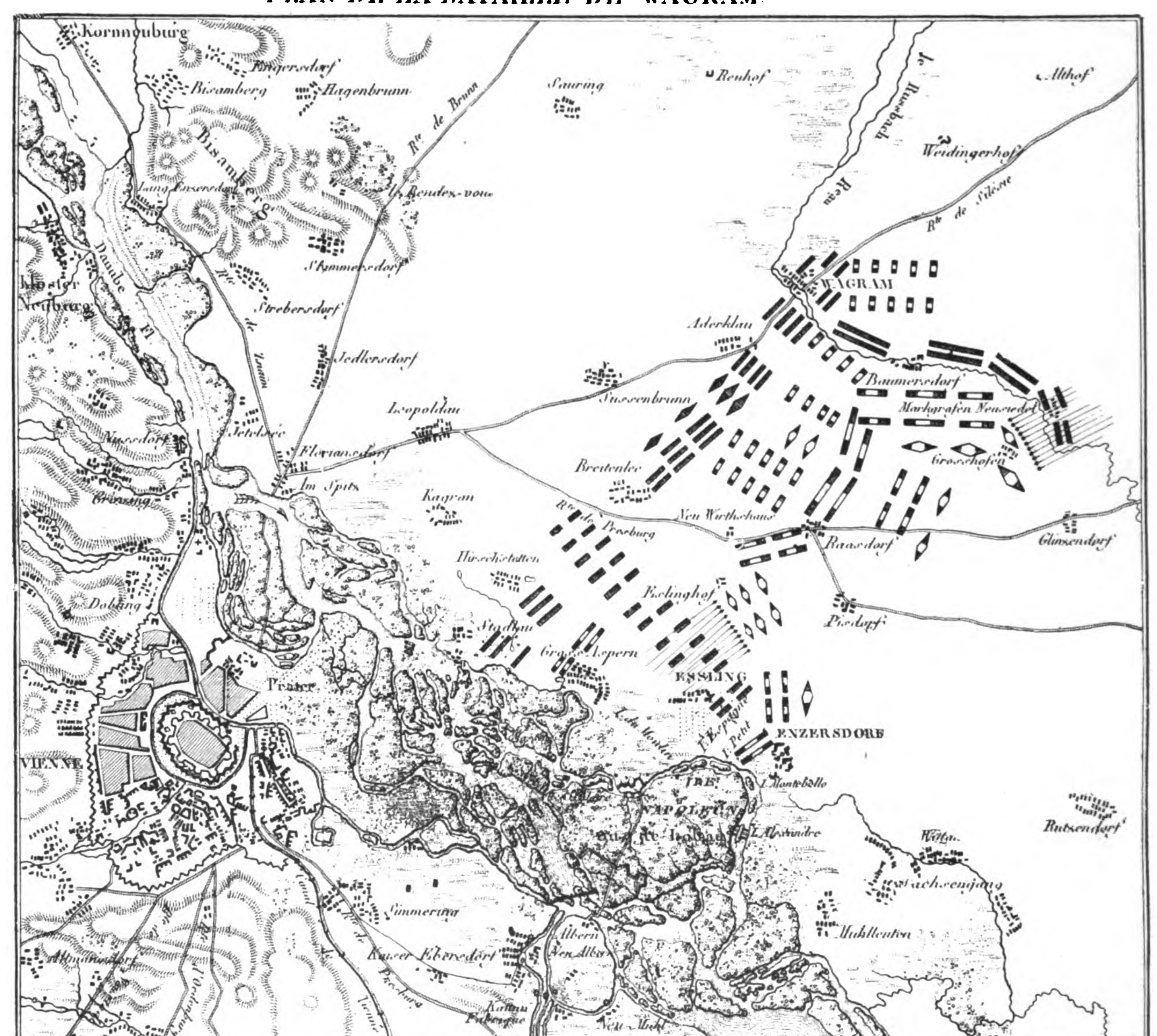
(1) Le duc de Montebello expira le 30 mai au point du jour, entre les bras du chef d'escadrons de Marbot, son aide de camp favori. Marbot, à peine remis de la blessure qu'il avait reçue à Essling, assista à la bataille de Wagram avec le titre d'aide de camp du duc de Rivoli; Masséna qui se connaissait en hommes et en dévouements, l'avait distingué et s'empressa, après la mort du maréchal Lannes, de l'attacher à sa personne.



avaient fait de l'île de Lobau une citadelle formidable dans laquelle Napoléon avait solidement établi la plus grande partie de son armée, qui comptait alors cent cinquante mille hommes.

« L'armée autrichienne s'élevait à cent soixante-quinze mille combattants, indépendamment des troupes de l'archiduc Jean, qui étaient à Presbourg; elle s'appuyait à droite, sur Aspern,

PLAN DE LA BATAILLE DE WAGRAM



à gauche sur Enzersdorf; ces villages, ainsi qu'Essling, étaient couverts de redoutes, armées de cent cinquante pièces de canon.

« Le prince Charles avait disposé sa ligne de défense dans la pensée que les Français forceraient, comme la première fois, le passage entre Aspern et Essling, mais le 4 juillet à minuit, cent pièces de canon tonnèrent sur Enzersdorf; un pont fut jeté, à l'est de l'île, et l'avant-garde s'y précipita; quatre ponts construits presque en même temps ouvrirent le passage à toute l'armée française.



Derniers moments du Duc de Montebello.

Peint par Bourgeois. — Salon de 1810.

Galerie militaire de Napoléon Bonaparte-Paris 1821.

Imp. Tr. Rein, rue de Ruysbroeck, 78, Brux

» Aux premières lueurs du matin, les troupes se trouvèrent rangées en bataille : Masséna à gauche, Bernadotte, Oudinot au centre, Davout à droite, le prince Eugène, Marmont, la garde et la cavalerie en seconde ligne.

» Tout marchait avec un ensemble merveilleux et irrésistible. Les soldats sortaient des rangs pour embrasser des parents, des amis qu'ils n'avaient pas vus depuis des années, car des corps venus, les uns d'Italie ou du fond de la Dalmatie, les autres des confins de la Pologne et de l'Espagne, se rencontraient sur ce nouveau champ de bataille. Des Bavarois, des Badois, des Saxons, des Polonais, des Portugais, des Belges, des Italiens, mêlés à des Français, se trouvaient à ce rendez-vous des nations, prêts à se battre pour une politique qui leur était étrangère. La joie de nos soldats éclatait de toutes parts, bien que, le soir même, un grand nombre d'entre eux ne dussent plus exister.

» Apercevant Napoléon, qui courait à cheval sur le front des lignes, ils mettaient leurs shakos au bout de leurs baïonnettes et le saluaient des cris de *Vive l'Empereur* (1). » *(Histoire du Consulat et de l'Empire.)*



ALLOCUTION A L'ILE DE LOBAU

(RELATION DU SERGENT P.-J. HULIN) (2).

« Dans cette même nuit, le 112ᵉ avait pris position dans l'île Napoléon ou de Lobau, pour participer à la revue qu'allait passer l'Empereur. S'arrêtant à la tête de ce noble régiment et voulant honorer ses exploits, consacrer la gloire dont il venait de se couvrir dans cette mémorable campagne, l'empereur Napoléon prononça ces paroles : « *Mes braves du 112ᵉ, ce sera aujourd'hui un jour de gloire pour vous, pour vous les vainqueurs de Raab* ». C'était le matin de la journée de Deutsch-Wagram ; l'Empereur, en s'adressant au 112ᵉ, confirmait le langage que son fils adoptif, le prince vice-roi avait tenu sur le champ de bataille de Raab. Il n'est pas besoin de signaler l'enthousiasme que l'allocution impériale produisit dans les rangs du 112ᵉ ; il suffit d'évoquer l'espèce de culte que l'armée portait à son général en chef, dans lequel elle admirait en même temps, le plus illustre guerrier des temps modernes. Un éloge décerné par l'Empereur était comme un écho anticipé de la grande voix de l'histoire.

(1) Le 1ᵉʳ juillet, l'Empereur quitta la royale résidence de Schœnbrunn pour aller habiter la tente qui lui avait été dressée dans l'île de Lobau, au milieu des bivouacs de ses soldats. Son quartier général s'y établit. Les mouvements de position commencèrent. Du 1ᵉʳ au 4, chaque jour on vit réunir aux troupes déjà groupées autour de l'Empereur, les corps d'armée, les divisions qui avaient passé sur le ventre de l'ennemi et qui, musique en tête, enseignes déployées, arrivaient à l'île de Lobau, le rendez-vous général de la grande armée.

« L'armée d'Italie, dont les étendards étaient glorieusement lacérés par les balles autrichiennes, défile en saluant les régiments français aux cris de *Vive la France! Vive l'Empereur!* Ceux-ci lui répondent avec élan : *Vive la brave armée d'Italie! Vive le prince Eugène!* »

Successivement les troupes échelonnées sur différents points opèrent leur jonction.

« Les divisions Marmont et Broussier ferment cette marche triomphale; d'enthousiastes acclamations accueillent les *Un contre dix*. Ce beau titre de noblesse leur est désormais acquis! Tous les visages sont riants, toutes les mains sont tendues sur le passage du 84ᵉ, dont l'aigle à la chevaleresque devise attire tous les regards.

» L'Empereur, à cheval, entouré de son brillant et nombreux état-major, *reste découvert* pendant que le 84ᵉ, qui le salue de ses frénétiques vivats, défile devant lui.... Rien ne peut rendre l'effet que cet hommage plein de dignité produisit sur les troupes. *(Le duc de Bassano; souvenirs intimes de la Révolution et de l'Empire.)*

(2) Nous ne reproduisons les quatre relations du sergent P.-J. Hulin, reprises par A. Spol et Rastoul de Mongeot, qu'avec la plus grande circonspection. Ces relations que nous exposons telles quelles à nos lecteurs, nous ont été remises en 1885, par feu M. le colonel Monnier, qui n'a pas osé en garantir l'exactitude.



Mes braves du 112[e], vainqueurs de Raab, ces lettres de noblesse délivrées le matin de la sanglante et glorieuse journée de Wagram, quel souvenir pour les anciens officiers et soldats de cet illustre régiment (1) ! »



A la plus horrible des nuits, avait succédé la plus belle journée. L'armée française, en grande tenue de parade s'avance majestueusement dans l'ordre le plus parfait précédée par une immense artillerie qui écrase tout ce que l'ennemi veut lui opposer.

L'archiduc reconnut alors qu'il s'était trompé sur les plans de l'Empereur, se retira sur Wagram et se reforma derrière le ruisseau du Russbach. L'armée française le suivit et manœuvra dans la plaine d'Enzersdorf depuis midi jusqu'à neuf heures du soir.

A neuf heures, le vice-roi dirigea une attaque sur Wagram, centre de l'armée ennemie. Cette position retranchée, fut enlevée par Macdonald avec les trois divisions Lamarque, Pacthod et Seras. Déjà, l'armée d'Italie, après s'être emparée de trois mille prisonniers et de cinq drapeaux, dépassait Wagram, lorsque Macdonald fut obligé de rétrograder. La nuit était venue ; la grande bataille fut remise au lendemain 6 juillet.

Les bulletins officiels disent que pendant cette attaque, une colonne de Saxons et une colonne de Français se prirent dans l'obscurité pour des troupes ennemies, et que l'opération fut manquée.

Voici l'explication qu'en donne M. Thiers :

« En même temps que l'Empereur avait donné l'ordre à Macdonald d'attaquer Wagram, il faisait marcher dans le même but, mais du côté opposé, Bernadotte avec les Saxons de la division Dupas. Ces troupes faisaient des prodiges de valeur ; déjà, la ligne autrichienne était près d'être coupée, quand on reçut par derrière un feu qui causa une extrême surprise. Les deux colonnes de l'armée d'Italie, l'une commandée par Macdonald, l'autre par Grenier, après s'être élancées dans le Russbach et l'avoir franchi, montaient sur le plateau, l'arme au bras et allaient joindre Dupas, lorsqu'apercevant les Saxons de celui-ci, et les prenant pour ennemis, elles firent feu sur eux.

» Cette attaque inattendue sur leurs derrières, ébranla les Saxons. Ils se replièrent en tirant sur les troupes de Macdonald et de Grenier.

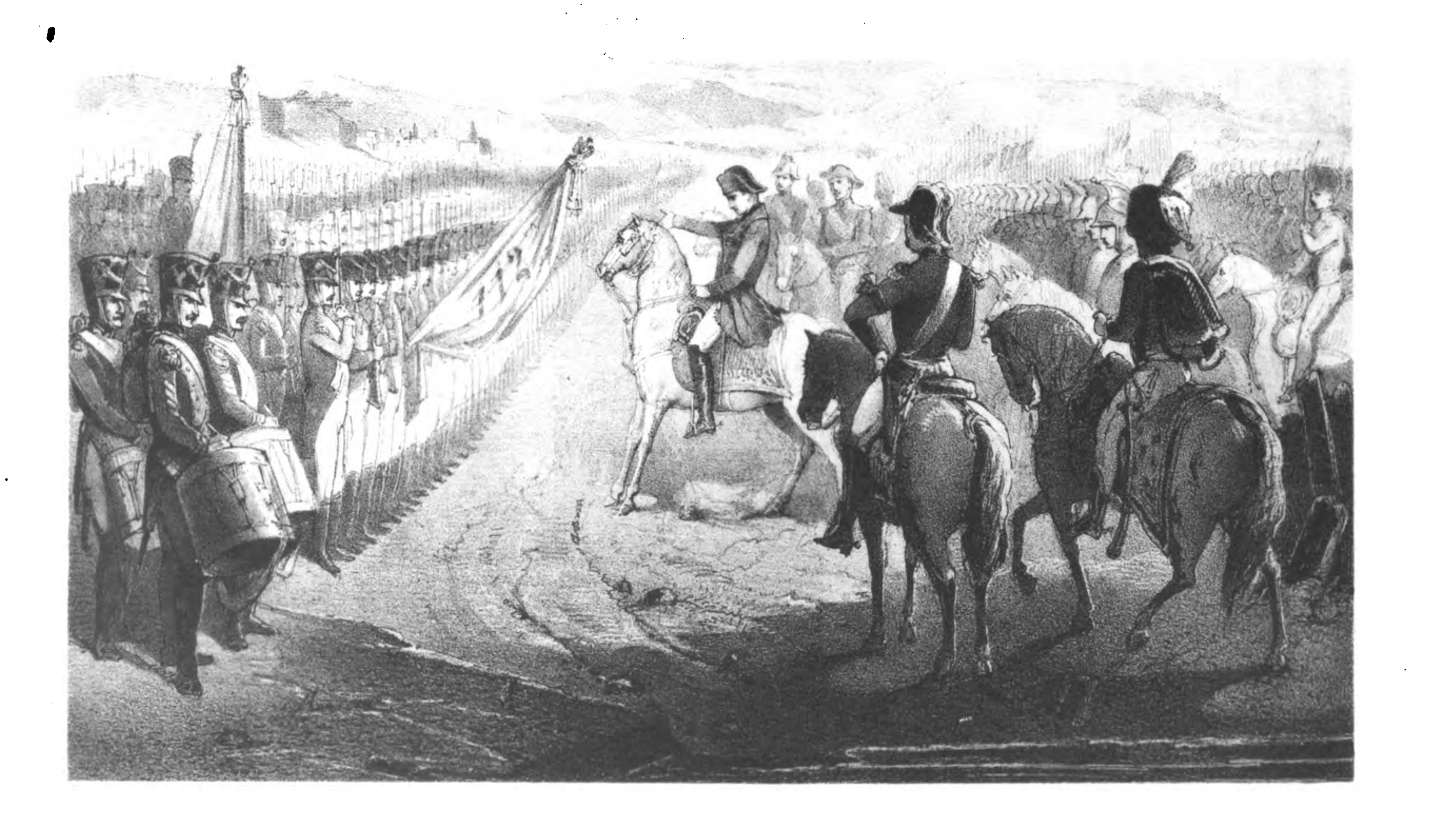
» De là, un trouble que la nuit convertit bientôt en panique ; heureusement que la cavalerie lancée dans toutes les directions, eut bientôt ramené à leurs corps les soldats isolés.

» Notre armée, ajoute M. Thiers, toujours aussi brave, était cependant moins expérimentée que celle d'Austerlitz ou de Friedland, et trop nombreuse, mêlée d'éléments trop divers pour être ferme, solide, manœuvrière autant qu'autrefois. »

Le général de Marbot, dans ses *Mémoires*, attache moins d'importance à cette méprise ; après avoir constaté que les troupes de Macdonald et de Lamarque, franchissant le Russbach, mirent un moment en péril le centre ennemi, il avance que le prince Charles, s'élançant bravement sur ce point avec ses réserves, contraignit nos troupes à repasser le ruisseau.

(1) « A tant d'années de distance, ceux qui vivent encore retrouvent toute l'ardeur de la jeunesse pour relever leur front avec un noble sentiment d'orgueil, pour se glorifier d'avoir appartenu à cette famille guerrière, groupée autour du drapeau du 112[e], auquel était attachée la décoration de la Légion d'honneur, si brillamment gagnée à Raab ! » (Relation de P.-J. Hulin, ex-sous-officier au 112[e] de ligne, cultivateur à Bierges (Brabant).





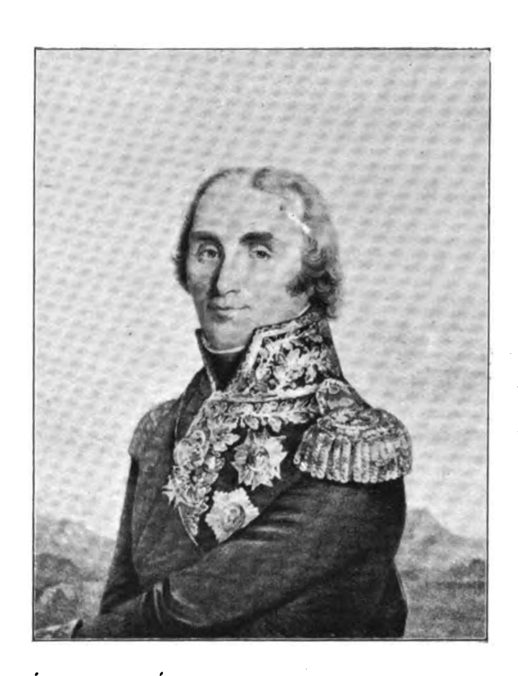
Allocution au 112.e (Ile de Lobau.)

tiré de l'unique livraison parue de l'Histoire populaire et illustrée du 112.e régiment de ligne, par A. Spol & Rastoul de Mongeot. Bruxelles, Tarride, 1852.

« Ce mouvement s'exécuta avec le plus grand ordre; mais la nuit était survenue, nos fantassins qui venaient de résister à une attaque de front, faite par les chevau-légers autrichiens, ayant aperçu sur le derrière une brigade de cavalerie française, amenée à leur secours par le général Salme, se crurent coupés; il en résulta un peu de désordre qui s'aggrava par suite d'une méprise : quelques bataillons saxons tirèrent sur la division Lamarque. Cependant le trouble occasionné par ces accidents fut promptement réparé ».

Voici d'ailleurs la relation extraite des *Mémoires du maréchal duc de Tarente,* récemment publiés :

« *Enzersdorf, 5 juillet.* — A six heures du matin les troupes, réchauffées par un temps radieux, se déployaient comme un large éventail sur la rive gauche du Danube.



LE MARÉCHAL MASSÉNA, DUC DE RIVOLI, PRINCE D'ESSLING
Né à Nice en 1758, mort à Paris en 1817.
D'après une héliographie de Maurin, tirée de « l'Histoire du duc de Wellington » par A. Brialmont.

» L'armée d'Italie était d'abord en seconde ligne, et la journée se passa en marches, en déploiements, en combats d'avant-garde; dans l'après-midi, les troupes du vice-roi furent appelées en première ligne, en face de Wagram et de Baumersdorf; un ruisseau encaissé, le Russbach, les séparaient des positions ennemies.

» Donnez l'ordre au général Macdonald, dit l'Empereur au prince Eugène, d'attaquer et d'enlever le plateau; l'ennemi se retire, il faut faire des prisonniers.

» L'attaque eut lieu comme nous l'avons décrite plus haut; mais l'ennemi, au lieu de se retirer, fit une résistance énergique et refoula dans la plaine les troupes françaises; la nuit se passa à la belle étoile : A l'échauffourée de Baumersdorf, Macdonald avait attaqué pour ne pas déplaire à l'Empereur, et cependant prévoyait ce qui allait arriver; il fit une perte énorme en tués, blessés et prisonniers, près de deux mille hommes; le général Grenier eut la main traversée d'une balle, au commencement du combat sur le Russbach.



„ Quant au 112e régiment, il passa à une heure, le dernier bras du Danube, et à la tombée de la nuit, il se déploya au bord d'un profond fossé rempli d'eau. Arrivé à portée de pistolet du campement, il eut à essuyer la mitraille d'une nombreuse artillerie, mais les rangs ne furent point rompus, malgré les pertes qu'il eut à subir. Le 2e bataillon eut ordre de monter sur le plateau où était postée l'artillerie ennemie et il arriva jusque dans l'intérieur du camp ennemi. Mais bientôt, obligé à la retraite par des forces infiniment supérieures, il dut repasser ce large fossé plein d'eau pour reprendre sa place de bataille, et le régiment conserva sa position jusqu'au lendemain à deux heures du matin. *(Rapport du colonel Penne.)*

„ *Wagram, deuxième journée, 6 juillet.* — Le prince Charles étendit et fortifia ses ailes avec le dessein de se porter en masse sur le Danube, pour déborder la droite des Français et s'emparer des ponts.

„ L'Empereur réunit au centre les corps du prince Eugène, d'Oudinot, de Marmont et la garde; à gauche étaient Masséna et Bernadotte; à droite Davout. Pendant que celui-ci engageait le combat sur le Russbach, l'archiduc Charles se jeta sur Aspern, mit en fuite les Saxons de Bernadotte et chassa Masséna d'Essling. Dès que Napoléon vit que Davout après un combat acharné, était arrivé sur le Russbach : “ La bataille est gagnée, ” s'écria-t-il, et pendant qu'il fait dire à Masséna de tenir ferme, il lance Macdonald avec une énorme colonne de vingt et un bataillons; il le fait soutenir par la garde, par deux divisions de cavalerie et place devant son front les soixante pièces de canon de la garde, sous le général Drouot, suivies de quarante bouches à feu françaises et bavaroises.

„ Tout plie devant cette masse, qui, gagnant une lieue de terrain, dépasse, malgré de grandes pertes, les dernières positions centrales de l'ennemi. L'archiduc, qui voit sa droite débordée, recule; Masséna le pousse et reprend Essling; en même temps Davout se précipite sur Wagram. Les vaincus se retirent sur la route de Bohême, abandonnant dix drapeaux, quarante bouches à feu, près de dix-huit mille prisonniers, quatre mille hommes tués, neuf mille blessés et une quantité d'équipages.

„ Lorsque tous les efforts des cent pièces d'artillerie ne parvinrent pas à enfoncer le centre de l'armée autrichienne, ce fut un moment solennel que celui de l'arrivée de l'armée d'Italie, accourant au pas accéléré.

„ L'intrépide Macdonald récemment tiré de la disgrâce, marchait à la tête de son corps, étonnant ceux qui ne le connaissaient point encore, par son costume d'ancien général de la République, et s'apprêtait à les étonner bien davantage par sa manière de se comporter au feu.

„ Dépassant bientôt la ligne de l'artillerie française pour joindre les Autrichiens, il s'avança sous une pluie de feu, laissant, à chaque pas, le terrain couvert de ses morts et de ses blessés, serrant ses rangs sans s'ébranler, et communiquant à ses soldats la fière attitude qu'il conservait lui-même. “ Quel brave homme! ” s'écria plusieurs fois Napoléon, en le voyant marcher sous la mitraille et les boulets. ”

Voici quelques détails extraits d'une lettre datée de Stamesdorf 8 juillet, et adressée par Macdonald à son grand-père, deux jours après la bataille de Wagram :

“ Je fis donc avancer d'abord et au pas de course quatre bataillons suivis de quatre autres que je déployais sur deux lignes, et pendant que mon artillerie ouvrait le feu, que celle de la garde venait se mettre en position, — ce que l'Empereur nomma la batterie de cent pièces de canon, — mes deux divisions allaient se former en colonne d'attaque, lorsque



l'ennemi qui s'avançait toujours fit halte et redoublant son feu d'artillerie, d'une ligne double de la nôtre, nous fit un mal prodigieux; toutefois je faisais serrer au fur et à mesure que les files étaient hors de combat et tirer les alignements comme à l'exercice. Sur ces entrefaites, voyant la cavalerie s'ébranler pour me charger, je n'eus que le temps de faire serrer la seconde ligne sur la première; les deux divisions, encore en colonne, les flanquèrent et ce carré fut fermé par une portion de cavalerie de la division du général Nansouty qui avait été mise sous mes ordres dès le matin. Je fis commencer le feu de deux rangs, la fameuse batterie mitraillant la cavalerie; mon feu très vif la rompit au moment où elle fournissait sa



LE MARÉCHAL DUC DE TARENTE
1765-1840.
(Galerie historique de Versailles.)

charge à bout portant; beaucoup d'hommes et de chevaux tombèrent à la pointe de nos baïonnettes. Une éclaircie de fumée me montra l'ennemi dans le plus grand désordre qu'il augmentait en se retirant...; je fis cesser le feu; j'ordonnai de marcher à la baïonnette et préalablement je commandais au général Nansouty de charger....

» J'ai poursuivi l'ennemi la baïonnette et le canon dans les reins, l'espace de quatre lieues et ce n'est qu'à dix heures du soir que, rendues et accablées de fatigue, les troupes cessèrent le feu et la poursuite. Sur les autres points, même succès. Sa Majesté qui dirigeait tout, m'a étonné par le sang-froid et la précision de ses ordres. C'était la première fois que je combattais sous ses yeux : elle m'a donné une bien plus haute idée encore de ses grands talents, ayant pu en juger par moi-même....

» Mon corps est celui qui a le plus souffert; de trois aides de camp, j'en ai un de tué,



un autre blessé; mon chef d'état-major et trois de mes officiers d'état-major sur quatre, ont été blessés et leurs chevaux tués; de deux officiers d'ordonnance, l'un a été blessé, l'autre a eu son cheval tué; enfin, mes quatre ordonnances de dragons ont été tués ainsi que leurs chevaux, tous à mes côtés. Pour moi, je m'en suis heureusement tiré avec mon aide de camp Séguin; je n'ai attrapé qu'un coup de pied de cheval sur la cuisse, mais solidement appliqué. Mon cheval a reçu un coup de mitraille à travers le col, et mon épée, que je tenais à la main, a été cassée d'une balle.

» Figurez-vous 1000 à 1200 pièces de canon vomissant la mort sur près de 350.000 combattants et vous aurez une idée d'un champ de bataille si longuement disputé. »

Le général, tout contusionné, passa la nuit dans un mauvais hangar, étendu sur une botte de paille; de grand matin, Napoléon qui s'était rendu de sa personne, dans la direction de Znaïm sur la route de Bohême, préoccupé d'activer la poursuite des troupes de l'archiduc Charles, et en même temps de tenir tête à l'arrivée éventuelle des troupes de l'archiduc Jean, fit appeler Macdonald qui s'empressa de se rendre à l'invitation de l'Empereur.

— « Soyons amis désormais, dit Napoléon.

— » Oui, répondit-il, à la vie, à la mort.

— » Vous vous êtes vaillamment conduit et vous m'avez rendu les plus grands services, comme dans toute cette campagne; c'est sur le champ de bataille de votre gloire, où je vous dois la plus grande partie de cette journée d'hier, que je vous fais maréchal de France (il prononça ce mot au lieu d'Empire); il y a longtemps que vous le méritiez. »

A la fête de l'Empereur, le 15 août, Macdonald reçut, en outre, le grand aigle de la Légion d'honneur; il fut admis parmi les princes de l'Empire, avec le titre de duc de Tarente et il lui fut alloué une dotation de 60,000 francs.



Le 112e régiment de ligne qui avait fait partie de l'attaque de la veille, au soir, eut l'honneur d'être compris le lendemain dans l'imposante colonne de Macdonald. Il s'y conduisit avec intrépidité, et ne démentit pas, dans l'esprit de l'Empereur, la bonne opinion qu'avaient fait concevoir de sa valeur, les combats de Volano, de Tarvis et la bataille de Raab. Macdonald, à la tête des divisions Broussier et Lamarque, se trouva un moment isolé, dans une situation critique; c'est alors que les divisions Durutte, Pacthod, Seras et Wrède, placées en réserve et soutenues par la cavalerie de Walther et de Nansouty, firent céder l'ennemi (1).

Voici comment le colonel Penne raconte la part prise par le 112e à la bataille de Wagram : « Le 6 juillet, à deux heures du matin, le régiment reçut l'ordre de se porter en arrière, pour se mettre en ligne avec l'armée. A onze heures, la division se porta en colonne serrée vers la gauche, pour y recevoir les ordres du général Macdonald. La division marchait la gauche en tête; le régiment formait la tête de colonne et marchait sa droite appuyée

(1) Ainsi renforcé et flanqué d'ailleurs, par les divisions Durutte, Pacthod, Seras et Wrède, le général Macdonald se porta sur le village de Sussenbrunn, où l'ennemi paraissait vouloir tenir; les Autrichiens n'attendirent point le choc des colonnes françaises et se replièrent sur Raasdorf qui fut attaqué et défendu avec une égale résolution.

Une dernière charge des Français triompha de la longue et opiniâtre résistance de leurs adversaires et le village fut occupé par les vainqueurs. *(Victoires et Conquêtes des Français.)*

derrière la droite du 92e qui marchait en bataille. Le reste des mouvements est assez connu, je me dispense d'en parler (1). Je dois cependant observer en faveur des soldats que je commandais, que ni la mitraille, ni les obus, ni les boulets, ne les empêchèrent de crier pendant toute l'action : Vive l'Empereur.

» Ces deux mémorables journées des 5 et 6 juillet ont coûté au régiment 124 tués, dont 8 officiers et 396 blessés, dont 18 officiers.

» Tous les officiers ont fait leur devoir et n'ont cessé, pendant ces deux journées, d'enflammer par leur exemple le courage des soldats. Le régiment bivouaqua sur le champ de bataille. »



PERTES ÉPROUVÉES PAR LE 112e DE LIGNE.

Le corps paya son tribut de sang plus largement encore que dans les deux affaires précédentes ; chaque triomphe était acheté au prix de deuils illustres.

Le vaillant baron DE JACQUIER DE ROSÉE (2), tout couvert encore des lauriers qui

(1) Dans son *Précis du Cours d'Art militaire* (Tactique) M. le major A. Dufour, du corps d'état-major, au service de S. M. le Roi des Belges, en parlant des formations particulières dans les engagements d'infanterie, critique cette disposition dans les termes suivants : « Dans certaines circonstances, on vit revivre des formations monstrueuses qui rappellent les colonnes d'attaque de la première tactique linéaire. A Wagram, le corps de Macdonald forma une colonne composée de 8 bataillons déployés les uns derrière les autres à distance de compagnie et flanquée à droite et à gauche par une colonne composée de 6 bataillons placés les uns derrière les autres en colonne serrée de bataillon. Le corps de Macdonald, fort de 10,000 hommes, subit des pertes telles qu'il fut réduit à 1,500 hommes.

(2) ARMÉE D'ITALIE. PIÈCE OFFICIELLE.

DIVISION PACTHOD. 112e régiment de ligne.

Nous, membres composant le conseil d'administration du 112e régiment de ligne, certifions et attestons que M. de Rosée, capitaine de voltigeurs, tué le 6 juillet dernier à la bataille de Wagram, s'est toujours distingué par son zèle et son dévouement au service de Sa Majesté l'Empereur et Roi.

Il a, entre autres, donné une preuve de sa rare valeur le 24 avril au combat de Volano, en Tyrol, où, soutenant avec sa seule compagnie, contre les efforts des nombreuses colonnes ennemies, il donna le temps à son bataillon de se former et de les repousser. Il y fut blessé d'une balle qui lui traversa le côté. Le 30 mai, il fut nommé membre de la Légion d'honneur.

Le 14 juin suivant, à la bataille de Raab, M. de Rosée soutint avec le 1er bataillon de son régiment qu'il commandait, le choc de toute l'aile droite de l'armée ennemie, l'arrêta pendant plus d'une heure et se joignit ensuite à la seconde ligne pour aider à la repousser. Dans cette circonstance, son Altesse Impériale le prince Vice-Roi fut à portée de le remarquer, et, en plus d'une occasion depuis, il lui en témoigna sa satisfaction. Il lui avait promis de le faire nommer chef de bataillon.

Le 5 et le 6 juillet à la bataille de Wagram, ce brave officier montra une valeur et un courage peu ordinaire ; il y commandait un bataillon. Il y fut tué, mais couvert de gloire. Le 8 juillet S. A. I. le prince Vice-Roi, dans une revue qu'il passa du régiment, demanda *le brave capitaine de voltigeurs qui commandait un bataillon à Raab,* (telles sont ses expressions) et témoigna combien il était sensible à la perte d'un officier si distingué. Chaque jour, nous donnons de justes regrets à sa mémoire et les exemples qu'il a donnés de son dévouement pour sa patrie, sont profondément gravés dans nos cœurs.

Fait à Léoben, le 15 novembre 1809.

Signé : Baron PENNE, colonel ; DE WARENGHIEN, chef de bataillon ; CHARLES DUPERRON, capitaine ; CHARLES DE LEMOINE, capitaine ; LÉONARD LONNEUX, sergent-major.

La famille de Rosée à Anthée, possède encore :

1° Un certificat de la ville d'Arezzo où il commandait en qualité de capitaine. Dans ce certificat, on constate les vertus qu'il a déployées dans ce poste, de manière à mériter l'éloge et les remerciements des citoyens de la dite ville ;

2° Une lettre élogieuse du baron Penne ;

3° Une lettre du colonel commandant le 112e régiment, certifiant qu'il commandait le 1er bataillon du régiment, en qualité de chef de bataillon lors de la bataille de Wagram ; il remplissait ces fonctions en remplacement de M. d'Orsay, blessé le 9 mai au combat d'Oderzo.



à Raab, lui avaient valu l'étoile de la Légion d'honneur, tomba glorieusement à la tête du 1er bataillon (1).

Le brave HACCART, de Tournai, l'ancien adjudant-major du régiment, les intrépides capitaines chevalier JACQUES RUZETTE (2), de Leuze, et DE GAMERAGE (3), GODEFROID, de Bruxelles, furent tués; morts également, le lieutenant-adjudant-major DEWILDE, JOSEPH, des environs de Luxembourg, le lieutenant DE WACKER DE MORAQUIN, PIERRE (4), de Maestricht, le lieutenant LIGÉ, THÉODORE (5), et le sous-lieutenant ALBERT LEGROS (6), de Saint-Martin.

L'Empereur, témoin des derniers et incroyables efforts des divisions Seras, Lamarque, Broussier, Durutte et Pacthod, de l'armée d'Italie, dirigées par le général Macdonald, en fut tellement satisfait, qu'il crut devoir, sur le champ de bataille même, récompenser tous ces braves en la personne de leur chef.

En apercevant l'illustre Macdonald, dont la brillante valeur avait eu tant d'influence sur la victoire, il lui ouvrit les bras et le tint quelques moments, pressé sur sa poitrine.



Sur le tableau d'honneur du 112e de ligne peuvent encore s'ajouter les noms suivants :

PENNE, RAYMOND, *colonel du régiment.* Chevalier de la Couronne de fer le 11 août 1809, baron de l'Empire (7), avec une dotation de 4000 francs de rente annuelle sur le Hanovre, le 15 août.

(1) Le commandant de Rosée, que le capitaine Goethals vit tomber à ses côtés, laissa en mourant, une petite fille de onze ans, Laurence-Henriette-Ferdinande, née à Charleville le 7 frimaire an VII. Elle épousa à 17 ans, Pierre-Antoine de Coppin; devenue veuve en 1816, elle se remaria avec Bernard-Auguste de Sire de Melin et enfin, en troisièmes noces, le 8 novembre 1837, avec Adolphe Giovanelli, directeur des douanes à Charleville.

Thérèse-Leonide-Auguste de Sire de Melin, petite-fille du héros tombé à Wagram, épousa son cousin, le baron Laurent-Adolphe de Jacquier de Rosée d'Anthée; sa descendance, alliée aux Potesta, aux Carlier, survit de nos jours.

(2) Le capitaine Ruzette, cadet dans le 4e régiment de Murray en 1780, passa au régiment des dragons d'Arberg et y devint lieutenant; il quitta le service impérial en 1790 et fut admis, comme on le sait, au service de France, le 12 septembre 1803; il était fils d'Emmanuel-Joseph, fait chevalier héréditaire par Marie-Thérèse, et descendait d'une ancienne famille noble du Hainaut; après sa mort, son ordonnance ramena dans sa famille à Laeken, son fils encore enfant. Celui-ci fut incorporé dans la garde d'honneur, le 31 juillet 1814, devint lieutenant de cavalerie dans les gardes du corps de Monsieur, compagnie d'Escars, en février 1815; admis comme officier dans l'armée des Indes néerlandaises, il y mourut major d'état-major.

Les Ruzette portent : de sable au chevron d'argent, chargé de six pals de gueules et accompagné de trois trèfles d'or.

(3) Le capitaine de Gamerage, blessé mortellement le 6 juillet, décéda aux ambulances de l'île de Lobau, quatre jours après.

(4) De Wacker de Moraquin, Pierre, né en 1785 à Maestricht (Meuse-inférieure), avait fait tous ses grades au régiment; volontaire le 7 fructidor an XII, successivement caporal, sergent, sergent-major, il avait été nommé sous-lieutenant en février 1807 et lieutenant le 9 juin 1809.

(5) Ligé, Théodore, né le 2 février 1782 à Coignie (Seine), avait été grenadier vélite dans la garde impériale le 1er messidor an XII; sergent au 112e le 31 mai 1805, sergent-major quatre mois après, il avait été nommé sous-lieutenant le 26 mai 1807 et lieutenant le 9 juin 1809.

(6) Legros, Albert, était né le 15 mai 1781, à Saint-Martin (Namur); engagé volontaire en février 1804, il parcourut rapidement les grades inférieurs et fut nommé sous-lieutenant le 10 février 1808.

(7) Armoiries accordées au baron Penne par l'empereur Napoléon : écartelé : au 1er d'azur à une gerbe d'or; aux 2e et 3e, de gueules à un coq hardi d'argent; au 4e, d'azur à un croissant d'or.





LE LIEUTENANT GÉNÉRAL ANDRÉ NYPELS
(Ancien capitaine du 112e régiment de ligne, 1804-1812.)

D'après un portrait appartenant à son petit-fils M. le lieutenant Roger Nypels, du 1er régiment de Guides, attaché à la Maison militaire du Roi.

D'ORSAY, JEAN-FRANÇOIS-GRIMAUD, comte; *chef de bataillon.* Baron de l'Empire, avec une dotation de 4000 francs de rente annuelle sur le Hanovre, le 15 août.

Les capitaines :

COLLE, HUBERT, adjudant-major du régiment; se distingua particulièrement.

DUPERRON, CHARLES-LOUIS-FRANÇOIS, blessé; se distingua particulièrement.

DE ROMAIN, CHARLES, de Charleroy, blessé à Wagram. (C'était sa quatrième blessure.)

SCHMIDT, EUGÈNE, de Bruxelles; se distingua particulièrement.

GOETHALS, CHARLES, commandant une compagnie de grenadiers; se distingua particulièrement.

STUCKENS, NICOLAS-JOSEPH; blessé de trois éclats de biscaïen.

DELEMOINE, CHARLES; coup de feu à l'épaule gauche.

TERMONIA, PIERRE-LAURENT-JOSEPH; coup de feu à la main droite.

DU CORRON, AUGUSTE; blessé.

SECOURGEON, CHARLES-HENRY-JOSEPH-DÉSIRÉ, adjudant-major; blessé.

Les lieutenants :

DE L'ESCAILLE, JOSEPH; faisait fonction d'aide-de-camp auprès du général Pacthod.

NYPELS, ANDRÉ; blessé d'un coup de canon; le boulet lui traversa la partie charnue des cuisses.

D'OTREPPE, FRÉDÉRIC, se distingua particulièrement; nommé capitaine de grenadiers le 9 juillet.

THOUMINY, JEAN-BAPTISTE; blessé d'un coup de feu au pied droit; nommé capitaine le 9 juillet.

SAUTEL, CHARLES-ETIENNE; blessé; nommé adjudant-major le 3 septembre.

Les sous-lieutenants :

L'OLIVIER, NICOLAS; blessé d'un éclat d'obus à la tête.

DUFLOQUET, GUILLAUME; blessé.

WUESTEN, JOSEPH; blessé d'un coup de feu à la cuisse droite.

ESPEREN, PIERRE-JOSEPH; blessé d'une balle à la jambe.

TEXTOR, ETIENNE; blessé.

STIÉNON, JOSEPH; blessé d'une balle à la tête.

DE PINGUERN, DAVID-DOMINIQUE; blessé.

Les adjudants-sous-officiers :

DRONSART, ANDRÉ-JOSEPH.

BOUCHER, JOSEPH; blessé d'un coup de feu à la joue gauche.

GILLARD, NICOLAS-LAURENT; blessé d'un coup de feu à la joue gauche.

Les sergents-majors :

HONDAGNÉ DE LARCHE, ARMAND-ELYSÉE; atteint d'une forte contusion à la cheville du pied gauche.

DAMMAN, JACQUES; blessé d'un quatrième coup de feu.

Le tambour-major :

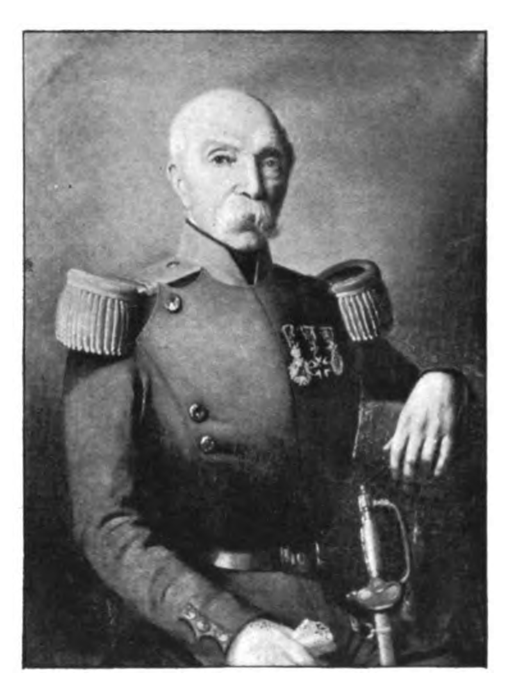
LEBON, THOMAS; blessé d'un coup de canon qui lui effleura l'épaule gauche, le premier jour de la bataille de Wagram, vers le soir (Enzersdorf).



Les sous-officiers :

BRASSINE, Pierre, de Watermael-Boitsfort; blessé d'un coup de feu au bras gauche; nommé sergent-major le 20 juillet 1809; avait déjà été blessé d'un coup de feu à la main le 24 avril, aux environs de Trente et de Roveredo.

VERBEECK, Michel-Joseph, de Liége, sergent; blessé d'un coup de feu à la jambe droite.



LE COLONEL JOSEPH BOUCHER
(Lieutenant au 112e régiment de ligne, 1809-1812.)
Reproduction d'un portrait appartenant à son fils M. le lieutenant général Boucher.

VOGHELS, Mathieu, sergent-facteur; blessé d'un coup de feu à la tête.

FABRY, Joseph-Auguste, de Liége, sergent-fourrier. Dans un combat corps à corps le 5 juillet, premier jour de la bataille de Wagram, il fit prisonnier un officier supérieur autrichien.

RONGEAT, sergent-fourrier; fut cité pour sa belle conduite. Déjà, à Raab, il avait été un des premiers à se précipiter dans les retranchements ennemis. A Wagram, il eut le bras droit emporté et continua de combattre jusqu'à ce qu'affaibli par la perte de son sang, il tomba parmi les morts et les blessés.

(Admis comme lieutenant aux Invalides, il reprit du service en 1814, se signala au siège d'Anvers et fut ensuite nommé capitaine adjudant de place à Paris.)

Les caporaux :

SOLLEWYN, Bernard, de Saint-Nicolas; blessé d'une balle au pied gauche.

RENARD, Clément, de Jauche (Brabant); blessé d'une balle à la main gauche.

GEORGES, Nicolas, de Jumet (Hainaut); blessé d'un coup de sabre au bras gauche.

Sont encore cités dans les documents extraits des archives du Ministère de la Guerre de France, les soldats SCHMACHTENS, KLOCKE, BOTTMAN, FRANCART, ROOGIS, HOUSTRAETE, NOMUYSER, DEBROYER, CLAES, VERSCHAEREN, WAUTERS, WERY, SEYNAEVE, VAN BUYTEN et DEGROOTE.

RÉCOMPENSES DÉCERNÉES A L'ARMÉE.

LÉGION D'HONNEUR.

*

PROMOTION DU 14 AOUT 1809.

Décorés du Grand-Aigle :

S. Exc. M. le comte ANDRÉOSSI, général de division, Grand-Chancelier de l'ordre des Trois-Toisons d'or.

M. le comte BERTRAND, général de division.

S. Exc. M. le duc DE FELTRE, Ministre de la Guerre.

M. le comte GRENIER, général de division.

M. le comte GUDIN, général de division.

S. Exc. M. le duc DE TARENTE, maréchal de l'Empire.



PROMOTION DU 21 JUILLET 1809.

Grands-Officiers :

MM. le comte BROUSSIER, général de division.
le comte FONTANELLI, général de division.
le baron LAMARQUE (1), général de division.
le baron PERNETTI, général de division.
le comte SERAS, général de division.

(1) Maximilien Lamarque, général français, né à Saint-Sever (Landes) le 22 juillet 1770, était fils d'un procureur royal de la Sénéchaussée de Saint-Sever, qui siégea à la Constituante..

En 1791, il s'enrôla comme volontaire, devint rapidement capitaine dans la colonne infernale commandée par La Tour d'Auvergne et s'empara de Fontarabie.

Chargé d'aller présenter à la Convention les drapeaux conquis sur l'ennemi, il fut honoré d'un décret déclarant qu'il avait bien mérité de la patrie.

Il servit ensuite à l'armée du Rhin, fut nommé général de brigade en 1801, contribua à la conquête du royaume de Naples, à la prise de Gaëte en 1806 et s'illustra par un coup de main d'une audace extraordinaire, l'enlèvement de l'île de Caprée, position pour ainsi dire inexpugnable et défendue par Hudson Lowe. Ces succès lui valurent le grade de général de division le 6 décembre 1807.

Pendant la campagne de 1809, il commanda une division de l'armée placée sous les ordres du vice-roi d'Italie, fit 5000 prisonniers à Laibach, rejoignit Napoléon sur le Danube et combattit avec la plus impétueuse valeur à Wagram où il eut quatre chevaux tués sous lui.

Employé en 1812 en Russie, ensuite en Espagne, il fut nommé au retour de Napoléon, général en chef de l'armée de la Loire, fit ses efforts pour pacifier la Vendée et après avoir obtenu quelques succès à la Roche-Servières, il signa à Chollet une pacification générale, le 26 juin 1815.

Retiré à Amsterdam, le général Lamarque y séjourna jusqu'en octobre 1818, fut ensuite rétabli dans le cadre, mais maintenu en disponibilité. En 1828, il fut nommé député de Mont-de-Marsan et se fit bientôt remarquer parmi les orateurs les plus énergiques de l'opposition. La révolution de juillet ne réalisa point ses aspirations libérales et il combattit avec ardeur le nouveau gouvernement; il venait de signer le compte-rendu de l'opposition, lorsqu'il fut emporté par le choléra (1er juin 1832).



PROMOTION DU 27 JUILLET 1809.

Commandants :

MM. le baron GUILLEMINOT, général de brigade.
le baron ROUSSEL (1), général de brigade.
le baron HUARD, général de brigade.
TRIAIRE, colonel, aide de camp du prince vice-roi d'Italie.

Officier :

M. PENNE, RAYMOND, colonel commandant le 112e régiment de ligne.

NOMINATION DU 17 JUILLET.

Membres de la Légion d'honneur (2) :

MM. DUPERRON, CHARLES-LOUIS-FRANÇOIS, capitaine.
STUCKENS, JOSEPH, capitaine.
SCHMIDT, EUGÈNE, capitaine.
DELEMOINE, CHARLES, capitaine.
GOETHALS, CHARLES, capitaine.
D'OTREPPE, FRÉDÉRIC, capitaine.
COLLE, HUBERT-NICOLAS-THÉODORE, capitaine-adjudant-major.
SAUTEL, CHARLES-ETIENNE, lieutenant-adjudant-major.
L'OLIVIER, NICOLAS, lieutenant.
VAN DER PEPEN, AUGUSTIN, sous-lieutenant.
PORETTE, JEAN-LOUIS, sergent-major.
BURY, AUGUSTIN-JOSEPH, sergent.
GILSON, sergent.
ROBERT, caporal.

NOMINATION DU 31 OCTOBRE 1809.

MM. DEHOUSSE, LAMBERT-JOSEPH, capitaine.
TERMONIA, PIERRE-LAURENT-JOSEPH, capitaine.
WUESTEN, JOSEPH, lieutenant.
GILLARD, NICOLAS-LAURENT, sous-lieutenant.
VASSAUX, IGNACE, sergent-major.
MARSIGNY, Pierre, sergent.



(1) Le baron François Roussel, originaire de Neufchâteau (Vosges), avait servi en Autriche comme lieutenant au régiment des dragons d'Ursel (Latour); chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, blessé au combat de l'Etoile le 17 janvier 1790, il passa, ensuite, au service de la France où il devint général de division.

(2) Dans cette liste qui a été dressée par M. le capitaine Humbel, du 112e régiment actuel, envoyé au dépôt de la guerre le 1er janvier 1873, à l'effet de reconstituer l'historique du 112e de ligne, nous constatons deux omissions : celles du lieutenant Nypels et du sous-officier Boucher, Joseph.

Toutes les pièces officielles existant en Belgique renseignent ces deux braves soldats comme ayant été décorés après Wagram.



Du côté des Français les pertes furent considérables; le vingt-cinquième bulletin, daté de Wolkersdorf, 8 juillet, n'avouait que 1500 hommes tués et 3 à 4000 blessés; Fieffé admet 3000 hommes tués et 6000 blessés; Thiers avance qu'ils avaient perdu, en morts ou blessés, de 15.000 à 18.000 hommes, dont 7 à 8000 ne devaient pas se relever.

« *Jamais,* » ajoute le général de Marbot, dans ses *Mémoires,* « *les Autrichiens ne combattirent depuis avec autant de vigueur qu'à Wagram; leur retraite même fut admirable par le calme et le bon ordre qui y régnèrent.* Faute de poursuites, leurs pertes furent bien moins



CONSTANT VAN HOOBROUCK, BARON D'ASPRE,
Feld-maréchal au service I. et R. d'Autriche.

Reproduction d'un portrait tiré de « l'Album biographique des Belges célèbres » dédié à S. A. R. Mgr. le duc de Brabant — 1848 — d'après Demmanez.

considérables qu'elles auraient pu l'être. Ils avouèrent cependant vingt-quatre mille tués ou blessés; trois de leurs généraux étaient morts (1).

(1) On relève dans le vingt-huitième bulletin, daté de Vienne le 14, l'assertion que « sur dix-neuf généraux autrichiens tués ou blessés, les officiers français, soit de l'ancienne France, soit des nouvelles provinces, qui se trouvaient au service de l'Autriche, avaient pour la plupart péri ».

Ces généraux étaient Nordmann, d'Aspre, Vukassovich, Vecsay, Rouvroy, Nostiz, Hesse-Hombourg, de Wacquant, Motzen, Stuterheim, Homberg et Merville.

Ce terme d'*officiers français,* appliqué à des *généraux autrichiens,* laisse déjà planer un doute sur l'honneur de ces vaillants soldats; mais le général de Marbot, d'habitude si sincère et si véridique dans ses *Mémoires,* va plus loin et accuse formellement.

« Au commencement de la première journée, dit-il, chassé d'*Enzersdorf* et de *Mühleiten,* Nordmann essaya de défendre *Raasdorf* et fut tué.

« Alsacien et ancien colonel des housards de Bercheny, il s'était attaché à la fortune de Dumouriez et avait repris du service en Autriche, après 1793 »; et un peu plus loin, à la page 261, tome II, de ses *Mémoires,* il associe le nom si respecté, en Belgique, du feld-maréchal d'Aspre à celui de Nordmann, et il avance que « c'étaient des *Français portant les armes contre leur patrie!* »

Nous n'avons pas à défendre la mémoire du général Nordmann; on connaît les circonstances tragiques qui l'amenèrent à suivre, en Belgique, le général en chef Dumouriez, avec les généraux duc de Chartres, Valence, Thouvenot, Marassé, Vouillé, Neuilly, Ruault, Berneron, de Banne, Second, Dumas, Montjoie, les

» Selon les bulletins, nous fîmes vingt mille prisonniers et enlevâmes trente canons; mais je crois ce calcul fort exagéré : nous ne prîmes que quelques drapeaux. Notre perte en tués ou blessés fut à peu près égale à celle des ennemis. Les généraux Lasalle, Duprat, Guiot de la Cour, Gautier, ainsi que sept colonels, furent tués. Les ennemis avaient eu dix généraux blessés, parmi lesquels le prince Charles. Le nombre des nôtres, en y comprenant le maréchal Bessières, s'éleva à vingt et un (1). »

On se mit à la poursuite des Autrichiens. Marmont atteignit leur dernière colonne près de Znaïm, la battit et, le surlendemain, soutenu par Masséna, il attaqua Znaïm même.

Le 9 juillet, le régiment rejoignit la division Pacthod (2) (4e de l'armée d'Italie), celle du général Seras ayant été dissoute, et le 10, il arrivait à Cherschaubrunn où l'annonce d'une suspension d'armes fut ébruitée.

Pendant le combat de Znaïm, on convint d'un armistice, qui fut signé au milieu de la nuit et qui mit fin aux hostilités; la paix de Vienne, signée à Schœnbrunn le 14 octobre, enleva quelques provinces de plus à la maison d'Autriche et la fit adhérer au système du blocus continental.

Les négociations avaient duré plus de trois mois; de longues hésitations, provoquées par l'agitation de l'Allemagne, par le manque de nouvelles de l'expédition des Anglais à

colonels Barrois, Arnaudin, Soliva, les trois aides de camp de Fernig et le régiment des housards de Bercheny.

Quant au général d'Aspre, qui nous intéresse plus spécialement et qui est considéré à juste titre comme une de nos gloires nationales, il se trouvait dans les conditions des *vingt-sept officiers belges* dont nous avons parlé au commencement de ce travail, et qui, même après la paix de Lunéville, restèrent *fidèles à leur unique serment,* à celui qu'ils avaient prêté aux successeurs de Marie-Thérèse, aux empereurs Joseph II, Léopold et François.

Voici maintenant, sur la fin du glorieux flamand, quelques détails empruntés à son biographe, le baron de Stassart :

« Indépendamment des généraux de Rouvroy et de Wacquant, d'origine belge, qui furent blessés, l'armée autrichienne fit une perte aussi cruelle que l'avait été, pour les Français, celle du maréchal Lannes. Le feld-maréchal Constant van Hoobrouck, baron d'Aspre, né aux environs de Gand en 1754, fut tué à Wagram. Rappelé sous les drapeaux en 1809, il avait été mis à la tête de la réserve des grenadiers hongrois composée de seize mille hommes d'élite, qui devaient se faire remarquer glorieusement à Essling et à Wagram.

Ce fut à d'Aspre qu'échut l'honneur des armes autrichiennes à Essling et l'archiduc en donna une preuve éclatante aux yeux de toute l'armée, en le nommant feld-maréchal sur le champ de bataille même, et en le créant *propriétaire* du régiment de Stuart, qui, dès ce jour, changea de nom pour prendre le nom d'Aspre; insigne faveur accordée également à deux autres belges, au comte de Latour et au marquis du Chasteler, et qui rend impérissable en Autriche, la renommée militaire de trois de nos braves compatriotes.

A Wagram, il avait lutté victorieusement contre Saint-Cyr et Molitor, et avait enlevé à la baïonnette le village d'Aderklau au milieu de la plaine et en avant du Russbach. C'est dans ce moment que Macdonald devait écraser le centre de l'armée autrichienne; le général d'Aspre se disposait à charger cette colonne épuisée, décimée et qui semblait hors d'état de résister à l'attaque des Hongrois, lorsqu'il reçut de l'archiduc l'ordre de battre en retraite. Le général belge comprit toute la gravité de la faute qui lui était commandée....

« Si, » dit le général Pelet, dans ses *Mémoires sur la Campagne de 1809,* « les 1.500 hommes de Macdonald eussent été entourés et chargés, la bataille pouvait encore être gagnée par les Autrichiens. Napoléon n'avait pour réserve autour de lui que les deux régiments à pied de la vieille garde.

» L'île de Lobau était menacée et tout y était dans le plus grand désordre. Charles avait beaucoup plus de forces engagées qu'il n'en fallait pour exécuter cette attaque. »

« D'Aspre, » dit son biographe, « voit la victoire dans ses mains, ordonne le mouvement offensif qui peut changer l'issue de la journée, lorsqu'un boulet vint l'atteindre et le renverser de cheval.

» A cette vue, le découragement se met parmi ses vieux soldats; ils battent en retraite jusqu'au château de Lichtenstein où le général rendit le dernier soupir parmi ses grenadiers en pleurs. »

Dans le village de Brunn, non loin de Wagram, ses cendres furent déposées dans un modeste mausolée. Aujourd'hui un marbre blanc surmonté d'une épée, d'un chapeau et d'un bâton de maréchal, rappelle son souvenir.

(1) Frère, Oudinot, Grenier, Friant, Gudin, Pacthod, Seras, Van Damme, Vignolle, Sahuc, De Wrède (Bavarois), généraux de division; Alméras, Beaupré, Bordessoule, Bruyère, Cœhorn, Colbert (E.), Corbineau, Cosson, Desailly, Fiteau, Defrance, Gency, Gérard, Gilly, Grillot, Huart, Leclercq, Marulaz, Reynaud, Veaux, Latrille de Lorencez, Lecoq (Saxon), Zettwitz (Saxon), généraux de brigade. (MARTINIEN.)

(2) On confond fréquemment, dans les ouvrages qui traitent de la campagnè de 1809, les noms des généraux Pacthod et Puthod.

Le premier, aux ordres du prince vice-roi, commandait une division de l'aile gauche de l'armée d'Italie et fut envoyé à l'armée de Naples le 9 mai 1810. Le second, avec une petite division composée de quatrièmes bataillons, servait au troisième corps sous le prince d'Eckmuhl, de même que la division Gudin.



Flessingue, avaient nécessité l'occupation d'une assez grande partie du territoire ennemi; l'Empereur, en vertu du droit de l'*uti-possidetis,* campait au centre de la monarchie autrichienne, augmentant sans cesse son armée, demandant entre autres une dizaine de mille hommes à l'Italie, prêt à recommencer les hostilités, si ses conditions de paix étaient repoussées.

Cependant, le prince Eugène et le général Grenier se retirèrent sur la Raab, où ils avaient été victorieux; le général Macdonald occupa Gratz et Laibach; l'armée campa dans des baraques; la solde des troupes fut mise au courant; les vivres étaient abondants, le pays riche; l'armée fut bientôt refaite, nourrie, vêtue, reposée, instruite.



LE MARÉCHAL MARMONT, DUC DE RAGUSE.

D'après une héliographie de Maurin, tirée de « l'Histoire du duc de Wellington », par A. Brialmont (1856)

Ce que l'on appelle communément « les petits blessés » avaient rejoint les différents corps, trois ou quatre semaines après la terminaison des combats.

Le prince vice-roi avait ordre de se replier vers le Tyrol italien et de rentrer en Frioul, par Œdenbourg et Leoben, dès que les pourparlers d'Altenbourg et de Dotis auraient été ratifiés par l'empereur d'Autriche.



L'Empereur s'occupa des récompenses à décerner à l'armée. Indépendamment de celles que nous venons de signaler, nous remarquons les promotions suivantes :

A la date du 9 juin 1809, au grade de *capitaine :* le lieutenant VANDEN SANDEN, grièvement blessé à Raab.

Au grade de *lieutenant :* les sous-lieutenants DE WACKER DE MORAQUIN, qui mourut le 24 juillet, des suites de blessures reçues à Wagram; SAUTEL, CHARLES-ETIENNE, adjudant-major; FOURNIER-LA-MARTINIE, PIERRE; LIGÉ, THÉODORE, qui fut tué à Wagram le 6 juillet; ADAM, AUGUSTE-JOSEPH.

Au grade de *sous-lieutenant :* les sous-officiers DESCHORSIN, JOSEPH; VANDERPEPEN, AUGUSTIN; SILVA, CHARLES et DE PINGUERN, DAVID-DOMINIQUE.

A la date du 9 juillet, *capitaine :* le lieutenant VANDER STADT, CHARLES.

Lieutenants : les sous-lieutenants DUFLOQUET, GUILLAUME; HONDAGNÉ DE L'ARCHE, AMAND; TEXTOR, ETIENNE.

Sous-lieutenants : les sous-officiers OPPENHOFF, MATHIEU ; BUREAU, JOACHIM.

A la date du 3 septembre, *capitaines :* les lieutenants DOLLIN DU FRESNEL, JEAN-BAPTISTE; BOUCHARD, JEAN-BAPTISTE.

Lieutenants : les sous-lieutenants GUIRARD dit DESJARDINS, premier porte-aigle; RICHARDSON; HAZON DE SAINT-FIRMIN.

Sous-lieutenants : les sous-officiers PELLÉ, FRANÇOIS; GILLARD, NICOLAS-PHILIPPE-JEAN-BAPTISTE; FOURNIER-LA-MARTINIE, ALEXANDRE.

A ajouter encore à ces noms ceux des lieutenants GENNET et LOUTZ, promus capitaines; des sous-officiers ALBERTELLI, LOUIS; HOLVOET, JEAN-JOSEPH et MEUNIER, BENOÎT, promus sous-lieutenants aux dates du 20 septembre et du 3 octobre de la même année.

Le capitaine DEFACQZ, PHILIBERT, fut nommé aide de camp du général de brigade baron Moreau (1er juillet); le capitaine DEJARDIN, TIMOTHÉE, avait été appelé à remplir les mêmes fonctions auprès du général de division comte Bonardi de Saint-Sulpice (1er mai) et le capitaine DE L'ESCAILLE auprès du général comte Pacthod (20 septembre).

Mutations diverses :

Le chef de bataillon D'ORSAY fut promu adjudant-commandant (colonel d'état-major) le 24 août; il eut pour successeur, dans le commandement du 3e bataillon, DUGÈS, CHARLES-JOSEPH, né le 3 avril 1773, au fort Vauban, dans le département du Bas-Rhin.

Dugès était un de ces intrépides volontaires qui répondirent à l'appel de la Patrie en danger; il entra au service, au 1er bataillon du Pas-de-Calais, en octobre 1791.

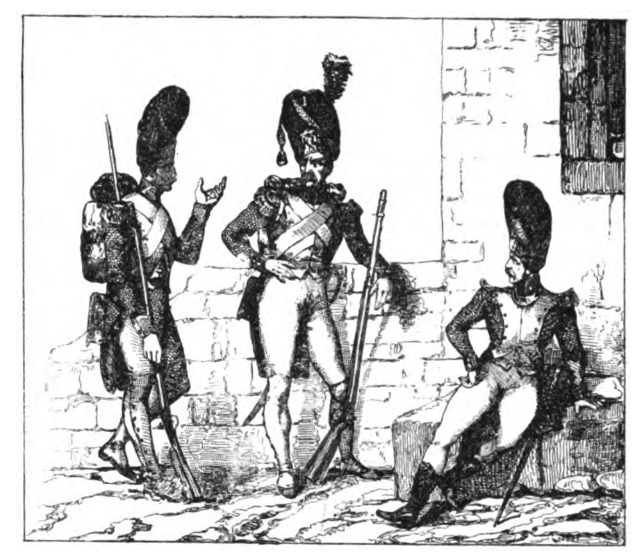
Passé le 5 mai 1792 au 18e régiment d'infanterie, avec le grade de sous-lieutenant, il y servit dix-sept années consécutives; il s'était fait remarquer, dès le 3 juin 1794, par l'action d'éclat suivante, inscrite dans ses états de services : « Le 15 prairial an II, au passage de la Sambre, ayant sous ses ordres quatre-vingts hommes, il soutint avec distinction la retraite de la division du général Vesu. »

Après trois campagnes à l'armée du Nord, Dugès fut nommé lieutenant le 6 février 1795 devant Mayence; les deux années suivantes, il fit partie de l'armée du Rhin, puis fut dirigé sur l'Italie et y fit les campagnes des ans VII, VIII, IX et XIV.

Nommé capitaine le 18 floréal an VIII (8 mai 1800), Dugès se distingua encore près de



Marengo où « il fit seul cinq prisonniers; ayant ensuite reconnu l'ennemi et rendu compte de la position, il contribua d'une manière marquante, par son courage et sa fermeté, à faire mettre bas les armes à quatre cents Autrichiens ».



INFANTERIE DE LIGNE (Compagnies de Grenadiers).
France militaire.

Ce sont là les propres termes employés dans l'inscription de cette seconde action d'éclat à ses états de services; le 5 frimaire an IX (26 novembre 1800), Dugés est blessé d'un coup de feu au pied droit au passage du Mincio; le 14 brumaire an XIII (5 novembre 1804) il reçoit la juste récompense de sa vaillance, par son admission dans la deuxième liste de la Légion d'honneur, et le 28 avril 1808, il est nommé capitaine de grenadiers. Dugés assista, entre-temps, aux campagnes de 1806 et 1809 en Italie et en Allemagne; il devint chef de bataillon à la suite le 22 août 1809, et passa comme titulaire au 112ᵉ régiment de ligne, le 27 septembre de la même année.

Le capitaine WUNSCH, qui commandait la 5ᵉ division des bâtiments garde-côtes de la flotte impériale, passa comme chef de bataillon au 114ᵉ régiment d'infanterie de ligne, le 1ᵉʳ octobre et partit pour l'Espagne (1); le lieutenant L'OLIVIER, Henry, et le sous-lieutenant BLIN d'ORIMONT, furent désignés pour les grenadiers du 86ᵉ de ligne, dans la péninsule ibérique; le lieutenant LONNEUX, Charles, et le sous-lieutenant TAKOEN, Antoine étaient démissionnaires; le sous-lieutenant SEYL passa au 65ᵉ de ligne (colonel baron Coutard); l'aide-major BARD, médecin-major au 29ᵉ régiment de dragons (colonel Avice); le chirurgien-major ROUX, employé aux hôpitaux d'Allemagne.

Il y eut en outre deux décès à enregistrer : celui du capitaine quartier-maître RANÇON, destitué par l'Empereur lors de son inspection de 1808, qui, paraît-il, mourut de chagrin à Alexandrie le 4 septembre, et celui du chirurgien aide-major SALLEBERT, décédé le 10 novembre à l'hôpital d'Idembourg; le lieutenant DUVIVIER, Eugène avait été destitué le 18 mars.

Le sergent-major BLAVIER, Jean-Simon, de Liége, fut attaché en qualité de secrétaire de 1ʳᵉ classe à l'état-major du général Despinois, gouverneur d'Alexandrie (26 septembre).



(1) Le 114ᵉ régiment d'infanterie fut créé en 1808; formé, par décret du 7 juillet, avec les 1ᵉʳ et 2ᵉ régiments provisoires d'infanterie, créés le 5 novembre 1807, pour la guerre d'Espagne, il fut successivement commandé par les colonels Arbod (1809), Durand (1813), et fut licencié en 1814.

Créé en 1870 sous les ordres du lieutenant-colonel Boulanger, le 114ᵉ porte comme inscriptions au drapeau actuel : *Saragosse, Lerida, Montserrat, Sagonte.*

Maximilien Wunsch, dont nous avons, au début de cet ouvrage, retracé une partie de la brillante carrière, fit encore les campagnes de 1810 et 1811 en Espagne, sous le maréchal Suchet. Blessé d'un coup de feu à Borgas-Blancas, Wunsch fut nommé membre de la Légion d'honneur le 16 septembre 1810.

Le 112e régiment de ligne, ainsi que nous venons de l'écrire, avait été dûrement éprouvé; un bataillon, nous le savons, faisait partie de l'armée d'Espagne; les trois bataillons qui avaient fait la campagne de 1809 comptaient 43 officiers tués ou blessés, 1276 sous-officiers et soldats tués ou blessés, 31 disparus, soit 1350 hommes atteints sur un effectif de tout au plus 1700 hommes.

Quelques détachements commandés par le capitaine Larmey étaient restés en Italie, s'occupaient du recrutement, et, de concert avec deux compagnies allemandes de chasseurs de la Tour d'Auvergne, poursuivaient les conscrits réfractaires; ceux-ci s'échappaient des villes, fuyaient dans les montagnes, y devenaient de véritables bandits et se joignaient aux insurgés du Tyrol italien.

Le sergent de Maugeer, attaché au dépôt des conscrits du département de l'Arno et chargé du service de recrutement, résidait depuis le 18 mars à Pistoie.

« Le tirage au sort des conscrits est terminé dans l'arrondissement depuis avant-hier; je vous dirai pour nouvelles que la Toscane est érigée en grand-duché, comme elle l'était autrefois, mais en faveur d'Elisa, princesse de Lucques et de Piombino, sœur de l'Empereur (décret impérial du 3 mars dernier).

» Je ne vous conterai rien de particulier au sujet de la ville de Pistoie; elle est d'une médiocre grandeur et peut avoir quatre milles de circuit; elle est entourée de hauts murs, défendue par une citadelle; elle a quatre portes, plusieurs églises, couvents, théâtres; les environs en sont fort agréables; les campagnardes sont aussi jolies qu'affables. » (19 avril 1809.)

A la fin du mois de juin, le colonel du 113e de ligne, Capponi, qui était originaire du pays, fut chargé à son tour d'arrêter les déserteurs et les conscrits réfractaires; les jeunes soldats détachés du 112e, qui se morfondaient à l'idée de ne prendre aucune part à la campagne, firent leurs préparatifs pour aller rejoindre l'armée en Autriche. (22 juillet 1809.)

Les sergents et caporaux recruteurs, concentrés à Bologne, prirent la direction de Vienne; embarqués le 26 juillet sur le canal de Malalbergo, ils firent route vers Ferrare, Montebello, Vicence, Trévise et Udine.

« A Bologne, écrit le sergent de Maugeer, nous visitâmes quelques curiosités, particulièrement la grande église, son méridien et la fontaine de Neptune.

» Le 27, nous arrivâmes à Ferrare, ville forte et considérable des Etats romains (1), qui faisait partie du royaume d'Italie; on y remarque la principale église qui est très antique, de belles places et un vaste château; nous fîmes séjour à Trecenta où nous eûmes les vivres de campagne; nous passâmes à Legnago, ville forte sur l'Adige et arrivâmes à Vérone, belle et grande ville, ci-devant des Etats de la république de Venise, surnommée *la charmante*, et maintenant chef-lieu du département de l'Adige, fleuve sur lequel elle est située. Nous y fûmes voir l'amphithéâtre et les arènes, ouvrages superbes des Romains, encore tout en entiers et que l'empereur Napoléon a fait réparer; nous restâmes deux jours dans cette ville et nous en partîmes le 3 août pour Montebello, qui fut témoin de la gloire du maréchal Lannes; nous vîmes encore Vicence, Trévise et Udine.

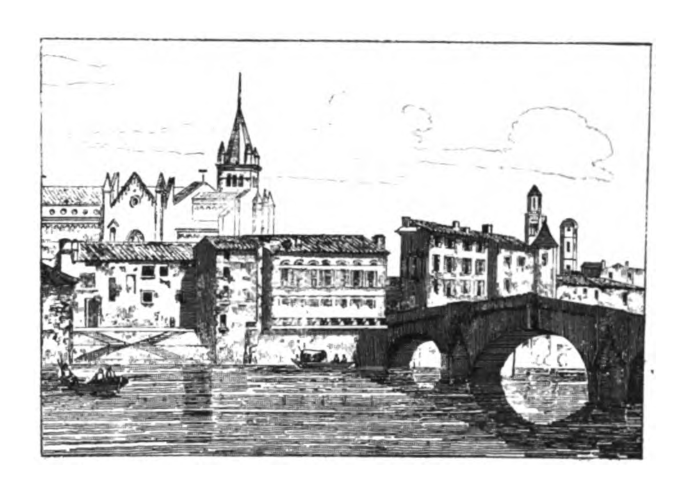
» A Trévise, ville considérable, chef-lieu du département du Tagliamento, nous avons traversé un grand pont de bois de plus de mille pas de long; Udine, autrefois la capitale du Frioul, l'une des provinces des Etats de Venise, maintenant chef-lieu du département du

(1) De la *Romagne*, veut dire de Maugeer.

Passerino, est grande, mais déserte; la plupart des rues ont des portiques, mais sont tournoyantes *(sic)*.

» Nous sommes arrivés à Udine le 16 de ce mois; de suite nous avons été à la poursuite des insurgés dans les montagnes du Tyrol. Nous avons été attaqués par deux cents de ces brigands, que nous avons mis en déroute; nous n'étions cependant que cinquante hommes du 112e; plusieurs d'entre eux ont été tués, blessés et faits prisonniers; nous n'avons eu qu'un homme tué et six blessés; moi-même, je l'ai été légèrement d'une balle à la cuisse gauche, qui n'a fait heureusement qu'effleurer la peau. » (De Maugeer à sa mère, lettre N° 103, datée d'Udine le 15 août 1809.)

En arrivant à Udine, nos jeunes gens trouvèrent le dépôt des blessés du régiment; une centaine des nobles victimes des batailles de Raab et de Wagram, très grièvement atteintes,



VÉRONE
France militaire, d'après Bullura.

y avaient été évacuées; le détachement se joignit ensuite à une division forte de cinq mille hommes, qui venait d'arriver de Vérone et se disposait à aller retrouver la grande armée; ils traversèrent les vastes plaines où s'étaient livrés les combats sur la ligne de la Piave.

« Depuis Udine jusque dans la Carinthie, c'est une étroite vallée qui se prolonge même en Autriche; nous passâmes à Gemona, Venzone et Pontebba, dernière ville d'Italie.

» Pontebba offrait un contraste singulier : le faubourg qui est au delà du torrent du même nom, sépare l'Italie de l'Allemagne. La ville est bâtie en pierres et en briques; on y parle l'italien, tandis que le faubourg, qui appartient à la Carinthie est entièrement construit en bois; on y parle l'allemand.

» Tout y est si différent, qu'il semble qu'on soit transporté par enchantement à cent lieues de là, par la différence des objets et des coutumes. Nous passâmes à Villach et à Klagenfurth, capitale de la Carinthie, ville assez considérable; on voit sur la grand'place un crocodile en pierre fort long (1); nous vîmes ensuite Saint-Veit, Friesach, Neumarckt et

(1) C'est une fontaine avec un dragon.

Œdenbourg, — cette dernière ville, assez grande, venait d'être tout récemment incendiée, — Leoben, jolie ville de la Styrie (29 août).

» Le lendemain nous logeâmes à Bruck, ville assez remarquable de la Styrie où on voit les débris d'un vieux château, sur une hauteur (1); le lendemain, 1er septembre, nous traversâmes la montagne qui sépare la Styrie de l'Autriche, et arrivâmes le 2 à Neustadt, ville jolie et considérable de l'Autriche, où nous fîmes séjour; en partant de là, nous nous égarâmes et fîmes un grand détour; nous logeâmes aux environs de Trautmansdorf, dans les cantonnements de la cavalerie de notre armée, et le lendemain nous arrivâmes au camp de Bruck-sur-la-Leitha où était le régiment, camp situé à une demi-lieue de la ville du même nom, sur le territoire hongrois.

» Nos camarades nous reçurent avec des transports de joie, et nous détaillèrent les succès de cette brillante et courte campagne. Nous trouvâmes beaucoup de changements au régiment : plusieurs de nos frères d'armes avaient eu de l'avancement, d'autres étaient morts glorieusement au champ d'honneur....

» La paix se fait longtemps attendre, on ne parvient que très difficilement à se mettre d'accord; la suspension d'armes vient encore d'être prolongée de quinze jours; notre division est campée à quelques lieues de Vienne et de Presbourg; elle se compose de nos trois premiers bataillons, du 1er régiment de ligne, colonel Saint-Martin, du 52e et du 106e de ligne; les colonels barons Pastol et Roussel ont été nommés généraux et sont remplacés par les colonels Grenier et Bertrand....

» Dans nos moments de loisir, nous allions nous promener dans les jardins et les bosquets du château, qui étaient charmants, et particulièrement quand nous étions de planton chez le général Pacthod (2), qui y avait établi son quartier général.

» La vie des camps nous plaisait beaucoup : on célébra des fêtes dans le nôtre en mémoire de nos victoires; des tables furent dressées pour les soldats auxquels on distribua des vivres et du vin.

» Le temps commence à devenir fort désagréable et le camp est encombré de malades. Ce n'est plus le doux climat de Florence; ce ne sont plus les chemins bordés de fleurs et de fruits. Le 31 octobre, nous quittons Bruck pour nous établir en quartiers d'hiver à Leoben où se trouve l'état-major du régiment, Kapfenberg et environs; nous avons effectué douze journées de marche par une pluie intense et par des chemins abominables; nous avons fait étape à Eisentade, à Œdenbourg, à Reichnitz, à Gratz, à Nederveld, à Winkel, à Offelens, etc., etc., (environs de Leoben). Le régiment est en Styrie, dispersé à droite et à gauche, par compagnies, et notre cantonnement s'étend parfois sur un rayon de dix lieues; ma compagnie occupe deux hameaux; je suis détaché avec vingt hommes dans une petite bourgade qui ne compte que quelques pauvres chaumières éparses çà et là dans les montagnes; nos lettres, qui coûtent pour Liége seize sols de France, ne peuvent plus être affranchies : les bureaux de poste sont supprimés. La Hongrie et les environs de Vienne doivent être évacués par les troupes françaises un mois après l'échange des ratifications du traité de paix signé à Vienne, mais du train où vont les choses nous ne quitterons pas de sitôt....

(1) Ruines du château de *Landskron*, incendié en 1792.

(2) Pacthod, Michel-Marie, comte de l'Empire, général de division, grand officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né le 16 janvier 1764 à Saint-Jullien (Savoie), naturalisé français en 1816, mort à Paris le 24 mars 1830. Se distingua au siège de Toulon, à Friedland et dans toute la campagne d'Allemagne jusqu'en 1808; passa ensuite en Espagne, se signala à Espinosa, à Madrid le 2 décembre suivant et à Uclés. Il combattit à Raab, fut blessé à Wagram, envoyé successivement à l'armée de Naples et à celle d'Illyrie; les journées de Bautzen et de Hanau, ainsi que la campagne de France, attestèrent encore sa valeur. Commandant de la 4e division militaire le 26 mai 1814, il fut mis à la retraite en 1827.



» 24 décembre 1809. Nous sommes à Neustadt, en Carniole ; le régiment a continué sa marche vers le Frioul ; l'hôpital est encombré de malades et de blessés qui doivent être évacués au plus tôt; les Autrichiens occupent la ville depuis le 21 ; les habitants sont si surpris de voir encore de nos gens faire le service dans leur pays, qu'ils disent en nous regardant passer : Voilà encore ces maudits Français ! Que font-ils ici ? Le pays a beaucoup souffert de la guerre ; on n'y trouve plus d'espèces sonnantes ; la monnaie ne consiste qu'en assignats. »

Le moment venu d'évacuer, aux termes du traité de Vienne, les provinces restituées à l'Autriche, une députation des Etats de Styrie, reconnaissants des soins qu'avait pris Macdonald pour ménager le pays et maintenir parmi ses troupes une discipline exemplaire, vint lui offrir en présent une somme considérable ; il refusa et comme ils insistaient : « Eh ! bien, dit-il, si vous vous croyez mes obligés, il y a un autre moyen bien plus digne de vous acquitter envers moi : soignez les blessés et les malades que je suis forcé de laisser ici provisoirement, ainsi que le détachement et les officiers de santé commis à leur garde (1).

« On fit réception triomphale à la garnison autrichienne rentrant dans Neustadt ; la musique communale et les habitants allèrent à leur rencontre, hors des portes de la ville ; des fenêtres de l'hôpital nous les vîmes rentrer ; chaque soldat portait au shako une branche de laurier ; nous trouvions cela fort étrange, mais il parait que les Autrichiens se prétendaient les vainqueurs (2). Le soir, dans les cafés, des rixes assez sérieuses éclatèrent entre Français et indigènes.

» Neustadt est une fort jolie ville ; les rues en sont belles et bien percées ; la place principale est vaste ; l'église cathédrale remarquable. Il y a ici un château où l'on renferme les prisonniers d'Etat ; un arsenal, un beau parc et une école militaire ; elle a aussi une manufacture de porcelaines, d'aiguilles et de vaisselle en fer (3). »



La division Pacthod et les 1er, 2e et 3e bataillons du régiment passèrent encore par Klagenfurt en Carinthie, Udine, Trévise, Vicence, Vérone, Bologne, Faenza, Rimini dans les

(1) *Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente.* E. Plon, Nourrit & Cie, imprimeurs-éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.

Commandant en chef de l'armée de Catalogne en 1810, du 10e corps en Russie en 1812, du 11e corps en 1813, le duc de Tarente assista aux batailles de Lutzen, Bautzen, la Katzbach, Wachau, Leipzig, Hanau et fit la campagne de France en 1814. Membre de la Chambre des pairs (4 juin), gouverneur de la 21e division militaire, il accompagna le roi jusqu'à Menin le 20 mars 1815, et rentra ensuite en France.

Chargé de licencier l'armée de la Loire, grand chancelier de la Légion d'honneur, major-général de la garde royale, ministre d'Etat en 1815, membre du conseil privé, grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, chevalier-commandeur du Saint-Esprit, le duc de Tarente chargé d'ans et de gloire s'est éteint, le 7 septembre 1840, au château de Courcelles.

Il s'était marié trois fois. De sa dernière femme, mademoiselle de Bourgoing, il eut un fils, qui hérita de son titre et fut, sous le second Empire, chambellan et membre du corps législatif.

(2) C'était un simple usage des troupes autrichiennes en campagne ; en juin 1814, les officiers de l'Empereur ayant remarqué les troupes autrichiennes, à Paris, mettant des branches de feuillage à leur chapeau, y avaient vu un signe triomphal offensant pour eux et les avaient arrachées à ceux qui les portaient. Le prince de Schwartzenberg fit interdire l'usage, en publiant une note pour expliquer que ce n'était point là une manifestation offensante.

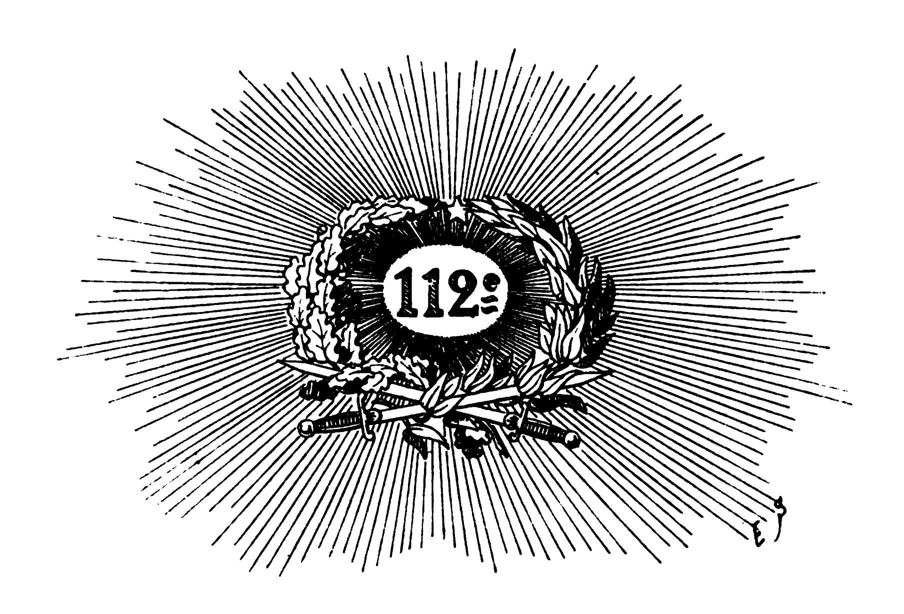
(3) Neustædtl, en illyrien *Novumestu* et *Rudolfswerth* avant 1783, ville des Etats autrichiens, sur la Gurk, à 53 kilomètres E. S. E. de Laibach. — Correspondance du sergent de Maugeer à ses parents, datée de Bruck et de Neustadt.



Etats de l'Eglise, où ils firent un court séjour; ils rentrèrent enfin à Florence, au mois d'avril 1810, pour se refaire et jouir en Toscane, de trois années de paix et d'abondance.

Quant à l'hôpital français de Neustadt, il ne fut évacué que le 23 mars 1810. L'employé des ambulances, Bourgeois, de Paris et le sergent De Maugeer repassèrent par la même route qu'à l'aller, jusqu'à Trévise. Ils virent, chemin faisant, l'ancien château de Bruck, en Styrie, Leoben, où ils retrouvèrent des connaissances, Mestre, dont la route jusqu'à Padoue est une des plus belles que l'on puisse voir, par la quantité de maisons de campagne qu'on y rencontre; ils gagnèrent ensuite Rovigo et passèrent le Pô à Ferrare, séjournèrent à Barberino et atteignirent enfin Florence le 22 avril 1810 (dimanche de Pâques).




112e



CHAPITRE VI

ITALIE — 1810-1811-1812

Séjour à Florence. — Voyage du colonel Penne à Paris, lors du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. — Congés accordés aux jeunes volontaires. — Grande nomination du 22 juin 1811. — Départ du général baron Penne pour la 23e division militaire; son remplacement à la tête du corps par le colonel Benuzan. — Relation de deux voyages de Joseph de Maugeer; le premier d'Arezzo à Liége, le second de Florence à Wesel et retour. — Le régiment est détaché à Arezzo, Modène, La Mirandole, Livourne, Orbitello, Sienne. — Arrivée de neuf cents conscrits de la Belgique. — Rentrée à Florence.



PENDANT ces trois années nous n'aurons guère à citer de brillants faits d'armes relatifs à la 112e demi-brigade.

Nous n'imiterons pas les auteurs belges qui font paraître le corps à toutes les grandes journées de l'Empire, et encore moins Eug. Fieffé qui, dans son *Histoire des Troupes étrangères,* fait participer le régiment à la bataille de la Moskowa (1).

Le 112e continua à tenir garnison en Italie, tandis qu'une partie de l'armée française guerroyait en Espagne et en Portugal, et que l'autre rentrait en France pour s'y consolider, y renforcer ses effectifs et se préparer à la fatale campagne de Russie, où plus de cinq cent mille combattants devaient trouver la mort la plus cruelle.

Nous allons suivre le régiment pas à pas et nous nous contenterons de relever les changements de résidences, ainsi que les nominations faites pendant cette heureuse période de paix.

Le dépôt du régiment, commandé par notre compatriote, le capitaine De Boeur, était

(1) Tome II, page 293.



demeuré à Alexandrie; il vint rejoindre les bataillons actifs à Florence, au mois de mai 1810; alors on apprit aussi, que le quatrième bataillon avait été entièrement pris ou détruit en Espagne.

Le 4 juin, le premier bataillon quitta la capitale de la Toscane pour aller tenir garnison à Arezzo où séjournait aussi un bataillon du 29e de ligne (1); ce départ était motivé par la crainte d'une insurrection provoquée par la suppression des couvents, mais les inquiétudes à ce sujet furent bien vite dissipées.

Les Belges étaient, paraît-il, très aimés à Florence et s'y plaisaient beaucoup, de même qu'à Arezzo et dans toute la Toscane; ils parlaient presque tous la langue italienne et s'étaient rapidement familiarisés avec ce charmant idiome.

Le colonel baron Penne, qui avait quitté le corps en vertu d'un long congé et était allé assister aux fêtes données à Paris à l'occasion du mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, fille de l'empereur François II, revint à Florence au milieu du mois d'août, et alla passer l'inspection du bataillon détaché à Arezzo.

Il apportait avec lui, contresignées par l'Empereur, les quelques nominations suivantes :

Aide de camp du maréchal Marmont, duc de Raguse : le capitaine JACQUES DE TROMELIN.

Lieutenants : les sous-lieutenants PIETERS, PIERRE; SABATTÉ, JACQUES; RIGAUD, HONORÉ; COULOMB, CHARLES, prisonnier de guerre des Espagnols (11 mai 1810).

Sous-lieutenants : les sous-officiers MARTURÉ, ANTOINE; FRESSIN DE LOSSY, CHARLES-ANTOINE; OLLIVE, CHARLES; BRAUWERS, CHARLES-HENRY; DE CHATEAUNEUF-RANDON, ALDEBERT (2); LAVABRE, HENRI; DE FACQZ, EDOUARD.

Le sous-lieutenant FOSSARD DE ROZEVILLE, nommé *lieutenant* à la date du 1er janvier 1810, avait été affecté au 4e léger (colonel baron Desgraviers-Berthelot); le sous-lieutenant WEISS, le 23 février, au régiment de la Tour d'Auvergne et le lieutenant KIPS, *capitaine* au régiment d'Isembourg le 1er août (3).

Le capitaine Larmey, qui commandait le recrutement à Florence, pendant la campagne de l'année précédente, ayant quitté le corps, fut rayé des contrôles le 16 février 1810 et destitué de son grade le 11 juin suivant.

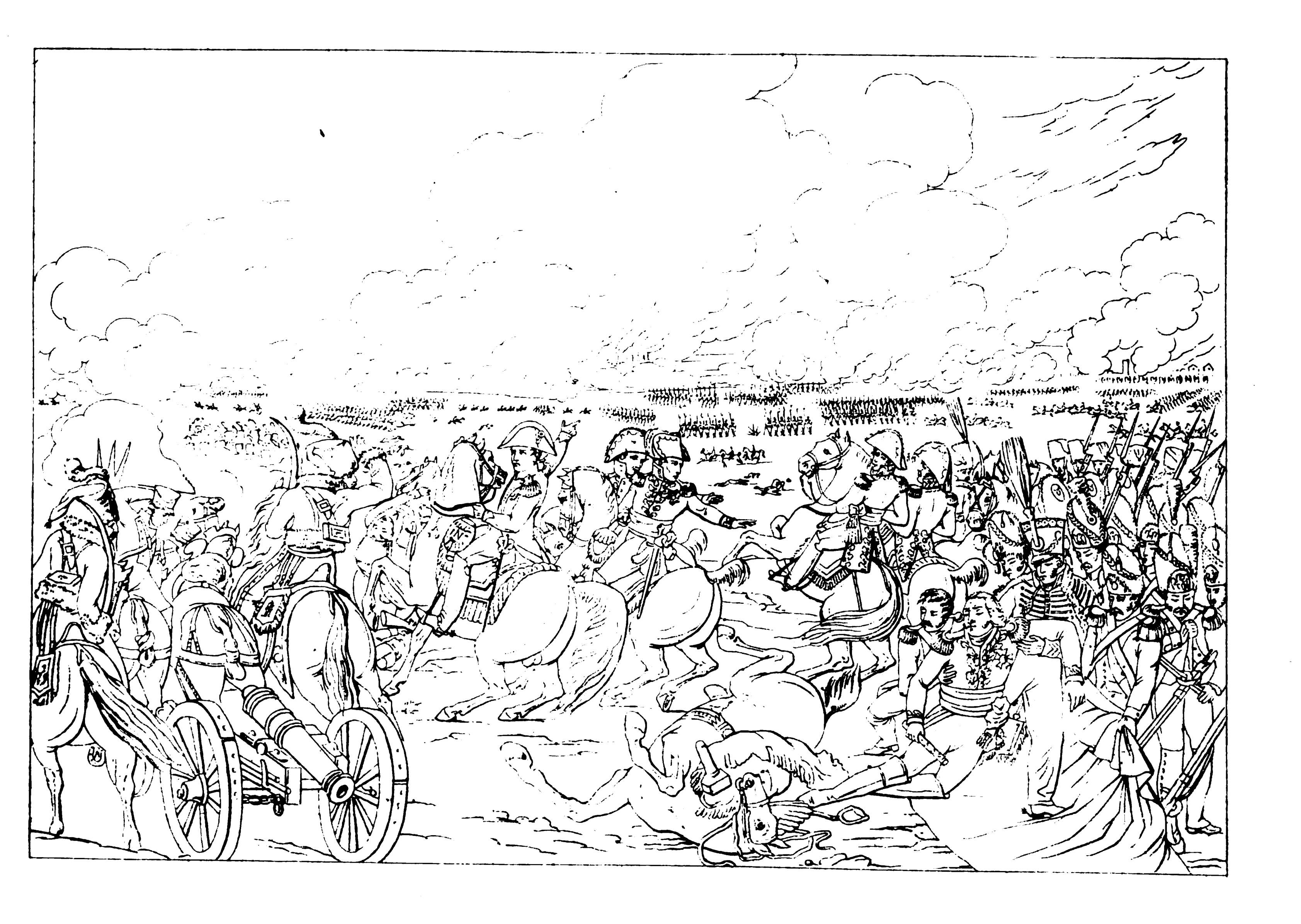
On accorda vers la fin de l'année, des congés de semestre; quelques jeunes officiers et sous-officiers belges purent retourner dans leurs provinces et aller embrasser leurs parents; ils durent franchir, par étapes, une distance d'au moins trois cents lieues et mirent environ quarante jours pour effectuer le voyage, en passant par Milan et Alexandrie, traversant le Simplon, logeant à Besançon, à Metz, à Luxembourg et de là à Liége, à Namur, à Bruxelles ou à Gand.

La traversée du Simplon devait être fort pénible car, d'après les lettres du sergent de Maugeer, lors de leur rentrée en avril 1811, il y eut huit hommes et plusieurs chevaux engloutis sous la neige.

(1) Le 29e de ligne, l'ancien Dauphin, créé en 1667, fit la campagne de 1809, sous le commandement du colonel Billard. A la bataille de Wagram, le 29e de ligne (division Lamarque) prit part, dans la colonne du centre, à l'attaque de Sussenhausen et perdit soixante-dix officiers et les trois quarts de la troupe. Le 29e de ligne actuel, formé à Verdun en 1820, porte à son drapeau les inscriptions suivantes : *Valmy, Caldiero, Wagram, Alger*. — *Historiques des corps de troupe de l'armée française, 1569-1900*. Ouvrage cité.

(2) Aldebert de Châteauneuf-Randon appartenait à la famille des ducs de Joyeuse (Provence). Il portait : d'or à trois pals d'azur, au chef de gueule. Cri : *Châteauneuf !* Devise : *Deo Juvante !*

(3) Le régiment de la Tour d'Auvergne (colonel Danlion) avait été créé le 30 septembre 1805 et organisé à Weissembourg; il fut appelé *premier régiment étranger* par décret du 3 août 1811. Le régiment d'Isembourg (colonel en second Meyer), créé à Mayence le 1er novembre 1805, devint par le même décret, *deuxième régiment étranger;* ils faisaient alors partie de l'armée d'Espagne.



La Bataille de Wagram.

Le 6 Juillet 1809.

Peint par Gros. — Salon de 1810.

Galerie militaire de Napoléon Bonaparte-Paris 1821.

Imp. Tr. Rein. rue de Ruysbroeck. 78. Brux.

CONGÉS DE SEMESTRE, 1810-1811.

La courte période d'accalmie qui dura deux ans (de la paix de Vienne à la naissance du roi de Rome), permit à certains volontaires du régiment de solliciter des congés de quelque durée et d'aller retrouver le sol natal.

Par mesure d'économie, le gouvernement n'accordait aucune indemnité pécuniaire aux « semestriers »; de Maugeer, autorisé à quitter les rangs durant l'espace de huit mois, se vit obligé de faire appel à la largesse paternelle. Dans une lettre qu'il date de Bologne, le 15 septembre 1810, il demandait à ses parents de lui envoyer, poste-restante, à Besançon, la somme de cinquante francs; il lui fallut, pour arriver à Liége, effectuer un trajet de plus de trois cents lieues et à son départ de Florence il n'avait, pour toute fortune, qu'une cinquantaine de francs.

De Maugeer faisait route avec le sergent Rousseau, de Liége, beau-frère de M. Faloise fils, qui demeurait « à Neuvice ».

Nos deux jeunes gens souffrirent beaucoup chemin faisant; ils eurent à se plaindre de la cherté des vivres en Italie et en Suisse; le vin se vendait jusqu'à vingt sous la bouteille; en France, ce qui coûtait deux sous quatre ou cinq ans auparavant, en valait huit à ce moment.



Ici, nous laissons de nouveau la parole à Joseph de Maugeer :

« Nous quittons Arezzo le 10 septembre 1810 et traversons successivement les villes suivantes : Florence le 11, Bologne le 15, Modène, Reggio, Parme, Plaisance, Pavie le 20. C'est une ville de l'ancienne Lombardie, située sur le Tessin, autrefois capitale de cette région.

» Il s'éleva une dispute entre notre hôte et nous : il voulait nous faire payer le feu pour la cuisson de nos aliments, bien que tout militaire logé chez l'habitant ait droit au feu et à la lumière.

» Embarqués sur le canal d'Abbiategrasso à Novare, nous logeons le 24 à Arona, sur les bords du lac Majeur, patrie de saint Charles Borromée, cardinal archevêque de Milan; près de là, sur une montagne, se dresse sa statue colossale en bronze; elle a 66 pieds de hauteur; le piédestal en compte 44; un escalier intérieur conduit jusqu'à la tête (1).

» Nous passons la nuit du 26 sur le sommet du Simplon (Alpes lépontiennes) où le froid était excessif; puis nous atteignons l'hospice et descendons par Brigue et Tourtemagne, deuxième étape après le Simplon; le 28, nous sommes à Sion, capitale de la petite république du Valais, alliée des Suisses; le 29, à Saint-Maurice, premier endroit de l'Helvétie, où nous fûmes fort bien logés et à bon compte : nous n'avons payé que quelques *batzen* (2), pour souper, loger et déjeûner à deux.

(1) Sur une hauteur dominant toute la contrée, s'élève sur un piédestal de 13 m. la statue de saint Charles Borromée, haute de 21 m. érigée en 1697 en l'honneur du célèbre cardinal archevêque de Milan, né à Arona en 1538, mort en 1584 et canonisé en 1610. La tête, les mains et les pieds de la statue sont en bronze, la robe en cuivre forgé.

(2) Le batz vaut environ quinze centimes.



» Le 30, nous traversons Vevey, jolie ville du pays de Vaud, sur le lac de Genève; la perspective est charmante : d'un côté de la ville la route est bordée de coteaux de vignobles et de l'autre on jouit de la vue du lac.

» Le 1er octobre, nous passons par Lausanne, chef-lieu du canton de Vaud, où nous dînons; le lendemain, s'effectue la traversée des montagnes du Jura avec arrêt à Pontarlier, petite ville de la Franche-Comté; puis Ornans et le 4, Besançon où nous séjournons une longue semaine pour attendre des lettres et des fonds de Liége; aussitôt en leur possession, nous partons pour Vesoul et le 13, nous sommes à Luxeuil, le 14 à Plombières, puis à Epinal dans les Vosges, sur la Moselle, le 15 à Charmes, le 16 enfin, à Nancy, l'une des plus belles villes de France et des plus régulières, divisée en vieille et nouvelle ville; les rues de cette dernière sont tirées au cordeau, la place en est superbe : le roi de Pologne, Stanislas, dernier duc de Lorraine et père de la reine Marie Leczinska, femme de Louis XV, l'a beaucoup embellie; la capitale de la Lorraine est maintenant le chef-lieu du département de la Meurthe.

» Le 18, nous logeons à Metz, grande et belle ville, place forte défendue par une belle citadelle, une des plus importantes de l'Empire; l'église principale est remarquable par sa grandeur et par son architecture; Metz est le chef-lieu du département de la Moselle, sur laquelle elle est située.

» Entre Pont-à-Mousson, où nous avions logé la veille, et Metz, on voit un pont nommé le « pont du diable »; il traverse une grande vallée et annonce une haute antiquité; les habitants crédules qui n'en connaissent point l'origine, disent qu'il a été bâti par Satan !

» Après avoir gagné Thionville, nous prenons la route de Luxembourg pour y loger, puis à Mersch, où nous trouvons gîte dans une bonne ferme; cette route à travers les bois et les bruyères des Ardennes était très déserte et désagréable; on n'y trouvait que de misérables villages ou des auberges isolées; le 23, nous couchons dans une auberge nommée « la Baraque » (1), puis à Stavelot où nos braves hôtes, ayant eux-mêmes des fils dans l'armée impériale, ne voulurent accepter aucune rémunération pour la dépense faite; puis chez un notaire, à Spa, où nous fûmes traités royalement, enfin au bourg de Theux; le lendemain, le cœur nous battait plus fort que de coutume; il nous semblait que nous avancions à peine; tout à coup, nous découvrons les beaux coteaux qui environnent la ville de Liége, que nous n'avions plus vue depuis sept ans.

» Il est impossible de décrire ma première entrevue avec mes parents; j'aperçus d'abord mon père dans les bras duquel je me précipitai; ensuite ma bonne mère, mon frère et ma sœur se jetèrent à mon cou : je tombai sur un siège, perdant pour ainsi dire l'usage de la parole, à cause des sanglots d'attendrissement.

» Mon sac et mon shako roulèrent sur le pavé et nos larmes se confondirent. Il faut s'être trouvé dans la même situation pour se faire une idée de notre joie mutuelle; certes, le 25 octobre 1810 fut un des plus beaux jours de ma vie! »



DÉPART DE LIÉGE LE 22 MARS 1811.

« Le départ s'effectua par Huy, Namur et Dinant où nous rejoignirent plusieurs sous-officiers, parmi lesquels le sergent-major Demaret et le sergent Gennet; successivement nous

(1) La Baraque, sur le Hohe-Veen, à la limite de l'Allemagne et de la Belgique.



traversons Givet, Charleville, Mézières, où nous logeons le 26. Le voyage se continue par Sedan, ville forte et jolie, fameuse par ses manufactures, Verdun, Neufchâteau (Vosges), à deux lieues du village de Domremy, patrie de la pucelle d'Orléans, Jeanne d'Arc, qui jadis sauva la France contre les Anglais victorieux. Nous avons vu la modeste maison où naquit cette sainte et douce héroïne qu'une mort ignominieuse allait en quelque sorte diviniser. — Besançon, Lausanne, Sion, etc., etc.

» A Brigue une rixe terrible éclate avec des habitants; il n'y avait pas longtemps que le Valais était réuni à la France ; nous n'eûmes pas à nous louer des mœurs patriarcales tant vantées de ses habitants : outre de nombreuses contusions, j'eus une oreille presqu'arrachée, les vêtements déchirés et souillés. Nous traversons ensuite le Simplon (1) au milieu des éboulis et des précipices, par des chemins de mulets, observant le silence le plus strict, de crainte des avalanches.

» Nous revoyions avec plaisir les belles contrées de l'Italie, le beau ciel de cet heureux climat.

» A Ornavasso, nous nous embarquons sur le beau lac Majeur, pour aller visiter les Iles Borromées *(Isola Madre, Isola Bella, Isola dei Pescatori)*. C'étaient des rochers arides que le prince Borromée fit couvrir de terre en 1671, pour en faire un séjour délicieux.

» Sur l'une de ces îles transformée en petit village, se profile le château du prince, au milieu de jardins charmants qu'on peut comparer à ceux d'Armide, décrits par le Tasse, dans *Jérusalem délivrée*.

» Au milieu de cette admirable végétation méridionale, on trouve, entre autres raretés, deux lauriers fameux par leur grosseur et leur hauteur, un amphithéâtre superbe planté d'orangers, de citronniers, de limoniers, de lauriers-cerise ; on y voit une licorne en pierre d'une seule pièce. Ces jardins sont élevés sur sept voûtes de hauteur.... (2).

» Nous passons encore à Sesto-Calende et atteignons Milan le 13. Cette ville surnommée « la grande » était la capitale du royaume d'Italie et fut bâtie par les Gaulois; elle est riche et fort belle ; on y admire le théâtre et l'opéra, l'un des plus vastes et des plus magnifiques de l'Europe, et la métropolitaine ou le Dôme; Milan, le *Mediolanum* des Romains, a été assiégée au moins quarante-cinq fois et prise plus de vingt-cinq. Nous nous proposions de nous y arrêter pour admirer les beautés qu'elle renferme, mais la pluie qui tomba pendant toute la journée nous en empêcha; nous ne pûmes voir que l'église à laquelle on travaillait; l'échafaudage adapté à la façade pouvait déjà passer pour une curiosité, par la hardiesse de sa construction (3).

» Le lendemain, nous nous sommes logés à Lodi, fameux par son pont sur l'Adda, où Bonaparte et Augereau remportèrent une victoire signalée sur les Autrichiens; nous passons ensuite à Plaisance, à Parme où il nous fut permis de voir l'église souterraine, en dessous du Dôme; nous revoyons encore Reggio, Modène, Bologne et arrivons enfin à Florence le 29 avril 1811. »



A leur rentrée à Florence, nos jeunes militaires relevèrent divers changements survenus

(1) Le sommet du Simplon (2010 m.) est un large plateau semblable à un lac desséché et entouré de cimes neigeuses. La rose des Alpes seule y fleurit.

(2) Ces riches jardins forment 10 terrasses, s'élevant jusqu'à 32 mètres au-dessus du lac.

(3) Le *Dôme* ou la cathédrale est une des plus grandes églises de l'Europe, mesurant 8406 mètres carrés de superficie, 145 mètres 50 de long et 57 de large. Elle est tout en marbre blanc et ornée au dehors de 106 tourelles et de 4500 statues de marbre. C'est un édifice du style gothique, commencé en 1386 par Jean-Galéas Visconti et achevé seulement sous Napoléon Ier.



dans le cadre des officiers : le major SCHÆFFER, Henri, qui avait remplacé au commencement de l'année 1809, le major de Fernig, avait été nommé *colonel* au 127e de ligne (1) et remplacé à son tour par le major KAIL, François, officier de mérite, qui s'était signalé tout particulièrement pendant la récente campagne d'Allemagne et avait été créé le 23 juillet 1809 officier de la Légion d'honneur; le capitaine GOETHALS, Charles, était passé, comme *chef de bataillon*, au nouveau régiment d'Illyrie (colonel Schmitz); le capitaine GALLIOT de GENOUILLAC était aide de camp du général d'Hénin; le capitaine DU CORRON et les lieutenants Eugène WOUTERS de ter WEERDEN, FALLOY, DE SCHORSIN avaient été affectés au 123e de ligne nouvellement créé (colonel Avizard); les lieutenants BRULLÉ, DANNEAU, BOELLAERT étaient *capitaines;* les sous-lieutenants SECOURGEON, VAN DER PEPEN, SILVA et ALBERTELLI, *premiers lieutenants,* et les sous-officiers DELALAIN, Jules-Charles, HENGST, Charles-Jacques, BERTRAND, François, BLOM van ASSENDELFT, Frédéric, MENNENGH, Gérard et BAUWENS, Jean, *sous-lieutenants*.



Sur ces entrefaites, de mauvaises nouvelles commencèrent à arriver de la péninsule ibérique; on n'ignorait ni l'invasion du Portugal, ni l'arrêt des troupes françaises devant les lignes de Torres-Vedras; mais la perte de la bataille de Fuentes-de-Onoro, le remplacement du duc de Rivoli par le duc de Raguse et, surtout, l'annonce du désastre survenu au 4e bataillon, vinrent jeter l'inquiétude dans tous les cœurs. Nos troupiers se tenaient sur le qui-vive et s'apprêtaient à partir pour l'Espagne. Aussi les mesures de mobilisation avaient-elles été bien prises; l'effectif du régiment était au grand complet, et déjà le colonel Penne avait donné l'ordre de grouper en corps spécial, les compagnies de choix; c'est ainsi que neuf cents grenadiers et voltigeurs réunis, l'élite du corps, quittèrent Florence pour aller tenir garnison à Modène et à La Mirandole, prêts à renforcer la garde qui était en Espagne.

Telle ne fut pas la destinée du 112e régiment, auquel étaient réservées d'autres vicissitudes.

Des lettres particulières annoncèrent comme imminente la rentrée, en Italie, des débris du 4e bataillon qui avait combattu en Catalogne, sous son chef de Wautier, Charles-Albert, et qui venait d'être délivré par le général Suchet, à la suite de la prise de Lerida.



Le 22 juin 1811, parut la grande nomination subalterne si impatiemment attendue. L'Empereur rendit justice au zèle et à la constance des officiers et sous-officiers du régiment. Cette promotion fut accueillie avec d'autant plus de bonheur qu'elle permettait à plusieurs sergent-majors et sergents d'atteindre à l'épaulette. Ils devinrent par la suite d'excellents officiers.

(1) Formé par décret du 3 février 1811, avec une partie de l'ancienne garde de Hambourg et de Lubeck, le 127e prit part de la manière la plus brillante aux batailles de Smolensk et de Valoutina, à la suite desquelles l'Empereur accorda à ce régiment — de formation récente — le droit de posséder une aigle. Plusieurs promotions eurent aussi lieu dans la Légion d'honneur; le colonel Schæffer reçut la croix d'officier. De nombreux avancements furent en outre accordés à des militaires de tous grades du régiment. Licencié le 12 mai 1814, il fut créé de nouveau en 1873. Inscriptions au drapeau actuel du 127e de ligne : *Smolensk, la Moskowa, la Bérésina, Paris 1814.*





Napoléon – le – Grand
1810.

Nous signalons ces noms avec satisfaction.

Furent nommés *lieutenants :* les sous-lieutenants STIÉNON, DE PINGUERN, DRONSART, BOUCHER JOSEPH, PELLÉ, GILLIARD, FOURNIER-LA-MARTINIE ALEXANDRE, MEUNIER, MENNENGH, BAUWENS.

Sous-lieutenants : les sous-officiers WICOT, NICOLAS ; DEMAILLY, LOUIS ; DEMARET, ADRIEN ; DESAEGHER, GUILLAUME ; DAMMAN, JACQUES ; DE MAUGEER, JOSEPH ; CARPENTIER, ILDEPHONSE ; PAYEN, AUGUSTE ; LONNEUX, LÉONARD ; PORRET, JEAN-LOUIS ; POUJOLLE, JEAN-FRANÇOIS ; BAUDOUX, NICOLAS-JOSEPH ; GAUTHIER, LOUIS ; LERAT, JOSEPH-DIDIER ; BONINI, PIERRE ; LEDOUX, LOUIS ; SOLARD DU BOURG, EUGÈNE ; ARIBALDI, GIULINI.

« On n'a jamais vu un avancement pareil dans l'armée, écrivait le sous-lieutenant de Maugeer à son père à Liége, le 4 septembre 1811 ; le colonel est passé général avec soixante-cinq autres ; dans le décret qui m'a fait officier, on comptait, pour le régiment, vingt-six nominations ; dix sous-lieutenants sont nommés premiers lieutenants ; huit adjudants, six sergents-major, deux sergents et deux gardes du prince Borghèse, nommés sous-lieutenants.

» Quel contraste, entre le genre de vie d'un officier et celle d'un sous-officier ! Plus de sac, ni de fusil, ni de giberne à porter, plus de menaces de prison, plus tant de responsabilités, plus trente-six chefs auxquels il faut obéir. L'obstacle que j'ai franchi, est presque inaccessible. J'ai beaucoup attendu, il est vrai, j'ai beaucoup langui (1) ; mais je n'aurai pas à me reprocher d'avoir flatté qui que ce fut, ni de devoir mon avancement à des recommandations. J'ai la certitude que mes anciens camarades n'en seront point jaloux ; au contraire, je n'ai reçu que des félicitations de leur part et des marques du plaisir qu'ils ont éprouvé de mon avancement. »

Les brevets de nomination n'arrivèrent que le 1er août et les officiers, nouvellement promus, furent reconnus à la parade de garde, le jeudi 8 août (jour de saint Justin, martyr) ; les sous-lieutenants reçurent à titre d'indemnité, pour frais de premier équipement, une somme de cinq cent cinquante francs (2).

Notons, en passant, que le chef de bataillon de Posson, Louis-Joseph, était devenu l'aide de camp du prince de Lucques et de Piombino, commandant de la vingt-neuvième division militaire, mari de la grande-duchesse de Toscane, Marie-Anne, dite Elisa Bonaparte, sœur de l'empereur Napoléon.

(1) Joseph de Maugeer s'était engagé volontairement le 19 mai 1804 (29 floréal an XII).

(2) Les officiers nouvellement nommés ont reçu une indemnité de 550 francs pour leur équipement ; en voici le détail : deux aunes et demi de drap bleu à 60 francs, pour grand et petit uniforme, 150 francs ; deux aunes et un quart de casimir, pour veste, culotte et revers d'habit à 20 francs, 45 francs ; six chemises à fr. 9.50 la pièce, soit 57 francs ; dix mouchoirs de col et de poche à 4 francs, 40 francs ; deux mouchoirs de soie noire à 5 francs, 10 francs ; une épée, 30 francs ; deux pantalons de nankin, 24 francs ; un porte-manteau, 14 francs ; deux paires de bottes à 30 francs, 60 francs ; pour boucles, peignes, miroirs, brosses, 6 francs ; pour un chapeau garni, 40 francs ; deux paires de gants, 6 francs ; une lévite en drap bleu et façon, 107 francs ; un shako garni, 70 francs ; une épaulette en or et une contre-épaulette, 60 francs ; en plus, façon des deux habits, doublure écarlate, dragonne en or, baudrier, ceinturon, pantalon bleu, bas de soie, boucles en argent, etc., etc. ; un hausse-col ; une paire de pistolets (30 à 50 francs) ; un frac bleu et un pantalon de même drap (petite tenue) coûtaient à Florence, 140 francs (mai 1812).

Les officiers promus ont invité tous leurs anciens du régiment ; ils en seront chacun au moins à 20 francs ; on estime qu'un équipement complet, grand et petit uniforme, revient de 1000 à 1200 francs, donc il y a une somme de six cent cinquante francs à ajouter par officier.

En 1812, pour entrer en campagne, les officiers furent autorisés à ajouter à leur lévite, un grand col rotonde en drap bleu. Sur les appointements de sous-lieutenant qui s'élevaient mensuellement à fr. 83.33, les jeunes officiers devaient laisser deux centimes par franc pour les Invalides ; deux jours de solde pour la musique du régiment et la comédie ; quant au logement, il coûtait douze francs par mois ; on retenait aux nouveaux promus, cinq jours de solde pour la musique, fr. 5.60 pour les tambours et fr. 7.50 pour les Invalides.

(Corps de garde de la place du grand-duc, 28 septembre 1811. *Correspondance de Joseph de Maugeer.*)



Cependant, au milieu de l'allégresse générale motivée par ces heureuses nominations, la date du 6 août 1811 resta inscrite, comme journée néfaste, dans l'épopée du 112e; son illustre commandant, qui avait acquis tant de titres à l'affection de ses subordonnés, récemment promu au généralat, fit, dans une dernière revue, ses adieux aux officiers et aux soldats.

Doué de précieuses et rares qualités militaires, Raymond Penne avait su toucher le cœur du troupier; très estimé de ses inférieurs, il s'était imposé comme règle, en ces temps difficiles, de joindre, lui-même, l'exemple au principe. D'une grande fermeté en service, il possédait la confiance du soldat et le subjuguait, par sa belle prestance et ses vertus guerrières.

Sa conduite sur les champs de bataille, en Italie et en Allemagne, l'avait placé hors de pair et l'Empereur, qui faisait le plus grand cas de la valeur et du sang-froid des chefs de corps, savait qu'il avait sous la main une force de près de cinq mille hommes, sur laquelle il pouvait absolument compter.

Aussi le départ du baron Penne provoqua-t-il d'unanimes regrets; les officiers les plus brillants du corps, les Duroy, les de Warenghien, les d'Otreppe, les de Wautier, les Termonia, etc., de même que les plus humbles des jeunes conscrits, donnèrent à leur ancien colonel, au moment pénible des adieux, les marques les plus visibles d'estime, de vénération et de chagrin de le perdre. Il fut remplacé par le colonel Benuzan.

Le nouveau colonel. — Né à Toulouse le 16 décembre 1764, Jean-Joseph Benuzan s'était enrôlé volontairement au régiment du Forez (1) (devenu 14e régiment d'infanterie) le 7 mars 1782; caporal en décembre 1785, sergent en septembre 1789, adjudant-major au troisième bataillon de chasseurs-francs le 25 octobre 1792, il était capitaine adjudant-major le 15 mars 1793. Blessé d'un coup de feu à l'attaque de Leers le 10 mai 1794, il passa à la 15e demi-brigade légère le 9 avril 1796, se distingua sur le champ de bataille de la Trebbia, à tel point que le général en chef Macdonald le nomma chef de bataillon (19 juin 1799); major du 22e léger le 22 décembre 1803, colonel en second le 15 avril 1811, il fut, enfin, appelé au commandement du 112e régiment le 7 septembre 1811, après avoir fait les campagnes de 1792 à 1809, aux armées de Sambre-et-Meuse, d'Italie, de Rome, de Naples et des Grisons. Il était membre de la Légion d'honneur.

L'arrivée de ce colonel ne vint pas combler le vide produit par le départ du général Penne, plus jeune que lui de six ans; il possédait pourtant, lui aussi, de nombreux titres à l'estime et au respect de ses subordonnés; il avait débuté, comme tant d'autres valeureux soldats, dans la jeune armée de Sambre-et-Meuse, l'honneur de l'infanterie française; aux premiers jours de la Révolution, il avait servi au 15e léger, composé de Belges, et commandé par Lahure (2) qui, à la suite de nombreuses blessures, dut prendre, bien jeune encore, une retraite glorieuse; Benuzan avait été remarqué au passage du Tagliamento, de l'Isonzo, à la prise de Gradiska et enfin, aux trois journées de la bataille de la Trebbia, par ce même Macdonald qui conduisit glorieusement la 112e demi-brigade dans les plaines de Marchfeld et dut, en quelque sorte, son bâton de maréchal, au courage des Français et des Belges de l'armée d'Italie.

(1) Le Forez, ancien pays de France, dans le gouvernement du Lyonnais; capitale Fleurs, puis Montbrison.
Les régiments français étaient originairement désignés par un nom de province, par ceux d'un seigneur, d'un prince, d'un chef.
De là, le classement des anciens corps en régiments bleus ou royaux, (ceux dont le roi, la reine et les enfants de France étaient les colonels), régiments provinciaux, de gentilshommes, de princes.
La Révolution simplifia les choses, en ne reconnaissant plus d'autre dénomination que le numéro d'ordre.
(2) Baron Lahure, Louis-Joseph, né à Mons (1767-1853), lieutenant général, grand officier de la Légion d'honneur.





L'impératrice Marie-Louise et le roi de Rome.

Au mois de juillet de cette même année, l'on vit arriver à Florence, huit à neuf cents conscrits, tirés des provinces brabançonnes..

Aussitôt incorporés et équipés, ils furent remis aux mains des officiers et sous-officiers instructeurs, qui les faisaient travailler rudement; ils s'exerçaient, au maniement des armes, deux heures de grand matin et deux heures le soir.

Malgré une chaleur accablante, le reste de la journée qui commençait à quatre heures, pour ne se terminer qu'à sept heures et demie du soir, était consacré à l'étude des autres pratiques militaires en usage en ce temps-là.

Nos jeunes conscrits arrivaient à propos; leur instruction à peine terminée, les recrues belges furent versées au quatrième bataillon, afin d'y remplir les nombreux vides qui s'étaient produits dans l'effectif; Ch.-Alb. de Wautier, plus à plaindre qu'à blâmer, venait enfin de ramener de la Catalogne, les quelques survivants de ce malheureux détachement.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter, que l'avancement de notre compatriote se ressentit longuement, des suites de sa surprise aux portes de Barcelone; nous savons que l'Empereur, humilié de l'insuccès de ses armes, était hostile à tout ce qui, de près ou de loin, touchait aux intérêts des chefs qui avaient été détachés dans la péninsule ibérique.

Le major Duroy de Fontenailles, était parti pour Livourne avec le 2e bataillon; le 5e bataillon se trouvait à Orbitello (1) en Romagne, tandis que la compagnie des voltigeurs du 1er bataillon, capitaine Termonia, la 1re et la 2e compagnies du 5e bataillon, faisaient le service d'honneur à Sienne; ils y furent rejoints par le capitaine De Boeur et le restant du bataillon de dépôt.

Nous venons de parler du 5e bataillon; ce n'était en réalité que le dépôt des recrues, dont on devait tirer aux premiers bruits de guerre, les hommes disponibles pour les verser dans les quatre premiers bataillons actifs.

Nos compatriotes se plaisaient beaucoup à Sienne, où séjournait momentanément la grande-duchesse Elisa, entourée de sa cour.



MARIE-ANNE dite ÉLISA BONAPARTE
Grande-duchesse de Toscane.
1777-1820.

« La ville, la Sena Julia des Romains (2), n'est pas aussi belle que Florence, mais elle a ses agréments: l'air y est très pur et la situation en est pittoresque.

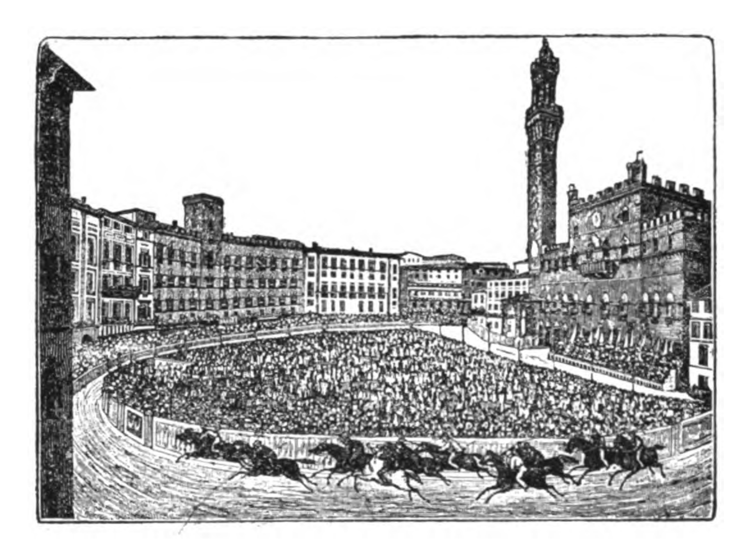
» Elle est partagée par des collines et des montagnes; ses rues, tracées sur un sol inégal, convergent pour la plupart vers le centre de la ville où est située la « plazza del Campo », qui forme comme le milieu d'une étoile dont cette cité a la forme. La place est ornée de la tour del Mangia, élevée en 1385 et qui faisait l'admiration de Léonard de Vinci; on y voit aussi une jolie fontaine nommée la Gaja.

» La cathédrale, qui date du XIIIe siècle, est un chef-d'œuvre digne d'admiration; la peinture, la sculp-

(1) Orbitello, aux confins de la Romagne, était située dans la Maremme, contrée très malsaine en certaines saisons; beaucoup de jeunes conscrits, détachés du 5e bataillon, dépôt, y contractèrent les fièvres paludéennes.

(2) Correspondance du lieutenant de Maugeer, datée de Sienne 4 septembre 1811.

ture et l'architecture y ont étalé leurs beautés; c'est le temple le plus magnifique de cette partie de l'Italie. Nous possédons à Sienne, toute la maison de la princesse Elisa; mariée au prince de Lucques et de Piombino en 1797, elle en a deux enfants : une petite princesse âgée de cinq ans et le petit Charles-Jérôme, âgé d'un an à peine; le prince a rang de général dans l'armée française et commande la 29e division militaire, formée des départements de la Méditerranée, de l'Arno et de l'Ombrone. Il a sous ses ordres les généraux de brigade barons Franceschi et Dalisme, d'Azemar et Barquier; le baron de Parigot et Mariotte, sont adjudants-commandants. L'entourage de la grande-duchesse est composée de femmes charmantes, appartenant à la plus haute noblesse de la Toscane; la grande-duchesse a passé la garnison en revue, nous a complimentés sur notre belle tenue et nous a donné audience. Les officiers français sont reçus partout dans la meilleure société et choyés autant qu'à Florence. Indépendamment des détachements belges, il y a ici une compagnie de gardes d'honneur, commandée par le capitaine Martelli.



LE PALIO DE SIENNE. — COURSES DE CHEVAUX.

» Les fêtes se succèdent sans interruption et au bal de dimanche dernier, la princesse Elisa (1) a paru, entourée de toute sa cour. Le spectacle était enchanteur et dépassait, en magnificence, tout ce que l'on peut imaginer. La fête de l'Empereur a été célébrée avec un éclat inaccoutumé. Nous n'avons jamais rien vu d'aussi beau que la course de chevaux qui eut lieu à cette occasion (2); une foule immense de spectateurs remplissait la place autour de

(1) Marie-Anne-Elisa Bonaparte, sœur de Napoléon, naquit à Ajaccio le 3 janvier 1777, épousa le 5 mai 1797 un capitaine corse, de race noble, Félix Bacciochi, devint en 1805 princesse de Lucques et de Piombino, grande-duchesse de Toscane, avec le gouvernement général de cette province le 5 mars 1809, et mourut estimée et vénérée le 7 août 1820, au château de Saint-André, près de Trieste.

C'était une princesse d'un mérite exceptionnel; elle se montra digne sœur de Napoléon et déploya des talents en rapport avec sa haute position. Une importante publication contemporaine, que l'on ne peut certes pas taxer de complaisance envers la famille Bonaparte, consacre à sa mémoire, un article des plus élogieux.

(2) Il paraît que cette fête est de tradition à Sienne; chaque année, à l'époque du 15 août, la grand'place est le théâtre de courses de chevaux très périlleuses, mais très suivies.

« Cette course, d'origine très ancienne, comme les courses de *barberi* à Rome, a une physionomie particulière; elle a lieu, sur le soir, vers six heures. Un coup de canon retentit, les gendarmes à cheval font évacuer la piste, la foule se tasse derrière les barrières et les spectateurs d'élite sur les gradins d'un amphithéâtre élevé pour la fête. A un second coup de canon, paraissent réunis les *comparse* des dix quartiers rivaux et les trompettes font éclater la *marche du palio,* œuvre populaire d'un maître siennois....

» Un troisième coup de canon annonce l'entrée sur la piste des dix concurrents, montés sans selles par

laquelle se faisait la course; le nombre des équipages était infini; les réjouissances ont duré trois jours. Jamais la ville de Sienne n'a été aussi animée que depuis qu'elle est le chef-lieu du département de l'Ombrone.

» L'administration civile du département est entre les mains du chevalier Gandolfo, préfet, et de son secrétaire-général, de Lesseps; à la tête du clergé, se trouve le cardinal Ghigi Zondadari, archevêque d'Adena en 1785, transféré à Sienne le 1er juin 1795. »

Le 19 septembre, les troupes quittèrent Sienne pour rejoindre Florence. Voici quelle était à cette époque, l'administration civile de cette capitale. La préfecture du département était confiée au baron Fauchet, ayant pour secrétaire-général Félix Damoreux et pour sous-préfet, Latour-Dupin. Le chambellan de l'Empereur, Emilio Pucci, était maire de Florence; l'Empereur y avait une partie de sa maison civile; le baron Petiet était intendant des biens de la couronne; le baron Baldelli, conservateur des palais, jardins et mobiliers; le baron Bardi, directeur du musée d'histoire naturelle; à la galerie impériale, directeurs, Thomas Puccini et Jean-Baptiste Zannoni; directeur des domaines de la couronne, Antoine Brissoni et à Pise, Ansano Perpigniani.



Quelques officiers furent désignés pour conduire les recrues italiennes des trois départements à Orléans, Strasbourg, Bruxelles et Wesel.

Le sous-lieutenant J. de Maugeer fut commandé pour aller conduire un détachement de conscrits du département de l'Arno, au 11e régiment d'infanterie légère à Wesel (1). Il nous a laissé une description fort intéressante des villes qu'il a traversées; nous croyons utile de reproduire le récit de ses impressions :

« Nous partons de Florence le 19 octobre 1811 dans la direction du golfe de Gênes et gagnons par étapes les villes suivantes : Pontedera, Pise, Viareggio, Massa, petite ville renommée par ses carrières de marbre, Sarzana, la Spezzia, Levante, Sestri, Chiavari, Recco et arrivons à Gênes le 30 octobre.

» Cette ville qui est surnommée « *la superbe* », son port où fourmillent une infinité de vaisseaux, le nombre et la somptuosité de ses palais et édifices firent sur nous une impression agréable. Nous y trouvons, les lieutenants Meunier, Gauthier et moi, plusieurs officiers de

des jockeys armés, en guise de cravache, d'une énorme trique (*nerbo*, nerf de bœuf); le starter *(mossiere)* donne le signal en faisant tomber brusquement la corde qui maintenait à peu près les chevaux dans l'alignement, et tout le lot se précipite en avant sous les coups de trique, au milieu d'un enthousiasme indescriptible. »

F. de Navenne (*Revue des Deux Mondes,* 15 juillet 1901), article reproduit par la *Revue Universelle,* à laquelle nous sommes redevable aussi du cliché représentant la place de Sienne, au moment de la course.

(1) Le 11e léger fut créé en 1811 et fut formé du bataillon de tirailleurs Corses, du bataillon de tirailleurs du Pô, de la légion du Midi (1er bataillon) et d'un bataillon Valaisan. Il fut commandé par les colonels Casabianca, Poinsot, Sebastiani (Tiburce), et prit part aux campagnes de Russie, d'Allemagne, de France et de l'armée du Nord en 1815. Légion de la Haute-Marne en 1816, 11e léger à Sedan en janvier 1821, il devint 86e de ligne en 1855.

Lodi, Passage du Tyrol, Dresde, Sebastopol, telles sont les glorieuses inscriptions au drapeau actuel.



nos amis et nous convenons de nous réunir le lendemain, pour un repas que nous ferions préparer à l'hôtel de Londres, en face du port; le dîner fût splendide, et, une musique que nous fîmes venir, joua pendant le dessert; on acheva la journée gaîment.

» Nous passons par Voltaggio, Novi, ville tristement célèbre par la défaite des Français et la mort du général Joubert, Alexandrie qui me rappelait de si pénibles souvenirs, Asti, Turin, Suse, et atteignons le Mont-Cenis (1); l'hospice était situé sur le sommet de la montagne; on y avait bâti depuis peu une caserne pour le logement des troupes en route; c'était devenu, ainsi, un lieu d'étape, mais comme il n'y avait pas encore de lits placés, nos soldats furent couchés sur de la paille fraîche et les officiers, dans de jolies chambres, à l'hospice.

» Nous traversons la Savoie, à petites journées de deux ou trois lieues; l'empereur Napoléon avait partagé plusieurs étapes en deux, dans l'intérêt du commerce, ce pays étant très pauvre.

» Saint-Jean de Maurienne, Aix, le lac du Bourget sont nos étapes suivantes, et, le 28 novembre, nous étions à Genève, la ci-devant capitale de la république du même nom, aujourd'hui chef-lieu du département du lac Léman sur lequel elle est située; puis nous visitons la petite ville de Ferney, patrie de Voltaire.

» Nous traversons le mont Jura, Morez, où arrivait en même temps un autre détachement, commandé par le lieutenant Desaegher du 112e régiment, puis nous gagnons Saint-Laurent, Champagnol, Salins et Besançon, le 7 décembre.

» Pendant le séjour que j'y fis, j'eus quelques désagréments avec les conscrits; les uns volaient, les autres se querellaient dans leurs logements.

» A Saint-Jean de Maurienne l'un d'eux avait dérobé un tablier à son hôtesse; je le lui fis attacher sur le dos, et c'est dans cet équipage que je lui fis parcourir les principales rues de la ville, ayant un écriteau cousu à l'endroit le plus apparent avec cette inscription italienne : « *Ladro* » (voleur).

» Cette punition fit plus d'impression sur la multitude que la prison.

» J'avais permis à plusieurs conscrits dont la conduite m'avait paru la meilleure, de porter les insignes de sous-officiers et caporaux, afin de leur donner, à l'avance, une idée de l'ordre et de la subordination, mais souvent ils en abusaient pour s'arroger certains droits qui nuisaient aux autres; l'un d'eux, s'étant permis d'enfreindre mes ordres, je lui arrachai les galons devant le front du détachement assemblé pour l'appel.

» On passa ensuite à Vesoul, Neufchâteau (Vosges), Toul, Pont-à-Mousson, Metz, Thionville, Luxembourg, Neuerburg, à l'abbaye de Prüm, Euskirchell, Cologne, Neuss, à l'hôtel de Rome, à Crefeld le 3 janvier 1812, à Geldern et enfin on s'arrêta à Wesel.

» Le détachement était en ordre, il n'était déserté qu'un seul homme et un autre était entré à l'hopital, chose rare après une route de trois cent cinquante lieues, dans la mauvaise saison; je fais former le détachement en bataille devant l'habitation du colonel; un adjudant-major vient en passer l'inspection et me remet un certificat en forme de quittance; je fus invité ensuite à dîner de la part du colonel qui s'appelait Pierre-François de Casabianca; il était officier de la Légion d'honneur, et fils du comte de Casabianca, membre du Sénat impérial, et puis membre de la Chambre des pairs de France, à la Restauration.

(1) Le col du mont Cenis, l'un des passages les plus fréquentés des Alpes, n'était praticable que pour des bêtes de somme, lorsque Napoléon Ier y fit construire, de 1802 à 1811, une magnifique route de 8 mètres de large, qui conduit de Lans le Bourg à Suse, sur un développement de 35 kilomètres. Le long de cette route, bordée d'arbres des deux côtés, on a construit vingt-trois maisons de refuge, numérotées en partant de l'Italie. Sur le plateau du mont Cenis se trouve l'hospice à 1940 mètres, dont on fait remonter la fondation à Charlemagne; l'édifice actuel, construit par Napoléon Ier, est occupé par des bénédictins, qui exercent l'hospitalité envers les voyageurs.



» Ce même colonel de Casabianca mourut, couvert de blessures, pendant l'expédition de Russie. (Blessé le 11 août 1812 au combat de Soolna, il décéda le 14 suivant.)

» Notre retour se fit par Geldern, Venloo, Ruremonde, le 5 janvier; Maestricht, Liége, le 7; Namur, Ciney, Marche, le 12; Neufchâteau, le 13; Arlon, Steinfort, le 14; et puis en diligence jusqu'à Metz.

» Le 16, nous passons par Nancy, Saint-Vincent; le 17, par Colombey, Saint-Thiébaut; le 18, par Laingres, Prauthoy, et atteignons le 19, Dijon; puis Chalon-sur-Saône, Mâcon, Lyon le 25, et enfin Bourgoin; nous gravissons la montagne qui sépare la France de la Savoie, aux Echelles; séjournons à Chambéry; le 26 s'effectue de nouveau la traversée du Mont-Cenis, pour être à Turin le 2 mars (1); nous revoyons encore Plaisance, Porino, Asti, Borgo-San-Donino, Modène et enfin nous rentrons à Florence le 15 mars. »



Reprenons maintenant le cours de notre récit, interrompu par cette relation de voyage.

Trois officiers moururent pendant l'année; deux à l'hôpital de Florence, le capitaine EGHELS le 24 février (2) et le sous-lieutenant PHILIPPE (3) le 13 mars; un à Livourne, le sous-lieutenant SOLARD DU BOURG (4) le 5 décembre.

Un décret impérial du 24 mars 1809, avait ordonné la formation d'un bataillon de Vélites de Florence, qui devait faire le service d'honneur auprès de la grande-duchesse Elisa; le lieutenant HONDAGNÉ DE L'ARCHE, AMAND, quitta le régiment le 1er avril pour entrer dans cette garde. Le capitaine DE ROMAIN, CHARLES, vint y prendre service le 6 août de l'année suivante.

Nous avons rappelé précédemment que les conscrits réfractaires des départements au delà des Alpes, contribuèrent à former, le 27 janvier 1810, un régiment appelé : de la Méditerranée, aux ordres du colonel Dupuy. Leur nombre ne faisant que s'accroître, le corps, un an après, fut dédoublé et forma le 1er régiment, colonel Duché, et le 2e régiment, colonel Lamotte.

Cinq officiers du 112e de ligne passèrent dans ces nouvelles légions; les lieutenants ADAM et WUESTEN avec le grade de *capitaine;* les sous-lieutenants OPPENHOFF et BUREAU avec celui de *lieutenant;* le médecin ROATTI avec le titre d'*aide-major*.

(1) Le 1er mars, le sous-lieutenant de Maugeer assista à une représentation au théâtre français de Carignan; on jouait l'*Habitant de la Guadeloupe,* pièce en trois actes et en prose de Mercier (Comédie italienne, 25 avril 1786), et la *Jeunesse de Henri V,* comédie en cinq actes et en vers, d'Alex. Duval (Théâtre français, 1806). Au théâtre de Metz, au mois de février, on donnait *Tom Jones* et *Minuit,* opéra en trois actes, musique d'Hippolyte Chelard (1789-1861), élève de Gossec, qui avait obtenu le prix de Rome en 1811.

Il était alloué aux officiers, à titre d'indemnité de route, 50 sous par gîte; de Metz à Turin, le sous-lieutenant de Maugeer toucha fr. 82.50 pour 33 gîtes; de Turin à Florence, soit pour 14 gîtes, il lui était encore dû 35 francs. Les frais totaux de ce voyage se montèrent à 220 francs. (20 mars 1812.)

(2) Constant Eghels, originaire de Gand, était un ancien capitaine d'artillerie, licencié en 1795, qui avait repris du service au 112e régiment en 1803.

(3) Jean-Baptiste, Philippe, était né le 27 mars 1785 à Metz, département de la Moselle.

Enrôlé volontaire au 112e régiment d'infanterie de ligne le 23 germinal an XIII, caporal le 15 thermidor suivant, fourrier le 27 mars 1806, sergent-major le 21 mars 1807, adjudant-sous-officier le 15 juin 1809, il fut promu sous-lieutenant le 3 septembre 1809, après avoir fait avec distinction la campagne de 1809; il fut blessé grièvement à Raab.

(4) Eugène Solard du Bourg, né le 17 novembre 1785, à Turin (Piémont), servit d'abord dans les Gardes d'honneur du prince Borghèse et y devint maréchal-des-logis le 1er juillet 1810.

Nommé sous-lieutenant au 112e régiment d'infanterie le 22 juin 1811, il mourut à Livourne le 5 décembre de la même année.



Le chef de bataillon DE WARENGHIEN, fut nommé *major en second* à l'armée d'Espagne; la démission du sous-lieutenant ALDEBERT DE CHATEAUNEUF-RANDON fut acceptée le 24 avril.

Le major de Warenghien fut regretté au corps; c'était un des officiers les plus dignes du régiment; il s'était fait remarquer, par sa vaillance et son intrépidité, dans les premiers combats livrés en 1809 en Italie, et Eug. Fieffé, dans les souvenirs qu'il consacre aux régiments étrangers au service de la France, lui fait l'honneur d'une citation toute particulière.

De Warenghien, Adrien-Lamoral-Jean-Marie, fils de Louis-Joseph-Marie et de Anne-Barbe Pieffort, naquit à Douai (Nord) le 13 février 1778. Elève de l'école centrale des travaux publics le 23 novembre 1794, élève sous-lieutenant du génie à l'école de Metz le 20 février 1796, lieutenant du génie le 21 décembre suivant, capitaine le 22 mars 1800, aide de camp du général Cazals le 15 février 1806, aide de camp du général Dupont le 21 juillet suivant, il avait été nommé chef de bataillon le 3 mars 1807; mis en disponibilité le 20 novembre 1808, il fut affecté au 112e régiment d'infanterie de ligne le 5 décembre de la même année.

Nommé major en second au régiment le 15 avril 1811, il fut chargé du commandement d'un régiment provisoire et quitta définitivement les rangs du 112e régiment, pour être employé à l'armée d'Espagne le 27 juin suivant. Il devint maréchal de camp sous la Restauration (1).

(1) Le général de Warenghien, officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis, descendait d'une famille noble originaire de Lille. Son père, né à Douai le 11 mars 1741, magistrat distingué, allié à de puissantes familles du Nord, fut successivement : avocat au Parlement de Flandre en 1761 ; conseiller au Parlement en 1765; exilé en vertu de l'édit du chancelier de Maupeou du mois d'août 1771, il fut rétabli dans sa charge par l'édit du 23 novembre 1774.

Aux approches de la Révolution, les Parlements ayant été supprimés en 1790, Louis de Warenghien devint procureur général syndic du département du Nord, commissaire du Roi près le tribunal criminel le 15 février 1792; suspendu en vertu de la loi du 8 août 1792; commissaire des guerres, arrêté et incarcéré comme suspect avec un de ses fils; agent national, procureur général de l'administration centrale de toute la Belgique, séant à Bruxelles. Rentré en France en 1795 et procureur général syndic du département du Nord, il fut démis de ses fonctions en vertu de la loi du 25 octobre 1795 et déclaré inhabile aux fonctions publiques comme allié d'émigrés jusqu'au 4e degré exclusivement. Rayé de la liste des émigrés, nommé membre du conseil général du département du Nord par le premier consul en 1800, il fut élu président de ce conseil et réélu à chaque session pendant dix ans. Premier président par intérim de la Cour d'appel de Douai, membre de la Légion d'honneur le 29 mai 1810, procureur général près la Cour impériale en 1811, chevalier, puis baron de l'Empire, Louis de Warenghien devint premier président de la Cour impériale le 14 mai 1813. La Restauration l'avait maintenu dans ses hautes fonctions, mais pendant les Cent jours, il accepta un mandat de membre de la Chambre des Représentants et assista au Champ de mai à l'âge de 75 ans. Renvoyé à la 2e Restauration sans pension et sans lettres d'honorariat, il obtint plus tard une pension de six mille francs et mourut à Douai le 12 janvier 1824, à l'âge de 83 ans.

Le baron Louis de Warenghien de Flory eut trois fils : l'aîné devint sous-intendant militaire en retraite, chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, commissaire ordonnateur des guerres à Lille, Amsterdam, Munster, Besançon, et maire de la ville de Douai.

Le second, Florimond-Joseph, né à Douai en 1773, sous-lieutenant au 1er régiment de ligne le 15 septembre 1791; adjoint aux adjudants-généraux de l'armée du Nord en 1793, premier aide de camp du général Leclaire, aide de camp du général Fusier, devint capitaine à la 31e demi-brigade en 1797, adjoint de l'adjudant-général Duphot à l'armée d'Italie, capitaine à la suite du 8e régiment de dragons, adjoint de l'adjudant-général Pollet et commandant d'une compagnie de dragons à l'armée de Mayence (8e régiment), par ordre du général Schérer le 24 février 1798. Il dut quitter le service actif par suite d'une chute de cheval et mourut prématurément.

Quant au maréchal de camp Adrien Lamoral de Warenghien, étant capitaine au génie, il fut envoyé à la Grande armée en Allemagne. Il prit part au combat de Gunzbourg, fut employé à la construction du pont de Memmingen, et fit la campagne de Prusse en qualité d'aide de camp du général Dupont. Comme il pénétrait à la tête des troupes dans la ville de Halle, il fut grièvement blessé.

Bernadotte, après la bataille d'Iéna, ayant fait poursuivre Blücher, chargea le capitaine de Warenghien du commandement de ses éclaireurs. Il fit alors un grand nombre de prisonniers et prit ensuite une part active au siège de Lubeck. Le général Dupont l'ayant envoyé reconnaître les bâtiments qui attendaient la marée pour faire voile, il fit capituler environ deux mille hommes de la garde du roi de Suède. Il se distingua plus tard aux combats de Nossentin, de Mohrungen, et à la célèbre bataille de Friedland.

Le 3 mars 1807, nommé chef de bataillon, il accompagna le général Dupont, en qualité d'aide de camp en Espagne. Lorsqu'il fut arrivé à Madrid, l'Empereur le créa chevalier de l'Empire avec une dotation de 2000 francs de rente en Westphalie. Il assista au combat du pont d'Alcoléa, mais vint la malheureuse affaire de Baylen, sur laquelle le dernier mot n'est pas dit; elle fait partie des études spéciales du colonel Titeux qui s'apprête à réhabiliter la mémoire de l'infortuné général Dupont.

Quoi qu'il en soit, le commandant de Warenghien fut entraîné dans la disgrâce qu'encourut le général et fut emprisonné pendant quelques mois au fort Saint-Jean à Marseille. On l'envoya ensuite à Florence pour

Au commencement de l'année 1812, nous n'avons rien de bien intéressant à signaler, si ce n'est, au mois d'avril, un nouvel envoi de neuf cents conscrits de la Belgique.

Voici quel était l'emplacement des diverses fractions du corps, dans les premiers jours du mois de mai.

Etat-major, musique, 1er bataillon, quatre compagnies du centre du 4e bataillon, quatre compagnies du 5e bataillon (dépôt) à Florence.

2e bataillon à Livourne, ainsi que la compagnie de grenadiers du 3e bataillon et la compagnie de voltigeurs du 4e bataillon.

Pour charmer ses loisirs, le lieutenant de Maugeer envoyait à ses parents à Liége, la description de Livourne *(Livorno, Liburnicus portus)*.

1602

29.me Division Militaire.

Département de l'Arno.

112.me Régiment de Ligne.

3e Bataillon Compagnie de voltigeurs

Florence le 22 juillet 1812.

J. de Maugeer, officier de voltigeurs
Au 112e Régiment.
A
M. de Maugeer son père, ancien capitaine
au service de ci devant Royaume de Hollande
et Liège

Je commençais à m'inquiéter cher Père, lors que je reçus avant hier, votre agréable lettre du 3 courant, qui était adressée à Arezzo. J'en avais commencé une pour vous témoigner combien votre silence me causait des peines. Je suis charmé d'apprendre que vous soyez tous en parfaite santé, excepté maman, qui souffre toujours des maux de tête. C'est ce qui m'affecte beaucoup. La mienne est toujours en bon état. Il est surprenant que vous ne soyez pas encore payé de votre pension, tandis que tous les autres le sont. Vous ne me dites rien touchant Henri, s'il est à gages ou non. Vous me mandez cher Père, que vous avez écrit au Ministre de la guerre : lui avez-vous demandé un emploi ? Il en est beaucoup auxquels vous avez droit, par exemple, comme dans une Régie de tabac ; vous pourriez encore y placer Louise.

Adieu cher Père, je vous embrasse en idée, ainsi que maman, Louise et Henri. Ne tardez plus tant à m'écrire, et croyez-moi toujours pour la vie votre tendre et obéissant fils J. de Maugeer

Fac-simile d'un fragment d'une des lettres du lieutenant de Maugeer, Joseph, de Liége (22 juillet 1812).

« C'est une fort jolie ville, peuplée et commerçante. La place d'Armes, où l'on voit le Dôme, grande église gothique dont on n'admire que la voûte, est une des plus belles et des plus vastes qu'on puisse voir ; les rues bien pavées en dalles sont alignées ; on remarque la rue Napoléon, appelée autrefois du nom de Ferdinand Ier. Le grand théâtre est le plus beau de la Toscane ; le port, situé sur la Méditerranée, est très vaste, mais l'entrée en est difficile, à cause des récifs qui l'environnent ; la ville est fortifiée et défendue par plusieurs forts, dont les principaux s'appellent le vieux fort, le nouveau, le fort Murat et celui du Môle. Livourne a deux portes et deux faubourgs. Entre les deux portes, on voit au port, la statue en marbre du grand-duc de Toscane, Ferdinand-le-Grand, sur un piédestal de même matière ; aux quatre

y prendre le commandement d'un bataillon du 112e de ligne. Ayant rejoint l'armée d'Autriche, il se distingua aux affaires de Volano, de Tarvis, de Raab, d'Enzersdorf, au passage du Danube.

A la bataille de Wagram, il était du carré de l'armée d'Italie qui soutint pendant plus de six heures le feu de 150 pièces d'artillerie. De 600 hommes dont se composait le matin le bataillon du commandant de Warenghien, il ne ramena, paraît-il, que vingt-cinq hommes et le drapeau !

(Biographie des hommes remarquables de la ville de Douai.)

Adrien Lamoral de Warenghien était un brave officier et un cœur loyal ; il osa affronter la colère de Napoléon pour défendre le général Dupont.

Dans une lettre qu'il écrivit en 1835, le général de Warenghien avance que « la malheureuse affaire de Baylen attira particulièrement sur lui la colère de l'Empereur, parce qu'il avait défendu avec chaleur son malheureux général, en disant que les désastres arrivés en Espagne étaient la suite d'un mauvais plan d'opérations.... Vous connaissez la faute commise par le général Vedel, et les désastres qui en ont été la suite... »

« C'est bien là la vérité et je prouve longuement et clairement que les deux hommes responsables de Baylen, sont Napoléon et Vedel. » *(Correspondance du colonel Titeux, Paris, 27 janvier 1902.)*

angles sont adossés quatre esclaves enchaînés, de grandeur gigantesque, et disposés de manière que, fixant de travers le nez d'un des esclaves, on voit les trois autres; cette œuvre d'art, attribuée à Jean de Bologne, passe pour une des plus belles, entre toutes celles de la Toscane.

» Quoique la ville soit petite, elle contient cinquante mille habitants. Les maisons sont à plusieurs étages; plusieurs canaux la traversent, y entretiennent la propreté et y facilitent le commerce. Livourne dépend de l'Empire français ainsi que toute la Toscane et est le chef-lieu du département de la Méditerranée (1). »

La compagnie de voltigeurs du 3e bataillon était à Arezzo, et le restant du bataillon, à Sienne.



Route secondaire de Florence à Arezzo. — Pour aller de Florence à Arezzo qui en est à 12 lieues, on traverse d'abord une partie de cette belle plaine arrosée par l'Arno, où la culture est des plus soignées; la population florentine s'y montre avec son élégante recherche et ses costumes gracieux; puis longeant un torrent assez rapide mais contenu par les murs d'une foule de terrasses et de jardins, on franchit une colline au sommet de laquelle est bâti le village de San-Donato. Cette colline fait partie de la région de ces petites montagnes calcaires, qui se succèdent les unes aux autres et couvrent de leurs formes pyramidales toute la surface du pays jusqu'à Sienne et à Montepulciano. Ces montagnes produisent les meilleurs vins de l'Italie; l'olivier végète sur la plupart de leurs pentes; mais quelques-unes de ces montagnes sont souvent trop décharnées et trop stériles pour que ces cultures puissent y réussir; alors elles ne sont plus ombragées que par des forêts de pins maritimes.

En descendant à l'Incisa, on se rapproche de l'Arno, qu'on côtoie jusqu'à Levane dans une plaine charmante et très productive, qui tire son nom du fleuve qui l'arrose et s'appelle Val d'Arno supérieur. A Prato Vecchio ou Antico, on passe la Chiana, qui sort de la vallée, à laquelle elle donne son nom et qu'on regarde comme le grenier de la Toscane; bientôt après on arrive à Arezzo.

Arrezzo, du latin *Aretium*, ville forte dans la belle vallée de la Chiana, en Toscane, une des trois principales cités étrusques; elle offre des ruines de construction romaine et est remarquable par sa cathédrale, monument gothique du XIIIe siècle, par l'église della Pieve et par le palais de la Fraternité; elle compte aujourd'hui environ 10.000 habitants.



Route de Florence à Sienne. — Cette route se fait entièrement dans l'Apennin, que l'on

(1) Le grand-duché de Toscane, anciennement *Etruria, Tuscia,* fut gouverné de 828 à 1125 par les marquis de Tuscie; peu après, les principales villes toscanes s'érigèrent en républiques indépendantes; les Médicis qui avaient acquis dans le commerce et dans la banque une fortune considérable, gouvernèrent comme gonfaloniers de 1421 à 1494, comme ducs et grands-ducs de 1531 à 1737; lorsque la famille des Médicis s'éteignit dans la personne du grand-duc Jean-Gaston, le duché de Toscane fut donné par le traité de Vienne au mari de Marie-Thérèse d'Autriche, le duc de Lorraine François qui, en échange, céda son duché à la France (1737); trois princes du nom de Ferdinand régnèrent en Toscane: Ferdinand Ier (Médicis) grand-duc (1587-1608); Ferdinand II, de la même lignée (1621-1670); Ferdinand III, de la maison de Lorraine-Autriche (1790-1801), Ferdinand III fut renversé par le Directoire en 1799; restauré en 1814, il mourut en 1824; son fils Léopold II régna jusqu'en 1859; à la suite de la guerre qui éclata entre l'Italie et l'Autriche en 1859, la Toscane fut annexée aux états sardes; depuis 1861, la Toscane fait partie du royaume d'Italie.



retrouve presque au sortir de Florence; elle est construite avec soin et assez bien entretenue, mais, malgré cela peu commode : on ne fait que monter ou descendre, sur des pavés fort durs parce qu'il a été impossible d'établir des chaussées sablées comme dans le pays plat, d'abord faute de gravier et puis à cause de la mobilité du terrain, qui après les fortes gelées ou les grandes pluies, s'éboule facilement.

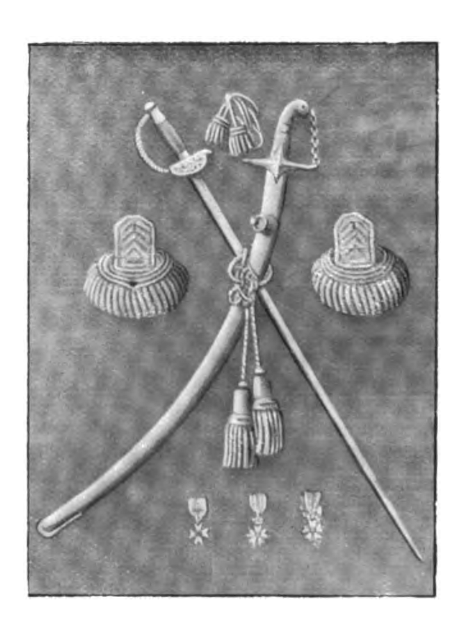
Poggibonzi qu'on rencontre à sept lieues de Florence, est un gros bourg situé au pied d'une colline; ses habitants sont industrieux et manufacturiers; de là, on aperçoit à la droite et à peu de distance Volterra, petite ville assez remarquable par plusieurs monuments qui attestent son antiquité; ses murailles sont de construction étrusque.

Après Poggibonzi, on traverse pendant un assez long espace une forêt, dont l'intérieur, coupé par de profonds ravins, ressemble presque à un désert; cependant à environ deux lieues de Sienne les montagnes s'abaissent et l'on jouit de divers points de vue très pittoresques.



Ce fut à la fin du mois de juillet que se répandirent les premiers bruits de mésintelligence avec la Russie; les vélites de la Grande-duchesse s'apprêtèrent à quitter Florence, pour aller rejoindre la Grande armée en Pologne; déjà au mois de mai, il était passé par Sienne, douze à treize mille Napolitains (1), qui se disposaient à aller se joindre à d'autres troupes du Nord.

Mais, avant d'aborder cette nouvelle période de l'histoire de l'ex-112e demi-brigade, nous ferons remarquer à nos lecteurs les quelques changements qui, depuis la fin de l'année 1811, s'étaient opérés dans le cadre des officiers du régiment.



Sabre de bataille, épée de parade, paire d'épaulettes, dont une trouée par une balle, écharpe et dragonne de maréchal de camp, deux étoiles de la Légion d'honneur, une croix de Saint-Louis, le tout ayant appartenu à Charles-Albert de Wautier.

Collection de M. Auguste de Wautier, rue d'Archis, 25, à Liége.

Les chefs de bataillon DE WAUTIER, CHARLES-ALBERT et DUROY DE FONTENAILLES passèrent comme majors, respectivement au 9e et au 19e de ligne; le capitaine SECOURGEON, CHARLES, qui depuis six ans exerçait avec distinction les fonctions d'adjudant-major, fut nommé chef de bataillon au 6e de ligne (colonel Barré) le 11 mai; les capitaines LOUTZ, NYPELS, MARTIGNY, DANNEAU passèrent également à d'autres corps; les lieutenants BOUCHER, JOSEPH et MEUNIER, au 42e de ligne (colonel Rubillon); les sous-lieutenants FAUQUEL, à la 71e cohorte des gardes nationales (plus tard 147e de ligne, colonel Sibuet) et OLLIVE, employé au recrutement, au 88e de ligne (colonel Letourneur); le sous-lieutenant STEVENS, HENRI-NICOLAS, le 19 mai 1812, au 60e régiment

(1) Les troupes napolitaines (8.000 hommes, 1.000 chevaux) formèrent la 33e division d'infanterie commandée par le général d'Estrées. Le 1er et le 2e régiment de Vélites à pied prirent part le 11 décembre 1812 à une affaire le long de la route de Wilna à Kowno et pendant la retraite sur la route de Posen. Le régiment des gardes d'honneur et celui des Vélites à cheval, créés tous les deux en 1808, escortèrent l'Empereur de Smorgoni à Wilna. Ils se mesurèrent avec les Cosaques, près d'Osmiana (4 décembre 1812), sur la route de Wilna, sur le Niémen, à la montée de Kowno et sur la route de Posen.

Le bataillon des Vélites de Florence assista aux affaires suivantes : Lutzen, Leipzig, Fontaine, Montmirail, Meaux, Fère-Champenoise, Paris. (MARTINIEN, ouvrage cité.)

de ligne (colonel Lenud) (1); les lieutenants L'OLIVIER, NICOLAS, DUFLOQUET, DOLLIN DU FRESNEL, FRÉDÉRIC, ESPEREN, RIVAUD, HAZON DE SAINT-FIRMIN, DE GOURNAY, DUCROTOY et MOLINATI devinrent capitaines; les sous-lieutenants MARTURÉ, FRESSIN DE LOSSY, PISSIN, LAVABRE, TOUZALIN, BATTESTI, ARONDEL-DELVAUX, lieutenants; furent nommés sous-lieutenants, les sous-officiers SIMÉON, RAPHAËL, GIRARD, JULIEN, LEBRAUT, GRÉGOIRE (18 septembre 1811), BOUTIN, JACQUES, LEBON, THOMAS, THOMAS, ALEXANDRE, VASSEAUX, IGNACE, VAUSSEUR, DOMINIQUE, RUELENS, JEAN-FRANÇOIS, BERTON, JACQUES (5 mai 1812), CAZALY, RAPHAËL, BARON, ALEXANDRE, BOUVIER CHARLES et DERYCKER, CHARLES (12 mai, 1er juin, 4 septembre 1812), de sorte que le régiment avait son effectif au complet, lors de son départ pour la Silésie (1813). Le bataillon de Vélites, formé en 1809 pour la garde de la Grande-duchesse de Toscane, partit pour la Grande armée de Pologne; la compagnie de gardes d'honneur quitta Florence le 15 du même mois.

Le capitaine VAN DEN SANDEN avait été retraité le 16 janvier et nommé chef de bataillon dans les cohortes de la garde nationale que l'on s'occupait de réorganiser; tous les officiers retraités ou pensionnés devaient faire partie de cette réserve de l'armée active; le capitaine VANDER STADT, dont la santé était depuis longtemps chancelante, nommé adjudant de place à Agde, arrondissement de Béziers, (Hérault) le 15 février, décéda à Livourne, au mois de juin 1812; le corps d'officiers du régiment, abandonna un jour de solde en faveur de sa femme et de sa fille (2); deux officiers donnèrent leur démission, les sous-lieutenants CARPENTIER et PORRET.

A la date du 1er janvier 1812, le lieutenant PIETERS, PIERRE qui avait passé quatre années en mer, à bord de la *Néréide,* fut nommé capitaine et désigné pour servir au régiment de l'île de Walcheren. *(131e de ligne en 1812.)*

(1) Notice sur les régiments qui reçurent des officiers de l'ex 112e demi-brigade:

Le 9e régiment de ligne, ancien Normandie, créé en 1615 de vieilles bandes françaises, fut commandé en 1812 et en 1813 par les colonels Broussier et de Vautré. Inscriptions au drapeau : *Austerlitz, Wagram, La Moskowa, Sébastopol.* Le 9e de ligne fut particulièrement éprouvé à la bataille de Wagram, où le colonel Gallet fut tué, et à celle de la Moskowa où fut blessé le colonel de Vautré.

Créé en 1597 et formé avec les gardes à pied de Lesdiguières et le régiment de Bonne, le régiment de Flandre devint 19e régiment de ligne en 1791. Il fut commandé depuis 1809 par le colonel Aubry et, à partir de 1812, par le colonel Trupel. Après avoir assisté aux affaires d'Astorga, de Busaco, de Torrés-Védras, aux armées d'Espagne et de Portugal, l'ancien régiment de Flandre fit partie du 2e corps en Russie, et concourut aux combats de Jacobowo, Polotsk, Borisow. Le major en second Duroy de Fontenailles fut tué à l'affaire de Jacobowo. Le colonel Aubry et treize officiers furent tués aux différentes affaires qui se livrèrent aux alentours de Polotsk (18 août et 15 octobre 1812). Inscriptions au drapeau actuel du 19e régiment de ligne: *Jemmapes, Héliopolis, Wagram, Sébastopol.*

Le 6e régiment de ligne, formé de l'ancien corps d'Armagnac créé en 1776, et successivement commandé sous l'Empire par les colonels Dufour, de Villiers, Barré, se signala particulièrement aux armées d'Italie, à la Grande armée, et à l'armée du Jura. Il perdit assez bien d'officiers à Wurschen, à Goldberg et sur la rive droite du pont de Leipzig; le pont ayant sauté, 21 officiers y furent faits prisonniers. Inscriptions au drapeau actuel: *Bautzen, Alger, Sébastopol, Solferino.*

Le colonel Rubillon, commandant du 42e de ligne (ancien Limousin, créé en 1635) fut blessé le 28 juin 1815, au combat de Bonneville en Savoie. Après s'être distingué à l'armée du Rhin, le 42e de ligne servit en Italie depuis 1803; il assista toutefois en Espagne aux affaires de Villa-Rodonia, Girone, Vich et Tarragone (1808-1811) et partit en 1813 pour la Grande armée. (Bautzen, Lukau, Gross-Beeren, Dennewitz.) Inscriptions au drapeau actuel: *Hohenlinden, Girone, Tarragone, Sébastopol.*

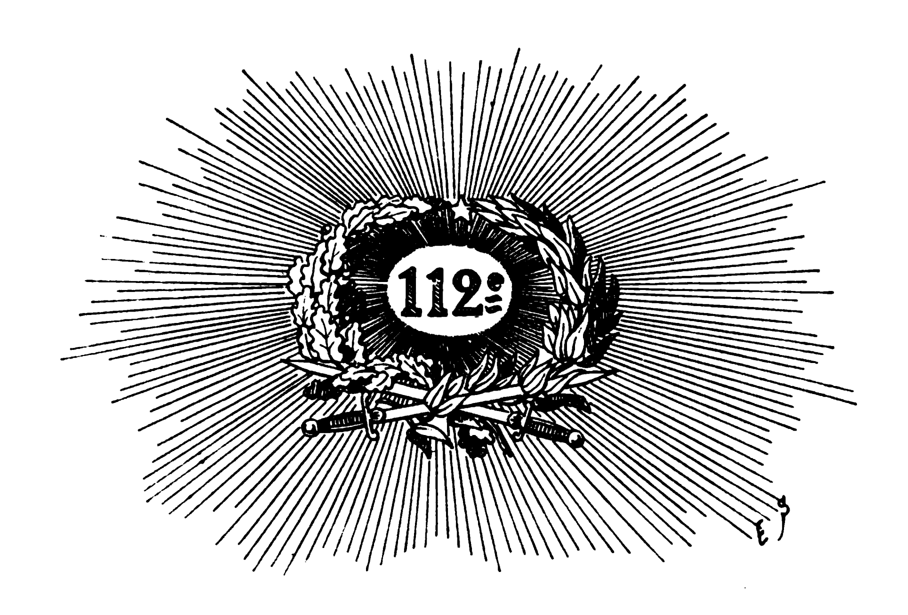
Sous la République, Conroux, Morand, Curial furent les chefs de brigade du 88e, ancien Berwick, régiment irlandais formé en 1775 de la fusion des régiments de Clare et de Berwick. Les colonels Curial, Veiland, Letourneur et Ballon commandèrent sous l'Empire le 88e de ligne qui fut particulièrement éprouvé au combat livré le 26 décembre 1806 près de Pulstuck (5e corps de la Grande armée); 22 officiers furent tués, 18 officiers grièvement blessés. Inscriptions au drapeau actuel: *Sediman, Austerlitz, Wagram, La Moskowa.*

Royal-Marine, créé en 1669, formé pour le service de mer avec des compagnies tirées des vieux corps et avec des compagnies nouvelles, devint 60e régiment d'infanterie en 1791. Il était alors en Amérique; rentré en Europe et employé à l'armée des Alpes sous le chef de brigade Lucotte, l'ex Royal-Marine se signala aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, d'Allemagne, de Batavie, du Rhin et du Danube. *Marengo, Wagram, Valence* et *Kabylie* sont les noms glorieux inscrits dans les plis du drapeau actuel du 60e de ligne, qui, sous l'Empire, eut pour chefs, les colonels Cossard, Castellan et Lenud.

(Historiques des corps de troupe de l'armée française, BERGER-LEVRAULT, Paris).

(2) APPOINTEMENTS : Capitaine de 1re classe, 2400 francs; capitaine de 2e classe, 2000 francs; lieutenant-adjudant-major, 2000 francs, plus ration pour un cheval; lieutenant, 1250 francs; sous-lieutenant, 1000 francs.

Membre de la Légion d'honneur, 250 francs; officier du même ordre, 1000 francs.



LUTZEN — BAUTZEN



CHAPITRE VII

Lutzen — Bautzen — 1812-1813

Campagnes de Saxe et de Silésie. — La division Grenier quitte l'Italie pour arriver a Berlin, le 17 janvier 1813. — Engagements aux portes de cette capitale ; fait d'armes du lieutenant Joseph de Maugeer. — Composition du cadre des officiers du 112e régiment d'infanterie de ligne au début des hostilités. — Evacuation de Berlin et retraite vers l'Elbe et la Saale; combats de Zehlendorf et de Belitz. — Marche des coalisés sur l'Elster et de Napoléon sur la Saale. — Arrivée du prince Eugène à Mersebourg. — Assaut et prise de cette ville par le 112e régiment. — Bataille de Lutzen. — Napoléon poursuit les coalisés vers Dresde et dirige Ney sur Berlin. — Marche dans la direction de l'Elbe. — Combats de Kolditz, de Waldheim, de Nossen. — Arrivée à Dresde. — Le comte de La Bédoyère remplace le colonel Benuzan dans le commandement du 112e régiment. — Combat et incendie de Bischofswerda. — Batailles de Bautzen et de Wurtschen. — Combats de Jauer et de Liegnitz. — Armistice de Pleswitz. — Séjour au camp de Schmottseifend. — Les récompenses accordées au régiment.



Les relations amicales qui avaient existé entre les empereurs Alexandre et Napoléon, s'étaient bien refroidies depuis le traité de Vienne du 14 octobre 1809; les entrevues de Tilsit et d'Erfurth n'étaient plus que des souvenirs d'antan. Aux démonstrations sympathiques et affectueuses des deux puissants alliés, avaient succédé les véhémentes interpellations contre l'ambassadeur de Russie, le prince Kourakin, lors d'une audience publique le 3 août 1811 à Paris.

Pendant cette même année, un continuel échange de notes diplomatiques et de réclamations eut lieu entre les cabinets de Paris et de Saint-Pétersbourg. Alexandre, qui avait pu enlever la Finlande aux Suédois et les principautés danubiennes aux Turcs, craignant le rétablissement du royaume de Pologne, frappa de prohibition les marchandises françaises, et demanda l'évacuation de la Prusse et de la Poméranie par les troupes françaises.

Avant d'épouser l'archiduchesse Marie-Louise, Napoléon avait demandé la main d'une



des sœurs du Czar; sa proposition éludée l'avait profondément blessé dans son orgueil et il en garda au cœur un vif ressentiment.

Il quitta Paris le 9 mai 1812, traversa l'Allemagne avec Marie-Louise. L'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, tous les Souverains de la Confédération du Rhin le reçurent à Dresde; le 12 juin l'Empereur était à Kœnigsberg; le 23 il arriva sur les bords du Niémen qu'il traversa deux jours après, pour s'engager dans cette guerre qui lui fut si funeste; elle devait provoquer et amener sa chute.

Dans une proclamation l'Empereur avait dit: « La fatalité entraîne la Russie; ses destinées doivent s'accomplir! »

Il n'entre ni dans notre intention, ni dans le cadre de cette étude, de nous occuper de la campagne de Russie; nous nous bornerons donc à constater que, malgré les désastres de cette malencontreuse invasion et de cette calamiteuse retraite, l'enthousiasme reparut en 1813, grandi à la hauteur du danger; de toutes parts, arrivaient des adresses pleines de dévouement.

Les premiers soins de l'Empereur furent d'envoyer des renforts à l'armée qui contenait encore les Russes, sur les bords du Niémen, de la Vistule et de l'Oder.

En moins de trois mois, six cents pièces de canon et deux mille caissons attelés, arrivèrent en Allemagne; les cohortes du 1er ban (1) se mirent en mouvement; les divisions de l'armée d'Italie et de l'Illyrie, se préparèrent à traverser le Tyrol; l'armée d'Espagne fournit son admirable cavalerie.

« La guerre d'Espagne et la guerre du Nord seront menées de front, et la campagne prochaine s'ouvrira avec des forces doubles de celles qui ont combattu dans la campagne dernière. » Telles furent les paroles et la volonté de l'Empereur.

Nous avons vu, au précédent chapitre, que, malgré les bruits de guerre avec la Russie, le 112e régiment de ligne était resté dans les garnisons de Florence, Livourne, Sienne et Arezzo. Vers le milieu du mois d'octobre, les échos d'une victoire complète sur les Russes à Borodino, et de la prise de Moscou, la ville sainte, se répercutèrent jusque dans le nord de l'Italie. Au grand quartier général, on devait cependant être fort inquiet sur l'issue probable de cette lutte entreprise si à la légère, ainsi que sur les dispositions de l'Allemagne à l'égard de Napoléon; car dès le commencement du mois d'octobre, le comte Grenier (2), gouverneur de Mantoue et lieutenant du prince Eugène en Italie, pendant que ce dernier commandait le 4e corps de la Grande armée, reçut l'ordre de former une division composée comme suit :

112e régiment, colonel Benuzan; 6e régiment, colonel chevalier Barré; 13e régiment, colonel baron Larcilly; 14e régiment (3), colonel baron Estève, Jean-Baptiste; 22e régiment léger, colonel Charras, et de se porter immédiatement vers la Saxe, en traversant le Tyrol.

Cette magnifique division, avant-garde de l'armée d'observation d'Italie et forte de plus

(1) Napoléon avait formé en 1812 cent cohortes de garde nationale active, prises dans le premier ban et composées d'hommes de 20 à 26 ans, non mariés, qui ne devaient servir qu'à l'intérieur de l'Empire. Le second ban comprenait les hommes de 26 à 40 ans; le troisième, les hommes de 40 à 60 ans.

(2) Grenier, Paul, général de division, grand-aigle de la Légion d'honneur, né à Sarrelouis en 1768, mort en 1827, entra au service en 1784, prit une part glorieuse à la bataille de Fleurus, devint général de division en 1794, commanda en chef au combat de Bamberg livré contre les Autrichiens le 4 octobre 1796, contribua au succès des batailles de Neuwied (1797), d'Hochstædt et de Hohenlinden (1800). Gouverneur de Mantoue en 1807, il fit toutes les campagnes de l'Empire, comme lieutenant du prince Eugène dont il ramena l'armée en France lors de l'évacuation de l'Italie en 1814.

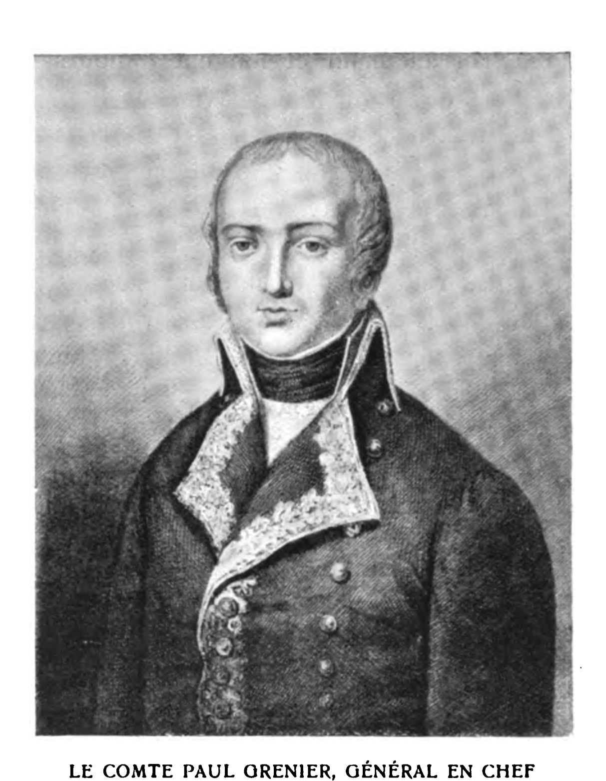
Après la perte de la bataille de Waterloo, le général Grenier fut désigné par ses collègues de la Chambre des représentants pour faire partie du gouvernement provisoire que présidait Fouché. Il siégea encore à la Chambre en 1818, dans les rangs de l'opposition. Il a publié un livre intitulé : *Correspondance du général Grenier et de son état-major* (Bamberg 1800).

(3) 3e et 4e bataillons; les 1er et 2e bataillons guerroyaient en Espagne (Saragosse, Villel, Tarragone, Valence).

de dix-huit mille hommes aguerris, instruits et dévoués, allait supporter en grande partie, le poids de la campagne de Saxe et de Silésie.

On s'occupa de faire rentrer, auprès de l'état-major de chaque régiment, les bataillons détachés; puis le 112e régiment de ligne où l'on comptait plus de quatre mille baïonnettes, quitta la capitale de la Toscane le 22, avec l'ordre d'aller rejoindre aux environs de Vérone, les autres corps cités plus haut. Nos compatriotes passèrent par Bologne, Modène, Reggio, Guastalla, Mantoue et atteignirent le 27 le bourg de Villafranca, à trois lieues de Vérone.

Les 3e et 4e bataillons y furent cantonnés jusqu'au 20 novembre, tandis que les 1er et 2e tenaient garnison à Vérone (1).



LE COMTE PAUL GRENIER, GÉNÉRAL EN CHEF
(1796).
Fac-simile d'un portrait tiré de la Galerie historique de Versailles.
Cabinet des estampes, Bibliothèque royale de Belgique.

Le général Grenier passa les troupes en revue et leur fit quitter ensuite les belles plaines de la Lombardie pour les rassembler aux environs de Nuremberg, en Franconie.

(1) Depuis le mois de juillet 1812, ces deux bataillons étaient détachés à Forli, chef-lieu du département français du Rubicon, entre le Montone et le Ronco, sur la voie Emilienne. La province de Forli était comprise entre l'Adriatique à l'Est, la province de Pesaro et Urbino au Sud, la province de Ravenne au Nord et celle de Florence à l'Ouest.

Gratifications de campagne : Les lieutenants et sous-lieutenants touchèrent la somme de trois cents francs à titre d'indemnité pour entrée en campagne; ils recevaient en outre trente sous par jour, lorsqu'ils n'étaient pas logés chez l'habitant.

Pour coopérer à la campagne de 1813, les officiers furent autorisés à emporter un portemanteau spécial renfermant 25 kilos d'effets; le reste de leur équipement, chapeau, portemanteau réglementaire, malles, livres italiens et d'instruction, etc., etc., tout était resté à Florence.



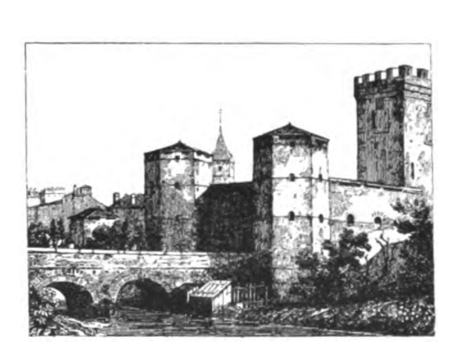
MARCHE DE VÉRONE DANS LE TYROL PAR LES MONTAGNES.

Nos quatre bataillons de guerre longeant l'Adige en sa merveilleuse vallée, reconnaissent sur une éminence à gauche, le village de Rivoli, pris plusieurs fois d'assaut en 1796 et 1797 par les Français sous les ordres de Masséna, s'engagent dans le défilé dit *Chiusa di Verona*, et font étape à Roveredo, théâtre de leurs premiers exploits en 1809; tout en suivant le cours sinueux de l'Adige, ils s'arrêtent à Trente, autrefois la plus importante et la plus riche ville du Tyrol, (célèbre par le Concile qui se tint à Sainte-Marie-Majeure de 1545 à 1563); à Salurn, ils foulent le sol du Tyrol allemand et longent toujours l'Adige, aux eaux rapides, rendue navigable depuis Branzoll. S'efforçant à gravir des hauteurs plantées de vignobles, nos jeunes troupiers atteignent Botzen (265 m.) dans un site charmant, franchissent le défilé de Klausen (523 m.) dans la belle vallée de l'Eisak, et gagnent enfin, le 1er décembre, Brixen (561 m.), ville qui pendant neuf cents ans avait été capitale d'une principauté ecclésiastique supprimée en 1803.

Ayant à escalader des pentes raides qui les mènent successivement à Sterzing (948 m.), Gossensass (1065 m.) et Brennerbad (1326 m.), nos Brabançons s'engagent par *Brixener Klause* dans le défilé du Mittewald où le corps du général Lefebvre subit un échec en 1809.

Ils franchissent ensuite le col du Brenner (1370 m.), le moins élevé des passages de la chaîne principale des Alpes, qui depuis 1772 avait été rendu praticable aux voitures en toute saison.

Les jeunes soldats dévalent allègrement au bas des flancs montagneux et verdoyants de la vallée de la Sill, qui serpente dans des bas-fonds, s'arrêtent encore à Matrei (992 m.), et pénétrant dans un nouveau site enchanteur, la large et verdoyante plaine de l'Inn, au pied du mont Isel, ils parviennent enfin dans la jolie cité d'Inspruck, le 3 décembre 1812.



MUNICH
Porte Sendlinger.

Les officiers, pendant leur séjour en cette ville, firent une visite au prince royal de Bavière, Louis-Charles-Auguste qui les reçut au Burg (château impérial) d'une façon fort affable. Ils admirèrent aussi à Inspruck, dans l'église des Franciscains, le mausolée de l'empereur Maximilien, (1) autour duquel sont sculptées, en bas-relief, les principales actions glorieuses de ce prince; ils contemplèrent encore la colonne Sainte-Anne, érigée en 1706 en mémoire de l'évacuation du Tyrol par les Bavarois (2).

(1) Sur un sarcophage en marbre, haut de 2 m. est une statue de bronze de l'empereur Maximilien Ier (m. 1519) à genoux, par L. del Duca, entouré de 28 statues colossales de contemporains et d'ancêtres de l'empereur, aussi en bronze. Le sarcophage est en outre entouré de 24 bas-reliefs en marbre blanc représentant les principaux événements de la vie de l'empereur. Les quatre premiers sont des frères Abel de Cologne et les autres, des chefs-d'œuvre du genre, par Alexandre Colins de Malines. On a travaillé à ce monument de 1509 à 1593.

A gauche de l'église, se trouve aujourd'hui le monument d'André Hofer, chef des Tyroliens fusillé en 1819 à Mantoue par les Français; de chaque côté, les tombeaux de Spechbacher et de Haspinger, compagnons de Hofer.

(2) Notice sur la Bavière, sur sa capitale et sur le prince héréditaire Louis-Charles-Auguste:

Avant 1789, l'électorat de Bavière, institué en 1623, comprenait le palatinat du Rhin, le duché de Juliers, le duché de Berg, le duché de Neuburg, le pays de Sulzbach, la Haute-Bavière (Munich, Ingolstadt, Donauwœrth),

MARCHE D'INSPRUCK VERS AUGSBOURG, PAR LES MONTAGNES DU TYROL.

« Nous marchons les quatre bataillons de guerre ensemble ; le régiment n'a jamais été aussi nombreux ; les compagnies comptent jusqu'à 160 hommes, non compris les soldats aux hôpitaux. Le temps a été bon jusqu'ici ; le froid est supportable, surtout en marchant ; les

la Basse-Bavière (Landshut et Straubing), le landgraviat de Leuchtenberg, le comté de Haag, les seigneuries de Pyrbaum, de Hohenwaldeck, de Breiteneck.

Le Saint-Empire romain était divisé en dix cercles, entre autres le cercle de Bourgogne, formé par les Pays-Bas Autrichiens, et le cercle de Bavière, comprenant, outre le duché de Bavière, l'archevêché de Salzbourg, les évêchés de Passau, Ratisbonne, Fresingen, le comté d'Ortenbourg, la prévôté de Berchtholsgaden, la ville libre impériale de Ratisbonne, etc.

Charles-Théodore (1724-1799), dernier descendant de la ligne de Sulzbach, étant mort sans postérité, Maximilien-Joseph, comte palatin des Deux-Ponts-Birkenfeld, lui succéda et prit le titre d'électeur au moment où ses Etats étaient le théâtre de la guerre qui se termina le 9 février 1801 par la paix de Lunéville. La Bavière perdit toute la rive gauche du Rhin, ainsi que le Palatinat, situé sur la rive droite, qui agrandit les domaines de l'électeur de Bade, mais s'agrandit d'un territoire détaché de l'empire allemand.

Lors de la guerre de 1805, l'électeur accorda un contingent de 30.000 hommes à l'empereur des Français; à la paix de Presbourg, la Bavière se fit concéder un territoire de 500 mille carrés géographiques et Maximilien-Joseph prit le titre de roi. Cette alliance avec Napoléon Ier fut resserrée davantage, peu de temps après, par le mariage du prince Eugène, nommé vice-roi d'Italie, avec la fille de Maximilien. La Bavière se battit avec la France contre la Prusse (1806), contre l'Autriche (1809) et reçut encore un agrandissement de territoire, principalement aux dépens de cette dernière puissance.

Quand, après avoir fourni un corps d'armée à Napoléon pour la désastreuse campagne de Russie, Maximilien comprit que c'en était fait de la fortune de l'Empire, il se rapprocha de l'Autriche, rompit avec la confédération du Rhin, se fit assurer toutes ses possessions par le traité de Reid (8 octobre 1813) et mit son armée à la disposition des souverains coalisés. Par le traité de Paris (30 mai 1814), Maximilien céda à l'Autriche le Tyrol et le Vorarlberg et reçut en échange les duchés de Wurzbourg et d'Aschaffenbourg. Le roi de Bavière mourut en 1825.

Ce prince héréditaire, qui avait reçu avec tant d'affabilité les officiers du 112e régiment d'infanterie française à leur passage à Inspruck, était Louis-Charles-Auguste, né à Strasbourg en 1786, mort en 1868, fils du précédent et roi de Bavière sous le nom de Louis Ier. Il eut pour parrain le roi Louis XVI qui lui fit présent d'une charge de colonel et d'une pension de 12.000 livres. Lorsque son père, le comte palatin des Deux-Ponts, qui avait quitté la France à la Révolution française, devenu électeur depuis 1799, eut reçu de Napoléon en 1806, le titre de roi, Louis, devenu à son tour prince royal héréditaire, fut nommé général de division. Il prit part dans l'armée bavaroise à la guerre de 1806, se distingua, l'année suivante, dans les combats qui eurent lieu près de Pulstuck, se battit en 1809, sous les ordres du maréchal Lefebvre, contre l'Autriche, et reçut, après la bataille d'Abensberg, les félicitations de Napoléon. Cette même année, il se maria avec Thérèse de Saxe-Hildburghausen, reçut le gouvernement des cercles de la Salzach et de l'Inn. Lorsque le roi Louis Ier eut abdiqué en faveur de son fils Maximilien II en 1848, il alla habiter le palais Wittelsbach où il mourut en 1868.

Un voyage qu'il fit en Italie de 1804 à 1805 lui inspira pour les arts une passion qui ne le quitta plus. Il fut le véritable créateur de la ville moderne de Munich et la dota de magnifiques constructions, imitées en partie de l'antiquité. Située sur le bord méridional d'une plaine stérile, d'environ 130 kilom. carrés et sur la rive gauche de l'Isar, rivière au cours impétueux qui sort à 7 kilom. de là d'un défilé de 15 kilom. de long, Munich doit sa fondation à Henri le Lion qui construisit en 1158 un pont sur l'Isar. Le sol appartenait, dit-on, à des moines, ce qui explique le nom de la ville : *forum ad Monachos,* et le moine qu'elle porte dans ses armes.

Sa prospérité commença avec les Wittelsbach; de 1815 à 1825, le prince royal s'adonna entièrement à son goût pour les arts. Il jeta, en 1816, à Munich les fondements de la Glyptothèque, chargea, deux ans plus tard, le grand peintre Cornelius, de l'orner de fresques, et acheta, dans les fréquents voyages qu'il fit en Italie, la plupart des tableaux et des statues qui sont aujourd'hui le plus bel ornement des musées de Munich.

C'est également dans les premières années de son règne que le roi Louis, voulant faire de Munich l'Athènes moderne, fit élever dans cette ville des monuments, dont il confiait la décoration aux plus grands artistes de l'Allemagne moderne. Parmi ces monuments, nous citerons la Glyptothèque, la Pinacothèque, l'Odéon, le Palais royal, l'Université, la Bibliothèque, les Arcades, l'Obélisque érigé en mémoire des Bavarois morts en 1812, la porte de la Victoire, enfin de nombreuses églises, notamment la basilique de Saint-Boniface. On lui doit également la Walhalla, le temple de l'Honneur, élevé sur une colline de 85 m. de haut, sorte de panthéon construit près de Ratisbonne, en l'honneur de tous les héros de la Germanie.

On montre dans les appartements de la vieille résidence (palais royal) les salles de l'Empereur ou salles riches : antichambre, salle d'audience, salle du trône, habitées en 1809 par Napoléon Ier. Une épée de l'empereur Napoléon Ier est conservée au Musée national; à peu près au centre du vieux Munich, dans l'église Saint-Michel, à gauche du transept, se trouve le monument d'Eugène de Beauharnais, mort en 1824, vice-roi d'Italie, qui était gendre du roi Maximilien-Joseph. Ce monument est de Thorwaldsen. Le prince est représenté en héros grec, tenant à la main une couronne de lauriers, avec la muse de l'histoire à sa droite, les Génies de la Mort et de l'Immortalité à sa gauche et dans le haut sa devise : « Honneur et Fidélité ». Nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant dans le texte quelques vues du vieux Munich, tirées de la *France Militaire,* dues au talent du graveur Bullura.

chemins sont superbes ; depuis notre départ de Florence, nous n'avons eu qu'un jour de frimas et de neige ; nous sommes nourris chez l'habitant et payés comme en garnison, sans toucher l'indemnité de 30 sous par jour. En arrivant au gîte, nous trouvons un bon lit, une chambre bien chauffée et le manger prêt. Nous éprouvons toutefois une certaine difficulté à parler l'allemand, mais nous tâchons de nous ressouvenir de ce que nous avons appris pendant la campagne de 1809. Nous avions certes plus de facilité à converser en italien ; les dames d'officiers sont restées à Florence, ne pouvant rejoindre leurs maris, à cause de la campagne. » *(Correspondance du lieutenant de Maugeer, datée de Brixen en Tyrol.)*

Les bataillons du 112e de ligne quittent le surlendemain de leur arrivée Inspruck (573 m.), longent la rive gauche de l'Inn, au cours impétueux, jusqu'à Zirl (620 m.) ; ils montent vers le nord en décrivant de grandes courbes qui offrent de magnifiques points de vue sur la large vallée de l'Inn et les montagnes du sud avec leurs neiges et leurs glaciers, jusqu'à Seefeld (1176 m.) sur un plateau, limite des bassins de l'Isar et de l'Inn ; la descente s'effectue jusqu'à Weilheim (562 m.), par la vallée de la Leutasch entre le Wetterstein (2968 m.) et le Karwendel (2370 m.), par le défilé de Scharnitz, forteresse rasée par les Français en 1805, par Mittenwald (912 m.), (frontière actuelle entre la Bavière et le Tyrol), Partenkirchen (722 m.), Oberau (655 m.) et Murnau (691 m.), le long des rives du Loisach, affluent de l'Isar.

De Weilheim, abandonnant la route de Munich qui continue le long du lac de Starnberg (Würmsee), ils tournent vers l'ouest, longent le massif du Hohe-Peissenberg (975 m.), passent par Peiting, Schongau, belle petite ville où ils traversent le Lech, Bidigen et arrivent enfin par une température glaciale, le 13 décembre à Kaufbeuern, petite ville de la Souabe, sur la Wertach ; ils descendent alors dans le Lechfeld, plaine entre la Wertach et le Lech, où Othon Ier battit les Hongrois en 955, font encore une étape à Buchloe, Schwabmunchen, Bobingen et se reposent enfin à Augsbourg le 15 décembre.



MUNICH.

En traversant les gorges et les hautes montagnes du Tyrol, nos troupiers souffrirent énormément du froid ; beaucoup de soldats eurent des membres gelés, mais qu'étaient ces souffrances en comparaison de celles qu'enduraient leurs infortunés frères d'armes, qui effectuaient en ce moment leur retraite de Moscou (1) ?

(1) *3 décembre 1812,* date fatale pour les pauvres soldats !
Aveuglés par des tourmentes de neige, noyés dans la brume, engourdis par les frimas, les survivants de la Grande armée se traînaient péniblement le long de la route de Kalouga, perdus dans les steppes glacés des régions du nord, à plus de six cents lieues de la mère-patrie.
Pendant la marche en retraite, commencée le 19 octobre, ils furent battus et repoussés à Malojaroslawetz, à Mozaïsk, à Smolensk, aux trois journées de Krasnoë ; engourdis par le froid intense qui paralysait leurs forces, ils tombaient, par centaines, pour ne plus se relever. Ils mirent quatre jours à passer la Bérésina, sous le canon des Russes et parvinrent, quelques milliers à peine, à Bienitza et à Smorgoni.
C'est de Molodetschno, nom à jamais maudit dans l'histoire, que fut daté le sinistre vingt-neuvième bulletin qui annonçait à l'Europe incrédule, encore aux pieds de l'Empereur, toute l'étendue du désastre !
« Les chevaux sont morts par milliers (il n'était pas question des hommes), » et qui se terminait par ces mots : « La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure ! »
Wilna, le Niémen, Kowno, Gumbinnen et Kœnigsberg furent les dernières étapes de ce douloureux calvaire.
19 octobre 1812-3 janvier 1813 !

Après avoir séjourné le 15 décembre à Augsbourg, le 18 à Donauwœrth, les troupes françaises arrivèrent, le 20, dans leurs cantonnements de Weissbrün, Bernbach, etc.

Le lieutenant de Maugeer eut encore le temps de décrire les villes par où l'on passait :

« Augsbourg (1) est une des villes les plus grandes et les plus commerçantes de l'Allemagne. Elle est le chef-lieu du cercle du Lech, rivière sur laquelle elle est située, à l'embouchure de la Wertach ; elle est belle et renommée par ses ouvrages d'horlogerie et d'ivoire. »



NUREMBERG.

La division, appelée à devenir la 35e de la Grande armée, onzième corps, se composait de quatre brigades ; les 112e et 6e régiments formaient la 2e brigade, sous les ordres du général baron Le Sénécal (2).

La première brigade était cantonnée à Bamberg ; la 2e à Nuremberg et aux environs ; la 3e à Ratisbonne et la 4e à Augsbourg.

« Nuremberg (3), chef-lieu du cercle de Pegnitz, au royaume de Bavière, est située sur la rivière qui donne son nom au cercle ; cette ville, une des plus considérables de l'Allemagne, est opulente par son commerce : on y trouve des fabriques nombreuses et florissantes, particulièrement en quincailleries. »

Après avoir quitté Weissbrün et les cantonnements circonvoisins, où il avait séjourné depuis le 22 décembre 1812 jusqu'au 2 janvier suivant, le régiment marcha successivement sur Erlangen (ville peuplée par des Français, réfugiés après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, sous Louis XIV), Bamberg (4), belle ville, grande et commerçante, située sur la Rednitz, et chef-lieu du cercle du Mein, Kulmbach, petite ville, ancienne résidence des margraves de Brandebourg-Kulmbach, sur le Mein blanc, Hof, Plauen, Altenbourg et Leipzig.

Le 14 janvier 1813 la division passa l'Elbe à Wittenberg ; le 17 elle arriva à Berlin.

(1) Augsbourg, l'*Augusta Vindelicorum* des Romains, ville libre dès 1268, atteignit sa plus grande prospérité au XVe et au XVIe siècle, où elle fut le centre du commerce entre le nord de l'Europe, l'Italie et le Levant, en même temps qu'une ville très industrielle. Charles-Quint a tenu des diètes célèbres dans cette ville, en particulier celle de 1530, où les protestants présentèrent leur *confession d'Augsbourg,* et celle de 1555, qui rétablit la paix religieuse.

(2) Le Sénécal, ancien adjudant-commandant, blessé le 13 février 1806 devant Gaëte, fut chef d'état-major du maréchal Grouchy, pendant la funeste campagne de 1815 en Belgique. Il avait pour aide de camp en 1813 le capitaine Richardson de Bréda, ancien adjudant-major du régiment.

(3) Nuremberg, jadis ville libre, à la Bavière depuis 1806, devint comme Augsbourg un des grands entrepôts du commerce entre l'Orient et le Nord par Venise et elle atteignit sa plus grande prospérité au commencement du XVIe siècle. C'est alors qu'y fleurirent les arts. La réforme fut adoptée à Nuremberg en 1525; la découverte de la route des Indes par mer porta le premier coup au commerce de la ville; elle souffrit encore davantage de la guerre de Trente ans et elle déchut de plus en plus au XVIIIe siècle. Elle s'est beaucoup relevée depuis qu'elle a passé au pouvoir de la Bavière; pour le commerce et l'industrie, elle est maintenant la ville la plus importante de l'Allemagne du Sud.

(4) Bamberg, l'une des plus belles villes du sud de l'Allemagne, bâtie sur cinq collines et traversée par la Regnitz, qui s'y divise en plusieurs bras et par le canal Louis, qui relie le Mein au Danube, par la Regnitz. Elle fut jusqu'en 1802 la résidence de princes-évêques. La cathédrale, dont les quatre tours dominent la ville, a été fondée en 1004 par l'empereur Henri II, mais elle date surtout du XIIe et XIIIe siècle. C'est un des plus beaux édifices romans de l'Allemagne, avec des parties trahissant l'influence du style gothique primitif français.



ENTRÉE A BERLIN.

RÉCIT DU LIEUTENANT DE MAUGEER.

« Il régnait un froid épouvantable ; nous fûmes obligés d'attendre plus d'une heure sur l'une des places publiques pour recevoir nos billets de logement. Je n'étais pas encore au bout de mes peines, il fallut monter la garde ; après avoir fait huit mortelles lieues au milieu des frimas, presque gelé, je fus obligé de marcher encore pendant l'espace d'une lieue pour arriver à mon poste qui était l'hôpital militaire, situé au delà du faubourg ; je fus dédommagé de mes fatigues, du froid et des contrariétés que j'avais éprouvés, par un bon feu et une bonne table, le directeur de l'hôpital m'ayant invité à diner. Le lendemain, je visitai, en détail, l'établissement qui était encombré de malades, de blessés et de gelés, tant Russes et Prussiens que Français et leurs alliés.

» Berlin est l'une des villes les plus considérables du nord de l'Europe et la plus belle de l'Allemagne ; elle est la capitale de la Marche de Brandebourg et de tout le royaume de Prusse. Les souverains qui y ont établi leur résidence, l'ont embellie à plaisir ; elle est située sur la Sprée, rivière qui se jette dans l'Oder, et qui forme plusieurs canaux qu'on traverse sur un grand nombre de ponts bien bâtis ; le plus beau est le pont royal, où l'on voit la statue équestre de Frédéric-Guillaume ; ensuite celui d'Hercule où est placée la statue de ce demi-dieu.

» Les voies de communication sont belles, longues et larges ; la plus remarquable est la vieille rue de Frédéric, qui a une lieue de longueur, puis la rue royale, celle de l'Unterlinden qui forme une promenade charmante plantée d'arbres et qui aboutit à la porte de Brandebourg. Les places les plus intéressantes sont : la place du Palais qui est circulaire et entourée d'arbres ; celle des Gendarmes, celle de Wilhelm.

» Parmi les édifices, on admire le palais royal, l'arsenal, l'académie, le grand théâtre, le musée et la bourse. Berlin est fermée de quinze portes, et ceinte d'une simple muraille.

» La ville est jolie et si grande qu'il faut au moins deux heures pour la traverser ; mais si elle surpasse Florence en étendue, celle-ci la dépasse beaucoup en splendeurs artistiques.... La troupe est casernée et espère séjourner ici en quartiers d'hiver ; la saison est fort rigoureuse.... Les dispositions des habitants à notre égard sont détestables ; les Bavarois étaient doux et affables.... Dans le royaume de Saxe, ce n'était déjà plus la même chose ; ici, il ne se passe pas de jours sans que le soldat ne soit insulté ou molesté....

» Je fus d'abord logé chez l'intendant du palais de Charlottenbourg, maison royale à deux lieues de Berlin ; j'y étais fort bien. — Il se nommait M. Passau, et avait deux demoiselles aimables, très bien élevées et parlant parfaitement le français.

» C'est à ce moment que l'on connut toute l'étendue du désastre de Moscou, et que l'on vit arriver à Berlin les débris de la Grande armée, qui venaient s'y rallier.

» C'était un spectacle singulier et bien attristant pour nous, que de voir, d'un côté, un fantassin monté, couvert d'une peau de mouton, les pieds entortillés de chiffons et de l'autre, un cavalier démonté pouvant à peine se traîner.

» Le 20 janvier 1813, le corps d'officiers du 112e recueillit le général baron Penne (1),

(1) Le général Penne avait été employé à la 4e division de réserve d'infanterie de la Grande armée le 26 juin 1812 ; appelé au grand quartier général le 1er août suivant, il avait été pourvu du commandement d'une brigade de la 5e division d'infanterie, 1er corps. (Prince d'Eckmuhl, général Compans ; 25e, 57e, 61e, 111e de ligne ; 17,500 hommes, 1,200 chevaux.)

Principales affaires de la division Compans en Russie : Smolensk, Dorogobouj (août), Borodino, La Moskowa (septembre), Wiasma, 3 journées de Krasnoë (novembre), Wilna (décembre 1812).

blessé, exténué, ayant perdu ses chevaux, ses équipages, ses bagages en Russie ; nous laissons à juger de la réception sympathique qui fut faite à l'ancien colonel qui s'était couvert de gloire, à la tête du régiment, pendant la campagne contre l'Autriche.

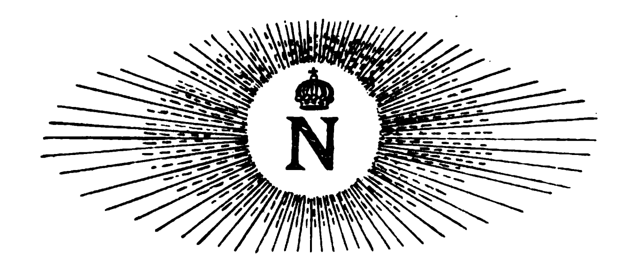
» La ville de Berlin offre des distractions de tous les genres ; on trouve réunis, dans les tabagies, tous les plaisirs à la fois.

» Je m'y amusai fort bien, jusqu'au moment où les choses prirent une autre tournure ; on parlait de la marche envahissante de l'armée russe, précédée par les Cosaques ; la ville était encombrée de débris de l'armée française, de fuyards et de volontaires prussiens ; les enrôlements ne devaient pas nous inquiéter, disait-on, mais nous redoutions pourtant des actes de trahison ou de vengeance ; déjà l'exaspération des habitants était extrême et allait toujours croissant.

» Les Berlinois disaient ouvertement que notre règne avait cessé, que nous serions bientôt chassés de la ville et du pays ; on me le confirmait dans mon logement ; mes hôtesses fixaient même le jour de l'entrée des Cosaques, avant-coureurs de l'armée alliée, ajoutant que nos chefs le savaient ; et, chose étonnante, nous vivions dans la plus parfaite sécurité ; à l'exception de quelques rixes entre militaires français et habitants, rien ne faisait pressentir aucun événement grave. Il n'y avait à chaque porte de Berlin qu'un poste de quelques hommes commandés par un sous-officier ou un caporal, et quelques sergents de ville. On ne prenait pas même la précaution de faire charger les armes.

» La veille du jour fixé pour l'arrivée des Cosaques, je dis en plaisantant à mes hôtesses : « Eh bien, c'est donc demain qu'ils feront leur entrée ? » — « Ne vous en moquez pas, me répondent-elles, le jour n'est pas bien éloigné. »

» Et le lendemain 20 février, on signalait l'apparition de ces hôtes incommodes aux abords de la ville. »



L'Empereur, rentré à Paris le 18 décembre 1812, s'était occupé immédiatement de la reconstitution de l'armée ; tout en ne négligeant aucun détail de service, il ratifia les propositions d'avancement qui lui avaient été soumises en faveur de l'armée d'Italie. C'est ainsi que par décret impérial, en date du 28 janvier, furent promus et nommés :

Au grade de *capitaine :* les lieutenants DANNEELS, DUCOURNAU et DRONSART.

Au grade de *lieutenant :* les sous-lieutenants DOREZ, Charles, premier porte-aigle, DELALAIN, BERTRAND, DEMAILLY, DEMARET, DESAEGHER, DAMMAN, de MAUGEER, PAYEN, LONNEUX, POUJOLLE, BAUDOUX, GAUTHIER, LERAT et LEROUX.

Au grade de *sous-lieutenant :* les sous-officiers GREEF, Gaspard, DELANNOY, Henry, PESIN, Hubert, DEBAS de SURMONT, Théodore, COUVREUR, Joseph, VERBEECK,



MICHEL, HIELARD, PIERRE, MAZERAN, FRANÇOIS, BOCHARD, HIPPOLYTE, MIRET, JEAN-PIERRE, DEPAULY, JACQUES. Le capitaine BAUMONT passa le 1er février au 92e de ligne (colonel Tissot) (1).

Le capitaine DUFRESNEL, JEAN-BAPTISTE-HENRY-FERDINAND (l'aîné des trois frères Dollin du Fresnel), fut retraité à la date du 1er février 1813. Il retourna à Florence, où il épousa une Luxembourgeoise, veuve d'un riche Florentin (2).



ATTAQUE DE BERLIN PAR LES COSAQUES.

Les mauvaises dispositions de la population à l'égard des Français, étaient particulièrement cruelles pour la division italienne; tandis qu'ils étaient aimés en Italie, qu'en Bavière, ils avaient été accueillis avec douceur et affabilité, ils n'entendaient à Berlin, que menaces de trahison et paroles de vengeance. Depuis le 15 février, les troupes s'attendaient à quitter la capitale de la Prusse (3) et à recommencer les hostilités; personne ne se faisait illusion.

L'Angleterre et la Russie avaient resserré leur alliance; la Suède mettait trente mille hommes et la Prusse cent mille à la disposition du Czar, qui plaça Wittgenstein à la tête de ses armées; les dispositions de la Saxe devenaient de plus en plus hésitantes.

Le 21, la moitié de la garnison assistait aux funérailles d'un chef de l'administration de l'armée; à chaque porte de la ville, il ne se trouvait qu'un poste de quelques hommes commandés par un sergent ou un caporal, qui n'avaient pas même pris la précaution de faire charger les armes, lorsque le bruit courut parmi la populace, que les Cosaques venaient de faire leur apparition sous les murs de la capitale.

(1) Napoléon, en décembre 1812 et en janvier 1813, fit quelques nominations dans l'état-major général; Bordessoulle, Bailly de Monthyon, Roussel d'Hurbal, Haxo, Dubreton, Deriot, quelques artilleurs, Charbonnel, Tirlet, Ruty, devinrent divisionnaires; Vallin, de Lalaing d'Audenarde, ancien officier du 112e de ligne, Laville, Doucet, Guéhéneuc, beau-frère du feu duc de Montebello, Mayer, Pellegrin, Laffite, Rouelle et Mesclop, colonels ou adjudants-commandants, furent promus généraux de brigade. Il y eut aussi quelques nouveaux commandants de la Légion d'honneur, Berthemy, Henry, Arnault; enfin, quelques Aigles d'or, six en décembre et deux en janvier, furent encore décernées.

(2) *Mariage.* La future d'un officier subalterne devait apporter un capital de douze mille francs, ou justifier l'existence en sa faveur d'un revenu annuel d'au moins six cents francs.

(3) ENTRÉE DES FRANÇAIS A BERLIN LE 25 OCTOBRE 1806.

« Le 24 octobre 1806, quelques centaines de cavaliers légers, chasseurs verts et hussards rouges, s'étaient risqués dans Berlin par la porte de Halle, la Friedrichstrasse et la rue de Leipzig; le camp de l'armée française s'étendait sur la colline de Tempelhof.

» Le 25 octobre, de très grand matin, les curieux s'étaient rassemblés au rond-point à côté de la porte de Halle; quelques heures se passèrent ainsi; on entendait au loin le tambour; tout à coup on vit reluire des milliers de baïonnettes sur la route de Tempelhof.

» Le magistrat *in corpore,* portant les clefs de la ville, était réuni; des fanfares éclatantes retentirent et tous les yeux se dirigèrent vers la porte....

» C'était l'entrée triomphale du corps de Davout. Douze régiments, coupés par d'interminables colonnes d'artillerie, défilèrent dans un ordre relatif; les sapeurs, le tambour-major, le bruit assourdissant d'une masse de tambours, celui des musiques frappèrent les spectateurs : des colosses, dont la taille était encore exagérée par d'immenses bonnets à poil avec des plumets rouges, aux visages halés, avec de longues barbes noires leur allant jusqu'à la ceinture et tranchant sur des tabliers de peau d'une blancheur immaculée, portant sur l'épaule des haches étincelantes, entrèrent par la porte de Halle. C'étaient les sapeurs.... Les tambours, tous armés du fusil, étaient porteurs de caisses deux fois plus grandes que celles des Prussiens; les voltigeurs n'avaient que des clairons. La tenue des officiers n'était pas uniforme; ils ne portaient ni écharpes ni dragonnes, deux choses qui, selon les Allemands, devaient être leurs accessoires obligés. Ils se distinguaient simplement par un petit hausse-col. » D'après un témoin oculaire *(ein Augenzeuge).*





ENTRÉE DE NAPOLÉON A BERLIN — 27 Octobre 1806

D'après une gravure de Wolff.

Cabinet des Estampes. — Bibliothèque Royale de Belgique.

Le lieutenant de Maugeer, requis par un officier de l'état-major de la place, se mit à la tête d'un piquet de trente voltigeurs et se porta rapidement vers l'une des portes menacées; il soutint énergiquement la défense jusqu'au moment où le capitaine Boucher, à la tête de cent hommes, vint le renforcer; ils prirent, à leur tour, l'offensive et contraignirent la cavalerie ennemie à se replier, malgré l'appui de leur artillerie légère qui envoyait des bordées de mitraille et blessa plusieurs voltigeurs. Le lieutenant Delalain, Jules-Charles, déjà blessé en Espagne, prit part à la même affaire; il reçut un coup de lance au bras droit (1).

Durant ce combat qui avait commencé vers midi pour ne se terminer que vers six heures du soir, les Cosaques, de leur côté, essuyèrent des pertes sérieuses; ces cavaliers légers, qui composaient l'avant-garde de l'armée russe, encore au delà de l'Oder, attaquèrent la place sur différents points, mais furent repoussés partout avec perte.

Lorsque les assaillants se furent définitivement retirés, plusieurs officiers supérieurs vinrent visiter le poste du lieutenant de Maugeer et le complimentèrent sur sa conduite énergique; le colonel Benuzan le signala particulièrement à l'attention du vice-roi d'Italie, commandant en chef.

Dans le but de prévenir un retour offensif de l'avant-garde russe, les troupes furent établies aux portes de la ville et bivouaquèrent sur des places publiques; la division Charpentier (2) vint renforcer la garnison et y séjourna jusqu'au moment de l'évacuation de Berlin, qui eut lieu le 4 mars 1813.

(1) Le lieutenant adjudant-major Michaux, du 6e de ligne (brigade le Sénécal) fut blessé au même combat.

(2) Né le 23 juin 1769, le comte Henri-François-Marie Charpentier servit d'abord comme simple soldat et fit comme officier subalterne toutes les campagnes de la Révolution; chef de brigade en 1798, le général Bonaparte le nomma général de brigade dans la seconde conquête de l'Italie; général de division en 1804, chef d'état-major de Masséna, Charpentier passa en Espagne où il resta jusqu'en 1812, et soutint sa réputation de bravoure à la bataille de Burgos. A la campagne de Russie, il eut le commandement de Smolensk; à celle de Saxe en 1813, il passa le pont de l'Elbe de vive force et s'empara des positions de Fischbach, Capellenberg et Bischoffswerda; il contribua au gain des batailles de Wachau et d'Hanau, se signala pendant toute la campagne de France en 1814. Le comte Charpentier fut élevé au grade de grand officier de la Légion d'honneur par S. M. le roi Louis XVIII, le 27 décembre 1814, en même temps que les généraux Laferrière, Guilleminot, de Tilly, de Frégeville, Saint-Germain et Marcognet.



COMPOSITION DU CADRE

DES OFFICIERS DU 112e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

AU DÉBUT DES HOSTILITÉS, ÉVACUATION DE BERLIN.

(4 MARS 1813.)

*

Colonel	BENUZAN, Joseph-Jean.
Major	KAIL, François.
Chefs de bataillon	DUGÈS, Charles-Joseph.
	BALTIÉ, Damien-Hughes.
	VAN THIELEN, Alexandre.
	FROMENT, Louis.
Adjudants-majors	Le capitaine COLLE, Hubert-Nicolas-Théodore.
	Le capitaine QUIRINY, François-Théobald.
	Le lieutenant GUIRARD dit DESJARDINS, Alexandre.
	Le lieutenant SCALA, André-Joseph-Adolphe.
	Le lieutenant SILVA, Charles-Maurice.
Quartier-maître trésorier	Le capitaine MORISOT, Étienne.
Officier-payeur	Le lieutenant HOLVOET, Jean-Joseph.
Capitaine d'habillement .	BERTRAND, François.
Porte-Aigle	Le lieutenant DOREZ, Charles.
Chirurgien-major	GUYENOT, Jean-Baptiste-Louis.
Aides-majors	DUCHIEZ, Louis-Hyppolite.
	MINO, Jean.
Sous-aide-major.	TIBEYRANT, Joseph-Pierre.

Capitaines :

BAUWENS, Alexandre.
DE BOEUR, Jean-Henry-Thomas-Englebert.
FRANIATTE, Joseph.
BOUCHER, Laurent-Joseph.
DEHOUSSE, Lambert-Joseph.
SCHMIDT, Eugène.
SANDKOUL, Jacques.
DELEMOINE, Charles.
TERMONIA, Pierre-Laurent-Joseph.
THIOUMINY, Jean-Baptiste.
D'OTREPPE, Frédéric.

GENNET, Mathieu-Joseph.
BLOCKHAUSEN (de), Ferdinand.
BRULLÉ, Étienne.
FOURNIER-LA-MARTINIE, Pierre.
TEXTOR, Étienne.
L'OLIVIER, Nicolas.
DUFLOQUET, Guillaume.
DUFRESNEL, Frédéric.
ESPEREN, Pierre-Joseph.
RIGAUD, Honoré-Raymond.
HAZON de SAINT-FIRMIN, Louis-Armand.

Capitaines :

GOURNAY (DE), YVES.
MOLINATI, JEAN.
DANNEELS, JEAN-BAPTISTE.
DUCOURNAU, ARNAUD.
DRONSART, ANDRÉ-JOSEPH.
SECOURGEON, CHARLES-FERDINAND-JOSEPH.

Lieutenants :

VANDERPEPEN, AUGUSTIN.
ALBERTELLI, LOUIS.
STIÉNON, JOSEPH.
PINGUERN (DE), DAVID-DOMINIQUE.
PELLÉ, FRANÇOIS.
GILLIARD, CHARLES-PHILIBERT.
FOURNIER-LA-MARTINIE, ALEXANDRE.
MENNENGH, GÉRARD.
BAUWENS, JEAN.
DEFACQZ, ÉDOUARD.
MARTURÉ, ANTOINE.
FRESSIN DE LOSSY, CHARLES-ANTOINE.
PISSIN, SYLVESTRE.
LAVABRE, HENRY-PHILIPPE.
BATTESTI, SIMON-PAUL.
ARONDEL-DELVAUX, DÉSIRÉ-CHARLES-LOUIS-MARIE.
DOREZ, CHARLES.
DELALAIN, JULES-CHARLES.
BERTRAND, FRANÇOIS.
DEMAILLY, LOUIS.
DEMARET, ADRIEN.
DESAEGHER, GUILLAUME.
DAMMAN, JACQUES.
MAUGEER (DE), JOSEPH.
PAYEN, AUGUSTE.
LONNEUX, LÉONARD.
POUJOLLE, JEAN-FRANÇOIS.
BAUDOUX, NICOLAS-JOSEPH.
GAUTHIER, LOUIS.
LERAT, JOSEPH-DIDIER.
LEROUX, LOUIS.

Sous-Lieutenants :

BRAUWERS, JEAN-HENRY.
HENGST, CHARLES-JACQUES.
BLOM VAN ASSENDELFT, FRÉDÉRIC.
WICOT, NICOLAS.
BONINI, PIERRE.
ARIBALDI, GUILINI.
CASALI, RAPHAËL.
SIMÉON, RAPHAËL.
GIRARD, JULIEN.
LEBRAUT, GRÉGOIRE.
BOUTIN, JACQUES.
LEBON, THOMAS.
THOMAS, ALEXANDRE.
VASSEAUX, IGNACE.
VAUSSEUR, DOMINIQUE.
RUELENS, JEAN-FRANÇOIS.
BERTON, JACQUES.
BARON, ALEXANDRE.
BOUVIER, CHARLES.
DERYCKER, CHARLES.
GREEF, GASPARD-GUILLAUME.
DELANNOY, HENRI-ADOLPHE.
PESIN, HUBERT.
DEBAS DE SURMONT, THÉODORE-LOUIS.
COUVREUR, JOSEPH.
VERBEECK, MICHEL.
HIELARD, PIERRE-NICOLAS.
MAZERAN, FRANÇOIS-THÉODORE.
BOCHARD, HYPPOLITE.
MIRET, JEAN-PIERRE-FRANÇOIS.
DEPAULY, JACQUES-LOUIS-HENRY.
BURY, AUGUSTIN-JOSEPH.
MARSIGNY, PIERRE.
CLÉMENT, GODEFROID.

RETRAITE DE BERLIN.

Dans ces mouvements rétrogrades, nous devons signaler, toujours d'après les notes manuscrites de Joseph de Maugeer, quelques combats assez vifs, dans lesquels le 112e fut engagé :

« A Zehlendorf, à quatre lieues en deçà de Berlin, nous avons eu une affaire avec les Cosaques qui nous ont attaqué sur différents points; mais, dès que cette cavalerie se fut aperçue qu'elle avait à combattre contre des troupes fraîches, se repliant en bon ordre, elle tourna bride et disparut, en laissant pas mal des siens sur le carreau. Un de nos sergents Bochart, Hippolyte, de Tournai, a reçu un coup de sabre à la tête.

» Le 6 mars, à Belitz près de Potsdam, nous fûmes attaqués, de nouveau, dans un défilé; le feu de l'artillerie et la mousqueterie furent très vifs de part et d'autre; l'avantage nous est resté et les assaillants ont été repoussés. Notre camarade, le sous-lieutenant Clément, Godefroid, a été atteint d'un coup de baïonnette au côté gauche.

» Depuis le 18 février, nous ne cessons de bivouaquer et sommes toujours sur le qui-vive; les officiers ne se sont pas déshabillés; le 9 mars, nous sommes arrivés à Wittenberg ville des Etats-Prussiens, dans le duché de Saxe et nos soldats sont logés dans les faubourgs; la paie n'a pas été effectuée depuis le 1er février ; nous vivons tous de nos rations de campagne.

» Nous sommes traités moins bien encore qu'à Berlin; la troupe est sous les armes nuit et jour.

» Wittenberg est une ville située sur la rive droite de l'Elbe, l'un des fleuves les plus considérables de l'Allemagne; elle est passablement fortifiée et on travaille encore à en augmenter les moyens de défense; elle est à vingt-cinq lieues de Berlin et possède une université renommée créée en 1502 par l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage (1). »



SIXIÈME COALITION.

Le 30 décembre 1812, le général York qui commandait le corps auxiliaire prussien mis par Frédéric Guillaume III à la disposition de Napoléon au début de la guerre de Russie, avait séparé sa cause de celle des Français (2). York conclut de son autorité privée avec Diébitch la convention de Taurogen, stipulant la neutralité de ses soldats. Le roi de Prusse désavoua d'abord cette convention. Murat, découvert sur sa gauche, n'en fut pas moins obligé

(1) Fondée par Bernard, fils d'Albert l'Ours, duc de Brandebourg, prise en 1547 par Charles-Quint, en 1756 et en 1760 par les Russes, en 1806 par les Français, cette ville eut encore, en 1813, à souffrir des malheurs de la guerre. Son château fortifié, qui servit longtemps de résidence aux électeurs, contient, dans une église, les tombeaux de Luther, de Melanchton et de Frédéric le Sage. L'université de Wittenberg fut réunie, parait-il, en 1815 à l'université de Halle.

(2) Placés sous les ordres de Macdonald, les 22.000 Prussiens d'York, de Grawert, de Kleist et de Massembach avaient combattu bravement à côté de 8.000 Français au siège de Riga. Le 19 décembre, Macdonald leva le siège de cette ville pour se replier sur le Niémen. Bien qu'ils fussent pressés par le général russe Diebitsch, les généraux prussiens ne voulurent pas abandonner Macdonald avant qu'il fut en sûreté. Ils culbutèrent même les Russes qui avaient voulu leur barrer le passage à Kelus, à Piklupenen et à Tilsit (27-28 décembre). *(Histoire contemporaine de 1789 à nos jours,* par E. Maréchal.)



de quitter Kœnigsberg pour Elbing (3 janvier 1813), puis Elbing pour Posen. Arrivé là le 14 janvier, il abandonna l'armée, pour retourner à Naples, après avoir transmis le commandement à Eugène de Beauharnais.

L'Autriche avait été, comme la Prusse, obligée de fournir à Napoléon un corps auxiliaire pour l'invasion de la Russie. Elle résolut de rentrer dans la neutralité ; le prince de Schwartzenberg qui avait jusqu'au 22 janvier, par une lente retraite, protégé le flanc droit de la Grande armée et couvert Varsovie, reçut l'ordre de repasser la frontière Autrichienne. Il l'exécuta le 8 février, sauvant ainsi par ce retard les Polonais, les Saxons, les Français, qui sous les ordres de Reynier et de Poniatowski, accompagnaient ce corps d'armée.

Ne pouvant plus compter sur les Autrichiens, pressé de front par les Russes supérieurs en nombre, craignant l'insurrection sur ses derrières, le prince vice-roi recula de Posen sur Berlin ; le 4 mars il évacua Berlin. Le lendemain, il était sur l'Elbe. Là seulement s'arrêta la retraite. Douze jours plus tard, la Prusse déclara officiellement la guerre à la France (17 mars).

Les alliés franchirent l'Elbe aux deux extrémités, débordant ainsi les ailes du prince Eugène. Au nord, Hambourg avait reçu les Russes comme des libérateurs ; au sud ils étaient entrés dans Dresde et s'avançaient sur Leipzig. Eugène se trouvait refoulé au confluent de la Saale et de l'Elbe. Sa gauche était appuyée à l'Elbe, sur lequel les Français occupaient Torgau, Wittenberg, Magdebourg ; sa droite, qui bordait la Saale, pouvait être tournée : c'est par là que devait venir Napoléon.

Après ces considérations générales, empruntées à l'*Histoire contemporaine* de M. E. Maréchal, il nous tarde de revenir au récit des combats partiels auxquels prirent une part effective nos Belges du 112e de ligne.

Le régiment quitta Wittenberg, à la fin du mois de mars, fit étape à Koswig, Roslau, Zerbst, passa l'Elbe à Magdebourg (3 avril 1813) et les avant-postes prirent contact avec ceux de l'ennemi.

Avant d'aborder le récit des combats du mois d'avril, n'omettons pas de signaler le sergent-fournier de Gerlache, Bernard, de Neufchâteau, qui fut blessé d'une balle au côté, et le sergent Van Landewyck, Charles, de Gand, atteint aux environs de Charlottenbourg, d'un coup de feu.



COMBAT DE NEDLITZ.

« Le 5, la 35e division, commandée par le général Grenier, a eu une affaire d'avant-postes, sur la rive droite de l'Elbe à quatre lieues de Magdebourg. Quatre bataillons de cette division, seulement, ont été engagés. L'infanterie a montré son intrépidité ordinaire et l'ennemi a été repoussé. »

Ainsi s'exprime, d'après les bulletins de la Grande armée, le *Moniteur* du 16 avril 1813. Le combat dura depuis deux heures de l'après-midi jusqu'au soir ; plusieurs officiers du régiment furent blessés, entre autres, le lieutenant de Maugeer (1), atteint d'une balle à l'épaule droite ; le capitaine L'Olivier, à la tête d'une compagnie de voltigeurs, s'empara de deux pièces de

(1) Cette blessure dut être sans gravité, car elle n'est pas inscrite à l'état de service de notre Liégeois.



canon; dans cette rencontre, il fut blessé d'un coup de feu qui lui traversa la cuisse (1); Jules Delalain, ne fut pas mieux partagé; cet officier, à peine remis du coup de lance que lui avait octroyé un cosaque au combat de Berlin, fut atteint d'un coup de feu à l'avant-bras gauche; le sous-lieutenant Walckens (2), faisant fonctions d'adjudant-major, fut tué; le capitaine adjudant-major Colle, Hubert que nous avons cité page 41 parmi les fondateurs du corps, fut blessé et fait prisonnier; le capitaine Termonia et le sous-lieutenant Clément, Godefroid, y furent atteints de coups de baïonnette.



COMBAT ET PRISE DE MERSEBOURG, 29 AVRIL 1813.

Après le combat de Belitz, on marcha en avant, on bivouaqua devant Egeln (9 avril), Neu-Haldensleben, Halberstadt, Quedlinburg, et, enfin, on campa à Ballenstedt, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg.

« Les opérations ne se sont, depuis quelque temps, composées que de marches et de contre-marches (3); heureusement, le temps est magnifique; notre camp est situé dans un pays splendide; les fleurs, la verdure, le chant des oiseaux, tout forme un contraste touchant avec notre triste situation.

» D'un côté, nous apercevons la ville s'étendant en contre-bas, près du château du prince d'Anhalt, qui s'élève sur une hauteur et domine une plaine de plus de dix lieues d'étendue; de l'autre, des bois, des allées, des collines, des coteaux, des rochers et, au milieu, notre camp que nous embellissons chaque jour, comme si nous devions y demeurer longtemps. »

Quatre jours après, au grand désappointement de tous, les hostilités reprenaient; dans diverses reconnaissances poussées en avant, on apercevait les Cosaques qui fuyaient à la vue des Français; le 25, deux bataillons du régiment allèrent prendre la place des Russes et des Prussiens qui venaient d'évacuer Bernbourg.

Le vice-roi avait ordonné au maréchal Macdonald, de se porter sur Mersebourg et de s'en emparer. Le 29, à quatre heures de l'après-midi, le duc de Tarente arriva devant cette ville, il y trouva deux mille Prussiens qui voulurent s'y défendre; ces Prussiens appartenaient au corps de York, de ceux-là mêmes que le maréchal commandait en chef et qui l'avaient abandonné sur le Niémen.

(1) Guéri, Nicolas L'Olivier rejoignit son régiment et fut attaché le 14 août 1813 à l'état-major du 11e corps de la Grande armée, auprès du général Gérard. Il fut percé de cinq coups de lance et fait prisonnier de guerre, au combat de Saint-Dizier, le 26 mars 1814.

(2) Walckens (Pierre), était né à Avelghem, dans le département de la Lys, aujourd'hui Flandre occidentale, le 25 février 1790. Arrivé au 112e régiment d'infanterie de ligne le 3 septembre 1809, comme conscrit de l'an 1810, il devint caporal le 11 septembre suivant, sergent le 8 février 1810, sergent-major le 11 août 1811 et venait d'être nommé sous-lieutenant (26 mars 1813).

(3) Le 7 avril, le vice-roi étant instruit que l'ennemi avait passé l'Elbe à Dessau, envoya le 5e corps et une partie du 11e pour appuyer le 2e corps commandé par le duc de Bellune; le vice-roi avait établi le 9 son quartier général à Staasfurt; son armée était réunie sur la Saale, la gauche à l'Elbe, la droite appuyée aux montagnes du Hartz, et la réserve à Magdebourg. Au 20 avril, le vice-roi occupait les mêmes positions. Au 25 avril, le vice-roi avait son quartier général à Mansfeld, la gauche appuyée à l'embouchure de la Saale, occupant Calbe et Bernbourg, où était le duc de Bellune. Le général Lauriston, avec le 5e corps, occupait Alsleben, Sondersleben et Gerbstet. La 31e division était sur Eisleben, la 36e et la 35e étaient en arrière en réserve. — La jonction entre l'armée de l'Elbe et l'armée du Mein doit s'opérer le 27 entre Naumbourg et Mersebourg. *(Bulletins de la Grande armée. — Moniteurs du 26 avril et du 3 mai 1813.)*

Macdonald entra de vive force dans la place, leur tua du monde, leur fit deux cents prisonniers, parmi lesquels se trouvait un major, et s'empara de la ville et du pont.



LE 112e RÉGIMENT A L'ASSAUT DE MERSEBOURG.

« Notre régiment, qui avait eu une petite affaire à Lauchstedt, la veille, s'est couvert de gloire à la prise de Mersebourg que nous avons emportée d'assaut. Notre bataillon y a fait deux cents prisonniers; cette affaire a été le prélude de nos succès des jours suivants; le sous-lieutenant Degraeve, Pierre-Antoine, de Courtray, se signala par un véritable fait d'armes. Il pénétra de vive force dans la ville, à la tête d'une section de voltigeurs. Sans répondre au feu de l'ennemi et après avoir perdu une partie de son monde, il escalada les remparts et ouvrit une porte par laquelle une fraction du régiment entra dans la ville. (Il fut proposé le même jour et, ensuite, le 1er août 1814, pour faire partie de la Légion d'honneur.)

» Notre camarade, le lieutenant Demailly, Louis (1), a été tué au commencement de l'action; il remplissait les fonctions d'adjudant-major; beaucoup des nôtres sont blessés et parmi eux, le capitaine Termonia; c'est sa seconde blessure ce mois-ci; le lieutenant De Saegher eut la mâchoire inférieure fracassée par une balle; c'est le quatrième adjudant-major hors de combat; le lieutenant de Maugeer a été atteint d'une balle à la main; le capitaine Dollin du Fresnel, Frédéric, monta un des premiers à l'assaut et malgré les deux coups de feu qu'il essuya, resta sur le théâtre du combat; le sous-lieutenant Bouvier, Charles, l'adjudant-sous-officier Raes, François et le sergent Van Landewyck, Charles, déjà cités, furent également frappés par les balles ennemies.

» La prise de Mersebourg eut lieu en même temps que se livrait le combat de Weissenfels, où l'avantage resta aux jeunes troupes du maréchal Ney. »

Dans cette lutte d'infanterie et de cavalerie, en nombre égal, et en rase plaine, l'avantage était resté à l'infanterie française. On avait vu des jeunes bataillons se comporter avec autant de sang-froid et d'impétuosité que les plus vieilles troupes. « Ainsi, ajoutent les bulletins, pour début de cette campagne, l'ennemi est chassé de tout ce qu'il occupait sur la rive gauche de la Saale; nous sommes maîtres de tous les débouchés de cette rivière; la

(1) Louis Demailly fut très regretté; c'était un brave officier et un excellent camarade. Né le 24 juillet 1785 à Antoing, près de Tournai, il s'était engagé volontairement le 4 nivôse an XII; caporal le 11 janvier 1804, sergent le 23 février suivant, sergent-major le 26 novembre 1806, adjudant-sous-officier le 29 novembre 1808, il avait fait quatre années de campagne en Espagne, avec le 4e bataillon. Sous-lieutenant le 22 juin 1811, il avait été promu lieutenant le 28 janvier 1813.

Les capitaines Cheron et Pons, le lieutenant Dumez, du 6e de ligne (brigade le Sénécal), furent blessés le même jour, au combat de Mersebourg, à l'attaque du pont sur la Saale.

jonction entre les armées de l'Elbe et du Mein est opérée et les villes importantes de Naumbourg, de Weissenfels et de Mersebourg ont été occupées de vive force. »

Le prince Eugène, qui avait établi son quartier général à Mersebourg, pénétra le 1er mai avec les corps de Lauriston et de Macdonald, dans les plaines de l'Elster, cantonna ses troupes entre Lutzen et Pegau, se porta en avant sur Leipzig et opéra sa jonction avec les troupes du maréchal Ney, qui avaient forcé le 1er mai, le défilé de Poserna.

« Au même moment, le vice-roi débouchait de Mersebourg, avec le 11e corps, commandé par le duc de Tarente, et le 5e commandé par le général Lauriston ; le corps du général Lauriston tenait la gauche sur la grande route de Mersebourg à Leipzig ; celui du duc de



MICHEL NEY, MARÉCHAL DE FRANCE
duc d'Elchingen, prince de la Moskowa
né à Sarrelouis le 10 janvier 1769, fusillé à Paris
le 7 décembre 1815.

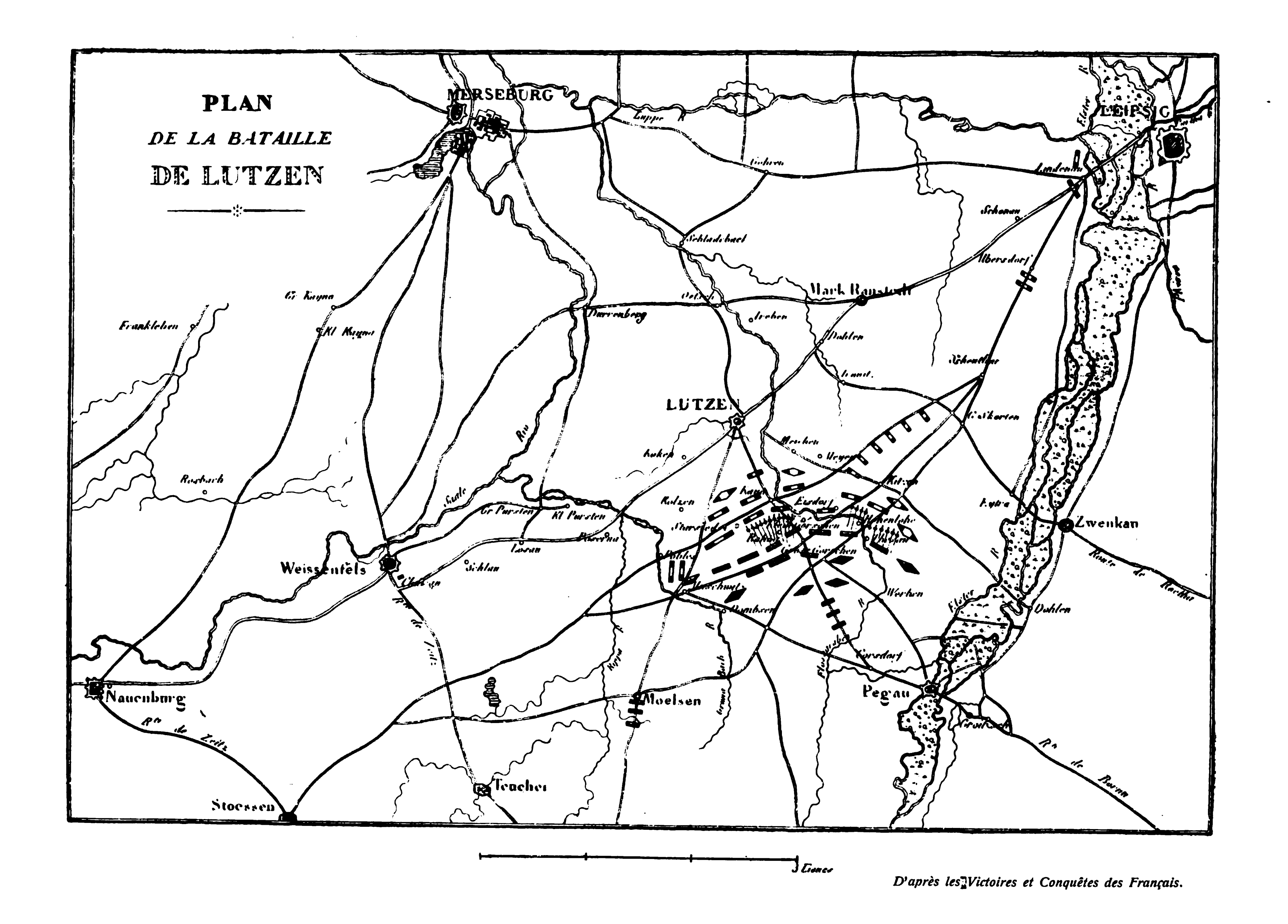
Reproduction du portrait ornant un livre publié à Paris, chez Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, 5. (1816.)

Tarente, où était le vice-roi, tenait la droite. Le vice-roi ayant entendu la vive canonnade qui avait lieu près de Lutzen, fit un mouvement à droite, et l'Empereur se trouva presqu'au même moment au village de Lutzen. » *(Moniteur du 8 mai 1813.)*



BATAILLE DE LUTZEN.

Les combats de Weissenfels et de Lutzen n'étaient que le prélude d'évènements de la plus haute importance. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse qui étaient arrivés à Dresde



D'après les Victoires et Conquêtes des Français.

avec toutes leurs forces dans les derniers jours d'avril, apprenant que l'armée française avait débouché de la Thuringe, adoptèrent le plan de lui livrer bataille dans les plaines de Lutzen, et se mirent en marche pour en occuper la position; mais ils furent prévenus par la rapidité des mouvements de l'armée française; ils persistèrent cependant dans leurs projets, et résolurent d'attaquer l'armée pour la déposter des positions qu'elle avait prises. *(Moniteur du 9 mai 1813.)*

L'Empereur avait résolu de tourner l'aile droite des alliés en s'emparant de Leipzig, tandis que le corps du maréchal Ney restait immobile au sud-ouest dans la plaine de Lutzen pour contenir leur gauche. Les alliés, de leur côté, avaient projeté de tourner l'aile droite des Français. Le 2 mai, au moment où Lauriston attaque Lindenau et où Napoléon approche de Leipzig, une effroyable canonnade éclate sur leurs derrières; on découvre, du côté de Pegau, plusieurs colonnes d'une noire profondeur: c'est l'armée alliée qui débouche sur les Français et attaque le maréchal Ney. Tout cède d'abord à l'élan impétueux des soldats de Blücher et de Wittgenstein; ils s'emparent des villages de Gross-Gorschen, Klein-Gorschen, Rahma. Mais Napoléon ramène son armée au secours du prince de la Moskowa; il le fait appuyer à gauche par Macdonald et Eugène, à droite par Marmont. Le village de Kaja, plusieurs fois pris et repris, reste au pouvoir de la jeune garde. Le czar et le roi de Prusse ordonnent la retraite; ils ont perdu 20.000 morts ou blessés, les Français 18.000. Comme la cavalerie manque, l'ennemi se retire en bon ordre.



La trente-cinquième division était passée sous les ordres du comte Gérard (1), le général Grenier, blessé au combat de Nedlitz le 4 avril, ayant été rappelé en Italie, pour y exercer un commandement supérieur. Le régiment prit part à la grande bataille de Lutzen, mais en seconde ligne seulement.

« Nous avions bivouaqué dans la plaine de Lutzen. Nous étions prêts, en grande tenue, les officiers en culotte blanche et bottes à l'anglaise; guêtres à vingt-quatre boutons, montant jusqu'au dessus du genou, pour les troupiers. Nous étions « astiqués » pour être passés en revue par l'Empereur; notre espoir fut déçu, et nous reçûmes l'ordre de marcher dans la direction de Lutzen pour faire partie de la seconde ligne. » *(Manuscrit de de Maugeer.)*

Le vice-roi reçu l'ordre de se porter sur la gauche du prince de la Moskowa; mais il lui fallait trois heures pour exécuter ce mouvement.

(1) Gérard (Etienne-Maurice, comte), maréchal de France, né à Damvilliers (Meuse) en 1773, mort en 1855.
Volontaire en 1791, capitaine au passage de la Roer en 1794, puis aide de camp de Bernadotte, il se distingua à Austerlitz; général de brigade en 1806, il donna de nouvelles preuves de valeur aux batailles de Halle, d'Iéna, de Wagram, de Fuentès-de-Onoro, de Smolensk, de Bautzen et dans toute la campagne de Saxe. Commandant du 4e corps à la bataille de Ligny, il passa sous les ordres de Grouchy. Resté sans emploi pendant la Restauration, il prit une part très active aux journées de juillet, acquit un grand ascendant sur le peuple et fut appelé aux fonctions de ministre de la guerre. Louis-Philippe lui donna en 1831, le bâton de maréchal avec le commandement en chef de l'expédition de Belgique; cette campagne se termina par la prise de la citadelle d'Anvers.
Président du conseil en 1834, grand chancelier de la Légion d'honneur, commandant général des gardes nationales en 1838, le maréchal Gérard fut nommé sénateur en 1852. Il avait épousé la comtesse de Timbrune-Thiembrone, fille du général Valence et petite-fille de madame de Genlis.





ED. LYON-CLAESEN, Éditeur, Bruxelles.

Bataille de Lutzen, le 2 mai 1813.

D'après l'œuvre d'Arnaut. Vie de Napoléon. — Cabinet des Estampes, Bibliothèque royale de Belgique.

Après la terrible mêlée au village de Kaja qui fut pris et repris plusieurs fois, et au moment où on commençait à apercevoir dans le lointain les premiers feux du corps du général Bertrand débouchant sur les derrières de l'armée ennemie, le vice-roi entrait en ligne sur la gauche ; le duc de Tarente attaquait la réserve de l'ennemi et abordait au village où l'ennemi appuyait sa droite.

Les Belges du 112e, dit Fieffé, les recrues des départements de l'Escaut et de Jemmapes, comprises dans le 148e de ligne (colonel Obert), firent des prodiges de valeur.

« C'est à cette mémorable bataille, ajoute un témoin oculaire, qu'un obus tomba dans notre colonne serrée et nous mit vingt-deux hommes hors de combat. En marchant sur Kaya, que de coups de fusil et de mitraille ! On se fusillait à bout portant, au milieu d'une pluie de fer et de plomb. A huit heures du soir, l'armée russo-prussienne battait en retraite et nous étions maîtres du champ de bataille.

» Le lendemain, nous pouvions contempler un beau, mais terrifiant spectacle ; on ne devait pas se demander où nous avions eu nos positions la veille ; elles étaient suffisamment indiquées par des lignes de morts et de mourants ; les villages brûlaient encore, lorsque l'armée leva le camp. »

Nous relevons, parmi les officiers blessés, le nom du capitaine Boucher, Joseph (1).

Le lieutenant de Maugeer faillit être fait prisonnier ; à la tête de quarante hommes, il avait été préposé à la garde des équipages de la division ; il fut surpris par des Cosaques qui chargèrent en fourrageurs ; déjà, les traits des fourgons avaient été coupés ; entouré de toutes parts, il allait être capturé avec sa petite troupe, quand le colonel commandant le 5e de ligne, détacha un bataillon de son régiment, pour le tirer de ce mauvais pas (2).



Tandis que les vaincus, se retirant sur Dresde, repassaient l'Elbe, l'Empereur les suivit, gagna Dresde, où il rétablit le roi de Saxe, qui rentra dans l'alliance française et donna un contingent de quinze mille hommes. Marmont, Macdonald et Bertrand se mirent à la poursuite des alliés qui se concentrèrent à Bautzen.

Après avoir quitté le quartier-général de Markranstadt le 2 mai, le vice-roi s'établit le 4 au soir à Kolditz, le 5 à Harta et se trouva le 6 mai au soir, à Etzdorf.

Dans cette marche en avant vers la Saxe, le régiment rencontra l'ennemi dans de nombreux combats d'avant-garde, notamment à Kolditz, Waldheim, Nossen, Dresde et Bischoffswerda.

(1) Un des anciens adjudants-majors du régiment, le chef de bataillon Secourgeon, Charles, du 14e léger, reçut l'ordre de se porter en avant du centre du 11e corps et d'attaquer près du village d'Eisdorf, avec le 3e bataillon du 14e léger, un nombreux corps de tirailleurs faisant partie de la droite des réserves ennemies, gardes russes et prussiennes, qui se soutenaient et se relevaient sans cesse. Il les fit repousser constamment et se maintint jusqu'à la nuit, malgré un feu d'artillerie très vif, sur ce point important, en faisant éprouver des pertes sérieuses à l'ennemi. Secourgeon fut présenté au général en chef de l'armée par le général commandant la division et obtint à la suite de cette affaire, le titre d'officier de la Légion d'honneur (18 juin 1813).

(2) D'après les *Historiques des corps de troupe* que nous avons fréquemment cités au cours de ce récit, le 5e de ligne était l'ancien Navarre, créé vers 1569 et formé des débris des bandes de Guyenne. Il perdit à la bataille de Lutzen, le lieutenant Favetier ; le capitaine Tissot et l'adjudant-major Legrand furent blessés ; il ne devait se trouver là cependant qu'un bataillon du 5e de ligne, la majeure partie du corps guerroyant en Haute-Catalogne (Olot, Saint-Vincent, Garriga, Vich). Le lieutenant de Maugeer veut parler du 5e de ligne italien, commandé par le colonel Péri, qui se distingua à l'affaire de Seffersdorf (Saxe), au passage de la Mulda, à la prise de Lahn, sur le Bober (Silésie), au combat de Pirna, à celui de Bischoffswerda et à la bataille de Hanau où le brave colonel Péri fut blessé à mort.

COMBAT DE KOLDITZ, 5 MAI.

Le vice-roi arriva devant Kolditz à neuf heures du matin; le pont était coupé et des colonnes d'infanterie et de cavalerie, avec de l'artillerie, défendaient le passage.

Le vice-roi se porta, avec la division Gérard, à un gué qui est sur la gauche, passa la rivière et gagna le village de Komichau, où il fit placer une batterie de vingt pièces de canon; l'ennemi évacua alors la ville de Kolditz, dans le plus grand désordre et en défilant sous la mitraille de nos vingt pièces.

Le vice-roi poursuivit vivement l'ennemi; c'était le reste de l'armée prussienne, forte de vingt à vingt-cinq mille hommes qui, se dirigea, partie sur Leissnig et partie sur Gersdorf.

Arrivées à Gersdorf, les troupes prussiennes passèrent à travers une réserve qui occupait cette position; c'était le corps russe de Miloradovich, composé de deux divisions formant à peu près huit mille hommes sous les armes.... Ces deux divisions arrivèrent à la bataille au moment où elle finissait et ne purent y prendre part.

Aussitôt que la 36e division eut rejoint la 35e, le vice-roi donna ordre au duc de Tarente de les former en trois colonnes et de déloger l'ennemi; l'attaque fut vive; nos braves se précipitèrent sur les Russes, les enfoncèrent et les poussèrent sur Harta.

Dans ce combat, nous avons eu cinq à six cents blessés et nous avons fait mille prisonniers; l'ennemi a perdu dans cette journée deux mille hommes. La brigade le Sénécal perdit le lieutenant Cadmus, du 6e de ligne, tué à cette affaire; les sous-lieutenants Bordier et Lacoste furent grièvement blessés.



COMBAT DE WALDHEIM, 6 MAI

L'ennemi avait brûlé, à Waldheim, un très beau pont en bois d'une seule arche, ce qui nous avait retardés de quelques heures.

Son arrière-garde avait voulu défendre le passage, mais s'était reployée sur Etzdorf : la position de ce dernier point est fort belle.

L'ennemi a voulu la tenir ; le pont étant brûlé, le vice-roi fit tourner le village par la droite et par la gauche.

L'adversaire était placé derrière les ravins ; une fusillade et une canonnade assez vives s'engagèrent ; aussitôt, on marcha droit à lui et la position fut enlevée ; l'ennemi a laissé deux cents morts sur le champ de bataille. *(Extrait du Moniteur du 13 mai 1813. Bulletin de la Grande armée.)*

« Le régiment s'est bien montré ; ils nous avaient attendu dans une position avantageuse, protégée par la rivière, fort rapide en cet endroit ; nous fûmes très exposés au feu de leur artillerie en traversant le cours d'eau ; la rapidité des flots, l'inégalité du fond, entraînèrent quelques soldats ».

« Enfin, les Prussiens évacuèrent le poste et nous y trouvâmes, en le poursuivant, nombre de blessés qu'ils n'avaient pas eu le temps d'enlever. »



COMBAT DE NOSSEN, 7 MAI.

Le quartier-général de S. M. l'Empereur et Roi était à Nossen.

Entre Nossen et Wilsdruf, le vice-roi a rencontré l'ennemi placé derrière un torrent et dans une belle position. Il l'en a déposté, lui a tué un millier d'hommes et fait cinq cents prisonniers.

Huit cents voitures russes ont été brûlées ; des bagages et vingt pièces de canon ont



L'EMPEREUR NAPOLÉON
(1813).

été ramassés par nous sur les routes, plusieurs colonnes de Cosaques sont coupées ; on les poursuit. *(Extrait du Moniteur du 15 mai 1813.)*

On combattit avec acharnement de part et d'autre, mais l'avantage resta au 112e régiment, qui coucha sur le champ de bataille.

« Nous nous sommes battus depuis le matin jusqu'au soir, à huit lieues environ de Dresde. Le régiment a montré la plus grande intrépidité. Trois compagnies de notre bataillon, et j'étais du nombre, ont marché sur les pièces de l'ennemi, aux cris de *vive l'Empereur !*

» Les boulets, les obus, la mitraille, tombaient drus comme la grêle pendant un orage ;

nous nous attendions tous à être écrasés, mais, heureusement, il n'y a eu que deux ou trois éclats d'obus qui nous ont atteints ; le reste passait au-dessus de nos têtes ; notre commandant, le capitaine Boucher, a eu le coin de son chapeau emporté par un éclat d'obus ; le même éclat a tué un homme de notre compagnie. Si nous eussions possédé un peu de cavalerie, les trois pièces de l'ennemi étaient à nous ; vingt pas à peine nous en séparaient, lorsque nos adversaires firent demi-tour.

» Notre *nouveau colonel* a reçu dans cette affaire une balle dans son chapeau ; un officier a été mortellement blessé et un autre légèrement (chef de bataillon Grangier, sous-lieutenant Valade, du 6e de ligne, brigade le Sénécal).

» L'ennemi a été repoussé avec une perte considérable (1). »

Le vice-roi est entré à Dresde, le 8 à midi ; indépendamment du grand pont qu'il avait rétabli, l'ennemi a jeté trois autres ponts sur l'Elbe ; le vice-roi fit marcher des troupes dans la direction des ponts et s'empara des ouvrages qui les couvraient ; toutefois, l'ennemi les avait incendiés à notre approche ; le comte Lauriston arriva le même jour, vers les neuf heures du matin, à Meissen ; il y trouva trois redoutes que les Prussiens avaient construites pour la défense du pont, mais, en se retirant, ils avaient incendié celui-ci.

Le capitaine Michaud, de notre brigade, a été de nouveau blessé le 9 mai au passage de l'Elbe.

Le sergent-major Marchal, Louis-Joseph, d'Opprebais (2), se distingua particulièrement ; il traversa, à la tête de quatre compagnies de voltigeurs du 112e, un pont enflammé, exposé au feu d'une batterie russe ; il fut proposé pour la Légion d'honneur à la suite de ce fait d'armes.

« Sa Majesté l'Empereur est arrivé à Dresde, le 8, à une heure après-midi et a passé la revue des troupes ; nous avons eu le bonheur de pouvoir le dévisager à notre aise, quand il s'est avancé sur le front de notre régiment ; il paraît que l'empereur de Russie et le roi de Prusse n'ont quitté Dresde, qu'à six heures du matin ; tout en se retirant, l'ennemi a mis le feu au pont sur l'Elbe ; son arrière-garde était encore sur la rive droite du fleuve, tandis que nous débouchions sur la rive gauche. Pendant vingt-quatre heures, il nous a empêché de rétablir le pont, mais une partie de l'armée a traversé le fleuve en bateaux et l'ennemi s'est alors décidé à la retraite. Toujours sous les ordres des généraux comte Gérard et baron Le Sénécal, nous occupons les faubourgs de Dresde, qui est une forte jolie ville (3). Elle est surnommée la Florence de cette partie de l'Europe. »



Dans les combats devant et aux alentours de Dresde, nous devons signaler un ancien

(1) Correspondance du lieutenant de Maugeer ; lettre datée de Dresde le 10 mai 1813.

(2) Opprebais, commune du Brabant, arrondissement de Nivelles.

(3) Dresde, *Dresden,* ville capitale du royaume de Saxe, chef-lieu du cercle de Misnie, est située dans la belle vallée de l'Elbe, sur ce fleuve traversé par un magnifique pont de 16 arches et de 1.420 pieds de longueur sur 36 de large (460 mètres de longueur sur 14 mètres de large), sur lequel on jouit d'une belle perspective. Ses anciennes fortifications en partie détruites en 1809 et précipitamment rétablies en 1813, ont été définitivement rasées en 1815 et transformées en promenades agréables. Dresde a été prise par les Prussiens en 1745 et 1756. Les Autrichiens, les Prussiens et les Russes réunis, sous le commandement des souverains alliés, l'attaquèrent les 26 et 27 août 1813 : le succès parut un instant devoir couronner les efforts des armées coalisées, mais elles furent enfin repoussées par l'armée française commandée par Napoléon. Dès le 17 avril 1813, les Français avaient fait sauter une arche du pont de Dresde.



lieutenant du 112e régiment rentré de l'île de France où il avait séjourné deux ans, le capitaine Bertin Hubert, blessé grièvement d'une balle au côté dans les faubourgs devant Pirna. Bertin, originaire du pays de Namur, comptait alors au 29e régiment léger (1). *(Voir page 51, parmi les fondateurs du corps.)*



« Depuis le 1er mai, nous avons un nouveau colonel, employé antérieurement à l'état-major du prince Eugène, avec lequel il est lié d'amitié ; il peut avoir trente-cinq ans ; notre ancien chef a obtenu sa mise à la retraite pour cause d'infirmités ; nous avons aussi deux nouveaux chefs de bataillon, HUGHES TOURET et JOSEPH BOISSIN, nommés le 7 mars 1813 et sortant de la garde impériale. »



CHARLES DE LA BÉDOYÈRE
Colonel du 112e régiment de ligne.
(1813-1814.)

Le jeune colonel, auquel le lieutenant de Maugeer vient de faire allusion, n'était âgé que de vingt-sept ans ; c'était le célèbre et infortuné de LA BÉDOYÈRE ; son nom, qui avait déjà brillé de tant d'éclat, allait contribuer à rehausser encore la réputation du 112e ; l'Empereur, en le mettant à la tête de la phalange belge, avait exaucé le vœu exprimé par le prince Eugène et l'on peut dire, à juste titre, que le chef était à la hauteur des soldats.

(1) Le 29e régiment léger avait été formé en 1811 des débris de l'ancien régiment de l'île de France ; commandé par le colonel Magaud, il prit part aux affaires de Smoliany, de Borizow où il fut en quelque sorte décimé, (25 officiers tués, 30 blessés ou disparus), de Wurschen, de Pirna, de Dresde, de Tœplitz et de Leipzig. Après la disparition du colonel Magaud mortellement blessé à Leipzig, ce qui restait du 29e léger fit la campagne de France, et participa aux combats de Nogent, Vauchamps, Montereau, Troyes.
Le colonel Sébastiani, Tiburce, fut blessé le 14 février 1814 au combat de Vauchamps. *(Martinien,* ouvrage cité, page 458).



Charles-Angélique-François Huchet, comte de La Bédoyère, fils de Charles-Marie-Philippe et de Judith-Félicité-Françoise des Barres, né à Paris le 7 avril 1786, descendait d'une ancienne famille de Bretagne; il fit les campagnes de 1806 et de 1807, comme gendarme d'ordonnance (1) (Maison militaire de l'Empereur), devint rapidement lieutenant en second et passa au 11e chasseurs à cheval (2), commandé, en ce temps là, par le colonel Jacquinot.

Nommé aide de camp du maréchal Lannes le 14 janvier 1808, il suivit son chef en Espagne, et eut pour collègues MM. O'Meara, Guéhéneuc, Saint-Mars, d'Albuquerque, de Marbot, de Viry et Watteville.

« La Bédoyère était beau, grand, spirituel, brave, instruit, parlant bien, quoique bredouillant un peu (3); à Tudela, il conduisit un régiment de cavalerie contre une batterie espagnole; il s'élança, un des premiers, sur la batterie qui fut enlevée et nous vîmes de Viry et La Bédoyère ramenant un canon qu'ils avaient pris ensemble. La Bédoyère avait reçu un biscaïen dans son colback, à deux doigts de la tête; ces deux officiers furent cités dans le bulletin de la bataille et nommés capitaines quelque temps après (9 janvier 1809). »

Quoique le général de Marbot prétende que La Bédoyère ne fut pas contusionné, l'extrait de ses états de service officiels le mentionne cependant comme blessé à Tudela le 19 novembre 1808 (4).

Arrive la campagne de 1809; notre héros suit le maréchal Lannes et son état-major et se distingue à Ratisbonne, en montant à l'assaut : laissons de nouveau la parole au général de Marbot :

« Je montais en tête d'une des premières échelles; La Bédoyère qui gravissait celle à côté de moi, sentant que la base en était mal assujettie sur les décombres, me prie de lui donner la main pour le soutenir et nous parvenons, enfin, tous les deux sur le haut du rempart à la vue de l'Empereur et de toute l'armée qui nous salue d'une immense acclamation. Ce fut un des plus beaux jours de ma vie. »

Il convient toutefois d'ajouter qu'à l'assaut des remparts, plus de cent soldats étaient déjà couchés par terre et que le maréchal Lannes, exaspéré, ayant saisi une échelle pour faire, disait-il, le métier de simple grenadier, ses aides de camp s'y opposèrent et s'offrirent, eux-mêmes, en exemple à l'armée.

Un mois après, à l'un des moments les plus critiques de la bataille d'Essling, le maréchal

(1) Les *gendarmes d'ordonnance* n'avaient été créés que pour la durée de la guerre contre l'Allemagne. Ils disparurent donc en septembre 1807; les uns reprirent leur liberté; d'autres furent incorporés dans les vélites à cheval de la garde; certains officiers entrèrent avec le grade supérieur dans les régiments de l'armée. L'Empereur s'en est peu préoccupé, puisqu'ils ne devaient pas durer. *(Correspondance du colonel Titeux.)*

(2) 11e régiment de chasseurs. *Filiation :* chasseurs de Normandie : volontaires étrangers de Würmser (1762); volontaires de Soubise; légion de Soubise en 1766; 5e régiment de chasseurs à cheval, créé en 1779; régiment de chasseurs du Gévaudan (n° 5) en 1781; 11e régiment de chasseurs en 1791; régiment de chasseurs de l'Isère en 1816; 11e régiment de chasseurs en 1825.

Campagnes : Armées du Nord, des Ardennes, de Sambre-et-Meuse, de Mayence, de Batavie, du Danube; armée du Rhin, Grande-armée (4e corps), armée d'Allemagne, d'Espagne et du Portugal, Grande-armée (2e corps de réserve de cavalerie), campagne de France, campagne de Belgique.

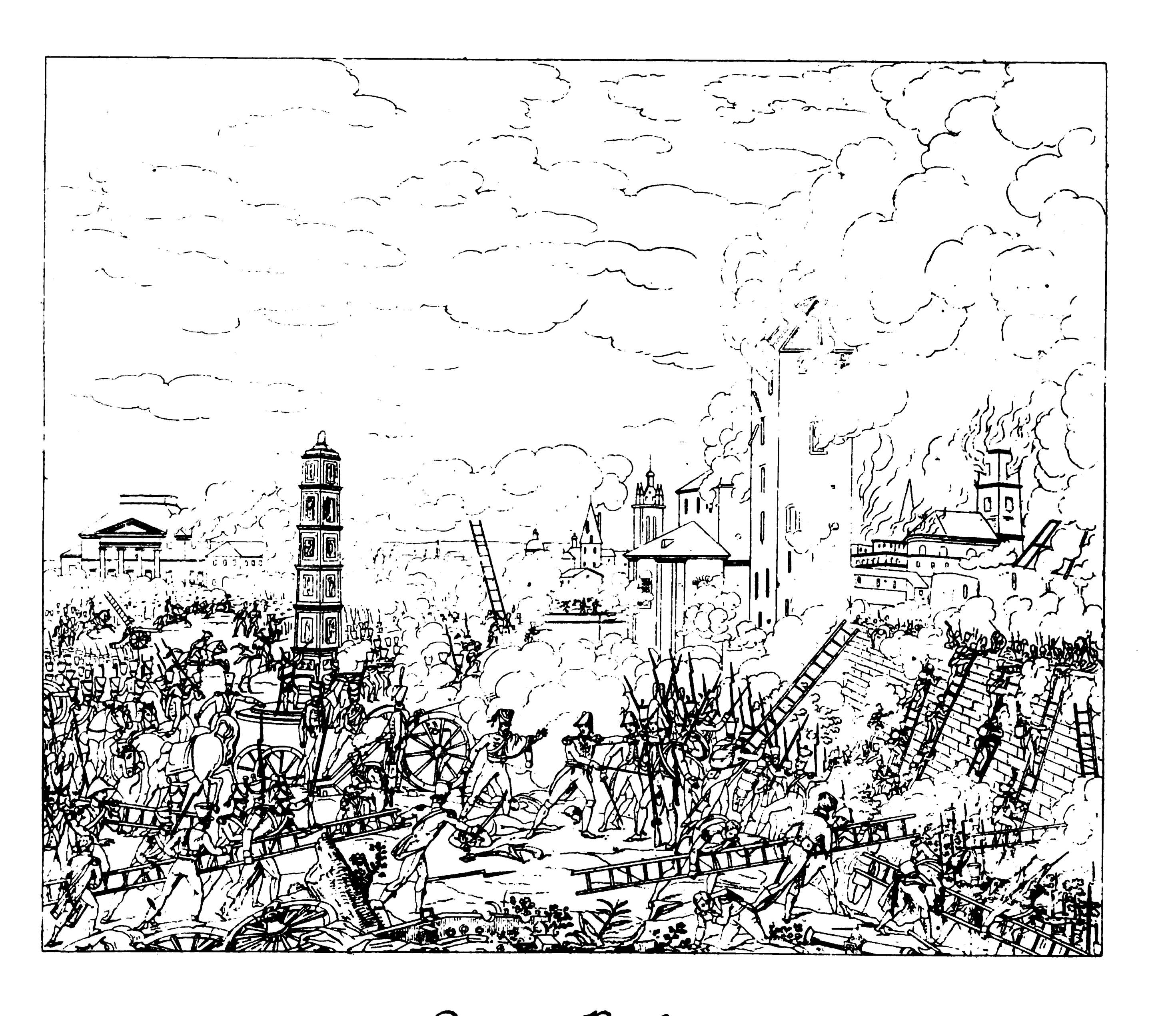
Etendard. Inscriptions : *Jemmapes, Austerlitz, Wagram, La Moskowa.*

Colonels sous l'Empire : Bessières, blessé à Austerlitz; Jacquinot, blessé à Iéna; Désirat, tué à la Moskowa.

Le 11e chasseurs actuel fut commandé de 1870 à 1878 par M. le colonel Edmond de Bailliencourt dit Courcol, commandeur de la Légion d'honneur, notre parent par alliance.

(3) L'empereur Napoléon le créa comte de l'Empire le 4 juin 1815, au retour de l'île d'Elbe. *Armoiries :* Ecartelé aux 1 et 4, d'argent à trois cors de chasse de sable, les embouchures à dextre (Huchet); aux 2 et 3, d'azur à six billettes percées d'argent (de La Bédoyère).

(4) *Mémoires du général de Marbot,* pages 59, 64, 136 du tome II.



Prise de Ratisbonne.

L'Aide-de-Camp de La Bédoyère franchissant le fossé.

Peint par Thévenin.

Galerie militaire de Napoléon Bonaparte-Paris 1821.

Imp. Tr. Rein, rue de Ruysbroeck, 78, Brux.

Lannes pour arrêter la vivacité des assauts des Austro-hongrois, faisait à maintes reprises des retours offensifs sur leur centre; dans une de ces attaques, La Bédoyère fut atteint d'un nouvel éclat de biscaïen, mais au pied cette fois.

Après la mort du duc de Montebello, l'Empereur combla d'honneurs l'état-major de l'illustre défunt; La Bédoyère, nommé aide de camp du prince Eugène le 10 juin, chef d'escadrons le 26 décembre 1811, membre de la Légion d'honneur et chevalier de la Couronne de fer à 25 ans, accompagna le vice-roi en Russie.

L'état-major du prince Eugène avait été quelque peu modifié depuis 1809; il se composait des aides de camp Triaire et Gifflenga, généraux de brigade; des colonels Lacroix et Bataille; des chefs d'escadrons Louis Tascher de la Pagerie, Charles de La Bédoyère, Maurice Méjan et Jules Deséve.

Les officiers d'ordonnance étaient le colonel Delfanti et les lieutenants André Corner et Sanoï. La Bédoyère, attaché au 4e corps (52.000 hommes, 10.500 chevaux), fut cité trois fois dans la relation complète de la campagne de Russie en 1812 (1): Le 9 août 1812, il fut chargé, sur la route de Sourai à Janovitschi, d'une mission périlleuse auprès du roi de Naples; La Bédoyère en rentrant, confirma au prince vice-roi, la nouvelle du sanglant combat d'Inkovo livré par les troupes russes contre Sébastiani et des suites fâcheuses qui en étaient résultées *(13e bulletin).*

Le 2 novembre, pendant la retraite, tandis que les débris du 4e corps étaient au bivac aux environs de Velitschevo et Fœdérowskoé, La Bédoyère poussa une reconnaissance dans la direction de Viasma. « Au récit des dangers qu'avait courus cet officier, nous ne doutâmes plus qu'il faudrait le lendemain se faire jour par la force des armes. » *(Même relation d'Eugène Labaume.)*

Le 14 novembre, le prince Eugène qui se trouvait aux environs de Smolensk, se porta au secours du général Broussier, aux prises avec l'armée russe; La Bédoyère, Louis Tascher, Bataille et Gifflenga ne quittèrent pas le commandant du 4e corps; « dans cette œuvre pénible, ces officiers prouvèrent qu'ils étaient de ces âmes fortement trempées, qui ne voyaient qu'une gloire nouvelle dans les difficultés différentes à surmonter *(29e bulletin)* ».

Tel était l'homme qui prit le commandement du 112e, le 1er mai 1813, juste à temps pour assister aux quelques combats que nous venons de décrire (2).

(1) Par le chef d'escadrons d'état-major Eugène Labaume (1816, Paris-Londres) avec la belle devise: *Quæque ipse miserrima vidi.*

(2) Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur *l'importance du grade de colonel sous le premier Empire:*

Le commandement d'un régiment d'infanterie de bataille était, en ces temps épiques, l'un des plus beaux de l'armée. Napoléon choisissait les colonels, parmi les aides de camp des maréchaux, les officiers attachés aux états-majors généraux, les chefs de bataillons de la garde, les adjudants-commandants ou les majors (lieutenants-colonels), qui s'étaient fait remarquer dans les campagnes antérieures.

Le colonel d'un régiment d'infanterie (4 à 5.000 hommes, dont neuf cents grenadiers et voltigeurs d'élite) devenait successivement membre, officier et même commandant de la Légion d'honneur; (soixante-neuf colonels et adjudants-commandants furent nommés à ce grade après la bataille d'Austerlitz); beaucoup de chefs de corps obtinrent des lettres-patentes de barons de l'Empire, avec une dotation annuelle de quatre mille francs; certains aussi furent admis parmi les chevaliers de la Couronne de fer. Gambin, colonel du 84e de ligne, *(un contre dix),* fut créé en 1809 comte de l'Empire, avec une dotation annuelle de 10.000 francs.

Quelques officiers supérieurs renoncèrent au généralat, pour conserver leur commandement actif, tel le baron Sourd, cité par M. Henry Houssaye dans son travail sur Waterloo, 1815; d'autres reçurent des récompenses éclatantes; c'est ainsi que le baron Pierre Barrois (de Ligny en Barrois), devint grand-officier de la Légion d'honneur le 11 juillet 1807, six mois après avoir quitté le commandement du 96e de ligne qu'il exerça, du 5 octobre 1803 au 14 février 1807, date de sa nomination au grade de général de brigade.

Quant aux officiers de la garde impériale, ils étaient les gardiens jaloux de privilèges criants et cependant tolérés; c'est ainsi qu'un jour, au passage de la garde dans la ville de Mayence, le baron Bodelin, major du régiment de Fusiliers-grenadiers, refusa d'en laisser passer la revue par le lieutenant-général commandant de la forteresse, sous prétexte que son corps d'élite ne se plaçait en ordre de parade que pour Sa Majesté l'Empereur ou pour lui! *(Souvenirs d'un vieux soldat de la Garde impériale. Colonel Scheltens,* page 27.)

Nous ne pouvons décrire la joie de Charles de La Bédoyère, quand, de simple aide de camp du prince

COMBAT DE BISCHOFSWERDA, 13 MAI. — INCENDIE DE LA VILLE.

Les 4e, 6e, 11e et 12e corps passèrent le pont de Dresde le 11, à la pointe du jour, se portèrent sur la rive droite et poursuivirent l'ennemi qu'on supposait en retraite derrière l'Oder. Sa Majesté avait passé toute la journée sur le pont, à voir défiler ses troupes.

Le vice-roi, avec le 11e corps, gagna Bischofswerda ; le 13 au soir, Macdonald était campé entre cette petite ville et Bautzen ; il avait, pendant les journées du 11 et du 12, vigoureusement poursuivi l'arrière-garde ennemie.

Le général Miloradovich, à la tête de cette arrière-garde forte de vingt mille hommes et de quarante pièces de canon, voulut le 12, maintenir les positions de Fischbach, Kapellenberg et celle de Bischofswerda, ce qui donna lieu à trois combats successifs dans lesquels nos troupes se sont conduites avec la plus grande intrépidité; la division Charpentier, s'est distinguée à l'attaque de la droite, l'ennemi a été tourné dans ses positions et débusqué sur tous les points; une de ses colonnes a été coupée.

Nous lui avons fait cinq cents prisonniers; il a eu plus de quinze cents tués ou blessés; l'artillerie du 11e corps a tiré deux mille coups de canon dans ce combat.

« Les débris de l'armée prussienne, conduite par le roi de Prusse, qui avaient passé à Meissen, se sont dirigés, par Königsbrück, sur Bautzen, pour se réunir à l'armée russe ; ils ont brûlé, de gaieté de cœur, la petite ville de Bischofswerda. »

Cette phrase est extraite du bulletin officiel, *Moniteur* du jeudi 20 mai 1813; nous pensons pouvoir donner une explication plus plausible de la destruction de cette petite ville: L'Empereur, voulant avoir des renseignements précis sur les desseins des coalisés, avait porté au delà de l'Elbe, le corps du vice-roi, qui, depuis le départ de ce prince (1), était passé sous le commandement du maréchal Macdonald et l'avait dirigé vers Bischofswerda; le 11e corps y était entré, en écrasant l'arrière-garde ennemie et en passant au milieu des flammes.

On accusait, en ce moment, les Russes de vouloir se conduire en Allemagne comme en Russie, c'est-à-dire, en brûlant les pays qu'ils évacuaient.

La malheureuse petite ville fut incendiée; le fut-elle par les obus et sans qu'il y eût la faute de personne? Nous l'ignorons.

De Bischofswerda, Macdonald se dirigea sur Bautzen; Napoléon quitta Dresde le 18, s'acheminant vers la même direction; chemin faisant, il trouva la petite ville brûlant encore, veuve de ses habitants presque tous réfugiés dans les bois avoisinants.

Ce désastre toucha profondément l'Empereur; il prescrivit qu'une somme fût prise sur son trésor particulier pour contribuer à la reconstruire, disposition, paraît-il, très sérieusement ordonnée (2), et qui, privée plus tard d'exécution, ne le fut point par la faute de Napoléon.

vice-roi, il fut appelé à succéder au colonel Benuzan, à la tête du 112e régiment, et non du 113e, comme le dit abusivement Marco de Saint-Hilaire, dans son histoire populaire de Napoléon Ier. Le colonel Benuzan, admis à la pension de retraite le 1er mai 1813, mourut le 12 juin 1817.

La Bédoyère épousa en 1814 mademoiselle de Chastellux, nièce du comte Roger de Damas, appartenant aux premières familles de la Cour. *(1e Restauration.)*

(1) L'Empereur a donné ordre au vice-roi de se rendre à Milan pour y remplir une mission spéciale. S. M. a été extrêmement satisfaite de la conduite que ce prince a tenue pendant toute la campagne ; cette conduite a acquis au vice-roi un nouveau titre à la confiance de l'Empereur. *(Moniteur du mardi 18 mai 1813.)*

(2) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire,* tome V, page 54.

« De toute la ville, ajoute de Maugeer (1), il ne restait debout qu'un pan de mur d'une auberge, au coin de la place; l'enseigne, en tôle, était restée attachée aux débris de la maison. »



COMBAT PRÈS DE BAUTZEN, LE 15 MAI.

Le 15, à cinq heures du matin, le duc de Tarente qui se portait vis à vis de Bautzen, rencontra au débouché d'un bois, l'arrière-garde ennemie; celle-ci essaya, mais sans succès, quelques charges de cavalerie contre nos troupes; la fusillade s'engagea très vive et l'ennemi, qui voulait se maintenir dans cette position, fut enfin déposté; nous avons eu deux cent cinquante hommes tués ou blessés dans cette affaire d'arrière-garde; on estime la perte de l'ennemi de sept à huit cents hommes, dont deux cents prisonniers.

Le duc de Tarente se mit en ligne devant Bautzen.

« La première affaire, qui peut compter pour une bataille, s'est donnée le 15, près de la ville de Bautzen; notre division seule a soutenu tout le choc; ce combat a duré depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir sans interruption. Notre régiment devait être écrasé, tant il était exposé au feu de l'artillerie et de la mousqueterie. Nous avons rétrogradé pour rejoindre le camp où était réuni le gros de l'armée. L'Empereur vint nous inspecter....

» Dans ce combat d'avant-garde, notre commandant, le major Kail, François, a été blessé d'un coup de feu à la jambe droite, ainsi que le capitaine Franiatte qui a reçu une balle au bras; les lieutenants Bouvier et Miret l'ont été également, le premier au côté droit, le second légèrement; le sous-lieutenant Charles Dollin du Fresnel, le plus jeune des trois frères du Fresnel a été atteint d'un coup de sabre à la main droite. Un adjudant-major a été tué, le lieutenant Scala (2), un piémontais. Il parait que le destin en veut à ce grade.

» A l'affaire du 5 avril, l'adjudant-major Colle a été tué ou fait prisonnier; on ignore ce qu'il est devenu; à la prise de Mersebourg, le 29 avril, Desaegher a été grièvement blessé; un lieutenant qui en faisait les fonctions (Demailly) y a été tué, ce qui fait quatre officiers qui subissent un malheureux sort.

» Nous sommes toujours dans le royaume de Saxe, sur les frontières de la Prusse et de la Bohème; l'armée s'y rassemble pour y donner à ce que l'on appelle une bataille décisive. Nous attendons à chaque instant l'Empereur.

» Après l'évacuation de Berlin, notre division a toujours été d'arrière-garde; actuellement nous marchons en avant, nous sommes d'avant-garde; nous nous battons presque tous les jours; il serait bien nécessaire que nous eussions un peu de repos.

» Le fils du capitaine Termonia (vieil officier retraité demeurant à Liége), capitaine lui-même au régiment, est blessé légèrement; il suit toujours le régiment. »

(1) Lieutenant de Maugeer. — Lettre n° 185, datée du camp devant Bautzen, 18 mai 1813.

(2) Scala, André-Joseph-Adolphe, né le 24 février 1787 à Trinita, dans le département de la Stura (Italie), avait été admis comme vélite dans les chasseurs à pied de la garde impériale le 3 septembre 1806; il fit, dans ce corps d'élite, les campagnes de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne et celle de 1808 en Espagne.

Sous-lieutenant au 112e régiment de ligne le 25 mars 1809, lieutenant le 17 novembre 1810, il avait été nommé adjudant-major le 23 juin 1812 (rang du 16 mai 1812).



BATAILLES DE BAUTZEN ET DE WURSCHEN, 20-21 MAI.

Maître de la ville de Dresde, l'Empereur poursuivit les alliés sur la rive droite de l'Elbe. Il rencontra ses adversaires, forts de cent soixante-dix mille hommes, sous Blücher et Wittgenstein, derrière la Sprée, dans le camp retranché de Bautzen, adossé à des montagnes escarpées. Le 20 mai Oudinot à droite, Macdonald et Marmont au centre, Bertrand à gauche, franchissent la Sprée sous le feu des alliés et s'emparent de Bautzen. Refoulés derrière le ruisseau de Bloesaer-Wasser, les Russes et les Prussiens occupaient une position encore plus forte. A leur droite, au nord, Blücher gardait les hauteurs boisées de Krekewitz; au centre, les gardes russes et prussiennes occupaient des collines en amphithéâtre, hérissées de canons, en avant de la petite ville de Wurschen; leur gauche au sud, sous Miloradowitch, devait disputer aux Français la montagne du Tronberg. Toutes ces positions furent cependant forcées le lendemain, et Ney, qui accourait du nord-ouest, ayant débouché vers le flanc droit de Blücher, Alexandre et Frédéric-Guillaume furent obligés à une retraite précipitée.

Protégés par leur nombreuse et vaillante cavalerie, les coalisés purent se soustraire à un désastre complet. Les pertes furent énormes; il y eut, de part et d'autre, vingt mille hommes hors de combat; le 112e régiment et les jeunes soldats de l'Ourthe et de Sambre-et-Meuse comptèrent un grand nombre de tués et de blessés.

« Le 19, le 11e corps était devant Bautzen, à cheval sur la route de Dresde; le 20, Napoléon ordonna au duc de Tarente de jeter un pont sur chevalets sur la Sprée; il trouva devant lui un pont de pierres dont il força le passage; le 21, Oudinot et Macdonald entretinrent le combat avec la gauche ennemie (Russes), afin de les empêcher de se dégarnir et de masquer la véritable attaque dont on ne pouvait avoir des nouvelles avant midi ou une heure; vers sept heures du soir, la gauche ennemie étant en déroute, le flanc droit de la position ennemie devenu centre de l'armée russe étant forcé, le 11e corps avec Macdonald poursuivit vivement cette gauche et lui fit beaucoup de mal. L'Empereur qui, la veille, était rentré à Bautzen à 8 heures du soir, coucha le lendemain 21 mai au milieu de la garde à Klein-Baschwitz. *(D'après les bulletins de la Grande armée.)*

» On a livré une seconde bataille décisive aux Russes; elle a commencé le 20, à midi et a duré jusqu'au 21, à huit heures du soir; elle a été longtemps indécise; vers cinq heures du soir, l'Empereur nous fit dire qu'elle était gagnée; l'ennemi a été mis en complète déroute; le régiment a beaucoup souffert....

» Le lendemain 21, au point du jour, le canon de l'ennemi annonça que la bataille allait recommencer; elle resta, de nouveau, incertaine jusqu'à cinq heures du soir; notre division occupait l'extrême droite....

» Nous étions restés, dans la même position, l'arme au bras; l'artillerie ennemie moissonnait nos rangs; elle avait une position inexpugnable, hérissée de bouches à feu.

» Un bataillon du régiment fut envoyé à l'attaque d'un mamelon; en un instant, il fut foudroyé; il n'en revint que quelques hommes; le reste avait été tué, dispersé ou pris; on doutait de la victoire, lorsque la gauche, par un mouvement de conversion, tourna les positions de l'ennemi : L'Empereur nous fit dire qu'il était en fuite. »

Bientôt, toute l'armée se porta en avant; nous avons couché dans les retranchements des Russes et des Prussiens; cette seconde journée fut nommée la bataille de Wurschen;

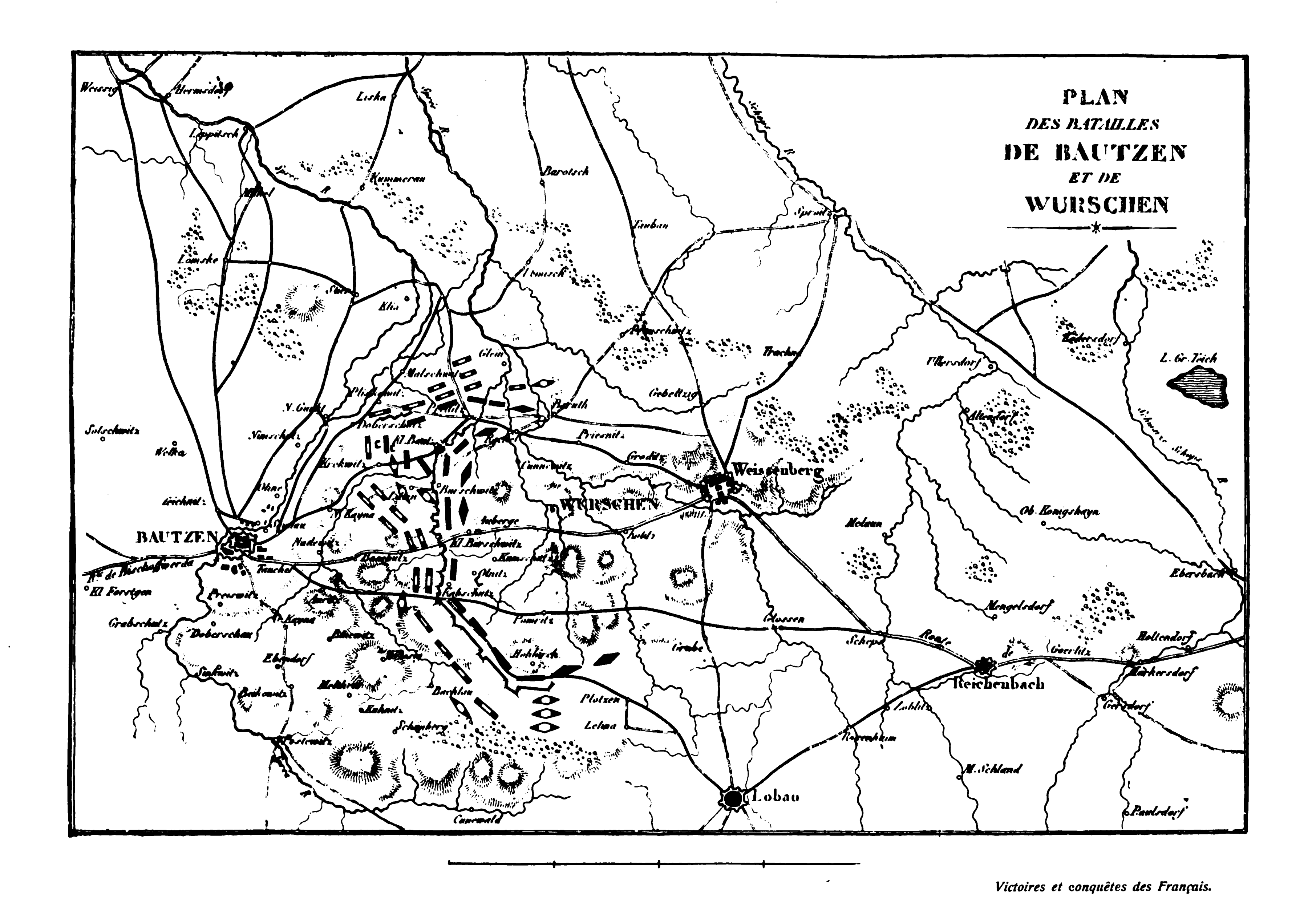




ED. LYON-CLAESEN, Editeur, Bruxelles

Bataille de Bautzen, 20-21 mai 1813.

D'après l'œuvre d'Arnaut. Cabinet des Estampes - Bibliothèque royale de Belgique.



Victoires et conquêtes des Français.

les trophées de cette victoire consistèrent en 18.000 Russes et Prussiens tués et 12.000 Français; le régiment commandé par le brave La Bédoyère, y cueillit des lauriers sanglants; nombre d'officiers et soldats y furent tués et blessés.



PERTES ÉPROUVÉES PAR LE 112e RÉGIMENT.

Voici les quelques noms que nous relevons dans les états de services officiels ainsi que dans les tableaux de M. Martinien :

Le chef de bataillon :
TOURET, Hughes ; blessé.

Les capitaines :
BAUWENS, Alexandre ; blessé au bras droit.
de BLOCHAUSEN, Melchior-Ferdinand ; une balle à la jambe droite dans l'affaire du 21.
DRONSART, André ; blessé d'une balle au genou droit.

Les lieutenants :
GAUTHIER (1), faisant fonctions d'adjudant-major, blessé mortellement à Bautzen, le 22 mai.
BOUCHER, Joseph ; coup de feu au talon gauche. (Comptait au 42e de ligne.)
de MAUGEER, Joseph ; coup de feu à la main gauche (blessure légère).
MARTURÉ, Antoine.
POUJOLLE, Jean-François.
BONINI, Pierre.

Les sous-lieutenants :
BAUDOUX, Nicolas-Joseph, de Fontaine-l'Evêque ; blessé très grièvement d'un coup de feu au côté droit, la balle sortit du côté gauche.
BOCHARD, Hippolyte-Adolphe ; coup de feu à la jambe droite.
BOUCHER, Isidore-Joseph ; deux coups de feu aux jambes.

(1) Louis Gauthier, enfant de la Touraine, était né le 29 novembre 1780, à Thirion.
Il entra au service au 93e régiment de ligne le 1er pluviôse an II et fit ses premières armes sous le colonel Grillot, depuis général et baron de l'Empire, en compagnie des futurs capitaines belges Brodel, de Liége, Filot, de Bligny, Grégoire, de Villers-le-Temple. Il franchit successivement les grades subalternes et était sergent-major depuis le 1er janvier 1808, quand il passa le 2 juin suivant, avec son grade, au 112e régiment.
Adjudant-sous-officier le 5 juillet 1809, sous-lieutenant le 22 juin 1811, lieutenant le 28 janvier 1813, il mourut des suites de ses blessures à l'hôpital de Dresde, où il avait été transporté.



DEGRAEVE, Pierre-Antoine; blessé à Raab et qui s'était fait remarquer à la prise de Mersebourg, blessé de nouveau d'une balle à la main gauche.

DELANNOY, Henry-Adolphe.

MIRET, Jean-Pierre, de Liége; coup de feu au bras.

SILVAIS, Melchior, de Thieusies; une balle au bras droit;

VERBEECK (1), blessé grièvement d'une balle au côté droit; il fut fait prisonnier de guerre, interné en Russie et ne rentra de captivité que le 29 novembre de l'année suivante.



LE LIEUTENANT-COLONEL BAUDOUX, NICOLAS-JOSEPH (lieutenant adjudant-major au 112e régiment de ligne, 1804-1814).

Reproduction d'un portrait appartenant à son fils, M. le lieutenant général Léandre Baudoux.

Les adjudants sous-officiers :

BOUCHER, Laurent; blessé également (les trois frères Boucher blessés à la même bataille et appartenant au 12e corps, étaient les fils du capitaine Boucher).

RAES, déjà blessé à Mersebourg, une balle au genou droit.

Les sergents-majors :

DEROY, Joseph, de Bruxelles; blessé d'une balle à la jambe gauche.

FABRY, Joseph; blessé d'une balle; il fut fait prisonnier de guerre, mais réussit à s'échapper.

Le chirurgien-aide-major :

MINOT, Jean; reçut une blessure très grave en donnant des soins aux blessés, dans la journée du 21.

(1) Verbeeck, Michel-Joseph, né à Liége le 15 octobre 1785, fils de Michel-Joseph et de Marie-Suzanne Dircks, passa comme premier lieutenant à la garde du roi des Pays-Bas, le 17 mars 1815.

Le 6e régiment de ligne, qui avec le 112e, formait la brigade le Sénécal, fut particulièrement éprouvé aux environs de Bautzen. Le 15 mai, furent blessés, le capitaine adjudant-major DUMEZ, les commandants de compagnie DESDEVENS et SAENZ, le sous-lieutenant HUDELOT.

Le 21 mai, furent tués : les lieutenants LECLOIREC et JOLLIVET ; blessés : les capitaines FOUROT, ROSIER, MARÉCHAUX, TYRANT, le lieutenant POIRIER, les sous-lieutenants BRUNEAU, BORDIER, MOLÈNES, THIRIET, LACOSTAS et HUDELOT.

Le lieutenant TROLLAT, atteint le 21 mai, mourut le 26 juillet des suites de ses glorieuses blessures.

Le 4 juin suivant, le capitaine THOMAS fut blessé dans une escarmouche près de Bautzen.



LE GÉNÉRAL DE DIVISION COMTE GÉRARD
(Maréchal de France en 1831).

Tiré de la Galerie historique de Versailles.

COMBAT EN AVANT DE LAUBAN, EN SILÉSIE, 25 MAI.

Le 22 mai et jours suivants, on poursuivit l'ennemi ; le champ de bataille était jonché de cadavres et de blessés de l'armée alliée ; on voyait de ces malheureux mutilés respirant encore ; les granges étaient remplies de morts et de mourants, entassés les uns sur les autres ; ce cruel spectacle nous fit saigner le cœur.

Le duc de Tarente, qui avait passé le Queiss et franchi le Bober, atteignit l'arrière-garde ennemie qui se repliait sur la ligne de l'Oder ; quoique les routes fussent encombrées de charrois de toutes espèces, voitures remplies de blessés, fourgons de munitions et autres

bagages, les Prussiens voulurent nous empêcher le passage; Macdonald eut bien vite ses trois divisions engagées et le combat devint des plus vifs; l'ennemi souffrit beaucoup.

Le 25 au soir, Macdonald établit son quartier-général à Stegkich :

« D'arrière-garde que nous étions, écrit de Maugeer, on nous a fait passer en première ligne et nous avons eu à soutenir un combat terrible, près de Lauban (1) depuis trois heures de l'après-midi jusqu'aux ténèbres. Quinze pièces d'artillerie placées adroitement par l'ennemi, nous ont beaucoup fait souffrir; pendant que nous combattions de front, la trente-sixième division de notre corps d'armée, les prit par le flanc et leur fit abandonner la position.

» Notre général de division, le comte Gérard a été blessé à la tête; on espère que sa blessure ne sera pas dangereuse ; un de nos camarades, le sous-lieutenant Pesin, Hubert, de Tournai a reçu au cours de l'action, un coup de feu à la jambe gauche.

» Nous sommes arrivés à Goldberg le 27 au soir; il paraît que toute l'armée ennemie a pris la direction de Jauer et de Schweidnitz; on ramasse énormément de prisonniers; ces combats sont des plus meurtriers et tous les villages que nous rencontrons sur notre route, sont pleins de blessés des alliés. »



COMBAT DE JAUER.

Le duc de Raguse, qui avait tourné l'ennemi sur Jauer, joignit son arrière-garde, l'attaqua et lui fit trois cents prisonniers; le 28 au soir, le duc de Tarente et le général Bertrand arrivèrent également à la hauteur de Jauer; le 112e eut un engagement assez sérieux avec l'ennemi, mais, comme le régiment était en seconde ligne, il eut moins à souffrir que dans les précédentes affaires; le camp fut établi en cet endroit, le 31 mai; ce fut le dernier combat livré avant la conclusion de l'armistice (2).

(1) Lauban (et non Laubau), ville de Prusse, province de Silésie, régence et à 62 kilomètres N. O. de Liegnitz, sur le Queiss; fondée au Xe siècle, Boleslas le Long en fit, dès 1188, une ville qui fut agrandie et fortifiée en 1264 par Othon le Pieux, margrave de Brandebourg. Au XVe siècle, elle fut prise et saccagée par les Hussites. Dans la guerre de Sept ans, les Prussiens et les Autrichiens s'y livrèrent des luttes acharnées. En 1815, elle fut la dernière des villes saxonnes qui fit sa soumission à la Prusse.

(2) La campagne de 1813 fut décisive; dès le début, les belligérants, toujours sur le qui-vive, s'observèrent mutuellement, redoutant avant tout, les surprises de nuit, les marches indécises dans les ténèbres, les combats d'avant-garde aux premières lueurs du jour.

La Bédoyère, élevé à la rude école des guerres de la Péninsule, stylé par des chefs tels que Lannes et Eugène de Beauharnais, auprès desquels il avait été détaché, redoublait de vigilance, ne négligeait rien de ce qui pouvait assurer le service capital des avant-postes; levé avant le jour, il visitait les grand'gardes et exerçait scrupuleusement les fonctions d'officier de ronde.

Peu de jours après le meurtrier combat de Jauer, tandis que les troupes, exténuées par des marches et des contre-marches, jouissaient d'un repos bien mérité et campaient sur la dure, abritées dans les baraquements d'un bivouac improvisé, le jeune colonel dépassant le front de bandière, joignit les avant-postes, et trouva profondément endormis une compagnie du régiment, son chef, le capitaine M...., et même les sentinelles avancées !

Comprenant la gravité de la faute commise, La Bédoyère fit immédiatement relever de son poste le commandant de compagnie, lui ordonna de garder les arrêts de rigueur, puis fit mander auprès de lui, le lieutenant de Maugeer, dont, en observateur judicieux, il avait déjà apprécié l'intelligence et l'esprit d'à-propos.

« Lieutenant, lui dit-il, je viens de priver du commandement de sa compagnie le capitaine M...., pour vous le donner; je compte sur votre zèle et surtout sur votre vigilance.

» Un armistice a été signé hier; je suis seul à en être instruit; quoiqu'il n'y eût plus de danger de surprise de la part de l'ennemi, la négligence de cet officier n'en est pas moins impardonnable; je veux faire un exemple. »

De Maugeer remercia le colonel du choix qu'il avait bien voulu faire de sa personne et passa au troisième bataillon, deuxième compagnie; il fit dresser une liste exacte de l'effectif de la troupe, prit toutes les mesures qu'exigeait la prudence, afin de maintenir l'ordre et la sûreté, et exerça le commandement de cette compagnie, jusqu'au moment du désastre de la Katzbach (31 mai-26 août 1813).

(Manuscrit de de Maugeer.)

Ainsi, en un mois, la Saxe avait été délivrée et la Silésie à moitié conquise; d'un autre côté, la Westphalie et le Hanovre avaient été balayés de leurs partisans; Davout avait repris les bouches de l'Elbe, Hambourg, Lubeck; l'Autriche vint arrêter l'élan des Français en obtenant de l'Empereur, un armistice conclu à Pleswitz, qui devait durer du 4 juin au 11 août.



LE MARÉCHAL DAVOUT, PRINCE D'ECKMUHL
(duc d'Auerstædt, d'après Couché fils),
né à Annoux (Yonne) le 10 mai 1770, mort à Paris le 13 juin 1823.

A cette saison de l'année, la Silésie était un jardin continu; l'armée se trouvait au milieu de la plus grande abondance et dans le plus beau pays possible.

Le 7, le régiment leva le camp devant Jauer pour aller établir ses cantonnements à Merzdorf; deux jours après, il partit pour Schmottseifend, à deux lieues de Löwenberg, où il séjourna tout le temps que dura l'armistice.

« Schmottseifend est situé dans une vallée fertile; ce village occupe une lieue d'Allemagne d'étendue; les maisons, ou plutôt les fermes, sont spacieuses, environnées de vergers et de beaux jardins; un ruisseau serpente dans la vallée, qui est fort pittoresque.

» Le régiment reçut l'ordre d'y établir un camp; chaque soldat s'amusait à embellir cette demeure, tant on avait confiance dans les préliminaires de la paix; ce vœu était, paraît-il, le désir le plus cher; l'entêtement de Napoléon fut tel, qu'au lieu de s'accomplir, il fut suivi d'effroyables désastres.

» Les soldats étaient heureux, bien logés, bien nourris; le vin seul leur manquait, mais il était remplacé avantageusement par de l'excellente bière.

» Quel contraste, écrit le lieutenant de Maugeer, entre notre existence actuelle et celle que nous avons menée depuis l'époque de la retraite de Berlin! Avant la conclusion de l'armistice, nous étions journellement sous les armes, depuis deux heures du matin; combattre toute la journée, ou exécuter des manœuvres de guerre, aussi éreintantes que les combats; souffrir de la faim, de la soif, du froid, de la fatigue jusqu'à dix heures du soir et lorsqu'on arrivait au bivouac, il fallait travailler à se confectionner des abris contre les intempéries de la saison. S'il fut des campagnes plus longues, il n'y en eut jamais de plus pénible que celles de 1812-1813 (1). »

Le régiment, avec les trois autres corps de la trente-cinquième division, avait supporté en grande partie le poids de la campagne dite de printemps; mais il avait été envoyé à la poursuite des alliés en Silésie et éloigné conséquemment du grand quartier général de l'empereur qui se trouvait à Dresde; Napoléon avait déjà accordé des récompenses à divers corps d'armée et signé des nominations sans qu'il fut fait mention de nos compatriotes; comme le général Gérard, blessé, était hors de service, le régiment pouvait se croire oublié et les inquiétudes étaient vives; cédant, aux instances des nombreux intéressés, le colonel de La Bédoyère quitta le cantonnement, en vertu d'un congé, se rendit à Dresde et sollicita une

(1) Lettres du lieutenant de Maugeer, datées du camp devant Jauer en Silésie. Grande armée, 11e corps, 35e division, 1er et 2 juin 1813.

audience de l'Empereur. Celui-ci ne pouvait rien refuser à l'ancien aide de camp du prince Eugène, qu'il appelait dans l'intimité « son cher Charles »; il le rassura et le complimenta de la façon dont son régiment « italien » s'était comporté pendant les combats des mois d'avril et de mai (1).

Et Napoléon tint parole, car quelques jours après, parut le décret impérial, accordant au 112e régiment, cinquante-huit étoiles de la Légion d'honneur, parmi lesquelles cinq nominations au grade d'officier; indépendamment des généraux baron Penne et Le Sénécal promus au grade de commandants de la Légion d'honneur, nous avons pu relever les noms suivants :

Par décret impérial du 21 juin 1813, furent promus et nommés :

Officiers de la Légion d'honneur :

MM. le comte de LA BÉDOYÈRE, colonel.
TOURET, Hughes, chef de bataillon.
BOISSIN, Joseph-Michel, chef de bataillon.
d'OTREPPE, Frédéric, capitaine.
TERMONIA, Pierre-Laurent-Joseph, capitaine.





Membres de la Légion d'honneur :

MM. FROMENT, Louis, chef de bataillon.
VAN THIELEN, Alexandre, chef de bataillon.
FRANIATTE, Joseph, capitaine.
BAUWENS, Alexandre, capitaine.
QUIRINY, François-Théobald, capitaine adjudant-major.
DOLLIN du FRESNEL, Frédéric, capitaine.
FOURNIER-LA-MARTINIE, Pierre, capitaine.
THOUMINY, Jean-Baptiste, capitaine.
RIGAUD, Honoré-Raymond, capitaine.
RICHARDSON, Henri-Adolphe-Anne, aide de camp du général Le Sénécal, ancien capitaine adjudant-major.
DRONSART, André-Joseph, capitaine.
MARTURÉ, Antoine, capitaine.
DESAEGHER, Guillaume, lieutenant.
DELALAIN, Jules-Charles, lieutenant.
LAVABRE, Henry-Philippe, lieutenant.

(1) « Lorsque le travail de la Légion d'honneur, après avoir été soumis comme tous les autres au contrôle du ministre secrétaire d'Etat, revenait à la signature, l'Empereur le faisait laisser sur son bureau et il ne le rendait que le lendemain. C'était sa constante habitude. L'examen de ce travail était l'objet d'une attention toute spéciale de sa part : à *chaque nom,* sans aucune exception, il y avait une annotation de sa main.
« Ces curieuses annotations, les voici littéralement copiées sur la liste qui m'a été communiquée :
« *Accordé. — Il n'y a pas lieu. — Y a-t-il eu du sang versé ? — A quel titre ? — Non. — Combien de blessures ? — A la première bataille, s'il y a lieu. — Les années de services, s'ils sont médiocres, ne constituent pas un droit. — Pour la croix de la Réunion. — On verra plus tard. — Pas une action d'éclat.* »
« En remettant ce travail ainsi annoté, l'Empereur discutait ses observations. Si le ministre insistait en faveur de tel ou tel, l'Empereur se faisait apporter les dossiers. Quelquefois il revenait sur sa première décision; cela était rare. Sa prodigieuse mémoire le servait si bien, qu'il pouvait presque appliquer au nom de chacun la part de mérite qui lui revenait, et à l'exception des croix accordées sur le champ de bataille, dont le travail s'expédiait sur l'heure et sous sa dictée, il en était toujours ainsi; Napoléon ne voulait pas démonétiser une récompense nationale qui, ainsi qu'il le disait, *créait des héros à la France.* »
(Le duc de Bassano. — *Souvenirs intimes de la Révolution et de l'Empire;* tome troisième, pages 29 et 30)



JOSEPH DE MAUGEER,
lieutenant de voltigeurs, au 112e régiment.

Fac-simile d'un portrait-miniature fait à Vérone le 23 novembre 1812.

(L'insigne de la Légion d'honneur fut ajouté depuis.)

DAMMAN, JACQUES, lieutenant.
DE MAUGEER, JOSEPH (1), lieutenant.
DEMARET, ADRIEN, lieutenant.
PAYEN, AUGUSTE, lieutenant.
BAUDOUX, NICOLAS-JOSEPH, lieutenant.
LERAT, JOSEPH-DIDIER, lieutenant.
BONINI, PIERRE, lieutenant *(comptait au 153e de ligne depuis le 1er avril).*
DELANNOY, HENRY-ADOLPHE, sous-lieutenant.
BOUVIER, CHARLES, sous-lieutenant.
MOYARD, 2e porte-aigle.
DEJARDIN, 3e porte-aigle.
RENARD, CLÉMENT, adjudant.
LEROUX, FRANÇOIS, adjudant.
MARÉCHAL, LOUIS-JOSEPH, sergent-major.
VANDERGOTE, BERNARDY, ODACK, FOURNOL, SCHEPPERS, LÉGER et PALAND, sergents.
PAYT et CARLY, fourriers.
BACK, DUPONT, KIKENS et PERSIAU, caporaux.
CHAMPIGNOL, ROBACQ, TIEPS et BOMBECQ, grenadiers.
FLETKENS et VIVIEL, voltigeurs.
LARCY, canonnier.
DUPONT, LAURENT, COCHET et VANDONIE, fusiliers.

Ces nominations accordées à des compatriotes de Gand, Bruxelles, Liége, Charleroy, Namur, Mons, Tournai, etc., relevèrent le moral des troupes; outre le prix qu'on attachait à

(1) de Maugeer fut décoré. Il était porté sur le tableau de proposition. Il en éprouva un sensible plaisir, parce qu'il ne devait cette distinction qu'au devoir accompli, même au prix de sa vie. Jamais ce signe de l'honneur ne pouvait être placé sur une poitrine plus noble. Voici, en quels termes, il raconte, dans les souvenirs qu'il a laissés aux siens, la manière dont il apprit son admission dans la Légion et la joie qu'il en ressentit. Il avait levé le camp, le 7, pour aller en cantonnement à Merzdorf, qu'il abandonna, avec son régiment, pour Schmottseifend.

« J'étais fort bien logé dans une ferme, avec un lieutenant commandant aussi une compagnie, plus ancien que moi. Nous savions qu'un mémoire de propositions avait été fait pour des décorations et des nominations. Pinguern, c'était son nom, me disait souvent: « Je suis bien persuadé que vous aurez la croix, ou que vous serez nommé capitaine; quant à moi, je n'ose me flatter de rien. » (Il était resté en arrière pour cause de maladie). — Je lui répondais qu'en effet, j'espérais beaucoup. Enfin, le jour de la Saint-Jean, jour mémorable pour moi, un soldat de ma compagnie que j'avais mis en prison, vint m'annoncer que le colonel de La Bédoyère me priait d'aller chez lui. Comme il avait l'air fort gai, Pinguern lui demanda si on n'avait pas parlé de lui; sur la réponse négative du soldat, mon compagnon me dit: « Je suis sûr qu'il est arrivé quelque chose pour vous ». — Peut-être, lui répondis-je, que c'est pour affaire de service.

» Dans l'incertitude, je partis de suite pour me rendre chez le colonel, qui, me présentant un papier, me dit: « Je vous ai fait appeler, pour vous faire une agréable communication; c'est avec plaisir que je vous annonce que Sa Majesté vous a nommé chevalier de la Légion d'honneur, espérant que bientôt vous aurez autre chose. Je vous en remets la lettre d'avis. » Il est impossible de décrire la joie que me causa cette nouvelle: ce fut le plus beau jour de ma carrière militaire.

» Je remerciai le colonel, en lui disant que c'était à sa bienveillance que je devais cette marque honorable; il poussa l'amabilité jusqu'à me persuader que ce n'était pas à lui, mais bien à ma bravoure et à ma conduite. Après lui avoir demandé ses ordres, je me retirai, et, me dirigeant vers le logement, je sortis de la poche de mon pantalon, un bout de ruban rouge que j'avais trouvé et ramassé sur le champ de bataille de Lutzen en me disant intérieurement: « Je le porterai, un jour, ce noble ruban, emblème de la valeur; oui, je continuerai de me rendre digne de le porter »; je le plaçai donc à ma boutonnière et j'arrivai, ainsi décoré, près de Pinguern.

» Qu'on juge de la surprise de mon ami; il m'en témoigna sa joie, nous fêtâmes avec transport cet heureux jour et je fis sortir de prison le soldat qui était venu de la part du colonel.... »

(Manuscrit de de Maugeer.)

l'étoile, chaque légionnaire jouissait d'un supplément de solde de deux cent cinquante francs, annuel et viager; les officiers de l'ordre, nous l'avons déjà rapporté, recevaient une pension de mille francs par an.

Furent également nommés par différents décrets, allant du 22 mars au 15 août :

Colonel : le lieutenant-colonel KAIL, François, désigné pour le 63e régiment de ligne (1) (9 août).

Au grade de ***major en second :*** le chef de bataillon DUGÉS, Charles-Joseph (22 mars 1813).

Au grade de *chef de bataillon :* le capitaine DE BOEUR, qui resta au régiment (14 juin); les capitaines SCHMIDT, Eugène; SANDKOUL, Charles et DE LEMOINE, Charles, passés, les deux premiers au 152e régiment; le dernier cité, au 153e de ligne (1er avril 1813).

Au grade de *capitaine :* les lieutenants FOURNIER-LA-MARTINIE, Alexandre; DEFACQZ, BATTESTI (25 mars 1813), GUIRARD dit DESJARDINS (20 mai 1813), POUJOLLE, LERAT (21 juin 1813), ROYER (5 juillet 1813), LUIGGI, ALESSANDRINI (7 juillet 1813), de PINGUERN, GILLIARD, MARTURÉ et DOREZ, Charles, porte-aigle (15 août 1813).

Au grade de *lieutenant :* les sous-lieutenants LEBRAUT, BOUTIN, LEBON, RUELENS (25 mars 1813), VASSEAUX (1er mai 1813), DELANNOY, BURY, SILVAIS, CHOVOT (21 juin 1813), BRAUWERS (26 juin 1813), GUIDI, CANTARINI, DELILLE, GREEF (7 juillet 1813), PARDIAC (10 juillet 1813), PETIT, LAGRANGE, MEYER (9 août 1813), HENGST, BLOM van ASSENDELFT, BARON (14 août 1813), WICOT, adjudant-major, BOUVIER, DE RYCKER et BOUCHER, Antoine (15 août 1813).

Au grade de *sous-lieutenant :* les sous-officiers BURY, Augustin, MARSIGNY, Pierre et CLÉMENT, Godefroid (8 février 1813), SILVAIS, Melchior, CHIVOT, Jean-Baptiste, BOUCHER, Antoine, HULIN, François, DUFRENEL,

A Dresde le 8 Août 1813.

A Monsieur Daywaille,
Capitaine adjoint à l'Etat major Général

Je vous préviens, Monsieur, que l'Empereur, par Décret de ce jour vous a nommé au grade de Chef de Bataillon

Sa Majesté m'autorise à vous donner cet avis provisoire, en attendant celui que vous recevrez officiellement du Ministre de la Guerre.

Le Prince Vice-Connétable,
Major général,
Alexandre

Lettre de nomination signée Alexandre
(Berthier, prince de Neufchâtel et de Wagram, maréchal de France).

(1) Le 63e régiment de ligne, ancien corps suisse d'Erlach et d'Ernest, créé en 1676, devenu 63e régiment en 1791, renvoyé en Suisse en mai 1792, créé avec des bataillons de volontaires en 1797, se distingua pendant les guerres du premier Empire, à la défense de Gênes, à Eylau, Friedland, Chiclana, Leipzig et Fleurus.
Ses colonels subirent tous un sort malheureux; Lacuée tomba à Eylau; Mouton-Duvernet fut passé par les armes, à la 2e restauration; Meunier-Saint-Clair fut grièvement blessé pendant la retraite de Pampelune; le colonel chevalier Laurède, qui sortait de la Garde impériale, blessé le 16 juin 1815 à Ligny, mourut le 27 suivant : Inscriptions au drapeau actuel : *Gênes, Friedland, Chiclana, Fleurus.*

CHARLES, CARROZ, ANTHELME, DEGRAEVE, PIERRE, LEBAS, EUGÈNE, WAELCKENS, PIERRE, VOGHELS, MATHIEU, PORTAELS, CONSTANT (25 mars 1813), DESJARDINS (22 mai 1813), HANSSENS, ANDRÉ, de Sterrebeeke, LATOUR-DESSAULES, JACQUES, SIMONS, PIERRE-JEAN, LEROUX, FRANÇOIS, COENEN, PIERRE, (21 juin 1813), GASS, JEAN, FALMAGNE, CONSTANT, de Fosse (Namur), WALCHAERT, JEAN, de Vilvorde, JOFFRES, PIERRE, FAYAERTS, JEAN-BAPTISTE (26 juin 1813), PETITPAS, GUILLAUME, GABRIELLI, REYNIER, DESSORT, PIERRE-ANTOINE, BERNARD, JEAN-JOSEPH (7 juillet 1813), VAISSIÈRE DE SAINT-MARTIN (3 août 1813), LESSIEUR, GILES (9 août 1813), DUPUIS, FIDÈLE, DAMAVE, LAMBERT, GENNET, LAMBERT, BARASCUT, FRÉDÉRIC, CRAEYENS, VALENTIN, BASTIN, JOSEPH, DECREM, ADRIEN, PIETERS, CORNEILLE (14 août 1813), JAMART, LAMBERT, DEROY, JOSEPH, HULIN, JOSEPH et BOUCHER, LAURENT (15 août 1813).

D'autre part, le sous-lieutenant BERTON JACQUES passa au 142e de ligne (colonel Fournier) ; au mois d'avril, les capitaines TEXTOR, HAZON DE SAINT-FIRMIN, L'OLIVIER NICOLAS et LONNEUX furent attachés à l'état-major général du 11e corps de la Grande-Armée ; le lieutenant adjudant-major SILVA devint *capitaine* au 152e de ligne (1) ; les lieutenants VANDERPEPEN et PISSIN *capitaines* et les sous-lieutenants ARIBALDI, SIMÉON et GIRARD *lieutenants* au 153e de ligne (nouvellement formé) ; le lieutenant STIÉNON, *capitaine* au 152e (de création récente) ; le sous-lieutenant FAUSSEUR, *lieutenant* au 9e de ligne (colonel Broussier) ; le sous-lieutenant THOMAS, au 111e régiment (colonel Holz).

Le lieutenant PELLÉ, François, mourut à l'hôpital de Florence le 7 juin.



Avant de continuer le cours de notre récit, nous devons consacrer quelques lignes à la mémoire d'un brave Luxembourgeois, le chef de bataillon Sandkoul, Jacques, qui, ainsi que nous venons de le dire, quitta le régiment le 1er avril 1813, après avoir servi dans ses rangs pendant près de dix ans.

Nommé capitaine le 3 avril 1807, Sandkoul servit avec Charles-Albert de Wautier, durant les années 1808, 1809, 1810 et 1811 en Espagne ; cet officier supérieur fut tué à la bataille de Lutzen, dans les rangs du 153e de ligne, le 2 mai 1813 (2).

Quant au colonel Kail, du 63e de ligne, il fut blessé d'un coup de feu à la main droite, le 29 août 1813, à Kulm ; il assista au siège de Belfort en 1813-1814, fut nommé chevalier de Saint-Louis le 28 septembre 1814. Mis à la retraite le 2 octobre 1816, il est décédé le 30 avril 1828. Il était officier de la Légion d'honneur, du 23 juillet 1809.



L'armistice qui devait expirer le 20 juillet, fut prolongé jusqu'au 10 août ; le temps

(1) Silva, Charles, né le 21 septembre 1785, à Aglié (Piémont), entré au service comme vélite dans la Garde impériale le 26 prairial an XII (15 juin 1804), fit les campagnes de vendémiaire an XIV, 1805, 1806 et 1807 à la Grande armée ; blessé d'un coup de feu à la jambe à la bataille d'Austerlitz le 2 décembre 1805, il participa également à la campagne d'Espagne de 1808 et fut nommé sous-lieutenant au 112e régiment d'infanterie le 9 juin 1809 ; lieutenant le 17 février 1811 ; adjudant-major le 19 mai 1812, il quitta le régiment en 1813.

(2) Les 142e, 152e, 153e régiments de ligne, commandés respectivement par les colonels Fournier, Raynaud, et Mathieu, furent formés par décret du 12 janvier 1813 avec des cohortes de la Garde nationale. Ces corps furent décimés pendant la campagne de Saxe et de Silésie, notamment à Lutzen, à Wurschen, aux affaires sur le Bober et le Katzbach, à Liebertwolkwitz, Leipzig, et Hanau.

Le colonel Camescasse qui avait succédé au colonel Fournier dans le commandement du 142e régiment de ligne fut tué à la bataille de Leipzig (18 octobre 1813).



devint humide et mauvais ; le froid avait duré jusqu'à mi-juillet, la pluie presque continuelle ; les eaux des rivières qui descendaient des montagnes de Bohême, telles que le Bober, la Katzbach et d'autres affluents, grossissaient journellement et menaçaient d'inondation tout le pays environnant.

C'est alors que survint un événement qui fit beaucoup de bruit dans le camp français et que nous n'enregistrons qu'à regret (9 juillet 1813). Le capitaine Richardson, Henri-Adolphe-Anne, passa à l'ennemi; il fut condamné le 10 juillet 1813 par un conseil de guerre, par contumace, à la peine de mort, comme traitre à son souverain et à la patrie; c'était un cadet hollandais, natif de Bréda, signalé par Fieffé, comme s'étant bien conduit à la bataille de Wagram ; il était membre de la Légion d'honneur depuis le 17 juillet 1809. Il prit du service en Prusse et osa écrire au général baron Le Sénécal, dont il était l'aide de camp, au moment de son crime, qu'il allait désormais se battre pour la bonne cause.

Cette trahison scandaleuse fut un triste prélude aux nombreuses défections qui allaient affaiblir et démoraliser l'armée, pendant le restant de la campagne (1).

GRANDE ARMÉE.

Major-Général.

LETTRES DE SERVICE PROVISOIRES.

NAPOLÉON, *Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin et Médiateur de la Confédération Suisse.*

Ayant à *nommer un* Chef de Bataillon pour être employé en cette qualité à l'État major Général

a fait choix de Monsieur le Chef de bataillon Daywaille

Il est en conséquence ordonné aux Officiers Généraux, aux Officiers d'Etat-major, à ceux de l'Artillerie et du Génie, aux Inspecteurs aux revues, aux Commissaires Ordonnateurs et ordinaires des guerres, aux Commandans des Corps et à tous autres qu'il appartiendra, de le connaître et faire reconnaître en la dite qualité par ceux étant à leurs Ordres.

Fait à Dresde le huit Août 1813.

Le Prince Vice-Connétable, Major-Général,

Nota. Ces lettres de service sont provisoires, en attendant celles du Ministre de la guerre.

Nomination à l'état-major général, signée par le maréchal Berthier.

On anticipa de cinq jours, dans l'armée, la fête de l'Empereur qui fut célébrée le 10 août au lieu du 15. Ce changement de date indiquait suffisamment que sous peu, les hostilités seraient reprises ; des tables furent dressées dans les grandes rues du camp ; le corps d'officiers de la division Gérard, c'est-à-dire celui des 6e, 13e, 14e et 112e régiments,

(1) « C'est à la même époque que le général Jomini, Suisse d'origine, chef d'état-major du maréchal Ney, cédant à un moment d'irritation contre Berthier, passa à l'armée russe. On lui a longtemps reproché d'avoir porté aux alliés le secret des opérations de la campagne et la situation du corps de Ney. C'est là une erreur qui a été relevée par Napoléon lui-même : « Cet officier, a-t-il dit, ne connaissait pas le plan de l'Empereur. L'ordre du mouvement général, qui était toujours envoyé à chacun des maréchaux, ne lui avait pas été communiqué, et l'eût-il connu, l'Empereur ne l'accuserait pas du crime qu'on lui impute. Il avait à se plaindre d'une grande injustice : il n'était pas Français; l'amour de la patrie ne l'a pas retenu. » Ces paroles généreuses n'ont pas pleinement justifié le général Jomini devant la postérité; mais elles ont sans doute adouci l'amertume des regrets qu'il a dû éprouver de son abandon. Les efforts qu'il fit en 1815 pour sauver le maréchal Ney, ont d'ailleurs attesté qu'une faute grave peut quelquefois échapper à un noble cœur; mais ce qui lui a surtout gagné de nombreuses sympathies, ce sont ses remarquables travaux historiques, le *Traité des grandes opérations*, l'*Histoire des guerres de la Révolution*, etc. Dans le dernier ouvrage, Jomini a rendu une éclatante justice au génie militaire de Napoléon, aux talents de ses lieutenants, à la bravoure de ses soldats et l'on éprouve en le lisant un secret plaisir à retrouver en quelque sorte l'historien dans les rangs qu'il n'aurait jamais dû quitter. »

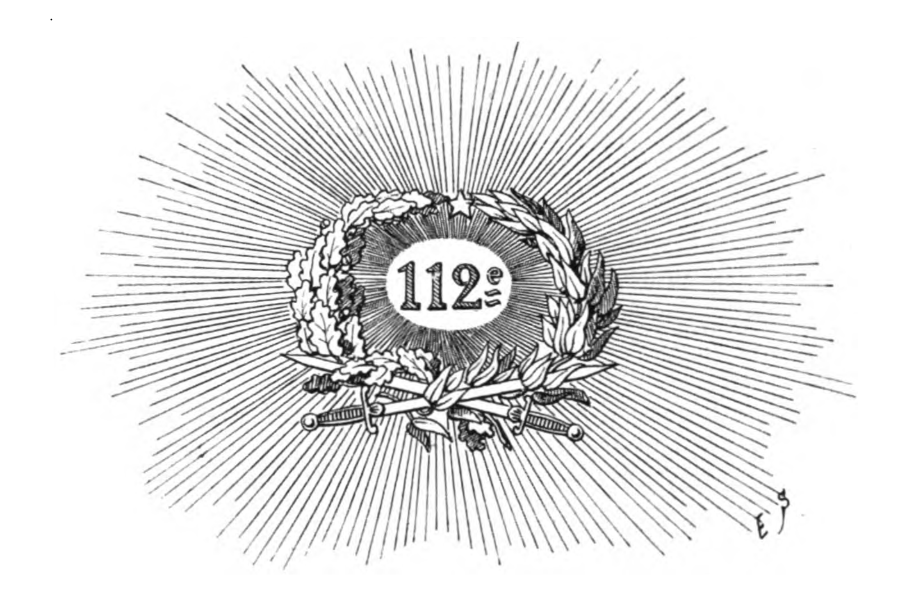
(EUG. FIEFFÉ, *Histoire des troupes étrangères*, ouvrage cité, page 328.)

conduits par leurs colonels, le chevalier Barré, les barons Larcilly, Estève, et le comte de La Bédoyère, passèrent entre les bancs et vinrent trinquer une dernière fois à la santé de l'Empereur.

A Dresde, les fêtes furent plus brillantes qu'à Schmottseifend ; les soldats de la garde dînèrent avec ceux du roi de Saxe, à la même table, les grenadiers saxons d'un côté, les grenadiers français de l'autre ; le soir, on tira un feu d'artifice et on fit en canot, sur l'Elbe, un simulacre de combat nautique ; des feux de joie furent allumés sur les deux rives et plus de dix mille hommes, en bataille, exécutant le feu sur deux rangs, envoyaient des balles d'artifice dans la rivière, en leur faisant décrire de gracieux contours.

Cette fête pacifique eut un charme tout particulier, mais l'armée française en perdit rapidement le souvenir, en présence des désastres qui vinrent l'accabler et la rappeler à la triste réalité ; enserrées dans le cercle de fer des puissances coalisées contre elles, isolées au milieu de l'Allemagne hostile, les troupes de l'Empereur devaient fatalement succomber.





Goldberg — La Katzbach — Leipzig — Hanau
Arnheim — 1813-1814



CHAPITRE VIII

Goldberg — La Katzbach — Leipzig — Hanau Arnheim — 1813-1814

Dispositions des belligérants au moment de la rupture de l'armistice. — Projets de la coalition et forces immenses mises en présence. — L'armée de Silésie, entrant la première en mouvement, Napoléon marche à elle pour la rejeter au delà de la Katzbach. — Bataille de Löwenberg ; combats de Piligrensdorf et de Goldberg le 23 août. — Le colonel de La Bédoyère blessé. — Le régiment est décimé. — Désastre de la Katzbach le 27 août. — Retraite de l'armée qu'une pluie torrentielle de plusieurs jours avait rendue impuissante. — Prise et destruction de la division Puthod. — Le lieutenant de Maugeer prisonnier des Russes. — Retraite de l'armée du Bober vers la Sprée. — Deuxième combat de Bisschoffswerda. — Batailles de Wachau et de Leipzig, 16-18 octobre. — L'armée française en retraite vers le Rhin. — Bataille de Hanau le 30 novembre. — Combat d'Arnheim. — Les Pays-Bas définitivement perdus. — Le régiment est dissous en vertu de l'ordonnance du 12 mai 1814. — Conclusion.



On n'avait donc pu s'entendre ; l'armistice de Pleswitz fut dénoncé et, à la reprise des hostilités, la coalition mit sur pied un million d'hommes. Les armées ennemies comprenaient six cent mille combattants, cent mille chevaux et dix-huit cents canons ; celle de droite ou du nord, était commandée par Bernadotte, devenu prince royal de Suède ; celle du centre ou de Silésie, par Blücher ; celle de gauche ou de Bohême, par Schwartzenberg. De plus quatre cent mille hommes, Russes, Prussiens, Autrichiens, Suédois, Anglais menaçaient ou occupaient les places de la Vistule, la Bavière, le Mecklembourg, l'Italie et l'Espagne.

Napoléon réunit les tronçons de ses vieilles phalanges, rappela ses meilleures troupes d'Espagne et put encore opposer, à la masse de ses ennemis, cinq cent cinquante mille combattants.

Il avait sous ses ordres deux cent quatre-vingt mille hommes, quarante mille chevaux,



douze cents canons, partagés en trois armées : la première, sous Davout et forte de trente mille hommes, occupait Hambourg ; la deuxième de soixante et dix mille, sous Oudinot, se concentrait à Wittenberg ; la troisième, de cent quatre-vingt mille, sous l'Empereur lui-même, était échelonnée de Dresde à Liegnitz.

En outre, le prince Eugène rassemblait en Italie, quarante mille hommes ; vingt-cinq mille Bavarois étaient sur l'Inn ; Augereau réunissait à Wurzbourg vingt mille hommes ; soixante-quinze mille étaient enfermés dans les places de la Vistule, de l'Oder et de l'Elbe ; enfin cent mille autres étaient sur les Pyrénées et dans la Catalogne.

Le quartier général des coalisés fut porté à Prague où l'empereur Alexandre arriva le 15 août, avec le général Moreau, rentré des Etats-Unis, pour se ranger parmi les généraux alliés dans cette croisade dirigée contre l'Empereur.

Napoléon s'arrêta le 19, à Zittau, força, avec les troupes aux ordres de Poniatowski, les débouchés de la Bohême.

Il se rendit le surlendemain à Löwenberg et fit jeter des ponts sur le Bober.

« L'ennemi, voulant s'opposer au passage, fut partout culbuté ; par le 3e régiment étranger et par les Belges du 112e régiment de ligne, puis repoussés par le général Maison jusqu'à Goldberg. »

Ainsi s'exprime l'historien des troupes étrangères au service de France, récit corroboré par les bulletins de la Grande armée et par Thiers. « Les ennemis ont dénoncé l'armistice le 11 à midi et ont fait connaître que les hostilités commenceraient le 17, après minuit.

» Le 17 au matin, le 11e corps était à Löwenberg, sous les ordres du duc de Tarente. L'armée de Silésie, commandée par les généraux prussiens Blücher et York et par les généraux russes Sacken et Langeron paraissait se réunir sur Breslau ; elle était forte de 100.000 hommes. »

L'armée ennemie de Silésie avait violé l'armistice, traversé le territoire neutre dès le 12. Ils avaient le 15, insulté tous les avant-postes français et enlevé quelques vedettes.

Le 16, un corps russe se plaça entre le Bober et le poste de Spiller, occupé par deux cents hommes de la division Charpentier.

Le 18, le duc de Tarente donna l'ordre au général Zucchi de prendre la petite ville de Lahn (1).

Le 19, l'ennemi vint camper à Zobten ; un corps de 12.000 Russes passa le Bober et attaqua le poste de Siebenicken, défendu par trois compagnies légères.

Le général Lauriston fit prendre les armes à une partie de son corps, prit la direction de Löwenberg, marcha à l'ennemi et le culbuta dans le Bober.

Cependant, l'Empereur arrivé le 20 à Lauban, était le 21 au point du jour à Löwenberg et faisait jeter des ponts sur le Bober (2) ; le corps du général Lauriston passa à midi. Le

(1) Le 5e de ligne italien faisant partie du 11e corps, était posté en avant de Löwenberg ; dès le 14 août, le colonel en second Pisa fut tué, à l'affaire du pont sur le Bober ; le 18 août, à la prise de Lahn, sur le même cours d'eau, 7 officiers restèrent sur le sol ; le colonel Peri, un chef de bataillon, deux adjudants-majors et quatre officiers subalternes furent grièvement blessés.

Un officier du 25e chasseurs à cheval, un du 5e d'artillerie à cheval furent blessés dans des pointes d'avant-garde, le jour même de la reprise officielle des hostilités, 17 août, après minuit.

(D'après les tableaux des officiers tués et blessés sous l'Empire, par A. MARTINIEN.)

(2) Le général Penne, commandant une brigade de la 16e division d'infanterie au 5e corps de la Grande armée, fut blessé le 21 août, au passage du pont sur le Bober à Löwenberg, d'un coup de feu au genou droit.

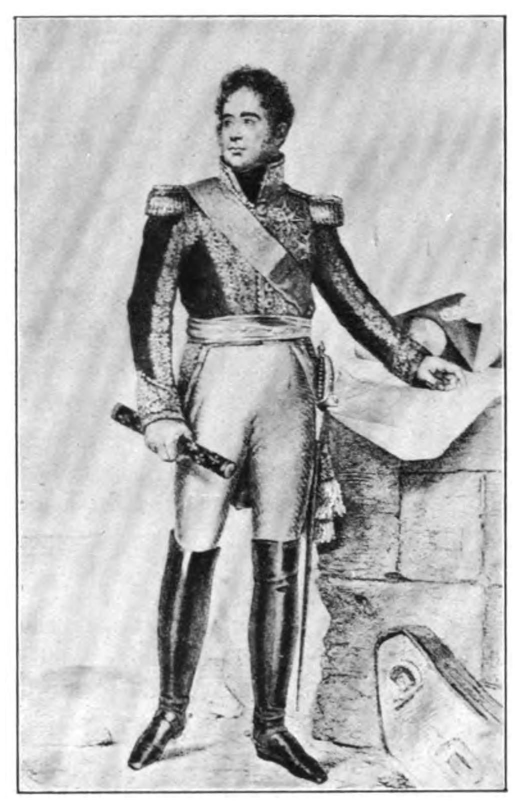
Troupes engagées au combat de Löwenberg du 19 : 134e de ligne, ancien régiment des gardes de Paris. Colonel Brillat et 10 officiers blessés ; anciens garde nationaux : 135e de ligne qui avait perdu 650 hommes au



général Maison enfonça, avec sa valeur accoutumée, tout ce qui voulut s'opposer à son passage, s'empara de toutes les positions et mena l'ennemi battant jusqu'auprès de Goldberg.

Le 5ᵉ et le 11ᵉ corps l'appuyèrent sur la gauche ; le prince de la Moskowa fit attaquer le général Sacken par le 3ᵉ corps en avant de Bunzlau, le culbuta, le mit en déroute et lui fit des prisonniers.

L'ennemi battit en retraite ; le 112ᵉ, tout comme les autres régiments du 11ᵉ corps, assista à ces divers engagements qui n'étaient que le prélude du combat plus meurtrier de Goldberg.



LAURISTON (Jacques-Alexandre-Bernard Law, marquis de)
Maréchal de France sous la Restauration
(1768-1828).

Galerie des Maréchaux de France.

« Le 15, écrit le lieutenant de Maugeer, l'ennemi attaqua la première ligne ; nous étions en seconde ; le 16 avril, nous avons levé le camp et nous nous sommes portés en avant de Schmottseifend ; nous avons longé la frontière de la Bohême, dispersés par compagnies.

» Le 20, la division fut rassemblée pour assister, en seconde ligne, à la bataille de

combat de Halle (Lutzen), colonel Poirson, 4 officiers tués, 9 blessés ; 147ᵉ de ligne, belges et hollandais, colonel Sibuet, 2 officiers tués, 2 blessés ; 148ᵉ de ligne, belges, colonel Obert, 2 officiers tués, 5 blessés ; 149ᵉ de ligne, colonel Mandreville, 3 officiers tués, 9 blessés ; 152ᵉ et 153ᵉ de ligne, 6 officiers blessés, parmi lesquels le capitaine Silva, Charles, les lieutenants Bonini, Pierre, Girard, Julien, issus du 112ᵉ de ligne.

3ᵉ régiment léger, 3ᵉ régiment étranger, 2 officiers tués, 8 blessés ; 2ᵉ, 3ᵉ, 6ᵉ et 25ᵉ chasseurs, 6 officiers blessés, 5ᵉ régiment d'artillerie à pied, 1 officier blessé. Le capitaine Gaboriau, du 9ᵉ chasseurs, tué le 20 août.

Affaire du 21. 148ᵉ, 152ᵉ, 153ᵉ, 154ᵉ de ligne, 7 officiers tués, 19 blessés ; 3ᵉ, 23ᵉ chasseurs à cheval, 5ᵉ et 11ᵉ hussards (hollandais), colonel Liégeard blessé. (MARTINIEN, ouvrage cité.)

Löwenberg, qui eut lieu le lendemain ; nous avons été victorieux et avons couché sur le champ de bataille ; le 19, le sous-lieutenant Boucher, Isidore-Joseph, chargé par un uhlan, a reçu un coup de lance dans le bras droit.

« Le 22, nous arrivons à Piligrensdorf ; l'ennemi venait d'évacuer ce village, y avait mis le feu, en y laissant des projectiles qui devaient éclater au moment de notre passage ; le général Le Sénécal ordonna au colonel de La Bédoyère d'y pousser sa colonne ; le colonel lui fit observer qu'il vaudrait mieux tourner le village que de s'exposer, sans utilité, à un danger imminent.

« Le général réitéra l'ordre, et, comme le colonel de son côté, se refusait à l'exécuter, il y eut un moment critique.... Le colonel se calma, finit par obéir et traversa le village ; les projectiles éclatèrent presque simultanément, mais ne nous firent pas trop mal ; nous avons bivouaqué le soir, près de Goldberg ; les avant-postes sont sans cesse sur le qui-vive.... on s'attend à une affaire sérieuse.... »

Le même jour, le capitaine Bertin, Hubert, fut blessé à Piligrensdorf d'un projectile au côté droit.



BATAILLE DE GOLDBERG.

L'Empereur voulut que le 23, au matin, les corps de Lauriston, Macdonald et Ney qui, avec la cavalerie du général Sébastiani, composaient une masse de quatre-vingt mille hommes au moins, poussassent, encore une fois, l'ennemi devant eux et le rejetassent fort au delà de la Katzbach.

Au point du jour, le corps de Lauriston à droite, celui de Macdonald au centre, la cavalerie de Latour-Maubourg à gauche, se déployèrent le long de la Katzbach, pendant que Ney à trois lieues au dessus, se portait avec son corps et la cavalerie de Sébastiani devant Liegnitz. Blücher avait rangé les troupes russes de Langeron et les troupes prussiennes d'York derrière la Katzbach et sur les auteurs du Wolfsberg.

La division Gérard attaqua les bords de la rivière vers Niederau et eut un engagement très vif avec la division prussienne du prince de Mecklembourg ; le général Gérard, après avoir démonté l'artillerie de l'ennemi et ébranlé son infanterie à coups de canon, l'aborda brusquement à la baïonnette. Les Prussiens, culbutés et acculés sur la Katzbach se couvrirent de leur cavalerie, repassèrent ce cours d'eau que le général Gérard franchit à leur suite. A droite, le général Lauriston, ayant opéré son passage vers Seyfnau, assaillit les hauteurs du Wolfsberg, les enleva trois fois aux Russes et trois fois les perdit ; la division Rochambeau s'en rendit cependant maîtresse par un dernier effort ; Blücher se replia sur Jauer.

Fieffé, d'après le bulletin officiel du lundi 6 septembre 1813, dit qu'au moment où le général Gérard débouchait par la gauche sur Niederau, une colonne de vingt-cinq mille Prussiens parut sur ce point ; il n'hésita pas à les attaquer, les chassa de toutes leurs positions, leur tua ou blessa près de cinq mille hommes et leur fit un grand nombre de prisonniers.

D'après les bulletins officiels, Thiers et Fieffé, le combat de Goldberg se serait terminé à l'avantage des Français ; la vérité est que le combat fut acharné ; si les troupes de Lauriston couchèrent sur leurs positions, ce résultat ne fut obtenu qu'au prix des plus cruels sacrifices.



Le 6e et le 112e régiment, qui composaient la brigade Le Sénécal, y furent particulièrement maltraités.

Voici comment s'exprime le lieutenant de Maugeer, en la sincérité et la bonne foi duquel nous avons la confiance la plus absolue :

« Le lendemain 23, nous nous portons en avant ; nous rencontrons les Prussiens commandés par le général Blücher, bien supérieurs en nombre à notre effectif ; l'Empereur venait de nous quitter et s'était porté, contre les Autrichiens, à Dresde.

» Notre petite armée, sous la dénomination d'armée du Bober, ne formait que trois divisions commandées par le duc de Tarente. Comme le maréchal ne croyait pas l'ennemi si près de nous, il nous faisait marcher en colonne en masse par division ; je commandais la 2e compagnie du 3e bataillon ; le capitaine Boucher, Laurent-Joseph, commandait le bataillon ; l'ennemi était en bataille, masqué par une hauteur.

» Tout à coup, il nous accable d'un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie ; nous avançons, toujours sans déployer, foulant aux pieds les morts et les mourants.

» Plusieurs officiers sont mis hors de combat ; je vois emporter mon pauvre capitaine blessé.

» Cette lutte inégale devait nous être fatale ; à un moment critique, je m'aperçois que les ailes de la division qui nous précédait, refusent ; c'était la première ; enfin, par un mouvement spontané, la division fait demi-tour et entraîne dans sa fuite, les autres qui se débandent.

» Quelques-uns crient « sauve qui peut », entre autres mon fourrier que je ne revis plus. Les officiers faisaient des efforts inouïs pour tâcher de rallier les soldats, mais ce fut en vain ; la panique avait amené une effroyable déroute.

» Nous perdîmes six cents hommes des trois bataillons qui furent engagés et trente-six officiers tant tués que blessés et prisonniers (1).

» Le colonel, deux chefs de bataillon, mon capitaine furent au nombre des blessés ; ce dernier reçut une seconde blessure au moment où on le transportait hors du champ de combat.

» Dans la déroute, la cavalerie ennemie nous poursuivit ; heureusement, le peu de cavaliers que nous possédions chargea avec intrépidité et nous sauva ; un carré du 6e de ligne contribua beaucoup au salut de la division ; il se fit foudroyer plutôt que de céder ; le lendemain en repassant sur le champ de bataille, on voyait encore le carré formé par les morts et les mourants (2).

» En fuyant, beaucoup de soldats mutilés s'étaient sauvés dans les baraques du camp de Goldberg qui étaient à notre gauche ; plusieurs de ces infortunés furent passés au fil de l'épée ou transpercés de coups de baïonnette par les Prussiens ; tous les capitaines et les plus anciens lieutenants de mon bataillon étaient hors de combat ; sain et sauf, je pris le commandement de ce qui restait du régiment ; la troupe se rallia en partie et l'ennemi se retira avec l'honneur de la victoire ; on continua de tirailler même dans les ténèbres ; on passa la nuit sur le champ de bataille ; le lendemain matin je me fis un devoir d'aller visiter le pauvre capitaine BOUCHER, qui avait la poitrine trouée par les balles et ne se faisait guère illusion sur son sort. Il mourut six jours après, le 29 août 1813, laissant au service de la France, sept enfants, sept braves, tous dignes du guerrier expirant. »

(1) On se souviendra qu'à la bataille de Wurschen, un bataillon entier du régiment fut foudroyé.

(2) Au 6e régiment de ligne, qui était embrigadé avec le 112e, on eut à déplorer les pertes suivantes : le major Frossard, tué en inspectant les avant-postes ; le chef de bataillon Clavier, les capitaines Gross et Christin, le sous-lieutenant Habrié, tués également ; furent grièvement blessés et mis hors de combat : les capitaines Leloup, Bastié, Desdevens, Maréchaux, Dumez, adjudant-major et Buard ; les lieutenants Bruneau, Bibert, Hillion, les sous-lieutenants Durand, Dubal, Poussou et Rouy. (MARTINIEN, ouvrage cité, page 131.)



Chaque victoire des vaillants combattants du 112e avait été chèrement payée; chaque défaite nous oblige à enregistrer, et plus nombreux encore, les noms des officiers et soldats du régiment qui se distinguèrent.

Le capitaine LERAT (1) et le sous-lieutenant MARSIGNY (2) furent tués; le lieutenant BURY (3) mourut, des suites de ses blessures, le 6 décembre suivant, à Breslau.

Indépendamment du capitaine BOUCHER, le capitaine adjudant-major QUIRINY, FRANÇOIS-THÉOBALD (4), mourut le 28 des suites de ses blessures; le colonel de LA BÉDOYÈRE fut atteint, sur les hauteurs de Goldberg, d'un coup de feu à la cuisse gauche et désarçonné; il ne put reprendre du service qu'au mois de février de l'année suivante; le chef de bataillon FROMENT était blessé, de même que les capitaines MARTURÉ, THOUMINY DE LA HAULLE; le lieutenant DELANNOY, et le sous-lieutenant DANNEELS, JEAN-BAPTISTE; ce dernier reçut deux coups de feu le même jour, l'un à la jambe gauche et l'autre qui lui traversa la cuisse droite.

Parmi les blessés nous remarquons encore : le capitaine FRÉDÉRIC DOLLIN DU FRESNEL qui, à peine remis des blessures qu'il avait reçues au mois d'avril dernier, en montant à l'assaut des remparts de Mersebourg, fut atteint de coups de feu au bras et au genou droits; ce vaillant officier reçut encore un coup de sabre à la main droite; le lieutenant BOUVIER, CHARLES, atteint d'un coup de feu à la cuisse droite; le sous-lieutenant CLÉMENT, GODEFROID, déjà blessé à Raab et à Belitz, atteint d'un coup de feu au bras droit; le lieutenant COUVREUR, THÉODORE, blessé au passage de la Piave et à Raab, atteint d'un troisième coup de feu; un

Lettre adressée par le Ministre de la Guerre, Clarke, duc de Feltre, comte de Hunebourg, à M. Daywailles, ancien officier du 112e de ligne.

(1) Lerat, Joseph-Didier, né à Grenoble le 19 juillet 1782, s'était engagé volontairement le 16 février 1807, lors du séjour du régiment dans le Dauphiné. Il franchit rapidement les grades inférieurs et fut nommé sous-lieutenant le 22 juin 1811, lieutenant le 28 janvier 1813 et capitaine le 21 juin suivant. Il avait fait avec distinction les campagnes d'Italie et d'Allemagne.

(2) Marsigny, Pierre, né le 8 décembre 1770, à Boussut (Nord) s'était enrolé volontairement au 112e régiment de ligne le 24 germinal an XIII. Caporal le 8 messidor suivant, sergent le 1er brumaire an XIV, il fut nommé sous-lieutenant le 8 février 1813. Il avait fait les campagnes de 1809 aux armées d'Italie et d'Allemagne et avait été admis parmi les membres de la Légion d'honneur le 31 octobre 1809.

(3) Auguste-Joseph Bury, né le 26 novembre 1784, à Marche-lez-Ecaussines, dans le département de Jemmapes, entra au service au 112e régiment d'infanterie le 26 brumaire an XIV; caporal le 11 octobre 1807, sergent le 17 juillet 1808, sous-lieutenant le 8 février 1813, lieutenant le 21 juin suivant. Bury avait fait avec distinction les campagnes de 1809 à l'armée d'Italie et celle de 1813 à la Grande armée.

(4) Quiriny était luxembourgeois; à 14 ans, il s'était enrôlé dans la 98e demi-brigade, puis servit au 92e de ligne avant d'être admis, comme sous-lieutenant au 112e de ligne (12 mai 1804); lieutenant en octobre 1806, adjudant-major en juin 1808, il avait pris rang comme capitaine, le 1er décembre 1809. C'était un excellent officier et un fort brave soldat.

des héros de Mersebourg le sous-lieutenant DEGRAEVE, Pierre-Antoine, d'une balle à l'épaule gauche; le sous-lieutenant DE ROY, Joseph, récemment nommé officier, blessé d'une balle au genou; le capitaine DRONSART, André, blessé aux deux pieds; le sergent-major MARÉCHAL, Louis-Joseph, blessé également d'un coup de feu; le sous-lieutenant GENNET, Lambert, blessé d'une balle au côté gauche; les sous-lieutenants CARROZ, Anthelme et de SAULCES de LATOUR, Jacques.

A la même affaire, un des plus jeunes commandants de compagnie, le capitaine ESPEREN, Pierre-Joseph, de Gand, fut blessé d'un coup de feu.

Parmi les soldats, on cita au rapport du régiment, les nommés : VANDEVELDE, VILMAERT, RENARD, DESMULIER, LATUILLE, DELBARRE, FOREST (1).



Le chef de bataillon FROMENT, Louis, que nous venons de nommer pour la première fois, avait été blessé d'un coup de mitraille à l'avant-bras droit.

Froment comptait dans les rangs du régiment depuis le 21 janvier 1813 et avait été compris dans la liste des membres de la Légion d'honneur du 21 juin de la même année.

Sa carrière avait été des plus accidentées; nous croyons nécessaire de la relater brièvement : Né le 8 mars 1770 à Bleige (Seine-et-Oise), Louis Froment s'était enrôlé au régiment de l'Isle de France (colonies) en décembre 1784; passé dans la garde constitutionnelle du Roi en avril 1792, chef de bataillon au 25e bataillon des volontaires nationaux de la réserve, formé à Soissons en octobre 1792, Froment avait successivement servi à la 68e demi-brigade (chef Boutroué) en 1796, à la 10e demi-brigade (chef Rivet) en 1797, à la 77e demi-brigade (chef Lamartinière) en 1798.

Embarqué pour Saint-Domingue avec quatre compagnies de son régiment, à bord du vaisseau *Le Conquérant* le 25 floréal an X (15 mai 1802), Froment avait été fait prisonnier de guerre au Cap français le 1er décembre 1803 et ne rentra des prisons anglaises que le 15 mai 1811, après sept années et cinq mois de dure captivité. (Nos lecteurs savent comment les Anglais traitaient les militaires qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains !)

Chef de bataillon au 86e de ligne sous le colonel Pélecier le 5 juin 1811, affecté au

(1) *Pertes éprouvées par les 5e et 11e corps à l'affaire du 23 août 1813.* (Goldberg et passage du Bober.)
Généraux : Vachot, tué; vicomte de Reiset, Simmer, blessés.
Capitaines aides de camp Mauperché et Derobe, blessés.

Troupes engagées : 6e de ligne, colonel Barrié; 4 officiers tués, 13 officiers blessés; 4e et 6e bataillons du 10e de ligne, major Émion; 4 officiers tués, 2 blessés; 11e de ligne, colonel Aubrée; 3 officiers blessés le 22 août dans la nuit; 112e de ligne, colonel de La Bédoyère; 4 officiers tués, 13 officiers blessés; 134e de ligne, colonel Brillat; 1 officier blessé.

Régiments formés de cohortes de la Garde nationale : 135e de ligne, colonel Poirson; 4 officiers tués, 7 blessés, dont le capitaine adjudant-major; 146e de ligne (Néerlandais), colonel Falcon; 4 officiers blessés dont un Belge, le lieutenant Saroléa de Cheratte; 147e de ligne (Belges et Hollandais), colonel Sibuet; 1 officier tué, 5 blessés; 148e de ligne (Belge), colonel Obert; 3 officiers tués, 4 blessés; 149e de ligne (Gardes nationaux du Palatinat, Mayence, etc., etc.), colonel Mandeville, puis Druot; 1 officier tué, 14 blessés; 154e de ligne, colonel Ozilliau; 2 officiers blessés.

Régiments légers : 3e léger, colonel Pochet; 3 officiers tués, 9 blessés; 22e léger, colonel Ferran, puis Beurnonville; 1 officier tué, 3 blessés.

3e régiment étranger (Irlandais), 5 officiers blessés, dont le colonel Lawless.

Cavalerie : 6e régiment de chevau-légers lanciers, colonel Perquit; 1 officier blessé; 1er chasseurs, colonel Hubert (1er corps); 1 lieutenant blessé (était détaché); 9e chasseurs, 4 officiers blessés, dont le colonel d'Avranches-Dukermont; 19e chasseurs, colonel baron Vincent; 1 capitaine blessé; 24e chasseurs, colonel chevalier Schneidt; 1 officier blessé; 25e chasseurs, colonel de Faudoas-Barbazan; 1 officier tué (Burger), 4 officiers blessés.

Artillerie : 5e régiment à pied, colonel Hazard; capitaine Destouches, tué au passage du Bober.

(Historiques des corps de troupe de l'armée française, Berger-Levrault et Cie, Paris; Martinien, ouvrage cité.)



13e de ligne (division Gérard, colonel Larcilly) le 2 octobre 1811, le vieux soldat de la République avant de se faire blesser en Silésie, avait servi de 1792 à 1813, aux armées du Nord, de l'Ouest, du Rhin, d'Angleterre et de l'Ouest, et à Saint-Domingue.

Passé au 7e de ligne (régiment d'Orléans) le 1er septembre 1814 et créé chevalier de Saint-Louis le 16 janvier 1815, Froment, d'accord avec La Bédoyère et Boissin, favorisa la rentrée de Napoléon en France en mars 1815, fut nommé officier de la Légion d'honneur et colonel commandant la place de Bergues pendant les Cent-jours.

Retraité d'office comme chef de bataillon, sous la seconde Restauration le 17 mars 1816, Louis-Philippe, plus juste et plus équitable envers les officiers de la Grande Epopée, le confirma dans le grade de colonel par ordonnance du 19 novembre 1831 (1).



DÉSASTRE DE LA KATZBACH, 26-27 AOUT 1813.

« Le duc de Tarente, à qui l'Empereur avait laissé le commandement de l'armée de Silésie, avait pris de bonnes dispositions pour poursuivre les alliés et les chasser de Jauer; l'ennemi était repoussé de toutes ses positions; ses colonnes étaient en pleine retraite; le 26, le duc de Tarente avait pris toutes ses mesures pour les faire tourner; mais, dans la nuit du 26 au 27, le Bober et tous les torrents qui y affluent, débordèrent; en moins de sept à huit heures, les chemins furent couverts de trois à quatre pieds d'eau et tous les ponts emportés. Nos colonnes se trouvèrent isolées entre elles. Celle qui devait tourner l'ennemi, ne put arriver. Les alliés s'aperçurent bientôt de ce changement de circonstances.

» Le duc de Tarente employa les journées du 28 et du 29 à réunir ses colonnes séparées par l'inondation. Elles parvinrent à regagner Bunzlau où se trouvait le seul pont qui n'eût pas été emporté par les eaux du Bober. Mais une brigade de la division Puthod ne put y arriver. Au lieu de chercher à se jeter du côté des montagnes, le général voulut revenir sur Löwenberg. Là, se trouvant entouré d'ennemis et la rivière à dos, après s'être défendu de tous ses moyens, il dut céder au nombre. Tout ce qui savait nager dans ces deux régiments se sauva; on en compta sept à huit cents; le reste fut pris.

» L'ennemi nous a fait, dans cette affaire, trois à quatre mille prisonniers et nous a pris deux aigles de deux régiments, avec les canons de la brigade. »

Telle est l'explication donnée par le *Moniteur* du jeudi 16 septembre; d'après ce qui précède, le désastre se serait borné à la perte d'une brigade et de ses drapeaux; l'échec fut bien autrement grave. Le 11e corps fut en quelque sorte dispersé; on n'avait que six mille chevaux à opposer aux vingt mille cavaliers de l'armée coalisée et le général de Marbot, qui assistait à cette funeste campagne, en qualité de colonel du 23e chasseurs, (brigade Wathier, division Exelmans) dit que ce fut une véritable calamité; 13.000 hommes tués ou noyés, 20.000 prisonniers et 50 pièces de canon capturées, telle fut la perte de l'armée.

(1) Nous devons les détails biographiques concernant le colonel Froment à l'inépuisable obligeance de M. E. Marleix, des *Archives administratives de la Guerre (République Française)*. M. E. Marleix nous a été d'une précieuse aide, au cours de cette étude sur la 112e demi-brigade et nous sommes heureux, en le remerciant publiquement, de pouvoir nous acquitter vis-à-vis de lui, d'un devoir de conscience et de vive gratitude.





VUE DE LA GRANDE PLACE DU CHATEAU ET DE LA RUE ROYALE
PRISE DU COTÉ DES ARCADES A BERLIN

Cabinet des Estampes. — Bibliothèque Royale de Belgique.



VUE DU CHATEAU DU COTÉ DES TILLEULS A BERLIN

Cabinet des Estampes. — Bibliothèque Royale de Belgique.

« On savait, dit-il, que l'ennemi était infiniment supérieur en cavalerie, désavantage d'autant plus grand que les armes à percussion n'étant pas connues à cette époque, la pluie mettait les fantassins hors d'état de faire feu (1). »

Bien que Napoléon ne voulût pas porter l'armée de Silésie plus loin que le Bober, il désirait cependant qu'elle eût ses avant-postes sur la Katzbach, de Jauer à Liegnitz; son but était de tenir l'armée de Blücher éloignée de Dresde et d'empêcher l'armée ennemie de Bohême d'envoyer des détachements sur Berlin.

Le duc de Tarente, qui avait remis le commandement du 11e corps au général Gérard, avait placé à la tête de la division délaissée par ce dernier, le général Ledru (2); il lui ordonna de remonter le Bober par la rive gauche, tandis que la division Puthod, du corps Lauriston, le remonterait par la rive droite, de manière à surprendre, par les deux rives, le pont de Hirschberg qui était au pouvoir de l'ennemi.

Le 26, une pluie d'orage qui avait duré la nuit entière, avait fait déborder toutes les rivières et rendu les chemins presque impraticables. Pressé de reprendre l'offensive, le duc de Tarente ne tint pas compte du mauvais temps et exigea qu'il fût donné suite à ses ordres.

Tandis que les divisions Puthod et Ledru remontaient les deux rives du Bober, jusqu'à Hirschberg, les corps de Lauriston et de Gérard marchaient sur Jauer, descendant, gravissant tour à tour les bords des ravins qu'il fallait franchir pour arriver à cette petite ville.

Lorsque les troupes qui s'étaient embourbées dans les ravins de la Wutten-Neiss, débouchèrent sur l'immense plateau de Janowitz, elles se heurtèrent à la cavalerie prussienne; la pluie, qui n'avait pas cessé, fut cause qu'il partit à peine, une quarantaine de coups de fusil.

1re Division.

Bureau de l'État-Major

Lettres de Service.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, et Médiateur de la Confédération Suisse,

Ayant à nommer un Officier supérieur pour être employé en cette qualité à la suite de l'État major Général de la grande armée

a fait choix par décret du 8 Octobre 1813 de Mr le Chef d'Escadron Daywaille

Il est en conséquence ordonné aux Officiers généraux, aux Officiers d'État-major, à ceux de l'Artillerie et du Génie, aux Inspecteurs aux revues, aux Commissaires ordonnateurs et ordinaires des guerres, aux Commandans des Corps et à tous autres qu'il appartiendra, de le reconnaître et faire reconnaître en ladite qualité par ceux étant à leurs ordres.

Fait à Paris, le 28. Octobre 1813

Le Ministre de la Guerre.

Duc de Feltre

Lettre de service, signée par le duc de Feltre, adressée au chef d'escadrons Daywailles, ancien officier du 112e de ligne.

(1) *Mémoires du général de Marbot;* (ouvrage cité), tome III, *La Katzbach,* page 285 et suivantes.

(2) Ledru des Essarts (François-Roch, comte), naquit à Chantenay en 1785 et mourut à Champrosay en 1844. Elève des oratoriens du Mans, il s'engagea en 1792 comme volontaire; nommé général de division en 1811, après avoir conquis tous ses grades, un à un, à la pointe du sabre, car il avait fait toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire, et s'était distingué à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Wagram, il se fit encore remarquer à la Moskowa. C'est lui qui passa la Bérésina le dernier et il ne cessa de combattre que sous les murs de Paris. La Restauration l'accueillit avec faveur; nommé chevalier de Saint-Louis et grand croix de la Légion d'honneur le 29 juillet 1819, il fut chargé en 1818 du commandement de la 7e division militaire et, en 1836, Louis-Philippe le nomma pair de France.



Gerhard-Lebrecht de Blücher, prince de Wahlstatt,

Feld-maréchal des armées prussiennes,

né à Rostock (Mecklembourg) en 1742, mort à Kriblowitz en 1819.

D'après un portrait du Cabinet des Estampes.- Bibliothèque royale de Belgique.

Les généraux Gérard et Lauriston, qui étaient déjà parvenus en vue de Jauer, furent contraints de rétrograder à leur tour et revinrent jusqu'à Goldberg où ils entrèrent à minuit dans un état fort triste, ayant rencontré en route les débris des troupes battues sur le plateau de Janowitz et ayant eu à traverser un immense encombrement de voitures embourbées, de blessés qu'on emportait avec la plus grande peine, par un temps devenu affreux (1).

Le lendemain matin, le ciel, qui était encore chargé d'eau, continua de verser, sur nos soldats, des torrents de pluie et, pendant toute la journée, ils furent poursuivis par une nuée de cavaliers que les fusils n'arrêtaient guère, faute de pouvoir faire feu.

Obligés de s'éloigner à la hâte, il arriva que nos jeunes soldats rebutés ou mourant de faim, s'étant éparpillés dans les villages pour vivre, furent pris ou initiés de bonne heure au métier de maraudeurs. Le corps du général Gérard, plus vivement poursuivi que les autres, et n'ayant pas de grosse cavalerie pour se couvrir, trouva un abri dans les bois qui séparent la Katzbach du Bober, entre Goldberg et Löwenberg ; il redescendit, le lendemain, la rive droite du Bober et pour la première fois depuis trois jours, trouva des toits et des subsistances, bien disputées du reste, car on était cinquante mille au moins accumulés sur un seul point.

La division Ledru qui manœuvrait sur la rive gauche put heureusement rejoindre le gros à Bunzlau; quant à la division Puthod, elle éprouva, comme nous venons de le rapporter, le plus grand désastre. Le 29, à Zopten près de Löwenberg, réduite de six mille hommes à trois mille par la fatigue, la faim, le froid des nuits, l'abattement, elle fut assaillie par les troupes de Blücher, se défendit vaillamment et finit par être prise ou détruite (2).

Telle fut cette série de combats funestes livrés en Silésie et où la belle division Grenier, de l'armée d'Italie, qui s'était si bien distinguée pendant la campagne du printemps, fut en quelque sorte décimée (3).

(1) *Pertes éprouvées par les 5e et 11e corps aux affaires du 26, 27 et 29 août 1813.* (La Katzbach et Jauer sur le Bober.)

Généraux de division Gérard et Roussel d'Hurbal, blessés; généraux de brigade Brayer et Simmer, blessés; Sibuet, blessé et noyé le 29 août 1813 au combat de Jauer sur le Bober.

Latour, chef d'escadrons d'état-major, Lanthonnet, capitaine aide de camp, blessés.

Troupes engagées le 26 août : 6e et 112e de ligne ; 22e de ligne, colonel Veran ; 2 officiers blessés ; un bataillon du 138e de ligne (Gardes nationaux), chef de bataillon Maran d'Albignac, 2 officiers blessés ; 139e de ligne, colonel Bertrand, puis Genevay ; 1 major tué ; 140e de ligne, colonel Ganivet ; 1 lieutenant tué ; 141e de ligne, colonel Pignet ; 1 adjudant-major tué, 1 officier blessé ; 148e de ligne, colonel Obert ; 2 officiers blessés en visitant les avant-postes ; 149e de ligne, colonel Mandreville, puis Druot ; 1 officier blessé ; 152e de ligne, colonel Raynaud ; 9 officiers blessés ; 153e de ligne, colonel Mathieu ; 1 officier tué, 4 blessés ; 154e de ligne ; 1 sous-lieutenant tué, 6 officiers blessés, parmi lesquels le colonel Ozilliau ; 155e de ligne, colonel Sennegon ; 2 officiers blessés.

22e léger, colonel Ferrand, puis Beurnonville ; chef de bataillon La Guillermie tué, 2 officiers blessés.

Cavalerie : 2e chevau-légers lanciers, colonel Berruyer ; 2 officiers tués, 3 blessés ; 4e chevau-légers lanciers, colonel Deschamps ; 1 officier tué, 2 blessés, dont le lieutenant belge Sébille ; 6e chevau-légers lanciers, colonel Perquit ; 1 officier tué, 2 blessés.

4e chasseurs, colonel comte de Villeneuve-Vence ; 2 officiers blessés ; 11e chasseurs, colonel baron Nicolas ; 1 capitaine blessé (Morlant) ; 12e chasseurs, colonel baron Ghigny (Belge) ; 3 officiers blessés ; 20e chasseurs, colonel Sourd ; 2 officiers blessés ; 23e chasseurs ; colonel baron de Marbot (Marcellin), blessé ; 24e chasseurs, colonel Schneit, blessé.

5e hussards, colonel Fournier ; 2 officiers blessés aux avant-postes le 25 et le 26 ; 9e hussards, colonel chevalier Maignet ; 3 officiers blessés ; 10e hussards (anciens hussards noirs ou de la mort), 1 officier blessé mortellement ; 11e hussards (2e hussards hollandais) ; colonel Liégeard, blessé grièvement.

Artillerie : Bron, chef d'escadrons tué, 1 lieutenant blessé ; 5e régiment à pied ; 2 officiers blessés, capitaine Heuzé, blessé et noyé ; 4e régiment à cheval ; 2 capitaines tués (Byleveld et Lebeau), 1 lieutenant tué (Rannier), 1 lieutenant disparu (Ramaer).

27 et 28 août ; retraite de la Katzbach : 6e et 112e régiment : 150e de ligne (Gardes nationaux), colonel Azemar, puis Dereix ; 3 officiers tués, 9 blessés le 27, 2 officiers blessés le 28 ; 152e de ligne ; 1 capitaine blessé le 27 ; 153e de ligne ; 1 officier blessé étant en reconnaissance le 28 ; 154e de ligne, colonel Chapuzet ; 2 officiers blessés ; 155e de ligne, 2 officiers blessés le 27, le major Lavergne, blessé mortellement le 28 ; le chef de bataillon du génie van der Wyck blessé le 27, ainsi que le capitaine d'état-major Chouleur.

(D'après les tableaux de M. A. Martinien, ouvrage cité.)

(2) D'après Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire,* tome V, pages 191 et suivantes.

(3) *Destruction de la division Puthod, prise dans les eaux (29 août 1813).*

134e de ligne (Garde de Paris) : 16 officiers tués ou disparus, 11 blessés parmi lesquels le major, 3 médecins, le porte-aigle ; un sous-officier du régiment, nommé Joly, ayant vu tomber pendant la lutte le drapeau du



D'après le général de Marbot, le maréchal Macdonald, ayant peu de cavalerie à sa disposition, aurait dû attendre les Prussiens dans la position qu'il occupait ; « la Katzbach, ajoute-t-il, peu encaissée à la rive gauche sur laquelle nous nous trouvions, l'est infiniment du côté opposé, de sorte que, pour gagner le plateau de Jauer, il faut gravir une colline élevée, couverte de rochers et n'offrant qu'un chemin périlleux et rapide. La Katzbach, qui coule au fond de cette gorge, n'a de ponts que devant les rares villages de la contrée et n'offre que des gués fort étroits, qui deviennent impraticables à la moindre crue d'eau ».

Nous laisserons de nouveau la parole au lieutenant de Maugeer qui avait commandé les débris du 112[e] régiment de ligne à Goldberg, tous ses supérieurs étant hors de combat, et qui, fait prisonnier, devait être emmené en Russie, dans la plus dure des captivités.

« Le 26, eut lieu la bataille de la Katzbach, non moins fatale à nos armes et à la suite de laquelle je fus fait prisonnier; elle fut le prélude des nouveaux désastres des Français.

» La pluie qui tomba pendant l'action et qui dura trois fois vingt-quatre heures, contribua, pour une majeure partie, aux malheurs de l'armée; les eaux du Bober et de la Katzbach crûrent rapidement; les ponts jetés sur les rivières furent emportés et flottaient comme des radeaux sur un grand fleuve; la division du général Puthod fut prise dans les eaux.

» Après cette désastreuse affaire, qui se prolongea, de nouveau, dans les ténèbres, comme à la bataille de Goldberg, la pluie tomba à verse.

» Le régiment poursuivi par l'ennemi, se disperse çà et là; chacun cherche à se mettre à l'abri; la plupart des fusils ne partaient pas; avec quelques rares officiers sortis sains et saufs de cette débâcle, je monte sur un grenier à foin, pour y passer la nuit; nous ne pûmes y

147[e] de ligne, le ramasse et se jette dans le Bober pour échapper à l'ennemi. Il parvient à atteindre la rive opposée, tenant toujours l'aigle du 147[e] que, huit jours après, il remettait entre les mains du maréchal Berthier.

146[e] de ligne (Hollandais); le 26 août 1813, après des marches pénibles et périlleuses, le 146[e] de ligne combat à Goldberg et se distingue entre tous par sa bravoure et sa tenacité.

Après cette bataille, la division Puthod, à laquelle appartient le 146[e], est envoyée en arrière sur Hirschberg, rive gauche du Bober. Elle ne peut atteindre cette ville, car des pluies torrentielles et continuelles ont transformé le Bober en torrent de six pieds de profondeur.

La division, séparée de l'armée par cet obstacle infranchissable, reste sans nouvelles; elle descend la rive droite du Bober pour atteindre le pont de Löwenberg, arrive à Plagwitz, après trois journées de marche et se heurte à un ennemi dix fois supérieur en nombre.

Acculée au torrent, cernée par l'adversaire, elle oppose une résistance acharnée et refuse à plusieurs reprises d'entendre des parlementaires lui offrant une honorable capitulation. Le général Puthod, blessé, est fait prisonnier; le colonel baron Falcon, du 146[e], est tué; le régiment, rompu, est précipité dans le Bober; 44 officiers furent tués ou disparurent; 16 étaient grièvement blessés.

147[e] de ligne (Belges et Hollandais), 2[e] combat de Plagwitz (29 août). Acculé aux inondations du Bober et succombant sous le nombre, le 147[e], qui refuse de se rendre, est presque entièrement détruit. Le colonel Sibuet, promu général de brigade la veille, est noyé dans le Bober; 23 officiers furent tués ou disparurent, 14 étaient grièvement blessés.

148[e] de ligne (Belges); à la bataille de Goldberg, le 148[e] de ligne (division Puthod) contribua à la prise des hauteurs de Wolfsdorf. Le colonel Obert, depuis la veille général de brigade, fut grièvement blessé en entraînant son régiment. 7 officiers furent tués le 29, 19 officiers étaient blessés.

D'après M. Martinien, *auteur des tableaux par corps et par batailles, des officiers tués ou blessés pendant les guerres de l'Empire, ces régiments furent faits prisonniers de guerre.*

Au 3[e] régiment étranger (Irlandais) il y eut 7 officiers tués ou disparus, 13 officiers blessés. Un officier du 3[e] chasseurs, colonel de Potier, fut grièvement blessé (Royer); le sous-lieutenant Fleury, du 6[e] chasseurs, détaché auprès du général Puthod, blessé, fut également fait prisonnier.

(*Historiques des corps de troupe de l'armée française*. Ouvrage cité).

Tous les régiments numérotés de 135 à 156 étaient formés d'anciennes cohortes de la Garde nationale. Ces soldats levés à l'improviste, à peine disciplinés, armés et équipés à la hâte, peu ou point instruits, inhabiles à l'exercice du tir, étaient des éléments de médiocre qualité que Napoléon, pressé par les évènements, osa opposer aux soldats aguerris de Blücher, d'York et de Wittgenstein. Tout en réfléchissant aux effrayantes conséquences de ce système, on n'en demeure pas moins stupéfait en parcourant *les tableaux des officiers tués ou blessés sous l'Empire,* par M. A. Martinien. Cela fait pitié! Les officiers, fidèles au culte qu'ils avaient voué à leur Empereur, se faisaient bravement tuer pour Napoléon. D'autre part, les soldats sans chefs, pareils à des troupeaux sans bergers, se pelotonnaient et se rendaient à discrétion.



demeurer, tant il y avait foule; nous nous dirigeons ensuite en arrière, guidés par des feux que nous avions aperçus et y trouvons un semblant de bivouac où régnaient un désordre et un pêle-mêle inexplicables; nous tâchons de nous mettre à couvert, trempés jusqu'aux os et tremblant de la fièvre; au point du jour, nous quittons ce poste improvisé, pour chercher à rejoindre les débris du régiment; en nous acheminant vers Goldberg, nous rencontrons quantité de militaires qui, mûs par la même pensée, errent isolés et perdus à travers la campagne.

» Nous arrivons, enfin, au camp de Goldberg, but de notre course; c'est à peine s'il s'y trouve cinquante hommes du régiment et tout au plus trois de notre compagnie; heureusement que le soldat qui conduisait notre cheval de bât était du nombre; après avoir échangé nos vêtements trempés de pluie contre des effets plus confortables, nous poussons, le lieutenant Jacques Boutin et moi, jusqu'aux premières maisons du faubourg où nous obtenons, en payant fort cher, quelques aliments pour nous sustenter.

» Au moment où nous allions retourner vers le camp, nous nous trouvons cernés par les eaux, qui atteignent la hauteur de nos genoux; enfin, étant à la portée du camp, nous croyons apercevoir de la cavalerie; nous nous couchons dans les blés et continuons, en rampant, de nous acheminer vers la droite de Goldberg; il était trop tard; nous avions été reconnus par des Cosaques qui fondent sur nous, la lance en arrêt; une résistance de notre part eût été inutile; nous n'étions armés que de notre sabre, et d'autres cavaliers mis en éveil par les cris de leurs camarades, accouraient.

» Ils se saisissent de nos personnes, nous enlèvent prestement nos montres, nos épaulettes et notre argent de poche; j'avais sur moi un petit livre dans lequel j'avais décrit mes voyages et le récit de mes campagnes; après l'avoir feuilleté pour s'assurer s'il ne renfermait ni dépêches militaires, ni assignats, les Cosaques le jettent au loin. Je témoigne, par signes, le désir de le conserver; ils ne s'y opposent pas et je puis le ramasser.

» Ce fut le seul débri échappé à leur rapacité; je l'ai porté bien loin en Russie, en continuant à y inscrire mes remarques et l'ai rapporté avec moi en France, lors de notre rentrée de captivité (1). »

(1) « Un Anversois, qui a servi honorablement l'Empire de 1806 à 1814, le brigadier Christianssen, Henry-Joseph, assista au désastre de la Katzbach et a laissé un très intéressant résumé de ses campagnes en Prusse, en Portugal, en Autriche, en Espagne, en Russie, en Saxe et en France; incorporé au 3e régiment de dragons, colonel Grézard, devenu en 1811 2e régiment de chevau-légers, sous le colonel chevalier Berruyer, il termina sa carrière au 2e régiment de chevau-légers, lanciers de la Garde, colonel baron Dubois; il fut admis parmi les membres de la Légion d'honneur le 8 février 1814. — De même que le colonel de Marbot, il servait sous Sébastiani, mais dans la division Roussel d'Hurbal.

» Dans la matinée, écrit-il, nous avons attaqué l'ennemi sur les hauteurs qui surplombent la rivière, mais nous avons beaucoup souffert du feu de son artillerie, tandis que notre infanterie percée jusqu'aux os, ne pouvait opposer la moindre défense; la pluie tombait par torrents et aucun fusil n'était en état de faire feu.

» Dans l'après-midi, le feld-maréchal Blücher vint nous attaquer à la tête d'une masse imposante de cavalerie; jamais, paraît-il, l'ennemi n'avait été si nombreux.

» Les retranchements sont rapidement enlevés et notre brave infanterie, formée en carré, doit se rendre sans pouvoir se défendre; la majeure partie de la cavalerie des Alliés fond sur les cavaliers français, de si près que leurs lances touchent celles de leurs adversaires. Ils crient: « Rendez-vous, sinon vous êtes tous morts. » On tient ferme tant qu'on peut; mais leur nombre s'accroît de plus en plus; ils sont dix contre un, la résistance faiblit; la retraite fut désastreuse; nous étions littéralement environnés d'ennemis; les cavaliers ôtent leurs insignes, pour ne pas être pris pour des Français; tout est piège ou embuscade; on se répand dans les bois, dans les vergers, dans les fermes pour être à l'abri. — 50 pièces de canon, 250 charriots de munitions, 20.000 hommes tués ou prisonniers, tel est le bilan de la journée.

» Plus de la moitié de mon escadron est tué; une balle a enlevé de ma tête, ma coiffure; un éclat d'obus a brisé en deux mon mousqueton; beaucoup d'officiers de mon régiment sont tués; notre général de division, le brave Roussel a la tête fendue d'un coup de sabre.

» Les sous-lieutenants Baronnie et Mignot restèrent sur le champ de bataille; le chef d'escadrons Hacquin, le capitaine David et le lieutenant Lefebvre étaient grièvement blessés. (MARTINIEN, ouvrage cité).

» L'Empereur est furieux, ajoute Marbot, mais il ne peut se multiplier; là où il se trouve, les choses se rétablissent en notre faveur; mais les généraux de la coalition, décidés à l'user, ont donné l'ordre à leurs armées secondaires, d'accepter le combat avec ses lieutenants et de se retirer prudemment, dès qu'ils se trouvent en face de lui. »



Nous ne doutons pas que notre orgueil national soit flatté par la publication des noms de quelques Belges tués, blessés ou prisonniers durant ces fatales journées.

Le capitaine DE FACQZ, ADOLPHE, est blessé par une balle à la main gauche (26 août); le lieutenant SILVAIS, MELCHIOR, déjà blessé à Bautzen, est atteint le même jour par un boulet de canon, au côté droit et laissé pour mort sur le champ de bataille ; fait prisonnier par les Cosaques, il fut envoyé en Sibérie et ne rentra dans sa patrie que le 28 février 1815 ; le sous-lieutenant CLÉMENT, GODEFROID, qui avait eu le bras droit fracassé trois jours auparavant, reçoit sa quatrième blessure, un coup de fusil au genou droit ; le sous-lieutenant PESIN, HUBERT, déjà blessé à Liegnitz, le 25 mai, est frappé d'un second coup de feu aux extrémités supérieures des deux cuisses et d'un coup de lance à la cuisse gauche ; il fut fait prisonnier de guerre et ne rentra dans ses foyers que le 26 juin 1814 ; le sous-lieutenant GENNET, LAMBERT, de Liége, est blessé d'un coup de feu au côté droit ; le capitaine STIÉNON, JEAN-JOSEPH-XAVIER, de Namur, qui venait de quitter le régiment et qui servait sous le colonel Mathieu, au 153e de ligne, fut blessé par une balle à la cuisse ; citons enfin le capitaine ANDRÉ DRONSART, de Tournai, blessé dans la journée du 28 août, ainsi que les lieutenants PARDIAC, ANDRÉ-JOSEPH-JEAN et PORTAELS, CONSTANT.

Le 13 septembre, le capitaine LONNEUX, LÉONARD, fut adjoint à l'état-major du maréchal Macdonald (11e corps).



DEUXIÈME COMBAT DE BISCHOFSWERDA.

A la suite des fatales circonstances qui avaient amené la dispersion de la division Ledru et la reddition de la division Puthod, l'armée du duc de Tarente, en retraite sur Bautzen, repassa successivement le Bober, la Queisse et la Neisse ; Napoléon la retrouva le 4, sur les hauteurs de Hochkirch ; la bataille de Kulm, les affaires de Gross-Beeren, de Dennewitz et de Juterbock, fatales aussi aux corps partiels des armées françaises, qui s'y trouvaient réunis, de nouvelles défections prêtes à éclater parmi les alliés qui restaient à la France, obligèrent l'Empereur à abandonner la ligne qu'il avait choisie d'abord, pour porter ses colonnes vers Leipzig.

« Au 25 septembre, le duc de Tarente, avec les 5e, 11e et 3e corps, s'était placé sur la rive gauche de la Sprée ; l'Empereur avait passé les journées du 19 et du 20 à Pirna ; le 21, il vint coucher à Dresde, et le 22, il se porta à Hartau ; il fit sur-le-champ déboucher au delà de la forêt de Bischofswerda, le 11e corps, commandé par le duc de Tarente, le 5e corps, commandé par le général Lauriston, et le 3e corps, commandé par le général Souham.

» L'armée ennemie de Silésie qui s'était portée, la droite commandée par Sacken, sur Camenz, la gauche, commandée par Langeron, sur Neustadt aux débouchés de la Bohême, et le centre, commandé par York, sur Bischofswerda, se mit sur le champ en retraite de tous côtés. Le général Gérard, commandant notre avant-garde, la poussa vivement et lui fit quelques prisonniers. L'ennemi fut mené battant jusqu'à la Sprée. Le général Lauriston entra dans Neustadt.



« L'ennemi refusant ainsi la bataille, l'Empereur revint le 24 à Dresde et ordonna au duc de Tarente de prendre position sur les hauteurs de Weissig. » (*Moniteur* du samedi 2 octobre 1813.)

Le colonel BALTIÉ, qui avait exercé avec une extrême bravoure les fonctions de chef de bataillon au 112e régiment de ligne depuis le 20 juillet 1811 jusqu'au 11 avril 1813, reçut un coup de feu à la tête le 24 septembre devant Bischofswerda ; il mourut à l'hôpital de Dresde trois jours après.

Damien-Hugues Baltié était né le 1er novembre 1767 à Chatillon-sur-Seine (Côte d'Or) et avait débuté dans la carrière des armes comme sergent-major au 4e bataillon de Volontaires nationaux de Paris le 3 septembre 1792. Sous-lieutenant le 24 novembre 1792, Baltié passa à la 59e demi-brigade d'infanterie de ligne le 28 floréal an II (17 mai 1794), servit sous les chefs de brigade Dumas et Jalras, et fut nommé lieutenant le 16 prairial an III (4 juin 1795).

Baltié, qui avait participé aux campagnes des armées du Centre, de la Moselle et de Sambre-et-Meuse, passa comme lieutenant surnuméraire à la 102e demi-brigade d'infanterie de ligne le 11 ventôse an IV (1er mars 1796), y devint lieutenant en pied *(sic)* le 27 messidor an V (15 juillet 1797) et capitaine le 6 ventôse an XI (25 février 1803).

Le colonel Baltié, membre de la Légion d'honneur le 26 prairial an XII (15 juin 1804) à la création de l'ordre, reçut l'Aigle d'or le 21 juin 1813 ; il commandait la 11e demi-brigade provisoire, au moment de son décès.

Baltié avait servi à la 102e demi-brigade sous les colonels Cattaneo, Espert de Latour, Maréchal, et avait longtemps séjourné en Italie ; il avait brillamment coopéré aux opérations des armées d'Allemagne, du Danube, d'Helvétie et du Rhin. Des côtes de la Méditerranée, il avait été dirigé sur la Russie et la Saxe. C'était un officier très distingué, dont la perte causa d'unanimes regrets.

Parmi les troupes qui prirent part au combat d'avant-garde de Bischofswerda, livré par le général Gérard, citons encore le 20e de ligne, qui y perdit le chef de bataillon Cuinet et le lieutenant Mollière, indépendamment du capitaine Girardin, des lieutenants Dorival et Barnave grièvement blessés ; le 150e régiment, dont quelques débris avaient échappé au désastre de la Katzbach.

Les lieutenants Puységur et Destourelles furent tués ; le sous-lieutenant Simon, blessé dangereusement.

Bien des changements, nécessités par la gravité des événements et l'instabilité de la situation, s'étaient opérés dans la composition et la destination de la 35e division, depuis son départ d'Italie sous les ordres du général Grenier (1).

(1) Le 11e corps, créé pour la guerre de Russie, fit partie de la Grande armée française, depuis le 1er mars jusqu'au 1er septembre 1812. Commandé par le duc de Castiglione, son effectif s'éleva au début de cette funeste campagne à 55.100 hommes et 2.500 chevaux. Il se composait de la 30e division, général Heudelet, 2e, 4e, 6e, 8e, 16e, 17e, 18e, 21e, 28e léger, 14e, 28e de ligne, Westphaliens, etc., 18.000 hommes, 400 chevaux. 31e division, général Lagrange, 27e léger, 27e, 63e de ligne, etc., 9.900 hommes. 32e division, général Durutte, régiment de Rhé, Walcheren, Belle-Isle et de la Méditerranée, 12.700 hommes. 34e division, général Morand, 3e, 29e de ligne, Hessois, Saxons, etc., 12,900 hommes, 600 chevaux. Cavalerie, général Cavaignac, dragons, chasseurs, 1.600 hommes, 1.500 chevaux.

(Relation complète de la campagne de Russie en 1812, par EUG. LABAUME, ouvrage cité.)

Peu avant les événements de Leipzig, les divisions Ledru des Essarts (35e), Charpentier (36e) et Fressinet appartenaient au 11e corps.

Le baron Philibert Fressinet, cité pour la première fois, mérite une mention particulière. Né le 21 juillet 1767 à Mareigny (Saône-et-Loire), il servit dans les dragons au commencement de la Révolution et parvint de grade en grade à celui d'adjudant-général qu'il obtint en 1797 ; il fut employé en Allemagne, en Suisse, et fit avec distinction les campagnes d'Italie de 1799 ; sa conduite à la bataille de Tauffert lui valut le grade de général de brigade ; blessé à la bataille de Novi, il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue, sous le général Leclerc. En 1812, il eut un commandement dans le 11e corps de la Grande armée, et joignit avec ses troupes le prince Eugène en Pologne. Cité honorablement à la bataille de Lutzen, ses talents et son intrépidité lui valurent le grade de général de division, de commandant de la Légion d'honneur et la croix de commandeur de l'ordre de Wurtzbourg.

Fressinet combattit avec distinction aux batailles de Bautzen et de Leipzig, se rendit en Italie en 1814, se distingua à la défense du Haut-Mincio et fut cité avec éloges dans les bulletins de l'armée. Il défendit, lors de la première Restauration, le général Exelmans devant un conseil de guerre, remplit les fonctions de chef d'état-major de Davout pendant les Cent-jours, rédigea après le désastre de Waterloo, l'adresse dans laquelle l'armée sous Paris demandait encore à combattre l'étranger. Proscrit au retour des Bourbons, il passa en

Les 6e et 112e de ligne, brigade Le Sénécal, avaient coopéré aux mêmes attaques et défenses en Saxe et en Silésie, tandis que les 13e et 14e de ligne (4e corps, Bertrand, Oudinot, Ney), avaient assisté aux affaires de Juterbock, de Wartembourg, de Meissen et devant Torgau.

Quant au 22e léger, toujours commandé par le colonel Ferran, il avait été dirigé sur Dantzig et Ohra, avant la bataille de Lutzen, à laquelle il prit une part brillante (4 officiers tués, 13 blessés) (1).



En publiant la liste des officiers blessés devant Bautzen le 15 mai, nous avons négligé de signaler la mise hors de combat d'un des plus brillants chefs de bataillon du 112e régiment. Nous voulons parler de HUGUES TOURET, nommé à ce grade le 13 mars 1813 et promu officier de la Légion d'honneur le 21 juin de la même année ; il reçut un coup de feu à la jambe droite et fut désarçonné.

Fils de François et de Catherine Poulet, né le 29 décembre 1767, au Grand-Mercey, dans le Doubs, il s'était enrôlé au 11e bataillon de Volontaires nationaux du Jura le 5 août 1792; sergent-major le 12 août suivant, adjudant-sous-officier le 11 décembre 1793, sous-lieutenant le 20 janvier 1794, Hugues Touret passa à la 140e demi-brigade le 13 juillet 1794 et servit sous le chef de brigade Van der Maësen, mort comme général de division le 1er septembre 1813, à la suite de blessures reçues au combat du pont de Bera, au passage de la Bidassoa (Espagne).

Affecté à la 62e demi-brigade de ligne le 8 février 1796, sous le chef de brigade Etienne Gudin, blessé mortellement, comme général de division, au combat de Valoutina-Gora, Hugues Touret devint lieutenant le 25 août 1799 et fut fait prisonnier de guerre à Gênes le 6 avril 1800.

Rentré sur parole le 30 novembre suivant, adjudant-major le 20 juin 1803, il fut admis au rang de capitaine le 23 décembre 1804 et prit le 23 août 1809, le commandement d'une compagnie de grenadiers.

Capitaine au 6e régiment de Tirailleurs de la Garde impériale (Maison militaire de Sa Majesté) le 18 septembre 1811, avec rang de chef de bataillon dans la ligne, Touret et son collègue Boissin, du même régiment, furent affectés au 112e régiment le 13 mars 1813.

Touret avait coopéré aux campagnes des années 1792 à 1797, aux armées du Rhin et du Rhin et Moselle ; 1797 à 1799, aux armées d'Allemagne, de Mayence, d'Italie et de Naples ; 1800-1801, à l'armée d'Italie ; 1805 en Italie ; 1806 à 1808 à Naples ; 1809 en Italie et à l'armée d'Allemagne ; 1810-1811 en Calabre ; 1812 en Russie ; 1813 en Saxe.

L'extrait de ses états de services abonde en récit de faits glorieux et d'actions d'éclat :

« A l'affaire de Renchen, le 25 décembre 1796, à la tête de 50 tirailleurs, il fatigua la cavalerie ennemie, rallia sa troupe, chargea vigoureusement les Autrichiens, fit un grand nombre de prisonniers et s'empara d'une pièce de canon qu'il ramena à bras.

» Le 23 janvier 1800, au combat de Bosco (Italie), il chargea avec le 1er bataillon de son régiment, fit beaucoup de prisonniers, prit deux pièces de canon et poursuivit l'ennemi jusque sous les murs d'Alexandrie.

» A la Roquette, il traversa la ligne ennemie, pour remettre au général Dombrowski des dépêches très pressées de la part du général Darnaud, commandant la division Vatrin, qui se trouvait coupée par l'ennemi.

Amérique, d'où une ordonnance royale le rappela en 1820 ; mais à peine était-il arrivé dans la capitale, qu'il était arrêté comme *suspect* et enfermé à la Conciergerie. Il en sortit au bout de six semaines pour succomber bientôt à une maladie de langueur.

C'était un esprit indépendant ; ayant désapprouvé l'enlèvement arbitraire de Toussaint-Louverture (août 1802), il fut renvoyé en France, où Napoléon le mit en non-activité et le frappa d'exil. Il ne fut réintégré dans les cadres de l'armée qu'en 1812.

(1) Le capitaine Ragot, mort le 17 mai ; le lieutenant Desbois, tué ; le lieutenant Martin, mort le 12 ; le sous-lieutenant Dumont, mort le 4.



« A la retraite de l'armée de Naples, faisant alors les fonctions d'officier-payeur, Touret parvint à sauver les fonds dont il était chargé, en opposant une vigoureuse résistance à l'ennemi, au débouché des Apennins; il reçut dans cette campagne, deux blessures légères. »

Touret passe au 39e régiment de ligne le 17 août 1814; mis en demi-solde le 24 septembre 1815, il est retraité le 4 septembre 1822.



BATAILLE DE LEIPZIG (16, 18, 19 octobre 1813).

« Les Alliés avaient adopté pour tactique de ne livrer bataille qu'aux lieutenants de l'Empereur, de refuser le combat partout où il se trouverait en personne, de reculer à son approche, pour épuiser les Français en marches et en contremarches inutiles. L'automne était arrivé; les jeunes soldats de Napoléon très braves sur les champs de bataille, n'étaient pas assez robustes pour résister à la fatigue, aux privations, à la mauvaise saison. Les défections se multipliaient; la Bavière allait s'insurger derrière les Aigles impériales. Il fallait se rapprocher du Rhin, si l'on ne voulait pas être enfermé en Allemagne. Napoléon abandonna sa base d'opération sur Dresde, pour se replier sur Leipzig, point plus rapproché d'Erfurth et de Mayence. C'est là qu'au milieu du mois d'octobre les diverses armées alliées, débouchant du sud, de l'est et du nord, se donnèrent rendez-vous pour accabler les Français.

» Leipzig est situé dans une plaine immense, arrosée par trois rivières. Deux d'entre elles, l'*Elster* et la *Pleiss,* après avoir coulé à peu près parallèlement du sud au nord, la première à gauche, la seconde à droite, se réunissent au-dessus de Leipzig et arrosent le côté occidental de cette ville vers Lindenau pour descendre ensuite au nord jusqu'à Mockern, où elles changent de direction, afin d'aller se jeter à l'ouest dans la *Saale* entre Mersebourg et Halle. A l'est et au nord de Leipzig court la *Partha,* qui après avoir traversé Schœnefeld et arrosé le côté septentrional de la ville, se jette à Mockern dans l'Elster.

» C'est dans cette plaine que, le 16 octobre 1813, s'engagea la plus terrible bataille des temps modernes (1). »

Le 5 octobre, la Garde et le 11e corps, se dirigèrent sur Meissen par les deux rives de l'Elster; le 8, au soir, ils étaient à Würzen; le 13, les 4e et 11e corps ainsi que la Garde bivouaquaient à Duben; on se rapprochait peu à peu de Leipzig; le 15, Napoléon, avec la Garde et le 11e corps campaient à Reudnitz, devant Leipzig.

Le 16 octobre, à neuf heures du matin, la grande armée alliée déboucha sur les Français. A dix heures, la canonnade était des plus fortes et à onze heures, les deux armées étaient

(1) E. Maréchal. *Histoire contemporaine,* ouvrage cité, chapitre XIV, page 325.



engagées aux villages de Dolitz, Wachau et Libertwolkwitz. A midi, la sixième attaque de l'ennemi avait été repoussée; on était maître des trois villages : à peu près au même moment, le duc de Tarente débouchait par Holzhausen, se portant sur une redoute de l'ennemi, que la division Charpentier enleva au pas de charge, en s'emparant de l'artillerie et faisant quelques prisonniers.

Le moment parut décisif; Oudinot se porta sur Wachau, avec deux divisions de la jeune garde ; l'Empereur ordonna au duc de Trévise de se porter sur Libertwolkwitz avec deux autres divisions et de s'emparer d'un grand bois situé sur la gauche du village.

En même temps, il fit avancer sur le centre une batterie de cent cinquante pièces de canon que dirigea le général Drouot. L'ensemble de ces dispositions eut le succès qu'on en attendait ; l'artillerie ennemie s'éloigna ; l'ennemi se retira et le champ de bataille resta momentanément aux Français.

Vers trois heures de l'après-midi, le comte de Merfeld qui commandait la réserve autrichienne, recommença avec six divisions, toutes les attaques ; aidé par la cavalerie russe et les cuirassiers autrichiens, il s'empara de Dolitz, mais il fut repoussé par la cavalerie française et les corps Poniatowski et Curial (1).



La journée du lendemain 17 s'écoula sans combat. Des deux parts on était épuisé de fatigue et le temps était mauvais. Du haut des clochers de Leipzig, les Français virent déboucher dans la direction de l'est et du nord-est d'épaisses colonnes ; c'était l'armée du Nord, commandée par Bernadotte, et les réserves russes, accourues de Pologne sous les ordres de Bennigsen.

Désormais Schwartzenberg et Blücher se trouvaient réunis par l'entrée en ligne de ces forces nouvelles. 300.000 coalisés enveloppaient l'armée française et formaient autour de Leipzig un cercle immense ouvert encore seulement dans la direction de l'ouest. Le corps du maréchal Ney qui, reculant pas à pas devant Bernadotte, venait de rejoindre Napoléon, suffisait à peine à combler les pertes éprouvées par les Français dans la journée du 16. Leurs forces étaient réduites à 150.000 hommes; une retraite immédiate pouvait seule prévenir un désastre. Par malheur, Napoléon, enfin décidé à reculer, ne voulut le faire que lentement et sans que sa marche eût l'air d'une fuite. Il n'y avait qu'un seul pont sur l'Elster à Lindenau, à travers les longs marais qui bordent Leipzig à l'ouest. Il aurait fallu établir en cet endroit plusieurs ponts de bateaux. L'Empereur se contenta d'envoyer le général Bertrand pour occuper Lutzen et le passage de la Saale vers Naumbourg. Le gros de l'armée, pendant la nuit du 17 au 18, se replia en arrière, pour prendre autour de Leipzig des positions plus resserrées et plus fortes.

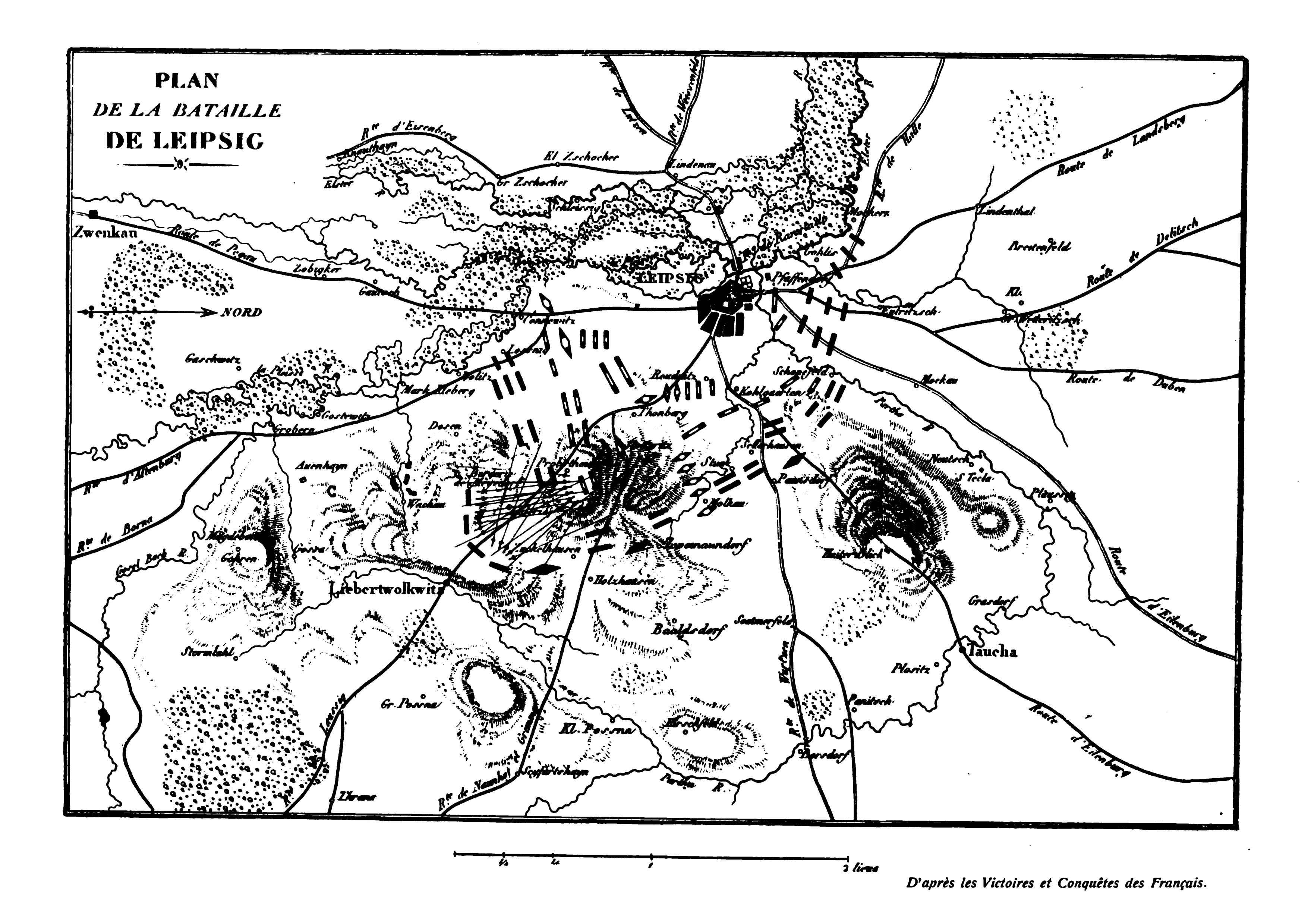


Le 18 au matin, la bataille recommença. Au sud, Poniatowski, Augereau, Victor, Macdonald, défendent Dolitz (à droite) et Probsteyda (à gauche) contre Schwartzenberg ; à l'est et

(1) Le comte de Merfeld fut fait prisonnier par le capitaine chevalier de Stuers, Lambert, du 3e grenadiers à pied, attaché à l'état major du général comte Curial.

de Stuers, devenu colonel au service des Pays-Bas, mourut en 1862 à Ypres où il s'était retiré. L'empereur Napoléon III conféra la croix de commandeur de la Légion d'honneur à l'ancien chef de bataillon de la Vieille Garde.





D'après les Victoires et Conquêtes des Français.

au nord, Ney et Marmont tiennent tête, vers Schœnefeld, à Bernadotte et à Blücher; à l'ouest, Bertrand protège la route de Lutzen et Weissenfels contre les Autrichiens de Giulay. Pendant de longues heures, toutes les attaques d'un ennemi deux fois plus nombreux se brisent contre la résistance des Français.

Les Alliés donnaient par masses et livraient aux colonnes françaises de véritables assauts où ils faisaient d'énormes pertes, mais ils remplaçaient sans cesse leurs troupes épuisées par des troupes fraîches.

Au centre et à la droite, les Français qui, au dire des ennemis, n'avaient jamais montré plus de bravoure, conservèrent leurs positions.

Mais, au moment où ils luttaient à la gauche contre cent mille hommes et trois cents canons dirigés par Bernadotte, douze mille Saxons et la cavalerie wurtembergeoise qui formaient le tiers de cette gauche coururent au devant des Russes et entrèrent dans leurs rangs; les Saxons déchargèrent toute leur artillerie, à bout portant, sur les compagnons qu'ils venaient de quitter.

La nuit fit cesser le carnage; les munitions étaient épuisées; il fallut battre en retraite; les bagages commencèrent à s'éloigner par la route de Lindenau.

Au jour, les coalisés assaillirent les corps qui couvraient le mouvement. Les Prussiens et les Suédois forcèrent les faubourgs, puis les portes de Leipzig et, pénétrant dans les rues, se réunirent aux Autrichiens auxquels les troupes badoises ouvrirent une des portes de la ville.

Cependant, malgré le nombre des assaillants, la fusillade se soutenait encore; les Français ne cédaient le terrain que pied à pied; encore quelques instants et l'arrière-garde était sauvée; mais le destin en avait autrement ordonné.

Le seul pont qu'il y eut sur l'Elster sauta par suite d'une confusion dans les ordres et cette explosion coupa la retraite à tout ce qu'il y avait encore de troupes sur les boulevards et dans les faubourgs.

Deux cent cinquante canons devinrent les trophées de l'ennemi; dix mille hommes restèrent en son pouvoir, ainsi que le roi de Saxe, Lauriston, Reynier; Macdonald, qui avait été chargé de garder les faubourgs, se sauva à la nage; Poniatowski fut frappé mortellement, comme il s'élançait dans l'Elster; combien d'autres officiers périrent ou furent faits prisonniers!

« Dans le cours de la bataille, rapporte un témoin oculaire, nous étions souvent cernés et pour nous dégager nous devions faire une trouée au moyen de nos baïonnettes et de nos sabres. Il a été versé des torrents de sang auprès des villages de Loesnig et de Dolitz; les Alliés étaient si nombreux qu'on remplaçait ceux qui étaient fatigués, comme s'il se fût agi de monter de garde et depuis trois jours nous luttions en désespérés. »

Mais ce qui révolta le plus les Français, ce fut la volte-face des Saxons, en pleine action. « Ils passèrent à l'ennemi subitement, se retournèrent et ouvrirent le feu contre nous. Nous étions à tirailler, quand s'opéra cette trahison; nous pensions qu'ils s'élançaient à un assaut; nous nous disposions à les suivre, lorsque tout à coup ils tournent leurs canons et font feu. Leurs officiers, le shako au bout de l'épée, criaient: Vive l'empereur Alexandre!

» Nous pensions mourir d'indignation; nous étions mêlés à ces traîtres; devant moi se trouvait précisément un officier qui criait plus fort que les autres; je lui enfonçai ma baïonnette dans le dos.

» En ce moment, cinquante balles sifflèrent à nos oreilles; j'en reçus deux pour mon compte; et mon camarade, atteint de trois coups de feu, tomba.... »



Ce qui restait du 112e régiment, les cohortes des départements étrangers furent décimées.

Tous les officiers supérieurs du 112e régiment étaient hors de combat.

Les survivants de l'ancien corps belge étaient commandés, en ces funestes journées de Leipzig, par le chef de bataillon BOISSIN, JOSEPH-MICHEL, qui sortait de la Garde impériale ; il avait été nommé officier de la Légion d'honneur le 21 juin 1813, après avoir compté parmi les légionnaires depuis le 14 avril 1807.

Blessé d'un coup de baïonnette à la joue droite le 19 octobre, jour de la retraite, l'intrépide Boissin, qui avait eu trois chevaux tués sous lui pendant la campagne, fut fait prisonnier de guerre et ne rentra en France que le 10 juillet 1814.

Né à Remoulins, dans le Gard, le 29 septembre 1773, Joseph-Michel Boissin était entré au service le 1er vendémiaire an II (22 septembre 1793), au 2e bataillon de réquisition du Gard, (incorporé dans le 7e régiment d'infanterie, sous le colonel Lamy de Boisconteau). Caporal le 21 ventôse an II (11 mars 1794), caporal-fourrier le 28 ventôse an II, Boissin passa à la 80e demi-brigade d'infanterie de ligne le 11 thermidor an VI ; sergent le 1er fructidor an X, et désigné pour le 34e régiment de ligne le 1er vendémiaire an XII (24 septembre 1803), il devint sergent-major le 1er germinal an XII (22 mars 1804) et fut enfin promu sous-lieutenant le 13 janvier 1807, après 14 ans de longs et loyaux services, sous les ordres des colonels Barrère, Mazas, Dejean et Dumoustier.

Boissin avait vaillamment participé aux campagnes des armées des Pyrénées orientales, d'Italie, des Grisons, de la Grande armée ; blessé d'un coup de mitraille à l'épaule gauche le 14 octobre 1806, à la bataille d'Iéna où le 34e se signala particulièrement (4 officiers tués, colonel Dumoustier et 25 officiers blessés, dont 14 capitaines), Boissin reçut l'Aigle d'argent de la Légion d'honneur, devint successivement lieutenant le 3 juin 1807, lieutenant adjudant-major le 7 novembre 1809, et capitaine adjudant-major le 7 mai 1811. Choisi par l'Empereur pour faire partie de la Maison militaire, le capitaine Boissin prit le commandement d'une compagnie du 6e régiment de Tirailleurs de la Garde impériale le 3 décembre 1811, (rang de chef de bataillon dans la ligne dudit jour) et passa ensuite, comme nous l'avons dit plus haut, au 112e régiment de ligne.

A sa rentrée en France, sous la première Restauration, il servit avec son grade, au 7e régiment de ligne (régiment d'Orléans) le 1er septembre 1814, et fut nommé colonel de ce régiment, en remplacement de M. de La Bédoyère, par décret du 3 avril 1815.

Réformé sans traitement le 31 août 1815, rétabli sur le contrôle des officiers en demi-solde comme chef de bataillon le 27 janvier 1819, Boissin fut retraité par ordonnance du 25 juillet 1827.

Nommé commandant de la place de Givet par le lieutenant-général Piré, le 31 août 1830, et commandant d'armes à Gravelines, par décision ministérielle du 7 septembre 1830, confirmé dans le grade de colonel en exécution de l'ordonnance du 19 novembre 1831, il fut retraité à nouveau le 26 septembre 1832 ; le colonel Boissin est décédé le 29 avril 1852 (1).



Officiers tués et blessés au 112e régiment de ligne.

Deux jeunes officiers, les sous-lieutenants SIMON, PIERRE-CHARLES et HULIN (2), JOSEPH furent tués le 19, pendant la déroute.

Le sous-lieutenant DEGRAEVE, toujours au premier rang quand il s'agissait de déployer du courage et de l'intrépidité, fut blessé pour la quatrième fois, dans la journée du 18 ; le lieutenant DE RYCKER, CHARLES, d'Eecloo, reçut une balle au bras droit ; le sous-lieutenant

(1) Les biographies des colonels Baltié, Boissin et du chef de bataillon Touret sont dues à l'obligeance de M. E. Marleix, des *Archives administratives de la Guerre*.

(2) Hulin, fils de Pierre-Joseph et de Williot, Marie-Madeleine, était originaire de Rebecq en Brabant, où il était né le 24 septembre 1786. Engagé volontaire le 26 mars 1806, il devint sergent-major le 6 juillet 1809, et adjudant sous-officier le 1er juin 1811 ; il avait été nommé sous-lieutenant en 1813, le jour de la fête de l'Empereur.



DOLLIN DU FRESNEL, Charles, à peine remis du coup de sabre reçu à Bautzen, fut atteint d'une forte contusion de boulet à la main gauche ; le capitaine Frédéric d'OTREPPE de BOUVETTE, l'un des plus vaillants officiers du régiment, nommé officier de la Légion d'honneur au mois de juin, fut atteint d'une balle le 18 (1) ; blessés également ce même jour, les capitaines MARTURÉ, Antoine, de PENGUERN, David-Dominique ; le lieutenant ARONDEL-DELVAUX, Désiré-Charles-Louis-Marie (arrivé au corps le 14 octobre 1812) ; les sous-lieutenants de SAULCES de LATOUR, Jacques et CASENEUVE, Jacques-Joseph ; le capitaine



LE CHEF DE BATAILLON FRÉDÉRIC D'OTREPPE
(du 112e régiment de ligne, 1804-1814).

D'après une photographie appartenant à son petit-fils, M. le baron d'Otreppe de Bouvette, Conseiller provincial, 5, rue des Carmes, à Liége.

Alexandre FOURNIÉ-LA-MARTINIE fut de nouveau blessé de trois coups de baïonnette dans la journée du 19 ; le capitaine SIMON, Jean-Pierre, fut contusionné aux jambes, par un éclat d'obus ; le sergent-major FABRY, Joseph, de la deuxième compagnie du 1er bataillon, fut blessé d'une balle au pied droit ; fait prisonnier de guerre avec le lieutenant CLÉMENT qui, grièvement blessé, ne savait plus que se traîner péniblement, ils furent dirigés sur Hanau le 29 octobre, plus tard sur Ingolstadt et furent mis en liberté, le premier le 10 mai et le

(1) Frédéric d'Otreppe, le bras cassé par le projectile, participa à la retraite de Leipzig ; il passa la première nuit à la belle étoile, sous un bac de pompe, afin de garantir sa blessure contre les heurts d'une foule inconsciente, qui encombrait l'auberge où le hasard l'avait conduit.

Il revint ensuite en Belgique, voyageant la nuit, se cachant le jour, de peur de tomber entre les mains des Cosaques.

Les soins médicaux faisaient absolument défaut et d'Otreppe, pansé sommairement sur le champ de bataille, dut attendre trois jours, avant de faire examiner convenablement le membre brisé, qui le faisait beaucoup souffrir. (Note du baron d'Otreppe de Bouvette, conseiller provincial à Liége, en date du 26 janvier 1886.)

second le 26 juin de l'année suivante; le sergent GEORGES, NICOLAS, de Jumet, fut atteint d'un coup de feu à la jambe gauche; un jeune sergent du régiment, IDIERS, JEAN-BAPTISTE, de Bruxelles, qui avait été blessé en Espagne en 1809, et en Italie en 1810, se signala d'une manière toute particulière; il s'élança à la prise d'un canon; entouré par la cavalerie ennemie, il en reçut deux coups de sabre et eut le bas-ventre transpercé par un coup de lance. Il échappa miraculeusement à la mort.

Dans la matinée du 16, le fils de l'ancien colonel du régiment, L'OLIVIER, JEAN-NICOLAS, détaché depuis deux jours à peine, à l'état-major général du 11e corps (duc de Tarente), débouchait par Holzhausen pour enlever une redoute à l'ennemi, quand il fut renversé de cheval par un boulet qui atteignit son porte-manteau; resté un des derniers dans les faubourgs de Leipzig, il fut assez heureux pour passer l'Elster à la nage, quand les sapeurs du génie, par un funeste malentendu, firent sauter le pont.

Le Capitaine HAZON DE SAINT-FIRMIN qui, depuis le 1er avril, était employé à l'état-major général, fut compris parmi les 42 adjoints d'état-major tués ou blessés.

Le capitaine adjoint d'état-major WOUTERS DE TER WEERDEN, que l'on avait cru disparu à la bataille de la Bérésina, parvint à regagner la Grande armée, fut blessé le 16; sa valeur incontestée lui mérita les insignes de la Légion d'honneur. Nos lecteurs se souviendront qu'Eugène Wouters avait compté parmi les officiers du 112e régiment depuis le 23 août 1805 et qu'il avait été désigné pour le 123e de ligne le 1er avril 1811.

Le sous-lieutenant VOGHELS, d'Anvers, dont nous avons relaté la brillante carrière en Autriche, au début de ce récit *(page 30)* combattit pendant les journées des 16, 18 et 19 octobre et fut fait prisonnier. Notre compatriote, le chef de bataillon SCHMIDT, EUGÈNE, de Bruxelles, qui avait servi pendant dix ans au régiment et était passé au 153e de ligne depuis quelques mois à peine, fut également tué pendant la funeste journée du 18. Le lieutenant ARIBALDI, GIULINI, qui avait été affecté au même régiment le 1er avril, fut grièvement blessé le 16. M. Martinien (des *Archives historiques de la Guerre)* ajoute la mention : « *présumé mort* » (1).

Les pertes éprouvées par le 6e de ligne, brigade le Sénécal, furent particulièrement cruelles. Le 18, le sous-lieutenant Bérard fut tué; le sous-lieutenant Bruneau fut grièvement blessé; le 19, furent blessés mortellement : le lieutenant Michaud qui décéda le 2 novembre, le lieutenant Chapuis, mort le 7 novembre; le sous-lieutenant Amelot resta sur le champ de bataille. Furent grièvements atteints par le feu et le fer de l'ennemi : le colonel en second Buchet, les chefs de bataillon Bouzinac et Fougères, les capitaines Denis, Pons, Barthélemy, Boileau, Vial, Vaure et Maréchaux ; les lieutenants Evrard, Augereaud, Goudard, Udelot, Ballande; les sous-lieutenants Marbotin, Latouche, Laterrade, Thurier; le lieutenant adjudant-major Benezet et le lieutenant Poussou. Le pont ayant sauté, tous ces officiers furent faits prisonniers (2). (MARTINIEN, ouvrage cité, page 131.)

(1) Presque tous les officiers du 112e régiment de ligne, appelés à changer de corps, durant les années 1812 et 1813, subirent un sort malheureux; ceux affectés au 153e de ligne, lors de la formation de ce régiment en 1813, furent tués ou blessés, à preuve : BERTIN, SANDKOUL, BONINI, GIRARD, SILVA, STIENON, SCHMIDT, ARIBALDI. Même remarque pour les officiers désignés pour le 123e régiment d'infanterie, au début des hostilités contre la Russie; les capitaines FALLOY, DUCORRON, les lieutenants WOUTERS DE TER WEERDEN et DESCHORSIN, sont portés comme disparus à la bataille de la Bérésina (28 novembre 1812). Le capitaine BUREAU, JOACHIM, qui était passé le 26 mars 1811, au régiment de la Méditerranée (133e de ligne), fut tué au combat de Juterbock le 6 septembre 1813.

(D'après les tableaux de MARTINIEN, ouvrage cité, pages 355, 362, 381.)

(2) Au 22e léger, on eut à déplorer la mort des capitaines Angeliery et Fleury; le chef de bataillon Chavat, 10 capitaines et 5 officiers subalternes furent blessés. Au 14e de ligne (3e et 4e bataillons), on compta 8 officiers tués, 9 officiers blessés; quant au 13e de ligne, qui avait perdu son colonel Larcilly, à Lutzen, et avait été littéralement décimé les 20 et 21 mai, à Bautzen et à Wurschen, le 6 septembre à la bataille de Juterbock, le 8 au combat devant Torgau, le 3 octobre au combat de Wartembourg, il eut encore 2 officiers blessés le 18 octobre, à Leipzig. Ces régiments composaient la 35e division. (MARTINIEN, ouvrage cité.)





RETRAITE DE LEIPZIG, BATAILLE DE HANAU, 30 NOVEMBRE.

Les débris de l'armée française, opérant leur mouvement de retraite vers le Mein, gagnèrent Erfurth et se dirigèrent sur Mayence, afin de défendre la barrière du Rhin contre les coalisés.

Au moment où Napoléon hésitait entre les deux partis à prendre, celui d'attendre les ennemis dans les plaines marécageuses de Leipzig ou de conduire ses armées dans les montagnes de la Thuringe et de la Hesse et de se replier vers les fertiles vallées du Mein, du Rhin et du Neckar, une lettre du roi de Würtemberg vint informer l'Empereur que le roi de Bavière, ayant subitement changé de parti, venait de pactiser avec les coalisés et que les deux armées bavaroise et autrichienne, cantonnées sur les bords de l'Inn, s'étant réunies en un seul camp sous les ordres du général de Wrede, marchaient sur le Rhin.

En effet, arrivé le 29 à Gelnhausen, on aperçut l'avant-garde de l'armée autrichienne et bavaroise qui s'apprêtait à barrer la route.

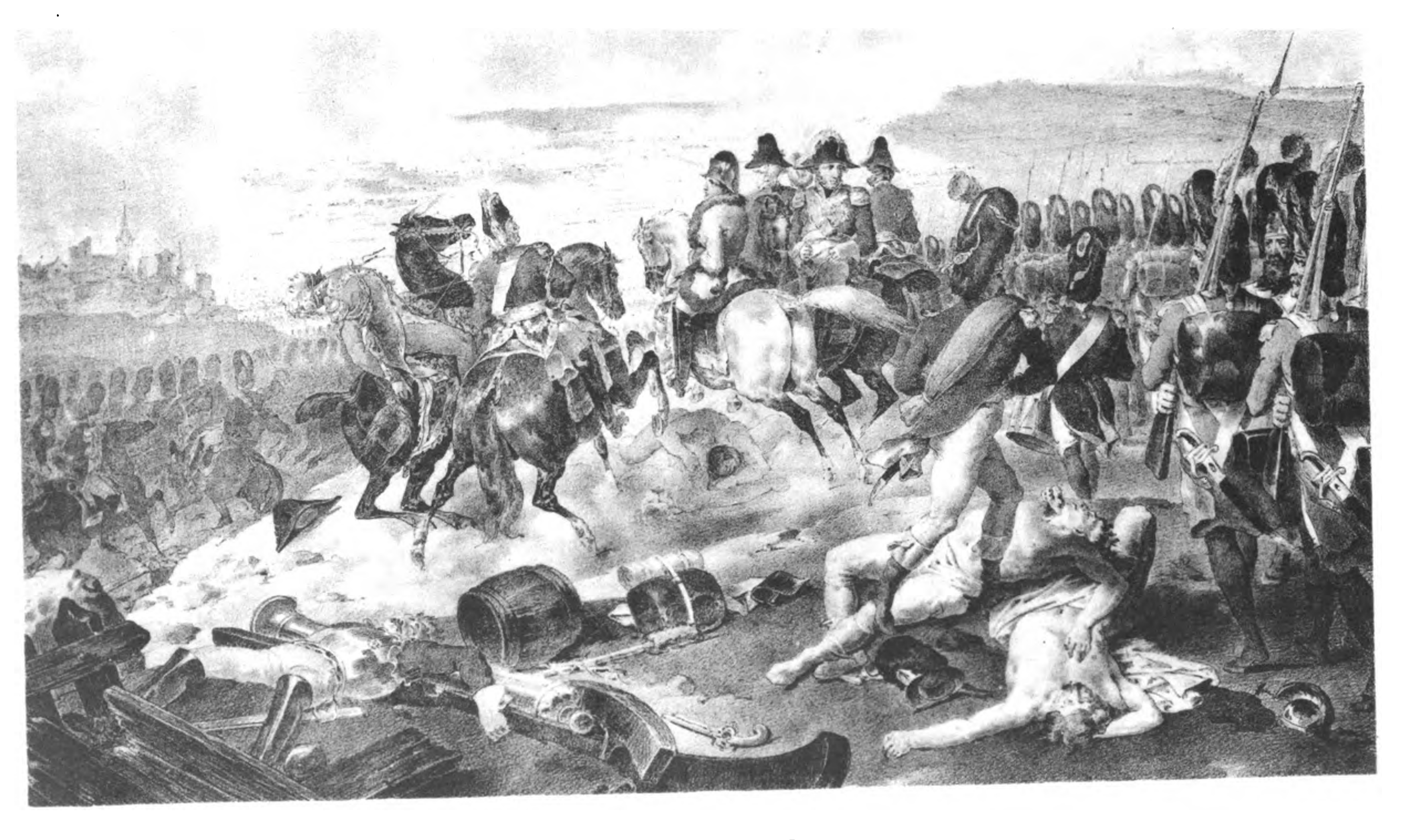
Le 29, au soir, les tirailleurs de l'avant-garde ennemie furent poussés au delà du village de Langenselbold; le lendemain 30, à neuf heures du matin, le duc de Tarente se porta en avant avec 5.000 tirailleurs sous les ordres du général Charpentier. La cavalerie du général Sébastiani, la division de la garde commandée par le général Friant et la cavalerie de la vieille garde, suivirent; le reste de l'armée était en arrière d'une journée de marche. Six bataillons ennemis placés au village de Ruchingen, attaqués par l'artillerie et la cavalerie françaises, durent reculer précipitamment.

Arrivés sur la lisière des bois, à deux lieues de Hanau (1), les tirailleurs ne tardèrent pas à s'engager. L'ennemi fut acculé dans le bois, puis étendit son feu sur sa droite; une brigade de 2.000 tirailleurs du 2e corps fut engagée pour le contenir et Sébastiani fit exécuter avec succès dans l'éclaircie du bois, plusieurs charges sur les tirailleurs ennemis. Nos 5.000 tirailleurs continrent ainsi toute l'armée ennemie jusqu'à trois heures de l'après-midi.

L'artillerie étant arrivée, l'Empereur ordonna au général Curial de se porter au pas de charge sur l'ennemi avec les bataillons de chasseurs de la vieille garde et de le culbuter au delà du débouché; au général Drouot, d'arriver sur le champ avec cinquante pièces de canon; au général Nansouty, avec tout le corps du général Sébastiani et la cavalerie de la vieille garde, de charger vigoureusement l'ennemi dans la plaine. Toutes ces dispositions furent

(1) Hanau est, après Cassel, la ville la plus importante de la province de Hesse. On y remarque : l'ancien château des comtes qui renferme aujourd'hui les collections de la Société Wetteraunienne pour l'histoire naturelle; l'église luthérienne et l'église catholique; plusieurs établissements de bienfaisance, et la belle place du Marché, à laquelle aboutissent quatorze rues.

Les diverses antiquités romaines qui ont été découvertes à Hanau prouvent que cette ville s'est élevée sur l'emplacement d'une colonie romaine. La ville neuve fut construite à la fin du XVIe siècle, par des protestants exilés des Pays-Bas. Les Impériaux tentèrent vainement de s'en emparer pendant la guerre de Trente ans. Napoléon y défit, en 1813, les Autrichiens et les Bavarois, qui avaient essayé de lui barrer le passage après le désastre de Leipzig.



Retraite de Leipzig

tiré de l'œuvre d'Arnaut Vie de Napoléon. — Cabinet des Estampes, Bibliothèque royale de Belgique.

exécutées exactement. Après un engagement des plus vifs auquel prirent part Drouot, Nansouty, Lévêque, Saint-Germain, l'ennemi abandonna le chemin de Francfort qu'il barrait et tout le terrain qu'occupait sa gauche. Il se mit en retraite et bientôt en déroute complète.

A cinq heures, les Bavarois firent un effort sur leur droite pour dégager leur gauche et donner le temps à celle-ci de se déployer.

Deux bataillons de la vieille garde s'emparèrent d'une ferme sur le vieux chemin de Hanau et débusquèrent l'ennemi qui, à six heures du soir, repassa en déroute la petite rivière de la Kinzig.

Les Français n'avaient eu d'engagés que cinq mille tirailleurs, quatre bataillons de la vieille garde et à peu près quatre-vingts escadrons de cavalerie et cent vingt pièces de canon (1).

Quelques détachements du 112e régiment furent déployés en tirailleurs sous les ordres du général Charpentier, dans la plaine entre Gelnhausen et Langenselbold.

L'action fut vive et plusieurs de nos compatriotes restèrent sur le terrain : le capitaine DANNEELS, JEAN-BAPTISTE, atteint grièvement d'un coup de lance à la poitrine, est fait prisonnier de guerre et ne rentra en France que le 14 juin de l'année suivante; il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 19 octobre 1814; le lieutenant CLÉMENT, GODEFROID, si souvent cité déjà au cours de cette relation et son collègue DAMMAN, JACQUES, sont faits prisonniers ; transportés en Sibérie, ils ne rentrèrent de captivité qu'au mois de juillet 1814; le sergent-major DE GERLACHE, ADRIEN, de Neufchâteau, partagea leur infortune. Blessé d'un coup de lance à la cuisse gauche, le lieutenant DEROY, JOSEPH, de Bruxelles est aussi enlevé par l'ennemi; c'était sa troisième blessure pendant cette campagne;

(1) *Episodes de la bataille de Hanau,* d'après des témoins oculaires.

1er EPISODE. « Après le désastre de Leipzig, nous continuons la retraite en suivant la route la plus courte et la plus directe, celle de Weimar, Erfurth, Eisenach et Hanau, lorsqu'on apprit que l'armée bavaroise et autrichienne voulait nous couper le passage aux défilés de Gelnhausen, que traverse la Kinzig. Il fallut faire des prodiges de valeur contre l'ennemi qui était trois fois plus fort que nous. Le bois fut enlevé; nous restâmes en colonne serrée, essuyant un feu violent d'artillerie. Un obus tomba aux pieds de Napoléon qui se trouvait à cheval, entre quatre chasseurs à cheval de la garde, à la droite de notre colonne; il éclata en tombant à terre et blessa un chasseur et son cheval; celui de l'Empereur fit un écart, mais se remit aussitôt. Quant à Napoléon, il prit une prise de tabac et s'approchant des fantassins qui se trouvaient à dix pas de lui: Cinquante bras doivent tomber, s'écria-t-il, sans qu'une seule tête ne bouge. »

Manuscrit du colonel SCHELTENS, de Bruxelles, officier de la Légion d'honneur. *Souvenirs d'un vieux soldat de la garde impériale,* recueillis et publiés par les soins du lieutenant-général Eenens, page 65.

2e EPISODE. « La retraite se fit par Weissenfels où l'on passa la Saale, puis par Erfurth; l'armée bavaroise nous serrait de près. On devait toujours être prêt à combattre, car leur cavalerie ne nous laissait ni trêve ni repos. Beaucoup de canons et de voitures attelées tombèrent aussi en son pouvoir; à Erfurth, nous fûmes vigoureusement chargés par les Cosaques; ils nous précédaient, incendiaient les ponts qu'on devait traverser, faisaient abattre les arbres et les plaçaient en travers des routes pour embarrasser la retraite; presque tous nos blessés tombaient entre leurs mains et étaient maltraités; toute l'armée française aspirait au bonheur de revoir le Rhin.

» A Fulda, nouvelle alerte; les Cosaques avaient attaqué et dispersé les gendarmes de service et s'étaient emparé d'une grande quantité de chariots, de munitions et de butin de toute espèce.

» Enfin, à Hanau, les Autrichiens et les Bavarois nous barrèrent audacieusement le passage; l'armée qui avait déjà combattu contre les Russes et les Prussiens, fit un suprême effort.

» L'avant-garde sous les ordres du duc de Tarente, et la cavalerie du général Sébastiani se conduisirent admirablement; en poursuivant l'ennemi, dans la forêt, les cavaliers s'étaient aventurés trop loin, de sorte qu'ils eurent beaucoup à souffrir de la mitraille. En un instant, douze cavaliers et un officier furent tués dans mon peloton. Heureusement que la garde survint et débusqua l'ennemi. Nous occupions la partie des bois par laquelle l'ennemi devait se replier et tout ce qui échappa à nos sabres et à nos lances, alla se noyer dans un lac voisin. »

» Nous combattions avec une ardeur qui frisait la férocité; nous étions exaspérés, à l'idée qu'on voulait nous empêcher de rentrer en France, unique objet de nos espérances.

» Nous ne fîmes que peu de prisonniers, parmi ces Bavarois qui avaient été si longtemps nos frères d'armes. Dans ces divers assauts, nous leur avons tué, au moins quinze cents hommes.

» — Sire, disait, en notre présence, le général Sébastiani à l'Empereur, regardez mes lanciers, leurs lances sont toutes teintes du sang de l'ennemi.

» La ville de Hanau elle-même ne fut pas épargnée; elle fut livrée aux flammes. »

(Mémoires inédits d'un chevau-léger de la garde, CHRISTIANSSEN, Henry-Joseph, d'Anvers, cité déjà page 156).



il ne revit sa patrie qu'en 1814; un ancien sous-officier du régiment, le lieutenant SOLLEWYN, BERNARD, qui servit successivement au 147e et au 17e de ligne, est atteint d'un coup de sabre au mollet droit; le sergent IDIERS, qui avait le rare privilège d'être blessé à chaque affaire, essuie de nouveau un coup de feu à la jambe droite (1).



LE COLONEL SOLLEWYN
au service de S. M. le Roi des Pays-Bas.

D'après un portrait tiré des Annales archéologiques du pays de Waes. Biographie du colonel Sollewyn, par le docteur van Raemdonck, de Saint-Nicolas (Waes).

(1) Pertes éprouvées par la 35e division ainsi que par quelques régiments de la Garde à la bataille de Hanau :

6e régiment de ligne : sous-lieutenant Fauché, blessé ; 13e de ligne : capitaine Questroy, blessé le 29 ; 22e léger : colonel Ferrant, capitaine Gorre, tués ; capitaines de Smidt, Viennet, Besson, blessés.

Garde impériale : 2e régiment de chasseurs à pied (vieille garde) : lieutenant Guibal, tué ; colonel-major Cambronne, chef de bataillon Dufour, capitaine adjudant-major Blondon, lieutenant adjudant-major Rebsomen, et 7 lieutenants, blessés ; *régiment de Flanqueurs-Chasseurs, formé en 1811 :* capitaine Almann, lieutenant Tribleau, tués ; chef de bataillon Rouillard, blessé.

Régiment de Grenadiers à cheval (vieille garde) : Guindé, lieutenant adjudant-major, tué ; étant maréchal des logis au 10e régiment de hussards, Guindé tua le prince Louis de Prusse au combat de Saalfeld ; il était membre de la Légion d'honneur ; capitaines Leclère et Spennel, blessés.

Régiment de Dragons (vieille garde) : lieutenant Merelle, blessé mortellement ; 2 chefs d'escadrons, 3 capitaines, 4 lieutenants blessés.

Régiment de Chasseurs à cheval (vieille garde) : 1 chef d'escadrons, 2 lieutenants, blessés, parmi lesquels Parquin, auteur des *Souvenirs et Campagnes d'un vieux soldat de l'Empire (1803-1814).*

Compagnie de Mamelucks (vieille garde) : capitaine Asbonne, blessé.

1er régiment de Chevau-légers (vieille garde) : colonel prince Radziwill, blessé, mort le 11 novembre ; lieutenant Gielgut, tué ; capitaine Kozycki, blessé.

3e régiment de Gardes d'honneur : lieutenant Heuvrard, blessé, mort le 10 novembre ; capitaines Noel, de Gouvello, lieutenants de la Brosse, Chotard et Delpla, blessés.

Régiment d'Artillerie à pied (jeune garde) : capitaines Cuvelier et Cornuel, blessés.

Régiment d'Artillerie à cheval (vieille garde) : lieutenant Molin, blessé.

Bataillon principal du train d'Artillerie (vieille garde) : Senille, lieutenant, blessé.

Bataillon du train des équipages, formé en 1811 : Marchand, sous-lieutenant, blessé le 27 octobre 1813, en défendant son convoi contre des Cosaques, près de Hanau. (MARTINIEN, ouvrage cité.)

Le chef de bataillon VAN THIELEN, Alexandre, d'origine néerlandaise, qui avait été affecté au régiment le 19 mai 1812, est fait prisonnier de guerre le 29 octobre 1813. Il rentra dans ses foyers en Hollande le 26 avril 1814 et donna la démission de son grade et de son emploi dans l'armée impériale le 17 décembre 1814.

Né à Bois-le-Duc (Bouches du Rhin) le 21 octobre 1771, Van Thielen était entré au service comme cadet le 24 mai 1784 au régiment d'Orange-Gelderland (devenu en 1795 2e bataillon de la 4e demi-brigade d'infanterie).

Nommé sous-lieutenant le 19 mars 1790, lieutenant le 8 juillet 1795, capitaine au 11e bataillon d'infanterie le 14 février 1804, Van Thielen passa le 28 juin 1805, dans la Garde du gouvernement hollandais, puis dans les grenadiers de la Garde du roi de Hollande.

Capitaine le 7 octobre 1807 au 3e régiment d'infanterie de ligne hollandais (devenu 124e régiment de ligne français le 17 octobre 1810) (1), Van Thielen avait participé aux campagnes de 1793 et 1794 en Flandre, 1797 sur mer, 1798, 1800 à l'armée du Nord, 1806 en Allemagne, 1808 à l'armée du Nord, 1809 en Zélande, 1812 en Russie et 1813 en Saxe.

Il s'était particulièrement distingué le 9 mai 1798 dans une affaire contre un brick anglais; le général Du Monceau lui en témoigna sa satisfaction par une lettre qu'il lui adressa au nom du gouvernement hollandais.

Le 31, au soir, le grand-quartier général était à Francfort; on repassa les ponts de Mayence et le 7 du mois de novembre, le duc de Tarente était à Cologne où il organisa la défense du Bas-Rhin.



PORTE DE BRANDEBOURG A BERLIN

Cabinet des Estampes. — Bibliothèque Royale de Belgique.

(1) Le 124e régiment de ligne, composé de braves soldats néerlandais, fut engagé à la bataille de Polotsk, au combat de Tchaniski où fut tué le colonel Hardyau, à la bataille de la Bérésina, au combat de la montée de Kowno, à la défense de Stettin, et à celle de Wittenberg.

« Le 18 août, à Polotsk, le 124e marcha sous la mitraille à l'attaque des batteries russes placées à droite et à gauche de la route de Saint-Pétersbourg. Le drapeau du Régiment flotte au premier rang. Le lieutenant porte-aigle Groot-Stiffry tombe bientôt atteint de deux blessures; presque en même temps tombent également le deuxième et le troisième porte-aigle. Le capitaine Speelman saisit aussitôt l'aigle, mais à peine l'a-t-il portée, qu'il est renversé par une décharge; le lieutenant de Vru lui succède pour tomber à son tour quelques mètres plus loin; de même l'adjudant-major lieutenant Veldtmann. L'adjudant sous-officier Maitland qui prend le drapeau est plus heureux, il n'est pas touché.

» Le premier et le deuxième bataillon (en tout 27 officiers et 600 hommes) sont engagés quatre fois dans cette journée; à la fin de la bataille, il se trouvent réduits à 6 officiers et 90 hommes. »

(*Historiques des corps de troupe de l'Armée française*. Ouvrage cité, page 307.)



COMBAT D'ARNHEIM (1).

Il n'était plus possible de protéger la ligne du Rhin, menacée par les forces réunies des Russes, des Prussiens, des Autrichiens et des Suédois.

Toutes les places de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule, qui renfermaient plus de cent mille vieux soldats, attaquées chaque jour, réduites aux plus dures extrémités, se virent successivement obligées de capituler. Gouvion Saint-Cyr abandonna Dresde; Stettin se rendit le 5 décembre, après neuf mois de blocus; Zamosc le 22; Modlin le 25; Torgau le 26. Rapp défendit Dantzig; Wittenberg et Glogau ouvrirent leurs portes encore plus tard. Custrin fit une héroïque résistance; Davout à force d'énergie et d'habileté, se maintint dans Hambourg jusqu'à la fin de la guerre.

Pendant ce temps, le général prussien von Bulow, s'était dirigé vers la Hollande qui se mit en insurrection. Molitor n'avait avec lui que douze mille hommes; il prit le parti d'évacuer Amsterdam et de se replier sur Utrecht. Le général prussien y arriva à son tour, après un rude combat à Arnheim, dans lequel les débris des 2e et 3e bataillons du 112e régiment commandés par les officiers supérieurs Termonia et Michotey, et un bataillon du 123e de ligne, aux ordres du colonel Gueurel, furent faits prisonniers.

Arnheim était défendue par une espèce de camp retranché, mais n'avait point de troupes pour l'occuper; Macdonald se décida à faire évacuer cette place et à repasser le Leck et le Wahal; voyant les dispositions de l'ennemi, il crut qu'il n'y avait pas un moment à perdre, mais les ordres que le maréchal donna, furent très mal exécutés.

Au lieu d'évacuer pendant la nuit suivante, on attendit le jour et ce fut dans ce moment que l'ennemi attaqua; il y avait de quatre à cinq cents hommes dans la ville, tous dispersés; on n'eut le temps, ni de les réunir, ni de les faire sortir; la porte d'évacuation n'était pas même gardée, de sorte que le portier-consigne, de complicité avec l'assaillant ou ayant perdu la tête, ferma la porte, se cacha avec les clefs et disparut au premier coup de canon.

Ce détachement dut donc capituler : le chef de bataillon TERMONIA, PIERRE, qui cherchait à rallier ses troupes, s'exposa témérairement et termina là sa brillante carrière; une

(1) Arnheim, en néerlandais Arnhem, ville de Hollande, chef-lieu de la province de Gueldre, sur la rive droite du Rhin; le transit entre les Pays-Bas et l'Allemagne se fait principalement par cette ville, déjà importante au temps de la Hanse. Fortifications construites sous la direction du célèbre Coehorn; hôtel de ville remarquable; château d'une belle architecture; ancienne résidence des ducs de Gueldre. L'église Saint-Eusèbe renferme leurs tombeaux. Les environs sont renommés par la beauté de leurs villas. Cette ville fut prise et démantelée par Louis XIV en 1672.

balle l'étendit raide mort; militaire des plus intrépides, blessé à Wagram, à Mersebourg, promu officier de la Légion d'honneur le 21 juin 1813, nommé chef de bataillon le 8 novembre suivant, il venait de quitter l'hôpital de Löwenberg, où l'avait retenu une grave blessure; dans un duel, avec le capitaine L'Olivier, Termonia avait eu la cuisse transpercée par un coup d'épée.

Le chef de bataillon MICHOTEY, qui était arrivé au corps le 8 novembre 1813 et avait été nommé officier de la Légion d'honneur le 5 du mois précédent, fut fait prisonnier de guerre « *ayant été enlevé d'assaut avec son bataillon dans la forteresse d'Arnheim, en Hollande, par le corps prussien du général Bulow, le 30 novembre 1813* ».

Ainsi s'exprime le texte officiel de l'extrait de ses états de services que nous avons sous les yeux.

Jean-Adrien Michotey était un officier d'élite, digne de servir dans les rangs du 112[e] de ligne; il avait été attaché, comme adjoint d'état-major, à la division Gudin, passée après la mort de ce célèbre général sous le commandement du général Gérard.

Né le 31 mars 1783, à Baume dans le Doubs, Michotey débuta dans la carrière militaire le 13 juin 1801, à la 109[e] demi-brigade commandée alors par le chef de brigade Lainé. Le 24 octobre 1803, la 109[e] est versée en partie dans le 21[e] de ligne et Michotey, qui servit sous le chef de brigade Dufour, sous les colonels Decouz et Ducrest, y devient successivement caporal, fourrier, sergent, sergent-major de voltigeurs et adjudant sous-officier (1[er] juin 1808); son régiment participe aux campagnes des Côtes de l'Océan de 1804, 1805, et le sergent Michotey « est blessé dans les reins par une balle le 29 messidor an XIII (18 juillet 1805), au passage du cap Gris-Nez, entre Calais et Ambleteuse, dans la traversée de Dunkerque à Boulogne ».

Le 26 décembre 1806, au combat de Pulstuck, le 21[e] de ligne (Grande armée, 3[e] corps) se distingue particulièrement; sept officiers sont grièvement blessés et jonchent le sol; le sergent Michotey est atteint d'un coup de baïonnette au côté droit; nommé sous-lieutenant le 7 avril 1809, admis à faire partie de la Légion d'honneur le 13 août suivant, lieutenant le 8 septembre, adjudant-major le 11 juillet 1811, il passe comme capitaine au 127[e] de ligne le 31 mars 1812 et est désigné, comme adjoint d'état-major, pour la 3[e] division (Gudin) du 1[er] corps (Davout) le 27 avril 1812.

Le 9 septembre, Michotey est atteint d'un éclat de biscaïen au bas-ventre, au combat de Mojaïsk; le 23 septembre 1813, il charge avec la cavalerie devant Bautzen et reçoit un violent coup de sabre au bras droit.

Emmené en captivité après le désastre de l'assaut d'Arnheim, le chef de bataillon Michotey ne rentre en France que le 12 août 1814 et est mis en demi-solde le 1[er] septembre suivant.

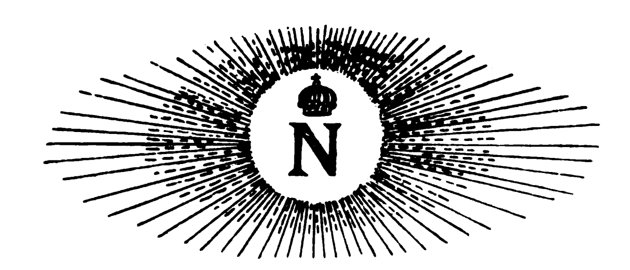
Pendant l'époque critique des Cent jours, il répond à l'appel de l'Empereur et est employé à l'état-major du 4[e] corps (Gérard) de l'armée du Nord le 31 mars 1815. Il paye de nouveau et largement sa dette de sang à sa patrie; blessé par une balle qui lui traverse la jambe gauche au-dessous du genou, le 16 juin 1815, à la bataille de Fleurus, « il est compris dans la capitulation de Philippeville où il se trouvait blessé le 9 août 1815, après le bombardement de cette place et est replacé dans la position de demi-solde le 28 décembre 1815 ».

Ce vaillant soldat des armées d'Allemagne, de Russie, de Belgique, blessé cinq fois à l'ennemi, sacrifié aux passions politiques, ne fut admis à la pension de retraite que le 31 décembre 1831, sous le gouvernement paternel du roi Louis-Philippe, toujours équitable pour les vieux serviteurs de l'Empire; Michotey mourut le 19 juillet 1836.

Le capitaine DELALAIN, JULES-CHARLES, est atteint d'un coup de feu au front; c'était sa troisième blessure depuis l'ouverture de la campagne; les capitaines PIERRE FOURNIÉ DE SAINT-AMAND DE LA MARTINIE et LEROUX, LOUIS, les adjudants-majors DESAEGHER et WICOT, JOSEPH, le lieutenant LEBON, les sous-lieutenants CRENER, CHARLES, de Mons, GENNET, LAMBERT, HANSSENS, ANDRÉ, blessé d'un coup de baïonnette au ventre, RAES, FRANÇOIS, de Bruxelles, blessé d'un coup de baïonnette à l'épaule droite, GEORGES, NICOLAS, de Charleroi, RENARD, CLÉMENT, de Jauche, le sous-lieutenant MARCHAL, qui venait de rejoindre le corps, après avoir été retenu à Dresde par la grave blessure qui l'avait atteint



à Goldberg, enfin le sergent MAWOIT, JEAN-PIERRE, de Dalhem, furent tous faits prisonniers de guerre, à la suite de la capitulation de la place (25 novembre) (1).



Les abandons, les défections dont l'Empereur venait d'être témoin ne lui permettaient plus de conserver d'illusion sur la situation.

Il ne cacha rien de sa pensée à cet égard dans une lettre qu'il écrivit au ministre de la guerre, le 25 novembre.

« Il est constant, lui dit-il, que dans la position actuelle des choses, nous ne pouvons nous fier à aucun étranger. Il me tarde donc d'apprendre qu'on a désarmé tous les corps qui sont compris dans le décret de ce jour. Cela nous fera des fusils de plus et des ennemis de moins. » Le désarmement terminé, il n'y eut plus dans l'armée, en dehors des troupes nationales, qu'un petit nombre de corps oubliés, pour ainsi dire, dans les provinces illyriennes, puis le régiment de la Vistule, trois régiments dits *étrangers* et les Suisses.

Les régiments français regorgeaient toutefois de sujets Belges et Néerlandais, répartis dans les différentes armées, qui allaient encore participer à la campagne de 1814.



Nous avons encore à mentionner dans le cadre des officiers du 112e régiment, les nominations suivantes, faites après le 15 août :

Au grade de *capitaine :* les lieutenants BERTRAND (9 octobre 1813) ; DELALAIN, JULES-CHARLES (7 novembre) ; LEROUX, DELANNOY, adjudant-major (8 novembre) ; BONINI, GIRARD, HACHET (1er décembre) L'HOSTE, PUGIBET (11 décembre) ; GODEL (16 décembre) GUYARD (18 décembre) et SIMON, JEAN-PIERRE (26 décembre).

Au grade de *lieutenant :* les sous-lieutenants MEULENEER (18 septembre); DEGRAEVE, HIELARD, BOCHARD, DE SAULCES DE LATOUR (8 novembre) ; MONFORT, JANNOT

(1) Troupes françaises engagées au combat d'Arnheim :
Le général de brigade Marie, blessé.
22e régiment d'infanterie de ligne, colonel Veran ; le sous-lieutenant Rolland, blessé ; 28e de ligne, colonel de Capriol de Saint-Hilaire ; le capitaine Guinaudeau blessé le 29 ; 51e de ligne, colonel Douarche ; les sous-lieutenants Bertra et Tanton, tués ; les capitaines Cormillot et Cottineau, blessés ; 55e de ligne, colonel Morin ; le capitaine Blanchard, tué ; 102e de ligne, colonel Maréchal ; le capitaine Gauchet, le lieutenant Silvan, blessés ; 22e régiment léger ; colonel de Beurnonville, lieutenant Courboulé, blessés ; le lieutenant Lobinhes, tué aux avant-postes. (MARTINIEN, ouvrage cité.)



(1er décembre); DEGRAND, RICHAUD, CASENEUVE (11 décembre); FERT, MARAIS (16 décembre); LE PETIT, (25 décembre); CHAUMONTEL (26 décembre).

Au grade de ***sous-lieutenant:*** les sous-officiers DEBRUXELLES, Nicolas (25 octobre); RENARD, GENNET, RASSE et LEPELEY (8 novembre 1813).

Le capitaine liégeois GENNET fut désigné le 1er décembre, pour l'état-major de la place de Grenoble; le lieutenant GIUDI mourut à l'hôpital d'Udine, le 29 septembre; le capitaine DUPERRON qui était en recrutement à Bruxelles, y mourut le 22 octobre (1).

L'adjudant commandant BAGNERIS, qui venait d'être nommé général de brigade, attacha à sa personne en qualité d'***aide de camp,*** le lieutenant PARDIAC (28 septembre).



Tandis qu'une partie du régiment était faite prisonnière dans la région septentrionale du Rhin, ce qui restait des 2e et 3e bataillons se réunit à quelques détachements du 104e de ligne; le duc de Tarente, qui séjournait à Mayence avec les débris du 11e corps, s'était dirigé vers Cologne et Wesel; le onzième corps, amalgamé avec celui de Lauriston, posté sur le Bas-Rhin, ne présentait plus qu'un effectif de neuf mille hommes valides lorsqu'il dut disputer le cours de ce fleuve, de Coblence à Arnheim.

Au commencement de l'année 1814, Macdonald se voyant débordé sur sa droite, par la colonne de Blücher, qui avait traversé le Rhin entre Mayence et Coblence, rallia à lui tous les débris des 5e et 11e corps et se retira sur Mézières avec environ douze mille hommes, en ne laissant que de très petites garnisons à Wesel et à Maestricht.



(1) Ville de Bruxelles. Extrait mortuaire. L'an 1800 treize, le vingt-huit octobre est décédé Charles-Louis-François Duperon *(sic)*, capitaine au 112e régiment d'infanterie de ligne et de recrutement *(sic)* près la 24e division militaire, chevalier de la Légion d'honneur, âgé de quarante-neuf ans, cinq mois et vingt et un jours, né à Liége, époux de Jeanne-Marie-Catherine Snoeck, fils de François-Léonard Duperon, et de Marie-Josèphe-Isabelle Ledrou, conjoints décédés.

(Renseignement dû à l'obligeance de M. Jean van Malderghem, Archiviste de la ville de Bruxelles, l'un de nos plus aimables correspondants.)

CAMPAGNE DE FRANCE, 1814. AFFAIRES DE SAINT-DIZIER ET DE FÈRE-CHAMPENOISE.

Napoléon, qui devait tenir tête à l'armée de Blücher arrivant par le nord et à celle de Schwartzenberg débouchant par la Suisse, n'avait plus que quelque milliers de soldats à leur opposer; il prescrivit à Macdonald de se replier sur l'Argonne et de là, sur la Marne, avec le 5ᵉ et le 11ᵉ corps et le 3ᵉ corps de cavalerie; le duc de Tarente s'arrêta à Châlons pour garder le cours de la Marne et quand au mois de février, il fut refoulé par l'ennemi, il se retira, avec cinq ou six mille hommes, sur Château-Thierry et sur Meaux.

Le 8 février, suivi par York et menacé de flanc par Blücher, il atteignit Meaux où il chercha à réorganiser un peu son armée; le 13, il se porta sur l'Yères; arrivé à Mormant le 17, il marcha sur Bray, par Donnemarie, ne put traverser la Seine en cet endroit, mais passa sur le pont de Montereau. Les troupes françaises traversèrent encore Saint-Martin, Rosnay, Pavillon, pour être à Nogent et à Méry le 22 février; le 26, le 11ᵉ corps concourut à la défense de l'Aube.

Après l'occupation de Soissons par les Alliés, l'Empereur se porta sur Laon et sur Reims, livra, le 7 mars, la bataille de Craonne, celle de Laon deux jours après; le 13, il reprit Reims, battit l'armée russo-prussienne le 20, à Arcis-sur-Aube, le 26, à Saint-Dizier, poussa la masse des ennemis jusqu'à Vitry-le-Français, se trouva séparé de ses lieutenants et reporté dans le voisinage de Troyes. Les coalisés se dirigèrent sur la capitale, après avoir écrasé à Fère-Champenoise, les débris épars de l'armée française.



COMBAT DE SAINT-DIZIER (26 MARS 1814).

(Extrait du Moniteur du 29 mars 1814).

Le 26 de ce mois, Sa Majesté l'Empereur a battu à Saint-Dizier le général Wintzingerode, lui a fait 2000 prisonniers, lui a pris des canons et beaucoup de voitures de bagages. Ce corps a été poursuivi très loin.

« Le 26, une forte canonnade rappelle Napoléon à Saint-Dizier. Attaquée par des forces supérieures, son arrière-garde a évacué cette ville. Milhaud et Sébastiani, accourus avec leur cavalerie, repoussent l'ennemi au gué de Walcourt sur la Marne. Chassé de Saint-Dizier, où rentre l'Empereur, l'ennemi fuit dans le plus grand désordre sur les routes de Bar-sur-Ornain et de Vitry.

» Le capitaine L'OLIVIER, JEAN-NICOLAS-MARIE, à peine âgé de 22 ans, adjoint à l'état-major du 11ᵉ corps, (duc de Tarente), qui avait été atteint de deux coups de feu le 5 avril 1813, fut promu au grade de chef de bataillon le 21 mars; il fut percé de cinq coups de lance, désarçonné et fait prisonnier de guerre par les Cosaques. Il quitta les rangs de l'armée française le 9 décembre 1814, et reprit ensuite du service dans l'armée des Pays-Bas,



mais avec le titre de capitaine seulement; il ne devint major que le 20 décembre 1826, douze ans après avoir été élevé au grade d'officier supérieur, sous le premier Empire.

« Le 27 au soir, auprès de Vitry, Napoléon apprend que ce n'est point Schwartzenberg qui le poursuit, mais un des lieutenants de Blücher, Wintzingerode, que l'on a détaché pour masquer le mouvement général des Alliés sur Paris. Là, il apprend encore que Blücher a opéré enfin sa jonction avec Schwartzenberg, le 23, dans les plaines de Châlons, après son départ d'Arcis; et le même jour, une proclamation des Alliés, dictée par les émissaires du comité de Paris, annonçait à la France la rupture des négociations et la marche de Schwartzenberg et de Blücher sur la capitale.... Le mouvement sur Saint-Dizier, qui devait assurer l'empire à Napoléon, lui fit perdre sa couronne. »

A Fontainebleau le 11 Avril 1814.

A Monsieur Daywaille
Chef d'Escadron adjoint à l'Etat Major Gal

Je vous préviens, Monsieur, que l'Empereur, par Décret de ce jour, vous a nommé Officier de la Légion d'Honneur.

Sa Majesté m'autorise à vous donner cet avis provisoire, en attendant celui que vous recevrez officiellement de Mr. le Grand-Chancelier.

Le Prince Vice-Connétable,
Major général,
Alexandre

Avis de promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur, signé par le maréchal Berthier (Alexandre).

Cette nomination ne fut pas ratifiée par le roi Louis XVIII.



COMBAT DE FÈRE-CHAMPENOISE (25 MARS 1814).

« Les maréchaux Mortier et Marmont, croyant que l'Empereur, après la bataille d'Arcis, se reployait sur eux, étaient venus au devant de lui jusqu'à Fère-Champenoise, où, le 25, attaqués par la grande armée alliée, et par un effroyable ouragan qui battit le front de leurs troupes, ils résistèrent pendant plusieurs heures et furent obligés de céder au nombre. Les généraux Pacthod et Amey escortaient un convoi avec leurs divisions; ils avaient en tout six mille soldats, dont les deux tiers, encore en habits de paysans, étaient des recrues des départements de l'Ouest. Rencontrés par toute l'armée alliée, ils se disposaient à vendre chèrement leur vie; les gardes russes, prussiennes, autrichiennes se brisèrent contre ces bataillons rustiques; la mêlée devint affreuse. Les hommes de toutes les nations assaillirent cette poignée de Vendéens qui, la veille du retour des Bourbons, jurèrent de mourir pour Napoléon, refusèrent quartier, et périrent presque tous. Les généraux Pacthod, Amey, Jamin, Delort, Thévenet et Bouté, seuls encore debout au milieu de leurs carrés renversés à leurs pieds, tombèrent aux mains de l'ennemi (1). Ce combat héroïque, dont la fortune rendit l'issue

(1) Les généraux de division Pacthod et Bigarré, les généraux de brigade Jamin, Thévenet et Laczynski (Polonais) étaient grièvement blessés.

si déplorable pour les Français, avait fait éclater un tel acharnement que les Alliés, ne pouvant se reconnaître à cause de la variété des uniformes, se chargèrent entre eux. Le généralissime ordonna en conséquence à toute l'armée d'invasion de porter une écharpe blanche ; cet ordre, deux jours après, reçut des conjurés de Paris une perfide interprétation ; ils dirent que les ennemis avaient arboré les couleurs de la maison royale de Bourbon » (1).

Le lieutenant BOUVIER, CHARLES, trois fois blessé en 1813, est atteint de plusieurs coups de lance à l'affaire précitée; le sous-lieutenant DEGRAEVE, qui avait largement payé sa dette de sang dans les combats de Raab, Bautzen, Goldberg et Leipzig, est encore percé d'un coup de lance, lors de l'investissement de Paris (28 mars).

Le comte DE LA BÉDOYÈRE, remis de la blessure qu'il avait reçue à Goldberg, commanda provisoirement la 2e brigade de la 1re division de Paris le 13 février ; il fut dirigé avec le 1er et le 4e bataillon de son régiment à l'armée de Lyon ; le maréchal Augereau avait à défendre les départements de l'Ain, de la Saône et Loire et du Mont-Blanc contre le général Bubna et les Autrichiens qui avaient envahi la Suisse, s'étaient emparés de Genève et marchaient sur Lyon ; la capitulation de Paris et le traité de Fontainebleau du 11 avril, vinrent mettre fin aux hostilités (2).

(1) *Histoire de Napoléon*, par M. DE NORVINS, pages 537 et 539.

(2) La 35e division de la Grande armée (ancienne division italienne Grenier), était dispersée depuis la rupture de l'armistice de Pleswitz ; le 6e de ligne se distingua à Hanau et au combat de Bassano (Italie) le 4 décembre 1813. Le 13e de ligne prit part à la défense de Torgau, le 3 décembre de la même année ; un bataillon du 14e de ligne assista au siège de Dantzig ; un détachement du même régiment se trouvait au blocus de Thionville ; des officiers du 14e de ligne furent blessés devant Lyon et au combat de Compiègne ; le 22e léger combattit le 9 février 1814 à La Ferté-sous-Jouarre.

Quant aux débris des régiments formés de cohortes de la garde nationale, ils allèrent encore se sacrifier dans les plaines de la Champagne ainsi qu'aux environs de Paris ! Voici la nomenclature des affaires où ils laissèrent leurs derniers combattants :

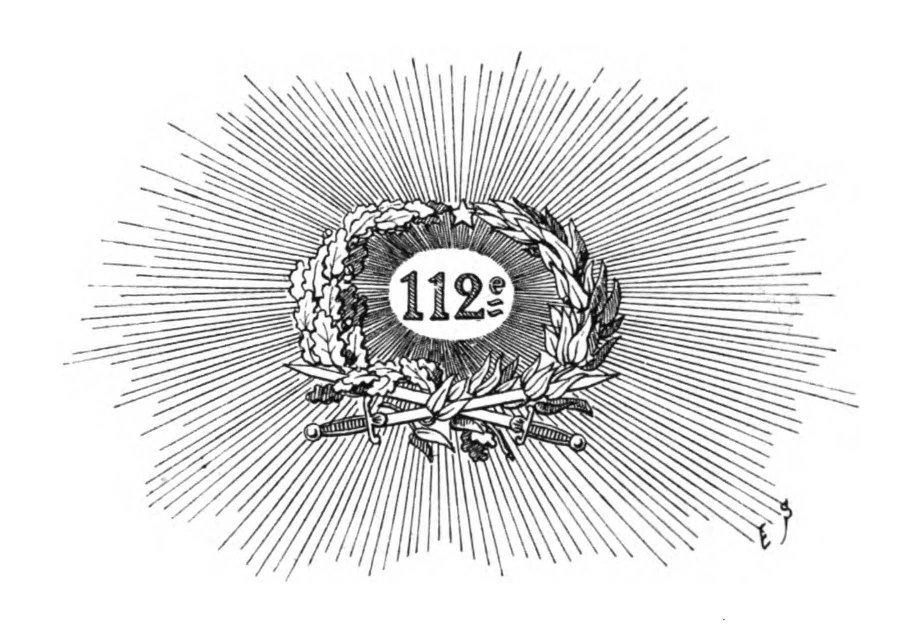
135e de ligne : Nogent sur Seine, route de Montereau, devant Troyes ; 136e de ligne : Montmirail, Soissons, Arcis-sur-Aube, Paris ; 138e de ligne : Montmirail (5 officiers tués, 14 blessés), près de Reims, Paris ; 139e de ligne : Avant-postes, La Ferté-sous-Jouarre ; 141e de ligne : bataille de Paris (pont de Neuilly) ; 142e de ligne : devant Troyes, combat de Nogent, combat près de Paris ; 144e de ligne : bataille de la Rothière, combat du pont d'Ienville, devant Paris ; 149e de ligne : combat de Fère-Champenoise, (2 officiers tués, colonel Druot et 23 officiers blessés grièvement) ; 153e de ligne : défense de Châlons, Champaubert, Nogent, Montereau ; 154e de ligne : défense de Châlons ; 155e de ligne : devant Brienne, La Ferté-sous-Jouarre, (colonel Charlet blessé), affaire d'Orléans, combat de Meaux ; 156e de ligne : bataille de Paris, (colonel Oudot, tué ; il commandait une brigade de la 1re division de la réserve de Paris).

37e régiment léger : combat de Vassy (Haute-Marne), la Rothière, Brienne, Champaubert, Vauchamps, devant Mormans, Maux, Reims, Paris.

Quant aux 137e de ligne (Italien), 145e (Suisse et Savoie), 146e (Néerlandais), 147e (Belges et Hollandais), 148e (Belges), 149e, 150e, 151e (Rhin, Moselle, Sarre et Palatinat), ils avaient été, ainsi que nous l'avons relaté précédemment, pris ou entièrement détruits dans la campagne précédente (Saxe et Silésie).

(D'après les tableaux de M. A. MARTINIEN, ouvrage cité, pages 364 à 385, 467.)





ITALIE — 1813-1814



CHAPITRE IX

ITALIE — 1813-1814

Il nous reste, pour achever l'histoire de l'ex-cent-douzième demi-brigade belge au service de la France, à nous occuper des 5e et 6e bataillons du régiment, qui avaient été formés à Florence, tandis que les quatre bataillons de guerre avaient été réunis d'urgence aux alentours de Vérone, vers la fin de l'année 1812, pour aller renforcer les effectifs des troupes françaises, détachées autour de Berlin, après les désastres de la retraite de Moscou.

Nous croyons être agréable à nos lecteurs, en donnant le récit des combats livrés dans les provinces italiennes en 1813-1814, qui semblent avoir passé inaperçus ; il est vrai que l'enjeu suprême était engagé en Champagne et autour de Paris.

Afin de ne pas nous étendre démesurément sur les derniers épisodes de ce grand drame qui allait se terminer si tragiquement pour les armes françaises, de ce duel d'un homme contre l'Europe, nous emprunterons à l'*Histoire de Napoléon,* par M. de Norvins, quelques extraits qui nous paraissent résumer le plus clairement et le plus sommairement possible, la situation nouvelle dans laquelle se débattait le royaume éphémère d'Italie.

Il nous paraît convenable d'ajouter, que nous laissons à l'écrivain français la responsabilité de ses appréciations ; nous nous contenterons, comme par le passé du reste, de rapporter fidèlement ce que l'auteur a condensé et écrit :

« Le prince Eugène, arrivé le 18 mai 1813 à Milan, après s'être illustré par la belle retraite de Posen, comptait vers le milieu de juillet, sous ses drapeaux, plus de cinquante mille hommes. Dans le mois d'août, il occupait sur la ligne de la Save, Wippach, Alpen, Tarvis, Villach, Laybach et Trieste; des succès variés lui enlevèrent et lui rendirent ces

20

diverses positions, qu'il aurait fini par conserver, malgré le soulèvement de l'Illyrie et la désertion de tous les soldats des contrées réunies à la France. Mais le traité de Ried entre l'Autriche et la Bavière étant venu donner tout à coup à la guerre d'Italie un caractère plus grave, en ouvrant aux troupes autrichiennes les défilés du Tyrol, le vice-roi crut devoir resserrer sa ligne. Ce prince se trouvait, comme son père adoptif, les armes à la main contre son beau-père; comme Napoléon, il fut aussi trahi dans son camp, et marcha entre la défection du roi de Bavière et la perfide amitié du roi de Naples. Si Joachim, que Napoléon et le vice-roi appellent au secours de l'Italie, reste fidèle, la route de Vienne reverra Eugène et Murat. Tous deux sont ses élèves, ses compagnons d'armes. Il appelle l'un son fils, l'autre son frère.

» La tâche d'Eugène était cruelle : condamné à redescendre les premiers degrés de la gloire militaire de Napoléon, à franchir les pentes et non les sommets des Alpes Juliennes, sa retraite est une lutte perpétuelle (1). Le 31 octobre il prend Bassano aux Autrichiens; le

(1) *Tableau par corps et par batailles des combats livrés en Italie en 1813-1814 :*
Le prince Eugène organise une armée d'observation. Voici le tableau de cette formation :
Le prince vice-roi d'Italie, général en chef.
Le général de division Vignolle, chef de l'état-major général.
Le général Saint-Laurent, commandant l'artillerie.
Le colonel Simon-Moydier, commandant le génie.

Première lieutenance (le général Grenier, commandant).
Première division, général Quesnel : 12 bataillons et 18 bouches à feu.
Deuxième division, général Gratien : 12 bataillons et 16 bouches à feu.

Deuxième lieutenance (commandement vacant).
Première division, général Verdier : 11 bataillons et 18 bouches à feu.
Deuxième division, général Marcognet : 11 bataillons et 20 bouches à feu.

Troisième lieutenance (général Pino, troupes italiennes).
Première division, général Palombini : 12 bataillons et 16 bouches à feu.
Deuxième division, général Lecchi : 12 bataillons (dont six de la garde) et 16 bouches à feu.

Réserve (général Bonfanti). — Trois bataillons.
Cavalerie (général Mermet). — Douze escadrons.
Artillerie. — Réserve, 12 pièces de 12, six obusiers. — Grand parc, 6 pièces de 6, vingt obusiers.

Total général : 50.574 hommes, 1.800 chevaux, 130 bouches à feu.

Mouvement de l'armée d'Italie sur les frontières du royaume. — Les Autrichiens envahissent l'Illyrie, la Croatie, la Dalmatie.

21-28 août 1813. Affaires de Villach. 35e léger (ex-1er régiment de la Méditerranée), colonel Duché.
29 août. Combat de Saint-Léonard. 3e léger italien; 36e léger (ex-régiment de Belle-Isle), colonel Baume.
30 août. Combat de Krainburg. 3e léger italien.
3 septembre. Combat près de Laybach. 3e léger italien.
6 septembre. Combat de Feistritz. Le général Grenier s'en empare de vive force; le général Schmitz blessé; 42e de ligne, colonel Dariés; 84e de ligne, colonel Pégot; 92e de ligne, colonel Tissot.

Déploiement de l'armée autrichienne.
8 septembre. Affaire de San-Marein et de Kuplavafs. Général italien Belotti blessé; 35e léger, vélites à pied italiens; chasseurs à pied de la garde royale italienne.
11-12 septembre. Echec du général Bonfanti, vers Trente; il est remplacé par le général Giflenga.
12-15-16 septembre. Combats en Illyrie, notamment à Krainburg, ville de la Carniole sur la Save, à 10 lieues de Laybach. 53e de ligne, colonel Grobon; 92e de ligne.

Nouvelle organisation de l'armée d'Italie; mouvement des Autrichiens sur la Save et sur la Drave.
L'armée d'Italie reçoit une nouvelle organisation et est divisée en deux corps : celui de droite, sous les ordres du prince vice-roi en personne et celui de gauche, commandé par le général Grenier.

Corps de droite. Division Quesnel devant Laybach; division Marcognet à San-Marein; division Palombini à Edelsberg; division de cavalerie du général Mermet; 23.833 hommes et 70 bouches à feu.

Corps de gauche. Division Rouyer, entre Feistritz et Finkenstein; division Gratien, à la droite de Finkenstein, occupant toujours Villach et Paternion; brigade Campi à gauche vers Neumarkt; la division Giflenga était à Trente. 23.372 hommes et 50 bouches à feu. La force de la garde royale était à peu près la même que dans les situations précédentes.

18 septembre. Affaire de San-Hermagor. 53e de ligne; 133e de ligne, colonel Menu; 35e léger. Affaire de Lobiano. 3e léger italien.
19 septembre. Combat de Roseck. 35e de ligne, colonel Figier.
20 septembre. Affaire d'avant-postes à Weyskirch. 112e de ligne, chef de bataillon De Boeur.
24 septembre. Affaire d'avant-postes. 3e léger italien.
25 septembre. Affaire de Tchernütz (ou Tshermiz), près de Laybach. 84e de ligne; chasseurs à pied de la garde italienne.
27 septembre. Combat de Zirknitz. 3e, 4e légers italiens.

Retraite de l'armée d'Italie sur l'Isonzo. Décret formant une division de réserve à Vérone.
6 octobre. Combat sur l'Isonzo. 84e de ligne.

5 novembre, après avoir secouru Palma-Nova et organisé la défense de Venise, il se replie sur l'Adige et porte son quartier-général à Vérone. Le 15, il bat à Caldiero le général Bellegarde; le 27, un revers enlève aux Français Ferrare et Rovigo; les Autrichiens s'opiniâtrent à occuper ces deux territoires, parce qu'ils savent que Joachim, qui a fait dresser ses tentes derrière celles du vice-roi, attend des nouvelles du prince Cariati, son négociateur auprès du cabinet de Vienne. Ce prince est resté à Naples avec l'Autrichien Neipperg et un envoyé de l'Anglais Bentinck. Les proclamations couvrent l'Italie. De Ravenne, le général Nugent promet aux Italiens le bonheur dont ils jouissent à présent, sous la maison d'Autriche; Joachim leur annonce hautement leur indépendance. L'attitude équivoque ou plutôt menaçante du roi Joachim était l'objet constant de la correspondance de l'Empereur avec le vice-roi. « Faites-lui » toutes les prévenances possibles, écrivait Napoléon à Eugène, le 3 décembre, pour en tirer » le meilleur parti. » En attendant, et d'après les ordres de l'Empereur, les villes, les arse-

7 octobre. Affaire de Saffnitz, village près de l'Isonzo, à une lieue de Tarvis, attaqué sans succès en 1813 par les Autrichiens. 42e de ligne; 102e de ligne, colonel Maréchal; 131e de ligne, colonel Maury.
8 octobre. Combat et évacuation de Tarvis. 42e, 102e de ligne.

Opérations dans le Tyrol; l'armée d'Italie continue sa retraite sur le Tagliamento.
11 octobre. Troupes réunies dans la vallée du Tagliamento.
13 octobre. Combat de Venzone. 9e de ligne, colonel Broussier.
16 octobre. Le général Gratien blessé.
26 octobre. Combat aux environs de Bassano, ville d'Italie, sur la Brenta. 9e de ligne.
29 octobre. Capitulation du château de Trieste, évacué par le général Fresia et défendu par le colonel Rabié.
30 octobre. Combat dans les gorges du Tyrol, Volano, San Marco. 102e de ligne.
31 octobre. Combats près de Bassano. 9e, 53e de ligne; cavalerie du général de Bonnemains.

6 novembre. *Le vice-roi repasse la Brenta et l'Adige.*
2 novembre. Combat d'Erbezo. 102e de ligne, le major Ch.-Alb. de Wautier blessé.
9 novembre. Combat de Roveredo. Dragons Napoléon, italiens.
10 novembre. Combat de Ala. Le général de division Verdier, blessé; 3e de ligne italien. Le vice-roi supprime la division Gratien; le nombre des bataillons est diminué et les cadres de ces bataillons supprimés, renvoyés sur les derrières pour s'y remplir par la conscription. L'armée ainsi réduite à quatre divisions, fut répartie en deux lieutenances, sous les ordres des généraux Grenier et Verdier, plus deux corps détachés, un sur chaque aile.
14 et 15 novembre. Combat de Caldiero, près de Vérone. Victoire des Français sur les Autrichiens. 20e de ligne, colonel Esnard; 42e, 53e; le colonel Grobon commandant ce régiment est blessé; 84e, 92e, 102e de ligne; 31e chasseurs à cheval, colonel Desmichels; 4e régiment d'artillerie à cheval, colonel Ravicchio de Perersdorf; le major Ch.-Alb. de Wautier, blessé.
18 novembre. Combats aux avant-postes de San-Michele, près de Vérone.
19 novembre. Combat de San-Michele, 25.000 Autrichiens sont repoussés par un petit nombre de Français. 20e, 42e, 53e, 84e, 101e, 102e de ligne; 31e Chasseurs à cheval; 4e Compagnie du 4e régiment d'Artillerie à cheval.
20 novembre. Combat de Legnago. 36e léger; 20e de ligne.
26 et 27 novembre. Combats devant Ferrare. Reprise de cette ville sur l'ennemi. Le prince vice-roi blessé d'une balle à la cuisse dans une reconnaissance sur Legnago.

Le roi de Naples met son armée en mouvement; dispositions hostiles de ce prince.
7 et 8 décembre. Combats de Rovigo et de Boara. 53e de ligne; le colonel Grobon est de nouveau blessé; 101e, 102e, 106e de ligne. Le 106e est commandé par le colonel Poudret de Sevret; 3e Chasseurs à cheval italien.
7 décembre. Affaires d'Edolo et de Ponte-di-Legno (27-28); 16e de ligne, colonel Lamotte.

Progrès des Autrichiens dans la Romagne; débarquement des Anglais sur les côtes de la Toscane.
9 décembre. Affaire de Villa-Bonna. 53e de ligne.
12 décembre. Combat de Viarezzo. 92e de ligne, lieutenant Eyriés, tué.
13 décembre. Combat de Viarezzo. 112e de ligne, un détachement.
24 décembre. Combat de Castagnaro sur l'Adige. 36e léger; 106e de ligne; Colonel Poudret de Sevret, blessé.
26 décembre. Affaire de Forli. 53e de ligne.
31 décembre. Affaire de Lamena. 20e de ligne. Combat de San-Giorgio et défense de Palma-Nova; 4e régiment léger italien (décembre 1813, sans dates).

Les Autrichiens achèvent d'envahir la Dalmatie; prise de Zara. Blocus de Venise.
L'armée d'Italie, réorganisée en six divisions, présentait alors un total de 41.322 hommes, dont 3.310 de cavalerie; mais elle n'avait qu'environ 35.000 combattants en ligne; son artillerie sc composait de 80 bouches à feu; 76 seulement étaient en ligne.
3 janvier 1814, Combat devant Vérone. 84e de ligne.
20 janvier. Défense de Raguse. 3e léger italien.

3 février. *L'armée franco-italienne se retire sur le Mincio.*
4 février. Le 31e chasseurs en reconnaissance sur le Mincio. Combat de Goito (route de Mantoue à Brescia). 9e de ligne; 31e chasseurs; le colonel Chevalier, tué.
5 février. Affaire de Gardone. 35e léger.
8 février. Bataille du Mincio. 6e de ligne (3e bataillon); 9e de ligne, colonel Broussier; 10e de ligne, colonel

naux, les magasins des provinces françaises et italiennes sont ouverts aux Napolitains. Joachim a demandé des armes à l'Empereur; il les reçoit pour les tourner bientôt contre la France. Zara a succombé à un siège et à un bombardement par la défection des Croates. Venise, que les Autrichiens bloquent étroitement, repousse leurs attaques avec vigueur. Dans les derniers jours de ce mois se consommait la trahison de Joachim : ses troupes arrivaient à Rimini et à Imola; elles entraient comme amies à Ancône et à Bologne. Ce fut alors que le vice-roi, ayant reçu des renforts d'Espagne et d'Alexandrie, prit de nouvelles dispositions militaires. »



« L'année 1814 commençait pour Napoléon sous de sinistres auspices : ...Genève, qu'un lâche magistrat venait d'abandonner, avait ouvert ses portes, que l'on pouvait défendre encore longtemps.

» Lyon, confié au maréchal Augereau, qui devait sauver le midi de la France, si le duc de Castiglione se souvenait de ce qu'il avait fait autrefois et des dernières instructions de Napoléon, menaçait de tomber aux mains de l'ennemi.

» Un souverain à qui la France donnait depuis vingt ans le titre de son premier soldat, que Napoléon, en reconnaissance de cette valeur devenue historique, avait uni à sa famille et doté d'une des plus belles couronnes de l'Europe, le roi Joachim oublia tout à coup qu'il n'était rien sans la France, et courut se placer à la suite des intérêts et des défections des anciennes dynasties. Le 6 du mois de janvier, il signa un armistice avec l'Angleterre; le 11 un traité d'alliance offensive et défensive avec l'Autriche, en vertu duquel trente mille Napo-

Dubalen (3e, 5e, 7e bataillons); 35e de ligne; 52e de ligne, colonel Muller; 53e de ligne (3 officiers tués, 22 officiers blessés); 84e de ligne; 92e de ligne; 102e de ligne (capitaine Tosquinet blessé); 106e de ligne; 131e de ligne, colonel Maury; 14e léger, colonel Stielher; 35e léger; 19e chasseurs, colonel Grouchy; 31e chasseurs; 1er hussards, colonel Oudinot; 4e régiment d'artillerie; dragons italiens de la garde; 4e de ligne italien; 2e léger italien; dragons de la Reine; 2e, 4e chasseurs à cheval; artillerie italienne; le colonel Millo blessé.

10 février. Combat de Volta, à une lieue de Pozzolo. 101e de ligne. Combat de Borghetto, village sur le Tanago. 106e de ligne.

Les Français attachés au service du roi de Naples l'abandonnent.

Evacuation de la Toscane et des Etats romains par les Français.

Le vice-roi détache le général Grenier sur le Pô et sur le Taro. Combat de Guastalla.

2 mars. Combat de Plaisance. 106e de ligne. Combat de Parme. 9e de ligne, colonel Broussier, blessé; 35e, 52e, 106e de ligne, chef de bataillon Orrechia, blessé mortellement; 36e léger; chasseurs à cheval italiens.

7 mars. Le général de division Severoli, blessé au combat de Reggio.

8 mars. Combat de Reggio. 92e de ligne; 1er, 7e de ligne italien; 2e léger, le colonel Porro, blessé.

10 mars. Combat de Roverbella. 106e de ligne; 4e chasseurs à cheval italien.

10 et 11 mars. Combat de Monzambano sur le Mincio. 42e de ligne; 31e chasseurs.

11 mars. Combat devant Plaisance. 84e de ligne; devant Seste, 1er de ligne italien.

13 mars. Combat d'avant-postes sur le Mincio. 53e de ligne.

14 mars. Combat près de Plaisance. 4e de ligne italien.

16 mars. Combat d'avant-postes sur le Mincio. 131e de ligne.

23 mars. Affaire sur la Brenta. Combat au poste de la Chiozza. 9e de ligne.

Débarquement d'un corps anglo-sicilien en Toscane.

7 avril. Combat d'avant-postes. 101e de ligne; le général de division Maucune contre les Austro-Napolitains.

10 avril. Affaire sur le Taro. 10e de ligne.

13 avril. Affaire sur le Taro. 42e de ligne.

13 avril. Combat de Borgo-San-Donino. 10e, 53e de ligne; 19e chasseurs à cheval. Reconnaissance sur le Taro, rivière d'Italie, au duché de Parme. 106e de ligne; 9e de ligne. Combat de la Sturla, sur les hauteurs d'Albaro, près de Gênes, contre les Anglo-Siciliens. Le général Pégot, blessé et mis hors de combat.

14-15-17-18 avril. Combats devant Gênes. 52e, 101e, 102e de ligne.

21 avril. Combat de Longone (Italie). 35e de ligne.

Abdication de Napoléon (6 avril). *Suspension d'armes conclue à Paris. Evacuation de l'Italie* (mai 1814).

(Ce travail a été fait aussi minutieusement que possible, d'après les *Victoires et Conquêtes des Français,* et des documents nouveaux parus récemment : les *Historiques des Corps de troupe de l'armée française* et les *Tableaux des officiers tués et blessés pendant les guerres du premier Empire,* par A. Martinien).



litains devaient marcher contre la France. Il ferma au vice-roi la route de Vienne, qu'une bataille combinée avec le roi de Naples lui aurait infailliblement ouverte. »



« Eugène, que l'agression de Joachim avait forcé, le 4 janvier, de se replier de l'Adige sur le Mincio, y attendit les Autrichiens.

» Ce fut dans cette position et avec les forces les plus inégales que le prince vice-roi remporta sur les Autrichiens, le 10 février, une dernière victoire, qui devait couronner sa carrière militaire.

» Murat avait dit au général Giflenga, aide de camp du vice-roi d'Italie : « Aujourd'hui, » je dois ma couronne à l'Autriche, et à l'Autriche seule : elle pouvait la rendre à la reine » Caroline; elle a mieux aimé me la conserver. En conséquence, je la servirai fidèlement et » chaudement, comme j'ai servi l'Empereur... » Joachim était trompé sur tout, même sur sa nouvelle fidélité! »

« L'abdication et l'armistice passèrent les Alpes et vinrent avertir le vice-roi qu'il n'y avait plus pour lui ni drapeau français ni drapeau italien. L'évacuation de l'Italie fut convenue entre le prince et le maréchal de Bellegarde, par des commissaires.

» Les adieux de l'armée française à la belle Italie durent retentir jusqu'au cœur de Napoléon; les places de Palma-Nova, Osopo, Venise et Legnago, furent d'abord remises aux Autrichiens.

» Dans les premiers jours de mai, les troupes françaises repassèrent les Alpes, sous la conduite du lieutenant général Grenier, non pas toutefois sans jeter, du sommet de ces montagnes, un dernier et triste regard « sur cette terre dont l'indépendance n'avait pu être » cimentée par les brillants faits d'armes et par le sang d'une génération entière de braves.»

Quant au prince Eugène, sa vie politique était terminée; il vit s'évanouir avec l'Empire, son royaume d'Italie; il se retira alors à la cour du roi de Bavière, son beau-père, qui le créa duc de Leuchtenberg et prince d'Eichstadt. Il mourut à Munich d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de quarante-quatre ans.

Le roi Louis XVIII lui avait offert de rester en France avec le titre de maréchal.



L'Italie fut complètement bouleversée. En 1789, les Bourbons régnaient à Naples et en Sicile; le pape possédait Rome et la campagne de Rome; les légations et la Romagne, c'est-à-dire Viterbe, Pérouse, Tivoli, Frosinone, Anagni, Foligno, Urbin, Ancône, Bologne, Ravenne et Ferrare; un archiduc autrichien régnait en Toscane; la république de Venise possédait le pays situé entre l'Adriatique, l'Isonzo, le Mincio et le Pô; l'Autriche était maîtresse de Mantoue et de Milan; la maison de Savoie régnait en Sardaigne, à Nice, en Savoie et en Piémont; Gênes formait une république; Parme et Plaisance appartenaient à un prince espagnol.

En 1815, les Bourbons sont de nouveau maîtres de Naples et de la Sicile; le pape a



recouvré ses Etats, à l'exception d'Avignon; un archiduc rentre en Toscane; mais Parme et Plaisance sont donnés à Marie-Louise, femme de Napoléon; la république de Venise n'existe plus; son territoire, réuni au Milanais et au Mantouan, a formé pour l'Autriche le royaume Lombard-Vénitien; le territoire de la république de Gênes a été réuni aux Etats sardes.

Tous les anciens pouvoirs furent donc rétablis en Italie; la domination des Autrichiens s'y fit rudement sentir. Plus d'un patriote alla, comme Silvio Pellico, expier dans les cachots du Spielberg son attachement à son pays, et lord Byron put s'écrier :

« *La voilà donc, la Niobé des nations! Sans enfants, sans couronne, sans voix pour exprimer sa douleur : ses mains flétries tiennent une urne vide, dont la poussière sacrée a été dispersée par les siècles. La tombe des Scipion ne contient plus leurs cendres : les sépulcres mêmes ont perdu leurs hôtes héroïques....*

» *Italie! Italie! tu as reçu le don fatal de la beauté, funèbre douaire, source de tes maux présents et passés.... Plût au ciel que dans ta nudité tu fusses moins belle ou bien plus forte!..*

» *....Alors tu inspirerais un salutaire effroi, ou, moins désirée, tu coulerais des jours humbles et pacifiques.... Alors on ne verrait plus ces torrents d'hommes que rien ne peut lasser, sans cesse descendre des sommets des Alpes; l'épée de l'étranger ne serait plus ta seule et triste défense, et tu ne te verrais pas, victorieuse ou vaincue, l'esclave de tes amis ou de tes ennemis!* (1).



ÉVÈNEMENTS CONCERNANT LES BATAILLONS DU 112e RÉGIMENT EN ITALIE.

Le capitaine DE BOEUR qui commandait le dépôt du régiment depuis le 27 juillet 1808, est enfin promu au grade de chef de bataillon le 14 juin 1813. Il est placé à la tête du 5e bataillon jusqu'au 20 septembre, date à laquelle il est blessé d'un coup de feu à la tête à l'affaire de Weyskirch (Italie).

Le 1er février 1814, les bataillons détachés en Italie reçoivent deux nouveaux chefs, LEONI, Jacques et ROSSI, Pierre.

Leoni avait passé la majeure partie de sa vie militaire en Italie; entré au service dans les gardes du corps du grand-duc de Toscane le 1er juin 1790, il passe en l'an V (1797) dans l'artillerie italienne; sergent dans l'artillerie cisalpine le 28 fructidor an V (14 septembre 1797), sergent-major le 15 floréal an VI (4 mai 1798), il est nommé capitaine en second dans le même corps le 6 fructidor an VI (23 août 1798); prisonnier de guerre au château de Milan le 3 messidor an VII (21 juin 1799), Leoni rentre la même année et est confirmé dans son grade dans les troupes cisalpines le 28 messidor an X (17 juillet 1802).

Nommé aide de camp du général Buchet le 30 décembre 1805, il passe au 2e régiment de ligne italien, sous le colonel Dubois, le 18 février 1807, assiste à la campagne de 1809 en Italie (bataille de la Piave) et est affecté au 111e régiment le 26 mars 1810; Leoni est blessé « d'un coup de feu à la cuisse droite à la bataille de Mojaïsk le 9 septembre 1812, à la prise d'une redoute, étant à la tête du 1er bataillon de ce régiment, qu'il commande depuis 15 mois ».

(Le colonel Juillet avait été blessé mortellement à Krasnoë le 17 novembre 1812; son successeur, le colonel Holz, blessé mortellement à la défense de Hambourg, mourut le 23 janvier 1814.)

Nommé chef de bataillon au 112e de ligne, Leoni fut renvoyé en demi-solde le 1er septembre 1814.

(1) *Histoire contemporaine* de E. Maréchal.



Pierre Rossi était Corse d'origine, né le 21 janvier 1785 à Ajaccio. Elève au Prytanée de Saint-Cyr le 27 ventôse an X (16 mars 1802), sergent-major au 26e léger en messidor an XII (juillet 1804), sous-lieutenant le 10 brumaire an XIII (1er novembre 1804), Rossi passe comme lieutenant, avec autorisation de S. E. le Ministre de la Guerre, au bataillon Félix, à Piombino le 10 mars 1806. Capitaine à la garde du corps de S. A. I. le prince de Lucques et de Piombino le 25 avril 1807, chef de bataillon le 18 mai 1808, Rossi devient colonel commandant ladite garde le 16 juin 1809.

Lorsque la situation devint critique pour la famille de Napoléon, Rossi fut incorporé au 112e régiment, comme chef de bataillon, en vertu d'une décision de S. A. I. le prince Félix le 1er février 1814.

Il quitta, ayant offert sa démission le 1er juillet de la même année.

Le chef de bataillon, ex-colonel Rossi avait assisté aux campagnes de 1812 (Côtes de l'Océan) et de 1813 en Allemagne.



Nos lecteurs se souviendront que le bataillon des Vélites de Florence, formé en 1809 pour la garde de la Grande Duchesse de Toscane, fut décimé à Leipzig, au combat de Fontaine, à la bataille de Montmirail, devant Meaux, au combat de Fère-Champenoise et à la bataille de Paris.

Plusieurs nominations eurent encore lieu, parmi le personnel des officiers des 5e et 6e bataillons : le lieutenant BAUDOUX fut nommé *adjudant-major* le 10 janvier 1814 et le lieutenant BRUYÈRE DE MERITENS le 20 du même mois ; ANTOINE MALLEVILLE devint *chirurgien sous-aide major* le 4 janvier. Furent promus au grade de *capitaine* du 1er janvier au 26 mars, les officiers GOMBERT, PIERRE-FRANÇOIS, COLPAERT, JEAN-LOUIS, MORCEL, JEAN-PIERRE, BOUCHARD, JEAN-BAPTISTE, DE MEULENEER, LOUIS.

Au grade de *lieutenant :* les officiers FALMAGNE, CONSTANT, GASS, JEAN, COLLIGNON, CLAUDE, GAGNEROT, AUGUSTIN, FREMIET, FRANÇOIS, VANDIOL, CASIMIR et VILLEPINTE, GUILLAUME.

Au grade de *sous-lieutenant,* les militaires ci-après désignés : ODERA, JOSEPH, GOFFIN, CHARLES, VILLEMINOT, CLAUDE, VAN PRADELLE DE PALMAERT, GOTTARD, LUC, BASTIDE, CLAUDE, FRATTI, JEAN-BAPTISTE, MORELLET, LEBON, PIERRE-JOSEPH-HYACINTHE, CHAMPEAUX, JEAN-JACQUES, SCHUMAN, ADOLPHE, GÉRARD-DESVOUAILLES, HYACINTHE.



ARMÉE DE L'ADIGE.

La fraction du 112e régiment (Compagnies de Dépôt) restée à Florence à la fin de 1812, fit partie de la 48e division de l'armée et appartint au corps d'observation dit armée de l'Adige, (50,000 Franco-Italiens sous le prince vice-roi, opposés aux 45,000 Autrichiens du feld-maréchal de Bellegarde). Le 10 juillet 1813, les débris du 112e, appartenant à la 4e division, étaient à Udine avec le général Marcognet; le 23, ils occupaient Laybach et les provinces illyriennes. En août et septembre, les Autrichiens, commandés par Hiller, attaquèrent le prince vice-roi qui se replia successivement sur l'Isonzo, puis sur l'Adige et enfin défendit la ligne du Mincio.

Indépendamment du chef de bataillon DE BOEUR, le capitaine GUIRARD, ALEXANDRE,



dit Desjardins, qui passa le 1er septembre au 62e régiment de ligne, fut atteint d'une contusion à la jambe droite, à l'affaire de Weyskirch, le 20 septembre 1813; le capitaine SECOURGEON CHARLES-FERDINAND-JOSEPH, frère de l'ancien capitaine adjudant-major, reçut un coup de feu à la poitrine.

Le lieutenant adjudant-major BRUYÈRE DE MÉRITENS est blessé le 8 décembre dans un combat en Italie; le lieutenant BARON, ALEXANDRE, est blessé le 17 août, à l'affaire de Garissia.

Deux anciens officiers du régiment, le capitaine WUESTEN, JOSEPH, du 2e régiment de la Méditerranée (133e de ligne) et le chirurgien aide-major ROATTI, PIERRE, du 1er régiment de la Méditerranée (35e léger), sont blessés le même jour au combat de Saint-Hermagora, le 18 septembre 1813; le lieutenant BOUCHER, JOSEPH, qui appartenait alors au 42e de ligne, est blessé le 19 août, aux avant-postes à Baruth.

Après le mois de juillet 1813, il est fait mention d'un 6e bataillon; les lieutenants JOFFRES, PETITPAS, BRAUWERS et le sous-lieutenant BERNARD sont versés dans ce nouveau bataillon.

L'ancien chef de bataillon CHARLES-ALBERT DE WAUTIER, après avoir exercé les fonctions de major au 9e régiment de ligne, avait été affecté au 102e de ligne le 26 janvier 1813.

L'Empereur l'avait admis parmi les membres de la Légion d'honneur le 26 mai suivant; détaché à l'armée d'Italie où son régiment se signala notamment à Tarvis, Erbezo, Caldiero, Saint-Michel, Rovigo, au Mincio, à Volta et à la défense de Gênes, le major de Wautier se montra partout à hauteur de son brillant passé et donna des preuves de la plus grande intrépidité.

Au combat de Saifnitz, le 7 octobre 1813, à la tête d'un bataillon du 102e, de Wautier concourut à repousser une attaque du général autrichien Hiller; le 2 novembre il était à l'avant-garde, sous les ordres du prince Eugène; il débusqua l'ennemi d'Erbezo, mais fut grièvement blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche.

Charles-Albert de Wautier conquit encore un nouveau titre d'honneur au combat de Caldiero, le 15 novembre suivant, notamment à la prise d'une batterie d'artillerie autrichienne, où il fut grièvement blessé à la tête (1).

L'Empereur rendit enfin justice à notre compatriote et l'appela le 1er janvier 1814, au commandement du 84e de ligne, demeuré vacant depuis que le colonel Pégot avait été élevé au généralat (9 septembre 1813).

Le roi Louis XVIII se montra encore plus généreux, à l'égard de ce glorieux soldat; il le créa maréchal de camp le 26 janvier 1815, lui délivra des lettres-patentes de comte, le nomma chevalier de Saint-Louis (24 novembre 1814) et officier de la Légion d'honneur le 29 décembre 1821, pour prendre rang à la date du 24 août 1814.

Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon se ressouvint du vaillant officier belge; par décret impérial du 17 juin 1815 il fut nommé au commandement de la 7e division de l'armée le 25 juin. Il est décédé le 8 décembre 1843, au château de Monjoli, près de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).



Au mois de décembre 1813, les Anglais, sous lord Bentinck, débarquèrent à Livourne,

(1) Le chef de bataillon Scharff fut tué; blessés, le capitaine Journel, les sous-lieutenants Lozes, Renier Combalusier. (MARTINIEN, ouvrage cité, page 320).



et se dirigèrent sur Sarzane, pour marcher de là sur Gênes. Un détachement du 112e régiment, chargé de surveiller la côte, se porta à leur rencontre près de Viareggio et un officier gantois, le lieutenant DE MEULENEER, fut blessé en cherchant à s'opposer à ce débarquement.

De Meuleneer, Louis-Bernard, né le 11 avril 1770 à Gand, département de l'Escaut, entra au service des États-Unis de Belgique le 5 octobre 1788, fut nommé sous-lieutenant le 7 novembre 1788, passa comme sous-lieutenant au service d'Espagne le 19 octobre 1792, y devient lieutenant le 10 avril 1803, capitaine le 28 décembre 1810; fait prisonnier de guerre par les Français en Catalogne le 2 janvier 1811, il fut conduit en France en captivité.

Nommé lieutenant au 112e régiment d'infanterie de ligne, le 18 septembre 1813, capitaine le 26 mars 1814, il fut envoyé en demi-solde le 1er septembre de la même année.

De Meuleneer avait coopéré aux campagnes de 1788 en Belgique; de 1792 et 1793 aux armées des Pyrénées; 1799 contre les Anglais; 1801 en Portugal; 1808 en Espagne; 1813 et 1814 en Italie.

Notre compatriote De Meuleneer fut le dernier capitaine nommé au 112e de ligne, sous le premier Empire.

Le caporal VAN BEVER, Louis, né à Bruxelles le 27 avril 1789, fils de Georges et de Catherine Kool, reçut à la même affaire, une balle au coude droit; nommé sergent en mai 1814, et adjudant-sous-officier le 1er décembre de la même année, il fut congédié comme étranger le 30 juin 1815 et admis comme sous-lieutenant dans l'armée des Pays-Bas (26e bataillon de milice nationale), le 9 juillet 1815.

La nouvelle de l'abdication de Napoléon mit fin à la guerre et la fraction du 112e détachée à l'armée d'Italie, rentra en France; elle fut dirigée sur l'armée de Lyon et de là sur Grenoble.

En suite de l'armistice conclu le 6 avril et de la convention arrêtée avec le prince de Schwartzenberg, le gouvernement de la Restauration donna aux militaires hollandais et belges, l'ordre de se diriger sur Saint-Germain et, de là, sur Lille. Tous les étrangers, y compris les troupes originaires des départements dont le territoire français s'était accru depuis 1792, furent retirés des régiments.



L'empereur Napoléon débarqua à l'île d'Elbe le 4 mai 1814, il y forma un noyau de six compagnies d'infanterie avec un état-major, une compagnie de marins et un escadron de cent vingt lanciers polonais.

Cette petite troupe constitua sa nouvelle garde, jusqu'à son retour en France.



En vertu de l'ordonnance du 12 mai 1814, le 112e régiment de ligne fut dissous et versé : le 1er et le 4e bataillon dans le régiment d'Orléans, 7e régiment de ligne ; le comte de La Bédoyère remplaça, dans le commandement du corps, le colonel Lelong ; le 2e et 5e bataillon, dans le nouveau 39e régiment de ligne (ex-42e, du colonel Dariès) ; le 3e bataillon dans le nouveau 58e régiment de ligne (ex-62e, du colonel de Tholosan) (1).

Cinquante officiers du régiment furent placés à la demi-solde ; nous y remarquons douze capitaines, seize lieutenants, douze sous-lieutenants et parmi ceux-ci, DOREZ, DELANNOY, DE MAUGEER et BOUCHER (ANTOINE).

Quatorze officiers furent admis à la pension de retraite, entre autres, le chef de bataillon DE BOEUR, les commandants FRANCOTTE, ESPEREN ; quinze officiers furent considérés comme démissionnaires du service de la France ; le lieutenant BOCHARD fut du nombre.

Trente et un officiers passèrent au régiment d'Orléans, à la suite du colonel ; nous y retrouvons l'adjudant-major BAUDOUX, les capitaines D'OTREPPE DE BOUVETTE, RIGAUD, DANNEELS, DRONSART, les frères FOURNIER-LA-MARTINIE, POUJOLLE ; dix-huit officiers allèrent grossir les rangs du 39e ; y furent admis, le quartier-maître MORISOT, l'officier payeur HOLVOET, les capitaines DEHOUSSE, THOUMINY de la HAULLE, BERTRAND, les lieutenants DAMMAN, BOUTIN, DERYCKERE et LEBON ; dix-sept officiers furent versés au 58e régiment; nous y signalerons les capitaines BAUWENS, DUFLOQUET, SECOURGEON.

Quelques officiers dont le nom s'est trouvé fréquemment sous notre plume, entrèrent au 61e de ligne : les capitaines DOLLIN DU FRESNEL, FRÉDÉRIC, DEFACQZ, les lieutenants PAYEN, BARON, BOUVIER, DEGRAEVE, HIELARD.

M. L'Daymaille, Chef d'Escadron

Paris, le 19 juillet 1814.

M

J'ai l'honneur de vous prévenir que MONSIEUR vous a accordé la décoration de la Fleur de Lys.

Vous voudrez bien vous présenter chez Mr le Ministre de la Guerre lui donner votre Nom pour être porté sur l'État de cette Décoration.

Duc de Maillé

Lettre de nomination dans l'ordre du Lys, contresignée par le duc de Maillé, premier gentilhomme de la Chambre, maison de Monsieur (Charles de France).

Nous avons encore à constater le décès d'un des héros de Wagram, le capitaine DEHOUSSE, de Namur, qui, quoique gravement indisposé, avait tenu à faire la campagne de 1813 et mourut à Embrun (Hautes-Alpes) le 25 janvier 1815.

Les officiers de nationalité belge, quittèrent un peu plus tard les rangs de l'armée française ; près de quatre-vingts militaires du régiment devinrent officiers au service du roi des Pays-Bas ; la majeure partie y fut admise dans le cou-

(1) Il y avait des numéros vacants dans la série des régiments, parce que plusieurs d'entre eux avaient été détruits par la guerre, et administrativement dissous : on profita de l'occasion du retour des Bourbons pour changer leurs numéros à tous, en faisant prendre le numéro vacant au régiment le plus proche, le numéro ainsi abandonné au régiment suivant, ce qui devait amener un déplacement général dans la série, et entraîner pour tous les régiments la perte du numéro sous lequel ils s'étaient illustrés.

Dans l'intention de les rattacher à la monarchie au moyen de certains titres honorifiques, on attribua au premier régiment de ligne celui de régiment du Roi, au second celui de régiment de la Reine, au troisième celui de régiment du Dauphin, et ainsi de suite, autant qu'il y avait de princes du sang dont le nom pouvait être donné à des régiments.

(THIERS. — *Histoire du Consulat et de l'Empire.* Gouvernement de Louis XVIII).

rant de l'année 1814, surtout au mois de septembre et dans les deux premiers mois de 1815.

Il en revint, en 1816, quelques-uns qui avaient combattu dans les rangs français jusqu'après la bataille de Waterloo ; indépendamment de l'adjudant sous-officier VAN BEVER, Louis, de Bruxelles, qui était demeuré en Italie, les capitaines STIÉNON et WUESTEN quittèrent respectivement avec permission les rangs des 153ᵉ et 133ᵉ régiments de ligne; les lieutenants, SILVAIS et DE MAUGEER, rentrant des steppes glacés de la Russie, l'adjudant-major

Ministère
de la Guerre

Paris, le 18 août

Monsieur,

j'ai l'honneur de vous informer que Sa Majesté, pleine de confiance dans votre fidélité et dans votre dévouement à sa personne, vous autorise à porter la décoration du Lys.

Le Ministre-Secrétaire-d'État
de la Guerre,
Comte Dupont.

Par le Ministre,
Le Maréchal de Camp Baron d'Hanrafso.
Secrétaire-général du Ministère.

Legendre

M. Daywaille, Chef d'escadron à l'état-major g.
Rue du Temple N° 62

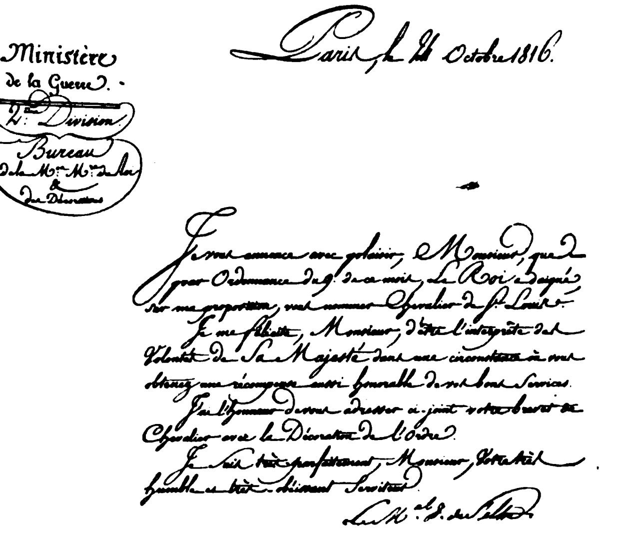
Autorisation de porter la décoration du Lys,
signée : Legendre,
accordée au chef d'escadrons de l'état-major général Daywaille,
rue du Temple, 62, Paris.

BAUDOUX qui servait dans la garde impériale depuis 1815, les lieutenants BARON, qui était passé au 65ᵉ de ligne depuis quelques mois, blessé en 1814 en Italie, DAMMAN, prisonnier de guerre à Hanau et WALCHAERT, ne furent agréés par le roi Guillaume Iᵉʳ que dans le courant de l'année 1817 ; quant à l'adjudant sous-officier BRASSINE, retenu en France pour régler l'administration du régiment licencié, il ne revint en Belgique qu'à la fin de l'année 1814 et ne put reprendre le service actif qu'en 1820, en perdant toutefois son ancienneté de grade et de service.

Au retour de l'île d'Elbe, l'Empereur écrivit dès le 3 avril, au prince d'Eckmuhl, ministre de la guerre, de s'occuper de l'organisation de 5 régiments étrangers, dont un tiré de nos provinces qui « porterait l'uniforme actuel des régiments belges ».

L'Empereur s'était trompé sur les sentiments qui animaient les esprits, dans les Pays-Bas, au moment de cette suprême aventure.

Il n'y eut qu'un empressement très relatif à venir se ranger sous les aigles impériales et l'organisation de ces corps étrangers ne put être terminée assez tôt pour leur permettre



Ministère de la Guerre.
2e Division.
Bureau de la Mon Mre du Roi & des Décorations

Paris, le 24 Octobre 1816.

Je vous annonce avec plaisir, Monsieur, que par Ordonnance du 9 de ce mois, le Roi a daigné sur ma proposition, vous nommer Chevalier de St Louis.

Je me félicite, Monsieur, d'être l'interprète de la Volonté de Sa Majesté dans une circonstance où vous obtenez une récompense aussi honorable de vos bons Services.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint votre brevet de Chevalier avec la Décoration de l'Ordre.

Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant Serviteur.

Le Mal D. de Feltre

A M. Daymaille, ancien Chef de Bataillon d'État-Major au Service de France

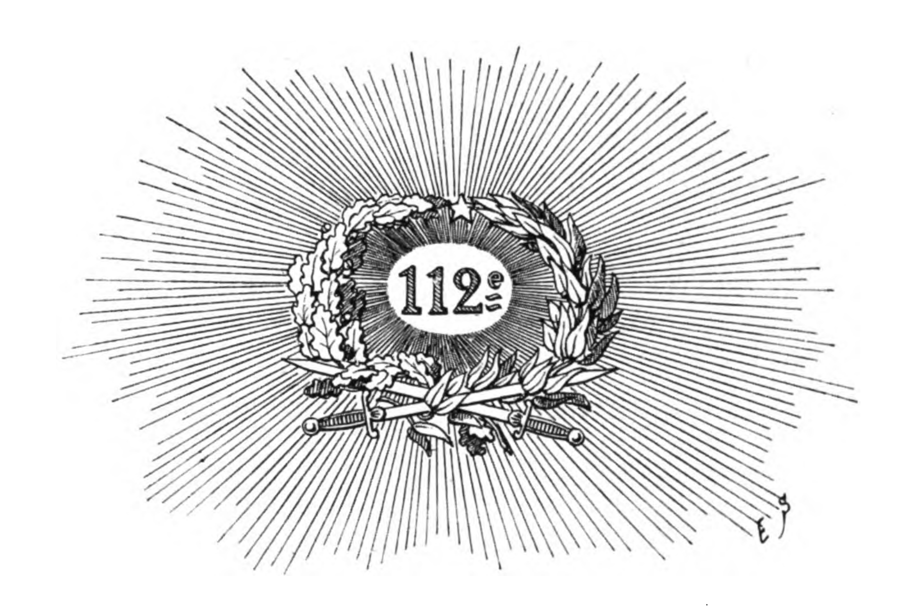
Lettre de nomination dans l'ordre de Saint-Louis.

d'entrer en campagne au mois de juin 1815 ; le 5e régiment belge s'organisait lentement à Amiens, il devait être commandé par le colonel Douarche.

Parmi les officiers retraités recommandés par La Bédoyère au Ministre de la guerre, il s'en trouvait un, noté ainsi qu'il suit : « est connu par son extrême bravoure ; son corps est couvert d'honorables cicatrices ; sa moralité est digne d'éloges ».

La Bédoyère voulait parler d'un ancien officier du 112e, du chef de bataillon Maximilien WUNSCH de Bruxelles. Cédant à ses instances, l'Empereur le nomma chef du 3e bataillon du 5e régiment étranger le 24 mai 1815 ; après la défaite de Waterloo, notre compatriote tomba en disgrâce et ne fut remis en jouissance de sa pension de retraite que le 1er avril 1817.





FRANCE — 1814 — CONCLUSION



CHAPITRE X

FRANCE — 1814 — CONCLUSION



COMPOSITION DU CADRE DES OFFICIERS DU 112[e] RÉGIMENT DE LIGNE

A LA DISSOLUTION DU CORPS.

(12 MAI 1814.)

*

Le 112[e] régiment de ligne est dissous en vertu de l'ordonnance du 12 mai 1814 et versé :

Les 1[er] et 4[e] bataillons, dans le 7[e] régiment de ligne, colonel DE LA BÉDOYÈRE.
Les 2[e] et 5[e] bataillons, dans le 39[e] (ex-42[e]), colonel DARIÈS.
Le 3[e] bataillon, dans le 58[e] (ex-62[e]), colonel DE THOLOSAN (1).

Colonel. . . . . DE LA BÉDOYÈRE (CHARLES-ANGÉLIQUE-FRANÇOIS-HUCHET, comte), passé au 7[e] régiment de ligne le 1[er] septembre 1814.

(1) *Notice sur les régiments dans lesquels furent versés les bataillons du 112[e] de ligne à sa dissolution.*

Le 7[e] régiment de ligne (régiment d'Orléans sous la 1[re] Restauration), dont le drapeau actuel porte les inscriptions suivantes : *Fleurus, Bautzen, Anvers, Sébastopol,* était l'ancien régiment de Champagne créé en 1659, devenu 7[e] régiment d'infanterie en 1791 et commandé successivement sous l'Empire par les colonels Aussenac, baron Bougault, Lelong, de La Bédoyère et Boissin. Il se distingua en Espagne et au 7[e] corps de la Grande armée.

Le 39[e] de ligne (ex-42[e]) avait été commandé par les colonels Maucune, Soyer, Lamour, Thévenet, Dariès et Menu. *Arcole, Ulm, Friedland, Sébastopol,* sont écrits en lettres d'or sur le drapeau du vaillant régiment. Limousin était le premier nom du corps, créé en 1635.

Rouergue, créé en 1667, ainsi se dénommait le 58[e] de ligne (ex-62[e]) sous l'ancien régime. Les colonels furent Arnaud, Legrand, Donnat, et de Tholozan. Heilsberg, Friedland, Vimeiro, Valmeida (1808), Talavera de la Reina,



Major en second . . . . . DUGÉS, Charles-Joseph, passé au 39e régiment de ligne, le 17 août 1814.

Chefs de bataillon . . . . VAN THIELEN, Alexandre, démissionnaire le 14 décembre 1814.
FROMENT, Louis, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
TOURET, Hugues, passé au 39e régiment de ligne le 17 août 1814.
BOISSIN, Joseph-Michel, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814. (Il commanda le 7e de ligne pendant les Cent jours).
DE BOEUR, Jean-Henry-Thomas-Englebert, admis à la retraite le 1er septembre 1814.
MICHOTEY, Jean, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
LÉONI, Jacques, » »
ROSSI, Pierre, démissionnaire le 21 juin 1814.

Adjudants-majors . . . . DESAEGHER, Guillaume, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
VASSEAUX, Ignace, » »
DELILLE, Hugues, » »
WICOT, Nicolas, » »
BAUDOUX, Nicolas-Joseph, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
BRUYÈRE de MÉRITENS, Jean-Louis, passé au 7e régiment de ligne, le 1er septembre 1814.

Quartier-maître trésorier MORISOT, Étienne, passé au 39e régiment de ligne le 17 août 1814.

Officier-payeur . . . . . . HOLVOET, Jean-Joseph, » »

Capitaine d'habillement . OUWERSLOOT, Jacques, admis à la retraite le 1er août 1814.

Chirurgien-major. . . . . GUYENOT, Jean-Baptiste-Louis, admis à la retraite le 23 sept. 1814.

Aides-majors . . . . DUCHIEZ, Louis-Hippolyte, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
MINO, Jean, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
VILLENEUFVE, Jean-Louis, mis en demi-solde le 1er sept. 1814.
PICON, Jean-Baptiste, » »

Sous-aides-majors . . . . TIBEYRANT, Joseph-Pierre, » »
BELETTI, Claude-François, passé au 39e de ligne le 17 août 1814.
MALLEVILLE, Antoine, passé au 7e régiment de ligne le 1er sept. 1814.

Liste par rang d'ancienneté des Capitaines.

1. BAUWENS, Alexandre, passé au 58e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
2. FRANCOTTE, Joseph, admis à la retraite le 1er septembre 1814.
3. DEHOUSSE, Lambert-Joseph, passé au 39e régiment de ligne le 17 août 1814.

Almonacid, Ocana, Albuera, Vitoria, Toulouse, Lutzen, Wurschen, Dresde, Montereau, Paris, furent les campagnes et les batailles principales de ce beau régiment.

Le 61e de ligne (régiment de Vermandois en 1669), eut pour chefs sous le premier Empire, Dorsenne-Lepaize, Nicolas, Faure, Bouge, Pailhés, Ricard et Bouge (replacé, retour de captivité). *Héliopolis, Wagram, Sébastopol, Solferino,* tels sont les noms des victoires inscrites au drapeau. Sous la République et l'Empire, le 61e fit de nombreuses campagnes aux armées des Alpes, de Corse, des Pyrénées orientales, des Côtes de l'Océan, de Sambre-et-Meuse, d'Italie, d'Egypte, de la Grande armée, de Pologne, d'Autriche, de Russie, de l'Elbe et de Belgique (1815).

« Le 7 septembre 1812, le 61e de ligne, après avoir contribué à la prise d'assaut de la redoute de Semenofskoïe, en est chassé et la reprend trois fois à l'ennemi ; enfin, le 61e réussit à s'y maintenir, mais son 2e bataillon se fait tuer jusqu'au dernier homme. Le lendemain, l'Empereur ayant demandé au colonel Bouge ce qu'était devenu son 2e bataillon : « Sire, lui répondit cet officier, il est dans la redoute. »

Historiques des corps de troupe de l'armée française, page 127.

4. THOUMINY DE LA HAULLE, JEAN-BAPTISTE, passé au 39e régiment de ligne le 17 août 1814.
5. D'OTREPPE, FRÉDÉRIC, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
6. FOURNIÉ-LA-MARTINIE (1), PIERRE, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
7. DUFLOQUET, GUILLAUME, passé au 58e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
8. DOLLIN DU FRESNEL, FRÉDÉRIC, passé au 61e de ligne le 1er juillet 1814.
9. ESPEREN, PIERRE-JOSEPH, admis à la retraite le 1er septembre 1814.
10. RIGAUD, HONORÉ-RAYMOND, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
11. DE GOURNAY, YVES, admis à la retraite le 1er septembre 1814.
12. MOLINATI, JEAN, démissionnaire le 14 avril 1814.
13. DANNEELS, JEAN-BAPTISTE, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
14. DUCOURNAU, ARNAUD, passé au 58e régiment de ligne »
15. DRONSART, ANDRÉ-JOSEPH, passé au 7e régiment de ligne »
16. SECOURGEON, CHARLES-FERDINAND-JOSEPH, passé au 58e régiment de ligne le 1er sept. 1814.
17. FOURNIÉ-LA-MARTINIE (1), ALEXANDRE, passé au 7e régiment de ligne »
18. DEFACQZ, EDOUARD, passé au 61e régiment de ligne le 1er juillet 1814.
19. BATESTI, SIMON-PAUL, passé au 58e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
20. GUIRARD dit DESJARDINS, ALEXANDRE, passé au 58e régiment de ligne le 1er sept. 1814.
21. POUJOLLE, JEAN-FRANÇOIS, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
22. ROYER, JEAN-BAPTISTE-PAUL, passé au 58e régiment de ligne »
23. LUIGGI, CRUCIEN, » »
24. ALESSANDRINI, JOSEPH, » »
25. DE PINGUERN, DAVID-DOMINIQUE, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
26. GILLIARD, CHARLES-PHILIBERT, passé au 58e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
27. MARTURÉ, ANTOINE, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
28. DOREZ, CHARLES, » »
29. BERTRAND, FRANÇOIS, passé au 39e régiment de ligne le 17 août 1814.
30. DELALAIN, JULES-CHARLES, passé au 155e régiment de ligne le 19 février 1814.
31. LEROUX, LOUIS, aide de camp du général baron Penne le 1er juillet 1814.
32. DELANNOY, HENRY-ADOLPHE, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
33. BONINI, PIERRE, » »
34. GIRARD, JULIEN, » »
35. HACHET, JULIEN, » »
36. L'HOSTE, FRANÇOIS-MATHIEU, admis à la pension de retraite le 1er septembre 1814.
37. PUGIBET, JEAN, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
38. GODEL, CHRISTOPHE, » »
39. GUYARD, JEAN, » »
40. SIMON, JEAN-PIERRE, passé au 35e régiment léger le 1er mars 1814.
41. GOMBERT, PIERRE-FRANÇOIS-ALEXANDRE, admis à la pension de retraite le 1er sept. 1814.
42. COLPAERT, JEAN-LOUIS, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
43. MORCEL, JEAN-PIERRE, admis à la pension de retraite le 1er septembre 1814.
44. BOUCHARD, JEAN-BAPTISTE, décédé à Aix le 22 juin 1814.
45. DE MEULENEER, LOUIS, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.

(1) Fournié de Saint-Amand de la Martinie.

Liste par rang d'ancienneté des Lieutenants.

1. MENNENGH, Gérard, démissionnaire le 16 octobre 1814.
2. BAUWENS, Jean, démissionnaire le 1er septembre 1814.
3. FRESSIN de LOSSY, Charles-Antoine, démissionnaire le 1er septembre 1814.
4. LAVABRE, Henry-Philippe, admis à la pension de retraite le 3 janvier 1814.
5. ARONDEL-DELVAUX, Désiré-Charles-Louis-Marie, mis en demi-solde le 1er sept. 1814.
6. DEMARET, Adrien, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
7. DAMMAN, Jacques, passé au 39e régiment de ligne le 17 août 1814.
8. de MAUGEER, Joseph, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
9. PAYEN, Auguste, passé au 61e régiment de ligne le 1er juillet 1814.
10. LEBRAUT, Grégoire, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
11. BOUTIN, Jacques, passé au 39e régiment de ligne le 17 août 1814.
12. LEBON, Thomas, " "
13. RUELENS, Jean-François, passé au 1er régiment de ligne le 1er mars 1814.
14. SILVAIS, Melchior-Joseph, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
15. CHOVOT, Jean-Baptiste-François, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
16. BRAUWERS, Jean-Henry, passé au 62e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
17. GREEF, Gaspard-Guillaume, passé au 58e régiment de ligne "
18. PETIT, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
19. LAGRANGE, Gabriel, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
20. MEYER, Jean, " "
21. HENGST, Charles-Jacques, mis en demi-solde "
22. BLOM van ASSENDELFT, Frédéric, mis en demi-solde "
23. BARON, Alexandre, passé au 61e régiment de ligne le 1er juillet 1814.
24. BOUVIER, Charles, " "
25. DERYCKER, Charles, passé au 39e régiment de ligne le 17 août 1814.
26. BOUCHER, Antoine, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
27. DEGRAEVE, Pierre, passé au 61e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
28. HIELARD, Pierre-Nicolas, " "
29. BOCHARD, Hyppolite, démissionnaire le 28 septembre 1814.
30. de SAULCES de LATOUR, Jacques, passé au 61e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
31. MONTFORT, Charles, passé au 7e régiment de ligne "
32. JANNOT, Hilaire, " "
33. DEGRAND, Etienne-Antoine, mis en demi-solde "
34. RICHAUD, Jean-Antoine, " "
35. CASENEUVE, Jacques-Joseph, " "
36. FERT, Thomas, passé au 7e régiment de ligne "
37. MARAIS, Louis, mis en demi-solde "
38. LEPETIT, Pierre, " "
39. CHAUMONTEL, François, mis en demi-solde "
40. FALMAGNE, Constant, démissionnaire le 21 juin 1814.
41. GASS, Jean, mis en demi-solde, le 1er septembre 1814.

42. COLLIGNON, Claude, admis à la pension de retraite le 1er septembre 1814.
43. GAGNEROT, Augustin, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
44. FREMIET, François, " "
45. VANDIOL, Casimir, admis à la pension de retraite "
46. VILLEPINTE, Guillaume, " "

Liste, par rang d'ancienneté, des Sous-Lieutenants.

1. PESIN, Hubert, admis à la pension de retraite le 1er septembre 1814.
2. DEBAS de SURMONT, Théodore-Louis, admis à la pension de retraite le 1er sept. 1814.
3. COUVREUR, Joseph, démissionnaire le 3 mars 1814.
4. MAZERAN, " "
5. MIRET, " "
6. DEPAULY, " "
7. CLÉMENT, Godefroy, passé au 39e régiment de ligne le 17 août 1814.
8. LEBAS, Eugène, passé au 58e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
9. PORTAELS, Constant, mis en demi-solde "
10. HANSSENS, André, " "
11. LEROUX, François, passé au 25e régiment de ligne le 2 mars 1814.
12. WALCHAERT, Jean, passé au 39e régiment de ligne le 17 août 1814.
13. JOFFRES, Pierre, passé au 58e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
14. PETITPAS, Guillaume, passé au 62e régiment de ligne "
15. GABRIELLI, Rénier, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
16. DESSORT, Pierre-Antoine, passé au 88e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
17. BERNARD, Jean-Joseph, " "
18. LESSIEUR, Gilles, passé au 39e régiment de ligne "
19. DUPUIS, Fidèle, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
20. DAMAVE, Lambert, " "
21. GENNET, Lambert, " "
22. BARASCUT, Frédéric, " "
23. CRAYENS, Valentin, " "
24. BASTIN, Joseph, " "
25. DECREM, Adrien, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
26. PIETERS, Corneille, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
27. JAMART, Lambert, mis en demi-solde "
28. DEROY, Joseph, passe au 7e régiment de ligne "
29. BOUCHER, Laurent, " "
30. DEBRUXELLES, Nicolas, " "
31. RENARD, mis en demi-solde "
32. GENNET, " "
33. RASSE, " "
34. LEPELEY, passé au 61e régiment de ligne "
35. ODERA, Joseph, " "

36. GOFFIN, Charles, démissionnaire le 21 juin 1814.
37. VILLEMINOT, Claude, " "
38. van PRADELLE de PALMAERT, passé au 55e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
39. GOTTARD, Luc, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
40. BASTIDE, Claude, démissionnaire le 21 juin 1814.
41. FRATTI, Jean-Baptiste, " "
42. MORELLET, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
43. LEBON, Pierre-Joseph-Hyacinte, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
44. CHAMPEAUX, Jean-Jacques, passé au 39e régiment de ligne le 1er septembre 1814.
45. SCHUMAN, Adolphe, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.
46. GERARD-DEVOUAILLES, Hyacinthe, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.



CONCLUSION

Nous voici arrivé au bout de notre tâche ; nous la quittons à regret ; elle nous était devenue chère, parce que les heureuses trouvailles qui nous ont permis de reconstituer l'histoire du 112e, ne nous ont apporté que des actions d'éclat et des preuves de bravoure.

Encore que le talent du narrateur n'ait pas été à la hauteur de la matière du récit, du moins n'est-ce pas sa faute si la monographie tourne au panégyrique et si, d'un exposé de faits glorieux, se dégage nécessairement une émouvante impression de gloire. Faut-il dire aussi que cette gloire n'a pas été le monopole du 112e et que l'histoire de tous les régiments de bataille mènerait à la même conclusion !

Nous avons choisi le 112e, d'abord, parce qu'il a été recruté de 1803 à 1813 dans les départements formés de l'ancienne Belgique, puis et surtout, parce que beaucoup d'officiers sortis de ce régiment sont devenus, par la suite, d'excellents serviteurs aux Pays-Bas et dans notre jeune patrie.

Nous avons retrouvé dans le cadre de notre armée nationale, quatre lieutenants généraux, deux généraux-majors, douze colonels, six lieutenants-colonels, treize majors, de nombreux officiers subalternes, qui firent leurs premières armes dans les bataillons du 112e. Ils y ont apporté leur expérience, leurs qualités militaires, le souvenir à jamais vivant de leur abnégation et de leur héroïsme.

Qu'on nous permette, avant de conclure, de résumer, en une esquisse rapide, l'histoire que nous venons de détailler :

Formé à Bruxelles, le régiment traverse deux fois la France, du nord au sud, pour gagner les côtes de l'Océan, de l'ouest à l'est, pour se rendre en Italie. Après un dur passage des Alpes, un séjour plus lamentable encore en Piémont, dans l'insalubre Alexandrie où des fièvres le déciment, il est dirigé sur Florence, et dans cette merveilleuse Toscane, il passe ses plus belles années dans la paix et l'abondance. Mais, ces nouvelles délices de Capoue ne l'amolissent pas ; il les quitte pour prendre part à la campagne de 1809 et il y accomplit des exploits qu'un témoin oculaire a consignés dans un récit épique. Le 4e bataillon est malheureusement détruit en Espagne ; le régiment échappe, d'autre part, aux horreurs de la retraite de Moscou, mais avec les vaillantes légions du 11e corps, il porte tout le poids des campagnes de Saxe et de Silésie.

Pour ceux qui nous ont suivi, dans les pages qui précédent, il nous suffira de retracer les étapes glorieuses du 112e, de citer les noms de Volano, Malborghetto, Tarvis, San-Daniele, Raab et Wagram et de les retrouver à Zehlendorf, Belitz, Nedlitz, Mersebourg, Lutzen,

Kolditz, Nossen, Dresde, Bischofswerda, Bautzen, Wurschen, Liegnitz, Jauer, Löwenberg, Piligrensdorf, Goldberg, la Katzbach.

La fin même de cette belle demi-brigade, emportée dans la débâcle de l'Empire, est doublement héroïque, et par sa vaillance, et par son esprit de sacrifice : un bataillon est foudroyé à Bautzen ; les deux tiers du reste sont tués ou perdus sur les bords escarpés d'un torrent grossi par les pluies, au bas du plateau de Janowitz ; ce qui survit se distingue encore parmi les débris du 11[e] corps et se dévoue noblement à Leipzig, à Hanau, le long du Bas-Rhin, à Arnheim, à la Fère-Champenoise, à Weiskirsch, à Viarezzo !

Tous d'ailleurs, depuis les chefs jusqu'aux soldats, contribuèrent à rendre leur régiment illustre.

Faut-il de nouveau citer ses trois colonels dont l'un a son nom inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile ; dont l'autre, méconnu, revit dignement dans ceux de nos généraux, ses descendants, qui portent fièrement le grand nom de la Trebbia ; dont le troisième enfin, par sa jeunesse glorieuse et sa fin tragique, a laissé un souvenir attendri dans toutes les mémoires ?

A Goldberg, tomba le capitaine BOUCHER qui eut cinq enfants au régiment ; trois furent blessés le même jour à la même bataille ; deux devinrent colonels, et l'un des petits-fils, fidèle continuateur de ces nobles traditions, M. le lieutenant général A.-J. Boucher, aujourd'hui à la retraite, passe pour un des meilleurs chefs de notre infanterie.

N'oublions pas CHARLES GOETHALS, capitaine de grenadiers, qui mena si crânement sa compagnie à Wagram. Au mois de juin 1815, on signala trois bataillons belges qui se distinguèrent particulièrement par leur valeur et leur ferme contenance dans les rangs des alliés à Waterloo ; c'étaient les 3[e] et 7[e] de ligne, le 36[e] bataillon de chasseurs ; ils étaient commandés par les lieutenants-colonels LHONNEUX, VANDEN SANDEN et GOETHALS, tous sortis de l'ex-112[e].

Citons encore : les lieutenants généraux ANTOINE D'AYWAILLES, NICOLAS L'OLIVIER, ANDRÉ NYPELS, le général DOLLIN DU FRESNEL, un des héros de Mersebourg, le général DOREZ, l'ancien porte-aigle du 112[e], le maréchal de camp DE WAUTIER, CHARLES-ALBERT, qui conserva religieusement l'écharpe du drapeau de son régiment à l'époque de la dissolution du corps, les colonels DE L'ESCAILLE, L'OLIVIER, HENRI, mort à la fleur de l'âge, SILVAIS, STIÉNON, VAN LANDEWYCK, WUESTEN, les lieutenants-colonels BARON, BAUDOUX, DAMMAN, et enfin les majors DE MAUGEER et VAN GOETHEM ; l'armée belge s'apprêtait à fêter le centenaire de ce dernier, quand il fut brusquement ravi à sa pieuse vénération le 24 décembre 1884.

Trois de nos compatriotes, un ancien caporal instructeur du 112[e], SOLLEWYN, deux jeunes fusiliers, VAN LANDEWYCK et GENNET, parcoururent une carrière des plus remarquables aux Indes-orientales néerlandaises ; dans les rapports officiels des guerres de Java, de Sumatra et de Bali, on signale fréquemment les faits d'armes du colonel Sollewyn, des majors Van Landewyck et Gennet (1).

L'ancien ministre de la Guerre, M. le lieutenant général BRASSINE a son nom inscrit, lui aussi, sur le livre d'or du 112[e] ; il est le fils d'un vieux capitaine, blessé trois fois sur les champs de bataille en Italie et en Allemagne.

Pour clôturer, disons qu'à « l'affaire de Wagram, où il fit terriblement chaud » suivant l'expression de l'époque, chacun y alla de sa personne ; le vieux capitaine LEBON, était alors

(1) Voir notre *Histoire de la participation des Belges aux campagnes des Indes-orientales néerlandaises (1815-1830).*

tambour-major au régiment; il faisait partie de la grande colonne d'attaque du général Macdonald et fut blessé d'un coup de canon à l'épaule gauche.

On peut dire qu'il est heureux pour notre armée qu'elle ait compté dans son sein ce noyau de braves dont la modestie n'a pas empêché l'exemple d'être salutaire et fécond.

Si la plupart d'entre eux ont transmis leurs mâles et fières qualités à de nouvelles générations d'officiers, tous ont fait rayonner autour d'eux et longtemps après eux, jusqu'à nos jours même, l'influence irrésistible dans un tel milieu, d'exploits accomplis dans un esprit de fraternelle abnégation et d'invincible courage.

On a dit « l'occasion fait les héros » et cela est vrai pour notre armée; pendant un demi-siècle, l'occasion manque à ces héritiers d'une gloire d'épopée; mais l'œuvre africaine a sonné le réveil de toutes ces vertus dormantes, réduites à l'inaction forcée, et depuis plus de vingt ans, la liste est déjà longue de tous ceux qui, du nom de Belge, ont refait le synonyme de bravoure.

Dans son ouvrage *Extrait de nos 144 régiments de ligne* (1), M. E. M. de Lyden dit que: «pour beaucoup de régiments, les renseignements manquent absolument, nous entendons les renseignements détaillés; et quelques uns, ajoute-t-il, sont tellement indécis, qu'il est difficile, sinon impossible, de donner des dates précises ».

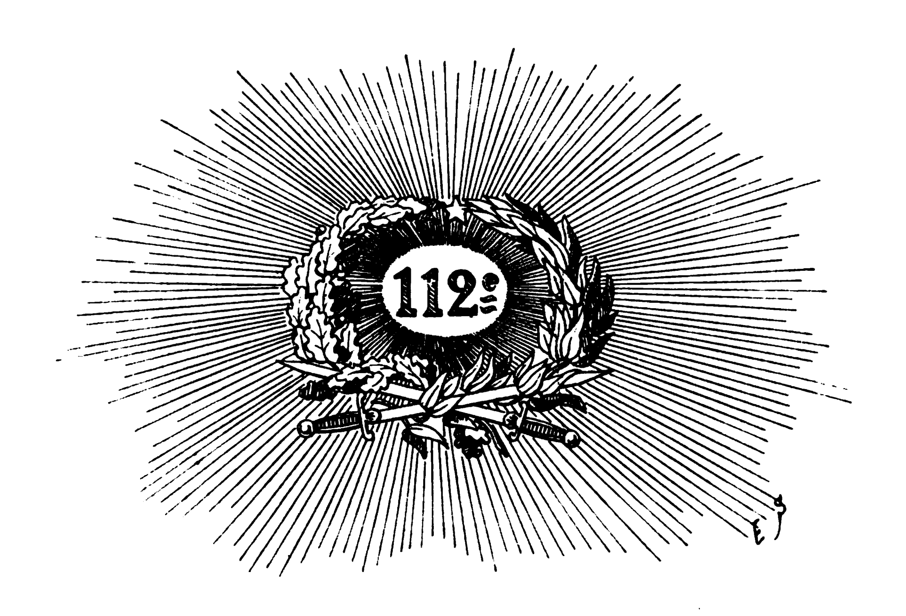
Cette lacune est, pensons-nous, désormais comblée pour la 112e demi-brigade et nous espérons que notre travail n'aura pas été inutile à l'armée française; on sait, en effet, que le numéro de la 112e demi-brigade a été repris, le 4 avril 1872, par l'ancien 12e régiment de marche d'infanterie créé en 1870, et nous sommes convaincu que les héroïques souvenirs d'antan y seront religieusement gardés. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, le drapeau du 112e devait flotter un jour au vent de la bataille, d'autres exploits viendront, nous en sommes sûr, s'ajouter à ceux qui symbolisent tout un passé de gloire :

RAAB — WAGRAM — LUTZEN — BAUTZEN.



(1) Librairie illustrée. — Paris, rue du Croissant, 7. — 1887.





APPENDICES



APPENDICES

La compagnie du capitaine Goethals à Wagram. — Récit de la captivité en Russie. — Le lieutenant de Maugeer emmené à Tambov. — Il rentre en France et assiste au bombardement de Mézières. — Il quitte le service de la France, entre dans l'armée des Pays-Bas. — La révolution de 1830 le ramène dans les rangs belges. — Sa mort. — Mise en accusation du général de La Bédoyère, compromis au retour de l'île d'Elbe; il est condamné à mort et fusillé en 1815. — Liste des villes, villages, bourgades et camps dans lesquels la 112e demi-brigade a séjourné. — Biographies des officiers qui, à la chute de l'Empire, ont repris du service en France, aux Pays-Bas, aux Indes néerlandaises ou en Belgique. — Historique de la 112e demi-brigade de bataille (1794-1803), sous les chefs de brigade Miquel, Rossignoli, Trépied. — Le 112e régiment d'infanterie de ligne actuel, de 1870 à nos jours.



LA COMPAGNIE DU CAPITAINE GOETHALS A WAGRAM

112e RÉGIMENT DE LIGNE

2e BATAILLON

2e COMPAGNIE DE GRENADIERS

CONTRÔLE NOMINATIF PAR RANG D'ANCIENNETÉ COMMENCÉ LE 1er MARS 1809

Capitaine . . . . GOETHALS, CHARLES.
Lieutenant en premier. NYPELS, ANDRÉ.
Lieutenant en second .
Sergent-major . . . . . BOUCHER.
Fourrier . . . . FABRY.



Sergents . . . . DUJARDIN, VILLARD, POUJOLLE, BONINI.
Caporaux . . . . SPINOIS, COLLIN, DEWILDE, BRASSINE, LAFLEUR, GAMARD, REGNIER, RASKIN.
Tambours. . . . . FOUQUEROULLE, COLLARD.

Grenadiers :

FELTERN.	FRANÇOIS.	MESPOUILLE.
CRASSE.	DEGREEF.	NAUWELAERT.
GOFFIN.	MASSON.	DUMONT.
GENNET.	REBELS.	MAQUET.
POLLET.	DEGRAEVE.	VANDEN BOS.
VANPÉE.	DELEUX, ALBERT.	MOGUET.
MAKELING.	WOUTERS.	GILLAIN.
KEYAERT.	BARBIEUX.	DELEENER.
PAQUOT.	KOUKA.	SCHOUT.
SCHOTMANS.	VAN DER BECKEN.	PERRON.
CHALLY.	GOOSSENS.	RINGUET.
VOGHELS.	AUGUSTINUS.	BENOIT.
ANDRÉ.	DABBÉ.	GOURGON.
BOYENS.	DESMEDT.	LEMALLE.
RUBRECKX.	DARMONDE.	CORTENBOS.
BERGMANS.	L'HUY.	CHAPPÉ.
DEWITTE.	COULON.	AVAUX.
LENSSENS.	WOIVIN.	VAN ORTROY.
VANDENBORNE.	GEORGE.	FROMOND.
CORDEWINNE.	VERBIST.	SAUVEUR.
HANNEAU	LAVANCÉE.	DEKOKER.
HERZOOG.	BASTENDORF.	MASSET.
WITTENHOVEN.	DAUCHAMPS.	DELEUX, JEAN-BAPTISTE.
CANELLE.	JADOT.	TRISTEMANS.
SOENEN.	GRAMME.	ARTS.
GOEMERS.	SNAUWAERT.	HEYVAERT.
VAN SIGENVELD.	BERTHEL.	LYON.
MORREN.	JACQUIN.	DEWASSEAUX.
PIERLOOS.	DUCHATELET.	PHILIPPE.
TALLEMAND.	VANDER OST.	SAUVELS.



RÉCIT DE LA CAPTIVITÉ EN RUSSIE.

Nous avons vu qu'au désastre de la Katzbach, les lieutenants DE MAUGEER et BOUTIN, avaient été faits prisonniers par les Cosaques et dépouillés de tout ce qui pouvait avoir une certaine valeur pour ces cavaliers nomades.

De Maugeer et Boutin arrivèrent le 6 septembre à Breslau et firent partie d'un convoi considérable de plus de deux mille prisonniers de guerre dirigé vers la Russie orientale. Deux mois plus tard, lorsqu'ils atteignirent Grodno, sur le Niémen, on n'en comptait plus que cinquante. La plupart étaient morts de faim, de froid, de fatigue, de mauvais traitements; arrivés à destination, dans de mauvaises bourgades, on les entassait pêle-mêle dans de méchants greniers où le plus souvent ils ne pouvaient trouver ni nourriture ni sommeil.

Les prisonniers appartenant au 112e régiment arrivèrent à Varsovie le 28 septembre; ils logèrent à Praga, faubourg situé sur la rive droite de la Vistule. « Varsovie, écrit de Maugeer, « est un assemblage d'hôtels et de cabanes en bois; les rues en sont bourbeuses ». Le départ de Praga eut lieu le 4 octobre, le passage du Bug et l'arrivée sur le territoire russe le 12 du même mois.

« Nous atteignîmes Grodno sur les confins de la Lithuanie le 23 octobre; cette ville est située sur la rive droite du Niémen, sur lequel il y a un pont de bateaux; cette ville est assez considérable et possède de belles églises; après avoir séjourné tant bien que mal dans cette cité jusqu'au 8 décembre, on nous fit marcher brusquement dans la direction du nord-ouest, vers la ville de Minsk, pas bien loin de Borrizov et de la Bérésina, de sinistre mémoire. Alors commença pour nous la véritable et grande misère; le sol était couvert de quatre pieds de neige; le froid était devenu très vif, chaque soldat qui tombait ou s'éloignait de la colonne, était un homme perdu.

» Notre mise avait un cachet tout particulier. Presque tous avaient percé d'un trou une couverture et y passaient la tête; le reste servait de manteau; on ne retrouvait plus aucune trace d'uniforme.

» Impossible de décrire pareille bigarrure, pareille misère; les barbes étaient incultes, noircies par la fumée des bivouacs, garnies de clochetons de glace.....

» Le 8 février 1814, départ pour Tchernigov dans l'Ukraine : c'était une assez grande ville, chef-lieu du gouvernement du même nom, presque toute bâtie en bois à l'exception du Kremlin (maison impériale) et de quelques églises; les rues n'étaient point pavées, on passa le Borysthène sur la glace le 22 février à Rogatchev; on arriva à Tchernigov le 14 mars. On nous fit comprendre qu'on allait nous diriger plus au nord dans la région des terres noires, du côté de Tambov.

» Gare à qui cherchait à échapper à la file des forçats, pour aller marauder dans les champs ou les bois avoisinant la route; il expirait bien vite sous le fer aigu des Baskirs ou le fouet impitoyable des Cosaques qui nous escortaient.

» Nous atteignons, enfin, Koursk le 10 mai 1814; nous trouvons la ville pavoisée, en fête, au milieu des réjouissances provoquées par la nouvelle de la capitulation de Paris, la paix de Fontainebleau et le changement de gouvernement en France.



« Dès ce moment nous fûmes traités avec beaucoup plus d'humanité ; et nous avons appris plus tard qu'au mois d'avril, l'empereur Alexandre, homme d'une mansuétude rare, en recevant le Sénat français, lui dit qu'il venait d'ordonner la délivrance immédiate de tous les prisonniers détenus dans la vaste étendue de son empire. Le 23 mai, nous étions à Voronej, l'une des plus belles villes de la Russie ; elle était fort commerçante et presque toute bâtie en pierres et en briques ; elle était pavée, ce qui est rare dans cet empire. Voronej était la capitale du gouvernement qui porte son nom ; nous avons passé le Don à cinq verstes en deçà et nous avons enfin atteint Tambov le 1er juin 1814, où nous apprîmes les nouvelles officielles de la paix.

« Nous étions à trois cent trente lieues au-dessus de Tchernigov et avions traversé dans



Baskir. — Cosaque du Volga. — Tartare Kirguise.

France militaire

les souffrances du froid, de la fatigue et de la faim, les dix mois et trois jours qui s'étaient écoulés depuis la fatale journée du 27 août 1813. »

Les premières nouvelles que l'on reçut du lieutenant de Maugeer datent de Gotha 14 novembre 1814. Les prisonniers de guerre avaient été relâchés dès le 6 juin ; inutile de dépeindre la joie de nos braves compatriotes à l'idée de retrouver leurs foyers et leur chère patrie. Ils quittèrent Tambov et arrivèrent à Koslov le 7 juillet ; le 19 septembre, ils atteignirent Bjelostok ; le 13 octobre, ils étaient en Pologne, à Tykotschin ; ils passèrent la Nareve, puis la Vistule à Plotzk le 21 ; le bonheur de se trouver en liberté leur donnait des ailes ; ils étaient le 26 à Kalisch, le 30 à Guhren en Prusse, le 9 novembre à Leipzig, le 18 à Francfort sur le Mein, le 22 à Landau, première ville française, le 25 à Strasbourg, le 8 décembre à Givet et enfin, le 17 décembre 1814, notre héros put se jeter dans les bras de ses chers parents qu'il n'avait plus embrassés depuis le 25 décembre 1811. On l'avait cru mort ; aussi avait-on bien pleuré sur son sort, car il méritait d'être sincèrement regretté.





Les officiers qui revenaient de captivité des confins de la Sibérie, de Russie ou d'Allemagne se trouvaient pour la plupart dans un dénûment voisin de la misère ; le lieutenant de Maugeer qui s'attendait à servir comme tant d'autres au 7e, au 39e ou au 58e de ligne, fut informé à son passage à Mézières, département des Ardennes, qu'il était mis en demi-solde et qu'il devait concourir à la formation de la garde nationale. Il espérait être nommé capitaine, grade qui lui avait été promis à la fatale journée de Goldberg, où il commandait les débris de son régiment; on lui devait : quatre mois d'arriéré de solde, 400 francs; gratification d'entrée en campagne, 400 francs; perte du porte-manteau, 300 francs; dix-huit mois de légionnaire, 380 francs, six mois de demi-solde, à titre de gratification de prisonnier, 450 francs; total, dix-neuf



TROUPES RUSSES.

Garde Impériale. – Grenadiers. – Dragons. – Fusiliers. — Carabiniers.

cent trente francs : nous ne savons pas si cette somme lui fut restituée, mais tout nous porte à croire qu'elle le fut.

Classé avec son grade dans la 6e compagnie du bataillon de réserve du département des Ardennes, il était à Charleville le 29 mars 1815, à Givet le 3 avril, à Rocroi le 28. Il n'assista pas à la bataille de Waterloo, mais fut témoin du siège et du bombardement de la ville de Mézières, du 26 juillet au 9 août, date de la reddition de la place aux armées alliées, par ordre du roi Louis XVIII. Le 5 août, il était de garde sur la place d'armes; pendant la nuit une bombe éclate et tombe au milieu du feu autour duquel on bivouaquait; elle creusa un fossé profond à la place où était le feu, emporta deux hommes du poste et couvrit les autres de toutes sortes de débris.

Le lieutenant de Maugeer fut régulièrement congédié du service de la France le 15 octobre 1815 et ne fut admis au service de S. M. le roi des Pays-Bas que le 16 février 1816.

Cette arrivée tardive pesa sur le restant de sa carrière; le gouvernement du roi Guillaume avait décidé que tous les officiers rentrés après la bataille de Waterloo, perdraient leurs années d'ancienneté de grade; de Maugeer, placé au 3e bataillon d'infanterie de ligne



ne fut nommé capitaine (en non-activité de service) que le 16 août 1829 ; le 24 septembre 1830 il était capitaine-major de place à Mons; après la révolution belge de 1830, il fut confirmé dans son grade par le gouvernement provisoire le 24 novembre et nommé major le 11 novembre 1832.

Chevalier de l'ordre de Léopold le 7 août 1836, commandant d'armes de 2e classe le 21 janvier 1837, il commanda successivement les places de Huy et de Nieuport et fut admis, le 15 avril 1843, à la pension de retraite.

Il se retira à Gand, partageant son temps à écrire les mémoires de sa vie, à cultiver tour à tour la littérature et les fleurs. Modeste par excellence, de Maugeer ne parlait jamais de ces épisodes brillants où il avait été acteur intrépide et s'il n'avait écrit ses mémoires, tous les détails manqueraient pour sa biographie.



JOSEPH DE MAUGEER,
Major commandant de place de 2e classe.

D'après une miniature appartenant à son petit-fils, Monsieur Joseph Simpson, à Jette-Saint-Pierre.

Après une maladie de quelques semaines, au moment où sa famille croyait à une convalescence et espérait pour ce brave une longue et heureuse vieillesse, il s'éteignit doucement, sans douleur, sans agonie, dans les bras d'un ami; une fin aussi calme couronna doucement sa vie. Il mourut le 6 octobre 1847 à l'âge de soixante-cinq ans, après en avoir passé près de quarante au service de la patrie.

Voici quelques détails sur ses obsèques, extraits du *Messager de Gand* du 9 octobre 1847.

„ Hier dans l'après-midi, a eu lieu l'enterrement de M. Joseph de Maugeer, major pensionné, chevalier des ordres de Léopold et de la Légion d'honneur. La société des frères d'armes de l'Empire, avec tous leurs insignes, accompagnait le convoi qui était précédé de la musique militaire. La garnison était représentée par plusieurs officiers supérieurs et par un détachement.

„ Devant la fosse où s'élevaient à la fois les drapeaux surmontés de l'aigle de l'Empire



Napoléon par la Grâce de Dieu
Empereur des Français, Roi d'Italie,
Protecteur de la Confédération du Rhin,
Médiateur de la Confédération Suisse,
à tous présents et à venir Salut.

Par l'article treize du premier statut du premier Mars mil huit cent huit, Nous nous sommes réservé la faculté d'accorder les Titres que Nous jugerions convenables à ceux de Nos Sujets qui se seront distingués par des Services rendus à l'État [illegible] et de la fidélité que Notre cher et amé le Sieur Dubois [illegible] a manifestés pour Notre Service Nous a déterminé à faire usage en sa faveur de cette disposition. Dans cette vue, Nous avons par Notre Décret [illegible] Notre cher et amé le Sieur Dubois, Baron de Notre Empire.

En conséquence et en vertu de ce Décret le dit Sieur Dubois, s'étant retiré par devant Notre Cousin le Prince Archi-Chancelier de l'Empire à l'effet d'obtenir de Notre grâce les Lettres patentes qui lui sont nécessaires pour jouir de son Titre; Nous avons par ces présentes signées de Notre main, Conféré et Conférons à Notre cher et amé le Sieur Charles Marie Joseph Dubois, Major au deuxième Régiment des Lanciers de Notre Garde, né le [illegible] Octobre mil sept cent soixante douze, à [illegible], Département [illegible] le Titre de Baron de Notre Empire; ledit Titre sera transmissible à sa descendance directe, légitime, naturelle ou adoptive, de mâle en mâle par ordre de primogéniture, après qu'il se sera conformé aux dispositions contenues en l'article [illegible] de Notre premier Statut du premier Mars mil huit cent huit.

Permettons audit Sieur Dubois de se dire et qualifier Baron de Notre Empire dans tous Actes et Contrats tant en Jugement que dehors. Voulons qu'il soit reconnu partout en la dite qualité, qu'il jouisse des honneurs attachés à ce Titre après qu'il aura prêté le serment prescrit en l'article trente sept de Notre second statut, devant celui [illegible] par Nous délégués à cet effet, qu'il puisse porter en tous lieux les Armoiries telles qu'elles sont figurées aux présentes; [illegible]

Chargeons Notre Cousin le Prince Archi-Chancelier de l'Empire, de donner communication des présentes au Sénat, et de les faire transcrire sur ses Registres. Car tel est Notre bon plaisir. Et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, Notre Cousin le Prince Archi-Chancelier de l'Empire y a fait apposer par Nos ordres Notre Grand Sceau, en présence du Conseil du Sceau des Titres.

Donné au Palais des Tuileries, le [illegible] du mois de Janvier de l'An de grâce mil huit cent quatorze.

Scellé le [illegible] mil huit cent quatorze.
Le Prince Archichancelier de l'Empire
[illegible]

Reproduction d'un diplôme de Baron de l'Empire,

d'après une pièce authentique, appartenant à M. le major de cavalerie en retraite baron de Sprimont, arrière-petit-fils par alliance, de M. le général baron Dubois de Ferrières.

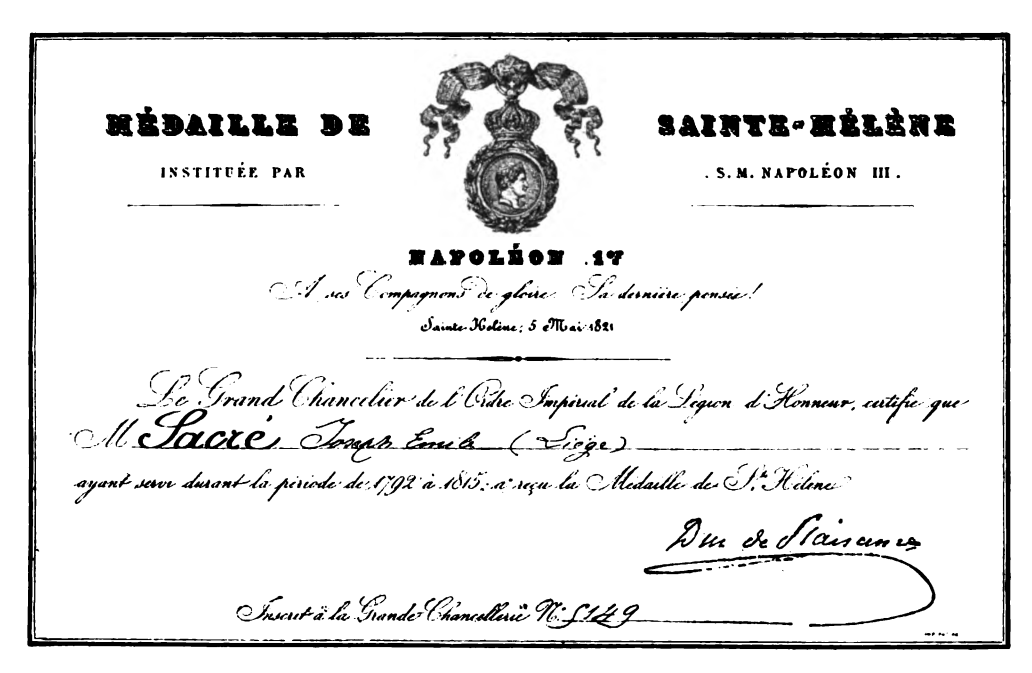
et du Lion Belgique, couverts d'un crêpe, l'orateur de la société des Frères d'armes de l'Empire, a rappelé succinctement l'état de services de l'honorable défunt.

» Il a retracé le tableau de cette longue et belle carrière militaire, en rappelant que le défunt avait assisté à trente-quatre batailles, combats, sièges et escarmouches, sur les côtes de l'Océan, en Italie, en Allemagne, en Saxe, en Prusse et en France.

» Il a fait ressortir que, chargé en 1830 de la surveillance des prisonniers hollandais à Mons, l'ancien prisonnier de guerre de la Russie s'acquitta de cette pénible fonction, de manière à obtenir des marques de reconnaissance publique de leur part.

» Tous les honneurs militaires ont été rendus au brave major, humble débris d'un héroïque empire.

» De nombreux amis avaient tenu à accompagner la dépouille mortelle jusqu'au champ



MÉDAILLE DE SAINTE-HÉLÈNE

INSTITUÉE PAR S. M. NAPOLÉON III.

NAPOLÉON Ier

A ses Compagnons de gloire Sa dernière pensée!

Sainte-Hélène, 5 Mai 1821

Le Grand Chancelier de l'Ordre Impérial de la Légion d'Honneur, certifie que M. Sacré Joseph Emile (Liége)

ayant servi durant la période de 1792 à 1815, a reçu la Médaille de Ste Hélène

Duc de Plaisance

Inscrit à la Grande Chancellerie N.° 5149

Reproduction d'un brevet de la médaille de Sainte-Hélène.

du repos; au moment suprême de la séparation, son ami le plus fidèle, Prudent Van Duyse, littérateur distingué, prit ensuite la parole et dans une improvisation chaleureuse, fit ressortir tout ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans le caractère de cet homme de bien:

» J'étais là quand Dieu voulut appeler à lui le digne guerrier que nous voyons descendre dans le lieu du repos; je l'ai vu s'éteindre, comme un beau soir que doit suivre une aurore encore plus imposante.

» Sa carrière fut longue et belle: il assista à la plupart des victoires de l'Empereur: il avait mérité par son courage d'être de la Légion d'honneur et l'Empereur en attacha l'insigne glorieux sur cette poitrine qui a cessé de battre.

» Il sut braver la mort sur les champs de bataille, de même qu'il sut braver la séduction que lui présentait à lui, vieux brave, un poste plus éminent. Au milieu de tristes défections, il resta fidèle au serment qu'il avait prêté à Guillaume, comme il le fut à celui prêté à l'Empereur. La croix d'honneur chez lui ne perdit pas son nom.

« Ce fut là aussi un acte de courage, un de ses plus beaux titres à cette gloire pure et impérissable comme la vertu.

» Vieux de son glorieux passé et grand de sa simplicité chevaleresque, il est venu souvent s'asseoir comme frère au milieu des frères de l'Empire : il venait causer d'amitié plutôt que de gloire. Cette amitié, du moins, ne s'éteindra pas dans cette tombe.

» Loin des bruits de la ville, dans une douce solitude embellie par une aimable famille (1), il consacrait ses loisirs à écrire les mémoires de sa vie et à cultiver les fleurs. C'était rappeler à la fois Xénophon et Condé ! Un soir que le vieux et fidèle serviteur m'avait rappelé, dans une conversation entraînante, le nom de Napoléon et qu'il y avait ajouté cette épithète que les ennemis de l'homme même n'ont pas osé lui refuser, il se reprit tout à coup par un mouvement religieux et ajouta ces mots foudroyants pour les vanités humaines : « Non, mon ami, Dieu seul est grand ».

» C'est comme si cette parole s'élevait jusqu'à notre cœur du fond de cette tombe muette mais éloquente.... Que tous ceux qui ont connu cet homme de bien, ce citoyen intègre, emportent au fond de leur cœur comme un souvenir du brave major, ces mots solennels : Dieu seul est grand, mes frères.

» Gloire à Dieu ! paix à ses cendres. »



MISE EN ACCUSATION DU GÉNÉRAL DE LA BÉDOYÈRE, ANCIEN COLONEL DU 112e RÉGIMENT DE LIGNE.

Nous avons relaté dans le chapitre qui traite de la deuxième partie de la campagne de 1813 en Silésie, que le colonel de La Bédoyère avait été assez grièvement blessé d'un coup de feu à la cuisse gauche sur les hauteurs de Goldberg, le 23 août.

Rentré en France et à peine remis de cette blessure, il avait épousé mademoiselle de Chastellux, âgée d'environ dix-neuf ans, petite-fille du marquis de Durfort-Civrac, et appartenant aux premières familles de la Cour. La Bédoyère était ainsi le beau-frère du comte Roger de Damas, lieutenant général, gouverneur de la dix-neuvième division militaire à Lyon, et du comte César de Chastellux.

Ses proches parents étaient: le comte Etienne de Durfort, capitaine-lieutenant des gendarmes de la Garde ; le comte Charles de Damas, capitaine-lieutenant des chevau-légers de la Garde, à la maison militaire du Roi ; le baron de Damas, gentilhomme d'honneur de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême ; Madame la comtesse de Damas-Crux, dame d'honneur, en survivance, de S. A. R. Madame la duchesse d'Angoulême.

Dès que La Bédoyère fut en état de reprendre du service, il alla commander provisoirement la 2e brigade de la 1re division de Paris (13 février 1814) et reprit ensuite le commandement des 1er et 4e bataillons de son régiment à l'armée de Lyon le 14 Mars 1814.

(1) Etant lieutenant au service des Pays-Bas, de Maugeer épousa à Mons le 15 novembre 1817, Marie-Thérèse-Jeanne-Flore de le Croix, fille de messire Jacques-Bernard, écuyer, et de sa troisième femme, Marie-Philippine Bosquet, née le 13 avril 1796 et décédée à Gand, le 2 février 1864. De cette union naquirent trois filles, qui devinrent Mesdames Frond, Simpson et Stelzner, toutes trois décédées aujourd'hui. Madame Anastasie Simpson de Maugeer était la plus aimable des femmes : instruite, distinguée, obligeante, son souvenir sera pieusement gardé par ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher.



Lorsqu'en vertu de l'ordonnance du 12 mai suivant, le 112e régiment fut dissous, les 1er et 4e bataillons furent versés dans le 7e régiment de ligne, connu sous la dénomination de régiment d'Orléans; c'est ainsi que passèrent dans le nouveau corps, en y apportant, assurément, les sentiments d'amour et les traditions d'idolâtrie que l'ancienne armée portait à l'Empereur déchu, les officiers dont les noms suivent: Froment, Boissin, chefs de bataillon; Baudoux, Bruyère-de Méritens, adjudants-majors; Mino, aide-major; Malleville, sous-aide-major; les capitaines d'Otreppe, Loutz, Danneau, Fournié-Saint-Amand de la Martinie, Pierre, Rigaud, Danneels, Dronsart, Fournié-Saint-Amand de la Martinie, Alexandre, Poujolle; les lieutenants Reddet, Chovot, Lagrange, Meyer, Monfort, Jannot, Fert; les sous-lieutenants Dupuis, Damave, Gennet, Barascut, Crayens, Bastin, Pieters Corneille, Deroy, Debruxelles et Gottard.

Ces officiers professaient, pour la plupart, les idées libérales de l'époque et avaient vu, avec regret, s'établir le régime monarchique, comme le comprenait le gouvernement de la Restauration. Il se trouvait même parmi eux de fougueux bonapartistes.



Pendant la campagne de France, La Bédoyère avait été proposé deux fois pour le grade de général.

Ces deux propositions, du 22 janvier et du 21 février 1814, sont rédigées en ces termes par le général Gérard: « Le colonel de La Bédoyère est l'un des plus dignes d'être promu au grade de général. Il a toutes les qualités nécessaires pour commander une brigade avec distinction et communiquer à sa troupe l'élan et la bravoure dont il est lui-même animé. C'est pour le bien du service seul que je demande ce grade. Car je n'ai connu le colonel de La Bédoyère que sur le champ de bataille ».

M. Thiers prétend qu'après l'abdication de l'Empereur, dont il était très aimé, La Bédoyère ne voulut pas reprendre du service et que ce fut en cédant aux pressantes instances de sa famille qu'il consentit, le 4 octobre, à accepter le commandement du régiment d'Orléans, dans lequel on venait de verser deux bataillons de l'ex-112e demi-brigade.

M. Capefigue avance, au contraire, que ce fut par la protection du comte de Damas, alors gouverneur militaire à Lyon, qu'il obtint un régiment du gouvernement royal.

M. Henri Houssaye, dans son remarquable ouvrage: *1815, Première restauration et retour de l'île d'Elbe*, partage cette dernière opinion, mais ajoute: « que les trois blessures et les beaux états de services de La Bédoyère lui permettaient de ne point considérer ce commandement comme une faveur ».

Dans le mouvement militaire, qui se préparait à la suite du Congrès de Vienne, il fut pour son malheur dirigé vers la septième division et alla tenir garnison à Chambéry, où, sous les ordres du maréchal-de-camp de Villiers, le régiment d'Orléans fut embrigadé, avec le régiment d'Angoulême (5e de ligne) commandé par le baron Roussille.

Le baron Louis de Villiers, qui reprit ensuite son titre de vicomte, chef de bataillon en Italie en 1800, ancien colonel du 6e régiment de ligne sous l'Empire, était franchement rallié aux Bourbons; il vécut vieux et figurait encore en 1834 sur les contrôles de l'armée française, comme lieutenant général disponible.

Quant au baron Roussille, colonel du régiment d'Angoulême, il avait eu peu de part aux faveurs de Napoléon; nommé colonel dans le courant de l'année 1808, en remplacement



du titulaire Plauzonne, nommé général, tué depuis à la bataille de Borodino (Russie), Roussille, grièvement blessé le 30 novembre 1811 dans une reconnaissance en Catalogne, fut dépassé par de nombreux camarades pour le grade de général et avait été maintenu dans le commandement du 5[e] de ligne à l'avènement des Bourbons; de là, la résistance opiniâtre qu'il opposa aux injonctions de Napoléon, au moment de l'affolement général à Grenoble.

Nos lecteurs voudront bien nous permettre d'emprunter au livre: *1815, Première restauration et retour de l'île d'Elbe*, de M. Henry Houssaye, les détails qui suivent; ils ont le mérite d'avoir été puisés par l'éminent écrivain aux sources les plus authentiques et publiés tout récemment.

« Quand le général de Villiers lui apprit à Chambéry le débarquement de l'usurpateur, La Bédoyère en fut si troublé, qu'il n'hésita pas à dire au général que l'on devrait différer d'un jour ou deux le départ de la brigade, afin de ne pas se trouver dans une situation embarrassante. Villiers, n'ayant pas tenu compte de cet avis, il obéit et conduisit son régiment à Grenoble. La brigade s'arrêta sur la place d'Armes.

» Après avoir passé en revue les deux régiments, le comte Marchand, lieutenant général commandant à Grenoble, leur fit distribuer des cartouches et les posta lui-même sur les remparts au front sud-est, face à la route de la Mure. »

Le même général assura, lors du procès de La Bédoyère, qu'ayant harangué les officiers après la revue, il reçut du jeune colonel l'assurance « que son régiment serait fidèle à l'honneur »; le général de Villiers prétendit au contraire que La Bédoyère lui fit remarquer à son arrivée à Grenoble que les mesures de défense ne lui paraissaient pas sérieuses; le jeune colonel déguisait sa pensée ou épiloguait bien mal à propos sur les mots, car dès Chambéry, il semble qu'il était très ébranlé (1).

D'après Berriat-Saint-Prix (*Napoléon à Grenoble,* écrit en 1815 et publié en 1861), après la revue, un repas aurait eu lieu entre les officiers, et La Bédoyère aurait déclaré qu'il fallait se réunir à l'Empereur. Peut-être y-a-t-il confusion entre ce repas de Grenoble et un repas de corps à Chambéry, le 5 mars où La Bédoyère, porta dans les termes les plus équivoques un toast au Roi.

Il est peu probable que les officiers eurent le loisir de se réunir en un repas de corps, tandis que la troupe postée sur les remparts de la ville, avait mission de surveiller les abords de l'enceinte fortifiée et de s'opposer par la force, à toute marche envahissante du fugitif de l'île d'Elbe.

Quelques heures passèrent. L'agitation du peuple, l'attitude des troupes de la garnison et de son propre régiment, les propos des canonniers, avaient achevé de déterminer La Bédoyère dont, comme nous venons de le dire, la fidélité était déjà fort ébranlée. Soudain, il tire son épée et s'écrie :

« A moi ! soldats du 7[e]. A moi ! mes braves camarades. Je vais vous montrer notre chemin. En avant ! Qui m'aime me suive ! »

Les tambours battent la charge, les compagnies s'assemblent tumultueusement aux cris : « Le 7[e] à la porte de Bonne ! » Tout le régiment vociférant : Vive l'Empereur ! s'engouffre sous la voûte comme un torrent et traverse le faubourg au pas accéléré. A deux ou trois cents mètres des dernières maisons, La Bédoyère commande : Halte ! Il fait former le carré et présenter les armes.

Puis, tirant de sa poche l'ancienne aigle du régiment, l'aigle sacrée par les victoires,

(1) Henry Houssaye, de l'Académie française, 1815. Perrin et C[ie], Paris 1893.





Retour de l'Ile d'Elbe.

Le Colonel de La Bédoyère se prononce en faveur de l'Empereur.

tiré de la Vie de Napoléon, par Madou. — Bibliothèque royale de Belgique.

il la montre à la troupe. Les soldats acclament l'aigle, le colonel, l'Empereur, et reprennent leur marche furieuse, l'aigle portée sur une branche de saule, brillant au soleil !

Averti par un adjudant de place, Marchand a couru à la porte de Bonne. Il y trouve le colonel Roussille, du 5[e] de ligne, qui lui confirme la défection de La Bédoyère. « Ce coquin-là, ajoute-t-il, avait séduit mes grenadiers ; si je n'avais pas été ici, il les aurait emmenés. » Marchand s'informe du général de Villiers. On lui apprend qu'il s'est mis à la poursuite de La Bédoyère. Le général en effet, galope vers Vizille, monté sur le propre cheval de La Bédoyère, qu'une ordonnance amenait à celui-ci et qu'il a pris d'autorité. Il rencontre d'abord une arrière-garde d'une soixantaine d'hommes et réussit à leur faire faire demi-tour en disant qu'il va donner contre-ordre à la colonne. Deux kilomètres plus loin, il rejoint La Bédoyère. Il commence par lui parler en camarade, le gronde amicalement, le supplie, puis le somme de revenir sur ses pas. La Bédoyère reste inébranlable et répond par les mots : Patrie et Empereur, aux mots : Patrie et Roi qu'invoque son général. Villiers tente de haranguer les troupes ; sa voix est couverte par les Vive l'Empereur ! Le régiment continue sa marche à la rencontre de la vieille garde, tandis que le général retourne désespéré à Grenoble ».

Le 7[e] de ligne se joignit à la colonne impériale entre Tavernolles et Brie, à deux lieues de Grenoble (1).



Aux portes de Grenoble, la résistance dura deux heures ; l'Empereur se fraie passage à travers la foule et accompagné du bouillant La Bédoyère, il s'avance jusqu'au guichet. — « Je vous donne l'ordre d'ouvrir, dit-il, avec autorité. » — « Je ne reçois d'ordres que du général, riposta Roussille. » — « Je le destitue. » — « Je connais mon devoir, je n'obéirai qu'au général. » Exaspéré, fou de colère, La Bédoyère crie aux soldats de Roussille : — « Arrachez-lui ses épaulettes ! Le tumulte est à son comble : les charrons du faubourg Saint-Joseph apportent un énorme madrier ; sous les coups de ce bélier manœuvré en mesure par vingt bras vigoureux, le bois éclate, les poutres se disjoignent. Marchand s'échappe par la porte Saint-Laurent, tandis que le commandant de place Bourgade arrive avec les clefs à la porte de Bonne.....

Le colonel Roussille se décide à ouvrir la porte, qui est d'ailleurs au moment de céder.....

Roussille, qui avait si obstinément refusé d'ouvrir les portes de Grenoble, s'était trouvé prisonnier lors de l'entrée tumultueuse des troupes et avait dit alors à l'Empereur : « Mon régiment m'a abandonné, mais moi je ne l'abandonnerai pas » et Napoléon l'avait maintenu

(1) Ce jeune officier, dont la fin fut si déplorable, dit à Napoléon : « Sire, les Français vont tout faire pour V. M., mais il faut aussi que V. M. fasse tout pour eux ; plus d'ambition, plus de despotisme ; nous voulons être libres et heureux. Il faut abjurer, Sire, ce système de conquête et de puissance qui a fait le malheur de la France et le vôtre. »

Victoires et Conquêtes, septième coalition, Campagne des Cent-jours, 24[e] volume, page 13 ; relation de 1821, corroborée par THIERS et CAPEFIGUE.

Napoléon a nié à Saint-Hélène que La Bédoyère eût parlé de la sorte. Comme M. Henry Houssaye passe, sous silence, le récit de cette troublante entrevue, cela nous a décidé à ne pas le donner dans le texte, et à le publier en note, à titre de document.

de Maugeer, dans une lettre datée de Charleville le 26 mars 1815, écrit à son père « que Napoléon est entré à Paris le 20 courant, jour anniversaire de la naissance de son fils et qu'il est remonté sur le trône. Les deux armées en présence n'ont pas tiré un coup de fusil ; elles se sont abordées « en criant unanimement Vive l'Empereur ! ». M. de La Bédoyère, qui commande le 7[e] régiment de ligne a fait un discours à ses frères d'armes en faveur de l'Empereur. Ils étaient tous prévenus en sa faveur et le manifeste était signé par le colonel, M. Boissin et autres. La famille des Bourbons a quitté Paris la veille de l'entrée de Napoléon. Tous les officiers portent ici la cocarde tricolore ; l'Aigle a remplacé le Lys et le blanc est proscrit ».

Comme de Maugeer, rentré à peine de Russie, était en résidence dans la 2[e] division militaire, en demi-solde, il ne put relater, que par ouï-dire ce qui s'était passé près de Vizille.



dans son commandement. Quant au général de Villiers, il commanda après le 20 mars, le 2e corps d'observation faisant partie de l'armée du Nord.

D'après les gravures de l'époque retraçant le retour de l'île d'Elbe, on représente un tambour du *régiment La Bédoyère* crevant sa caisse pour en retirer l'aigle du régiment.

Voici l'histoire authentique : « Peu de temps avant le retour de Napoléon, le colonel avait remis au capitaine d'Otreppe de Bouvette, une caisse fermée, en lui recommandant d'en avoir le plus grand soin. Quelques semaines après, le capitaine était en promenade ; personne, à Chambéry, ne savait que l'Empereur allait revenir ; tout à coup, on bat le rappel dans la



LE COLONEL COMTE DE LA BÉDOYÈRE.
(Commandant le 112e régiment de ligne, 1813-1814.)
Portrait dû à l'obligeance de son arrière-neveu, M. le comte de La Bédoyère, à Raray (Oise) par Rulhy.

ville et on donne l'ordre d'avancer en toute hâte pour marcher à la rencontre de l'Empereur, qui vient de débarquer à la tête d'une poignée d'hommes.

» Arrivées vis-à-vis de leur ancien chef, les troupes crient *Vive l'Empereur !* et le colonel de La Bédoyère vient demander au capitaine d'Otreppe la caisse qu'il lui avait confiée.

» Celui-ci, dans le désarroi d'un départ subit, l'avait oubliée. Heureusement son ordonnance avait pensé à la prendre sur son sac et vint la lui remettre ; cette caisse ouverte, séance tenante, contenait l'aigle du 112e régiment (1). »

(1) Plusieurs régiments éludèrent l'ordre de verser à l'artillerie les drapeaux de l'Empire. De vieux soldats en brûlèrent la hampe et la soie, et burent les cendres dans du vin. L'aigle fut conservée à la caserne comme un *palladium*. 1815. *L'armée et le peuple,* page 46, HENRY HOUSSAYE.

Cette relation doit contenir le tableau fidèle de ce qui s'est passé, car M. d'Otreppe de Bouvette, officier de la Légion d'honneur, et l'un des meilleurs officiers du régiment d'Orléans, était le type de l'honneur même, incapable de la moindre assertion erronée.

Nommé le 26 mars suivant, en récompense de cet éclatant service, maréchal de camp et aide de camp de l'Empereur, Charles de La Bédoyère accompagna Napoléon à Paris et reçut du duc d'Auerstædt, ministre de la guerre, la mission délicate de concourir au choix du personnel d'officiers de la nouvelle armée impériale.

Le 3 avril 1815, Frédéric d'Otreppe fut promu au grade de chef de bataillon. La Bédoyère fit la courte campagne de Belgique, dans l'état-major impérial.

Après la perte de la bataille de Waterloo, Napoléon arrivé à Laon, réunit ses plus intimes officiers pour leur demander conseil ; son opinion était de s'arrêter à Laon et de le faire servir de point de ralliement à sa garde ; tel ne fut point le sentiment de La Bédoyère : « Il faut que l'Empereur, dit-il, se rende directement dans le sein de la représentation nationale ; nouveau Philippe-Auguste, qu'il y dépose la couronne pour qu'elle soit offerte au plus digne. Cet acte lui conciliera les suffrages, car, à moins qu'on n'en coiffe la tête usée de Lafayette, à qui pourra-t-on donner une couronne qui a touché le front de l'Empereur ?

» Vous vous trompez sur l'esprit des Chambres, répondit M. de Chaboulon ; les représentants, loin de plaindre Napoléon et de venir à son secours, l'accuseront d'avoir perdu la France et voudront la sauver en le perdant.

» Que Dieu détourne un pareil malheur ! s'écria avec force La Bédoyère. Si les Chambres se séparent de Napoléon, tout est perdu : sous huit jours les ennemis seront à Paris ; le neuvième nous reverrons les Bourbons. Quant à moi, mon sort ne sera point douteux ; je serai le premier fusillé (1). »



Après la seconde abdication de l'Empereur, le parti bonapartiste vit avec douleur la Chambre des représentants ne tenir aucun compte de Napoléon II. Bonaparte toujours à l'Elysée menaçait de reprendre son abdication si la couronne n'était pas placée sur la tête de son fils ; dans ses réponses aux Chambres perçait cette unique pensée. Ses conseillers résolurent une tentative à la Chambre des pairs, où l'Empire comptait un plus grand nombre d'amis et de partisans dévoués ; le prince Lucien se chargea de proposer Napoléon II. On venait de recevoir le message de la Chambre des représentants pour la nomination d'un gouvernement provisoire. M. de Lacépède rapportait à la Chambre les dernières paroles de l'Empereur : « Je vous répète, avait-il dit, ce que j'ai exprimé au président de la Chambre des représentants, je n'ai abdiqué que pour mon fils ».

M. de Pontécoulant, ayant refusé d'écouter cette proposition, au nom de la paix générale, « l'abdication de l'Empereur est nulle, s'écria le jeune et fougueux de La Bédoyère, si l'on ne proclame à l'instant son fils. Ceux qui repoussent Napoléon II sont pressés de recevoir la loi des étrangers, à qui, déjà ils donnent le titre d'alliés et d'amis. Si l'on refuse de proclamer le prince impérial, Napoléon doit tirer l'épée ; tous les cœurs généreux viendront à lui ; malheur à ces généraux vils qui l'ont déjà abandonné, et qui, peut-être en ce moment, méditent de nouvelles trahisons ! Qu'on déclare que tout Français qui désertera ses drapeaux sera jugé selon la rigueur des lois, que son nom soit déclaré infâme, sa maison rasée, sa

(1) *Histoire de la Restauration,* par un homme d'État (1813-1830).



famille proscrite ! Alors plus de traîtres, plus de ces manœuvres qui ont occasionné les dernières catastrophes, et dont, peut-être, quelques auteurs siègent ici ! » En prononçant ces paroles, La Bédoyère jetait un regard de feu sur le maréchal Ney. Toute la Chambre était debout ; de toute part on demandait une réparation ! « Ecoutez-moi, s'écrie La Bédoyère. — Je n'écoute plus rien, s'écrie le général Valence, portant la main à son épée ! — Jeune homme, vous vous oubliez, dit d'une voix sévère le vieux maréchal Masséna ! — Vous croyez-vous encore au corps de garde, ajouta M. de Lameth ? » La Bédoyère luttait pour ainsi dire corps à corps. « Il est donc décidé, grand'Dieu, dit-il, en finissant, qu'on n'entendra jamais dans cette enceinte que des voix basses ! — A l'ordre ! — Oui, depuis dix ans il ne s'est fait entendre que des voix basses ! » De nouveaux cris à l'ordre, retentissent avec frénésie.

L'agitation que ce discours jeta dans l'assemblée précipita le dénouement de la question ; les impérialistes n'obtinrent aucun résultat ; on désigna les membres de la commission de gouvernement sans tenir compte de Napoléon II.

Après le 8 juillet, le duc d'Otrante fit appeler M. de La Bédoyère, et lui dit : « Je vous conseille de quitter la France ; voici des passe-ports ; si vous ne pouvez avoir de l'argent, voici 25.000 francs en or ; mais partez. » La Bédoyère quitta Paris, mais il ne dépassa pas Clermont. La police savait qu'il y était, et les avertissements du duc d'Otrante ne lui manquaient pas pour qu'il eut à se tenir caché.

La Cour craignait un mouvement à Paris ; elle était sans cesse dans des transes de conspiration, lorsqu'un billet de ses bureaux annonça à M. Decazes, préfet de police, et qui dînait hors de chez lui, que le colonel La Bédoyère, arrivé par la diligence, venait d'être arrêté. M. Decazes courut chez le duc d'Otrante, alors au milieu des fêtes de son mariage avec Mlle de Castellane : Eh ! bien, lui dit-il, M. de La Bédoyère est arrêté. — Cela n'est pas possible, répondit Foucher ; quel imprudent jeune homme. Comment faire maintenant ? Je crois qu'il est urgent de l'interroger.

Le malheureux La Bédoyère dut sa perte à l'espionnage et à un espionnage d'autant plus odieux que le misérable qui le vendit avait été au service de sa famille et comblé de bienfaits par elle. « Dès que La Bédoyère fut dans la capitale, dit un historien contemporain, il fut surveillé sur l'heure. Dabasse (c'était le nom du misérable domestique, devenu inspecteur de police) avait un libre accès dans cette maison. Il inspirait de la confiance, il était instruit de tout ce qui se passait dans l'intérieur, et rien ne lui était caché. On ne doit pas s'étonner si le colonel jouissait d'une grande liberté, si rien ne pouvait lui porter ombrage. Dabasse le voyait à chaque instant..... L'argus de la police était là. La Bédoyère ne pouvait échapper. » Le moment venu, Dabasse opéra l'arrestation avec un calme qui ne se démentit pas un instant.

Le Conseil des ministres se réunit ; il fut unanimement décidé qu'il était impossible de ne pas exécuter l'ordonnance du 24 juillet sur un point aussi important, et à l'égard de l'officier le plus coupable de défection. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr fut chargé de composer un conseil de guerre.

Le deuxième Conseil de guerre de la première division militaire, présidé par M. Berthier de Sauvigny, adjudant-commandant, et composé de MM. Mazenot de Montdésir, Durant de Sainte Rose, Saint Just, chefs de bataillon ; Grenier, capitaine, Lantivy, capitaine, Boulenoy, lieutenant de gendarmerie, membres, et Viotti, chef de bataillon, rapporteur, le condamna à mort, malgré les efforts de Benjamin Constant pour le sauver.

Ses amis tentèrent sans succès de le faire évader.

Une demande en grâce avait été présentée au Roi par Mme de La Bédoyère ; elle s'était précipitée aux genoux de Sa Majesté ; Louis XVIII l'avait accueillie avec froideur : on exigeait



un exemple. Les usages voulaient que le garde des sceaux soumit la demande en grâce au Conseil. M. Pasquier la porta au château, où les ministres se réunissaient. Mme de La Bédoyère avait cherché à intéresser la Cour; MM. de Damas et de Chastellux, ses parents, étaient restés insensibles. Elle avait trouvé plus d'intérêt dans Mme de Dino, si puissante sur l'esprit de M. de Talleyrand.

La grâce était impossible à obtenir; La Bédoyère était trop coupable aux yeux du gouvernement établi; il l'avait trahi avec des circonstances publiques, avérées; la Restauration ne pouvait le pardonner sans tout amnistier; le Roi refusa décidément la grâce; et la vérité historique veut qu'on consigne ici que les ministres n'insistèrent pas. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr (1), si sévère sur l'obéissance et la discipline militaire, fut impitoyable. L'ordre d'exécuter le jugement fut écrit de sa main, et partit du Conseil. Quelle position pour le garde des sceaux, trouvant chez lui à son retour Mme de La Bédoyère, sans lui apporter la grâce (2)!

La Bédoyère fut fusillé à Paris, dans la plaine de Grenelle, le 19 août. Avant de tomber il montra au peloton d'exécution la place de son cœur, en disant: « C'est là qu'il faut frapper! »

Le maréchal Ney entra dans Paris et fut déposé à la prison de la préfecture de police à la même heure, au même moment où La Bédoyère sortait de la prison de l'Abbaye et tombait à la plaine de Grenelle.

L'empereur Napoléon III assigna à sa famille une pension de 74,711 francs.

Le nom de La Bédoyère (3) resta longtemps populaire en Belgique. Quand, sous le régime des Pays-Bas, on évoquait le souvenir de la cent-douzième, on la désignait généralement sous l'appellation de : « *régiment La Bédoyère* ». Dans les sociétés de frères d'armes de l'Empire et de médaillés de Sainte-Hélène (il existait encore en Belgique plus de treize mille de ces braves en 1855), on le considérait comme le type de la bravoure unie à la gentilhommerie française; on le vénérait comme un des martyrs de la grande Épopée napoléonienne.

(1) C'est ce même Gouvion Saint-Cyr que l'Empereur avait voulu destituer quelques mois auparavant pour avoir méconnu ses ordres après le 20 mars et fait reprendre la cocarde blanche aux troupes de la 22e division militaire. Mme de Gouvion Saint-Cyr écrivit à Davout une lettre qui apaisa l'Empereur; le maréchal en fut quitte pour une villégiature obligatoire dans son château de Reverseaux. Auparavant, Gouvion dut venir à Paris se justifier devant l'Empereur. Henry Houssaye, *1815*, page 47.

(2) *Histoire de la Restauration*, ouvrage cité.

(3) Le général de La Bédoyère laissa, en mourant, un frère, le comte Henri-Noël-François Huchet de La Bédoyère, lieutenant-colonel du 12 mars 1819, chevalier de la Légion d'honneur. Il fut nommé, sous la Restauration, par le roi Louis XVIII, sous-lieutenant à la première compagnie des gardes-du-corps, commandée par le duc d'Havré et de Croy, lieutenant général Nous le retrouvons avec le même grade, sous le roi Charles X, en 1829, à la compagnie du prince de Croy-Solre, lieutenant général, pair de France.

Son fils, Louis-Georges-Antoine, comptait à la maison civile du roi Charles X, parmi les pages de Sa Majesté, à Versailles.

Le général Edgard Ney, prince de la Moscowa, épousa le 16 janvier 1869, au palais des Tuileries, Clotilde de la Rochelambert, veuve du comte de La Bédoyère; il est décédé à Paris le 13 octobre 1882 et enterré à Chemeré-le-Roy (Mayenne).

Le petit-fils, M. le comte de La Bédoyère, survivant de nos jours, habite le château de Raray (Oise) par Rully. Nous lui sommes redevable de ces renseignements.

Il vient de publier chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber, à Paris, un volume de 504 pages sur le maréchal Ney, avec un portrait du duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, d'après un fusain de Meissonier.

Le président Molé de Champlâtreux avait été le parrain de Charles de La Bédoyère à son baptême le 17 avril 1786, à l'église Saint-Sulpice.







LISTE DES VILLES, VILLAGES, BOURGADES ET CAMPS,

DANS LESQUELS LA 112e DEMI-BRIGADE A SÉJOURNÉ.

1804 — 30 mai — de Bruxelles à Malines.
» 31 » de Malines à Anvers (3 mois et demi de séjour).

D'ANVERS A CHERBOURG.

1804	13 septembre	Anvers	1804	26 septembre	Cailly
»	14 »	Saint-Nicolas et Lokeren	»	27-28 »	Rouen
»	15 »	Gand	»	29 »	Beaugachard
»	16 »	Deynze	»	30 »	Pont-Audemer
»	17 »	Courtrai	»	1er octobre	Lisieux
»	18 »	Lille	»	2 »	Argences
»	19 »	La Bassée	»	3-4 »	Caen
»	20 »	Béthune	»	5 »	Bayeux
»	21 »	Saint-Pol	»	6 »	Saint-Lô
»	22 »	Hesdin	»	7 »	Carentan
»	23 »	Abbeville	»	8 »	Montbourg
»	24 »	Blangy	»	9 »	Valognes
»	25 »	Neuchâtel	»	10 »	Cherbourg

1804-1805-1806 — 19 mois en garnison.

DE CHERBOURG A L'ILE D'OLÉRON ET A BORDEAUX.

		Lieues	
1806	16 avril		Cherbourg
»	17 »	5	Valognes
»	18 »	2	Montbourg
»	19 »	4	Carentan
»	20 »	6	Saint-Lô (séjour)
»	21 »	7	Bayeux
»	22-23 »	8	Caen (séjour)
»	24 »	5	Argences
»	25 »	7	Lisieux
»	26 »	6	Bernay (séjour)
»	27 »	12	Evreux
»	28 »	10	Dreux
»	29 »	8	Chartres
»	30 »	6	Emonville
»	1er mai	6	Artenay
»	2-3 »	6	Orléans
»	4 »	6	Châteauneuf (contre-ordre)
»	5 »	6	Orléans
»	6 »	3	Gien
	A reporter	113	

		Lieues	
	Report	113	
1806	7 mai	3	Beaugency
»	8 »	8	Blois
»	9 »	10	Amboise
»	10 »	6	Tours (séjour)
»	11 »	10	Sainte-Maure
»	12 »	10	Châtelleraut
»	13 »	10	Poitiers (séjour)
»	14 »	11	Corché
»	15 »	15	Le Mans
»	16 »	8	Angoulême
»	21 »	10	Barbézieux
		7	Montlieu
»	24 »	10	Mirambeau
»	25 »	6	Pons
»	26 »	6	Saintes
»	27 »	10	Rochefort
»	28 »	3	Brouage
»	29 »	3	Oléron
		259	

1806	Juin	Blayez
»	»	Bec d'Ambèz
»	»	Rochefort
»	»	Château-fort d'Oléron
»	»	Mirambeau
»	»	Blaye
»	1er juillet	Bordeaux

1806	20 août	La Teste de Buch
»	»	Lesparre
»	»	Lege
»	»	Soulac en Bas-Médoc
»	»	Fort de la Roquette
»	25 septembre	Bordeaux (rentrée)

DE BORDEAUX A ALEXANDRIE.

1806	5 octobre	Libourne
»	8 »	Périgueux
»	»	Limoges
»	»	Chalus
»	»	Aubusson
»	20 »	Clermont-Ferrand
»	24 »	Roanne
»	25 »	Tarare
»	26 »	Lyon
»	1er novembre	Grenoble (séjour)
»	12 »	Montmélian
»	19 »	Aiguebelle
»	20 »	Le Touvet
1806	21 novembre	La Chambre
»	22 »	Saint-Jean de Maurienne
»	23 »	Termignan
»	24 »	Lanslebourg
»	25 »	Suse
»	26 »	Avegliano
»	27 »	Turin
»	28 »	Asti
»	29 »	Alexandrie (14 mois en garnison)
1807	1er juillet	Castellazzo
»	»	Boscho
»	»	Alexandrie

D'ALEXANDRIE A FLORENCE.

1808	18 février	Tortone	1808	Mars	Pontassieve
»	19 »	Voghera	»	25 octobre	Poppi
»	20 »	Stradella	»	»	Reggiolo
»	21 »	Plaisance	»	»	Bibbiena
»	22-23 »	Parme	»	2 novembre	Stradda
»	24 »	Reggio	»	»	Pontassieve
»	25-26 »	Modène	»	20 »	Florence
»	27-28 »	Bologne			
»	29 »	Lojano (Apennins)			Prato
»	1er mars	Barberino			Pistoja
»	2 »	Sesto			Saravale
»	3 »	Florence (en garnison)	1809	18 mars	Montale
»	Mars	Empoli			Prato
		Pontedera			Spedaletto
		Livourne			Florence
		Florence			

CORPS D'ARMÉE DES PYRÉNÉES ORIENTALES. — ARMÉE DE CATALOGNE.

4e BATAILLON.

1808 — 25 septembre — Rassemblement à Perpignan, 1re brigade (Dumoulin), 2e division (Souham).
» 4 novembre — Figuères (Quartier-général) 7e corps.

DIVISION SOUHAM, BORDS DE LA FLUVIA, JUSQU'A BASCARA.

1808	24 novembre	Environs de Navata Pontos, Armadas Garrigas
»	29 »	Reconnaissance sur la Fluvia
»	1er décembre	Espina-Vesa et environs de la Fluvia (combat)
»	6 »	Prise de Roses
»	10 »	Marche vers Barcelone
»	14 »	Hostalrich
»	16 »	Cardedeu (combat)
»	21 »	Molino del Rey (combat)
»	22 »	Environs de Vandrelles Villanova, Arbos Altfolio (séjour)
1809	20 février	Départ pour Villafranca Bisbal Col de Sainte-Catherine Rodonia

DIVISION SOUHAM, BORDS DE LA FLUVIA, JUSQU'A BASCARA.

1809	22 février	Marche vers Valls sur le Francoli Sur le chemin de Montblanc à Tarragone
"	25 "	Combat de Valls Occupation de Reus par la division
"	19 mars	Départ de Valls
"	25 "	Barcelone (cantonnements) Santa-Boy Villafranca Rogea
"	15 avril	En marche pour Vich
"	17 "	Arrivée à Vich Camp de Rodonias et environs
"	21 juin	En garnison à Barcelone
"	17 août	Combat du pont d'El Molino del Rey
"	19 septembre	Combat de Thiana
"	25 octobre	Combat de San Fillio
"	Novembre	Escarmouches aux environs d'Hostalrich
"	18 et 23 décembre	Escarmouches au monastère de Saint-Just
1810	11 janvier	Marche vers Vich
"	12 "	Prise de Vich Marche vers Centellos
"	13 "	Combat contre O'Donnell
"	14 "	Rentrée à Vich
"	18 au 22 janvier	Combat aux environs d'Hostalrich
"	21 janvier	Sortie de Barcelone Combat de Mollet et de San-Perpetua Bataillon prisonnier de guerre à Lerida
"	14 mai	Capitulation de Lerida. — Sa délivrance Séjour à Girone avec le fond du bataillon
1811	Mars	Rentrée à Florence

CAMPAGNE DE 1809.

DE FLORENCE A WAGRAM ET RENTRÉE.

1809	5 avril	Départ de Florence	1809	18 avril	Vicence
"	7 "	Bologne	"	21 "	Roveredo
"	9 "	Malalbergo	"	24 "	Départ
"	10 "	Ferrare	"	25-26 avril	Volano
"	11 "	Legnano	"	27 avril	Vérone
"	12 "	Mantoue	"	28 "	Montebello
"	13 "	Vérone	"	29 "	Vicence

DE FLORENCE A WAGRAM ET RENTRÉE.

1809	30 avril	Castelfranco
„	1er mai	Trévise
„	8 „	Pont de la Piave
„	9 „	Oderzo, sur la Livenza
„	10 „	Passage du Tagliamento San Daniele
„	12 „	Udine Malborghetto
„	16 „	Osopo
„	17 „	Tarvis
„	18 „	La Ponteba
„	19 „	Villach
„	20 „	Klagenfurt
„	21 „	Saint-Veith
„	22 „	Friesach
„	23 „	Neumarkt
„	24 „	Judenburg Leoben
„	25 „	Château fort de Bruck (Styrie) W. Neustadt Trautmansdorf
„	26 „	Camp de Bruck (Hongrie)
„	14 juin	Raab
„	15 „	Komorn Weiselburg Neudorf Schwavechat
„	2 juillet	Bivouac en face de Presbourg
„	4 „	En avant d'Ebersdorf
„	5 „	Passage du Danube et séjour dans l'île Napoléon Plaine d'Enzersdorf
„	6 „	Wagram
„	10 „	Cherschaubrünn Séjour au camp de Bruck en Hongrie
„	31 octobre	Levée du camp de Bruck en Hongrie
1809	12 novembre	État-major à Léoben Kapfemberg Offelens-Nederwelde (en cantonnements) Winkel
„	14 décembre	Rassemblement à Kapfenberg
„	16 „	Neumark en Carniole
„	21 „	Départ pour l'Italie par Friesach Saint-Veith Klagenfurt Villach La Ponteba Tarvis Udine Trévise Vicence Bologne
1810	Avril	Faenza et Rimini dans les États de l'Église et enfin Florence
„	25 „	Poggibondi
„	14 août	Sienne Arezzo
1811	27 avril	Florence
„	1er mai	Modène
„	Juillet	La Mirandole Livourne Orbitello
„	Août	Sienne
„	20 septembre	Florence
1812	Juin	Arezzo
„	Juillet	Forli
„	Septembre	Livourne Pise Bains de Saint-Julien Livourne
„	12 octobre	Florence

CAMPAGNE DE 1813.

DE FLORENCE A ARNHEM.

1812	22 octobre	Départ de Florence
»	23 »	Bologne
»	24 »	Modène
»	25 »	Reggio
»	26 »	Guastalla
»	27 »	Mantoue
»	28 »	Villafranca Vérone (séjour)
»	24 novembre	Départ vers le Tyrol
»	25 »	Roveredo
»	28 »	Trente
»	30 »	Botzen
»	1-2 décembre	Brixen
»	8 »	Le Brenner
»	9-10 »	Inspruck (séjour)
»	13 »	Kaufbeuern
»	15 »	Augsburg
»	18 »	Donauwerth
»	20 »	Weissbrün
»	22 »	Bernbach (séjour)
1813	2 janvier	Départ de Nuremberg et environs Erlangen Bamberg Culmbach Leipzig
»	14 »	Wittenberg
»	17 »	Berlin (séjour)
»	4 mars	Départ de Berlin Zehlendorf
»	6 »	Belitz
»	9 »	Bivouac de Wittenberg (séjour)
»	2 avril	Worlitz
»	3 »	Passage de l'Elbe Dessau
»	4 »	Cothen Neu Aldensleben
»	5 »	Camp devant Nedlitz
»	9 »	Bivouac de Egeln
»	15 »	Bivouac de Hoym
1813	17-23 avril	Camp de Ballenstadt Quedlinbourg Bernbourg
»	24 avril	Mansfield Harzgerode
»	28 »	Lauchstedt
»	29 »	Mersebourg
»	1er mai	Pegau
»	2 »	Lutzen
»	5 »	Colditz
»	6 »	Waldheim
»	7 »	Nossen
»	9 »	Dresde
»	13 »	Bischofswerda
»	15 »	Camp devant Bautzen
»	20 »	Wurschen
»	21 »	Bautzen
»	25 »	Liegnitz
»	26 »	Camp en avant de Lauban (Silésie)
»	1er juin	Camp devant Jauer
»	9 »	Schmottseifend (séjour)
»	21 août	Lœwenberg
»	22 »	Ingramsdorf
»	23 »	Goldberg
»	26 »	Jauer
»	27 »	La Katzbach
»	17-18-19 oct.	Leipzig Retraite de Markranstadt
»	20 octobre	passage de la Saale à Weissenfels
»	24 »	Erfurth
»	29 »	Gelnhausen
»	30 »	Passage de la Kinzig Hanau Francfort
»	5 novembre	Mayence
»	6 »	Bingen
»	7 »	Cologne Wesel Nimègue

DE FLORENCE A ARNHEM.

1813	30 décembre	Arnhem	1814	16 janvier	Huy
		Retraite sur la Meuse	„	18 „	Namur
		Wesel	„	19 „	Dinant
		Venloo	„	20 „	Givet
1814	14 janvier	Maëstricht	„	21 „	Rocroi
„	15 „	Liége	„	22 „	Mézières

CAPTIVITÉ EN RUSSIE.

ITINÉRAIRE DU LIEUTENANT DE MAUGEER.

1813	26 août	Goldberg (Silésie)	1814	22 mai	Passage du Don
„	27 „	Lœwenberg			Voronej
		Goldberg			Lixdwa
„	5 septembre	Schweidnitz	„	1er juin	Tambov
„	6 „	Breslau	„	9 „	Koslov (séjour)
„	7 „	Oels	„	12 juillet	Départ de Koslov
„	9 „	Reichthal	„	13 „	Botourki
		Widava	„	15 „	Lipezk
„	28 „	Varsovie	„	18 „	Ieletz
„	4 octobre	Praga	„	19 „	Isnamiska
		Stanislovov	„	30 „	Kaywska
„	12 „	Passage du Bug			Chefka
		Gronein	„	2 août	Bouda
„	18 „	Bjelostok	„	5 „	Novogoroska
„	23 „	Grodno (séjour)	„	7 „	Chernoti
„	16 décembre	Novogoroska	„	9 „	Beresna
„	26 „	Minsk	„	11 „	Tchernigov
1814	8 février	Beresina (traversée)	„	15 „	Dogiki
„	15 „	Swislos	„	17 „	Passage du Dniéper
		Borysthène (traversée)			Brahi
		Rogatchev	„	22 „	Mozzère, sur le Pipirz
		Smerghen	„	2 septembre	Platinitsch
„	6 mars	Brauneka	„	3 „	Pinsk
„	14 „	Tchernigov	„	4 „	Douboia
„	21 avril	Tambov	„	10 „	Kobrille
		Brossilov (sur la Desna)	„	12 „	Breslitowski
		Beresna	„	19 „	Bjelostok (séjour)
„	25 „	Mena	„	16 octobre	Rosan près Ostrolenka
„	5 mai	Risbk	„	17 „	Pulstuck
„	6 „	Saloni	„	19 „	Plonska
„	10 „	Koursk	„	21 „	Plotzko

ITINÉRAIRE DU LIEUTENANT DE MAUGEER.

1814	26 octobre	Kalisch	1814	21 novembre	Manheim Mutterheim
»	30 »	Gahrau	»	22 »	Landau
»	31 »	Glogau	»	23 »	Haguenau
»	7 novembre	Passage de l'Elbe à Torgau	»	24 »	Wissembourg
»	9 »	Leipzig	»	25 »	Strasbourg
»	10 »	Lutzen	»	1er décembre	Metz
»	12 »	Erfurth	»	4 »	Stenay
»	13 »	Gotha	»	9 »	Givet (séjour)
»	17 »	Gelnhausen	»	13 »	Namur (séjour)
»	18 »	Hanau Francfort	»	16 »	Liége
»	19 »	Darmstadt			



BIOGRAPHIES

DES OFFICIERS QUI A LA CHUTE DU PREMIER EMPIRE ONT REPRIS DU SERVICE

EN FRANCE, AUX PAYS-BAS, AUX INDES NÉERLANDAISES, EN BELGIQUE

1814 - 1830



ADAM, AUGUSTE-JOSEPH, officier d'origine française, incorporé comme soldat au 112e régiment de ligne, passa par les grades subalternes et fut nommé sous-lieutenant par décret impérial du 12 août 1807, lieutenant le 9 juin 1809, capitaine au 2e régiment de la Méditerranée le 26 mars 1811.

Il servit avec le même grade à l'époque de la Restauration; nous le retrouvons en 1826, au 18e régiment d'infanterie légère (colonel de la Moussaye), sous le roi Charles X; il était en 1834, major au 9e d'infanterie légère (colonel de Mollembeck), à Thionville.

Le major Adam était officier de la Légion d'honneur depuis le 28 juin 1813.

ALLESSANDRINI, JOSEPH, né le 19 janvier 1791 à Oletta (Corse), fut admis dans les gardes du prince de Lucques le 18 mai 1808, avec le rang de sous-lieutenant, lieutenant au bataillon du prince Félix (Bacciochi, mari d'Elisa Bonaparte) le 29 août 1810, capitaine au 112e régiment de ligne le 7 juillet 1813.

Il passa au 58e régiment de ligne (colonel de Tholozan) le 1er septembre 1814, et fut licencié le 5 septembre 1815, après avoir fait, en 1813 et 1814, la campagne d'Italie.

BARON, ALEXANDRE, né à Ath le 1er novembre 1782, lieutenant-colonel d'infanterie, chevalier des ordres de Léopold et de la Légion d'honneur, médaillé de Sainte-Hélène, décédé à Malines le 1er septembre 1858.

Admis au service des Pays-Bas le 8 octobre 1816, comme lieutenant à la 11e division d'infanterie, capitaine à la 18e division le 16 août 1829, il obtint la démission de son grade le 3 octobre 1830.

Major au 1er régiment de chasseurs à pied en Belgique le 23 octobre 1830, il servit successivement aux 10e et 2e régiments de ligne et fut retraité le 6 décembre 1839.

Chevalier de l'ordre de Léopold le 15 décembre 1833 et nommé lieutenant-colonel à titre honorifique le 13 octobre 1845, Baron fut autorisé par arrêté royal du 4 décembre 1847, à porter les insignes de chevalier de la Légion d'honneur.

BASTIN, Jean, né à Liége le 24 décembre 1772, fils de Charles-Nicolas et de Anne-Marie Dupont.

Soldat au 112e régiment le 24 décembre 1803, caporal le 26 décembre 1803, sergent le 28 mars 1805, sous-lieutenant le 14 août 1813, puis au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.

Le lieutenant Bastin était détaché au mois de novembre 1812 au dépôt des conscrits réfractaires à Livourne et fut admis par la suite au service de S. M. le roi des Pays-Bas.

BAUDOUX, Nicolas-Joseph, fils de Nicolas-Joseph et de Bernardine-Joséphine Rousselle, né à Fontaine-l'Evêque (Hainaut) le 1er décembre 1784, lieutenant-colonel commandant de place de 2e classe, officier de l'ordre de Léopold, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé de Sainte-Hélène, décédé à Bruxelles le 17 novembre 1858 (1).

Lieutenant à la 11e division de l'armée des Pays-Bas le 5 septembre 1816, capitaine le 16 août 1829 et démissionnaire le 19 octobre 1830.

Major au 11e régiment de ligne le 20 octobre 1830, au service de Belgique, lieutenant-colonel au 3e régiment de ligne le 9 avril 1841, commandant de place de 2e classe à Ypres le 26 septembre 1842, et admis à la pension de retraite le 28 septembre 1847.

Membre de la Légion d'honneur le 21 juin 1813, pour sa belle conduite à la bataille de Bautzen, où il fut grièvement blessé, il reçut l'autorisation d'en porter les insignes, par arrêté royal du 21 janvier 1840; chevalier de l'ordre de Léopold le 15 décembre 1833, pour la part qu'il prit à la campagne de 1831 (Zonhoven, Kermpt, Cortessem, 2, 6, 7, 8 août), il fut promu au grade d'officier de l'ordre le 25 mars 1849.

BAUGNIES, Alexandre, né à Péruwelz en 1788, décédé à Mons le 4 juin 1845, décoré de la croix de fer, capitaine au 4e régiment de ligne au service de Belgique le 19 septembre 1831, puis au 11e régiment de ligne.

BAUWENS, Alexandre, né à Bruxelles le 11 décembre 1767, ancien officier, inscrit sur les contrôles du 112e régiment de ligne, à la création du corps, comme capitaine de la 3e compagnie du 2e bataillon le 12 septembre 1803, il servit ensuite au 4e bataillon et fit la campagne d'Espagne. Il commanda intérimairement un bataillon à la bataille de Wittenberg en mars 1813, fut blessé à la bataille de Bautzen le 20 mai 1813; admis parmi les membres de la Légion d'honneur le 21 juin 1813, il passa au 58e régiment de ligne le 1er septembre 1814.

BAUWENS, Jean, fils du précédent, engagé volontaire au régiment en septembre 1803, adjudant sous-officier du 23 août 1805 au 22 mai 1811, sous-lieutenant par décret impérial du 22 mai 1811, lieutenant le 20 juillet 1811, démissionnaire le 1er septembre 1814.

BERTIN, Hubert, né à Fosses le 11 juin 1770, fils de Jacques et de Marie Peterman;

(1) Le lieutenant-colonel Baudoux, laissa, entre autres, deux fils : Léon-Jean-Joseph Baudoux, né à Namur le 3 septembre 1818, lieutenant général, grand officier de l'ordre de Léopold, décoré de la croix militaire de 1re classe, officier de l'ordre de la Guadeloupe du Mexique, décédé à Saint-Josse-ten-Noode le 12 septembre 1893; Léandre-Alexandre-Joseph Baudoux, né à Liége le 26 août 1825, lieutenant général, grand officier de l'ordre de Léopold, décoré de la croix militaire de 1re classe, grand-cordon de l'ordre du Lion et du Soleil, de Perse, décédé à Schaerbeek le 16 août 1898.



il servit au 91e régiment de ligne comme sous-lieutenant, lieutenant au 112e régiment de ligne le 6 juin 1804, capitaine le 7 septembre 1809. Chevalier de la Légion d'honneur.

Campagnes : 1805-1806 sur la frégate la *Canonnière,* 1808 embarqué à Cherbourg pour l'Ile-de-France, 1811 rentré en France, 1812 en Russie, 1813-1814 en Saxe et en France. Bertin fit ensuite partie de l'armée des Pays-Bas.

BLAVIER, Jean-Simon, né à Liége en 1781, soldat au 112e régiment de ligne le 28 novembre 1803, caporal le 30 novembre 1803, sergent le 2 janvier 1804, sergent-major le 8 septembre 1804 et secrétaire de 1re classe au bureau de la place d'Alexandrie (Piémont), le 26 septembre 1809, auprès du général Despinois, commandant d'armes.

Cet officier fut ensuite admis au service des Pays-Bas.

BLIN d'ORIMONT, Antoine-Louis, fils de Louis-Joseph-Hubert et de Marie-Thérèse Reuflet, né le 23 mars 1783 à Sainte-Ménehould (Marne), chef de bataillon en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Beaumont (Belgique) le 21 juin 1849.

Le lieutenant d'Orimont quitta le 20 février 1809 les rangs du 112e régiment pour entrer dans le cadre d'une compagnie de grenadiers du 86e régiment de ligne, où il retrouva quelques Belges, les lieutenants Henri L'Olivier et Kénor, le sous-officier L.-M. Brialmont.

Tandis qu'il comptait dans les rangs de la phalange belge, il fut sur le point de quitter le service pour être investi d'une fonction civile; le 19 août 1807 le maréchal duc de Dalmatie, commandant en chef de l'armée de Naples, et son chef d'état-major le général Charpentier, avaient recommandé le jeune officier à Monseigneur le duc de Lodi (Melzi), ministre du royaume d'Italie, à l'effet de lui faire obtenir un emploi d'inspecteur des domaines « qui lui servirait tout à la fois de retraite et de récompense ».

« Je m'estimerais heureux, ajoutait le maréchal dans la requête, datée de Milan, que nous avons sous les yeux, si cette recommandation peut assurer au gouvernement les derniers efforts d'un jeune et brave officier qui a versé son plus beau sang pour son soutien. »

Malgré l'appui des deux chefs cités plus haut, cette demande n'aboutit pas; d'Orimont servit ensuite sous le colonel baron Lacroix, fit les campagnes de 1809, 1810, 1811 en Espagne et fut grièvement blessé d'un coup de baïonnette à travers le corps, le 25 janvier 1811, au passage du pont d'Alcoval (combat de Xandorillas).

Transporté, presque mourant, à l'hôpital militaire de Talavera, il fut spécialement recommandé par son protecteur, le maréchal Soult, alors major-général des armées d'Espagne, aux bons soins du chirurgien en chef du 3e corps, M. d'Aransay; après cinq jours de délire, une crise heureuse le tira de cet état critique, et sa forte constitution finit par triompher de ses cruelles blessures.

D'Orimont, qui s'était conduit durant cette campagne et dans les précédentes avec un courage et un sang-froid dignes des plus grands éloges, fut nommé capitaine au 108e régiment le 25 novembre 1811.

Ce régiment, jadis recruté en Belgique, se distingua particulièrement pendant les campagnes de la Grande armée; commandé successivement, en ces temps héroïques, par des chefs tels que Binet-Marcognet (Joseph), Higonet (Philippe) tué à Iéna, Rottembourg, Achard, Virideau, il reçut pour prix de sa vaillance, au camp de Finckenstein (1807), dix-huit étoiles de la Légion d'honneur.

Le capitaine d'Orimont retrouva là quelques camarades belges qui servaient dans les grades subalternes et qui devinrent le colonel Strock, les majors Poncelet et Brunin (ce dernier avait été admis dans la Légion d'honneur le 14 mars 1806).

D'Orimont fit, sous les ordres du colonel de Rottembourg (sous la Restauration, lieutenant général et grand-croix de la Légion d'honneur), la fatale campagne de Russie et fut, de nouveau, blessé d'un coup de feu et d'un coup de lance, au passage de la Bérésina le 28 novembre 1812.







Reproduction du sceau de l'Empire français.

Appendu au diplôme de baron en faveur du général baron Dubois de Ferrières,

appartenant à M. le major de cavalerie en retraite baron de Sprimont.

Nommé le 16 juin 1812 aide de camp du maréchal hollandais Daendels, que l'Empereur avait remis général de division lors de la réunion de la Hollande à l'Empire français, le capitaine d'Orimont abandonna les fonctions qu'il exerçait auprès de ce célèbre homme de guerre, pour être nommé chef de bataillon au 142e régiment le 12 novembre 1813; de concert avec le colonel Fournier, il coopéra à la campagne de 1814 en France, se distingua particulièrement devant Troyes où il fut blessé d'un coup de feu à la cuisse droite, le 3 février, et à la bataille de Nangis, où il reçut sa huitième blessure, un éclat d'obus à la poitrine (17 février).

Passé au 36e régiment de ligne (colonel Fortier), le 1er septembre 1814, il fut mis en non-activité le 1er septembre 1815 et retraité pour ancienneté de service, par ordonnance du 19 juillet 1833.

Membre de la Légion d'honneur le 18 février 1814, pour sa conduite glorieuse à la bataille de Nangis, il fut encore décoré de l'ordre du Lys, de l'ordre impérial de la Réunion et du Mérite militaire du grand-duché de Bade; sur la proposition du comte de Bourmont, ministre de la guerre, le roi Charles X, en témoignage de ses bons et loyaux services, nomma le chef de bataillon d'Orimont chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, le 6 juillet 1829.

Il avait épousé, à Beaumont, le 24 août 1814, sa cousine Julie-Albertine-Mathilde Le Tellier, née à Mons le 20 novembre 1794, fille de François-Denis-Joseph Le Tellier, licencié en médecine à Beaumont et de Marie-Anne-Josèphe Reuflet; elle mourut à Beaumont le 25 novembre 1842.

L'officier supérieur d'Orimont (qualifié colonel baron d'Orimont) résidait à Solre-le-Château, arrondissement d'Avesnes (Nord), lorsqu'il fut chargé par le grand chancelier Macdonald, le 12 mai 1832, de procéder à la réception de Jean-Nicolas Garot, ancien sous-lieutenant de l'ex-4e régiment de chasseurs à cheval, à Cousolre, arrondissement d'Avesnes, nommé chevalier de la Légion d'honneur, par ordonnance du roi des Français du 28 novembre 1831. (Pièce contresignée par le maréchal de camp secrétaire général de l'ordre, vicomte de Saint-Mars.)

Par une ordonnance, datée du château d'Eu le 4 août 1846, le roi Louis-Philippe autorisa le *lieutenant-colonel* en retraite Antoine-Louis Blin d'Orimont, inscrit au trésor sous le numéro 7243 pour une pension militaire de 2100 francs par an, à résider à Beaumont (Belgique) où il mourut le 21 juin 1849, laissant après lui les plus beaux états de service dont puisse s'enorgueillir un officier.

Ses deux fils, Alfred et Edouard, sa fille Almyre et leurs descendants continuèrent à résider en Belgique.

Armoiries : d'azur à deux chevrons d'argent, accompagné en pointe d'une étoile du même.

BOCHART, Hippolyte-Adolphe, fils de Simon et de Catherine Carbonnelle, né à Tournai le 8 novembre 1786, décédé à Liége en décembre 1836.

Démissionnaire du service de France, comme lieutenant au 112e régiment de ligne, il fut admis au service des Pays-Bas avec le grade de sous-lieutenant au 4e bataillon de milice le 27 février 1815, lieutenant le 6 avril 1815, capitaine le 20 décembre 1826, il prit part à la campagne de 1815 contre la France.

Passé au service de Belgique comme capitaine au 2e régiment de ligne le 27 octobre 1830, il fut nommé major le 22 juin 1832.

BODART, Philippe-Joseph, né à Namur le 20 janvier 1784, lieutenant d'infanterie,



chevalier de l'ordre de Léopold, médaillé de Sainte-Hélène, décédé à Gand le 2 novembre 1859.

Tambour-major au service des Pays-Bas le 14 mai 1814, a fait la campagne de 1815, contre la France; tambour-major au 8e régiment de ligne belge en octobre 1830, sous-lieutenant le 26 décembre 1830, porte-drapeau le 15 décembre 1831, lieutenant le 30 juin 1832, admis à la pension de retraite le 6 décembre 1839.

BOUCHARD, Jean-Baptiste, né le 2 février 1775, à La Charité-sur-Loire (Nièvre).

Volontaire au 1er bataillon de la Nièvre le 15 octobre 1791, incorporé au 8e bataillon (formation d'Orléans) le 21 mai 1793, devenu 64e demi-brigade, fourrier le 5 juillet 1793, sergent le 27 fructidor an V, sergent-major le 16 germinal an VI, sous-lieutenant le 10 vendémiaire an VIII, lieutenant le 1er vendémiaire an XIV, capitaine le 25 avril 1809, capitaine au 112e de ligne le 13 septembre 1809, capitaine adjudant à l'état-major de la 29e division militaire le 1er février 1813 (lettre du ministre du 13 janvier 1813), rentré au corps le 1er mars 1814; mort à Aix en Provence le 12 juin 1814, par suite d'étisie pulmonaire *(sic)*.

Campagnes: 1792-1793, armée du Nord; ans II, III, IV, Côtes de l'Océan; ans V, VI, VII, Italie; an VIII, l'Ouest; 1806, à la Grande armée; 1809, Italie et Allemagne.

BOUCHER, Philippe-Joseph, fils de Laurent-Joseph, capitaine au 112e régiment de ligne et de Charlotte Thirionnet, né à Namur le 17 juillet 1784, colonel commandant de place de 1re classe retraité, chevalier des ordres de Léopold et de la Légion d'honneur, médaillé de Sainte-Hélène, décédé à Namur le 27 décembre 1861.

Entré au service de la France, comme caporal au 112e régiment de ligne le 14 octobre 1803, sergent le 2 février 1804, sergent-major le 1er janvier 1807 et adjudant-sous-officier le 15 juin 1809, il fut nommé sous-lieutenant, par décret impérial du 3 septembre 1809, lieutenant le 22 juin 1811, passa au 42e régiment de ligne le 16 mai 1812, sous le colonel Rubillon, et obtint le brevet de capitaine le 1er avril 1813.

Admis le 3 mai 1809 parmi les membres de la Légion d'honneur, à l'âge de vingt-cinq ans, pour son intrépidité au combat de Volano, livré au mois d'avril de la même année, Boucher fut blessé à Wagram, à Bautzen, à Lutzen et fit encore les campagnes de 1814 en Italie et de 1815 en France.

Rentré dans ses foyers et admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas le 19 juillet 1816, il servit successivement à la 11e et à la 18e division d'infanterie et passa au service de Belgique le 1er octobre 1830.

Nommé lieutenant-colonel au 10e régiment de ligne le 3 octobre 1830, il prit avec le grade de colonel, le commandement du régiment, à la mort du colonel Poplimont, survenue le 11 mai 1831 et l'exerça jusqu'au 22 juin 1837, date à laquelle il passa au 20e régiment de réserve; commandant de place de 1re classe à Namur le 9 avril 1841, le colonel Boucher fut pensionné le 17 mai 1846.

Le colonel Boucher a laissé un fils, survivant de nos jours, résidant à Louvain et entouré de la considération générale, M. Antoine-Joseph Boucher, né le 22 mai 1818, lieutenant général en retraite, grand-officier, de l'ordre de Léopold, décoré de la croix militaire, de la Couronne royale et de l'Aigle Rouge de Prusse de 1re classe, avec ruban émaillé, et de la Couronne de fer d'Autriche-Hongrie.

BOUCHER, Isidore-Joseph, fils de Laurent-Joseph, capitaine au 112e régiment de ligne, et de Charlotte Thirionnet, né à Namur le 4 avril 1788, colonel commandant de place de 1re classe pensionné, chevalier de l'ordre de Léopold, officier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de fer, décédé à Uccle le 24 octobre 1860.



Entré au service de France, comme soldat au 112e régiment de ligne, le 15 septembre 1804, nommé caporal le 2 novembre suivant, sergent le 16 décembre 1807, sergent-major le 21 juin 1808, adjudant sous-officier au 4e bataillon le 1er janvier 1810, prisonnier de guerre à San-Perpetua, près Barcelone, le 21 janvier de la même année, remis en liberté lors de la prise de la citadelle de Lerida le 1er mai suivant.

Rentré en Italie, avec les débris du 4e bataillon, l'adjudant sous-officier Boucher fut nommé sous-lieutenant par décret impérial du 25 mars 1813, lieutenant le 15 août 1813 et mis en demi-solde le 1er septembre 1814.

Blessé en Catalogne, au camp de Vique le 12 mai 1809, à San-Perpetua en janvier 1810, à Bautzen le 20 mai 1813, il fut admis parmi les membres de la Légion d'honneur le 22 juillet de la même année et reçut une nouvelle blessure le 19 août 1813, à l'affaire de Bayreuth *(Baruth?)*, en Franconie.

Admis dans l'armée des Pays-Bas, en demi-solde, le 9 octobre 1814 et désigné pour le 3e bataillon de ligne le 1er avril 1815, il fut nommé capitaine le 22 mai 1815 et participa à la campagne de 1815 en Belgique.

Retraité en 1821, il passa au service de Belgique le 30 septembre 1830 et fut chargé de l'organisation d'un corps franc.

Le lieutenant-colonel I.-J. Boucher fut chef d'état-major du général Nypels, colonel commandant de place à Liége le 2 novembre 1830, admis à la 1re classe le 10 décembre 1831 et retraité en 1848.

Décoré de la Croix de fer le 15 avril 1835, chevalier de l'ordre de Léopol le 19 juillet 1847, le colonel I.-J. Boucher fut autorisé par arrêté royal du 16 octobre 1839, à porter les insignes d'officier de la Légion d'honneur. *(Almanach royal de 1864.)*

BOUCHER, Pierre, fils de Laurent-Joseph, capitaine au 112e de ligne et de Charlotte Thirionnet, né à Namur le 8 octobre 1793; incorporé comme volontaire au 112e régiment en 1804, caporal le 11 juin 1809, sergent le 12 décembre 1809, passé le 29 août 1812 au 42e régiment de ligne.

Campagnes : 1808, 1809, 1810, 1811 en Espagne.

Blessé d'une balle au bras gauche le 16 octobre 1808.

Prisonnier de guerre des Espagnols le 21 janvier 1810, rentré au 3e corps d'armée, à la reddition de Lerida le 14 mai suivant.

BOUCHER, Laurent, fils de Laurent-Joseph, capitaine au 112e de ligne et de Charlotte Thirionnet, né à Namur en 1794; entré au service de l'Empire, comme soldat au 112e régiment en 1805, caporal le 15 octobre 1809, sergent le 11 avril 1810, adjudant-sous-officier le 1er mars 1813, sous-lieutenant, par décret impérial du 15 août 1813, lieutenant en 1814, est affecté au 7e régiment de ligne le 1er novembre 1814.

Campagnes : 1812 et 1813 à la Grande armée.

Il assista aux affaires de Lutzen, Bautzen, Leipzig, fut fait prisonnier de guerre des Russes en 1814 et rentra dans ses foyers le 1er novembre suivant.

BOUCHER, Charles, fils de Laurent-Joseph, capitaine au 112e de ligne et de Charlotte Thirionnet, né à Namur le 1er novembre 1797; entré dans l'armée française comme volontaire au 112e régiment de ligne le 10 novembre 1804, caporal le 6 janvier 1813, sergent-fourrier au 42e régiment de ligne le 1er février 1814.

Campagnes : 1808, 1809, 1810, 1811 en Espagne, 1813 à la Grande armée.

BRASSINE, PIERRE, fils de Pierre et de Marie-Catherine Engels, né le 27 mars 1786 à Watermael-Boitsfort, décédé en 1865.

Extrait des états de service. — Service de France : Entré au service au 112e le 22 octobre 1806, caporal le 6 janvier 1807, fourrier le 10 juillet 1808, sergent le 10 janvier 1809, sergent-major le 20 juillet 1809, adjudant-sous-officier le 1er octobre 1813, licencié du service le 31 décembre 1815.

Service des Pays-Bas : Employé comme surveillant au génie militaire du 16 janvier 1816 au 1er octobre 1821, engagé comme caporal le 30 octobre 1820, sergent le 1er janvier 1822, sergent-major le 8 avril 1822, adjudant-sous-officier le 11 octobre 1828, quitte le service le 10 octobre 1830.

Service de Belgique : adjudant-sous-officier le 11 octobre 1830, lieutenant adjudant-major le 30 novembre 1830, capitaine de 2e classe le 6 octobre 1831, en non activité pour cause de maladie par arrêté royal du 15 juillet 1832, cesse son service le 30 septembre 1832, capitaine major de place de 1re classe à Venloo le 29 octobre 1832, placé en la même qualité à Huy le 6 décembre 1837, puis à Namur le 15 août 1843.

Campagnes, blessures et actions d'éclat. — Campagnes de France, d'Italie et d'Autriche, 1809, 1810 ; d'Italie et d'Allemagne, 1812, 1813, 1814 ; en France et en Belgique, 1815 ; en Italie, blessé à la main gauche le 11 avril 1809 (à Volano, aux environs de Trente, en Tyrol) ; en Autriche, blessé au bras gauche le 6 juillet 1809 (bataille de Wagram) ; en Italie, à la jambe et à la cuisse droite le 13 avril 1814 à Palma-Nova (Blocus).

Campagnes de Belgique : 1830, 1831, 1832, 1833.

Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, par décret du 29 décembre 1853, médaillé de Sainte-Hélène, par décret de S. M. l'empereur Napoléon III, légataire de l'Empereur.

BRENNING, ANGE-JACQUES, né à Courtrai le 1er avril 1783, lieutenant retraité, chevalier de l'ordre de Léopold, médaillé de Sainte-Hélène, décédé à Ostende le 6 novembre 1859.

Entré au service de la France comme soldat au 112e de ligne le 1er avril 1810 ; caporal le 15 juin 1811, sergent le 10 juin 1812, prisonnier de guerre des Russes le 22 août 1813 (combat de Dresde), rentré dans ses foyers en 1814, sergent au 9e bataillon de ligne au service des Pays-Bas le 5 juin 1814, sergent au 1er régiment de chasseurs à pied en Belgique le 4 octobre 1830, chevalier de l'ordre de Léopold le 21 juillet 1839, sous-lieutenant adjudant de place à Ostende le 19 novembre 1840, admis à la pension de retraite le 18 septembre 1845.

Il avait fait les campagnes de 1812-1813 en Allemagne, 1814 en France et fut blessé d'un coup de lance à la main gauche.

BUREAU, JOACHIM, volontaire au 112e régiment de ligne en 1804 caporal en 1805, sergent en 1806, sous-lieutenant au 112e régiment le 9 juillet 1809, lieutenant au 2e régiment de la Méditerranée le 26 mars 1811.

Tué, comme capitaine, à la bataille de Juterbock le 6 septembre 1813.

CLÉMENT, GODEFROID, né à Kalberg (Flandre) (?) le 21 novembre 1782, fils de Pierre et d'Elisabeth Fléron ; soldat au 112e régiment de ligne le 11 mars 1804, caporal le 20 juin 1804, fourrier le 30 décembre 1805, sergent-major le 18 novembre 1807, sous-lieutenant le 8 février 1813, passé au 39e de ligne (colonel Dariès) le 17 août 1814, démissionnaire sur sa demande le 25 décembre 1815.

Campagnes de 1809 en Italie et Autriche, 1812-1813-1814 en Allemagne, 1815 en France.

Clément fit ensuite partie de l'armée des Pays-Bas; cet intrépide soldat, qui nous fut renseigné par le ministère de la guerre de La Haye, fut blessé à Raab, Belitz, Goldberg, la Katzbach; prisonnier de guerre des Russes, il ne recouvra sa liberté que le 26 janvier 1814.

COUVREUR, Joseph, né à Namur en 1787, volontaire au 112e régiment de ligne le 5 mai 1804, caporal le 1er septembre 1804, sergent le 1er avril 1805, sergent-major le 1er novembre 1808, adjudant-sous-officier le 11 août 1810, sous-lieutenant le 28 janvier 1813, démissionnaire le 3 mars 1815 et rentré dans ses foyers (1).

Campagnes : 1809, Allemagne, 1810-1811, Espagne, 1812-1813, Saxe.

Il assista aux batailles de Raab, Wagram, Lutzen, Bautzen, Jauer, Goldberg, Leipzig, Hanau et à divers combats d'avant-poste.

Blessé d'un coup de fusil au passage de la Piave, d'une balle au bras droit à Raab, d'un coup de feu à Goldberg.

Couvreur servit ensuite aux Indes-Orientales néerlandaises sous le gouvernement des Pays-Bas.

CRAHAY, Roch, né à Liége le 18 février 1784, décédé le 10 septembre 1846, volontaire au bataillon de milice N° 17 au service des Pays-Bas le 14 janvier 1816, sergent à la 11e division d'infanterie en 1820, sergent au service de Belgique le 30 octobre 1830, adjudant-sous-officier le 11 décembre 1830, sous-lieutenant le 6 octobre 1831, lieutenant le 24 janvier 1839.

CRENER, Charles, né à Mons en 1787, soldat au 112e de ligne le 24 juin 1805, caporal le 1er mars 1806, sergent le 1er mai 1809, adjudant-sous-officier le 1er juillet 1813, sous-lieutenant au 7e régiment de ligne le 8 novembre 1813.

Campagnes : 1809 en Autriche, 1812 en Prusse, 1813 en Saxe ; il assista aux affaires de Raab, Wagram et Leipzig.

Prisonnier de guerre à Arnhem, il rentra de captivité le 7 septembre 1814 et servit ensuite dans l'armée des Pays-Bas.

DAMMAN, Jacques, né à Bruxelles le 13 novembre 1777, décédé à Gand le 14 août 1844.

Admis dans l'armée des Pays-Bas le 11 février 1816, comme lieutenant en demi-solde, en non activité de service le 5 décembre 1816, capitaine à la 18e division militaire le 16 août 1829 et au service de la Belgique le 1er octobre 1830.

Major au 10e régiment de ligne le 13 octobre 1830, nommé chevalier de l'ordre de Léopold le 15 décembre 1833, pour la part brillante prise pendant la campagne d'août 1831, lieutenant-colonel au même régiment le 26 mai 1837 et mis à la retraite le 21 avril 1841.

Membre de la Légion d'honneur, le 21 juin 1813.

DANNEELS, Jean-Baptiste-Henri-Joseph, né le 10 juillet 1785, à Lille (Nord), fourrier au 112e régiment de ligne le 17 novembre 1803, sergent le 1er janvier 1804, sergent-major le 17 mars 1807, sous-lieutenant le 31 mars 1809, lieutenant le 17 octobre 1810, capitaine le 28 janvier 1813, prisonnier de guerre à Hanau le 29 octobre 1813, rentre en France le

(1) Sur les contrôles des Pays-Bas, Couvreur est renseigné comme ayant été nommé : sous-lieutenant le 28 janvier 1811, lieutenant le 15 août 1812, capitaine le 7 septembre 1813 et nous le voyons figurer avec ce grade au 3e régiment belge le 28 juin 1814. Ces nominations nous paraissent apocryphes : Il n'y a pas eu de nomination de sous-lieutenant au 112e de ligne le 28 janvier 1811, ni de lieutenant le 15 août 1812, ni de capitaine le 7 septembre 1813. Couvreur a été nommé sous-lieutenant le 28 janvier 1813, avec les sous-officiers Greef, Delannoy, Pesin, Debas de Surmont, Verbeeck, Hielard, Mazeran, Bochard, Miret, Depauly, et il est inscrit sur les contrôles français comme démissionnaire le 3 mars 1815.



14 juin 1814, capitaine au 7[e] régiment de ligne le 1[er] septembre 1814, et au dépôt de la légion départementale du Nord le 11 septembre 1815, en non-activité le 24 décembre 1815, capitaine à la suite de la légion départementale de la Creuse le 5 août 1817, en congé illimité le 1[er] janvier 1821, capitaine au 62[e] régiment de ligne (colonel Levesques) le 27 octobre 1830, chef de bataillon au 19[e] de ligne (colonel Meslin) le 21 juillet 1831, retraité le 12 août 1834.

Chevalier de la Légion d'honneur le 19 octobre 1814.

D'AYWAILLES, PIERRE-ANTOINE, lieutenant général, né à Liége le 17 avril 1772, chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, de l'ordre du Lion Belgique, de l'ordre de Léopold, décoré de la Croix de fer et de la croix du Mérite du canton du Tessin (Suisse), décédé à Namur le 14 novembre 1837.

Après avoir quitté, le 9 juin 1806, les rangs du 112[e] régiment où il servait comme capitaine depuis le 13 septembre 1803, D'Aywaille fut adjoint à l'état-major de la Grande armée en Prusse : il devint successivement officier d'ordonnance des

Circulaire

Ordre Militaire de Guillaume.

Chancellerie.

N°. 3335

Bruxelles, le 15 Octobre 1818.

Monsieur

J'ai l'honneur de vous adresser, avec une lettre de S. E. le Maréchal Duc de Tarente, votre Brevet d'admission en qualité de Chevalier dans l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur. Je vous prierai de me renvoyer par le retour du courrier, signé de vous, l'accusé de reception qui accompagne ces pièces.

Dans le cas où vous posséderiez, outre les titres que vous avez représentés dans le tems à l'appui de votre nomination dans l'Ordre, d'autres actes originaux y relatifs, tels que brevets, lettres d'avis ou certificats qui vous auraient été délivrés par l'ancien gouvernement de France, vous êtes également tenu à cette occasion de m'en faire la remise, ou bien de m'adresser un certificat en due forme, constatant que vous avez déjà satisfait à cette obligation dans toute son étendue.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Le Lieutenant-Général et Chancelier,

à Monsieur P. A. Daywaille, Colonel

Lettre datée de 1818, annonçant une admission dans l'ordre royal de la Légion d'honneur et réclamant tous les documents de l'ancien gouvernement de France.
Contre signée par le général hollandais Janssens.

Place de Paris. État-major général.

Monsieur le Commissaire des Guerres est [illegible] invité à délivrer une Feuille de route à Monsieur Daywailles, adjudant Commandant [illegible]

Au Quartier général, à Paris, le 26 [illegible] 1814

Le [illegible], Chef de l'État-major général.

Feuille de route à accorder à l'adjudant-commandant d'Aywailles.
(Collection de Monsieur Georges de Rongé.)

généraux Loison et Canuel, aide de camp du général Marx, puis adjoint à l'état-major du duc d'Abrantès, et comptait alors au 18[e] régiment d'infanterie en garnison à Strasbourg (colonel baron Pelleport), chef d'escadrons d'état-major le 8 août 1813, il est démissionnaire le 26 septembre 1814.

Entré au service des Pays-Bas comme colonel chef d'état-major de la cavalerie de réserve le 4 novembre 1814, est nommé général-major le 20 octobre 1825, passe au service de Belgique comme lieutenant

général commandant la province de Namur le 27 décembre 1830, et quelques mois après, le 24 février 1831, est admis à la retraite.

Le général d'Aywailles fut blessé le 6 septembre 1813 d'une balle dans le côté droit à la bataille de Dresde. Il avait été nommé officier de la Légion d'honneur par l'empereur Napoléon, mais cette nomination ne fut pas ratifiée par le roi Louis XVIII.

Armoiries : Ecartelé aux 1 et 4 de gueule à la croix pattée alésée d'or, rayonnante d'or dans ses angles; aux 2 et 3, d'azur à une anille d'argent.

Cimier : Un vol à l'antique, chaque aile aux armes du 1.

DE BOEUR, Jean-Thomas-Henry-Englebert, né à Liége le 10 septembre 1760; retraité pour ancienneté de service le 1er septembre 1814, il se retira dans sa ville natale.

Le roi Louis-Philippe Ier lui accorda l'étoile de la Légion d'honneur et par un arrêté du roi Léopold Ier du 19 janvier 1835, il fut autorisé à en porter les insignes en Belgique; il mourut à Liége le 12 février 1837.

Le lieutenant-colonel De Boeur avait eu de Marie-Ide Wilhard, son épouse, un fils, Jean-Henri, né le 14 août 1802 à Maestricht (Limbourg), qui devint sous-lieutenant à la 17e division d'infanterie, au service des Pays-Bas le 17 avril 1823; il passa ensuite au service de Belgique comme lieutenant au 11e de ligne en 1830, fut nommé capitaine le 11 mai 1831, mis en non-activité pour motifs de santé en 1847, et retraité en 1848. Décédé à Liége le 26 juin 1869.

DE BRUXELLES, Nicolas, né à Mons le 20 juillet 1786, fils de Joseph et de Joséphine Bastien; entré au service au 112e régiment de ligne le 10 mai 1805, caporal le 1er juin 1808, sergent le 12 juillet 1808, sous-lieutenant le 27 octobre 1813, passé au 7e régiment de ligne (armée de Lyon) le 1er septembre 1814.

Campagnes : 1805, embarqué à Cherbourg, 1808, 1809, 1810, 1811 en Espagne.

Il assista aux sièges de Girone et Tarragone et fut admis, ensuite, dans l'armée des Pays-Bas.

DE FACQZ, Adolphe-Edouard, né à Mons le 19 avril 1784, fils d'Ignace et de Benoite Spilleux (ne pas confondre avec le capitaine De Facqz, Philibert, aide de camp du général de brigade Moreau, qui mourut en Tyrol, des suites de blessures le 14 octobre 1809); sous-lieutenant à la garde nationale du département de l'Aisne le 14 août 1809 et autorisé à passer avec ce grade au 112e de ligne, par décret impérial du 31 août 1810, 1er lieutenant le 25 novembre 1811 et capitaine le 24 mars 1813. A la suppression du 112e régiment, il fut désigné pour le 61e de ligne (colonel baron Bouge) le 1er août 1814.

Campagnes : 1809, Zélande; 1812, Prusse; 1813, Saxe; 1814, France.

DE GERLACHE, Bernard-Adrien, médaillé de Sainte-Hélène, né à Neufchâteau le 17 juillet 1792, décédé à Saint-Gilles le 16 février 1859.

Admis dans l'armée des Pays-Bas le 15 juillet 1814, en qualité de sous-lieutenant au 1er bataillon belge, il fit la campagne de 1815 contre la France et obtint la démission de son grade le 24 juillet 1817; réadmis comme sergent à la 12e division d'infanterie le 5 mars 1822, il fut nommé sous-lieutenant le 17 avril 1823 et, le 9 novembre 1824, il fit partie du corps expéditionnaire des Indes-Orientales et arriva à Batavia le 16 janvier 1826.

Il fit les campagnes de 1826, 1827, 1828 aux Indes et fut cité à l'ordre du jour comme ayant commandé une colonne de quarante réguliers dans une escarmouche aux environs du



Dessa (village) de Djoeroe; blessé grièvement à la jambe gauche à Dessara-Prina le 29 novembre 1827 (1), il est admis à la pension le 15 mai 1828 et reçut le brevet de lieutenant honoraire le 16 août 1829.

Entré au service de Belgique avec le grade de capitaine adjudant de place le 15 octobre 1830, il passa au 7ᵉ régiment de ligne le 2 avril 1831 et fut admis à la retraite le 10 avril 1834.

DEGRAVE (contrôle français : Degraeve), PIERRE-ANTOINE, né à Courtrai le 19 septembre 1788, fils de Pierre et de Louison Lefranc. Conscrit au 112ᵉ de ligne le 29 novembre 1807, caporal le 6 janvier 1808, caporal-fourrier le 21 juillet 1808, sergent-major le 16 juin 1812, sous-lieutenant le 25 mars 1813, 1ᵉʳ lieutenant le 8 novembre 1813, passé au 61ᵉ régiment de ligne (colonel baron Bouge) le 1ᵉʳ août 1814.

Campagnes : 1809, en Italie et Autriche ; 1812, 1813, à la Grande armée ; 1814, en France.

Se distingua à Raab, Mersebourg, Bautzen, Goldberg, Leipzig et à l'investissement de Paris.

Il servit au 61ᵉ de ligne avec son camarade De Facqz, sous la Restauration, et prit ensuite du service aux Pays-Bas.

DE L'ESCAILLE, CHARLES-FRANÇOIS-JOSEPH, fils de Charles et de Marie Simon (2), né à Bruxelles le 25 août 1779, décédé à Bruges le 24 janvier 1842.

Chevalier des ordres de Léopold et de la Légion d'honneur.

Le capitaine de l'Escaille, était aide de camp du général Pacthod qu'il accompagna à l'armée de Naples en 1810 et à l'armée d'Illyrie en 1812, dès que cet officier général fut rétabli de la blessure qu'il avait reçue à Wagram; promu chef de bataillon au 101ᵉ régiment de ligne (colonel Robillard) le 23 mars 1813, il fit encore la campagne de Saxe et de Silésie et fut admis comme lieutenant-colonel au service des Pays-Bas le 25 mars 1815 ; retraité en 1826, il reprit du service actif en Belgique, comme commandant de la place de Bruxelles le 29 septembre 1830 ; il commanda la 3ᵉ brigade de l'armée de l'Escaut en décembre 1830 ; nommé colonel au 12ᵉ régiment de ligne le 1ᵉʳ juin 1831 et commandant de la province de Luxembourg le 22 septembre 1831, il exerçait le commandement de la province de Flandre-Occidentale, au moment de son décès.

Armoiries : de L'Escaille : Pays de Namur, Hollande. (Concession d'armoiries, 12 novembre 1548). De gueule à une main gantelée d'argent, tenant une bride de sable.

Cimier : Une tête et col de cheval d'argent bridée de gueule.

DEMARET, ADRIEN, né à Dinant, volontaire au 112ᵉ régiment en 1804, sergent-major en 1807, nommé sous-lieutenant par décret impérial le 22 juin 1811, lieutenant le 28 janvier 1813, membre de la Légion d'honneur le 21 juin 1813, mis en demi-solde le 1ᵉʳ septembre 1814.

Porté à l'ordre du jour à la bataille de Raab le 14 juin 1809.

Il fut décoré, pour sa vaillance pendant la campagne de 1813, notamment à la prise de Mersebourg le 29 avril 1813.

(Adrien Demaret était un des amis les plus intimes de Joseph de Maugeer ; ils firent leurs premières armes ensemble et furent décorés le même jour. Officier du plus haut mérite, son nom parait à chaque instant dans la correspondance entretenue par de Maugeer avec ses parents.)

(1) Voir notre *Histoire de la participation des Belges aux campagnes des Indes néerlandaises.*
(2) Est immatriculé : de l'Escaille, Louis, sur les contrôles néerlandais ; Delescaille, Joseph, sur les contrôles français.



DE MAUGEER, JOSEPH, né à Liége le 27 septembre 1782, décédé à Gand le 6 octobre 1847. A fait l'objet d'une notice spéciale (1).

Chevalier des ordres de Léopold et de la Légion d'honneur.

DE ROMAIN, CHARLES (2), né à Charleroi le 13 septembre 1776, fils de Jean-Baptiste et de Marie-Joséphine d'Yvoil; capitaine au 112e régiment le 24 février 1805, au bataillon des Vélites de Florence le 6 août 1812, au 14e régiment de ligne (colonel Bugeaud) le 19 août 1814, il reçoit sa démission et rentre dans ses foyers le 26 mars 1815.

Avait pris part aux campagnes de 1793, 1797, sur le Rhin, 1798, 1800, en Italie, 1809, 1812, 1813, en Autriche et fut blessé en 1795, 1799, 1800, 1809 et 1814; il servit ensuite dans l'armée des Pays-Bas et se retira à Malines avec le grade de lieutenant-colonel.

Il est renseigné sur l'almanach royal de 1846, comme ayant été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 29 novembre 1813, et officier du même ordre pour sa conduite pendant la campagne de France le 25 septembre 1814; chevalier de l'ordre de la Réunion le 2 juillet 1813.

Il servit aux Vélites de Florence avec le lieutenant Hondagné de l'Arche.

DE RYCKER, CHARLES, fils de Jean et d'Isabelle Loontjens, né à Eecloo le 19 septembre 1785; incorporé comme conscrit au 112e de ligne le 27 juin 1804, caporal le 23 février 1806, sergent le 1er novembre 1806, sergent-major le 11 juillet 1811, sous-lieutenant par décret impérial du 4 septembre 1812, lieutenant le 15 août 1813, au 39e de ligne le 17 août 1814, démissionnaire le 22 juin 1815.

Il avait participé aux campagnes de 1809 en Allemagne; 1812, 1813 en Saxe et en Silésie et avait été blessé au bras droit, à la bataille de Leipzig le 19 octobre 1813.

DE TAUBER, JOSEPH, né à Gand en 1771; cadet au service impérial (Autriche) dans le régiment de Klebeck, le 6 janvier 1788, porte-enseigne le 2 mai 1793, sous-lieutenant le 1er septembre 1795.

Entré au service de France, comme 1er lieutenant au 112e régiment de ligne par décret impérial du 21 mars 1804, capitaine à la 3e légion de réserve, plus tard 122e de ligne, le 20 mars 1807.

Blessé grièvement d'un coup de feu à Villa-Nuova (Espagne) (3) le 16 juillet 1808, prisonnier de guerre le 19 juillet 1808, il passa six ans sur les pontons et fut mis en liberté le 22 mai 1814.

(Le colonel comte d'Orsay, ancien chef de bataillon du 112e, commanda le 122e de ligne du 26 novembre 1811 au 19 novembre 1813.)

DE ROY, JOSEPH, né à Bruxelles le 26 mars 1788, fils de Jean-Baptiste et de Marie-Catherine Delville; soldat au 112e le 12 août 1806, caporal le 1er septembre 1806, fourrier le 1er avril 1809, sergent-major le 1er novembre 1810, sous-lieutenant le 15 août 1813, 1er lieutenant le 24 septembre 1813.

Blessé à Bautzen et à Goldberg, il fut fait prisonnier de guerre à la bataille de Hanau le 31 octobre 1813; rentré de captivité le 15 avril 1814, il quitta, à la même date, le service de France, pour celui des Pays-Bas.

(1) Est immatriculé : Demongère, Joseph, sur les contrôles français.
(2) Immatriculé Romain, Charles, sur les contrôles français.
(3) Villa-Nuova, village près le Rio Guadalquivir, à deux lieues d'Andujar.

DESAEGHER, Guillaume, fils de Jean et de Thérèse De Bleus, major pensionné, chevalier des ordres de Léopold et de la Légion d'honneur, médaillé de Sainte-Hélène, né à Bruxelles le 15 septembre 1783, décédé à Schaerbeek le 5 octobre 1862.

Blessé aux combats de Tarvis, Raab et Mersebourg.

Admis dans l'armée des Pays-Bas avec le grade de capitaine le 6 avril 1815, il passa au service de Belgique avec le grade de major au 7e de ligne le 5 novembre 1830; il fut désigné l'année suivante pour commander le 6e bataillon de tirailleurs francs et passa ensuite au 2e régiment de ligne. Il servait au 11e régiment de ligne depuis le 7 avril 1834, lorsqu'il fut admis à la pension de retraite au mois d'octobre suivant.

DESMET, Pierre-Jean, lieutenant au 2e régiment de ligne, né à Courtrai le 26 novembre 1788, décédé à Louvain le 17 mars 1834.

Sergent-major à la 2e cohorte de la 1re légion de la Garde nationale du département de la Lys le 12 août 1809, licencié en mai 1810, soldat au 112e régiment de ligne, en juin 1811, sergent-fourrier le 12 avril 1813, congédié le 12 avril 1814, soldat au 32e bataillon de milice des Pays-Bas le 8 juin 1815, sergent-major en 1820, sous-lieutenant au 4e régiment de ligne en Belgique, le 28 septembre 1830, désigné pour le 2e régiment de ligne le 27 octobre 1830, lieutenant le 8 février 1831.

Campagnes : 1812-1813 en Prusse et en Saxe, 1814 en France.

DE VRIES, Adrien-François, né à Bruxelles en 1772, débuta au service impérial d'Autriche comme caporal et puis sergent aux chasseurs Le Loup de 1792 à 1801, passa ensuite au service de France comme sergent au 112e régiment de ligne le 3 octobre 1803 et fut admis au corps de gendarmerie à cheval en 1805.

Il fit les campagnes de 1792-1795 en Belgique, Flandre, France, Allemagne, Autriche et Italie et assista aux sièges de Valenciennes et de Manheim ; il fut blessé d'une balle au bras gauche à cette dernière affaire.

DEWILDE, Charles-Jean, fils de Charles et de Marie Van der Vennet, né à Gand le 6 juin 1779, capitaine retraité, décédé le 7 décembre 1836.

Soldat au 112e régiment de ligne le 13 janvier 1804, caporal le 1er juin 1807, sergent le 11 septembre 1808, passé à la 71e cohorte des Gardes nationales (devenu 147e de ligne, sous le colonel Sibuet) le 16 avril 1812, sergent-major le 11 avril 1813, sous-lieutenant le 10 août 1813, incorporé au 17e de ligne (colonel baron Vasserot) le 1er novembre 1813, lieutenant à la 16e division militaire le 11 janvier 1814, démissionnaire le 2 septembre 1814.

Campagnes : 1809, Italie et Allemagne, 1810, à l'armée du Nord et 1814 en Belgique; il assista aux affaires de Tarvis, Raab et Wagram.

Mis en demi-solde, au service des Pays-Bas, le 30 septembre 1814, nommé lieutenant au 36e bataillon de chasseurs à pied le 11 novembre 1814, capitaine le 18 avril 1818, mis en disponibilité le 3 mars 1819, rappelé à l'activité le 6 mai 1821, retraité le 8 juillet 1822. Il prit part à la campagne de 1815 en Belgique. Admis comme capitaine au 5e régiment de ligne, en Belgique, le 15 octobre 1830, il reçut une pension de retraite pour infirmité le 22 juin 1834.

DEWILDE, Joseph, né en 1776 à Isle-la-Heuse (Luxembourg), cadet aux chasseurs Leloup, au service I. et R. d'Autriche le 5 avril 1794, passe au régiment de Schroeder le



21 juin 1798, démissionnaire le 2 septembre 1802, sous-lieutenant au 112e régiment de ligne le 21 février 1804, lieutenant le 16 octobre 1806, adjudant-major le 1er juin 1808, tué à Wagram.

Il avait coopéré à toutes les campagnes de l'armée autrichienne contre la République, de 1794 à 1800.

DOLLIN DU FRESNEL, Jean-Baptiste-Henri-Ferdinand (1), fils de Jean-Baptiste et de Dorothée Heckman, né le 1er septembre 1785 à Amsterdam.

Au service d'Autriche comme cadet au régiment de Vierset, le 26 janvier 1799; a quitté à la suite du traité de Lunéville.

Entré au service de France comme sergent au 112e de ligne, le 19 frimaire an XII, sergent-major le 1er messidor an XII, sous-lieutenant le 16 janvier 1807, lieutenant le 24 mars 1809, capitaine le 3 septembre 1809, retraité le 1er février 1813.

Campagnes : 1799-1800, Rhin ; 1809, Italie et Allemagne.

Blessures : le 14 juin 1809, à la bataille de Raab, a reçu un coup de feu au genou gauche.

DOLLIN DU FRESNEL, Frédéric, frère du précédent, né le 1er octobre 1787, à Amsterdam, décédé à Bruxelles le 20 décembre 1856.

Engagé volontaire au 112e régiment de ligne le 8 janvier 1804, caporal le 10 février 1804, fourrier le 15 mars 1804, sergent le 18 mai 1804, sergent-major le 16 janvier 1807, sous-lieutenant le 10 février 1808, lieutenant le 9 juillet 1809, capitaine le 19 avril 1812, passé au 61/65e régiment de ligne le 1er août 1814, licencié le 9 septembre 1815.

Campagnes : 1809, Italie et Allemagne ; 1812, Russie ; 1813, Saxe ; 1814 et 1815, France.

Blessures : coups de feu à l'épaule droite et au talon gauche, le 29 avril 1813, à la prise de Mersebourg (Westphalie) ; coups de feu au bras et au genou droits, coup de sabre à la main droite, le 23 août 1813, à la bataille de Goldberg.

Actions d'éclat : A monté le premier à la prise de Mersebourg (en Westphalie), le 29 avril 1813, où, malgré les deux coups de feu qu'il y reçut, il ne quitta sa compagnie qu'à la fin de l'affaire.

Décorations : Membre de la Légion d'honneur, par décret du 21 juin 1813.

Frédéric du Fresnel, admis comme capitaine au 16e bataillon de chasseurs, dans l'armée des Pays-Bas le 16 août 1817, major à la 18e division d'infanterie le 16 août 1829, passa au service de Belgique comme lieutenant-colonel au 2e de ligne le 6 octobre 1830 ; nommé colonel le 27 octobre 1830, il commanda la 3e brigade de l'armée de la Meuse le 17 janvier 1831, puis les 16e et 17e régiments de réserve ; admis à la pension de retraite en avril 1843, le roi Léopold Ier, prenant en considération les états de service et les nombreuses campagnes de guerre du colonel du Fresnel, le nomma général-major honoraire le 21 septembre 1845. Il était aussi chevalier de l'ordre de Léopold (1er mai 1834).

Son nom est inscrit sur la colonne funéraire élevée à la mémoire des Frères d'Armes de l'Empire, au cimetière de Mont-Saint-Amand près Gand.

DOLLIN DU FRESNEL, Charles, né le 28 août 1791, à Cologne (dépt de la Roër), frère des précédents.

Entré au service comme volontaire au 112e régiment d'infanterie le 3 mai 1809, caporal le 6 juillet 1809, sergent le 15 septembre 1809, adjudant le 16 juin 1812, sous-lieutenant par décret impérial du 24 mars 1813, lieutenant le 8 novembre 1813, passé en cette qualité

(1) Immatriculé Dufrenel, sur les contrôles français.



dans le 65e régiment réorganisé, le 1er août 1814, licencié à Nantes, le 16 septembre 1815; s'est retiré à Metz.

Campagnes: 1809-1812-1813, Grande armée; 1814, en France.

Blessures: coup de sabre à la main droite à Bautzen, le 15 mai 1813; forte contusion de boulet à la main gauche, à Leipzig, le 18 octobre 1813.

Dollin du Fresnel (comtes). — Picardie. Lorraine. Languedoc.

Armoiries : De gueule au lion d'or, armé et lampassé de sinople, tenant un badelaire d'argent, garni d'or, la pointe surmontée d'une étoile d'argent. Support : deux lions au naturel.

DOREZ, JEAN-CHARLES-JOSEPH, né à Tournai le 24 juin 1785, fils de Félix et de Marie-Madeleine Merin, général-major retraité, officier de l'ordre de Léopold, décoré de la croix commémorative, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé de Sainte-Hélène, décédé à Saint-Josse-ten-Noode (Brabant) le 25 février 1861.

Dorez (1), fut nommé sous-lieutenant le 17 novembre 1810, et non en 1807 comme l'indique l'extrait de ses services militaires aux archives de Belgique, porte-aigle, en remplacement de Guirard dit Desjardin le 29 février 1812, lieutenant le 28 janvier 1813, et capitaine le 15 août de la même année; ne fut pas remplacé comme porte-aigle.

Mis en demi-solde le 1er septembre 1814, il reprit du service le 8 mars 1815, au 24e régiment de ligne (colonel Henry), prit part aux campagnes de 1814 et de 1815 en France, et fut replacé en demi-solde le 13 juillet suivant.

Rentré dans ses foyers, il fut admis avec son grade dans l'armée des Pays-Bas et placé en demi-solde le 15 juin 1816.

Capitaine à la 17e division d'infanterie (colonel Bagelaere) le 13 juin 1818, il passa au service de Belgique comme major au 9e régiment de ligne le 3 novembre 1830 et fut désigné le 8 janvier 1831 pour le 4e régiment de ligne, lieutenant-colonel au 12e régiment de ligne le 11 mai 1831, commandant le 1er régiment de chasseurs à pied le 15 octobre 1831, mis en non activité le 6 mai 1832, il fut promu au grade honorifique de colonel et commanda une brigade d'infanterie le 30 janvier 1833.

Nommé président du conseil de guerre près la 6e division militaire le 24 décembre 1833, Dorez fut mis en disponibilité le 24 juin 1834.

Rappelé à l'activité et désigné pour commander le 19e régiment de réserve le 27 juin 1835, le colonel honoraire Dorez fut promu au grade de colonel au 16e régiment de réserve le 26 mai 1837.

Il prit le commandement du 7e régiment de ligne le 21 juillet 1842, fut de nouveau remis en disponibilité en 1846 et enfin admis à la pension de retraite le 5 juin 1847.

Le Roi lui conféra le grade honoraire de général-major, par arrêté du 10 juin 1847.

Comte D'ORSAY, JEAN-FRANÇOIS-LOUIS-MARIE-ALBERT-GRIMAUD, lieutenant général du cadre de réserve, commandeur de la Légion d'honneur et de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, décoré de l'ordre de Marie-Thérèse d'Autriche, grand officier de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne, né à Paris le 19 mai 1775, décédé à Ruph (Haute-Saône) le 26 décembre 1843.

L'ancien chef de bataillon du 112e régiment, nommé adjudant-commandant le 24 août 1809,

(1) Ne pas confondre avec Doré, Jean-François, admis au 112e régiment avec le grade de lieutenant le 4 avril 1810, qui passa au 88e de ligne (colonel baron Veilande) le 1er juillet de la même année.

Celui-ci, nommé capitaine le 14 octobre 1811, servait sous la Restauration en 1826 comme capitaine au 15e léger (colonel baron de Perregaux) à Dunkerque. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Louis et de la Légion d'honneur.

devint chef d'état-major de la division Puthod, au 4e corps de l'armée d'Allemagne le 5 septembre 1809; colonel au 122e régiment de ligne le 26 novembre 1811, et général de brigade le 19 novembre 1813.

Il fit les campagnes de 1812 et 1813 en Espagne et fut de nouveau blessé d'un coup de feu au genou gauche le 30 juillet 1813 près de Pampelune; l'Empereur le nomma officier de la Légion d'honneur le 25 novembre suivant.

Mis en non activité le 1er septembre 1814, le roi Louis XVIII lui donna le 8 septembre 1815, le commandement de la 2e brigade de la 1re division de la Garde royale; le général d'Orsay, nommé chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 19 juillet 1814, fut promu au grade de commandeur du même ordre le 1er mai 1821 ; le 3 juin 1820 il reçut aussi les insignes de commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

Nommé lieutenant général le 30 juillet 1823, il commanda la division du Haut-Ebre, au corps d'armée d'occupation en Espagne le 22 janvier 1824 et fut nommé grand officier de l'ordre de Saint-Ferdinand.

Rentré en France et disponible en janvier 1825, le roi Charles X le créa gentilhomme honoraire de la chambre (Maison civile du Roi) et inspecteur général d'infanterie le 6 mai 1829. (Pour les 9e et 10e divisions militaires.)

Sous la monarchie de juillet, le général d'Orsay fut compris dans le cadre de réserve de l'état-major général le 7 février 1831.

D'OTREPPE DE BOUVETTE, Frédéric, né à Namur le 30 mai 1785, chef de bataillon en retraite, officier de la Légion d'honneur, décédé à Liége en 1868.

Volontaire au 112e régiment avec le grade de fourrier le 27 septembre 1803, sergent le 1er décembre 1803, sergent-major le 3 mai 1804, sous-lieutenant le 24 mars 1805, 1er lieutenant le 26 mai 1807, capitaine de grenadiers le 9 juillet 1809, capitaine de grenadiers, au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814, chef de bataillon le 3 avril 1815.

Campagnes : 1809 à la Grande armée, 1812, 1813 en Italie et Saxe, 1814 en Prusse et à la Grande armée.

Blessures et actions d'éclat : Blessé d'une balle à l'avant-bras gauche, à Raab, le 14 juin 1809; blessé d'une balle à Leipzig le 18 octobre 1813.

Membre de la Légion d'honneur le 17 juillet 1809, officier de la Légion d'honneur le 21 juin 1813.

Otreppe de Bouvette : Pays de Namur, annoblissement le 6 décembre 1738; reconnaissance de noblesse le 26 avril 1816; barons, le 4 octobre 1871.

D'argent à trois lions de sable lampassés de gueule, sommés chacun d'une couronne royale d'or, doublée de gueule.

Cimier : Un lion issant de sable lampassé de gueule.

DRONSART, André, né à Tournai le 22 mars 1779, caporal au 112e de ligne le 20 avril 1805, sergent le 21 septembre 1805, sergent-major le 14 mars 1807, adjudant sous-officier le 1er juin 1808, sous-lieutenant, par décret impérial du 9 juillet 1809, lieutenant en premier le 22 juillet 1811, capitaine le 28 janvier 1813, passé au 7e de ligne (régiment d'Orléans) en 1814.

Assista aux batailles de Lutzen, Bautzen, Dresde, Leipzig et Hanau. Blessé au genou droit, à Bautzen ; blessé à Goldberg, aux deux pieds.

Membre de la Légion d'honneur le 21 juin 1813.

Il servit ensuite dans l'armée des Pays-Bas.

DU CORRON, Auguste-Robert-Joseph, né à Ath, le 7 décembre 1768, fils de Jean-François-Joseph-Athanase et de Marie-Joseph-Elisabeth Despret.

Entré au 112e régiment de ligne, comme lieutenant, le 24 mars 1805, capitaine le 31 mars 1809, puis au 123e régiment d'infanterie le 1er avril 1811, mort pendant la retraite de Russie, en 1812 (1).

Il se distingua à la bataille de Wagram où il fut blessé.

Il avait épousé à la paroisse de Notre-Dame de la Chapelle, à Bruxelles, le 4 novembre 1793, Marie-Alexandrine de Lattre, dont une fille fut mariée à Etienne de Fierlant; son fils Julien, né à Bruxelles le 1er pluviôse an VIII (21 janvier 1800), tambour dans le régiment de son père, mourut également pendant la retraite.

DUJARDIN, Ferdinand, né à Mons le 1er janvier 1760, décédé le 12 janvier 1837, lieutenant d'infanterie retraité, chevalier des ordres de la Légion d'honneur et de Guillaume (IVe classe).

Dujardin, sergent et 2e porte-aigle du 112e régiment, passa ensuite au 5e régiment étranger belge en mai 1815 et fut licencié en septembre suivant; incorporé comme soldat à la 1re division de l'armée des Pays-Bas le 20 novembre 1816, il devint sergent-sapeur en avril 1822 et fut pensionné comme sous-lieutenant le 25 octobre 1830; nommé sous-lieutenant au 1er régiment de ligne en Belgique en novembre 1830, lieutenant en février 1831, il fut placé dans la position de non activité en octobre 1831 et admis à la pension de retraite le 31 janvier 1834.

DUROY DE FONTENAILLES, Joseph, officier d'origine française; il avait été admis au cadre des officiers du 112e régiment de ligne, en même temps que les officiers Defacqz, Ruzette, Dujardin et Hacquart, comme lieutenant le 10 septembre 1803; nommé capitaine le 23 août 1805, et chef de bataillon le 9 juin 1809, il quitta le corps quand il fut promu au grade de major en second au 19e régiment de ligne le 12 avril 1812.

Le major Duroy de Fontenailles fut tué au combat de Jacobowo le 1er août 1812 (2).

ESPEREN, Pierre-Jean, né à Gand le 29 janvier 1780, décédé à Malines le 13 août 1847.

Fourrier au 112e de ligne le 4 février 1804, sergent le 20 novembre 1804, sergent-major le 17 novembre 1806, sous-lieutenant le 20 février 1809, lieutenant le 3 octobre 1809, il fut nommé capitaine le 19 avril 1812 et admis à la pension de retraite le 1er septembre 1814.

Il fit les campagnes de 1809 en Italie, 1812, 1813, 1814 en Allemagne et assista aux batailles de Raab, Wagram, Bautzen et Lutzen.

Il fut blessé d'une balle à la jambe à Wagram et d'un second coup de feu à Goldberg (Silésie) le 23 août 1813.

Grand amateur de pomologie, il a légué son nom à la *Bergamote Esperen*.

FABRY, Joseph-Auguste, né à Liége en 1788, voltigeur au 112e régiment de ligne le 11 juin 1804, caporal le 26 mars 1806, fourrier le 26 janvier 1808, sergent le 10 décembre 1810, sergent-major le 1er mai 1811 (2e comp. 1er bat.), il fut désigné pour le 7e régiment (d'Orléans)

(1) 28 novembre 1812. Bataille de la Bérésina. 44 officiers du 123e de ligne furent portés manquants, avec la mention : *Disparus*. (Martinien.)

(2) Le 19e de ligne (ancien régiment de Flandre), commandé successivement sous le premier Empire, par les colonels Régis-Manset, Aubry et Trupel, faisait partie du 2e corps de la Grande armée et fut en quelque sorte décimé en Russie et en Allemagne. (Jacobowo, Polotsk, Borrizov, Dresde, Lubnitz, Leipzig. Le colonel Aubry fut tué le 18 août 1812.)

à la nouvelle organisation le 1er septembre 1814 et passa au service des Pays-Bas le 4 décembre 1814.

FALMAGNE, Constant (1), né à Fosses (Namur) le 27 juillet 1793, décédé le 13 mars 1843. Entré au service des Pays-Bas comme lieutenant au 38e bataillon de milice le 26 juillet 1815, il obtint sa démission honorable le 25 novembre 1816.

Admis dans l'armée belge en qualité de capitaine au 10e régiment de ligne le 27 octobre 1830, il passa au 21e régiment de réserve le 25 mai 1837 et fut retraité le 6 décembre 1839.

La carrière militaire du capitaine Falmagne fut contrariée par les terribles blessures qu'il reçut en Espagne en 1809-1810.

FERNIG, Jean-Louis-Joseph, comte, fils de François-Louis et de Marie-Adrienne-Joseph Bussy, né le 12 août 1772, à Mortagne (Nord); major en second au 112e régiment depuis le 22 décembre 1803, il fut désigné pour servir au 66e régiment d'infanterie de ligne le 21 février 1809 et commanda le premier régiment de marche en Espagne le 22 janvier 1810.

Adjudant-commandant, employé à l'état-major général de la Grande armée le 16 mars 1812, il fut nommé maréchal-de-camp le 23 août 1814 (rang du 14 juin 1813). Il ne servit pas l'Empire au retour de Napoléon et exerça un commandement dans l'armée des Pyrénées en 1823. Gouverneur de la place et des forts de Barcelone le 6 novembre de la même année, il fut envoyé en mission à Naples le 16 avril 1829 et retraité pour ancienneté de service le 11 juin 1835.

Il fut blessé d'un coup de lance à Malojaroslawetz (Russie) le 24 octobre 1812 et d'un coup de feu au bras gauche devant Pampelune (Espagne) le 3 septembre 1823.

Membre de la Légion d'honneur le 25 mars 1804, officier le 24 août 1814, commandeur le 3 novembre 1823, grand-officier le 8 mars 1835; chevalier de Saint-Louis le 24 octobre 1814, chevalier de la Couronne de Fer, chevalier de 4e classe de l'Ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne, chevalier du Saint-Sépulcre; grand-croix des ordres de Saint-Joachim d'Allemagne, des quatre Empereurs d'Autriche, de Saint-Hubert de Bavière, du Lion de Holstein.

Baron le 31 décembre 1814, comte.... *(sans date).*

FOURNIÉ de SAINT-AMANT de LA MARTINIE, Pierre, fils de Jérôme et d'Elisabeth Fournié de Saint-Amant, né le 6 février 1787 à Montflanquin (Lot-et-Garonne).

Vélite dans les chasseurs à pied de la garde impériale le 26 ventôse an XII, fourrier le 7 prairial an XIII au 112e régiment d'infanterie de ligne, sergent le 8 brumaire an XIV, sous-lieutenant le 13 avril 1807, lieutenant le 9 juin 1809, capitaine le 23 août 1811, prisonnier de guerre le 30 novembre 1813; rentré en France le 11 août 1814, passé au 7e régiment d'infanterie le 1er septembre 1814, licencié le 11 septembre 1815, employé au dépôt général de l'infanterie de l'armée d'Espagne en 1823, capitaine au 52e régiment de ligne le 14 avril 1824, réformé le 5 octobre 1828, capitaine de Vétérans le 25 mars 1831, retraité le 18 mars 1836, décédé le 11 février 1866.

Campagnes : 1809 armées d'Italie et d'Allemagne, 1812 et 1813 Grande armée, 1815 armée des Alpes.

Blessures : coup de feu à la jambe gauche le 24 avril 1809, à Volano dans le Tyrol; coup de baïonnette au bras gauche le 30 novembre 1813, à Arnhem.

Membre de la Légion d'honneur le 21 juin 1813, chevalier de Saint-Louis le 23 mai 1824.

(1) Inscrit sur les contrôles sous le nom de Falmagne et non *Talmagne.*



FOURNIÉ DE SAINT-AMANT DE LA MARTINIE, Alexandre, fils de Jérôme et de Elisabeth Fournié de Saint-Amant, né le 10 août 1789 à Montflanquin (Lot-et-Garonne).

Enrôlé volontaire au 112e régiment d'infanterie de ligne le 10 octobre 1807, caporal le 11 novembre 1807, sergent le 21 mars 1808, sous-lieutenant le 3 septembre 1809, lieutenant le 22 juin 1811, capitaine le 25 mars 1813, prisonnier de guerre à Leipzig le 19 octobre 1813, rentré de captivité le 11 août 1814, passé au 7e régiment d'infanterie le 1er septembre 1814, licencié le 11 septembre 1815, capitaine le 1er janvier 1816 à la légion départementale de Lot-et-Garonne, devenu 50e régiment d'infanterie de ligne le 6 décembre 1820, chef de bataillon au 43e régiment de ligne le 23 juin 1832, passé au 19e de ligne le 7 juillet 1835, commandant de place à Saint-Jean-Pied-de-Port le 21 septembre 1844, retraité le 9 décembre 1851, décédé le 17 janvier 1854.

Campagnes : 1809 armées d'Italie et d'Allemagne, 1812 et 1813 Grande armée, 1815 armée des Alpes.

Blessures : coup de feu au genou droit le 14 juin 1809 à la bataille de Raab, trois coups de baïonnette le 19 octobre 1813 à Leipzig.

Membre de la Légion d'honneur le 27 janvier 1815, officier de la Légion d'honneur le 18 avril 1842.

FOURNIÉ DE SAINT-AMANT DE LA MARTINIE, Jean-Joseph, fils de Jérôme et de Elisabeth Fournié de Saint-Amant, né le 5 mars 1796 à Montflanquin (Lot-et-Garonne).

Enrôlé volontaire au 112e régiment d'infanterie de ligne le 30 octobre 1812, caporal le 3 septembre 1812, sergent le 15 février 1813, prisonnier de guerre à Dresde le 15 novembre 1813, rentré en France le 25 juin 1814, passé au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814, licencié le 11 septembre 1815, sergent dans la légion départementale de Lot-et-Garonne le 1er janvier 1816, sergent-major le 1er juillet 1819, admis dans les Gardes du Corps du Roi (compagnie de Gramont) le 20 septembre 1820, sous-lieutenant au 35e régiment d'infanterie de ligne le 17 novembre 1821, lieutenant au 12e régiment d'infanterie de ligne le 1er octobre 1830, capitaine le 14 décembre 1835, retraité le 27 mai 1843, décédé le 23 juillet 1844.

Campagnes : 1812 et 1813 Grande armée, 1815 armée des Alpes, 1823, 1824 et 1825 Espagne, 1831, 1832 et 1833 Belgique.

Chevalier de la Légion d'Honneur le 3 novembre 1837.

Le capitaine Joseph Fournié de Saint-Amant de La Martinie fut autorisé, par le roi Louis-Philippe, à servir temporairement en Belgique, de même que les capitaines Demotes, Kern, Gayrard, Lebanneur, Schwindenhamer-Lamartilière, Ferru, Bompart, Dubois, Beaumier, de Pietrequin de Prangey, Boniface, Bernay, Marulaz et Chardon. (Officiers français en mission en Belgique).

Fournié compta au 8e régiment de ligne, à la date du 6 octobre 1831 ; il rejoignit ensuite le 12e régiment de ligne en France et fut nommé, en remerciement de ses services en Belgique, chevalier de l'Ordre de Léopold, par arrêté royal du 12 novembre 1838.

GENNET, Lambert, né à Liége le 3 septembre 1793, fils de Mathieu et de Marie-Françoise Menent. Volontaire au 112e régiment de ligne le 14 février 1805, caporal le 15 août 1809, sergent le 16 octobre 1809, sergent de grenadiers au 3e bataillon à Villafranca (Italie) 1812, sous-lieutenant le 14 août 1813, il passa au 3e régiment étranger le 27 avril 1815 et fut mis en non activité à Givet en mai 1815.

Campagnes : 1809 en Autriche, 1813, 1814 en Prusse.

Blessures et actions d'éclat : Blessé d'un coup de fusil au côté gauche à l'affaire de Tarvis le 17 mai 1809, blessé également à l'affaire de Goldberg (Silésie) 26 août 1813.

Prisonnier de guerre par suite de la prise d'Arnhem le 30 novembre 1813.


Brevet de Chevalier

Série 5me
N° d'ordre ...5.

HONNEUR ET PATRIE

ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Louis, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre, Chef Souverain et Grand-Maître de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur, à tous ceux qui ces présentes verront, Salut.

Voulant donner une preuve de notre Satisfaction Royale au Sieur Daywaille (Pierre Antoine)

Né le Dix-Sept avril, Mil Sept cent Soixante-huit, à Liège,

Colonel d'État major, au Service de Sa Majesté le Roi des Pays-bas

Avons nommé et nommons en qualité de Chevalier dans l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur, à dater du ...

Donné au Château des Tuileries le ... de l'an de grace mil huit cent dix huit et de notre règne le vingt quatrième

Louis,

Par le Roi, Chef Souverain et Grand-Maître
Le Grand Chancelier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur.

Macdonald

Vu, Vérifié, Scellé et Enregistré, Registre 1 f° 24.
Le Secrétaire général de l'Ordre

Brevet de Chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur
accordé à Mr Pierre Antoine Daywailles, ancien capitaine au 112e Régt d'infanterie

Reproduction d'une pièce authentique tirée de la collection de Mr Georges de Rongé

ED LYON-CLAESEN, Éditeur, Bruxelles

Aux Indes orientales néerlandaises : Le 23 mars 1820, l'avant-garde, conduite par le lieutenant Gennet à travers des marais et des broussailles, au milieu desquels il fallait se frayer un chemin la hache à la main, attaqua vigoureusement l'ennemi et le 26, le fort (benting) tomba entre les mains des Hollandais. On y trouva 9 pièces de canon de divers calibres, quantité de mousquets et d'autres armes (expédition contre l'île de Banka, sous le lieutenant-colonel C.-J. Riesz).

Nommé chevalier de l'ordre de Guillaume (4e classe) par Arrêté royal du 25 octobre 1830, n° 33, mis à l'ordre du jour de l'armée le 16 septembre 1834, n° 61.

Il commanda la 7e colonne (350 hommes et 4 canons) à Java dans la guerre contre Dipo Negoro et fut l'un de ceux qui se distinguèrent le plus particulièrement lors de la capture du chef indigène qui, cinq ans durant, avait bravé avec succès les armées néerlandaises.

Dans l'expédition dirigée, vers janvier 1832, par le major Michiels, le long des côtes au nord de Padang (Sumatra) le capitaine Gennet se distingua particulièrement (1).

GEORGES, Nicolas, fils de Joseph et de Marie-Josèphe Mayence, né à Jumet le 10 décembre 1788, décédé à Wavre le 14 mars 1862.

Chevalier de l'ordre de Léopold, décoré de la médaille de Sainte-Hélène.

Sergent au 2e bataillon de ligne de l'armée néerlandaise le 17 décembre 1814, sous-lieutenant au 15e bataillon de ligne le 15 septembre 1815, lieutenant le 28 décembre 1826.

Il passa au service de Belgique comme capitaine au 7e régiment de ligne le 5 novembre 1830, major au régiment des carabiniers (1er chasseurs à pied) le 4 août 1832, désigné pour le 16e régiment de réserve le 16 août 1839, passé au 2e régiment de chasseurs à pied le 27 août 1841, et admis à la pension de retraite au mois de novembre de la même année.

GILLES, Jean-Baptiste, né à Jambes le 2 mai 1784, décédé à Ixelles le 20 mai 1868, sous-lieutenant d'infanterie, médaillé de Sainte-Hélène.

Soldat au 112e régiment de ligne le 2 mars 1803 ; congédié le 21 mars 1814.

Il avait pris part aux campagnes de 1805, en mer ; 1809, en Italie et en Allemagne ; 1813, en Saxe et en Silésie.

GOETHALS, Charles-Auguste-Ernest, (Baron) fils de Charles et de Adelaïde Spilleux, né à Maubeuge (France) d'un père Belge le 18 avril 1782.

Lieutenant général, grand officier de l'ordre de Léopold, officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre militaire de Guillaume, 3e classe.

Nommé chef de bataillon au régiment d'Illyrie, il quitta les rangs du 112e régiment le 2 mars 1811, pour prendre part à la campagne de Russie en 1812 ; il pénétra un des premiers dans la ville de Smolensk, combattit à Borodino et fut fait prisonnier de guerre des Russes, le 16 octobre 1812 ; il ne rentra dans ses foyers que le 12 août 1814.

Admis au service des Pays-Bas comme lieutenant-colonel au 36e bataillon de chasseurs, le 10 septembre 1814, il prit part à la campagne de 1815 contre la France, et se distingua à la bataille de Waterloo ; colonel en second commandant la 8e division d'infanterie le 8 octobre 1815, colonel commandant la 3e division d'infanterie le 18 août 1820, général-major commandant la province d'Anvers le 20 décembre 1826, commandant la 2e brigade de la 3e division d'infanterie le 16 août 1829, il devint général de division en Belgique, le 6 octobre 1830 ; chef du comité de la guerre, le 7 octobre, chargé de l'organisation de l'infanterie nationale, le 9 octobre et commandant de la 4e division militaire, le 28 décembre 1830, inspecteur-général

(1) Voir notre *Histoire de la participation des Belges aux Indes néerlandaises.*

d'infanterie le 5 avril 1832, commandant de la 3e division militaire, le 6 avril 1832, admis à la pension de retraite le 9 juillet 1847, est décédé à Bruxelles le 7 avril 1851.

Son fils Auguste, récemment descendu dans la tombe, fut aussi lieutenant général, aide de camp du roi Léopold II et ministre de la guerre (1812-1888).

Goethals (Flandre). Annoblissement 15 avril 1652. Barons 31 mai 1845 et 6 février 1875.

De gueule à trois bustes de vierge de carnation, chevelés d'or, habillés d'azur, posés de face. Casque couronné.

Cimier: Un more issant, au naturel, tortillé d'argent, tenant de sa main dextre une branche de rosier, feuillée de sinople, fleurie de trois roses de gueules.

Lambrequin: D'or et de gueule.

Devise: In als goet.

Régiment d'Illyrie. — Un décret du 16 novembre 1810, daté de Fontainebleau, prescrivit la levée d'un régiment d'infanterie légère à cinq bataillons, sous le nom de régiment d'Illyrie. Le maréchal Marmont, chargé de la levée du corps, employa pour le recruter, le mode usité précédemment chez les Autrichiens.

Ce mode consistait à demander à chaque bailli le nombre d'hommes, pris parmi ceux de dix-huit à quarante ans, que devait fournir chaque seigneurie à raison de sa population.

Le tiers des officiers étaient Français, le reste composé de Belges et d'officiers sortant du service d'Autriche et venant du dépôt de Passau.

Ce régiment fut supprimé le 17 novembre 1813; colonels: Schmitz, en 1811, Jean Muller, en 1813.

GUYENOT, Jean-Baptiste-Clair, né le 8 octobre 1768, à Paris; chirurgien élève à l'hôpital de Nancy le 5 ventôse an II, chirurgien de 3e classe le 1er germinal an II, chirurgien de 2e classe à l'armée de Sambre-et-Meuse le 6 vendémiaire an IV, chirurgien de 3e classe à l'armée de l'Intérieur le 13 floréal an IV, chirurgien de 2e classe au 21e régiment de dragons le 23 messidor an IV, licencié pour cause de santé le 14 vendémiaire an VI, chirurgien de 1re classe à l'armée de réserve le 8 germinal an VIII, réformé pour raisons de santé le 15 vendémiaire an IX, chirurgien de 3e classe à la 9e demi-brigade d'infanterie légère le 27 prairial an X, chirurgien de 2e classe à l'hôpital militaire de Saint-Denis le 14 prairial an XI, licencié le 23 fructidor an XII, chirurgien aide major au 17e régiment d'infanterie de ligne le 11 floréal an XIII, chirurgien major employé à la Grande armée le 26 septembre 1805, et au 112e régiment d'infanterie le 2 octobre 1809, retraité le 1er octobre 1814, décédé le 1er mars 1844.

Campagnes : 1794, 1795 et 1796, armées de la Moselle et de Sambre-et-Meuse, an XIII, armée de réserve, vendémiaire an XIV, 1805, 1806 et 1807, Grande armée, 1809, armée d'Allemagne, 1812 et 1813, Grande armée.

HAZON de SAINT-FIRMIN, Louis-Armand, officier d'origine française; sous-officier au 112e régiment de ligne en 1807, nommé sous-lieutenant par décret impérial du 20 février 1809, lieutenant le 3 septembre 1809, il devint capitaine le 4 septembre 1812, employé à l'état-major général de la Grande armée le 1er avril 1813, capitaine au 7e régiment d'infanterie légère (colonel Lalande) en 1826, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et officier de la Légion d'honneur. (Règne de Charles X.)

HOLVOET, Jean-Joseph, né à Ypres le 25 octobre 1776, fils de Pierre-François et de Jeanne Bouxion; soldat au 112e de ligne le 22 juin 1805, caporal le 23 juillet 1805, sergent le 26 septembre 1805, sergent-major le 30 janvier 1806, sous-lieutenant faisant fonction d'officier payeur par décret impérial du 9 octobre 1809, quartier-maître effectif le 24 décembre 1810, premier lieutenant le 19 avril 1812, passe au 39e de ligne le 17 août 1814.

Campagnes : 1809 en Italie et en Allemagne, 1812, 1813, 1814 en Prusse, Saxe et France.

HONDAGNE DE LARCHE, AMAND-ELISÉE, né le 15 février 1786 à Avignon (Vaucluse); passé au bataillon des Vélites de Florence le 14 mars 1811, devint lieutenant adjoint à l'état-major général le 9 avril 1813, capitaine au 1er régiment d'artillerie de marine le 9 juillet 1813, adjoint à l'état-major du 11e corps d'armée le 11 septembre 1813 et fut fait prisonnier de guerre à Bar-sur-Aube, le 1er mars 1814; rentré en France en juin 1814, il fut employé à l'état-major de la 4e division militaire le 22 décembre 1814 et mis en non-activité le 15 septembre 1815.

Capitaine à la légion départementale de Saône et Loire le 6 août 1817, chef de bataillon à la légion départementale de Tarn et Garonne le 19 mai 1819, au 58e régiment de ligne le 17 novembre 1820, lieutenant-colonel du 14e régiment d'infanterie de ligne le 9 avril 1833, colonel du 53e régiment d'infanterie de ligne le 22 mai 1839, en non-activité le 25 septembre 1840 et retraité le 3 janvier 1841.

Le colonel de Larche, chevalier de la Légion d'honneur le 15 octobre 1814, officier du même ordre le 27 janvier 1815, chevalier de Saint-Louis le 29 octobre 1826, indépendamment des campagnes qu'il fit avec le 112e régiment, assista encore à celles de 1812 en Russie, 1813 en Saxe, 1814 en France, 1815 à l'armée de la Loire, 1831 et 1832 à l'armée du Nord, 1840 en Afrique.

On sait qu'il fut atteint d'une forte contusion à la cheville du pied gauche le 6 juillet 1809, à Wagram.

Le bataillon des Vélites de Florence, créé le 24 mars 1809 pour faire le service auprès de la Grande-duchesse de Toscane, appartenait à la garde impériale et eut successivement pour commandants, les majors Dufour, Barrois, Ardouzel, Delaire; il fut appelé à la Grande armée en 1813.

Les jeunes militaires, pour être admis dans ce corps d'élite, devaient justifier d'un revenu annuel d'au moins deux cents francs.

L'Arche (Limousin). D'azur à l'arche de Noé d'or, flottant sur des ondes d'argent surmonté d'une colombe volante, du même, tenant en son bec un rameau d'olivier de sinople.

HANSSENS, ANDRÉ, fils de Josse et de Catherine Ronsmans, né à Sterrebeek le 5 avril 1785, décédé à Rossignol le 11 mai 1873.

Chevalier de l'ordre de Léopold, médaillé de Sainte-Hélène.

Sous-lieutenant au 112e régiment de ligne le 21 juin 1813, mis en demi-solde le 1er septembre 1814, il fut admis comme sous-lieutenant dans l'armée des Pays-Bas le 25 mars 1815, lieutenant le 9 juillet de la même année, adjudant-major le 3 septembre 1823, il fut nommé capitaine le 21 juillet 1828.

Passé au service de Belgique le 4 octobre 1830, il obtint le brevet de major au 2e régiment de ligne le 31 décembre 1833 et fut mis à la retraite le 18 septembre 1845.

Blessé d'un coup de feu à la bataille de Raab, en Hongrie, et d'un coup de baïonnette dans le bas ventre à Arnhem où il fut fait prisonnier de guerre.

Nommé chevalier de l'ordre de Léopold le 1er août 1835, pour sa longue et honorable carrière militaire et les services qu'il a rendus en 1831 à Louvain où, par son courage, il a sauvé la caisse de son régiment.

IDIERS, JEAN-BAPTISTE, né à Bruxelles le 13 mai 1793, décédé à Louvain le 9 juillet 1868. Sous-lieutenant d'infanterie, décoré de la Croix de fer et médaillé de Sainte-Hélène.

Entré au service de la France, comme tambour au 112e régiment de ligne en 1806, caporal en 1807, sergent en 1811, il fut congédié et renvoyé dans ses foyers le 3 mai 1814.

Sous-lieutenant en Belgique, au 4e bataillon de tirailleurs francs le 15 avril 1831, au

12e régiment de ligne en juillet 1832, à la compagnie sédentaire des sous-officiers en avril 1847, il fut admis à la pension de retraite le 23 octobre 1851.

Campagnes : 1806 aux Côtes de l'Océan, 1807, 1808, 1809 en Espagne, 1810, 1811 en Italie et en Allemagne, 1812, 1813 en Saxe et en Silésie, 1814, à Maestricht.

Idiers prit aussi part, comme volontaire, aux combats qui se sont livrés à Bruxelles et y fut blessé d'un coup de mitraille à la jambe gauche en septembre 1830.

KAIL, François, officier de la Légion d'honneur le 23 juillet 1809, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 28 septembre 1814.

Lieutenant-colonel au 112e régiment de ligne le 27 avril 1811, en remplacement du colonel Schæffer, colonel du 63e régiment de ligne le 9 août 1813, en non-activité le 1er octobre 1814, retraité le 2 octobre 1816, décédé le 30 avril 1828.

La 63e demi-brigade, commandée par Antoine-François Brenier de Montmorand depuis le 12 nivôse an V, fit les campagnes des ans IV, V, VI et VII à l'armée Gallo-Batave et revint ensuite en Italie; elle assista à un combat devant Vérone et à la bataille de Marengo (14 juin 1800).

Le commandant de la 6e, Brenier, ayant été nommé général de brigade le 27 prairial an VI, remit le commandement du corps au chef de brigade Villaret, puis à Antoine Lacuée, qui l'exerça avec la plus haute distinction; sous l'impulsion d'un chef pareil, le 63e fit des prodiges de valeur à la bataille d'Eylau, où il faisait partie de la division Lagrange, troisième du 11e corps, sous Augereau.

Le duc de Castiglione, les généraux Desjardins, Heudelet, Lochet furent blessés; Corbineau, les colonels Lacuée, Lemarois furent tués par des boulets.

De son camp impérial de Finckenstein, 14 avril 1807, l'Empereur accorda l'étoile de la Légion d'honneur à six capitaines du 63e, à trois lieutenants, au chirurgien-major, à six sous-officiers et à deux fusiliers du même régiment.

Le baron Mouton-Duvernet (qui fut fusillé, sous la Restauration le 26 juillet 1816), succéda, comme colonel, au regretté Lacuée; quand Mouton passa aux chasseurs à pied de la Garde le 5 avril 1809, il remit le commandement du corps au baron Meunier de Saint-Clair.

Le 63e régiment de ligne fit ensuite la campagne de 1808 en Espagne, assista, en partie, au siège de Flessinghe (armée de Walcheren), puis coopéra aux campagnes de 1813 et 1814 en Allemagne et en France.

Au colonel baron Meunier de Saint-Clair, nommé général de brigade le 4 août 1813, vint alors succéder le lieutenant-colonel Kail, du 112e de ligne.

Nous ignorons si le régiment, à l'époque de la Restauration, changea de numéro; il était commandé en 1815 par le chevalier Laurède, et sous le roi Charles X, par Joseph Astor (7 février 1823).

(Un officier belge, le capitaine Rayé, J. de Namur, servit pendant près de dix-neuf ans au 63e de ligne; engagé le 1er novembre 1795, il devint sous-lieutenant le 8 décembre 1813 et fut promu lieutenant le 1er mai 1814; il participa à quinze campagnes et fut laissé pour mort sur le champ de bataille de Marengo, atteint de trois coups de feu et d'un coup de sabre. Il se remit toutefois de ses cruelles blessures et mourut octogénaire.)

LANGLÉ, Jean-Louis, né à Bruxelles en 1786, caporal au 112e régiment de ligne le 7 juillet 1806, fourrier en 1807, sergent-major le 1er avril 1808, lieutenant au bataillon d'infanterie de ligne n° 3 (lieutenant-colonel Lonneux), à Namur le 20 mars 1814.

Campagnes : 1806 en France, 1807 en Italie, 1808 en Espagne, 1809 en Autriche.

Le bataillon d'infanterie de ligne n° 3, en vertu d'un décret royal pris le 8 octobre 1815, contribua avec les bataillons de milice nos 24, 25, 26, à la création de la 3e afdeeling d'infanterie.

Le bataillon d'infanterie n° 3, commandé par le lieutenant-colonel Lonneux avait fait partie, pendant la campagne de 1815, de la brigade d'Aubremé (division Chassé) et s'était distingué à la bataille de Waterloo.

La 3e afdeeling fut commandée successivement par les colonels : van Ommeren, Goethals et Nypels, ces deux derniers, anciens officiers du 112e de ligne.

LEBON, Thomas, fils de Claude-Joseph et de Marie de Buxet, né à Bruxelles le 22 mai 1776, capitaine retraité, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Bruxelles le 10 février 1847.



Lebon avait débuté au service batave comme dragon au 4e régiment le 1er juillet 1798, il fut admis comme sergent au 112e régiment de ligne le 1er octobre 1803, devint tambour-major du régiment le 14 septembre 1807, sous-lieutenant le 15 juin 1812.

Le tableau de ses états de service aux archives du ministère de la guerre des Pays-Bas le porte comme blessé d'un coup de pistolet à Burg-Ebrak le 14 février 1807 et d'une balle au côté droit à Nieuwenberg le 11 octobre de la même année; le tambour-major du 112e régiment d'infanterie eut l'épaule gauche effleurée par un boulet de canon à Wagram le 6 juillet 1809.

Lieutenant au service des Pays-Bas le 11 janvier 1816, pensionné le 1er avril 1821, il devint en Belgique capitaine adjudant de place à Bouillon le 2 novembre 1830 et fut admis à la retraite le 2 avril 1841.

LEMOINE, Charles, né à Luxembourg (département des Forêts) le 25 décembre 1783, décédé à l'hôpital militaire de Haynau le 23 juillet 1813.

Admis avec le grade de lieutenant dans les rangs du 112e régiment de ligne, en même temps que les officiers autrichiens Timothée Dejardin, Charles Goethals, Eloi L'Olivier, le 6 juillet 1804, il fut nommé capitaine le 6 septembre 1808 et chef de bataillon au 153e régiment de ligne le 1er avril 1813.

Blessé à la bataille de Wagram le 6 juillet 1809, le capitaine Lemoine fut porté à l'ordre du jour de l'armée et nommé membre de la Légion d'honneur le 17 juillet suivant.

LEROUX, Louis, né le 31 mars 1790, à Paris (Seine).

Conscrit de la garde impériale le 2 mars 1809, tirailleur grenadier de la garde impériale le 22 mars 1809, sergent au 112e de ligne le 15 septembre 1809, adjudant-sous-officier le 1er novembre 1810, sous-lieutenant le 22 juin 1811, lieutenant le 28 janvier 1813, capitaine le 8 novembre 1813, passé aide de camp du général Penne le 1er juillet 1814, mis en demi-solde le 1er janvier 1816, admis dans le corps d'état-major le 12 décembre 1818, aide de camp du général Durrieu le 16 décembre 1825, puis du général Teste le 13 juin 1828, disponible le 1er janvier 1829, aide de camp de nouveau du général Teste le 26 août 1830, chef de bataillon le 5 juin 1831, disponible le 27 août 1832, employé à l'état-major de la division d'infanterie de réserve de l'armée du Nord le 20 novembre 1832, jusqu'au 1er février 1833, employé à l'état-major de la 13e division militaire le 19 avril 1833, aide de camp du général Rullières le 4 juillet 1840, employé à l'état-major de la 1re division militaire le 5 janvier 1841, lieutenant-colonel le 1er juillet 1845, commandant le pénitencier militaire de Saint-Germain en Laye le 19 septembre 1846, chef d'état-major de la 4e division militaire le 10 mai 1848, colonel le 30 août 1848, retraité le 6 novembre 1849, décédé le 14 décembre 1859.

Campagnes: 1809 Italie et Allemagne, 1810 et 1811 en Italie, 1812 et 1813 Grande armée (fait prisonnier de guerre à Arnhem le 30 novembre 1813, rentré en France le 22 septembre 1814), 1815 en Belgique, 1831 et 1832 armée du Nord.

Chevalier de la Légion d'honneur le 29 octobre 1828, officier de la Légion d'honneur le 16 juin 1832, chevalier de l'Ordre de Léopold de Belgique le 30 septembre 1839.

Blessé par une balle le 22 mai 1809, à la bataille d'Essling.

LIBEN, Ferdinand-Antoine-Louis, fils de Ferdinand et de Adelaïde Warnand, né à Liége le 6 septembre 1785. Incorporé au 112e régiment de ligne le 4 septembre 1805, il passa au régiment du prince d'Isembourg (1) le 13 mai 1810.

(1) Le deuxième régiment étranger, créé le 1er novembre 1805 et organisé à Mayence, eut pour premier



Il fit les campagnes de 1806, 1808 et 1809 le long des côtes de l'Océan en Espagne et en Italie.

L'OLIVIER, Henry-Jean-Joseph, fils de Jean-Baptiste et de Cornelia Brouwer, né à Aix-la-Chapelle le 27 août 1790, colonel commandant le 11e régiment de ligne, chevalier de 4e classe de l'ordre militaire de Guillaume des Pays-Bas, décédé à Liége le 13 décembre 1833.

Nous avons vu, au cours du récit de l'histoire du 112e de ligne, qu'Henry L'Olivier, fils ainé du colonel, avait débuté dans la carrière des armes, à l'âge de 14 ans comme caporal le 1er mars 1804; nommé sergent en décembre de la même année, il fut promu sous-lieutenant le 11 septembre 1806 et lieutenant le 8 septembre 1808.

Désigné pour servir au 86e de ligne, commandé par le baron Lacroix, il y devint capitaine en octobre 1811 et fit les campagnes d'Espagne et de Portugal de 1808 à 1813.

Le 86e régiment de ligne, aux ordres du colonel Pellecier qui remplaça le baron Lacroix nommé général de brigade en 1811, prit encore part à la campagne de 1814 en France et à celle de l'armée du Nord en Belgique (Waterloo 1815).

Henry L'Olivier, promu chef de bataillon à Figuières (Espagne) le 3 janvier 1814, reçut la démission honorable de son grade au mois d'octobre de la même année et rentra dans ses foyers. Ses compatriotes, le lieutenant général Brialmont (Laurent-Mathieu) et le général-major Kénor, firent leurs premières armes, au 86e de ligne; un ancien officier, sorti des rangs du 112e de ligne, le lieutenant Blin d'Orimont servit aussi au 86e de ligne, comme lieutenant de février 1809 à novembre 1811.

Admis au service des Pays-Bas le 11 novembre 1814, le capitaine L'Olivier prit rang au 7e bataillon d'infanterie, commandé par le lieutenant colonel Vanden Sande, ancien capitaine du 112e de ligne; ce bataillon faisait partie de la brigade du général comte de Bylandt, division du lieutenant général comte de Perponcher, et prit une part fort honorable aux batailles des Quatre-Bras et de Waterloo, où sur 701 hommes, il eut 102 tués et 139 blessés.

„Dans l'attaque des colonnes françaises contre la brigade Bylandt, on tira de si près, que le capitaine L'Olivier reçut la bourre d'un fusil avec la balle dans la blessure". (Réponse du général Renard aux allégations anglaises, etc. etc.)

Promu au grade de major à la 9e division d'infanterie le 21 juillet 1828, il passa au service de Belgique le 23 octobre 1830; nommé colonel commandant du 11e régiment de ligne, Henry L'Olivier fut chargé de l'organisation du régiment sous la haute surveillance du général de division Goethals.

Pendant la campagne des „Dix jours", au mois d'août 1831, le colonel L'Olivier servit sous le général Daine, dans l'armée de la Meuse formée le 1er juin 1831, et commanda la 2e brigade, composée de quatre bataillons des 10e et 11e régiments d'infanterie de ligne, qui occupait Herderen, Zonhoven et Hasselt.

Quelques détachements de la 2e brigade eurent un rôle fort honorable dans cette désastreuse campagne; tandis que le 3e bataillon du 10e de ligne se faisait remarquer au combat de Kermpt, livré le 7 août, une partie du 11e de ligne en fit autant, au combat de Zonhoven, livré le 6 août, puis à Kermpt, le lendemain; la brigade tout entière contribua, le 8 août, à Cortessem, à arrêter la poursuite de l'ennemi qui avait attaqué l'arrière-garde de l'armée de la Meuse, dans sa marche rétrograde d'Hasselt sur Tongres.

Fort souffrant depuis plus d'une année, le colonel Henry L'Olivier se vit obligé de remettre, le 8 août 1831, le commandement du 11e de ligne au major Breuer et, avec l'autorisation du général en chef Daine, il alla rejoindre le dépôt à Liége, où il mourut prématurément le 13 décembre 1833.

Le colonel Henry L'Olivier, qui avait épousé Elisa de Donckier de Donceel, fut père du lieutenant-général Henri L'Olivier della Trebbia, grand-officier de l'ordre de Léopold, officier de la Légion d'honneur, né à Liége le 21 octobre 1829, résidant actuellement à Bruxelles.

L'OLIVIER, Jean-Nicolas-Marie, fils de Jean-Baptiste et de Cornélia Brouwer, né à Bruxelles le 1er juin 1792, lieutenant général, commandeur des ordres de Léopold, de la

colonel Charles-Frédéric-Louis-Maurice, prince souverain d'Isembourg, né au château de Birstein, à Offenbach, le 29 juin 1766; il obtint le grade de général de brigade le 12 décembre 1806, en récompense de sa conduite dans la campagne de Prusse. Il fit encore les campagnes des côtes de l'Océan et d'Espagne en 1808 et renonça au service le 8 décembre 1813 pour se retirer dans sa principauté. Ce régiment qui avait encore eu pour colonels O'Meara 1807, Stieler 1808 et Meyer en 1813, fut supprimé le 2 mai 1815.

Uniforme : habit-veste, gilet, pantalon bleu céleste; revers et parements bleu céleste; collet et pattes de parements jaune; liserés jaunes; boutons blancs, légende : *Régiment Etranger*, et au milieu, *No 2*; shako.



Légion d'honneur et de la Branche Ernestine de Saxe-Cobourg-Gotha, décédé à Liége le 30 octobre 1854.

Inscrit sur les contrôles du 112e régiment, commandé par son père, le 1er mars 1804, il n'avait pas atteint l'âge de 12 ans, lorsqu'il fut promu au grade de sergent le 21 du même mois; nommé sous-lieutenant le 30 mai 1807, lieutenant le 9 juillet 1809 et capitaine le 17 avril 1811, il était à l'âge de 19 ans, capitaine et membre de la Légion d'honneur. Il avait été porté à l'ordre du jour de l'armée pour son intrépidité à la bataille de Wagram, où il fut atteint par un éclat d'obus à la tête.

Blessé au combat de Nedlitz (5 avril 1813) de deux coups de feu qui le tinrent quelque temps éloigné du théâtre de la guerre, il quitta définitivement les rangs du 112e régiment, de même que les capitaines Textor, Hazon de Saint-Firmin et le lieutenant Lonneux, pour être adjoint, le 14 août suivant, à l'état-major général du 11e corps de la Grande armée.

Il fit avec distinction les campagnes de 1813 en Saxe et de 1814 en France, prit part aux batailles de Champaubert, Montmirail, Mormant, se signala au combat d'Arcis-sur-Aube le 21 mars 1814, fut promu chef de bataillon le même jour et fait prisonnier de guerre, à l'affaire de Saint-Dizier le 26 suivant, après avoir été désarçonné et percé de cinq coups de lance.



Guéri de ses dangereuses blessures, il démissionna honorablement du service de France, le 9 décembre 1814 et rentra dans ses foyers.

Admis au service des Pays-Bas le 28 février 1815, Nicolas L'Olivier dut se contenter d'exercer les fonctions de simple capitaine à la 15e division d'infanterie et attendit jusqu'en 1826, la confirmation du grade de major, que l'Empereur lui avait octroyé douze années auparavant, sur le champ de bataille d'Arcis-sur-Aube.

Passé au service de Belgique, avec le grade de colonel, le 16 octobre 1830, il fut chargé de réunir les débris de l'ancienne 15e division qu'il avait commandée en sous-ordre sous le régime du roi Guillaume Ier; ces troupes concoururent à former le 7e régiment de ligne dont il prit le commandement.

Pendant la désastreuse campagne des Dix jours au mois d'août 1831, les deux premiers bataillons du 7e de ligne firent partie de l'armée de l'Escaut et furent dirigés sur Anvers; le 3e bataillon, cantonné dans le Luxembourg, fut dirigé sur Louvain, pour être adjoint à la 3e brigade (colonel de L'Escaille) de l'armée de l'Escaut (de Tieken de Terhove, général en chef). Le 3e bataillon assista au combat de Bautersem, livré le 11 août, par l'avant-garde (brigade de L'Escaille) de l'armée, en marche de Louvain sur Tirlemont.

Le lendemain 12 août, il prit part au combat du même nom et assista à la bataille de Louvain.

Nommé général de brigade le 16 octobre 1831, L'Olivier commanda la 2e brigade de la 2e division,

(quartier-général à Malines), fut décoré de l'ordre de Léopold le 15 décembre 1833, et promu officier du même ordre le 14 décembre 1837.

Il fut élevé au grade de lieutenant général le 21 juillet 1842 et désigné pour commander la 3e division territoriale et la 3e division d'infanterie.

Commandeur de l'ordre de Léopold le 20 juillet 1846, il fut aussi autorisé à porter les insignes de commandeur de la Légion d'honneur, le 13 décembre 1846 et de commandeur de 1re classe de la Branche Ernestine de Saxe-Cobourg-Gotha, le 7 janvier 1853.

Le lieutenant général L'Olivier laissa un fils, Charles-Pierre-Jean-Baptiste, né à Grave (Hollande) le 13 janvier 1820, général-major commandant la 2e brigade de la 1re division de cavalerie, officier de l'ordre de Léopold, chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur (aide de camp de son père en janvier 1848, officier d'ordonnance de S. A. R. le duc de Brabant en avril 1853, colonel du régiment des Guides en 1871), décédé à Ostende le 2 août 1879.

Sa fille cadette épousa le capitaine Thiebauld, Séraphin-François, né à Genappe le 23 novembre 1811, devenu lieutenant général, grand-officier de l'ordre de Léopold, ministre de la guerre de 1873 à 1878, (aide de camp du lieutenant-général L'Olivier le 31 décembre 1842), décédé à Bruxelles le 6 mai 1879.

LONNEUX, Léonard-François, né à Maestricht le 24 septembre 1784, colonel retraité, chevalier de l'ordre de Léopold, décédé le 16 juillet 1847.

Après avoir quitté l'état-major général de la Grande armée où il servait avec le grade de lieutenant le 28 janvier 1813, il fut admis comme capitaine au service des Pays-Bas en 1815, il s'embarque pour les Indes orientales le 30 novembre 1826 et devient major le 23 mars 1829. Il fit aux Indes les campagnes de 1826, 1827, 1828 et 1829, fut mis fréquemment à l'ordre du jour de l'armée et rentra en Europe en 1830.

Le 1er octobre 1830 il prend du service en Belgique comme major au 3e régiment de ligne, lieutenant-colonel le 19 octobre, commandant le 3e de ligne le 27 mai 1831, colonel en disponibilité puis commandant le 14e régiment de réserve et président du conseil de guerre le 15 mai 1832, retraité le 6 décembre 1839.

LOUTZ, Nicolas-Edmond, fils de Jean-Pierre et de Catherine Herman, né à Luxembourg le 10 avril 1786.

Caporal au 112e régiment de ligne le 16 décembre 1803, sergent le 24 janvier 1804, sergent-major le 20 juin 1804, sous-lieutenant le 22 août 1805, lieutenant le 7 octobre 1807, capitaine le 3 octobre 1807, désigné pour le 17e de ligne le 16 mai 1812.

Il fit la campagne de 1809 en Italie et en Allemagne et remplit les fonctions d'officier payeur du 1er juin 1808 au 3 octobre 1809.

LUIGGI, Crucien, officier d'origine italienne. Nommé capitaine au 112e régiment de ligne le 7 juillet 1813, il fut désigné pour le 58e régiment (colonel de Tholozan) le 1er septembre 1814, et était, en 1826, capitaine au 2e régiment de ligne (colonel Vigo dit Roussillon) et chevalier de la Légion d'honneur.

MARCHAL, Louis-Joseph, né à Opprebaix le 14 juin 1789, fils de Marc et de Joséphine Materne.

Entré comme soldat au 112e régiment de ligne le 11 juin 1808, caporal le 21 octobre 1808, fourrier le 21 octobre 1809, sergent-major le 16 juin 1812, sous-lieutenant le 25 septembre 1813; prisonnier de guerre à la capitulation de Dresde le 25 novembre 1813, il fut mis en liberté le 29 juin 1814 et placé au 7e bataillon d'infanterie belge (service des Pays-Bas) le 30 septembre 1814.

Campagnes : 1809 en Autriche (Volano, la Piave, Tarvis, Raab, Wagram), 1812, 1813, 1814 en Saxe et en Silésie, étant au 11e corps de la Grande armée.

Blessures et actions d'éclat : Blessé d'un coup de feu à l'affaire de Golberg le 23 août 1813.

Membre de la Légion d'honneur pour avoir traversé, à la tête de 4 compagnies de voltigeurs du 112e régiment, un pont enflammé exposé au feu d'une batterie russe le 21 juin 1813. Il servit ensuite dans l'armée des Pays-Bas.

MARSIGNY, PIERRE, né le 8 décembre 1770, à Boussut (Nord).

Enrôlé volontaire au 112e régiment d'infanterie de ligne le 24 germinal an XIII, caporal le 8 messidor an XIII, sergent le 1er brumaire an XIV, sous-lieutenant le 8 février 1813, il fut tué à Goldberg le 1er septembre 1813.

Campagnes : 1809 armées d'Italie et d'Allemagne, 1812 et 1813 Grande armée.

Membre de la Légion d'Honneur le 31 octobre 1809.

MARTURÉ, ANTOINE, né le 1er avril 1790, à Castres (Tarn), élève à l'école spéciale militaire le 1er mars 1809, sous-lieutenant au 112e régiment d'infanterie le 16 janvier 1810, lieutenant le 19 avril 1812, capitaine le 15 août 1813, mis en demi-solde le 1er septembre 1814, capitaine le 18 novembre 1819, à la légion départementale de l'Ain (devenu 1er régiment d'infanterie de ligne) (1), chef de bataillon au 55e régiment de ligne le 9 avril 1833 puis au 31e régiment de ligne le 8 mai 1833 ; commandant de place au Quesnoy le 26 septembre 1837, retraité le 3 septembre 1851.

Il fit les campagnes de 1810 et 1811 en Catalogne, 1812, 1813 et 1814 à la Grande armée, 1815 en France, 1823, 1824 et 1825 en Espagne.

Blessé aux batailles de Bautzen, de Goldberg et de Leipzig, Marturé devint membre de la Légion d'honneur le 21 juin 1813, officier du même ordre le 14 avril 1844, chevalier de Saint-Louis le 30 octobre 1827, chevalier de l'ordre de Charles III d'Espagne.

MAWOIT, JEAN-PIERRE, né à Dalhem (Liége) le 2 août 1785, décédé à Louvain le 2 mai 1861, capitaine retraité, médaillé de Sainte-Hélène.

Conscrit au 112e régiment de ligne le 8 novembre 1806, il devint sergent, fut fait prisonnier de guerre à Arnhem le 15 décembre 1813 et rentra dans ses foyers en 1814 ; sergent au 45e bataillon de milice de l'armée des Pays-Bas le 26 mars 1818, il fut congédié le 17 novembre 1830 ; nommé sous-lieutenant au 6e régiment de ligne belge le 11 mai 1831, lieutenant au 19e régiment de réserve le 10 novembre 1836, adjudant de place de 2e classe à Diest en 1842, capitaine en 1843 et admis à la pension de retraite en 1865.

Mawoit avait fait la campagne de 1809 en Autriche et celles de 1812 et 1813 en Saxe et en Silésie.

MORISOT, ETIENNE, officier d'origine française. Sous-lieutenant officier-payeur le 21 février 1809, en remplacement du lieutenant Joseph Rançon, lieutenant le 17 février 1811, capitaine le 18 février 1812 et commissaire des guerres du 6 novembre 1813.

Il était sous-intendant militaire de 3e classe en 1826 et chevalier des ordres de Saint-Louis et de la Légion d'honneur.

(1) Cette légion de l'Ain avait été créée en 1815 des débris de l'ancien régiment de Picardie, formé en 1569 avec les vieilles bandes françaises de Picardie, commandées par Philippe Strozzi; dénommé régiment de Picardie en 1585, Colonel-général en 1785, ce corps devint 1er régiment d'infanterie en 1791 et 1re demi-brigade de bataille en 1794.

Inscriptions au drapeau actuel : *Fleurus 1794, Mœskirch 1800, Biberach 1800, Miliana 1842.*

Chefs de brigade sous la République : Levrier, Delamare, Desgraviers.

Colonels sous l'Empire : Desgraviers, Saint-Martin, Jacquemet.

Colonel sous la 1re Restauration : Cornebize (régiment du Roi).

NYPELS, André, né à Maestricht le 24 juin 1783, lieutenant général en retraite, officier des ordres de Léopold et de la Légion d'honneur, décédé à Bruxelles le 22 août 1851.

Après avoir quitté le 112e régiment de ligne, le capitaine Nypels passa au 39e régiment de ligne le 16 mai 1812 (colonel Thévenet), devint chef de bataillon le 1er avril 1813 et obtint sa démission du service de France le 4 mars 1815.

Admis le 4 avril 1818 comme lieutenant-colonel dans l'armée des Pays-Bas, il obtint le brevet de colonel commandant la 3e division d'infanterie, le 20 décembre 1826.

Passé le 29 septembre 1830 au service de la Belgique, avec le grade de général-major, il fut élevé au grade de lieutenant général, commandant la 2e division d'infanterie le 28 décembre 1830. Mis en non activité le 14 novembre 1831 et attaché au quartier général du Roi le 20 novembre 1832, il fut placé dans la position de disponibilité le 19 août 1838 et mis à la retraite le 18 juillet 1842.

Agréé comme colonel commandant la 3e Légion de la Garde civique de Bruxelles, il devint commandant supérieur de la même garde, avec le grade de général de division, le 2 janvier 1835.

Démissionnaire de ses grades et emplois en 1849.

Le général Nypels laissa un fils digne de lui, qui mourut en 1876, emportant dans la tombe les regrets de l'armée belge et la réputation d'un de ses meilleurs officiers de cavalerie.

Luc-Eugène Nypels, né à Louvain le 9 avril 1817, général-major commandant la 2e brigade de la 1re division de cavalerie, officier de l'ordre de Léopold et de la Légion d'honneur; le 23 mars 1840 il obtint l'autorisation de suivre les opérations de l'armée française en Afrique et fut cité à l'ordre du jour le 27 mai suivant; de retour en Belgique le 20 juin de la même année, il reçut du roi Louis-Philippe l'étoile de chevalier de la Légion d'honneur le 26 février 1841.

OPPENHOFF, Mathieu-Joseph, caporal au 112e régiment de ligne en avril 1805, sergent en 1807, sous-lieutenant le 9 juillet 1809, lieutenant au 2e régiment de la Méditerranée le 26 mars 1811.

Blessé et porté à l'ordre du jour pour « son sang-froid et son intrépidité » à la bataille de Raab le 14 juin 1809.

PARDIAC, André-Joseph-Jean, officier d'origine française. Lieutenant au 112e régiment de ligne le 10 juillet 1813, aide de camp du général baron Bagneris le 28 septembre 1813, capitaine le 11 février 1818, adjudant-major au 5e régiment d'infanterie de la Garde royale de Charles X (colonel baron de Courson) en 1826, chevalier de la Légion d'honneur.

PENNE, Raymond, baron de l'Empire, fils de Jean et de Catherine Landas, né le 18 novembre 1770 à Coarraze (Basses-Pyrénées); général de brigade, commandant de la Légion d'honneur, chevalier des ordres de la Couronne de fer et de Saint-Louis, mort à Bierges près de Wavre (Brabant) le 19 juin 1815.

Le colonel Penne avait épousé Mlle Angélique Eulalie Boby, peu avant son départ de Florence le 10 juillet 1810; nommé général de brigade le 6 août 1811, il remit le commandement du 112e régiment de ligne au colonel Benuzan, s'embarqua pour l'île de Corse et fut employé dans la 23e division militaire (Bastia) sous le comte Morand, vieux soldat d'Egypte, d'Austerlitz, d'Iéna et d'Eckmühl.

Disponible le 30 avril 1812, Napoléon l'appela au grand-quartier-général de la Grande armée (1er août) et lui fit donner le commandement d'une brigade de la 5e division d'infanterie du 1er corps; il servit sous le prince d'Eckmühl en Russie et se signala au combat de



Mohilow, où fut blessé son divisionnaire Dessaix, qui s'était illustré aux passages de la Piave et du Tagliamento en 1809.

Le 1[er] mars de l'année suivante, le baron Penne fut pourvu du commandement d'une brigade de la 16[e] division d'infanterie (général Puthod), au 5[e] corps commandé par Lauriston; il servit avec distinction pendant la campagne de Saxe et fut blessé d'un coup de feu au genou droit, au passage du Bober le 21 août.

Il avait été nommé commandant de la Légion d'honneur le 18 juin.

Il prit encore part à la campagne de France en 1814 et commanda une brigade de la 2[e] division d'infanterie au 1[er] corps de la Grande armée.

La Restauration l'accueillit avec faveur; Raymond Penne, de même que ses collègues, les maréchaux de camp barons Saunier, Bonnemain et Noirot, fut pourvu d'un poste d'inspecteur général de la gendarmerie royale de France le 18 juillet 1814; le 30 août de la même année, il reçut du roi Louis XVIII, les insignes de chevalier de Saint-Louis.

Au retour de l'île d'Elbe, l'Empereur le désigna pour faire partie du 6[e] corps de l'armée du Nord (sous Lobau) et lui donna le commandement des 65[e] et 75[e] de ligne (colonels Monteyremar et Mativet), 21[e] division d'infanterie (général Teste, auquel se rattachaient les glorieux souvenirs de Vignolo, du fort de Bard, du passage de l'Adige, du combat de Saale où il fut blessé, et de Dresde où il fut fait prisonnier).

Détaché du corps de Lobau et placé sous les ordres du maréchal de Grouchy, le général Penne, combattit vaillamment aux environs de Wavre, dans l'après-midi du 18 juin et au commencement de la journée du 19 juin 1815; il s'agissait de forcer le passage de la Dyle, soit à Limal, soit au moulin de Bierges, de dégager la route vers Mont-Saint-Jean, pour courir au secours de l'Empereur, par le chemin de Wavre à Chapelle-Saint-Lambert et Smohain.

Vandamme et Teste, après un combat acharné qui dura toute l'après-midi du 18 et la matinée du 19, repoussèrent enfin les troupes prussiennes, enlevèrent dans un suprême effort, les hauteurs de Bierges, malgré le feu meurtrier de l'artillerie du corps prussien de Thielmann. Il était malheureusement trop tard; Napoléon était vaincu et il fallut songer à la retraite vers Namur et Givet.

Dans l'attaque du village et du moulin de Bierges, le brave Penne fut tué par un boulet de canon, qui lui emporta la tête.

Nota. — Le nom du général baron Penne est inscrit au côté nord de l'arc-de-triomphe de l'Etoile. Inscrit sur les tables du temple de la gloire avec la mention : *C'était un officier très distingué.*

PESIN, Hubert-Joseph, médaillé de Sainte-Hélène, né à Tournai le 1[er] janvier 1783, décédé à Lierre le 1[er] juin 1866.

Hubert Pesin, nommé sous-lieutenant au 112[e] régiment par décret impérial du 28 janvier 1813, retraité le 1[er] septembre 1814, fut admis avec le grade de lieutenant dans l'armée des Pays-Bas, au 21[e] bataillon de milice le 9 juillet 1815 et pensionné le 31 décembre 1818; lieutenant au 3[e] régiment de ligne de l'armée belge en novembre 1830, capitaine au 7[e] régiment de ligne en mai 1831, mis en non-activité depuis le 12 octobre 1832, et à la retraite le 29 novembre 1834.

Le capitaine Pesin qui avait été blessé quatre fois pendant la campagne de 1813, fut laissé pour mort sur le champ de bataille de Jauer le 26 août.

PIETERS, Pierre-Jean, fils de Joseph et d'Isabelle Pycke, né à Gand le 25 mai 1783, décédé à Louvain le 29 août 1853; volontaire au 112[e] régiment de ligne le 9 août 1804,



caporal le 10 octobre 1804, fourrier le 1er décembre 1804, sergent le 9 septembre 1805, sergent-major le 1er décembre 1805, sous-lieutenant le 16 janvier 1807, lieutenant le 11 mai 1809, capitaine au régiment de l'île de Walcheren le 9 août 1811, aide de camp du général de division Durutte, comte de l'Empire, le 12 septembre 1812, démissionné honorablement du service de France le 1er octobre 1814, admis au service des Pays-Bas le 8 octobre 1814, nommé major le 4 avril 1815, il quitta le service le 1er novembre 1819.

Campagnes, blessures, actions d'éclat : Embarqué le 1er août 1807 à bord de la frégate *La Néréide,* commandée par le capitaine de frégate Lemaresquier, tué glorieusement aux atterrages de Madagascar en 1811; a fait la campagne de la Martinique, de l'Ile-de-France et de Java puis celles de 1807, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813 en Russie, Prusse et Allemagne.

Membre de la Légion pour sa belle conduite à la bataille de Gross Beeren (Silésie) le 12 octobre 1813.

Il avait épousé Justine d'Udekem d'Acoz, de Louvain.

PIETERS, Corneille, né à Merchtem (Brabant) le 16 janvier 1786, fils de Jean-Baptiste et de Marie-Pétronille Fondry, entra au service de la France comme soldat au 112e régiment de ligne le 27 octobre 1806, caporal le 5 novembre 1809, sergent le 11 juillet 1811, adjudant sous-officier le 28 juin 1813, sous-lieutenant le 14 août 1813 et passa au 7e régiment de ligne le 1er septembre 1814.

Campagnes : 1809 en Autriche, 1813 Italie, 1815 France.

de PINGUERN, David-Marie-Michel-Dominique, officier d'origine française. Sous-officier au 112e régiment de ligne en 1804, sous-lieutenant le 9 juin 1809, lieutenant le 22 juin 1811, capitaine le 15 août 1813 et mis en demi-solde le 1er septembre 1814. Il servait au 47e régiment de ligne (colonel Rouget) en 1826 (1).

Chevalier de la Légion d'honneur.

de POSSON, Louis-Joseph, après avoir été attaché en qualité d'aide de camp au prince de Lucques et de Piombino, devint chef du 3e bataillon de la 6e demi-brigade provisoire le 4 août 1812 et placé à la suite de l'état-major de la 30e division d'infanterie de la Grande armée le 27 octobre suivant; prisonnier de guerre le 2 avril 1813, rentre de captivité le 29 juillet 1814, adjoint à l'état-major de la 6e division militaire le 13 février 1815, en non-activité par suppression d'emploi le 19 février 1816, major de la légion départementale du Bas-Rhin le 29 mai 1816, à la légion de l'Ardèche le 23 novembre 1816, à la légion du Bas-Rhin le 9 juin 1820, lieutenant-colonel du 51e régiment d'infanterie de ligne le 23 mai 1821 puis au 6e régiment d'infanterie légère le 12 août 1829, retraité le 19 juin 1834. Il fit encore la campagne de 1823, en Espagne.

Le colonel de Posson fut nommé chevalier de Saint-Louis le 2 juillet 1817, chevalier de la Légion d'honneur le 25 avril 1821, officier le 23 mai 1825, chevalier de 2e classe de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne le 18 novembre 1823.

Décédé à Paris le 18 mars 1870.

POUJOLLE, Jean-François, officier d'origine française. Sous-lieutenant au 112e régiment

(1) Un de ses homonymes, le colonel Penguern succéda en 1820 au colonel de Civrac dans le commandement du 47e de ligne, l'ancien Lorraine créé en 1644.

de ligne le 22 juin 1811, lieutenant le 28 janvier 1813, capitaine le 21 juin 1813. Il servait au 21e régiment de ligne (colonel Bérard de Goutefrey) en 1826.

Chevalier de la Légion d'honneur.

RAES, François, né à Bruxelles le 7 avril 1786, fils de Nicolas et de Marie van Grichen. Conscrit au 112e régiment de ligne le 17 juin 1806, caporal le 11 mai 1808, sergent le 21 février 1810, adjudant sous-officier le 25 mars 1813, sous-lieutenant le 8 novembre 1813, au 29e bataillon d'infanterie de milice des Pays-Bas le 25 mars 1815.

RAMAECKERS, Cosme-Guillaume-Louis-Octavien (1), fils de François et de Joséphine Rosaert, né à Ruremonde le 8 janvier 1786, décédé à Bruxelles le 21 février 1834.

Admis au service de France, comme sous-lieutenant au 112e régiment de ligne le 24 mars 1805, il passa comme lieutenant à la 3e légion de réserve (2) le 20 mars 1807; fait prisonnier de guerre à Baylen, lors de la capitulation du général Dupont, le 19 juillet 1808, il s'échappa des prisons espagnoles et débarqua à Bastia, dans l'île de Corse, le 11 avril 1810; adjudant-major le 11 juin 1812, il fut de nouveau fait prisonnier à Mulbach en Tyrol en octobre 1813; nommé capitaine à sa rentrée de captivité, le 11 décembre suivant, il obtint la démission de ses titres et fonctions le 1er décembre 1814, après avoir fait les campagnes de 1807 à 1814, en Espagne, à Naples, au Tyrol et en France.

Capitaine à la 1re division d'infanterie de l'armée des Pays-Bas le 27 février 1815, il passa au service de Belgique le 16 décembre 1830, avec le grade de major adjudant de place à Anvers.

Mis en disponibilité en avril 1831, désigné, en juin suivant, pour présider le conseil de guerre de l'armée de l'Escaut, il remplit ensuite les mêmes fonctions auprès de l'armée de réserve et fut promu au grade de lieutenant-colonel et de grand prévôt de l'armée le 16 novembre 1832.

RENARD, Clément, né à Jauche (Brabant) le 7 décembre 1787, fils de Jacques et de Françoise Francou.

Entré comme soldat au 112e régiment de ligne le 10 décembre 1805, caporal le 1er septembre 1806, sergent le 11 octobre 1809, sergent-major le 1er mars 1811, adjudant sous-officier le 11 mars 1813, sous-lieutenant le 8 novembre 1813; fait prisonnier de guerre pendant la campagne de Silésie le 30 novembre 1813, il fut remis en liberté le 1er octobre 1814 et passa comme lieutenant en premier au service des Pays-Bas le 12 mai 1816.

Campagnes : 1809, Autriche; 1812, 1813, 1814, Grande armée.

Blessé à Wagram d'une balle à la main gauche.

Membre de la Légion d'honneur le 21 juin 1813.

ROBAUX, Louis-Joseph, fils d'Antoine et de Anne-Cornélie Van de Poot, né à Bruxelles le 25 août 1782, major retraité, chevalier de l'ordre de Léopold, médaillé de Sainte-Hélène, décédé à Bruxelles le 1er juin 1859.



(1) Inscrit sur les contrôles français sous le nom de : Ramakers, Corneille-Louis.

(2) La 3e légion de réserve de l'intérieur, formée en 1807, prit part aux affaires suivantes : combat près d'Andujar, combat d'Argouilla, devant Baylen (16 juillet 1808), bataille de Baylen (19 juillet 1808), affaire d'Alugon, massacre de Palma (12 mars 1810).

25

Entré dans l'armée des Pays-Bas avec le grade de sous-lieutenant dans un bataillon d'infanterie de ligne le 14 juin 1815, lieutenant le 17 avril 1823, il fut mis en non-activité par suppression d'emploi le 16 août 1829.

Passé au service de Belgique en qualité de capitaine dans l'état-major des places le 2 novembre 1830, major adjudant de place à Huy le 16 décembre 1841, admis à la pension de retraite le 18 septembre 1845.

RYCKMANS, Joseph, né à Anvers, ancien militaire, admis au 112e régiment comme sous-officier à l'époque de sa formation le 24 septembre 1803; nommé sous-lieutenant par décret consulaire du 12 mars 1804 et lieutenant à la 3e légion de réserve qui s'organisa à Rennes le 23 juin 1807, il partit pour l'Espagne et fut fait prisonnier de guerre à Baylen. Il mourut en mer en 1813. (Voir *Chapitre III — Espagne.*)

SCHÆFFER, Chrétien-Henry (baron), fils de Jean-Godefroy et de Marie-Elisabeth Strohmeyer, né le 18 novembre 1774 à Strasbourg (Bas-Rhin), y décédé le 6 avril 1842.

Après avoir quitté les rangs du 112e régiment, où il servait avec le grade de major (lieutenant-colonel) depuis le 13 février 1809, Schæffer prit le commandement du 127e régiment de ligne le 14 mars 1811.

(Créé le 3 février 1813, ce régiment avait été formé dans la 32e division militaire et composé de troupes du pays de Hambourg et de Lubeck; il fit partie du 1er corps d'armée, sous les ordres du duc d'Auerstædt, 3e division, général Gudin, prit part à la campagne de Russie en 1810, se couvrit de gloire à Smolensk le 17 août, et deux jours après, enleva à la baïonnette le plateau appelé le *Champ Sacré,* à Valoutina. La mort du général Gudin, officier des plus distingués de l'armée, digne de regrets autant par ses qualités morales que par ses talents et sa rare intrépidité, fut bien vengée; sa division fit un grand carnage de l'ennemi qui, fuyant vers Moscou, laissa le *Champ Sacré* couvert de ses débris.

Le lendemain, à trois heures du matin, l'Empereur distribua sur le champ de bataille, des récompenses aux régiments qui s'étaient distingués et, comme le 127e, qui était de nouvelle formation, s'était bien comporté au *Champ Sacré,* Napoléon lui accorda le droit de porter une aigle, droit qu'il n'avait pas encore obtenu, n'ayant assisté jusqu'alors à aucune bataille. Le colonel du régiment reçut de l'Empereur la rosette d'officier de la Légion d'honneur.)

Nommé maréchal de camp le 25 décembre 1813, Schæffer, chevalier de l'Empire, servit pendant la campagne de 1814 en France, dans la division du lieutenant général baron Albert, commandant à Lyon le 11e corps.

Créé baron de l'Empire, le général Schæffer prit part à la campagne de 1815 en Belgique, dans l'armée du Nord, comptant au 4e corps (Gérard), dans la 12e division d'infanterie (Pêcheux) conjointement avec le général Romme; il fit ensuite la campagne d'Espagne de 1824 et fut décoré de l'ordre de Saint-Ferdinand (4e classe, grand officier); il était inspecteur général d'infanterie en 1825.

Nommé, par le roi Louis XVIII, commandeur de la Légion d'honneur le 1er mai 1821 et grand-officier du même ordre le 3 novembre 1823, le baron Schæffer, qui était protestant, reçut encore du roi Charles X, les insignes de commandeur du Mérite militaire le 23 mai 1825.

(On sait que cet ordre, institué en 1759 par Louis XV, récompensait les services des officiers qui ne professaient pas la religion catholique et qui, en conséquence, ne pouvaient recevoir la croix de l'ordre de Saint-Louis.)

Mis en non-activité le 18 novembre 1836, il fut placé dans la section de réserve du cadre de l'état-major général le 15 août 1839.

(Deux de nos compatriotes, le colonel Delater, de Bruges, et le major Antoine, de Wavre, servirent au 127e, sous le colonel Schæffer; Delater, qui était lieutenant, fut grièvement blessé à Smolensk).

SCHMIDT, Eugène-Jean-Henri, né à Bruxelles et baptisé à la paroisse de Saint-Géry le 25 mai 1773, fils de Jean (qualifié: *prœnobilis domini*) et de Marie-Catherine Bournonville (préqualifiée: *dominæ*).

Capitaine au 112e régiment de ligne le 12 février 1807, chef de bataillon au 153e régiment d'infanterie le 1er avril 1813.

Blessé et porté à l'ordre du jour à la bataille de Raab le 14 juin 1809, chevalier de la Légion d'honneur le 17 juillet 1809, tué à la bataille de Leipzig le 18 octobre 1813.

SECOURGEON, Charles-Henri-Joseph-Désiré, fils de Charles-Mathieu-Joseph et de Marie-Albertine Clauwiz; chef de bataillon en retraite, officier de la Légion d'honneur, décédé le 15 février 1862.

Le capitaine adjudant-major Secourgeon du 112e régiment de ligne, nommé chef de bataillon au 6e de ligne (colonel Barré) le 11 mai 1812, passa au 14e léger (colonel Stieler) le 28 novembre 1812 et fut mis en non-activité le 2 août 1814.

Il fit la campagne de 1813 en Allemagne, fut blessé d'un coup de feu à l'avant-bras gauche, le 11 mai, à Schmedefelt, et d'un éclat d'obus à la partie moyenne et externe de la cuisse gauche à Leipzig le 16 octobre; sa conduite brillante à la bataille de Lutzen, lui valut, le 18 juin 1813, la rosette d'officier de la Légion d'honneur; nommé, sous la Restauration, chef de bataillon de la légion départementale des Bouches-du-Rhône le 25 avril 1816, il retourna au 6e de ligne le 17 novembre 1820 et passa au 15e de ligne le 9 juin 1821; admis au traitement de réforme le 23 avril 1823, replacé en activité le 11 novembre 1825, il commanda successivement la 27e compagnie de sous-officiers vétérans, puis la 6e compagnie le 3 juin 1827, et enfin la 9e compagnie le 16 juin 1828; il fut admis à faire valoir ses droits à la pension de retraite le 14 juin 1836, et ses services furent comptés jusqu'au 14 septembre de la même année.

L'extrait des états de service de ce vaillant soldat ajoute « que cet officier s'est toujours distingué par sa valeur, son instruction, son zèle, ses mœurs et le maintien de l'ordre et de la discipline. »

SECOURGEON, Charles-Ferdinand-Joseph, frère du précédent, lieutenant-colonel en retraite, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né le 6 février 1786 à Cambrai (Nord), décédé le 23 juin 1866.

Le capitaine Secourgeon, incorporé au 58e/62e régiment de ligne le 1er septembre 1814, fut licencié le 22 septembre 1815; nommé capitaine adjudant-major à la légion départementale des Bouches-du-Rhône le 28 mai 1817, chef de bataillon au 6e régiment d'infanterie légère le 18 décembre 1832, commandant le 1er bataillon d'infanterie légère le 5 août 1834, il fut promu lieutenant-colonel du 62e régiment de ligne le 31 août 1836 et retraité le 6 janvier 1838.

Le colonel Secourgeon fit encore la campagne de 1815 à l'armée des Alpes, participa en 1832 au siège de la citadelle d'Anvers, où il fut blessé par un éclat de pierre au poignet, et servit en Algérie de 1833 à 1837.

SILVAIS, Melchior, fils de François et de Marie Cauderlier, né à Thieusies (Hainaut) le 10 juin 1788, colonel d'infanterie, chevalier des ordres de Léopold et de la Légion d'honneur, décédé à Liége le 7 mars 1842.



Incorporé comme conscrit au 112e régiment de ligne le 10 août 1807, caporal le 22 octobre suivant, sergent le 1er mai 1809, sous-lieutenant le 25 mars 1813, lieutenant le 21 juin suivant; grièvement blessé et fait prisonnier à Jauer en Silésie, il fut emmené en captivité en Russie et ne revint de Sibérie qu'en février 1815.

Mis en demi-solde dans l'armée française et admis ensuite dans l'armée des Pays-Bas en qualité de lieutenant le 6 avril 1815, Silvais passa au service de Belgique avec le grade de major au 3e régiment de ligne le 1er novembre 1830; nommé lieutenant-colonel le 7 août 1836, il exerça le commandement du 3e régiment de chasseurs à pied du 7 août 1836 au 7 mars 1842.

Le colonel Silvais, enlevé prématurément à l'affection de ses camarades, laissa dans l'armée la réputation d'un chef des plus distingués.

VILLE DE LIÉGE

Extrait des registres aux actes des décès de l'an mil huit cent quarante deux N° 570.

L'an mil huit cent quarante deux, le sept du mois de mars, à une heure après midi, est décédé en cette ville, Melchior-Joseph Silvais, colonel du 3e régiment de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre de Léopold, âgé de cinquante cinq ans, né à Thieusies, province de Hainaut et y domicilié, veuf de Marie-Joseph Ghilain, fils de François Silvais, cultivateur, décédé, et de Monique Caudrelier, domicilié au dit Thieusies, sur la déclaration de André-Joseph-Alexandre Jansen, capitaine au 3e régiment de chasseurs à pied, âgé de trente huit ans et de Edmond Deschamps, lieutenant au même régiment, âgé de trente trois ans, domiciliés en cette ville; lecture faite, les déclarants ont signé.

(Signé) A.-J.-A. JANSEN, DESCHAMPS et J.-J. TILMAN.

SIMON, JEAN-PIERRE, né le 23 juin 1768 à Chamonix (département du Mont-Blanc).

Enrôlé volontaire au 5e bataillon de volontaires nationaux du Mont-Blanc le 14 mai 1793, sous-lieutenant le 9 juin 1793, lieutenant le 13 floréal an III (1er mai 1795), prisonnier de guerre à La Trebbia le 29 messidor an VII (17 juillet 1799), rentré en France le 18 ventôse an IX (9 mars 1801), passé dans la 11e demi-brigade d'infanterie de ligne (devenue 11e régiment de ligne), retraité le 25 mars 1807, rappelé à l'activité comme lieutenant dans la 25e cohorte de gardes nationales (devenue 145e régiment d'infanterie) le 11 avril 1812, capitaine au 112e régiment d'infanterie de ligne le 11 décembre 1813 et au 35e régiment d'infanterie légère le 1er mars 1814, rentré en jouissance de sa pension en 1814.

Campagnes : 1793, armée des Alpes; 1794, 1795, 1796, 1797, 1798, 1799, 1800 et 1801, armées des Pyrénées-Orientales et d'Italie et captivité; 1805, Grande armée; 1806 et 1807, Dalmatie; 1812, sur les Côtes; 1813, Saxe; 1814, France.

Blessures : Coup de feu au genou droit le 3 prairial an III (22 mai 1795) à l'affaire de Buscara en Catalogne; deux coups de feu à la bataille de La Trebbia en Italie le 29 messidor an VII (17 juillet 1799), dont l'un lui a traversé le bras droit et l'autre le flanc droit; contusionné aux jambes par un obus, le 18 octobre 1813, à la bataille de Leipzig.

SOLLEWYN, LÉONARD, né à Saint-Nicolas (Waes) le 13 janvier 1783, fils de Cyprien et d'Isabelle-Marie Craeye, colonel d'infanterie retraité, décédé à Bréda le 20 février 1864.

Service de France. — Volontaire au 16e régiment de ligne le 1er mai 1802, passé au 55e régiment de ligne le 7 octobre 1802, caporal-instructeur au 112e de ligne le 7 mai 1804, sergent le 18 octobre, passé comme soldat au 2e régiment de grenadiers de la Garde impériale le 1er septembre 1811, caporal le 25 janvier 1813, lieutenant en second au 147e de ligne le 17 février 1813, lieutenant en premier le 1er octobre 1813, au 17e de ligne le 1er novembre 1813; nommé capitaine par le général Maison, au combat de Sweveghem, près Courtrai, le 1er janvier 1814, et renvoyé aux Pays-Bas comme étranger le 6 juillet 1814.

Service des Pays-Bas. — Lieutenant en premier au 2e/3e bataillon d'infanterie le 27 décembre 1814, au 1er bataillon le 1er avril 1815, au 24e bataillon de milice nationale le 21 avril 1815, capitaine le 6 juillet 1815, au 3e bataillon de ligne le 13 mai 1817, au 24e bataillon d'infanterie le 1er janvier 1818, aux troupes des



Indes Néerlandaises le 26 décembre 1818, à la suite du bataillon du dépôt pour les colonies N° 33 le 11 janvier 1819, embarqué à Ostende, à bord du *Selima*, le 11 mars 1819, débarqué à Batavia le 2 septembre 1819, au 23ᵉ bataillon le 30 septembre 1819, au 1ᵉʳ bataillon 20ᵉ division d'infanterie N° 3 le 28 juin 1823, major au 2ᵉ bataillon 18ᵉ division d'infanterie le 22 février 1825, commandant de Weltevreden le 8 mai 1827, membre de la Haute Cour militaire le 17 mai 1827, placé au 5ᵉ bataillon d'infanterie le 4 décembre 1830, au 7ᵉ bataillon d'infanterie le 17 septembre 1832, pensionné sur sa demande le 14 décembre 1832, renvoyé en Néerlande à bord *du Nederlandsch Konig* pour guérison de blessures reçues à Java pendant la guerre de 1825 à 1830, et débarqué à Helvoetsluys le 25 juin 1833, colonel titulaire le 16 août 1833, colonel effectif d'infanterie de l'armée des Indes néerlandaises à la suite du moins ancien colonel le 8 mai 1841, embarqué à bord du *Sara Johanna* le 27 juillet 1841, parti de Nieuwe Diep le 20 août 1841, débarqué à Batavia le 25 février 1842, commandant du 9ᵉ bataillon d'infanterie le 5 mars 1842, pensionné le 17 novembre 1846, retourné en Néerlande à bord du *Java Paket*, arrivé à Helvoetsluys le 20 octobre 1850, décédé à Bréda le 20 février 1861.

Campagnes. — Camp de Boulogne, sur les côtes de l'Océan 1804-1805, Allemagne 1805-1806, Italie et Autriche 1809, Russie 1812-1813, Saxe et Flandre 1814, à l'île Célèbes 1825, à l'île Bornéo 1825, à l'île Java 1825-1830.

Blessures. — Blessé à la jambe droite d'une balle de mousquet à Austerlitz en 1805, à la cuisse droite d'une balle de fusil à Raab le 14 juin 1809, au pied gauche d'une balle de fusil à Wagram en 1809, au mollet droit d'un coup de sabre à Hanau en 1813, au bras gauche d'une balle de fusil à Bedoijo le 23 novembre 1825. Une balle entre les deux yeux, sortie par l'angle externe de l'œil droit qui fut enlevé, au combat de Delangoe le 28 août 1826, de fortes contusions par un boulet qui tua aussi son cheval sous lui, dans un combat livré contre Sentot et le fils de Dipo Negoro le 7 septembre 1828.

Actions d'éclat. — A l'expédition de l'île Célèbes, sous le commandement du général Van Geen en 1825, à l'expédition de l'île Bornéo pour laquelle il fut nommé commandant par arrêté du 10 juin 1825 du baron van der Capellen, gouverneur général, dans plusieurs expéditions commandées par lui à l'île Java de 1825 à 1830.

Le 7 juin 1830, il se mit à la poursuite de l'empereur de Soerakarta qui avait furtivement quitté son palais, le fit prisonnier près d'Imogiri et le conduisit à Passer-Gedee; le gouverneur général des Indes néerlandaises lui en exprima sa satisfaction, par sa missive du 14 juin 1830.

Décorations. — Médaillé de Sainte-Hélène, chevalier de 4ᵉ classe de l'ordre de Guillaume le 22 novembre 1828, chevalier de 3ᵉ classe de l'ordre de Guillaume le 22 novembre 1828, médaillé de Java, ainsi que pour longs services d'officier le 12 février 1846 (1).

STEVENS, Henri-Nicolas, fils de Guillaume et de Anne Catherine Claessens, chevalier de l'ordre de Léopold, médaillé de Sainte-Hélène, né à Soignies le 31 mars 1778, décédé à Saint-Josse-ten-Noode le 16 mars 1870.

Stevens, après avoir servi l'Empire, entra dans l'armée des Pays-Bas le 27 février 1815, il obtint le grade de lieutenant le 9 juillet 1815 et celui de capitaine en 1826.

Lorsqu'éclata la révolution de 1830, il passa au service de la Belgique en qualité de major au 3ᵉ régiment de ligne et fut retraité le 18 septembre 1845.

STIÉNON, Jean-Joseph-Xavier, fils de Hubert et de Anne-Marie de Castro, né à Namur le 15 février 1785, colonel honoraire d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé de Sainte-Hélène, décédé à Tournai le 20 juin 1869.



Admis dans l'armée des Pays-Bas comme capitaine au 43ᵉ bataillon de milice nationale en janvier 1816, à la 4ᵉ division d'infanterie, passé au service de Belgique comme major le 13 octobre 1830, nommé lieutenant-colonel le 11 mai 1831, mis en non-activité le 3 août 1833 et admis à la pension de retraite le 19 juillet 1835.

Un arrêté royal du 21 septembre 1845 lui conféra le grade honoraire de colonel.

(1) Voir notre *Histoire de la participation des Belges aux campagnes des Indes néerlandaises.*

STUCKENS, Nicolas-Joseph, né à Bruxelles le 8 avril 1774, major retraité, chevalier des ordres de Léopold et de la Légion d'honneur, décoré de la médaille d'honneur d'Autriche, décédé à Ixelles le 29 novembre 1853.

Le 26 novembre 1830 il fut admis au service de Belgique en qualité de major honoraire commandant de place, devint major effectif le 29 décembre suivant, commandant de place de 3e classe à Louvain le 31 août 1831, mis en non-activité le 30 juin 1832 et retraité le 21 juillet 1835.

TEXTOR, Etienne, officier d'origine française.

Admis comme sous-lieutenant au 112e régiment d'infanterie le 30 mars 1809, lieutenant le lendemain de la bataille de Wagram le 9 juillet 1809, capitaine le 18 septembre 1811, adjoint à l'état-major général de la Grande armée le 1er avril 1813, chef de bataillon d'état-major le 5 novembre 1813.

Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur; il servit sous les rois Louis XVIII et Charles X.

THOMAS, Alexandre-Joseph, fils d'André et de Marie Barbe Barcy, né à Walhain-Saint-Paul le 1er décembre 1785, lieutenant-colonel retraité, officier de l'ordre de Léopold, médaillé de Sainte-Hélène, décédé à Bruxelles le 6 juillet 1868.

Entré dans l'armée des Pays-Bas avec le grade de lieutenant au 1er bataillon d'infanterie belge le 30 novembre 1814, il devint capitaine en avril 1815 et obtint sa démission le 25 octobre 1830.

Il prit part à la campagne de 1815 contre la France; admis au service de Belgique comme major au 9e régiment de ligne le 7 novembre 1830, il fut retraité le 18 août 1842 et reçut le brevet de lieutenant-colonel honoraire le 24 août suivant.

THOUMINY de la HAULLE, Jean-Baptiste, né à Namur le 30 mars 1786.

Volontaire au 112e régiment d'infanterie de ligne le 4 février 1804, caporal-fourrier en 1804, sergent le 14 novembre 1805, sous-lieutenant le 16 octobre 1806, lieutenant le 3 septembre 1808, capitaine le 9 juillet 1809, capitaine de grenadiers au 42e régiment de ligne (devenu à la Restauration 39e régiment) le 17 août 1814, licencié le 25 septembre 1815; chevalier de la Légion d'honneur le 21 juin 1813.

Blessé à Volano le 24 avril 1809 et à Goldberg le 23 août 1813.

TROMELIN, Jacques-Jean-Marie-François-Boudin (comte de), ancien officier vendéen.

Le capitaine de Tromelin du 112e régiment, après avoir participé avec éclat à la campagne de 1809, fut détaché à l'état-major de l'armée de Dalmatie et nommé aide de camp du maréchal Marmont, duc de Raguse, qui commandait en chef en Illyrie, le 26 décembre 1810.

A la suite de l'armistice de Znaïm et du traité de Vienne du 14 octobre 1809, le maréchal Marmont s'occupa de réorganiser les troupes de la Croatie militaire; Tromelin, promu alors major, prit le commandement de l'un des six régiments d'infanterie réorganisés, l'ancien régiment de chasseurs illyriens de Petrina, appelé depuis 6e régiment croate (deuxième du pays du Banat).

Sa mission terminée, Tromelin nommé colonel en 1811, fut placé à la tête du régiment de la Lika, devenu 1er régiment Croate. (Les six régiments Croates, formés par le maréchal Marmont, représentèrent ainsi une force de six mille hommes et furent armés de fusils tirés de l'arsenal de Venise.)

Chef d'état-major d'une division militaire, il fut nommé général de brigade le 19 novembre 1813, après la bataille de Leipzig.

Au retour des Bourbons, le maréchal de camp de Tromelin se rallia au gouvernement royal; il prit part, pendant les Cent jours, à la bataille de Waterloo, où il commanda la 2e brigade (47e et 107e de ligne) de la 20e division d'infanterie (général Jannin) du 6e corps (Mouton, comte de Lobau).

De retour à Paris, il reçut du gouvernement provisoire la mission de se rendre auprès du duc de Wellington, afin d'obtenir des passe-ports pour Napoléon, mais il échoua dans ces négociations.

Rentré en faveur auprès du roi Louis XVIII, par le crédit du duc de Raguse qui commandait alors la 6e compagnie des gardes du corps (Maison militaire du Roi), il fut nommé par Charles X, lieutenant général le 22 mai 1825 et mis ensuite à la retraite pour cause d'âge.

Le comte de Tromelin était chevalier de Saint-Louis, grand officier de la Légion d'honneur du 3 novembre 1823 et décoré de l'ordre de Sainte-Anne de Russie (1re classe).

On a, entre autres, de lui, un ouvrage intitulé : *Observations sur les routes qui conduisent du Danube à Constantinople.*

VAISSIÈRE DE SAINT-MARTIN VALOGNES, officier d'origine française.

Sous-lieutenant au 112e régiment de ligne le 3 août 1813, passé au 6e bataillon en 1814, sous-intendant militaire adjoint, par ordonnance du roi Louis XVIII, le 6 septembre 1823, servait sous le roi Charles X, en 1826.

Après la révolution de février, il devint sous-intendant de 3e classe et chevalier de la Légion d'honneur.

VAN BEVER, Louis, né à Bruxelles, le 24 avril 1789.

Soldat au 112e régiment le 1er mai 1808, caporal le 1er juin 1809, sergent le 1er mai 1814, adjudant sous-officier le 1er décembre 1814, congédié comme étranger le 30 juin 1815, fut admis aux Pays-Bas, comme sous-lieutenant au 26e bataillon de milice le 9 juillet 1815.

Campagnes de 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813 en Espagne, prisonnier de guerre à Barcelone le 21 janvier 1810, rentré des prisons de Cadix le 16 mars 1813, blessé d'une balle à l'épaule droite à l'affaire de Livourne en 1814.

VAN DEN SANDEN, François-Chrétien, colonel retraité, chevalier des ordres de Léopold, de la Légion d'honneur, de Guillaume (3e classe), décédé le 10 décembre 1844.

Admis dans l'armée des Pays-Bas avec le grade de lieutenant-colonel au 7e bataillon d'infanterie le 18 février 1815, il assista à la bataille de Waterloo où il fut blessé d'un coup de feu à la cuisse et obtint sa mise à la retraite le 1er août 1819.

Passé au service de Belgique en qualité de colonel commandant la place de Gand, président du conseil de guerre permanent de la 1re division le 19 avril 1833, mis en non-activité le 17 mai suivant et admis à la pension de retraite le 6 décembre 1839.

VAN DER DUSSEN, Hyacinthe, né à Bruxelles le 1er mai 1785, décédé à Schaerbeek le 24 janvier 1861.

Sous-lieutenant au 112e le 11 septembre 1806, (le même jour qu'Henry L'Olivier, le fils du colonel), lieutenant le 20 février 1809, démissionnaire le 5 octobre 1810, devint ensuite garde général des eaux et forêts.

VAN GOETHEM, Jean-Charles, major retraité, chevalier de l'ordre de Léopold, décoré de la croix des volontaires de 1830 et médaillé de Sainte-Hélène, né au Sas-de-Gand le 2 mai 1787, décédé à Ixelles le 12 décembre 1884.



Admis, le 10 avril 1815, au service des Pays-Bas avec le grade de sous-lieutenant au 31e bataillon de milice (6e division d'infanterie), il devint lieutenant à la 12e division d'infanterie le 20 octobre 1825 et passa au service de Belgique le 1er octobre 1830.

Nommé capitaine au 2e régiment de ligne par le général Goethals le 27 octobre 1830, il fut confirmé dans son grade par arrêté du gouvernement provisoire du 8 janvier 1831, et le 12 du même mois il passa au 12e régiment de ligne. Van Goethem commandait la 2e compagnie sédentaire depuis le 15 septembre 1842, lorsqu'il obtint sa mise à la retraite le 13 octobre 1851. Un arrêté royal du 23 juillet 1856 lui conféra le grade honoraire de major.

VAN LANDEWYCK, JEAN-ANTOINE, né à Bruxelles le 2 avril 1770, décédé le 19 février 1835, retraité comme lieutenant au 112e de ligne le 26 novembre 1809, devint receveur des douanes impériales le 9 mars 1810, puis commandant d'un bataillon formé à Lille en 1813. Il prit part aux campagnes de 1789, 1791, 1792, 1793, 1794, 1797, en Flandre et en France.

Entré au service des Pays-Bas comme lieutenant adjudant-major au 2e régiment belge en 1814, lieutenant adjudant de place à Tournai le 6 avril 1815, capitaine adjudant de place à Ath le 18 mai 1816, pensionné le 20 juillet 1827.

Admis au service de Belgique comme capitaine commandant la 2e compagnie sédentaire le 14 décembre 1830, mis en non-activité le 20 août 1831, major honoraire le 21 mars 1832, retraité le 14 novembre 1834.

VAN LANDEWYCK, LAMBERT, fils de Jean-Antoine et de Elisabeth Vleugels, né à Bruxelles le 8 mars 1790, major d'infanterie, chevalier de l'ordre de Léopold, décédé à Mons le 11 janvier 1838.

Admis au service des Pays-Bas avec le grade de sous-lieutenant au 7e régiment de ligne le 14 septembre 1814, il fut nommé lieutenant le 19 mai 1815, adjudant-major le 14 août 1816, capitaine avec continuation des fonctions d'adjudant-major le 19 août 1819; il prit part aux campagnes de 1827, 1828 et 1829, aux Indes orientales.

Passé au service de Belgique en qualité de capitaine au 9e régiment de ligne, il obtint le brevet de major le 15 mai 1832.

VAN LANDEWYCK, JEAN-CHARLES, frère du précédent, né à Gand le 13 juillet 1794, colonel d'infanterie, chevalier de l'ordre de Léopold, décédé à Liége le 30 novembre 1847.

Admis comme adjudant sous-officier dans l'armée des Pays-Bas au 8e bataillon de milice, sous-lieutenant en avril 1815, adjudant-major en 1820, lieutenant en juillet 1822.

Passé au service de Belgique comme capitaine adjudant-major au 7e régiment de ligne le 5 novembre 1830, major au 1er régiment de chasseurs à pied le 4 août 1832, lieutenant-colonel en 1843, colonel commandant le 6e régiment de ligne du 29 mai 1846 au 30 octobre 1847.

VAN RECHEM, MARCEL, né à Audenarde le 10 février 1791, capitaine retraité, médaillé de Sainte-Hélène, décédé à Gand le 3 mars 1861.

Conscrit de 1811 au 112e régiment de ligne, il fut nommé sergent-major en 1812, adjudant sous-officier à la légion de Toscane le 1er juillet 1814, et renvoyé dans ses foyers le 28 juillet 1814.

Il entra dans l'armée des Pays-Bas comme adjudant sous-officier le 20 décembre 1814, fit la campagne de 1815 contre la France et fut congédié le 1er mars 1818.

Admis dans les rangs de l'armée belge avec le grade de sous-lieutenant quartier-maître le 3 novembre 1830, lieutenant en 1831, capitaine au 7e régiment de ligne en 1832, puis nommé administrateur d'habillement au 10e régiment de ligne en 1835 et retraité en 1848.



LE LIEUTENANT GÉNÉRAL BARON F.-X. DE WAUTIER.

VASSEAUX, Ignace, né à Bruxelles en 1786.

Admis comme fourrier au 112e régiment de ligne le 7 avril 1804, nommé sergent le 12 novembre 1804, sergent-major le 6 mai 1805, adjudant sous-officier le 31 octobre 1809, promu sous-lieutenant par décret impérial du 5 mai 1812, lieutenant le 1er mai 1813, adjudant-major le 24 juin 1813, mis en demi-solde le 1er septembre 1814.

Campagnes : 1809, en Italie et Autriche (Raab et Wagram); 1813, en Italie (Viareggio); 1814, en France (Lyon).

VAUTHIER de BAILLAMONT de (1), Joseph-Allard, fils d'Antoine-Joseph Népomucène, baron de Vauthier de Baillamont, président de la haute cour de Bouillon sous le régime autrichien, et d'Anne-Wilhelmine-Thérèse de Heusch.

Admis comme capitaine au 112e régiment le 12 mars 1804, nommé chef de bataillon le 1er juillet 1807, démissionnaire le 29 novembre 1808.

Il devint ensuite gouverneur du duché de Bouillon en 1815, puis commissaire de l'arrondissement de Virton, membre de la Légion d'honneur le 22 novembre 1810, chevalier de l'ordre de Saint-Louis le 26 octobre 1814, décoré de l'Aigle rouge de Prusse et du Faucon blanc de Saxe-Weimar. Décédé à Ixelles, le 30 janvier 1850, à l'âge de 75 ans.

VERBEECK, Michel-Joseph, né à Liége le 15 octobre 1785, fils de Michel-Joseph et de Marie-Suzanne Dircks.

Incorporé comme soldat au 112e de ligne le 1er mars 1804, nommé caporal le 7 mai 1807, sergent le 1er octobre 1807, sergent-major le 16 octobre 1811, promu sous-lieutenant par décret impérial du 28 janvier 1813, il passa comme lieutenant à la garde du Roi le 17 mars 1815.

Campagnes : 1809, en Autriche; 1812, 1813, 1814, en Prusse.

VOLCKE, Laurent-François-Joseph, né à Bruxelles, le 16 septembre 1770, fils de François-Joseph et de Marie-Petronella Martens, décédé à Bruxelles le 20 juin 1825.

Volontaire, sergent au corps franc « Troupes de Brabant » le 2 janvier 1789, sous-lieutenant au 2e régiment belge le 2 février 1790, passé au 2e bataillon de troupes belges le 1er novembre 1791, et démissionnaire le 2 janvier 1795.

Sous-lieutenant au 112e de ligne le 1er novembre 1803, lieutenant le 16 janvier 1807, réformé sans traitement le 11 décembre 1808; désigné comme lieutenant pour la 2e compagnie de gendarmerie le 19 mai 1809, il obtint, à la suppression du corps, la démission de son grade, le 15 septembre 1814.

WALCKENS, Pierre, né le 25 février 1790 à Avelghem (département de la Lys).

Arrivé au 112e régiment d'infanterie de ligne le 3 septembre 1809 comme conscrit de l'an 1810, caporal le 11 septembre 1809, sergent le 8 février 1810, sergent major le 11 août 1811, sous-lieutenant le 26 mars 1813. Tué à Belitz, près Magdebourg, le 6 avril 1813.

WALSCHAERT, Jean, fils d'Egide et de Jeanne-Catherine De Muyser, né à Vilvorde le 28 août 1788, décédé le 9 mai 1852.

Conscrit de la levée de 1807 et désigné, le 7 juillet, pour le 112e régiment de ligne, devint fourrier le 3 décembre suivant, sergent le 6 juillet 1811, sergent-major le 1er novembre 1812 et sous-lieutenant par décret impérial du 26 juin 1813; il passa avec son grade le 17 août 1814, au 39e régiment de ligne (colonel Thévenet) et rentra ensuite dans ses foyers, après avoir pris part aux campagnes de 1809, 1813, 1814, en Allemagne, en Italie et en France.

(1) Inscrit sur les contrôles français sous le nom de Devauthier.



Il fit ensuite partie de l'armée des Pays-Bas comme lieutenant à la 15e division d'infanterie, du 17 juin 1817 au 1er janvier 1827.

Admis au service de Belgique comme capitaine quartier-maître au 7e régiment de ligne le 5 novembre 1830, il fut mis en non-activité le 6 mars 1833 et retraité le 22 juin 1834.

WALSH, ANTOINE-FRANÇOIS, né en Irlande (sans autres renseignements).

Volontaire à la 89e demi-brigade d'infanterie de ligne le 21 germinal an XI, sergent-major à la 84e demi-brigade d'infanterie de ligne le 18 fructidor an XI, nommé sous-lieutenant au 112e régiment de ligne le 1er frimaire an XII, lieutenant le 31 mai 1806, aide de camp du général Belliard le 18 juillet 1806, capitaine le 25 juin 1807, chef de bataillon le 26 février 1813. Mort à Dresde le 29 août 1813.

Campagnes: 1806 et 1807, Grande armée; 1808, 1809, 1810 et 1811, Espagne; 1812. Russie; 1813, Saxe.

Membre de la Légion d'honneur le 4 août 1812.

DE WARENGHIEN, ADRIEN-LAMORAL-JEAN-MARIE, fils de Louis-Joseph-Marie et d'Anne-Barbe Pieffort, né le 13 février 1778 à Douai (Nord), décédé à Paris le 27 mars 1842.

A servi comme chef de bataillon et major au 112e de ligne de 1808 à 1811, colonel du 48e régiment d'infanterie de ligne le 11 mai 1813, mis en non-activité le 19 avril 1815, employé à la défense de Paris le 20 juin 1815, maréchal de camp le 17 juillet 1815 (nomination annulée en vertu de l'ordonnance du 1er août 1815 et mis en non-activité dans le grade de colonel), colonel de la légion départementale de la Meurthe le 28 septembre 1820, colonel du 52e régiment de ligne le 17 novembre 1820, nommé à nouveau maréchal de camp le 30 juillet 1823 et placé dans la position de disponibilité, commandant la 1re brigade d'infanterie du camp de Saint-Omer le 19 mars 1829, adjoint à l'inspection générale extraordinaire dans la 1re division militaire le 13 août 1830, disponible le 1er octobre 1830, commandant le département de l'Orne le 14 janvier 1831, commandant le département du Finistère le 17 août 1831, disponible sur sa demande le 12 septembre 1831, commandant le département de la Charente-Inférieure le 30 avril 1832, disponible le 23 juin 1832, commandant la 2e brigade de la 3e division d'infanterie sur la Meuse le 4 décembre 1832, commandant les départements de l'Aveyron et de la Lozère le 20 décembre 1832, disponible pour raisons de santé le 26 avril 1837, retraité le 24 janvier 1838.

Campagnes : 1798, 1799, 1800, 1801 et 1802, armées d'Angleterre et d'Italie; 1804, sur les Côtes; 1805, 1806 et 1807, Grande armée; 1808 et 1809, armées d'Italie et d'Espagne; 1811, 1812 et 1813, Espagne; fin de 1813 et 1814, siège de Hambourg; 1815, France.

Blessures : Coup de feu au bras le 17 octobre 1806 au combat de Halle, blessé en 1813 au siège de Hambourg.

Membre de la Légion d'honneur le 30 mai 1809, officier de la Légion d'honneur le 17 mars 1822, chevalier de Saint-Louis le 16 août 1820.

DE WAUTIER, CHARLES-ALBERT, fils de Joseph-Antoine et de Thérèse-Sophie Veranneman, né à Bruxelles le 4 février 1757. Il eut trois fils: l'aîné, Joseph-Prosper-Albert, qui fit la campagne de Saxe dans la garde d'honneur et passa un des derniers sur le pont de Leipzig; le second, Antoine-Léopold, tué près de Barcelone en 1809; le troisième, le vicomte François-William de Wautier, veuf de Madame Alexine de Boucaumont de Montfand, décédé à Paris, le 31 mars 1898, à l'âge de 78 ans, et inhumé à Chamalières (Puy-de-Dôme).

Royaume de France.

Lois et Archives.

Ministère de la Guerre.

Section de l'état civil et militaire.

Enregistré N° 137.

EXTRAIT MORTUAIRE

D'après l'ordre du Ministère, le secrétaire général du Ministère de la Guerre certifie qu'il résulte des registres matricules déposés au bureau des lois et archives, section de l'état civil et militaire, que le sieur de Wautier est inscrit sur celui du 112e régiment de ligne, folio 4, N° 6136, ainsi qu'il suit :

DE WAUTIER, ANTOINE-LÉOPOLD, fils de Charles-Albert et de Sophie de Fraye, né le 7 décembre 1790, à Bruxelles, département de la Dyle.

Entré au service le 23 août 1808, comme enrôlé volontairement à Turin le même jour, sergent-major le 29 octobre suivant.

Mort de deux balles dans la poitrine, le 23 avril 1809, à l'hôpital de Barcelone.

Fait à Paris, le 22 janvier 1820.

WICOT, JOSEPH, fils d'Antoine et de Marie-Thérèse De Gree, né à Namur le 23 septembre 1780; entré au service comme volontaire au 112e de ligne le 4 janvier 1804, caporal le 8 janvier 1804, sergent le 26 mars 1804, adjudant sous-officier le 4 septembre 1808, nommé sous-lieutenant par décret impérial du 22 juin 1811, lieutenant le 15 août 1813, adjudant-major le 8 novembre 1813, prisonnier de guerre à Arnhem le 30 novembre 1813, remis en liberté le 13 septembre 1814, démissionnaire le 26 janvier 1815.

Il avait fait les campagnes d'Espagne de 1808 à 1811, celles de la Grande armée de 1812 et 1813 en Allemagne, et avait été blessé d'une balle à la jambe droite dans une affaire près du camp de Vich (Espagne).

DE WIMPFFEN, FRANÇOIS-JOSEPH-EDOUARD, fils de Joseph-Philippe et de Anne-Marie-Aloye de Wimpffen, né le 29 avril 1770 à Edenkoben (diocèse de Spire); sous-lieutenant au régiment de Bouillon (infanterie) le 6 avril 1783, a quitté le 1er mai 1791, lieutenant au 112e régiment d'infanterie le 2 octobre 1804, capitaine le 18 septembre 1807 ; décédé le 30 avril 1809, par suite de blessures reçues à Volano.

Campagne : 1809, armée d'Italie.

Blessé, le 24 avril 1809 au combat de Volano (Tyrol).

Pour mémoire : Lieutenant au régiment de Naderdy, au service d'Autriche, du 3 juin 1791 au 9 octobre 1804, et a fait avec ce corps les campagnes de 1791 à 1800.

DE WOLFF DE LONGPRET, Camille (immatriculé sur le contrôle français : Lomprez), gentilhomme du pays de Hainaut (Belgique), fils de M. Elie-François-Joseph de Wolff de Longpret, colonel commandant le régiment de Murray au service de S. M. l'empereur d'Autriche, né à Namur, où le régiment de son père était en garnison en 1782.

A servi quatre ans dans le régiment de feu son père, comme sous-lieutenant et lieutenant; entré ensuite au service de la République française, comme lieutenant à la 112e demi-brigade le 10 septembre 1803, en même temps que ses collègues Philibert Defacqz et François de Jacquier de Rosée, il fut nommé capitaine par décret impérial du 17 janvier 1806.

A fait pendant trois ans, la guerre en Espagne, dans un bataillon de son régiment, et a obtenu ensuite la démission de son grade et emploi pour se marier. (Réformé sans traitement le 11 décembre 1808.)



Je soussigné, ancien colonel du 112e régiment d'infanterie de l'armée française, déclare que M. Camille Wolff de Lemgpret *(sic)*, dont les services sont relatés ci-dessus, est entré dans ce corps à l'époque de son organisation en 1804; et qu'il y était capitaine, faisant partie d'un bataillon détaché en Espagne, en 1809, lorsque je quittai le régiment. Je déclare, en outre, que cet officier y a constamment servi avec honneur jusqu'au moment où il en sortit pour se marier; en foi de quoi, j'ai signé le présent à Bruxelles, le 11 septembre 1814.

(Signé) Le chef, L'OLIVIER.

Bureau de l'infanterie. Lintz, le 19 janvier 1806.

A Monsieur Wolff de Longpret, lieutenant au 112e,

Je vous annonce avec plaisir, Monsieur, que l'Empereur, par décret du 17 de ce mois, vous a nommé, en remplacement du sieur d'Oudenarde, à l'emploi de capitaine, au corps dont vous faites partie.

Je donne connaissance de votre nomination au colonel du régiment et lui mande de vous faire recevoir dans le nouveau grade qui vous est conféré.

Je vous salue,

Le Ministre de la Guerre,
(Signé) Maréchal BERTHIER.

Pour copie conforme :
Le Maire de Blaye,
(Signé) DE LUC.

Armée d'Espagne.
7e corps.
Division du général Souham.

112e RÉGIMENT DE LIGNE, 4e BATAILLON.

Il est ordonné à Monsieur Camille de Wolff de Longpret, de se rendre à Alexandrie, pour y solliciter sa retraite, conformément à la déclaration des officiers de santé, qui attestent que cet officier ne peut continuer son service à l'armée.

Cet officier s'annoncera à Monsieur le général de division Souham, pour en recevoir l'approbation, et se présentera ensuite chez Monsieur le commissaire des guerres, pour y recevoir sa feuille de route.

Du camp de Vich, le 11 mai 1809.

Le chef de bataillon commandant,
(Signé) CHARLES-ALBERT DE WAUTIER.

Approuvé par moi général de division,
(Signé) SOUHAM.

Armée d'Espagne.
7e corps.
Division du général Souham.

Du camp de Vich, le 11 mai 1809.

4e BATAILLON, 112e RÉGIMENT DE LIGNE.

Je soussigné, certifie que Monsieur Camille Wolff de Longpret, capitaine au 112e régiment d'infanterie de ligne, s'est conduit depuis qu'il fait partie du 4e bataillon que j'ai l'honneur de commander à cette armée, de manière à lui mériter les plus grands éloges, tant par sa conduite que par sa bravoure et l'activité avec



laquelle il a toujours rempli ses devoirs, dans toutes les occasions où il a commandé, et que la croix de la Légion d'honneur a été sollicitée en sa faveur, comme une récompense qu'il a méritée dans les différentes actions où il s'est distingué.

En foi de quoi, je lui ai délivré le présent certificat, comme une preuve de mon estime et lui servir au besoin.

Vu par moi général de division,
(Signé) Souham.

Le chef, commandant le 4e bataillon,
(Signé) Charles-Albert de Wautier.

Je ne peux que m'en rapporter au certificat délivré par M. de Wautier, qui, ainsi que moi, voit avec peine partir le capitaine Longpret, un de ses meilleurs officiers, dont j'ai toujours été entièrement content dans la compagnie.

Le major, commandant le régiment provisoire de Nimes,
(Signé) Jacquemard.

de Wolff de Longpret devint ensuite capitaine à la première cohorte du département de la Gironde le 5 avril 1813, et passa, le 25 mars 1815, au service des Pays-Bas, comme capitaine au 33e bataillon de milice.

WOUTERS DE TER WEERDEN, Eugène-Marie-Joseph, né à Gand le 18 septembre 1784, décédé à Schaerbeek le 27 juin 1870.

Engagé volontairement au 112e de ligne, il devint caporal le 5 mai 1803, sergent le 30 juin suivant, fut nommé sous-lieutenant le 23 août 1805, lieutenant le 10 février 1808 et passa au 123e de ligne le 1er avril 1811.

Il servit, sous les colonels Avizard et Goeurel, dans un ancien régiment hollandais, devenu 123e, à la réunion de la Hollande à l'Empire et eut pour compagnons d'armes, le capitaine Du Corron, son fils Julien, les lieutenants van Hertzen, Henri, Falloy, Gabriel, et Deschorsin, Joseph. Ce régiment, décimé en Russie, fut complètement anéanti à Leipzig.

Wouters fit la campagne de 1809 en Allemagne, assista notamment au passage de la Piave, aux batailles de Raab et de Wagram, et reçut en 1812 l'étoile de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Leipzig, étant alors capitaine.

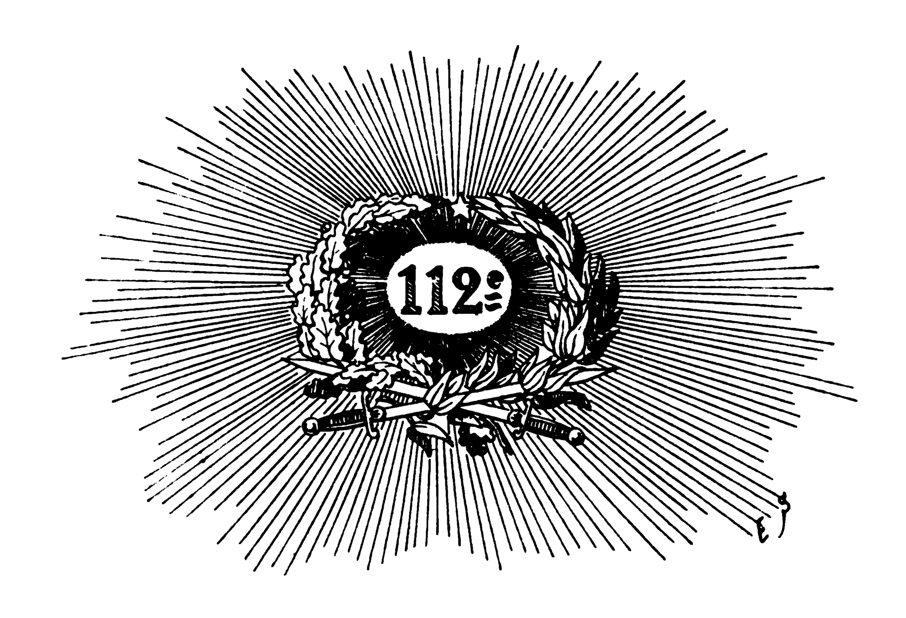
Entré au service des Pays-Bas après la bataille de Waterloo, il devint en 1817, chef d'état-major du général Chassé, et donna sa démission en 1821.

WUESTEN, Jacques-Joseph, fils de Jacques-Joseph et de Catherine Tournay, né à Tournai le 13 juin 1786, décédé à Ath le 29 mai 1875, colonel retraité, chevalier des ordres de Léopold et de la Légion d'honneur, médaillé de Sainte-Hélène.

Après avoir quitté les rangs du 112e régiment, où il servait comme lieutenant depuis le 3 septembre 1809, Wuesten, nommé capitaine au 2e régiment de la Méditerranée le 26 mars 1811, donna sa démission en 1815 et fut admis dans l'armée des Pays-Bas en qualité de capitaine au 23e bataillon de milice le 16 août 1817; il passa au service de Belgique avec le grade de lieutenant-colonel au 4e régiment de ligne le 13 octobre 1830, colonel commandant le régiment des carabiniers (désigné alors sous le nom de 1er régiment de chasseurs à pied) du 21 mai au 15 octobre 1831, commandant de place de 3e classe à Ath le 8 juin 1832, et obtint sa mise à la retraite le 29 novembre 1834. Rentré dans la vie civile, il fut échevin de la ville d'Ath et, comme tel, nommé chevalier de l'ordre de Léopold, le 22 janvier 1856.







La 112e demi-brigade de 1794 à 1803.

Historique de la 112e demi-brigade de bataille

(1794-1803)

SOUS LES CHEFS DE BRIGADE MIQUEL, ROSSIGNOLI, TRÉPIER.



112e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE (1794-1796)

FORMÉE DU 2e BATAILLON DU 56e RÉGIMENT D'INFANTERIE (EX-BOURBON), DU 7e BATAILLON DE VOLONTAIRES DU DOUBS ET DU 2e BATAILLON DES DEUX-SÈVRES.

Chef de brigade. . MIQUEL, PIERRE-ANDRÉ, né le 20 janvier 1762 à Béziers (Hérault).

Soldat au régiment de Bourbon (infanterie) le 4 février 1779 (devenu 56e régiment en 1791), sergent le 9 septembre 1781, fourrier le 30 avril 1789, sergent-major le 23 juin 1790, adjudant le 4 mars 1791, adjudant-major le 20 avril 1792, capitaine le 30 avril 1792, chef de bataillon le 1er floréal an II (20 avril 1794), chef de brigade à la formation de la 112e demi-brigade le 9 nivôse an III (28 décembre 1794), passé à la 88e demi-brigade à l'amalgame le 4 pluviôse an IV (24 janvier 1796). Rentré en France pour blessures au départ de cette demi-brigade pour l'Egypte. Chef de la 2e demi-brigade provisoire de l'armée d'Orient le 1er germinal an VIII (22 mars 1800), passé au commandement de la 88e le 29 nivôse an X (19 janvier 1802), passé à la 27e demi-brigade le 10 prairial an XI (30 mai 1803), général de brigade le 11 fructidor an XI (29 août 1803), employé au camp de Saint-Omer, puis dans la 20e division militaire le 24 ventôse an XIII (15 mars 1805), admis à la retraite le 8 mars 1812.

Campagnes : 1792, 1793, armée du Nord; 1794, 1795, 1796, armée de Sambre-et-Meuse; 1797, 1798, 1799, 1800, 1801, 1802, armées d'observation d'Italie et du Midi.

Blessures : Coup de feu qui lui a traversé la cuisse droite sur le glacis de Gradisca le 29 ventôse an V (19 mars 1797).

Commandant de la Légion d'honneur le 14 juin 1804.

Son nom est inscrit au côté ouest de l'Arc de Triomphe.

1793. — Armée du Nord : Combats de Neerwinden, Hondschotte, Wattignies.

1794. — Armées du Nord et de Sambre-et-Meuse : Sièges de Maubeuge, Le Quesnoy, Valenciennes, Condé, combats de Sprimont, Aldenhoven.

1795-1796. — Armée de Sambre-et-Meuse.



112e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE DE LIGNE (1801-1803)

FORMÉE PAR DÉCRET DU 9 OCTOBRE 1801, AVEC LA 2e DEMI-BRIGADE PIÉMONTAISE (ORGANISÉE APRÈS L'ANNEXION DU PIÉMONT A LA FRANCE). DISSOUTE EN MAI 1803 ET INCORPORÉE DANS LA 111e DEMI-BRIGADE DE LIGNE ET DANS LA 31e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE.

Chef de brigade. . ROSSIGNOLI, JEAN-ALBERT, né en 1758 à Verceil (Piémont).

Entré au service du roi de Sardaigne dans le régiment de Montferrat le 17 janvier 1774, congédié le 20 février 1776, commandant et organisateur de la Garde Nationale de la province et de la commune de Verceil le 20 pluviôse an VII (8 février 1799), nommé par le général Grouchy chef de bataillon à la suite de la 1re demi-brigade de ligne piémontaise le 4 germinal an VII (24 mars 1799), commandant et organisateur du corps des « Défenseurs de la Patrie » le 14 floréal an VII (3 mai 1799), adjoint à l'adjudant général Hector pendant le siège de Gênes, nommé par le général en chef Masséna chef de la Légion Ligurienne le 15 floréal an VIII (5 mai 1800), nommé par le général Seras chef de brigade commandant les 3e et 4e bataillons de ligne piémontais le 18 fructidor an VIII (5 septembre 1800), nommé le 30 fructidor (17 septembre) suivant chef de la 2e demi-brigade piémontaise (devenue 112e demi-brigade d'infanterie de ligne), réformé par le général Colli lors de l'organisation des troupes piémontaises le 23 pluviôse an X (12 février 1802), admis au traitement de réforme le 15 prairial an X (4 juin 1802).

A fait les campagnes des ans VII, VIII et IX, avec l'armée française en Italie.



Chef de brigade. . TRÉPIER, HENRI, né à Saint-Genix (département du Mont-Blanc) le 22 janvier 1751.

Entré au service du roi de Sardaigne, comme volontaire dans le régiment de Savoye infanterie le 19 décembre 1769, cadet le 10 mai 1772, enseigne le 21 juillet 1773, sous-lieutenant le 15 décembre 1774, lieutenant le 20 janvier 1777, capitaine-lieutenant le 6 juillet 1784, capitaine le 22 mars 1792, major d'infanterie le 16 mars 1796, grade dans lequel il a continué à servir jusqu'au 17 juin 1800, époque à laquelle ledit régiment a été dissous.

A fait les campagnes de 1792, 1793, 1794, 1795, 1796, celles des ans V et VII.

Le 8 germinal an X, le Ministre de la guerre écrit au citoyen Trépier :

« Je vous annonce avec satisfaction, citoyen, que le premier Consul de la République, par arrêté du 9 ventôse an X, vous a nommé à l'emploi de chef de la 112e demi-brigade d'infanterie de ligne (ci-devant 2e de ligne piémontaise) auquel vous avez été placé provisoirement par le général Colli, lors de l'organisation de ce corps.

» Le premier Consul a également nommé les officiers qui de même ont été désignés par ce général pour occuper dans le corps les emplois de nouvelle création ; je vous en adresse ci-joint les lettres d'avis, au nombre de 55, que je vous invite à remettre à chacun d'eux.

» Vous voudrez bien, citoyen, m'accuser la réception de la présente et me faire passer l'acte de votre naissance ».

J. V. S.

« Lyon, 16 ventôse an X.

» Liberté, Egalité.

» Citoyen Ministre,

» Recevez je vous prie mes sentiments de reconnaissance sur le nouvel employ auquel vous m'avez appellé. J'ay pri au pont de Beauvoisin il y a deux jours le commandement de la 112e demi-brigade. Je suis ancien militaire, jay commandé le régiment de Chablais en Piémont ; je dois cependant vous dire que trouvant des usages tout différents, je n'en connaîtrai peut-être pas assez tôt toutes les parties ; je puis cependant vous assurer que mon plus grand désir est de remplir mes devoirs autant que je les sçaurai. Dans une revue

que le corps a eu aujourduy l'inspecteur aux revues a éte très étonné du mauvais état ou elle se trouve quant à l'armement et surtout à l'équipement; jay aussi partagé son étonnement. Le citoyen Beuf, 1er chef de bataillon m'a remi les deux incluses du chef de bataillon Comellini et du capitaine Quaglia qui l'un et l'autre donnent la démission de leur employ.

« Salut et respect.

TRÉPIER. »

Notte de la Revue d'inspection du général Ernouf sur le citoyen Trépier chef de la 112e demi-brigade:

« Cet officier qui par la nouvelle organisation remplace le chef de brigade Rossignol n'avait point encore rejoint le corps à l'époque de la revue. D'après les renseignements que l'inspecteur général a pris sur son compte, c'était un des meilleurs officiers au service du roi de Sardaigne, mais peu exercé à la tactique et pratique en usage dans les armées françaises. »

Il signe aussi Treppier-Latour.

De Saint-Genis, le 26 floréal an XI, il écrit au citoyen chef de la 6e division de la guerre (bureau des pensions), une lettre dans laquelle il dit espérer, qu'après avoir servi pendant 30 ans, dont 7 campagnes de guerre « entre lesquelles deux l'an V et 7e au service de la République », il ne sera pas privé de retraite. « J'ai lu, dit-il, dans le *Journal des débats,* que les Consuls ont pris un arrêté en floréal dernier, pour lever dans la Belgique une demi-brigade sous le no 112, et que les officiers belges quoiqu'ils ayent pris du service chez l'Empereur dans les deux guerres, y sont admis selon leur grade; pourrait-on me traiter plus rigoureusement, moi qui au mérite d'avoir servi la République autant que j'ay pu, ai été pris prisonnier dans la citadelle d'Alexandrie le 5 thermidor an VII avec mon corps, sous les ordres du général Gardanne qui commandait la citadelle assiégiée par les Austro-Russes qui laissèrent les troupes piedmontaises qui y étaient en garnison retourner dans leurs foyers. »

DOSSIER COMPLÉMENTAIRE CONCERNANT LE COLONEL TRÉPIER

EXTRAIT DES ARCHIVES DU LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE DUPONT DE L'ETANG.

(Appartenant à M. le comte Dupont à Paris et communiqué par M. le lieutenant-colonel Titeux) (1).

Pièce côtée no 1 — en date du 23 juillet 1802.

DIVISION
MILITAIRE
No 2

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

A Rocroy le 4 thermidor an 10.

TRÉPIER, CHEF DE BRIGADE, commandant la 112e Demi-Brigade de Ligne,

au general de brigade BUGET, commandant la force armée du département des Ardennes.

General,

J'ay L'honneur de vous envoyer un État des individus du corps qui étant décorés de la médaille d'argent, jouissoient a ce titre d'une augmentation de la demi paye attaché a leur grade, ils ont été privés de cette solde et font sur ce point des reclamations que je vous prierai vouloir transmettre au general Dupont, ils ont été décorés de la médaille par action déclat au service du roy.

Salut et respect,

TRÉPIER.

P. S.: Jexecuterai de suite ce que me prescrivent vos lettres de ce jour relativement au capitaine Alliot et citoyen Monticelli.

(1) Ces pièces sont reproduites textuellement.



2me DIVISION MILITAIRE

112e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE DE LIGNE.

ÉTAT des Individus de la susdite Demi-Brigade décorés des Distinctions d'honneur et qui ont droit à l'haute Paye.

Désignation des Bataillons et Compagnies	Noms	Grades	Qualités des Distinctions d'honneur	Combien des mois qui leurs sont dûs de haute Paye	Sommes dues par Mois	Total qui leurs Revient	Observations
Etat-major	Rosetti	Tambr Mr	De la médaille d'argent depuis le 1er du mois d'Août en 1793, étant Tambour dans le ci-devant régiment de Genois passé dans cette occasion, Caporal dans le dit corps pour action d'Eclat au Mont-Cenere à la dite Epoque	19 »	5.88	111.72	
1er Grenadr	Comasso	Caporal	De la médaille d'argent depuis le 18 décembre 1793 étant Grenadier dans le ci-devant régiment de Saluces pour action d'Eclat à Toulon à la dite Epoque	19 »	4.90	93.10	
Id. 6me	Annes	Sergent	De la médaille d'argent depuis le décembre 1795 étant Caporal de Chasseurs dans le ci-devant régiment aux Gardes pour action d'Eclat à la Chianea entre St-Bernard et la Spinarda à la dite Epoque .	25 »	8.40	210 »	
Id. Id.	Pavetti	Fusilier	De la médaille d'argent depuis le 12 juin 1793 à Mille Fourque étant Soldat au régiment d'Oneille attaché à l'artillerie en qualité de Canonnier auxiliaire	19 »	4.90	93.10	
2e Grenadr	Dotta	Sergt-Mr	De la médaille d'argent depuis le 12 du mois de Février 1795 en qualité de Sergent dans le ci-devant corps franc pour action d'Eclat au Briquet du Mondovi à la dite Epoque	19 »	13.50	256.50	
Id. 6me	Arnaud	Sergent	De la médaille d'argent depuis le du mois de Juin 1794 en qualité de Sergent dans le ci-devant corps franc pour action d'Eclat au Mont Gros à la dite Epoque	19 »	13.50	256.50	
Id. 7me	Bianco	Caporal	De la médaille d'argent depuis le 1er Janvier 1797 étant Caporal de Chasseurs dans le ci-devant régiment Aoste pour action d'Eclat au St-Bernard à la même Epoque. .	19 »	8.40	159.60	
						1180.52	

Certifié par nous Membres du Conseil d'administration.

LOUIS	VIOTTI	BARBERA	DETILLIER
Sergent-major.	Sous-lieutenant.	Lieutenant.	Capitaine.

MENSA	MASSIMIN	TRÉPIER
Capitaine.	Capitaine.	Chef de brigade.

Pièce côtée nº 3 — en date du 16 août 1802.

DÉPARTEMENT
DE LA GUERRE

6e DIVISION

BUREAU
de l'artillerie
Equipemt et Mouvement

On prévient des dispositions faites pour l'armement des 112e demi-brigade, 1er et 6e régiments de chasseurs à cheval.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ — ÉGALITÉ.

Paris, le 28 thermidor an 10 de la République une et indivisible.

Le GÉNÉRAL DE BRIGADE, chef de la division d'artillerie,

au général DUPONT, commandant la 2e division militaire.

Au Quartier général, à Mézières,

Le Ministre a reçu, Général, votre lettre du 19 messidor dernier, par laquelle vous observez que l'armement des troupes employées dans la 2e division militaire est dans le plus mauvais état et vous demandez qu'il soit pourvu aux besoins en ce genre qu'éprouvent la 112e demi-brigade d'infanterie et les 1er et 6e régiments de chasseurs à cheval.

Le Ministre me charge de vous prévenir que par décision du 23 prairial dernier, il a été accordé provisoirement à la 112e demi-brigade 766 fusils avec bayonnettes de l'arsenal de Mézières et 278 sabres-briquets de celui de Douai.

Les ordres ont été donnés dès le 28 du même mois, pour que ces armes fussent promptement expédiées sur Givet, pour y être remises à ce corps, qui y étoit alors stationné et qui a reçu les fusils suivant l'avis donné par le chef de brigade le 18 messidor.

Vue autre décision du 13 prairial, destine au 1er régiment de chasseurs pour compléter l'armement de son effectif présent en hommes, 35 mousquetons de l'arsenal de Metz et 111 sabres de chasseurs de celui d'Huningue.

Les ordres pour l'expédition de ces armes sont du 30 du même mois.

Ce corps ayant employé en réparations sans y être autorisé, 50 mousquetons, il lui a été annoncé que la valeur de ceux à fournir en remplacement seroit retenue sur la masse d'entretien : Il a demandé depuis, que cette fourniture ne fut pas faite, vu l'impossibilité où il se trouvoit de pouvoir subvenir à cette dépense : Cependant comme ces mousquetons sont nécessaires à son armement, le Ministre par décision du 19 de ce mois, a ordonné que 50 mousquetons neufs de troupes légères, seront dès à présent fournis de l'arsenal de Mézières à ce régiment en remplacement de ceux dont il a disposé et que moitié seulement de leur valeur, à cause des services de corps, lui sera retenue sur la masse d'entretien par cinquième d'année en année à commencer de l'an onze.

A l'égard du 6e régiment de chasseurs, il lui a été également accordé par disposition du 11 messidor, pour compléter l'armement de son effectif présent en hommes, 35 sabres de chasseurs de l'arsenal de Metz, seules armes qui se trouvoient lui manquer et il lui a été enjoint en même temps de verser dans l'arsenal à Sedan, 32 mousquetons, 64 pistolets et 85 sabres le tout déclaré être hors de service par suite de la revue d'inspection générale.

Tous ces objets destinés à ces corps étant partie reçue partie en expédition et ce qui n'est pas encore arrivé devant parvenir incessamment à destination, ils se trouveront au moyen de ce, en état de faire le service dont ils peuvent être chargés et de recevoir l'instruction qui doit leur être donnée.

J'ai l'honneur de vous Saluer.

GASSENDI.



Pièce côtée n° 4 — en date du 17 août 1802.

2me DIVISION MILITAIRE.

112e DEMI-BRIGADE.

SITUATION de l'Effectif Presens de la Dite Demi-Brigade à l'Epoque du 29 thermidor an 10 à Rocroy.

DÉSIGNATION		Officiers									Sous-Officiers et autres													Effectifs Presens	Observations
		Etat-Major					Compagnie				Etat-Major					Compagnie									
		Chef de Brigade	Chefs de Bataillon	Quartier-Maitre	Adjudant-Major	Officiers de Santé	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants	Total	Adjudts-Ss-Officrs	Tambour-Major	Caporal-Tambour	Musiciens	Ouvriers	Sergent-Major	Sergents	Fouriers	Caporaux	Fusiliers	Tambours	Total			
Etat-Major		1	2	1	1	2	»	»	»	7	2	1	1	8	4	»	»	»	»	»	»	16	23	
1er Bataillon	Grenadiers	»	»	»	»	»	1	1	1	3	»	»	»	»	»	1	4	1	8	51	2	67	70	
	1er Fusiliers	»	»	»	»	»	1	1	1	3	»	»	»	»	»	1	4	1	8	36	1	51	54	
	2e »	»	»	»	»	»	1	1	1	3	»	»	»	»	»	1	4	1	8	42	2	58	61	
	3e »	»	»	»	»	»	1	1	1	3	»	»	»	»	»	1	4	1	8	35	2	51	54	
	4e »	»	»	»	»	»	1	1	1	3	»	»	»	»	»	1	4	1	7	35	2	50	53	
	5e »	»	»	»	»	»	»	»	1	1	»	»	»	»	»	1	4	1	8	35	2	51	52	
	6e »	»	»	»	»	»	1	1	»	2	»	»	»	»	»	1	4	1	7	36	2	51	53	
	7e »	»	»	»	»	»	1	1	1	3	»	»	»	»	»	1	4	1	8	35	2	51	54	
	8e »	»	»	»	»	»	1	1	»	2	»	»	»	»	»	1	3	1	8	37	2	52	54	
Total		1	2	1	1	2	8	8	7	30	2	1	1	8	4	9	35	9	70	342	17	498	528	
2e Bataillon	Grenadiers	»	»	»	»	»	1	1	1	3	»	»	»	»	»	»	4	1	8	51	1	65	68	
	1er Fusiliers	»	»	»	»	»	»	»	1	1	»	»	»	»	»	1	3	1	7	45	»	57	58	
	2e »	»	»	»	»	»	1	1	1	3	»	»	»	»	»	1	4	1	7	41	1	55	58	
	3e »	»	»	»	»	»	1	1	1	3	»	»	»	»	»	1	4	1	7	43	2	58	61	
	4e »	»	»	»	»	»	1	1	1	3	»	»	»	»	»	1	2	1	7	42	2	55	58	
	5e »	»	»	»	»	»	»	1	»	1	»	»	»	»	»	1	4	1	8	30	1	45	46	
	6e »	»	»	»	»	»	1	1	1	3	»	»	»	»	»	1	4	1	7	53	1	67	70	
	7e »	»	»	»	»	»	»	1	1	2	»	»	»	»	»	1	4	1	8	37	2	53	55	
	8e »	»	»	»	»	»	1	»	»	1	»	»	»	»	»	1	3	1	7	33	2	47	48	
Total		»	»	»	»	»	6	7	7	20	»	»	»	»	»	8	32	9	66	375	12	502	522	
Totaux		1	2	1	1	2	14	15	14	50	2	1	1	8	4	17	67	18	136	717	29	1000	1050	

Certifié véritable par moi Chef de Brigade,

TRÉPIER.

Pièce côtée n° 5 — en date du 19 août 1802.

ADMINISTRATION
DE
LA GUERRE

BUREAU
de l'habillement

On lui donne avis des dispositions faites pour completter l'habillement et l'équipement de la 112e Demi-Brigade.

Décision du 26 thermidor.

LIBERTÉ — ÉGALITÉ.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Paris, le 1er fructidor an 10.

Le DIRECTEUR DE L'ADMINISTRATION DE LA GUERRE,

au général DUPONT, commandant la 2e division militaire à Mézières.

J'ai reçu, général, votre lettre en date du 11 de ce mois par laquelle vous faites l'exposé des besoins de la 112e demi-brigade d'infanterie de ligne qui est employée sous vos ordres.

J'avais déjà fait fournir à ce corps tout ce qu'il était possible de lui accorder en raison des ressources de sa masse d'habillement; mais comme ces ressources ne suffisaient pas il était nécessaire de solliciter auprès des consuls un secours au moyen duquel on put porter l'habillement et l'équipement au complet. Ce secours étant accordé, je donne les ordres nécessaires pour que la 112e Demi-Brigade reçoive le plus promptement possible tout ce qui lui revient pour completter son habillement et son équipement et pour qu'il lui soit aussi fourni deux drapeaux.

Je vous salue,

DEJEAN.

Pièce côtée n° 6 — en date du 28 août 1802.

2e DIVISION MILITAIRE

DÉPARTEMENT
DES
ARDENNES

N° 170.

Mézières, le 10 fructidor an 10 de la République française.

Le GÉNÉRAL DE BRIGADE BUGET, commandant la Force armée du Département des Ardennes,

au général DUPONT, commandant la 2e division militaire.

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous transmettre cy joint, l'état des individus de la 112e de ligne qui ayant été décorés de la médaille d'argent, pour actions d'éclat au service du roi de Piémont, jouissaient à ce titre d'une augmentation de paye, qu'ils réclament.

Vous jugerez si leur demande mérite considération et d'être soumise à la décision du gouvernement.

Je vous salue respectueusement,

BUGET.

Pièce côtée n° 7 — en date du 29 août 1802.

DIVISION MILITAIRE

N° 2.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

A Rocroy, le 11 fructidor an 10.

TRÉPIER, Chef de Brigade, commandant la 112e Demi-Brigade de Ligne,

au général de brigade BUGET, commandant la Force armée du Département des Ardennes.

Le pere Alliot etant soldat vivandier soit cantinier au régiment de Chablais, depuis l'année 16 avoit deux garçons. aussitot qu'ils furent en age de faire le service, ils furent faits tambours, et peu d'années après soldats : l'ainé des deux françois Alliot a quitté le régiment a Novarre je crois en 94 il m'a dit etre encore muni de son congé, le 2e a quitté en 96 le 1er ne s'est pas rendu recommandable au corps par sa conduite et le 2e beaucoup moins. françois après avoir quitté ce corps est venu travailler de son metier de perruquier a Turin jusqu'en l'an 7 — le reste de son service ne m'est pas connu. Je le vois officier du 22 germinal ditte année et quelques jours après capitaine dans la 2e de ligne piemontaise ou je puis assurer qu'il na jamais paru, je commandois ce corps — il m'a été annoncé par le ministre comme capitaine reformé du régiment d'Alexandrie qui etoit le meme corps que Chablais. Je ne lay vu que soldat dans Alexandrie, je ne lay jamais vu dans la 2e de ligne, tels sont les resultats que je connois de ses services.

Salut et respect,

Trépier.

Pièce côtée n° 8 — en date du 5 septembre 1802.

2e DIVISION MILITAIRE

DÉPARTEMENT DES ARDENNES

N°

Mézières, le 18 fructidor an 10 de la République française.

Le Général de Brigade BUGET, commandant la Force armée du Département des Ardennes,

au général DUPONT, commandant la 2e division militaire.

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous adresser cy joint, l'état du service du capitaine Alliot que vous m'avez chargé par votre lettre du 8 de ce mois de demander au chef de brigade.

Salut et respect,

Buget.



Pièce côtée n° 9 — en date du 15 septembre 1802.

DIVISION MILITAIRE

N° 2.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

A Rocroy, le 20 fructidor an 10.

TRÉPIER, CHEF DE BRIGADE, commandant la 112e Demi-Brigade de Ligne,

au général de division DUPONT, commandant la 2e division militaire.

Général,

Voyant que ma demande auprès du général Colli pour obtenir du ministre une retraite, est depuis plus d'un mois sans réponse, dans ce penible embarras, je viens général recourir a vous pour vous prier de vouloir seconder mes vues. Vous avez bien voulu m'accueillir avec un sentiment de bonté qui me donne la confiance que vous ne me refuserez pas votre intérêt. Afin de me rendre favorables les dispositions du Ministre, je vous prie de luy marquer que je compte 40 ans de service sans quil y ait dans mon service 40 jours d'interruption, j'ajouterai que je commande un corps depuis lannée 95. Je pense que le gouvernement qui veille sur le sort a venir des vieux militaires en accordant des récompenses, voudra également veiller sur le mien, jen serai encore plus assuré si vous m'honorez de votre bienveillance.

Salut et respect,

TRÉPIER.

Pièce côtée n° 10 — en date du 12 novembre 1802.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE

5e DIVISION

BUREAU de l'inspection

Lettre de satisfaction sur le compte qu'il rend de la tournée qu'il a faite de son arrondissement.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ — ÉGALITÉ.

Paris, le 21 brumaire an 11 de la République française, une et indivisible.

Le MINISTRE DE LA GUERRE,

au général DUPONT, commandant la 2e division militaire.

J'ai reçu, Citoyen Général, le compte que vous m'avez rendu de la situation où vous avez trouvé les différens corps d'infanterie et de cavalerie employés sous vos ordres, dans la tournée que vous avez faite.

La surveillance que vous exercez sur ces corps m'est un sur garant du désir que vous avez d'y voir rétablir l'Instruction et la discipline qu'une longue guerre a nécessairement affaiblies, et vous donnez en cela une nouvelle preuve du zèle qui vous a toujours distingué.

Je transmets au Directeur Ministre de l'Administration de la Guerre, les observations que vous faites sur les besoins d'effets d'habillement qu'éprouvent six de ces corps et je l'invite à prendre cet objet en considération.

Je vous salue,

ALEX. BERTHIER.



Pièce côtée n° 11 — en date du 22 novembre 1802.

2e DIVISION MILITAIRE

N° 120.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Rocroy, le 1er frimaire an 11.

TRÉPIER, Chef de Brigade, comandant la 112e de Ligne,

au général de division DUPONT, commandant la deuxième division militaire.

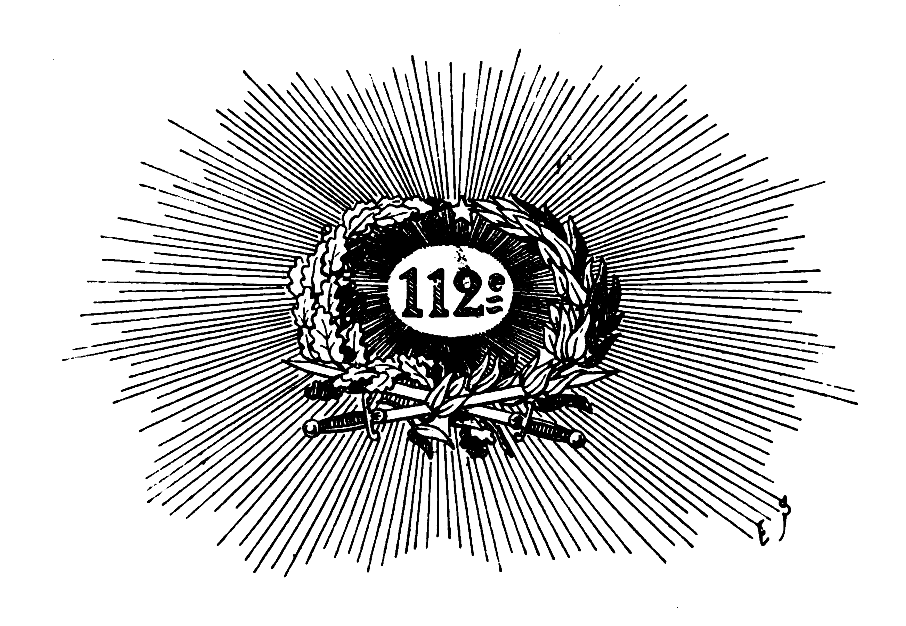
Je remercie trois cent fois le général Dupont pour l'étoffe de 300 habits que je viens de recevoir, je me persuade que c'est à l'intérêt qu'il nous a prêté, que nous devons ce que nous avons reçu. Nous attendons de Lyon ce jour l'étoffe de vestes et culottes; je le prie avec toute instance de nous continuer son intérêt, afin que la masse d'entretien puisse acquitter sa dette; La demi-brigade ne pourra jusqu'alors avoir un solide établissement, puisqu'elle ne pourra rien fournir au nouveau soldat, ni faire travailler à la confection de l'habillement reçu et à recevoir.

Je me flatte que cette verité sera sentie par le Général à la bienveillance duquel je recommande la demi-brigade.

Salut et Respect,

Trepier.





Le 112e régiment d'infanterie de ligne actuel.

Le 112e régiment d'infanterie de ligne actuel

(de 1870 à nos jours.)



NOMS DES OFFICIERS SUPÉRIEURS QUI COMMANDÈRENT SUCCESSIVEMENT LE RÉGIMENT.

12e RÉGIMENT DE MARCHE D'INFANTERIE (23 AOUT 1870)
DEVENU 112e RÉGIMENT D'INFANTERIE, LE 1er NOVEMBRE 1870.

Lieutenants-colonels. . DE LABAUME, 23 août 1870 (tué à la bataille de Frœschwiller).
TRUCHY, 27 août 1870 (prisonnier à Sedan).
LESPIEAU, 18 septembre 1870 (nommé colonel hors cadre).
ROGÉ, 9 décembre 1870.
Colonel . . . . MIMEREL, 22 janvier 1871 (à l'ambulance par suite de blessures reçues au combat de L'Hay).

Fusionné, le 26 mars 1871, avec le 12e de ligne.



3e RÉGIMENT-*bis* PROVISOIRE D'INFANTERIE (18 AVRIL 1871)
DEVIENT 12e RÉGIMENT PROVISOIRE, LE 17 MAI 1871, et 112e RÉGIMENT D'INFANTERIE, LE 4 AVRIL 1872 (régiment actuel).

Lieutenant-colonel. . JACQUELOT DE MONCETS, 18 avril 1871.
Colonels . . . . HOCHSTETTER, du 23 avril 1871 au 8 janvier 1878; promu général de brigade.
BROCARD, du 1er février 1878 au 5 décembre 1878; décédé.
MOREL, du 11 décembre 1878 au 24 octobre 1885; promu général de brigade.
ROBILLARD, du 28 octobre 1885 au 26 octobre 1890; promu général de brigade, directeur de l'infanterie au ministère de la guerre; général commandant une division à Chambéry; décédé à Cherbourg en juillet 1899.

Colonels . . . . JEAN D'AIGUILLON, passé du 12e au 112e comme colonel le 27 octobre 1890; promu général de brigade le 27 septembre 1893.

MONNOT, promu colonel du 112e le 2 octobre 1893; général de brigade le 1er mars 1898.

Le régiment est placé actuellement sous les ordres de M. le colonel LATOUR D'AFFAURE, nommé le 2 mars 1898.



GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

DIVERSES AFFAIRES OU LE RÉGIMENT S'EST TROUVÉ :

18 septembre 1870. — Attaque du Moulin-Saquet. — 2e compagnie du 2e bataillon : un caporal tué, huit hommes blessés.

19 " Combat de Chevilly. — Capitaine BENOIT tué; 49 hommes tués, blessés et disparus, appartenant pour la plupart à la 2e compagnie du 1er bataillon.

30 " Combat de Thiais. — Capitaine FESTUGIÈRES, mort des suites de ses blessures; lieutenant HICARD, sous-lieutenant AUBERT, tués; blessés : commandant AUGIER DE LAJALLET, les capitaines RICATTE, DEHON-DAHLMANN, PAURON, les lieutenants RAGONDET, OONS, les sous-lieutenants SICARD, FOURNEL, DARMEZIN. 260 sous-officiers, caporaux et soldats, furent tués, blessés ou portés disparus.

Légion d'honneur :



Chevalier, le capitaine FESTUGIÈRES.

Médaille militaire :

MELIN, GUICHARD, CATTIER, sous-officiers ; GERODIAS AUGUSTIN, tambour, qui reçut un coup de feu à la figure et fit preuve d'une grande bravoure. Le 19 novembre 1870, Gerodias fut cité à l'ordre du jour de l'armée, par le général Trochu, gouverneur de Paris.

AFFAIRE DE L'HAY.

29 novembre 1870. — Le capitaine BACH, tué; le lieutenant NOËL, blessé grièvement, ainsi que le sous-lieutenant FRANCESCHI.

Le sous-lieutenant BOUTEILLER, blessé très grièvement à la cuisse, mourut quelque temps après, des suites de ses blessures.

Le régiment perdit en outre 193 hommes, tués, blessés ou disparus.

Acte de courage et de dévouement. — Le soldat Muller relève, sous la mitraille, son lieutenant M. Noël, atteint de trois balles dans la poitrine, et l'emporte vers la tranchée; dans sa marche, il est lui-même atteint d'un coup de feu qui lui enlève trois doigts, mais,



LE COLONEL URION
Ancien lieutenant-colonel du 112e de ligne.
décédé à Marseille le 22 avril 1901.

peu soucieux de sa propre souffrance, il poursuit son œuvre de dévouement et remet son officier aux soins des médecins.

Citations :

Le général Trochu, gouverneur de Paris, cite à l'ordre de l'armée, le lieutenant BOUTEILLER et le sergent JACQUEL.

Légion d'honneur :

MM. SAUSSAC, capitaine adjudant-major ; SIMON, capitaine ; NOËL, lieutenant ; MULLER, soldat.

Médaille militaire :

JACQUEL, sergent ; JONAS, ARZENS, MAHOURDEAU, caporaux ; JAMET, MÉTAYER, soldats.



COMBAT DE LA VILLE EVRARD.

20 décembre 1870. — LANGLOIS, lieutenant, blessé ; SALEMBIER, sous-lieutenant, grièvement blessé ; SAUSSAC, capitaine-adjudant-major, ROUVIÈRE, BOUTES et SIMON, capitaines, MOUCHOT et TOURNIÉ, lieutenants, MOREAU et SAUCLIÈRES, sous-lieutenants, faits prisonniers ; 291 sous-officiers, caporaux et soldats, blessés, tués ou disparus.



BOMBARDEMENT DU FORT DE ROSNY ET DU PLATEAU D'AVRON.

26, 27, 28 décembre 1870. — Pertes au régiment, 4 tués et 9 blessés.



BOMBARDEMENT DU MOULIN SAQUET.



6 et 7 janvier 1871. — Pertes au régiment, 1 caporal et 1 soldat tués, 6 blessés.

Légion d'honneur :

8 janvier 1871. — HAMANN, capitaine; DE PERCY, lieutenant; SALEMBIER, sous-lieutenant.

Médaille militaire :

7 janvier 1871. — BÉNARD, ALUSSON, soldats.
8 » » — TORTEIL, MEUX, GUERING, PERRET, MORLOT, sous-officiers ; BAUDRAN, GRANAT, BENJAMIN, caporaux ; CHIROL, soldat.



1871. — INSURRECTION EN KABYLIE.

COLONNE DEPLANQUE. — COMBAT DE TAOURIRT.

16 août. — Capitaine ALBERT, sous-lieutenant JECKEL, blessés dans l'assaut; 2 hommes tués, 10 blessés.



PRISE DU VILLAGE DE TAKOUCH ; ASSAUT D'AIT-OUSSEN.

2 officiers blessés; 2 hommes tués, 17 blessés.



En 1880, une députation du 112e de ligne, composée du colonel, d'un capitaine, du sous-lieutenant porte-drapeau, d'un sergent, d'un caporal et de trois soldats, assista à Longchamp à la revue du 14 juillet, et reçut, des mains du Président de la République, le nouveau drapeau du régiment.

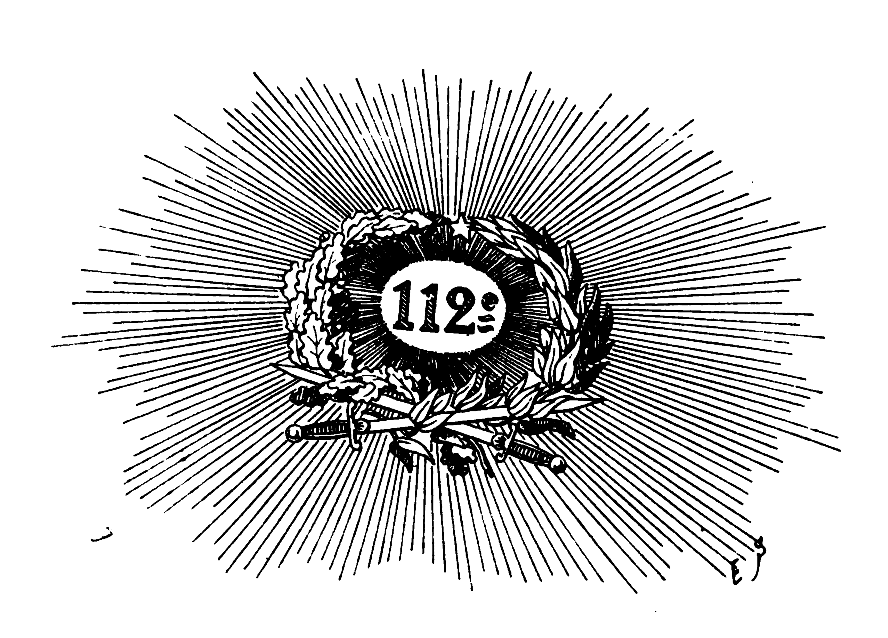
Ce drapeau fit sa première apparition le 25 juillet suivant, à une revue passée sur le cours Mirabeau, à Aix, et fut présenté solennellement aux troupes de la garnison, par le colonel du 112e, commandant d'armes.

Toutes les autorités civiles avaient été invitées à cette cérémonie militaire.



Au 1er janvier 1902, le 112e régiment était en garnison à Antibes et faisait partie de la 57e brigade (général Villar), 29e division (général P.-E. Fabre), 15e corps d'armée (général Metzinger).




112e



Liste des noms cités dans l'ouvrage



(Les noms précédés d'un astérisque proviennent des contrôles du 112e régiment de ligne.)




Digitized by Google







NOMS RELEVÉS DANS DES NOTES ÉPARSES DE DE MAUGEER.

Dumoulin, de Visé, caporal, rentre de Maestricht où il était en recrutement, et meurt des suites de fièvres prises à la citadelle d'Anvers en septembre 1804.

Van der Pepen, Augustin, sergent, entré à l'hôpital de Gand le 20 septembre 1804.

Malbecq, de Gand, engagé volontaire, sous-officier, élève en chirurgie.

Tribout, ancien curé, sergent à la formation du régiment, nommé par la protection de M. Moulin, grand-vicaire du diocèse d'Avranches qui résidait alors à Cherbourg; Tribout s'embarqua à bord de la frégate *La Canonnière,* le 23 brumaire an XIV (16 novembre 1805), en même temps que les caporaux Thomassin, Aygelsparse, Crahay et Bassompierre, les fusiliers Navare, Egels, Vinchant, Pinson.

Tenaient également garnison à Cherbourg à cette époque :

Cellier, wallon, sergent au 2e bataillon, mort des suites de fièvres.

Rinches, caporal.

Moors, sergent d'origine hollandaise.

Donnais, sergent-major au 1er bataillon, compagnie du capitaine Larmey.

Collignon, sergent, à l'hôpital en avril 1805.

Bastin, de Liége, nommé sergent le 27 mars 1805.

Thonon, de Liége, et Rivoux, anciens dragons du colonel de Matha, sergents à la 1re compagnie du 2e bataillon, détaché le 10 mai 1806 à Bernay (Normandie).

François, sergent, réformé en 1806.

Madame Daumez et ses deux filles, à la cantine de la caserne Notre-Dame, à Bordeaux.

Thomas, de Bordeaux, fourrier au 1er bataillon, détaché à la Teste de Buch.

Smith, soldat, ordonnance du lieutenant Lemoine, au fort de la Roquette.

Colin, de Liége, caporal aux grenadiers du 1er bataillon, en mai 1807.

Parmentier, caporal, entre à l'hôpital de Castellazzo, près Alexandrie, au mois de juin 1807.

Greef et Bouch, sergents à Alexandrie; Bouch était d'origine allemande et fut tué en 1809 à la première affaire avec les Autrichiens.

Philippe, de Liége, fourrier aux grenadiers du 2e bataillon en février 1808.

Rubens, sergent-major de la compagnie du capitaine Larmey, à la citadelle à Florence.

Frédéric, jeune conscrit, assiste à l'expédition du Cosentin et à celle de Stradda.

Degraeve, caporal, en recrutement à Pistoja, le 18 mars 1809.

Frédéric et Lenoir, de Liége, sergents au dépôt des conscrits au fort Saint-Jean-Baptiste, à Florence.

Poujolle, sergent-secrétaire du capitaine Larmey, en recrutement à Florence.

Rasse, caporal, au camp de Bruck près d'Oedenbourg en Hongrie, 1809.

Boulitrou, sergent, chargé du magasin à l'hôpital militaire français de Neustadt.

Bourgeois, de Paris, officier employé aux ambulances de Neustadt, au mois de mars 1810.

Hulin, sergent-major, à Arezzo.

Rousseau, Degueldre, Gennet, Bovey, de Liége et Demaret, de Dinant, sous-officiers, en congé de semestre en Belgique, en septembre 1810.

Detaille, de Liége, sergent, mort à Bologne en 1812 des suites de fièvres.

Latour, maître-cordonnier du régiment en février 1813.

Dumoulin, liégeois, sous-lieutenant au 3e de ligne le 11 mars 1813.

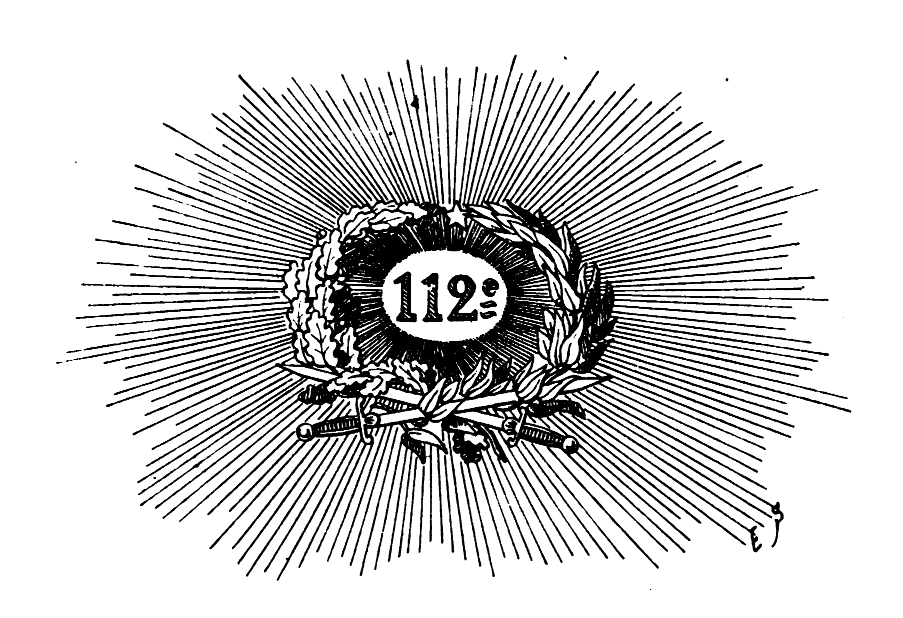
Thuriaux, capitaine belge au service de France, atteint de la peste en Russie, meurt à l'hôpital de Byalistock le 26 octobre 1813.

Lenein, belge, directeur des vivres à la 32e division de l'armée, attaché à l'état-major du général Loison, à Berlin, en février 1813. Blessé de deux coups de feu pendant la campagne de 1812 il fut contraint de demeurer en Russie; il avait fait fortune là-bas, paraît-il, mais les Cosaques lui ont tout ravi.

Lejeune, fils d'un horloger de Liége, officier de santé, à Berlin, le 25 février 1813.

Vander Pepen, Augustin, capitaine au 153e de ligne, Verbeeck, Michel, Boutin, Jacques, lieutenants et Felici, adjudant, italien, du 112e régiment, prisonniers des Russes sur la route de Grodno, sont réunis à Minsk avec le lieutenant de Maugeer, Joseph, le 8 février 1814.




112e



BIBLIOGRAPHIE

SOURCES AUXQUELLES ONT ÉTÉ PUISÉS LES RENSEIGNEMENTS POUR L'HISTOIRE
DU 112e RÉGIMENT DE LIGNE.



Les manuscrits du lieutenant de Maugeer, qui sont la propriété de Monsieur Simpson, son petit-fils, se composent de deux volumes cartonnés ; les pages, en très fort papier, n'ont pas de filigrane; le premier volume a 333 pages (de Liége 1792 à Florence 1811); le deuxième a 176 pages (de Florence 1811 à Liége 1816); outre ces manuscrits, il existe de lui deux cent deux lettres. Presque toute cette correspondance porte la marque des postes impériales : N°..... Port-payé. Grande armée. Armée d'Allemagne. Armée d'Italie.

NOMBRE DE LETTRES :

1 de Bruxelles.
16 d'Anvers.
28 de Cherbourg.
1 de Querqueville.
1 de Bernay.
1 d'Orléans.
1 de Tours.
1 de Saintes.
3 de l'île d'Oléron.
4 de Bordeaux.
1 de la Teste.
1 de Clermont.
3 de Grenoble.
15 d'Alexandrie.
1 de Castelazzo.
38 de Florence.
1 de Pontassieve.
1 de Pistoie.
2 de Bologne.
1 de Vicence.
3 d'Udine.
3 du camp de Bruck.
1 du camp de Kapfemberg.
2 de Neustadt.
1 de Clagenfurth.
1 de Malalbergo à Bologne.
5 d'Arezzo.
5 de Besançon.
1 de Luxembourg.
1 de Namur.
1 de Milan.
5 de Sienne.
1 de Saint-Jean de Maurienne.
1 de Prüm.
1 de Cologne.
1 de Wesel.
1 de Marche.
1 de Metz.
1 de Dijon.
1 de Lyon.
1 de Turin.
1 de Parme.
3 de Villafranca.
1 de Brixen.
1 de Kaufbeuern.
2 de Bernbach.
4 de Berlin.
4 du cantonnement de Wittenberg.
1 du camp de Nedlitz.
1 du bivouac d'Egeln.
1 du camp de Ballenstadt.
1 du camp de Mansfeld.
2 du bivouac de Dresde.
1 du camp de Bautzen.
2 du camp de Jauer.
6 du camp de Schmottseifend.
1 de Gotha.
1 de Strasbourg.
4 de Givet.
4 de Charleville.
1 de Rocroix.
1 de Mézières.

Almanachs impériaux pour les années 1807, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813, présentés à S. M. l'Empereur et Roi, par TESTU. (Paris, rue Hautefeuille n° 13.)

Victoires et Conquêtes des Français; Tables du temple de la Gloire. C.-L.-J. Panckoucke, éditeur, 1822.

Bulletins officiels de la Grande-armée, dictés par l'empereur Napoléon, et recueillis par ALEXANDRE GOUJEON, ancien officier d'artillerie légère, membre de la Légion d'honneur. (Paris, Alexandre Corréard, libraire, Palais royal, galerie de Blois, 1822.)

Histoire des campagnes d'Allemagne et de Prusse depuis 1807 jusqu'en 1809, par MORTONVAL, revue par le général BEAUVAIS. (Paris, Antoine Dupont et Cie, libraire, rue Vivienne, 1827.)

Histoire de Napoléon, par M. DE NORVINS. (Bruxelles, Ad. Wahlen et Cie, 1839.)

Histoire de la Restauration par un homme d'Etat (1813-1830). (Bruxelles, Wouters, Raspoet et Cie, imprimeurs-libraires, rue d'Assaut, 1843.)

Histoire des troupes étrangères au service de France et de tous les régiments levés dans les pays conquis, par EDOUARD FIEFFÉ, commis principal aux archives du ministère de la Guerre. (Paris, librairie militaire, Dumaine, libraire-éditeur de S. M. l'Empereur, rue et passage Dauphine, 1854.)

Histoire du Consulat et de l'Empire, par AD. THIERS, ancien président du conseil des ministres, membre de l'Académie française. (Bruxelles, Méline, Cans et Cie, éditeurs, Boulevard de Waterloo, 1862.)

Souvenirs d'un vieux soldat belge de la garde impériale. Le colonel Scheltens, par le lieutenant-général EENENS. (Bruxelles, imprimerie Van Assche, rue de la Rivière, 1881.)

Ministère de la Guerre du royaume des Pays-Bas. *Staten van dienst betreffende Belgen, die hebben gediend by het voormalige Fransche 112de regiment van ligne.*

Ministère de la Guerre de la République Française. *Liste des officiers du 112e régiment de ligne, 1803-1814.*

Annuaires militaires officiels de l'armée belge, de 1831 à 1884.

Almanachs royaux officiels, de 1848 à nos jours.

Histoire contemporaine de 1789 à nos jours, par M. E. MARÉCHAL, professeur d'histoire. (Paris, Delalain frères.)

Saint-Cyr et l'Ecole spéciale militaire en France (Maison Didot, Paris, 1898), par EUGÈNE TITEUX, lieutenant-colonel breveté de l'ex-corps d'état-major, lauréat de l'Académie française.

Fastes militaires des Belges au service de la France, 1789-1815, par FRÉD. BERNAERT, général-major retraité. (H. Lamertin, éditeur, Bruxelles, 1898.)

Mémoires du général baron DE MARBOT. (Paris, librairie Plon, E. Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, rue Garancière, 10.)



Souvenirs du maréchal MACDONALD, duc de Tarente. (E. Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.)

L'Armée belge, par le colonel ROUEN (aujourd'hui lieutenant général). (E. Lyon-Claessen, éditeur, Bruxelles).

1815, par HENRY HOUSSAYE, de l'Académie française. — *La première Restauration.* — *Le retour de l'île d'Elbe.* — *Les Cent jours.* — 26e édition revue. (Perrin et Cie, Calmann-Lévy, libraires-éditeurs, Paris.)

Tableaux par corps et par batailles des officiers tués et blessés pendant les guerres de l'Empire (1805-1815), par A. MARTINIEN, des Archives historiques de la Guerre. (Paris, Henri Charles-Lavauzelle, éditeur militaire.)

Ministère de la Guerre. *Historiques des corps de troupe de l'Armée française (1869-1900).* (Paris, Berger-Levrault et Cie, éditeurs, 5, rue des Beaux-Arts.)

La Belgique sous la domination française. — Les conscrits de 1813 dans les ci-devant Pays-Bas autrichiens, par EUG. CRUYPLANTS. (Spineux et Cie, libraires-éditeurs, Bruxelles, 1901.)



TABLE DES ILLUSTRATIONS



GRAVURES EN COULEURS HORS TEXTE.

GRAVURES HORS TEXTE.



CARTES, PLANS ET REPRODUCTIONS DE DOCUMENTS HORS TEXTE.

GRAVURES, PLANS, CARTES ET REPRODUCTIONS DE DOCUMENTS DANS LE TEXTE.

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

APPENDICES.

RÉSUMÉ DES ILLUSTRATIONS.

Gravures en couleurs hors texte	4
Gravures hors texte	34
Cartes, plans et reproductions de documents hors texte	19
Gravures, plans, cartes et reproductions de documents dans le texte	95
Total.	152



TABLE DES MATIÈRES




112

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR

MM. SPINEUX & Cie, ÉDITEURS

PAR

TR. REIN, IMPRIMEUR

LE 15 OCTOBRE 1902



